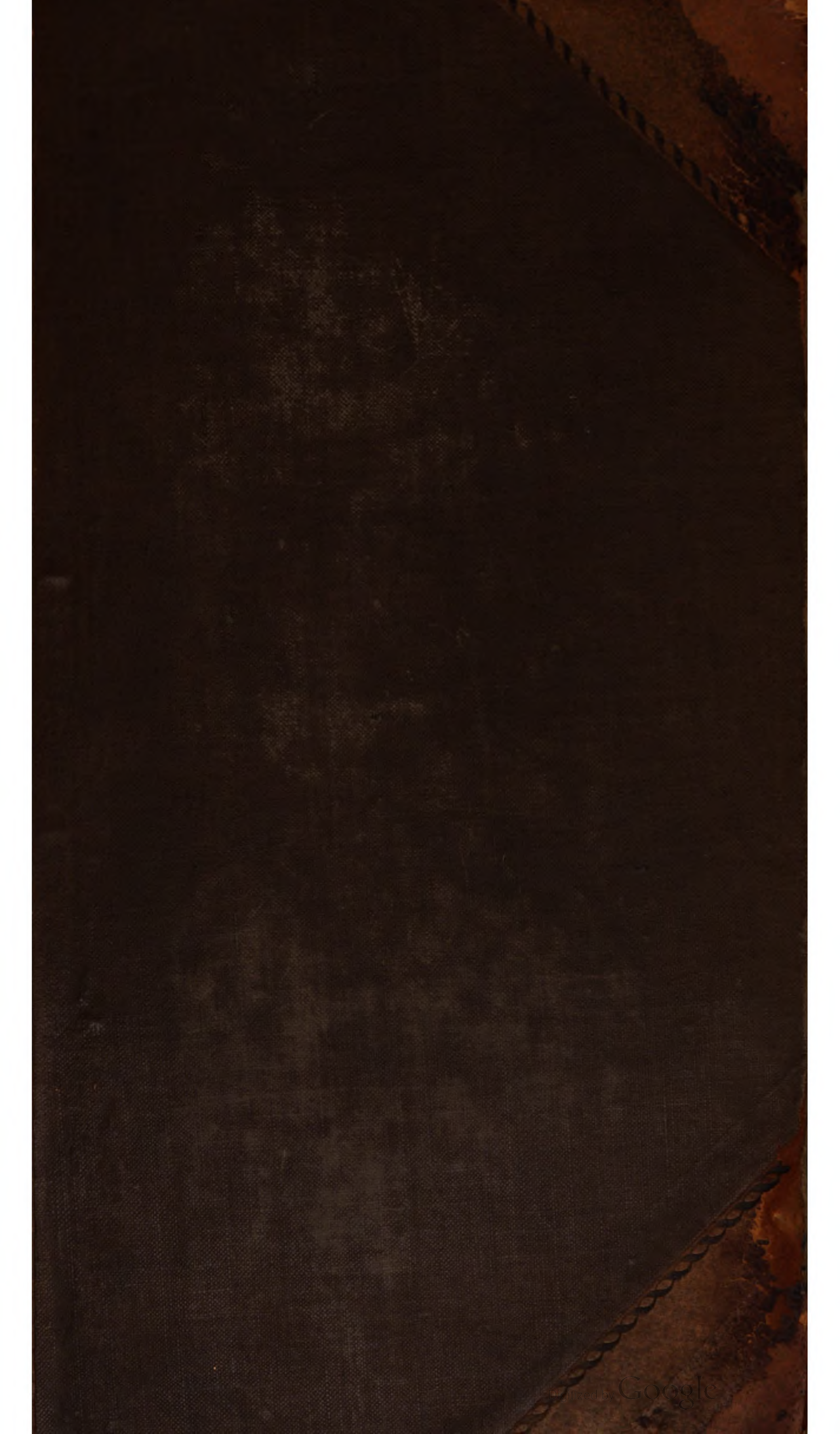



600011798W


Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES.

DEUXIÈME PARTIE.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

BIBLIOTHÈQUE

DES

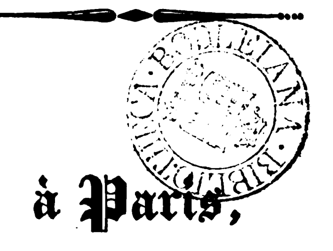
CROISADES,

PAR Mr. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE.

Suite des Chroniques de France; Chroniques d'Italie et d'Angleterre.



à Paris,

CHEZ A. J. DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GIT-LE-COEUR, N°. 10.

1829.

BIBLIOTHÈQUE DES CROISADES.

MUSÉE ITALIQUE,

OU

COLLECTION DE VIEUX ÉCRIVAINS RECUEILLIS DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE L'ITALIE,

PAR DOM MABILLON ET DOM GERMAIN (1).

Dom Mabillon et dom Germain, bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, apportèrent cette collection d'Italie, et la publièrent en 1687. Dans le grand nombre de pièces qui composent ce recueil, deux seulement ont rapport aux croisades.

Histoire du voyage de Jérusalem, comment cette ville fut recouvrée, et comment Antioche et Jérusalem furent délivrées par les chrétiens (2).

Cet ouvrage, attribué mal à propos à l'évêque de Terracine, appartient à un croisé laïque dont on ignore le nom. D'après ces mots *caput nostrum*, que l'auteur a employés en parlant du comte de Blois, Mabillon et Germain ont conclu que l'anonyme était un guerrier qui servait dans la troupe de ce prince. Si ces Bénédictins avaient été plus instruits des événemens de la croisade, ils auraient vu seulement dans ces mots *caput nostrum, etc.*, que l'auteur voulait faire sentir combien était criminelle la fuite du comte de Blois, puisque les grands l'avaient choisi auparavant pour être *à la tête de l'armée*. Cette dernière particularité se retrouve au commencement d'une lettre de ce comte, écrite du camp devant Antioche ; elle a été recueillie par d'Achery, et nous l'avons analysée dans notre *Bibliothèque* (page 448). « J'ai » maintenant beaucoup d'or et d'argent, dit le comte à son

(1) Museum Italicum, seu Collectio veterum scriptorum ex bibliothecis Italicis eruta a D. J. Mabillon et D. Germano presbyteris, etc. (Paris, 2 vol. in-4°.)

(2) Historia de viâ Hierosolymis, qualiter recuperata, etc., etc., aut belli sacri historia, etc. (Tom. Ier., 2me. partie, page 131).

» épouse, parce que les princes m'ont constitué, d'un commun accord et même malgré moi, *le chef suprême de l'armée chrétienne, le directeur de la sainte expédition.* » Etienne est traité par l'historien, *d'impudent et d'abominable* (impudens atque abominabilis); ces épithètes injurieuses d'un vassal à l'égard de son seigneur ne sauraient se concilier avec les idées du temps. Raymond d'Agiles, Raoul de Caen et Foucher de Chartres ont toujours cherché à justifier la conduite du chef qu'ils suivaient à la croisade, quand elle n'était pas irréprochable. Il faut donc croire que Mabillon et Germain n'ont point assez connu les mœurs féodales du onzième siècle, et qu'ils n'ont pas montré leur sagacité accoutumée en attribuant l'histoire dont nous parlons à un officier du comte de Blois.

Dans un endroit de sa chronique, l'anonyme se sert des mots *caput nostrum* (notre chef), en parlant de Bohémond, et en général il montre beaucoup d'affection pour ce héros; ce qui peut faire croire que notre auteur était un guerrier de la troupe du prince de Tarente.

L'ouvrage de l'anonyme est pour les principaux événemens de la première croisade, une copie de Tudebode à laquelle notre auteur a ajouté une récapitulation rapide de ce qui précéda le concile de Clermont, une peinture fort intéressante du départ des croisés, des faits particuliers qu'il a recueillis lui-même, et dont quelques-uns ne se trouvent dans aucune chronique : il pousse son récit plus loin que l'historien qu'il a copié. Notre analyse portera principalement sur ce qui lui appartient et sur ce qui a été ajouté à la relation de Tudebode.

Dans un préambule qui précède son histoire, l'auteur suit l'ermite Pierre à la Terre-Sainte; celui-ci arrivé à Jérusalem vit Jésus-Christ en songe, et reçut du Sauveur l'ordre d'aller trouver Urbain, et d'inviter ce pontife à prêcher la guerre contre les infidèles. L'anonyme, qui se plaît à peindre ses personnages, trace successivement les portraits du pieux cénobite, de Godefroi et des principaux chefs qui prirent la croix; ces portraits diffèrent peu de ceux qui ont déjà passé sous les yeux du lecteur. Le prologue est conçu en ces termes : « Au nom de Jésus qui est le Verbe et la sagesse du Père, racontons les merveilleux exploits de celui » qui a dit, pendant qu'il était homme comme nous : *quiconque abandonnera pour moi sa maison, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses enfans, ses biens, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.* Tout l'univers entendit ces paroles, continue le chroniqueur; les peuples se » levèrent en masse pour remplir les ordres du Seigneur,

» et cet ébranlement fut tel que nul esprit ne peut le com-» prendre, et qu'aucune langue, fût-elle de fer, ne pourrait » le raconter. Si les poètes Gentils ont célébré en vers pom-» peux des faits qu'ils ont inventés, pourquoi passerions-» nous sous silence les merveilles de Jésus-Christ, nous qui » sommes ses serviteurs ? » Ici l'auteur rappelle les maux des premiers pélerins; ces chrétiens supportaient leurs misères avec résignation, parce qu'ils se disaient au fond de leurs cœurs : *On est heureux de souffrir pour la justice.*

L'histoire commence par le récit des prodiges qui firent connaître au monde la volonté du Seigneur; les étoiles du ciel tombèrent comme la grêle, et des voies enflammées apparurent au firmament. (Le début de cette histoire est copié mot à mot sur Tudebode). Le tableau que fait le chroniqueur du départ des croisés est plein d'une vivacité pittoresque. « Le père n'osait point arrêter son fils, l'épouse son » époux, le maître son esclave; chacun était libre d'aller » au saint tombeau. Les pélerins avaient une croix brodée » sur l'épaule droite; ils imitaient le Sauveur qui porta la » croix sur l'épaule. L'enthousiasme fut si universel, qu'il n'y » avait aucune route, aucune cité, aucune plaine, aucune » montagne qui ne fût couverte de tentes et de pavillons, » d'une foule de barons et de chevaliers, d'hommes et de » femmes de toutes les conditions; tous portaient la croix » sur leurs épaules. Les croisés avaient toute sorte d'ins-» trumens de musique, et l'air retentissait du son des cor-» nets et des trompettes. Les pélerins avaient des armes de » toute espèce, des lances, des épées, des boucliers, des » casques, des arcs et des bâtons aigus. L'or brillait sur les » tentes des grands; leurs lits de repos étaient peints de » différentes couleurs. On voyait sous ces lits les marcs » d'argent comme on voit du bois sous le lit de l'homme » des champs. Les princes faisaient transporter de petites » barques, qu'ils lançaient dans les rivières, et leurs filets » se remplissaient de poissons. Ils avaient avec eux des » faucons qu'ils lâchaient contre les oiseaux voltigeant sur » leur passage. On trouvait des croix empreintes sur les » épaules de ceux qui mouraient en chemin; ces prodiges » enflammaient l'ardeur des chrétiens, et de toutes parts » on entendait ce cri de joie et de victoire : *Deus lo vult*, » Dieu le veut. »

En décrivant la marche des pélerins vers Constantinople (le récit de la marche et de la division des troupes chrétiennes est copié sur l'ouvrage du prêtre de Sivrai), l'auteur rapporte que Bohémond n'ayant point consenti à l'attaque d'un certain château, les habitans vinrent en procession

auprès du prince de Tarente, comme pour lui témoigner leur reconnaissance. Ils chantaient tous ensemble le *kyrie eleïson*, et ce spectacle comblait de joie Bohémond. Le chroniqueur suit presque entièrement la relation de Raymond d'Agiles jusqu'au siège de Nicée ; il rapporte le siège de cette ville avec beaucoup d'ordre et de détails ; voyez le récit de cet événement dans notre deuxième livre. L'anonyme parle dans les mêmes termes que Raymond d'Agiles, de la guérison merveilleuse du comte de Toulouse, pendant que l'armée s'avançait vers Icone. Les princes turcs d'Antioche ayant appris l'arrivée prochaine des croisés, tinrent conseil et décidèrent que les chrétiens qui étaient dans cette ville, en sortiraient aussitôt, de peur qu'ils ne la livrassent au pouvoir des Francs. Ceux-ci ne purent emporter que quelques vêtemens en lambeaux ; les femmes et les petits enfans restèrent dans la cité avec le patriarche que les barbares chargèrent de chaînes. Rien n'est plus curieux que le motif qui, d'après l'anonyme, détermina les infidèles à retenir le patriarche prisonnier. « Cet homme là est un saint, » disaient les Turcs, et si nous le laissions sortir de la ville, » peut-être que par ses prières il obtiendrait le triomphe des » chrétiens ». Les chrétiens qu'on avait renvoyés d'Antioche, se lamentaient sur le sort de leurs épouses et de leurs enfans, et mendiaient dans le camp des croisés. Ils se rendirent tous en procession auprès du prince de Tarente, en pleurant et en chantant des prières et le *kyrie eleïson*. Ils conjurèrent Bohémond de ne pas quitter l'armée avant la prise de la ville et la délivrance de leurs femmes et de leurs enfans.

Parmi les faits qui surchargent l'histoire de l'anonyme, le suivant n'est pas dépourvu de tout intérêt. Pendant le siège d'Antioche, il y avait un émir qui faisait tuer tous les chrétiens qu'il trouvait. Il en avait acheté douze qui avaient été faits prisonniers dans la Romanie. L'émir feignant de leur témoigner de l'amitié, les fit boire et manger tant qu'ils voulurent, et les malheureux captifs, séduits par ces marques d'affection, croyaient que l'heure de leur liberté était arrivée. Mais leur joie ne dura pas long-temps, car à peine le repas fut-il achevé, qu'on les précipita du haut d'une tour. Quelques jours après, l'émir tomba entre les mains de Pierre Raymond de Haut-Poul, pendant que le barbare allait égorger des chrétiens. Le chevalier tua les deux officiers qui accompagnaient l'émir ; celui-ci était sur le point de subir le même sort, lorsqu'il demanda la vie à Raymond, en lui faisant connaître son nom et sa dignité, et en lui promettant que les deux frères qu'il avait dans

Antioche livreraient deux tours aux croisés. Le Turc resta fidèle à sa parole, mais les deux tours ne servirent de rien à l'armée, à cause de leur position. Cependant les Arméniens se lamentaient, et comme ils conjuraient les chefs de ne pas laisser la vie à l'émir, les princes cédèrent sans peine à leurs instances, et donnèrent la mort au prisonnier sous les murs d'Antioche.

En poursuivant le récit du siège de la ville, l'auteur raconte un autre fait qui nous a paru assez remarquable. Bohémond retenait dans les fers un vieillard turc dont les cheveux blanchis par l'âge ressemblaient à la laine. Chaque jour celui-ci criait à ses gardes: « Que Bohémond me fasse » chrétien, ou bien qu'il me coupe la tête ». Ce prince, qui était plein de sagesse, dit l'auteur, lorsqu'il fut instruit des dispositions du vieillard, répondit: « Il vaut mieux en faire » un chrétien que de le tuer. » Le turc fut en effet baptisé; il prit le nom d'Hilaire et tout le monde le chérissait. « Mais, dit le chroniqueur, il était d'une race impie et in» fidèle; quand il vit diminuer le nombre des chrétiens, le » démon entra dans son cœur ». Le vieillard s'enfuit pendant la nuit et se rendit auprès du sultan d'Alep; il lui peignit la situation du corps d'armée de Bohémond, composé à peine de cinq cents cavaliers. Le sultan, joyeux de cette nouvelle, attaqua le camp du héros de la Pouille; mais il fut repoussé et son armée entièrement détruite. Le récit du siège et de la prise d'Antioche est emprunté à Tudebode. Voyez pour ces événemens nos extraits de Robert-le-Moine, Raymond d'Agiles, Albert d'Aix, et le troisième volume de notre histoire. Notre auteur raconte longuement un prodige qui arriva dans l'église de Saint-Pierre, pendant le siège d'Antioche; un Turc fut frappé de la main divine pour avoir voulu essayer de renverser une image du Sauveur. On peut voir des détails sur ce miracle dans notre troisième livre.

L'anonyme décrit l'horrible famine qui désolait les chrétiens à Marrah; des pélerins allaient vendre sur les places publiques les cadavres de Sarrasins qu'ils avaient fait cuire, après les avoir coupés en morceaux. L'historien, que nous analysons, est le seul qui dise qu'on vendit de la chair humaine dans les marchés de Marrah. Après avoir raconté de sang-froid de pareilles horreurs, il nous rapporte avec l'air de la bonne foi une anecdote qui était sans doute accréditée parmi les pélerins; les députés envoyés au Caire par l'armée chrétienne la racontèrent à leur retour. Voici un abrégé de son récit: Il y avait à Babylone plusieurs prisonniers croisés, entre autres deux évêques, et un certain ermite distingué par sa sagesse et son éloquence. D'après le conseil d'un re-

négat, appelé Ursin, qui avait été évêque d'Albarie, le roi de Babylone fit venir devant lui les prisonniers, et leur promit la liberté, à condition qu'ils prouveraient par des œuvres la vérité de ces paroles de l'Evangile : *Si votre foi était grande comme un grain de sénevé, vous pourriez dire à cette montagne : transporte-toi ailleurs, et elle s'y transportera*. Le roi leur déclara que s'ils ne pouvaient pas opérer ce prodige, il leur donnerait la mort. Les prisonniers acceptèrent ces conditions, et demandèrent l'espace de trois jours pour vaquer à la prière et à la pénitence. Après cet intervalle, le roi, accompagné d'un peuple immense, fit conduire les chrétiens auprès d'une petite montagne qui se trouvait hors de la ville. L'ermite adressa un discours au roi et à la multitude; il commanda ensuite à la montagne de se lever au nom de Jésus-Christ, et de se transporter dans un lieu voisin qu'il lui désignait du doigt. Tout-à-coup le tonnerre se fit entendre avec un bruit horrible, et la montagne obéit à la voix du chrétien. A cette vue, Ursin l'apostat tomba à terre presque sans vie; le roi, frappé d'admiration, chargea de présens les malheureux captifs, après leur avoir rendu la liberté.

A l'approche de la solennité de Pâques, le roi de Babylone, qui se trouvait à Jérusalem, voulut être lui-même témoin du miracle du feu sacré. « Lorsque de ses propres » yeux, dit l'auteur, il eut vu un si grand prodige, il ne » savait comment exprimer sa surprise. » Dans le récit que fait le chroniqueur du siège et de la prise de Jérusalem, nous avons remarqué beaucoup de ressemblance avec la narration de Raoul de Caen. Notre auteur, qui paraît s'occuper principalement de Tancrède, s'exprime sur ce héros dans les mêmes termes que Raoul, et répète une foule de détails qui ne se trouvent que dans l'ouvrage de ce dernier. L'anonyme parle, comme lui, de l'envie que ce prince avait excitée, parce qu'il avait été, plus que les autres chefs, favorisé de Dieu. Les discours que le chroniqueur met dans la bouche d'Arnoul et de Tancrède, ne sont qu'un abrégé des discours que nous lisons dans Raoul de Caen. L'anonyme ajoute que lorsque les chefs eurent prononcé sur les querelles du patriarche et de Tancrède, ces deux personnages se lièrent d'amitié, qu'ils devinrent tous deux puissans, et qu'ils étaient l'objet de la jalousie de toute l'armée. Tancrède trouva dans le temple de Salomon une statue de Mahomet qui était en argent; on la voyait sur un trône élevé, et sa pesanteur était telle que six hommes des plus forts suffisaient à peine pour la porter. Le héros jetant sur la statue des regards curieux :

« O honte! s'écria-t-il; que veut donc cette image placée » sur un trône? que veulent ces pierreries et cet or? mais » c'est peut-être l'image de Jésus-Christ..... Non, non, c'est » ce méchant Mahomet. O douleur! cet antechrist brûle » dans les enfers, et son image règne dans le sanctuaire du » Seigneur! Celui qui à disparu dans l'abîme ténébreux, » vient s'asseoir comme un Dieu dans le temple divin! » En achevant ces mots, il ordonne à ses soldats de renverser la statue dont on ne trouve plus bientôt que de précieux débris. Tancrède se servit de ce trésor pour revêtir ceux qui étaient nus, nourrir les indigens et acheter des armes à ceux qui n'en avaient pas. L'anonyme raconte brièvement la bataille d'Ascalon, la prise de Besan et de Caïphas par Tancrède; il donne de grands détails sur tout ce qui concerne Bohémond depuis son voyage à la Terre-Sainte, et ne finit son récit qu'à la mort de Tancrède et à celle du fils de Bohémond qui avait déjà pris possession de la principauté d'Antioche.

Nous n'aurions pu, sans faire de nombreuses répétitions, suivre le chroniqueur dans les divers événemens de la croisade, puisque son récit, comme nous l'avons fait remarquer, ne diffère presque pas de celui du prêtre de Sivrai. Nous avons trouvé dans cette chronique tous les traits que nous avons signalés dans notre analyse de Tudebode, et qui nous ont servi à caractériser cet écrivain; le même esprit et les mêmes sentimens respirent dans les deux ouvrages.

Lettre d'Etienne, comte de Blois à Adèle, son épouse. — A la suite de cette chronique, Mabillon a placé (page 237) la lettre du comte de Blois à Adèle son épouse, écrite du camp devant Nicée. Rien n'est plus intéressant que tout le commencement de cette lettre :

« Le comte Etienne à Adèle la comtesse, sa très-douce » amie, son épouse, tout ce que son esprit peut imaginer » de meilleur et de plus parfait. — Je t'annonce que je suis » arrivé heureusement à Rome, au milieu des plus grands » honneurs et jouissant d'une très-bonne santé. J'ai eu soin » de t'écrire de Constantinople pour te donner quelques » détails sur mon voyage; mais craignant qu'il ne soit ar- » rivé quelque malheur au messager porteur de ma lettre, » je t'écris une seconde fois. Grâce à Dieu, je suis arrivé » à Constantinople, le cœur rempli de joie. L'empereur » s'est empressé de me recevoir comme son fils, il m'a ac- » cablé de présens. Dans toute l'armée il n'y a ni duc, ni » comte, ni personnage puissant à qui il accorde plus de » confiance et de faveur qu'à moi. Oui, ma bien-aimée, il

» me presse continuellement de lui envoyer un de nos en-
» fans ; il promet de faire pleuvoir les honneurs sur sa tête,
» tellement que notre fils n'aura rien à envier à personne.
» Je te le dis, en vérité, il n'y a pas aujourd'hui un pareil
» homme sous le ciel (*in veritate tibi dico, hodiè talis vivens*
» *homo non est sub cœlo*); car il a lui-même enrichi tous
» nos princes, comblé de présens tous nos chevaliers, et
» secouru tous les pauvres de l'armée. Non loin de Nicée est
» un château appelée *Civitot;* près de là se trouve un bras
» de mer que les vaisseaux de l'empereur couvrent nuit
» et jour, chargés de provisions destinées à nos pauvres
» dont le nombre est infini. Il nous semble que dans notre
» siècle il n'a point existé un prince aussi bon. Ton père, ô ma
» bien-aimée, a donné beaucoup de choses et de grandes
» choses, mais à côté d'Alexis il ne fut presque rien. J'ai
» aimé à t'écrire (*scribere dilexi*) quelques mots sur l'em-
» pereur, afin que tu saches ce que c'est que cet homme.
» Dix jours après mon arrivée, quand je pris congé d'Alexis,
» je crus quitter un père ; il m'ordonna lui-même de pré-
» parer les navires avec lesquels je devais traverser le bras
» de mer qui entoure Constantinople. Quelques-uns disent
» que le passage de ce bras de mer est périlleux; cela n'est
» pas vrai, car ce canal n'offre pas plus de dangers que la
» Marne ou la Seine. » Le comte fait ensuite un court récit
du siège et de la reddition de Nicée. A l'aspect des grandes
machines que les chrétiens avaient construites pour atta-
quer la ville, les Turcs, frappés de terreur, annoncèrent
qu'ils voulaient se rendre à Alexis, à condition qu'il leur
serait permis de sortir de Nicée, même sans rien emporter
(*Nudos*), et que l'empereur se contenterait de leur donner
des fers. En apprenant cette nouvelle, le vénérable empe-
reur (*venerabilis imperator*) se hâta de venir joindre les
croisés; il n'osait entrer dans sa ville de Nicée, *de peur de
périr étouffé au milieu de cette foule innombrable de peuple qui,
dans les transports de sa joie, le regardait comme un tendre
père*. Etienne raconte que l'empereur s'étant retiré dans une
île voisine, tous les princes, excepté le comte de Blois et le
comte de Toulouse, allèrent trouver Alexis pour se féliciter
ensemble d'une si grande victoire. « Comme il était à craindre,
» dit le comte, que la ville et notre armée n'eussent à souf-
» frir de la part des Turcs, l'empereur fut content d'ap-
» prendre que j'étais resté à Nicée. » Les dépouilles de la
ville avaient donné à Alexis comme une montagne d'or ;
les chevaliers reçurent en partage l'or, les pierreries, l'ar-
gent, les manteaux, les chevaux et autres choses de cette
espèce ; tout ce qu'il y avait de vivres fut distribué aux pau

vres; l'empereur voulut se servir de ses propres trésors pour enrichir tous les princes. Etienne rappelle le concile de Nicée qui frappa d'une condamnation les doctrines d'Arius; cette ville qui, à cause des péchés des pontifes, enseignait autrefois l'erreur, est devenue, par la miséricorde de Dieu, disciple de la vérité (*discipula veritatis*). Le comte finit sa lettre en disant à sa bien-aimée que le chrétiens arriveront à Jérusalem dans cinq semaines, si Antioche ne fait point de résistance.

Les lecteurs qui ont parcouru nos extraits des différentes chroniques qui racontent la première croisade, sont surpris sans doute du langage que tient le comte de Blois en parlant d'Alexis. Tous les Occidentaux, excepté Etienne et Foucher de Chartres, ont traité l'empereur de la manière la plus violente; cette exception ne nous paraît pas difficile à expliquer. Le comte de Blois fut le premier à fléchir le genou devant Alexis; il était remarquable par son esprit, par la douceur de son caractère et la politesse de ses mœurs. C'en était bien assez pour captiver l'estime et l'affection de l'empereur. Il y a sans doute de l'exagération dans la reconnaissance d'Étienne et dans le langage du reste des croisés; c'est entre ces deux extrêmes que l'historien impartial doit chercher la vérité. Quant au chapelain de Baudouin, nous avons fait observer dans l'analyse de son histoire, qu'apparemment le frère de Godefroi n'avait pas eu à se plaindre du prince grec. (Comparez la lettre du comte de Blois avec le récit du panégyriste de Tancrède.)

Dom Mabillon a recueilli les œuvres et les lettres de saint Bernard. Dans notre article sur la collection des historiens de France, nous avons parlé (page 476) des lettres de saint Bernard, relatives aux croisades. Voyez aussi notre analyse d'Othond de Frisengen.

NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE DES MANUSCRITS,
PAR LE P. LABBE (1).

Cette collection nous offre quatre chroniques seulement qui puissent occuper une place dans notre Bibliothèque, savoir: les chroniques de Hugues de Flavigni, de Rouen,

(1) Nova Bibliotheca manuscriptorum librorum, antiquitatis præsertim Francicæ monumenta, nunc primùm ex manuscriptis variarum bibliohecarum codicibus eruta, copiosè ac plenâ manu repræsentans; operâ et studio Philippi Labbe (Parisiis, 1657, 2 vol. in-fol.)



de Maillezais et de Geoffroi. Nous en rendrons un compte rapide, parce que prsque tous les détails qu'elles nous donnent sur les croisades, se trouvent répétés par les auteurs dont nous avons déjà présenté l'analyse.

Chronique de Hugues de Flavigni, de 1002 *à* 1102. — L'annaliste, tout en faisant l'histoire de son monastère, indique les principaux événemens qui ont eu lieu soit en Orient soit en Occident. Ce qu'il dit sur les guerres saintes ne nous apprend rien; en parlant du pélerinage de Richard de Normandie, Hugues de Flavigni nous fournit des détails curieux que nous allons faire connaître. « Richard, dit le » chroniqueur, entreprit le pélerinage à la tête de sept cents » hommes. Il y avait dans cette troupe deux saints (le père » et le fils) : l'un se nommait *Humbert*, l'autre *Godefroi*. » C'était une apparition miraculeuse qui avait porté Hum» bert à faire son pieux voyage. Il était depuis long-temps » retenu dans son lit par une paralysie, lorsque le duc Ri» chard partit pour son pélerinage. Dans ce même moment » un ange lui apparut. Allez à Jérusalem, lui dit-il; Dieu » vous l'ordonne. — Comment pourrai-je exécuter cet ordre, » puisque je ne puis marcher ? — N'importe, préparez tout » ce qui est nécessaire, répartit l'ange. » Alors Humbert, s'adressant à son fils, lui dit : « Va préparer tout ce dont » j'aurai besoin ; car je veux aller à Jérusalem : tu vien» dras avec moi. » En effet, le fils prépara tout ce qui était nécessaire au saint voyage. Alors le père se leva sans effort, se dirigea sur le pont qui était situé près de la ville; dès qu'il eut monté sur son cheval, toutes ses douleurs disparurent. Lorsque la troupe de Richard eut traversé l'Illyrie, elle arriva dans le désert : elle y éprouva toutes les horreurs de la soif; mais, par la miséricorde de Dieu, les pélerins découvrirent une fontaine. Bientôt un nouveau miracle vint encore les étonner, et réveiller toute leur reconnaissance envers Dieu. Le duc, ayant recueilli dans un vase une certaine quantilé d'eau, le porta à sa bouche; mais quels furent l'étonnement et la reconnaissance du duc en voyant l'eau se changer en vin, même à une seconde expérience ! Alors tous les pélerins burent ce vin, et rendirent grâces à Dieu : *Omnes biberunt vinum et Domino gratias egerunt.* L'historien de Flavigni rapporte, sous la date de 1099, des phénomènes célestes qui annonçaient la défaite des armées musulmanes; à l'année 1100, il parle d'une assemblée de prélats, abbés, etc., où l'excommunication fut prononcée contre les chrétiens qui n'avaient point accompli le vœu du pélerinage.

Chronique de Rouen. — En parlant de la croisade d'enfans, qui eut lieu en 1213, l'annaliste de Rouen s'exprime en ces termes : « Une multitude d'enfans des deux sexes ayant à leur tête des jeunes gens et quelques vieillards, parurent avec des étendards, des croix et des encensoirs ; ils s'en allaient de province en province, entrant dans les villages et les châteaux, et chantant à haute voix et en français : Seigneur, exaltez la chrétienté, et rendez-nous la vraie croix. Ce mouvement extraordinaire fut regardé comme le présage d'un grand événement ; en effet, ajoute le chroniqueur, peu de temps après, le Saint-Père envoya des légats à toute la chrétienté, et bientôt une armée dont le nombre n'est connu que de Dieu seul, se mit en marche pour aller combattre les ennemis du fils de Dieu. » La sixième guerre sacrée, l'expédition du roi de Navarre, et les deux croisades de Louis IX, sont brièvement racontées dans la chronique de Rouen.

Chronique de Maillezais. — La chronique de Saint-Maixent ou de Maillezais, que Baronius cite souvent à cause de l'exactitude qui règne dans les dates, raconte les événemens de la première croisade jusqu'à l'année 1120 ; mais les détails qu'elle donne sont très-communs, et l'ordre chronologique en fait tout le mérite.

Chronique de Geoffroi, moine de Saint-Martial de Limoges. — Geoffroi, abbé du Vigeois, s'est attaché surtout à suivre l'histoire du Limousin ; elle commence au règne du roi Robert, et finit en 1184.

En parlant de la prise de Jérusalem, Geoffroi rapporte qu'un certain Grégoire, surnommé *Bechada,* du château des Tours, guerrier de profession, homme d'esprit, peu versé dans la connaissance des lettres, fit en un gros volume l'histoire de la première croisade, dans l'idiôme vulgaire, afin de mettre le peuple à portée de connaître les glorieuses aventures des conquérans de la Palestine. Grégoire, qui chérissait avant tout l'exactitude et la vérité, employa douze ans à l'exécution de cet ouvrage. De peur que son histoire ne tombât dans l'oubli ou le dédain, l'auteur eut soin de consulter auparavant l'évêque d'*Eurtorge* et le normand *Gaubert.* Le chroniqueur ajoute que le Seigneur du château des Tours, où était né ce Grégoire dont il est ici question, se signala à la prise de Marrah dans la première croisade. Au sujet de la prise d'Edesse, qui donna lieu à l'expédition de Louis VII et de Conrad, Geoffroi s'exprime

en ces termes : « *Baudouin*, prince d'Edesse (1), avait » souillé par ses embrassemens la fille d'un habitant de la » ville, qui lui avait été donnée en garantie pour une dette. » Le père de la jeune fille, pour venger cet outrage, résolut » de livrer Edesse et de perdre le prince. En effet, la veille » de Noël, dans cette nuit heureuse qui vit naître le prince » de la paix, Edesse devint le théâtre du carnage et des » plus horribles profanations. *Baudouin*, cet exécrable ty- » ran qui, par son crime, avait attiré tant de misères, se » sauva dans ces désastres ; mais il ne put se sauver de la » damnation éternelle. » L'abbé du Vigeois, en racontant la seconde croisade, déplore les iniquités de l'armée chrétienne qui rendirent inutiles les travaux de deux monarques d'Occident.

RECUEIL

DES HISTORIENS DES GAULES

ET DE LA FRANCE,

PAR DES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS (2).

Cette compilation est le recueil le plus précieux que nous ayons sur l'histoire de France : elle complète les collections de Baluze, Duchesne, Labbe, Martène, Mabillon, etc., qui sont plus ou moins incomplètes ou défectueuses. Mais, sous le rapport des croisades, cet ouvrage ne nous fournit, excepté le tome XVII, que des lettres et quelques pièces historiques : car les auteurs, par une idée assez bizarre, se sont attachés dans leur compilation à retrancher des historiens qu'ils ont recueillis, tout ce qui a rapport à ces guerres saintes ; ils n'en ont conservé que ce qu'ils n'ont pu se dispenser de rapporter.

Les premiers volumes des Historiens de France ne contiennent que peu de documens intéressans pour l'histoire des expéditions des chrétiens dans l'Orient. Cependant, comme l'esprit des croisades naquit de l'esprit des pélerinages, nous recueillerons tous les renseignemens que les monumens

(1) L'auteur se trompe sur le nom du prince qui gouvernait alors la principauté d'Edesse ; c'était le jeune Josselin, et non Baudouin.

(2) Paris, 1738—1818, 27 vol. in-fol.

réunis par les Bénédictins peuvent offrir sur cette pieuse coutume des chrétiens de l'Occident.

Les historiens des premiers siècles de la monarchie française, Grégoire de Tours, Frédegaire, l'auteur anonyme des Gestes des rois de France, gémissent sur les succès des Sarrasins, qui, par la permission de Dieu, avaient envahi la Palestine. La prise de Jérusalem par les Perses et les Sarrasins plongea dans l'affliction les chrétiens d'Occident; elle arrêta le zèle des pélerins, qui, à différentes époques, se rendaient à la Terre-sainte.

Les capitulaires des rois mérovingiens et carlovingiens, recueillis par les Bénédictins, contiennent différentes dispositions propres à favoriser l'esprit des pélerinages. Charlemagne et Louis-le-Débonnaire protégèrent d'une manière spéciale les saints voyages à Rome, dans la Palestine, et aux autres lieux objets de la vénération populaire dans ces siècles religieux. Nous ferons connaître les dispositions des capitulaires relatives aux pélerins, dans l'éclaircissement que nous consacrerons aux priviléges de ces pieux voyageurs.

Le VI.e volume, destiné aux monumens du règne de Charlemagne, comprend un grand nombre de chroniques qui célèbrent les rapports de l'empereur d'Occident et du calife Haroun al-Raschid, les libéralités de Charlemagne envers les pauvres de Jésus-Christ, les églises de la Palestine et les pélerins. Les principales de ces chroniques sont celle de Tours, que nous avons analysée dans la collection de dom Martène, et celle de Saint-Denis, à laquelle nous avons consacré un article spécial.

Dans le X.e volume, les Bénédictins ont recueilli les chroniques du moine Glaber et d'Adémar de Chabannes, que nous avons fait connaître dans la collection de Duchesne. Ils y ont encore placé la lettre par laquelle le pape Gerbert, personnifiant Jérusalem, provoquait en son nom les secours de l'église de Jésus-Christ:

Celle qui est à Jérusalem, à l'Église universelle, commandant aux sceptres des rois.

« Épouse immaculée du Seigneur, dont j'avoue que je » suis membre, puisque vous êtes en pleine vigueur, j'ai un » grand espoir de relever mon front humilié. Pourquoi me » défierai-je de vous, maîtresse du monde, si vous recon» naissez que je vous appartiens? Qui pourrait croire que le » désastre que j'ai éprouvé ne vous toucherait pas, et que » vous détourneriez vos regards de moi comme de la der-

» nière de toutes les églises? Quoique renversée maintenant, » l'univers me doit beaucoup : j'ai possédé les oracles des » prophètes et les patriarches ; les apôtres, ces lumières du » monde, sont sortis de mon sein. L'univers retrouve ici la » foi du Christ : son rédempteur est venu de moi. Quoique » sa divinité soit par-tout, cependant par son humanité il » est né, a souffert, a été enseveli dans ces lieux, et d'ici » il s'est élevé au ciel. Parce que le prophète a dit, *Son* » *sépulcre sera glorieux*, le démon a tenté de lui ravir sa » gloire, en faisant ravager les lieux saints par les infidèles. » Soldats du Christ, faites des efforts, levez l'étendard, com- » battez ; et ce que vous ne pourrez faire par les armes, faites- » le par des conseils et par des secours. Que possédez-vous? » que pouvez-vous donner? Il me reste peu de chose de tout » ce que j'avais. Cependant celui qui a tout, ne recevra point » avec ingratitude ce que vous lui donnerez gratuitement : » il le fera multiplier ici, et vous en récompensera par la » suite. Il vous bénira à cause de moi, il vous comblera de » biens, vous délivrera de vos péchés, afin que vous viviez » avec lui dans son règne. »

Dom Bouquet fait remarquer sur cette lettre, que, guidé par une conjecture assez légère de Rivet, il l'a rejetée au commencement du pontificat de Silvestre II, quoique Mabillon l'ait rapportée à l'année 986, en disant que personne, excepté Gerbert, n'avait parlé de la dévastation de Jérusalem avant l'année 1010, époque où, selon Geoffroi prieur du Vigeois, et autres, les saints lieux furent ravagés par les Sarrasins. Dom Bouquet ajoute, d'après le même Rivet, que cette exhortation de Gerbert toucha tellement les Pisans, qu'ils se mirent en mer, et se dirigèrent vers les côtes de Syrie. Ainsi, dit-il, l'on doit regarder Silvestre II comme le premier prédicateur de la guerre sacrée, et les Pisans comme les premiers croisés.

Dans ce même tome X, on trouve la relation de nombreux pélerinages à Rome, aux lieux saints, au mont Saint-Michel, en Espagne. Parmi tous ces pélerinages, nous avons remarqué celui du duc Robert : il est rapporté dans une chronique de Normandie, écrite en vieux français ; nous nous y arrêterons, parce que cette chronique peut servir à nous faire connaître les mœurs pieuses des pélerins.

Le chroniqueur, après avoir parlé des premières années de la vie du duc Robert, dit que ce prince, ayant résolu d'aller dans la Palestine en expiation de ses fautes, fit assem-

bler ses barons pour leur manifester cette intention, ainsi que la volonté où il était d'appeler à lui succéder *le petit bastard qu'il avoit d'Arloite la gente pucelle, qu'il estoit certain estre de lui.* Les seigneurs accédèrent à ses desirs, parce qu'ils avaient remarqué que *le petit bastard estoit preud'homme.* En conséquence, Robert se disposa à aller à Jérusalem *tout nu-pieds et en lange.* Il partit accompagné de *grant foison de chevaliers, de barons et aultres gens de Northmandie.* Au-delà de Besançon, le duc et son *sommage* entrèrent dans *une ville close* pour y passer la nuit. Le lendemain, comme ils se disposaient à partir, les gardes de la ville ouvrirent les portes. Le duc, par humilité, marchait derrière tous ses gens et son *sommage;* comme la pieuse caravane allait lentement, un des gardes de la ville, impatienté, frappa Robert avec tant de force, que le duc de Normandie *en oancela tout.* Les Normands voulurent tuer ce garde insolent; Robert calma leur fureur en leur disant que *raison est que pelerins souffrent pour l'amour de Dieu.* Le chroniqueur ajoute que le duc disait sans cesse à ses gens *qu'il aimait mieux le coup qui lui avoit esté donné, que la meilleure cité qu'il eust.* Arrivé à Rome, le duc de Normandie donna des marques de sa généreuse piété. Il fit revêtir d'un riche manteau la statue de Constantin, *qui estoit faite d'airain, montée sur un cheval,* disant que *les Romains fesoient petite reverence à leur seigneur, puisqu'ils ne pouvoient lui donner un mantel dans tout un an.* A Constantinople, à Jérusalem, le duc ne se départit jamais de sa piété généreuse; les pauvres et les pélerins se ressentirent de ses abondantes aumônes. Après être demeuré quelque temps en Palestine, le duc vint mourir à Nicée, *et ses gens, moult desplaisans, s'en retournerent en Normandie.*

Le tome XI, qui contient un grand nombre de pièces diplomatiques, en donne quelques-unes qui sont relatives aux croisades. On lit dans la Vie de S. Wulfran, évêque de Sens, sous la date de 1056, que le sultan de Babylone fit fermer le Saint-Sépulcre et ne permit à aucun chrétien d'y pénétrer. Les pélerins, qui, suivant leur pieuse coutume, s'étaient rendus en foule au Sépulcre du Christ, craignant d'être victimes des persécutions de l'impie, s'éloignèrent de la ville sainte. Ils s'embarquèrent avec précipitation dans un port voisin. A peine la sainte caravane était-elle en mer, qu'une violente tempête s'élève; exposés à tous les dangers, les pélerins invoquent tour-à-tour le Seigneur et les saints qui jouissent de la présence de Dieu. Tout-à-coup la tempête

se calme, et un vent favorable porte les chrétiens sur les côtes d'Italie (1).

Dans une ordonnance émanée des évêques de France pour faire observer la trève de Dieu, on lit que le pélerinage dans les lieux saints fut la peine imposée aux transgresseurs de la trève : *Si quis in ipsis diebus treugæ Dei homicidium fecerit, exul factus atque à propria patria ejectus, Jerusalem tendens, longinquum illic patiatur exilium.*

On trouve aussi dans la chronique du moine Sigebert, recueillie par les Bénédictins, que Théoderic, comte de Trèves, accusé d'avoir fait souffrir le martyre à S. Conon, fut condamné à visiter les saints lieux. Il s'y rendit en effet, accompagné d'un grand nombre de pélerins : mais, une fois arrivée dans la Palestine, la troupe chrétienne fut entièrement détruite par les infidèles, et l'on n'entendit plus parler d'elle.

La plupart des pièces de ce XI.e volume sont relatives aux pélerinages, qui devenaient toujours plus fréquens à mesure que l'esprit des croisades se formait.

Le tome XII contient des fragmens de chroniques qui traitent des événemens du XI.e siècle et d'une partie du XII.e Ce volume, qui devrait offrir des renseignemens si précieux pour l'histoire des croisades, est, sous ce rapport, dénué de tout intérêt; car, comme nous l'avons dit, les Bénédictins ont élagué avec un soin extrême tout ce qui avait rapport aux expéditions des chrétiens dans l'Orient. Cependant de temps en temps on trouve des passages échappés à l'attention des religieux de Saint-Maur : ainsi, dans une vieille chronique de ce XII.e volume, on lit le passage suivant, qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la première croisade :

« Au tems icelui roi Phelippe, quant il ot regné vingt-cinq » ans, vindrent noveles as gens de France et à nations d'en- » tor que la terre de Jerusalem estoit degastée et que li sains » lieux estoient livrés à mal, et que li Turc et li Persant avoient » envahi les crestiens et en avoient moult occis et à plusieurs » fait maintes molesties : contre ce s'esmurent commune- » ment tuit li bons crestiens. A icel tems l'on vit moult de » signes apparissans el ciel : li uns s'enhardirent pour l'autre, » premierement li ducs, li contes, et tuit li puissant et tuit » li noble, tuit franc, tuit serf, povres, riches, evesques, » arcevesques, moines, abbés, vieil et juenes, garçonet et

(1) Les Bénédictins, suivant leur coutume, n'ont donné qu'un extrait imparfait de la Vie de S. Wulfran ; nous avons consulté la Vie de ce saint rapportée dans les *Acta sanctorum ordin. Sancti-Benedicti.*

» puceletes, dames, damoiseles, valets et pucelles; tuit furent » d'un corage et sans peine redouter, de la honte vengier » qui à Nostre-Seigneur Jesus-Christ avoit esté faite. Cil d'Es- » paigne s'esmurent, cil d'Angleterre, de Flandre, de Pro- » vence, d'Aquitaine, de Bretaigne, d'Escoce, de Loheraine, » de Bourgoigne, d'Allemaigne, de Lombardie, de Pouille, » de Calabre et de Sizile : alors trestuit, par l'espirement » [inspiration] Nostre-Seigneur, pristrent la croix pour aller » vengier le tort que l'on fesoit à Nostre-Seigneur; et firent » trestuit nostre crestiens paix à leurs amis et ennemis, puis » corurent sus les Juis par tos les lieux où ils les trovoient, » et les constraintrent à croire en Dieu; tuit cil qui voudrent » croire furent beauptisés, et cil qui ne voudrent croire fu- » rent occis et recommantis [recommandés] as deable. »

On lit dans la chronique de Sainte-Colombe de Sens (pag. 288), que la chaire dans laquelle S. Bernard avait prêché dans la place publique de Vézelai, croula, mais que ses débris ne blessèrent personne, quoique la multitude fût innombrable.

Le XII.e volume contient encore un grand nombre de chroniques générales en forme de table des matières, dans lesquelles les principaux événemens des croisades sont indiqués; nous ne nous y arrêterons pas, parce qu'elles n'offrent aucun intérêt.

Le tome XIII de la collection ne contient que des fragmens d'ouvrages anglais, flamands, lorrains, liégeois, allemands, &c. Ces ouvrages appartiennent aux trois règnes de Philippe I.er, de Louis-le-Gros et de Louis-le-Jeune. Ils vont de 1060 à 1180.

Le tome XIV ne renfermant que des actes de saints ou de personnages illustres, et n'offrant rien sur les croisades, nous passerons au tome XV.

Le tome XV est tout entier consacré aux recueils des lettres historiques. Ces lettres étaient, pour la plupart, connues par l'impression : mais elles avaient besoin d'être éclaircies quant à la chronologie; car les premiers éditeurs ne s'en étaient point occupés. C'était cependant la partie la plus essentielle, et sans laquelle la plupart de ces pièces, détachées les unes des autres, sont sans intérêt et ne peuvent servir à notre instruction. Le continuateur du recueil, dom Brial, s'est particulièrement appliqué à fixer les dates de ces lettres. Il y en a plus de seize cents dans ce volume. Celles des papes du XII.e siècle, qui eurent tant de part aux affaires publiques, et dont les registres sont perdus,

ne sont pas les moins importantes. On y trouve aussi celles d'Ives de Chartres, si intéressantes pour l'histoire de France; celles de Lambert évêque d'Arras, d'Hildebert évêque du Mans, de Geoffroi abbé de Vendôme, d'Étienne évêque de Paris, de l'abbé Suger, de S. Bernard et de Pierre le Vénérable.

Nous nous abstiendrons de faire l'analyse de la plupart de ces lettres, qui sont déjà presque toutes rapportées dans les autres collections; seulement nous avons profité des savantes recherches du continuateur des Historiens de France, pour fixer les dates de celles de ces lettres qui n'en portent pas dans les collections où elles ont été réunies. (*Voyez* ces collections.)

Voici les lettres qui ne sont imprimées que dans le recueil des Bénédictins, ou dont nous avons omis de faire l'analyse dans les collections précédentes.

A la page 20 est une lettre du pape Pascal aux archevêques et évêques de France, dont voici les expressions dignes de toute l'attention des lecteurs éclairés : « Hâtez-vous, dit le » pape, de contraindre ceux qui ont pris la croix d'accomplir » leur pélerinage, à moins qu'ils n'en soient empêchés par » leur pauvreté; s'ils n'obéissent point, nous les déclarons » infames. Que ceux qui ont été assez faibles dans leur foi » pour abandonner le siége d'Antioche, soient excommuniés » jusqu'à ce qu'ils donnent une garantie suffisante qu'ils re- » tourneront dans la Palestine. Nous voulons que toutes » choses soient rendues aux croisés qui reviennent dans leur » patrie après avoir accompli leur pélerinage, ainsi que cela » a été ordonné par le pape Urbain. » Le souverain pontife termine sa lettre en sollicitant ces évêques de ranimer le zèle des chrétiens pour la croisade.

Dans le recueil des lettres d'Ives évêque de Chartres, il s'en trouve une (page 162) que cet évêque adresse à Hugues comte de Troyes, qui se proposait de partir pour Jérusalem, et de se faire inscrire dans la milice du Temple, où l'on n'était admis qu'en s'obligeant à garder le célibat. Ives lui conseille de ne point se dévouer ainsi à la continence sans le consentement de son épouse. « Votre vœu, dit-il, pourra » paraître agréable aux yeux des hommes; mais le sera-t-il » également aux yeux de Dieu? Suivez sans doute votre vo- » lonté; mais n'oubliez pas vos devoirs. Vous avez pris une » épouse; vous vous êtes uni à elle par ce lien que le droit » naturel a établi et que l'Évangile a sanctifié. L'ancienne loi » a dit en parlant de l'épouse : *Pour elle tu abandonneras ton*

» *père et ta mère, et vos deux corps ne formeront plus qu'un* » *seul corps;* et l'Évangile a dit: *Ce que Dieu a uni, l'homme* » *ne doit point le séparer.* » De là l'évêque de Chartres conclut que le comte de Troyes ne peut se séparer de son épouse qu'avec son consentement.

A la page 178 commence le recueil des lettres de Lambert évêque d'Arras. Ces lettres ont été imprimées dans Baluze; elles le sont ici avec plus de correction. Lambert était contemporain d'Ives de Chartres; il jouissait en Flandre d'une aussi grande considération qu'Ives en France. Manassé, archevêque de Reims, lui adressa en 1100 une lettre pour lui ordonner de faire rendre des actions de grâces à Dieu pour la prise de Jérusalem par les chrétiens, « cette glorieuse Jérusalem où le grand œuvre de la rédemption s'était » accompli. » Le pieux archevêque ajoute que la nouvelle de cette importante conquête lui a été donnée par Godefroi lui-même et le patriarche Arnoul, qui ont tous deux demandé aux fidèles des prières pour le succès des armes chrétiennes. L'archevêque de Reims termine sa lettre en exhortant l'évêque d'Arras à forcer de partir sur-le-champ ceux qui avaient fait vœu d'aller à Jérusalem et qui n'avaient pas accompli leur promesse.

Lettre de Geoffroi abbé de Vendôme (1129). Cette lettre est fort remarquable sous le rapport des sentimens qui y sont exprimés, et qui peuvent faire connaître que les ecclésiastiques ne voyaient pas toujours pour eux-mêmes, dans le pélerinage d'outre-mer, un moyen sûr de se sanctifier; elle est adressée à Odon, abbé de Marmoutier: « Une nouvelle » sinistre [*sinistra fama*], dit Geoffroi, est parvenue jusqu'à » nous; nous avons appris que vous vouliez faire un second » voyage à Jérusalem. Vous avez déjà vu une fois la cité » sainte, et ce premier voyage doit suffire à votre piété fer- » vente; car, lors même que vous ne l'auriez jamais vue, le » démon ne pourrait en faire un argument contre le salut de » votre ame. Loin d'accomplir vos vœux monastiques en » allant à Jérusalem, vous les violez: si le saint-siége a or- » donné ce pieux voyage aux laïcs, il l'a interdit aux ecclé- » siastiques; le pape Urbain l'a dit formellement, et ceux qui » l'ont entendu me l'ont rapporté. Cherchez dans votre état, » dans la retraite du monde, la route du ciel; et n'allez pas » vous égarer dans les idées d'une fausse béatitude. »

Dans le recueil des lettres d'Hildebert évêque du Mans, on en lit une (p. 316) adressée par ce prélat, dans l'année 1104, à Adèle comtesse de Chartres et de Blois, et dans

laquelle Hildebert déplore l'absence du comte de Blois : d'où l'on doit conclure qu'on ignorait encore en France, à cette époque, la mort du comte Étienne, tué en 1101, au combat livré devant Ramla.

On trouve aussi dans ce volume une lettre assez étendue de Pierre le Vénérable. Pierre montre à Louis VII toute la grandeur de l'expédition qu'il va entreprendre ; rien dans l'antiquité sainte ou païenne ne peut être comparé à ce généreux mouvement des peuples chrétiens : le pieux cénobite ne doute pas que Dieu ne couronne d'aussi nobles efforts. Mais suffit-il pour la gloire du christianisme que les Sarrasins soient vaincus par les armes des soldats de la croix, si les Juifs insultent encore par leur opulence les serviteurs de l'Église ? les Israélites ne sont-ils pas plus coupables que les Sarrasins, eux qui nient la naissance divine du Sauveur, la chasteté de Marie, dogme que reconnaissent les adorateurs de Mahomet? Pierre cependant ne veut pas que l'on tue les Juifs ; la loi du Seigneur ne doit point se propager par le sang : Dieu a dit d'épargner même ses ennemis. Mais pourquoi laisser les Juifs en possession d'immenses richesses ? pourquoi ne pas faire servir à un usage pieux des choses si mal acquises ? Pierre conclut de là que le roi devrait se servir des biens des Israélites pour porter la guerre en Orient.

A la page 440 est une lettre qui paraît pour la première fois ; elle est de l'empereur Manuel, et adressée au pape Eugène. C'est à M. de la Porte du Theil, membre de l'Institut, qu'on en est redevable. Il la trouva aux archives du château Saint-Ange, écrite en couleur, et en grec et en latin. Elle est copiée aussi dans les deux langues, dans le recueil des Historiens ; nous croyons devoir en donner ici la traduction :

« *Manuel, fidèle au Dieu Christ, roi porphyrogénète,*
» *haut, sublime, fort, auguste et empereur des Romains,*
» *Comnène, au très-saint Pape.*

» Très-saint Pape, la lettre de votre Sainteté, qui annon-
» çait que le très-noble roi de France se prépare à aller
» venger les saintes églises et la ville d'Édesse, occupée par
» les ennemis de Dieu, a été envoyée et lue à *mon empire* (1).
» A la nouvelle du grand mouvement qui se fait en France,
» *mon empire* s'est réjoui, parce qu'il l'a regardé comme une
» vengeance qui se préparait pour les chrétiens, et comme la

(1) Ce titre correspond à *majesté*.

» ruine et la dispersion future des ennemis de Dieu. *Mon em-*
» *pire* est prêt à bien recevoir vos guerriers et à leur donner le passage et au plus bas prix toutes les choses nécessaires : » mais *mon empire* veut que les Francs fassent pour son » honneur ce qu'ils firent autrefois du temps de mon aïeul. » *Mon empire* s'étonne que votre Sainteté ne lui ait pas encore » envoyé d'apocrisiaires, et qu'elle ne lui ait pas encore écrit » sur les grâces que Dieu lui a accordées ; car *mon empire* » a en elle une grande confiance et une affection sincère, à » cause des vertus dont elle est ornée. Que votre Sainteté » accorde donc une sainte réponse à *mon empire*. Adieu, » très-saint Pape.

» Envoyé de la ville gardée par Dieu, au mois d'août, » indiction IXe »

En 1147, l'empereur Conrad ayant appris que le pape Eugène était en France, lui témoigna le desir qu'il avait de le voir à Strasbourg, avant de partir pour Jérusalem (pag. 442 et 443).

Dans l'année 1149, le pape Eugène écrit à Hugues archevêque de Sens et à ses suffragans, et leur ordonne d'excommunier ceux qui troublent le royaume de France pendant que le roi accomplit son pélerinage à Jérusalem.

La même année, au mois d'août, Eugène informe l'abbé Suger que Louis VII est de retour des contrées d'outre-mer, et qu'il est débarqué dans la Pouille.

En 1150, il écrit au même abbé de sonder les dispositions des barons sur une nouvelle expédition outre mer, et l'autorise à promettre le secours du pape s'ils accueillent favorablement la proposition du saint pélerinage.

Au mois de juin de la même année, Eugène écrit encore à Suger pour lui dire qu'il approuve son dessein d'aller en personne au secours de l'Église d'Orient, pourvu qu'il conduise cette entreprise avec prudence et discrétion. Guillaume, moine de Saint-Denis, qui a écrit la vie de Suger, assure que cet abbé, près de mourir, méditait une nouvelle expédition en Palestine, et qu'il se proposait d'en être le chef. C'est ce qui explique la lettre que nous indiquons.

Parmi les lettres de Suger, on en lit une (page 486) que lui adresse Guillaume de Mausiac, sénéchal de Poitiers, qui était sur le point de partir pour Jérusalem. Le sénéchal prie le saint abbé d'envoyer quelques personnes sages au Bourdet, pour conserver la tour de Talemond qu'Eble de Mauléon menaçait de lui enlever. Cette lettre est de 1147.

Ici les Bénédictins ont placé les lettres du roi de France à Suger : nous les avons fait connaître dans la collection de Duchesne; nous n'indiquerons que celles de ces lettres qui n'ont pas été recueillies par ce compilateur.

Le roi de France écrit à Suger pour lui ordonner de faire garder les biens de Regnauld de Bules, qui restait en Orient, et l'héritage de Drogon de Monchi, qui y était mort. Il lui ordonne encore, par une autre lettre, de faire garder jusqu'à son retour la tour d'Andresel, qu'il avait permis à Albert *Dalvolt* de construire; cet Albert et son fils Hugues étaient morts en Orient. Par une nouvelle lettre, il lui déclare qu'il doit beaucoup aux chevaliers du Temple, et lui mande de leur restituer sans délai l'argent qu'il en a reçu. Il lui annonce en même temps que son retour est différé.

Dans l'année 1150, Suger écrit à Pierre abbé de Cluni; il l'invite à assister à l'assemblée de Chartres, dont l'objet doit être de porter des secours à l'Église d'Orient. L'archevêque de Lyon et celui de Bordeaux s'excusent par deux lettres de ne pouvoir assister à cette assemblée.

Dans le recueil des lettres de S. Bernard (page 605), est la lettre encyclique que cet abbé adressa en 1146 au clergé et au peuple de la France orientale, pour les engager à la seconde croisade. Nous donnerons cette lettre dans Othon de Frisingue.

A la suite de cette lettre, on en lit une d'un moine nommé *Nicolas*, écrite au comte et aux barons de Bretagne. Il les exhorte, à l'exemple du roi de France, à entreprendre l'expédition d'outre-mer. Elle est de la même année. S. Bernard écrivit aussi à l'empereur grec, Manuel, en lui recommandant Henri, fils de Thibauld comte de Champagne, pour l'engager à prendre les armes et lui annoncer le prochain départ du roi de France. Il le prie de recevoir honorablement ce monarque lorsqu'il passera par ses états.

Sous la date de 1150, S. Bernard écrit à l'abbé Suger qu'invité à l'assemblée qui doit avoir lieu pour délibérer sur le malheureux état de l'Église d'Orient, il s'y trouvera avec l'évêque de Langres, qui était revenu de la dernière expédition, et qui connaissait parfaitement la situation des choses. Cette assemblée, provoquée par l'abbé Suger, comme cela est évident par une lettre du pape Eugène adressée à cet abbé le 25 avril de cette année, et copiée par les Bénédictins, devait se tenir et se tint en effet à Chartres. (*Voyez* les collections anglaises.) Les Bénédictins ont placé à l'année 1150 la lettre que S. Bernard, nommé chef de la croisade

en 1146, écrivit au pape Eugène pour lui faire part des raisons qui le portaient à refuser ce commandement : on ne sait comment les savans religieux de Saint-Maur sont tombés dans une pareille erreur; car, dans le recueil des œuvres de S.t Bernard, édition du P. Mabillon, l'année qui est en marge porte MCXLVI, et non MCL. Le mauvais succès de la croisade de Louis VII ayant attiré de grands reproches à S. Bernard, qui l'avait prêchée, et l'abbé de Clairvaux s'étant vu obligé de se justifier dans son Traité *de Consideratione*, adressé au pape Eugène III, et qu'il commença en 1149, comme le pense le P. Mabillon, comment peut-on supposer qu'un an après on ait voulu déférer le commandement d'une nouvelle expédition à celui sur lequel on faisait retomber tous les malheurs de la première? Cette supposition est absurde. Dans le recueil des œuvres de S. Bernard, il n'y a point de lettre, sous la date de 1150, adressée au pape Eugène, ni qui ait rapport aux croisades.

A la suite des épîtres de S. Bernard et de Pierre le Vénérable, on trouve plusieurs recueils de lettres des papes pendant le XII.e siècle. Nous nous bornerons ici à indiquer succinctement celles de ces lettres qui sont relatives aux croisades; nous les ferons connaître plus longuement dans l'extrait de Baronius.

1.° Une lettre d'Alexandre III à Louis roi de France, exprimant le desir que tout guerrier qui veut aller à Jérusalem, puisse vendre ses possessions sans le consentement de sa femme (page 789).

2.° Une lettre adressée à Henri archevêque de Sens, pour lui recommander les députés de l'Église d'Orient, chargés de demander des secours pécuniaires. Cette lettre est du 20 janvier 1164 ou 1165; elle se trouve dans Martène.

3.° Une lettre aux grands, aux chevaliers et à tous les fidèles, par laquelle le pape les invite à porter du secours aux chrétiens de l'Église d'Orient, et leur propose des indulgences. Cette lettre est du 29 juillet 1169. Dom Brial y a joint quelques notes tirées de Guillaume de Tyr.

4.° A Henri archevêque de Reims. Alexandre, après avoir exposé les nécessités de l'Église d'Orient, ordonne au prélat de faire lever des secours d'hommes et d'argent, par l'autorité du roi et des évêques comprovinciaux. Cette lettre est du même jour et de la même année que la précédente; elle est aussi dans Martène. Dom Brial a joint en note un passage tiré de Lambert Waterlos, qui rend compte de la mission des députés d'Orient envoyés à Louis VII, de leur arrivée en France, de

leur passage en Angleterre, et du succès qu'obtint cette députation, détails sur lesquels Guillaume de Tyr ne s'est pas étendu. Voici le texte de l'historien cité par dom Brial :

« Dans le mois de septembre 1169, les députés envoyés par » le roi, le patriarche et les fidèles de la Palestine, arrivèrent » en France après avoir éprouvé de violentes tempêtes en » mer. Ainsi que cela leur était ordonné, ils se rendirent im- » médiatement auprès du roi. Ils lui exposèrent, dans un dis- » cours souvent interrompu par leurs sanglots et par leurs » larmes, la cause de leur voyage, et en même temps ils lui » remirent les lettres dont ils étaient porteurs, et les clefs de la » cité sainte. *L'Église du Christ*, dirent-ils au roi, *tout l'O- » rient chrétien, les rois, les ducs, les comtes francs, appellent » vos secours et ceux de votre peuple.* Le roi leur répondit avec » douceur : *Tout mon desir est et sera toujours de secourir » le royaume de Dieu et son peuple; mais je crains tout de la » malignité* [malignitas] *du roi d'Angleterre, qui pourra pro- » fiter de mon absence pour me faire du mal. Parvenez à » éteindre dans ce prince le desir dont il est sans cesse dé- » voré de nuire à mon peuple, et je vole à votre secours.* » Lorsque les députés eurent entendu ces paroles, ils se » rendirent en toute hâte auprès du roi d'Angleterre. Ce » prince, en entendant le récit des députés, ne put retenir ses » larmes; il se détermina à traiter de la paix : mais, sous diffé- » rens prétextes, il éloigna toujours le moment d'écouter les » propositions du roi de France. Les députés, ennuyés de tous » ces retards, retournèrent en France, où ils furent reçus » avec honneur. »

L'historien Waterlos, auquel dom Brial a emprunté ce passage, et qui se trouve dans le tome XIII de la collection des Bénédictins, ne contenant aucun autre fait important pour les croisades, nous n'avons pas cru devoir lui consacrer un article spécial.

5.° Au cardinal Pierre de Saint-Chrysogone, son légat en France. Alexandre lui expose la situation de l'empereur de Constantinople, et lui ordonne d'exhorter le roi de France et les autres princes à lui porter du secours. Dom Brial observe que cette lettre fut écrite avant la défaite qu'éprouva près d'Iconium l'armée de Manuel, dans cette année 1176. Roger de Hoveden a rapporté les lettres que cet empereur écrivit alors à Henri II, roi d'Angleterre, au mois de novembre. Celle d'Alexandre est datée du 29 janvier précédent.

6.° Aux prélats des églises. Cette lettre a pour objet une subvention en faveur de la Terre-sainte.

7.° A tous les fidèles, pour les exhorter à porter du secours à Jérusalem. Le pape y accorde des indulgences à ceux qui partiront. Elle est de la même date.

8.° Une lettre de Manuel, empereur de Constantinople, au pape Alexandre. Ce prince promet un libre passage à l'armée du roi de France, pourvu qu'il lui garantisse la sûreté de ses états, et que le pape envoie un cardinal dont la présence contiendra l'armée. Cette lettre est du mois de mars 1180.

Le tome XVI complète le recueil des lettres historiques. Il y en a plusieurs qui ont été déjà copiées dans le tome précédent et qui sont simplement rappelées dans celui-ci; nous n'en parlerons pas, afin d'éviter des répétitions inutiles.

Ce volume commence par le recueil des lettres du roi Louis VII, et de celles qui lui furent adressées par différens personnages, empereurs, rois, princes, évêques, &c.

La première que nous trouvons qui ait rapport à notre sujet, et dont il n'a pas encore été fait mention dans cette compilation, est celle de l'empereur grec Manuel à Louis VII : elle est de 1146.

En 1163, Guillaume d'Ipres pria le roi d'accorder à son fils Robert l'investiture de ses terres, avant que son oncle Théodore, comte de Flandre, partît pour Jérusalem.

Sous la date de 1164, Amauri, roi de Jérusalem, annonce à Louis que la ville de Panéas ou Belinas a été livrée à Nouredin par la trahison, après la défaite d'Antioche, et qu'on a besoin de son secours.

Les autres lettres adressées au roi qui se trouvent encore dans le même recueil, ont déjà été analysées.

Après le recueil des lettres adressées au roi de France, vient celui des lettres de Henri archevêque de Reims.

La première lettre de ce recueil qui ait rapport à notre objet est d'Amauri, roi de Jérusalem. Il expose à Henri les malheurs de l'Orient, et le prie de bien recevoir Frédéric archevêque de Tyr, et autres, envoyés pour demander des secours. Cette lettre est de 1169. Il y est dit que le roi de Jérusalem, ayant communiqué son projet aux chrétiens, descendit en Égypte, attaqua la capitale, qui était très-fortifiée, et la prit; que le soudan, consterné de ce succès, offrit une somme considérable d'argent et des otages pour faire la paix. Robert du Mont dit, au contraire, qu'Amauri fut appelé par l'émir du Caire, avec lequel il était lié; qu'il assiégea Alexandrie, capitale de l'Égypte, et la prit, et qu'il la rendit à l'émir moyennant un tribut de cinquante mille

besans levés sur cette ville, outre cinquante-sept mille qu'il tirait du Caire.

Sous la date de 1174, Amauri, roi de Jérusalem, prie Henri de travailler à réconcilier le roi d'Angleterre et ses fils, afin que ce prince puisse accomplir le vœu qu'il a fait de venir au secours de Jérusalem.

Sous la même date et à la même page 198, on lit une lettre d'Amauri, patriarche de Jérusalem, qui expose les malheurs de l'Église d'Orient, et prie Henri d'exciter les peuples à y porter du secours, et de s'attacher à réconcilier le roi d'Angleterre et ses fils. Cette lettre se trouve également dans Martène, de même que celle de Josbert, maître de l'Hôpital de Jérusalem, qui prie Henri d'être le défenseur des frères de l'Hôpital et de ce qui leur appartient. Josbert lui demande en outre de leur ménager un refuge dans son diocèse.

Dans le recueil des lettres de Jean de Salisbury, on en lit une (page 601) adressée en 1189 à Jean évêque de Poitiers. Par cette lettre, Jean de Salisbury l'engage à faire en sorte que les moines de Grandmont travaillent à la paix de l'église dans le colloque que le roi d'Angleterre doit avoir avec eux; car, sans cette paix, le voyage de Jérusalem, auquel le roi s'est engagé, ne pourra s'effectuer.

Dans le recueil des lettres de Henri II roi d'Angleterre, on lit le décret qui fut rendu au Mans en 1166, par lequel le roi Henri ordonne qu'il sera fait dans tous ses états une levée de deniers pour la défense du pays et de l'Église d'Orient. Cette levée était, pour cette année, de deux deniers par livre sur toute sorte de biens, terres, mobilier, argent, or, minéraux, monnaie et revenus : elle était d'un denier par livre pour les quatre années suivantes. Cette imposition était commune aux archevêques, évêques, abbés et clercs, aux comtes, barons, vavasseurs, guerriers, citoyens, bourgeois et paysans.

Le décret du roi de France, qui ne nous est pas parvenu, contenait à peu près les mêmes dispositions. Nous avons parlé de ces deux décrets dans l'analyse de la collection anglaise de Twisden.

A la date de 1177 et à la page 652, on lit la lettre que Manuel, empereur grec, écrivit à Henri roi d'Angleterre, pour lui annoncer ses succès contre les Perses et les Turcs, et les raisons qui l'avaient engagé à faire la paix avec le soudan d'Iconium.

Le tome XVII de la compilation, imprimé en 1818, comprend les monumens historiques relatifs au règne de Philippe-Auguste.

Dom Brial, qui a comparé les manuscrits des historiens réunis dans ce volume, avec les textes rapportés par Duchesne et les compilateurs qui l'ont précédé, a relevé des erreurs et rempli des lacunes : nous avons profité de ses savantes recherches pour compléter nos extraits. Dom Brial, trop judicieux pour se laisser entraîner par les idées des Bénédictins qui avaient travaillé aux premiers volumes des Historiens de France, n'a point élagué des chroniques qu'il a publiées, les faits relatifs aux croisades; il a pensé avec raison que les expéditions des chrétiens dans l'Orient n'étaient qu'un grand épisode de l'histoire de France.

Les principaux historiens qu'il a publiés en entier ou par extrait dans son XVII[e]. volume, sont Rigord, Guillaume le Breton, Benoît de Péterbourg, Roger de Hoveden, Raoul de Dicet, et Gervais de Cantorbéry, historiens que nous avons analysés dans d'autres collections.

Chroniques de France ou de Saint-Denis. — Les chroniques de Saint-Denis sont un des monumens les plus recommandables de l'histoire de France; elles ont été successivement rédigées par l'historiographe de l'abbaye, d'après les monumens contemporains qui méritaient le plus de confiance. Ces chroniques embrassent tous les événemens de l'histoire de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Charles VII : tout y est rapporté jour par jour avec une scrupuleuse exactitude; et l'on pourrait peut-être, à l'aide des documens qu'elles fournissent, écrire l'histoire de France pendant cette longue période. Les historiographes de Saint-Denis ont ajouté, sous le titre d'*incidence*, un grand nombre de faits qui tiennent à l'histoire générale de l'Europe, et qui jettent beaucoup de variété et quelquefois de la confusion dans les chroniques de Saint-Denis. Pendant le moyen âge et dans des temps plus modernes, on accorda une grande confiance à ces chroniques; on les consultait avec respect, et souvent leur autorité suffisait pour décider des questions judiciaires ou politiques. On peut lire à cet égard un mémoire de M. de Foncemagne, inséré dans le tome XVII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

Nous allons donner un extrait de ces chroniques, que nous plaçons à la fin des monumens français, parce qu'elles sont éminemment nationales, et qu'elles forment en quelque sorte le complément de nos monumens historiques. Comme nous avons déjà analysé quelques parties des chroniques de Saint-Denis, lorsqu'elles n'étaient que les traductions d'historiens dont nous faisions l'extrait, nous nous bornerons

à faire connaître les parties desquelles nous n'avons point encore parlé.

Les chroniques de Saint-Denis commencent à parler de la Terre-Sainte dans le second livre, *des faits et gestes du fort roi Karlemagne*. Ces chroniques, en faisant l'éloge de ce grand prince, disent qu'il soutenait de ses aumônes, non-seulement les pauvres de son royaume, mais encore les *pouvres crestiens qui habitoient en Africques, en Egypte et en Surie, et mesmement ceulx de Jherusalem, et d'autres regions de payenie;* c'était pour le faire avec plus de facilité, que le puissant empereur d'Occident *désirait plus l'amour et l'alliance des rois d'Egypte et de Perse.*

Dans le livre suivant, les chroniques parlent de la charité de Charlemagne envers les pélerins; *si grant cure avoit d'eulx, et tant y en venait et si souvent, que la multitude ne semblait pas à estre achargée.* C'est dans ce même livre qu'elles racontent le fabuleux voyage de Charlemagne aux saints lieux. Quoique la critique ait depuis long-temps élagué ce prétendu voyage de notre histoire, nous pensons qu'il sera utile d'analyser ici le récit des chroniques, pour faire connaître quelles étaient au dixième siècle, époque où cette fable fut inventée, les idées populaires relativement aux croisades.

Le chroniqueur suppose qu'il arriva en cette année (800) une grande persécution contre les chrétiens d'Orient; qu'émus par la crainte et la douleur, Constantin, alors empereur de Constantinople, et Léon son fils, conjointement avec le patriarche de Jérusalem, envoyèrent des lettres pressantes à Charlemagne pour solliciter les secours de l'Occident. Les lettres furent apportées par deux juifs, qui, ne trouvant pas l'empereur à Reims, se rendirent d'abord en Auvergne, puis à Paris. Là ils remirent les lettres au monarque, alors entouré de ses paladins. Charlemagne, « pour ce que il estoit dolens que li mecreans avoient pris » la cité de Jerusalem et le Saint-Sepulchre ordoie et soil- » lie, il commença à plourer. Bien aperçut que cil qui en- » tour lui estoient demandoient li un al autre que li char- » tres pooient chanter que en tel tristesse l'empereur » avoient mis; lors fist appeler Turpin l'archevesque de » Rains, et li commenda que il espousit devant tous la sen- » tence des chartres; et quand il li ot leues bien aperte- » ment devant tous, ils commencierent à amonester l'em- » pereur et a crier tuit a une vois en tel maniere : *Roi, se* » *tu cuides* (penses) *que nous soions si las et si travaillie que* » *nous ne puissions souffrir le travail de si grant voie, nous*

» *vouons et proumettons à Dieu que, si tu, qui es nostres ter-*
» *riens sires, refuses à venir avec nous, que tu ne nous veuilles*
» *conduire, nous mouverons demain au point du jour avec les*
» *messages; car il ne nous semble que rien ne nous puet grever,*
» *puisque Dieu veult estre nostre duistres* (guide). »

Le chroniqueur suppose ensuite le départ de Charlemagne et de ses paladins, la jonction de leurs forces avec celles de Constantin et de Léon, la prise de Jérusalem, le rétablissement du patriarche, et le retour des Francs dans leur patrie, chargés de gloire et de précieuses reliques.

Les chroniques de Saint-Denis racontent en peu de mots, dans un des livres suivans, les événemens de la première croisade. Après avoir parlé du concile de Clermont et nommé tous les barons qui prirent la croix, elles récapitulent succinctement les grands événemens de la croisade de Godefroi de Bouillon : elles terminent ainsi ce tableau : *Notre-Seigneur, qui vit leur intention et leur bonne voulonté, donna sa grâce aux chrestiens; car, après tant de perils et de travaulx comme ils souffrirent pour l'amour de Notre-Seigneur, prindrent cités et chasteaux sans nombre, et delivrerent le Saint-Sepulchre des payens et de leurs ordures.*

Les chroniques de Saint-Denis, qui passent si rapidement sur la première croisade, s'arrêtent plus long-temps sur celle de Louis VII. Ces chroniques, comme nous l'avons dit, étant principalement destinées à recueillir les gestes des rois de France, ont dû suivre plus attentivement l'expédition de Louis et de Conrad que celle de Godefroi, simple baron chrétien. Voici une analyse du récit qu'elles font de la seconde croisade :

La nouvelle du *meschief arrivé à touste chrestienté d'oultremer* par l'invasion des Turcs s'étant répandue en France, le roi Louis, *pour l'amour du Saint-Esprit dont il estoit inspiré, eut moult grand douleur de cette mesaventure.* Il assembla un concile des abbés ou barons de son royaume, dans lequel saint Bernard *precha la croiserie de la sainte terre de promission, où Jesus-Christ passa et conversa corporellement tand comme il fut en ce monde et y receupt mort au gibet de la croix pour la redemption de son peuple.* Le chroniqueur suit l'itinéraire des rois et des barons jusqu'à Constantinople. Il ignore le nombre de jours que les croisés demeurèrent dans cette cité. Après avoir pris congé de l'empereur Manuel, ils traversèrent le bras de Saint-George et entrèrent dans la Bithynie, *qui est la première partie d'Asie.* A l'arrivée des troupes chrétiennes, le sultan d'Icone *mult en fut en grand esmoy;* il appela auprès de lui tous ceux *qui*

armes pouvoient porter. On faisait courir alors des bruits exagérés sur les forces des princes croisés : cependant la vérité était, *si comme témoignent les prud'hommes qui furent là, que seulement en l'ost de l'empereur Conrad avoit bien soixante-dix mille hommes à haubert à cheval, et sans les gens à pié, et sans les autres à cheval qui estoient plus legierement armés*. L'armée du roi de France était aussi nombreuse. *De ceux de pié n'est nul nombre; car par là où ils passoient estoit la terre bien couverte, bien sembloit qu'ils deussent toute la terre conquerre et chasser les musulmans jusqu'à la fin du monde.*

Le chroniqueur raconte la marche de l'armée de Conrad à travers les terres du sultan d'Icone, et s'arrête fort longuement sur la trahison *des Gregois desloyaux*, *qui de toujours haient nos gens*. Il ne sait s'ils livrèrent l'armée allemande *par le commandement de leur seigneur*, ou s'ils le firent de leur propre mouvement. Quoiqu'il en soit, ils la menèrent, *par les plus aspres voies*, dans un lieu *où les Turcs purent facilement faire mal*. Non contens de cette première trahison, les Grecs en méditèrent une seconde. Ils se rendirent en toute hâte à l'armée française, et annoncèrent au crédule Louis VII qu'ils avaient *l'empereur bien et sauvement conduit jusqu'en la cité d'Inkone*. Ce prince les crut, et, suivant les indications des traîtres Grecs, il dirigea ses pas par une route différente de celle qu'avait prise l'empereur Conrad; car, s'ils avaient pris la même voie, les Français eussent bientôt connu *le meschief de l'armée allemande et lui fussent courus hastivement, et ce n'eussent pas voulu les traistres*. Ils voulaient maintenir Louis dans son erreur, parce que, si ce prince avait su la vérité, *il les eut tantost pendus par la gorge*. Le chroniqueur décrit ici la triste position de l'armée de Conrad : devant et derrière elle étaient la famine et la mort. Bientôt les Turcs l'attaquèrent *en glatissant comme chiens, et faisant sonner tambour et timbre :* les pélerins allemands ne purent résister long-temps ; ils furent battus et dispersés par les infidèles, et le nombre des barons fut si *amenuysé*, que, suivant le rapport de ceux qui échappèrent, à peine *s'en sauva la dixième partie*. L'empereur s'échappa avec peine, suivi de quelques-uns de ses barons. Les Turcs furent *moult joyeux de leur victoire, et ils conquesterent armes, or, argent, robes et chevaulx*. Après que leurs espions les eurent instruits de la marche du roi de France, ils l'attendirent sans effroi. L'armée de ce prince apprit bientôt que *l'ost de l'empereur avoit esté desconfite*. Le roi en eut *grand deuil et pitié;* il se rendit dans *la tente de l'empereur, qui n'estoit pas loings. Quand ces deux haults*

hommes s'entrevirent, de bon cueur se saluerent et se baiserent l'un et l'autre. Le roi montra une pitié généreuse pour les barons de l'empereur; mais plusieurs *qu'avoit espouvantés le peril de la guerre, s'en retournerent à Constantinople.*

Après avoir tracé l'itinéraire du roi à travers les cités maritimes de l'Asie mineure, le chroniqueur décrit le combat livré par l'armée des pélerins auprès du fleuve Méandre. Les Français, selon l'expression du chroniqueur, *se ferirent dedans à grans routes et fieres, occirent assez de mecreans; grand quantité en prindrent de vif, et le demourant s'enfouyt.* Les chevaliers et les barons trouvèrent dans le pavillon des infidèles des *richesses de diverses manieres de drap de soie, beaulx vaisseaux d'or et d'argent, et pierres précieuses.*

La chronique de Saint-Denis a presque copié, mot pour mot, l'auteur anonyme des Gestes de Louis VII, dans la description qu'il fait de la défaite éprouvée par l'armée du roi de France. Voyez l'extrait étendu que nous avons donné de cette chronique, dans la collection de Duchesne.

Le monarque français, après avoir supporté *mainte fatigue et maints travaulx*, arriva enfin à la noble cité de Satalie. Les pélerins y séjournèrent quelque temps. Après s'être pourvu des choses qui lui étaient nécessaires, le roi, accompagné d'une partie de son armée, s'embarqua pour Antioche, où il arriva après une navigation assez heureuse. Raymond, qui gouvernait cette principauté, *grant joye eut de l'arrivée du roi, car il avoit moult desiré sa venue;* il lui rendit les honneurs dus à son rang. Long-temps avant son pélerinage, il l'avait engagé à venir aux secours des saints lieux, par l'organe de la reine Eléonore; *car estoit niepce, la presente fille, de Guillaume de Poitiers, son frère aisné.* Il voulait, pour le moyen du roi de France, agrandir ses états; mais le monarque refusa d'accéder à ses projets ambitieux. Raymond voua alors une haine secrète au roi, *et mit la royne sa femme en tel point, qu'elle le voulut laisser et se départir de lui.* Louis, ayant appris les menées de Raymond, partit d'Antioche secrètement, *et maintes gens dirent que le roi n'avoit pas fait son honneur de partir ainsi du pays.*

Pendant ce temps, l'empereur Conrad était allé à Constantinople, où l'empereur Manuel l'avait reçu avec les honneurs dus à un *si hault homme.* Comme il manifesta le désir d'accomplir son pélerinage, Manuel lui fit *appareiller la navire telle comme elle lui avoit mestier à lui et à ses gens.* Conrad se rendit à Acre, d'où il vint à Jérusalem. A peu près dans le même temps, arriva dans le port d'Acre *ung vaillant homme du royaulme de France*, Alphonse *avoit nom; il étoit comte de Toulouse : il descendoit de ce comte de Toulouse qui*

fut si bon prince et fit de si grands œuvres au premier ost des barons, quand ils prindrent Antioche et Jérusalem. On l'estimait beaucoup pour lui-même; *mais encore l'honorait-on plus en la terre de Suric pour son père que pour lui.* Toutes les espérances que la Palestine avaient conçues de ce grand prince furent déçues, car il fut empoisonné par *un fils du diable. L'en ne sceut qui ce fut ni pourquoi il le fist; mais il l'empoisonna de venin qu'il mist en sa viande.* Les pauvres et les riches le pleurèrent.

En parlant de l'entrée du roi de France à Jérusalem, les chroniques disent que *tous ceulx de la ville issirent hors à l'encontre, et mesmement les clercs à toutes les processions.* On tint ensuite une *grande cour pleniere*, dans laquelle on décida d'assiéger la *forte cité* de Damas. Alors *un ban fut crié qu'à ung jour qui fust mist venissent tous appareillés chacun selon son pouvoir, en la cité de Tabarie, qui est appelée en l'Evangile Cesaire Philippe.* On consulta les hommes qui connaissaient la situation du pays, et l'on se décida à s'emparer d'abord des jardins de Damas, parce qu'une fois qu'on serait maître de ces jardins, la cité ne tiendrait pas long-temps. L'armée des pélerins marcha en cet ordre sur Damas : *le roi d'oultre-mer* commandait l'avant-garde, *parce que ses gens savaient mieux le pays que les pélerins*; le second corps avait pour chef le roi de France, et devait secourir l'avant-garde, *si mestier estoit*; l'empereur commandait le dernier corps. Voici comment les chroniques, dans leur vieux langage, décrivent les jardins de Damas : *Les jardins duroient bien quatre ou cinq lieues tout pleins d'arbres si grans ei si espès, que ce sembloit une grande forest; les sentiers y sont moult estroicts d'un vergier à un autre. Mais il y a une commune voye qui va de la cité, où va à peine ung homme à tout son cheval chargé de fruits : de cette part est la cité trop forte pour les murs de pierre dont il y a tant, et pour les ruisseaux qni courent par tous les jardins, et pour les estroictes voyes qui sont bien closes de çà et de là.*

Après cette description, les chroniques racontent les différens combats livrés par l'armée chrétienne devant la ville. A cette occasion, elles disent que *l'empereur fist à celle venue ung coup de quoi on doit à toujours mais parler. Ung Turc le tenoit moult de près qui estoit armé de haubert; l'empereur estoit à pied, et tenoit en sa main une moult bonne espée : il ferit le Turc entre le col et la senestre espaule, si que le coup descendit par le pis au destre costé. La piece cheut qui emporta la teste, le col et le senestre bras.*

Les chroniques de Saint-Denis, après avoir parlé succinctement de la trahison des Syriens et de la levée du siège de

Damas, suivent le roi en France, où elles racontent toutes les autres actions de Louis pendant son règne. Cette partie des chroniques de Saint-Denis est suivie des gestes de Philippe-Auguste, roi de France, où il est question de la troisième croisade.

Nous nous abstenons de faire l'extrait de cette partie des chroniques de Saint-Denis, parce que leur récit, comme celui de la plupart des chroniques françaises, est incomplet et inexact sur la croisade de Philippe-Auguste et de Richard. Le roi d'Angleterre ayant été le héros de cette sainte expédition, où le monarque français ne joua qu'un rôle peu glorieux, les historiens de la France ont mieux aimé taire ou défigurer les faits que d'en rapporter d'honorables pour le roi Richard. Il faut lire le récit de cette croisade dans les historiens anglais, principalement dans Bromton et dans Geoffroi Vinisauf. Les chroniques de Saint-Denis parlent des croisades de Louis IX; mais comme elles n'ont fait que traduire *les Gestes de saint Louis* par Guillaume de Nangis, nous renvoyons nos lecteurs à l'extrait que nous avons donné de cette dernière histoire (Collection de Duchesne). Il existe aussi une chronique de ce même Guillaume de Nangis, continuée par deux moines de Saint-Denis; on en trouvera l'analyse à la suite des articles que nous nous proposons de consacrer aux chroniques qui ne font point partie des différentes collections que nous avons parcourues.

CHRONIQUES ITALIENNES.

MURATORI.

Muratori naquit à Vignola, dans le Modénois, le 21 octobre 1672. A peine âgé de vingt-deux ans, il fut appelé à Milan par le comte Charles Borromée; celui-ci lui confia la direction du collége Ambroisien et le soin de la bibliothèque de cet établissement. Six ans après, le duc de Modène le réclama comme son sujet. Il le fit son bibliothécaire et le garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre Muratori passa sa vie; c'est là qu'il publia une foule d'ouvrages, parmi lesquels on remarque la collection dont nous allons nous occuper. Muratori a montré dans cet ouvrage immense une critique éclairée et une érudition extraordinaire. Il eut pour ami tout ce que la France et l'Italie avaient de plus célèbre, et plusieurs

académies s'étaient empressées de lui ouvrir leurs portes. Il mourut le 21 janvier 1750.

Le troisième volume de Muratori se compose de vies de souverains pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à Jean XXII (1). Ces histoires ont été les unes écrites, les autres recueillies par Anastase le bibliothécaire, Nicolas, cardinal d'Arragon, et Bernard de Gui. Le savant Muratori les a placées par ordre, et les a accompagnées de notes, d'explications et de préfaces. Quelque précieux que soit ce troisième volume, les histoires qui le composent laissent cependant beaucoup à désirer dans le récit des événemens. Pour ce qui concerne les croisades, ce recueil est bien moins complet et moins intéressant que les *Annales ecclésiastiques*. Nous extrairons de ces vies des papes le peu qu'il y a de curieux et d'important pour notre sujet; et puisque l'occasion se présente de parler un peu longuement des chefs de l'Église, nous nous proposons de donner en même temps, à l'aide des Annales ecclésiastiques, un résumé des actes des papes dans les croisades. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir épargné de pénibles recherches en leur montrant dans un tableau rapide la part qu'ont prise les pasteurs de Rome à ces expéditions lointaines qui avaient pour but la conquête de Jérusalem.

Grégoire VII. — Sans nous arrêter à la vie de ce pontife, nous examinerons d'abord la question qui doit seule ici nous occuper. On a cru jusqu'à ce jour que le génie ardent et ambitieux de Grégoire VII avait enfanté l'idée des vastes entreprises d'outre-mer; nous allons traiter ce point important dans une analyse succincte des lettres de Grégoire. (Elles se trouvent dans le Recueil des conciles, tome 26.)

Michel Ducas, comme nous l'avons dit dans notre premier livre, avait envoyé des ambassadeurs au souverain pontife pour le supplier de venir à son secours contre les Sarrasins, qui menaçaient l'empire grec; l'empereur lui promettait la réunion prochaine de l'Église grecque avec l'Église latine. Cette union des deux Églises devait agrandir la puissance de Grégoire; l'entreprise ne manqua pas de sourire au génie de celui qui commandait déjà à tous les princes de l'Occident. Il s'adressa d'abord à Guillaume, comte de Bourgogne. Celui-ci avait fait le serment solennel de défendre les intérêts de Rome. Grégoire lui rappelait ses promesses, et lui ordonnait de se rendre auprès de lui à la tête d'une armée pour aller ensuite combattre les Sarrasins. Il marchera lui-même avec le comte à Constantinople, afin

(1) De vitis Romanorum pontificum (tom. III).

de sauver les chrétiens de la rage des barbares. Le pape déclare que saint Pierre et saint Paul récompenseront tous les guerriers qui s'engageront dans cette expédition.

Grégoire ne tarda pas à exhorter tous les fidèles à prendre les armes pour délivrer le trône de Constantin. Les Sarrasins avaient déjà porté le ravage jusque sous les murs de Bysance; ils avaient égorgé des milliers de chrétiens comme de vils troupeaux. « Si nous aimons Dieu, si la foi chrétienne » nous inspire, disait le pontife, nous devons gémir sur le » sort d'un si grand empire et sur le trépas de tant de chré- » tiens. Mais il ne suffit pas de s'attrister sur les malheurs » de nos frères; il faut mourir pour les délivrer, de même » que Jésus-Christ a donné sa vie pour nous sauver tous. » Le pape rappelle aux fidèles les dangers de Constantinople; il les prévient que ce n'est que de leur plein gré et non malgré eux qu'ils doivent aller porter des secours à l'empire grec. Il finit sa lettre en les invitant à lui faire connaître quelles sont là-dessus leurs intentions. (On ne voit nulle part que les fidèles aient répondu à Grégoire). Quelque temps après, le pape écrivit dans le même sens à l'empereur d'Allemagne, qui avait été frappé tant de fois de ses anathêmes. Le pontife commençait par assurer Henri de son estime et de son affection; il l'engageait à ne pas écouter ces mauvais conseillers qui ne cherchaient qu'à semer la discorde entre l'empereur et Grégoire. Après avoir annoncé au prince que les malheureux chrétiens d'outre-mer avaient imploré le secours du saint-siége, de peur que la religion du Christ ne vînt à périr parmi eux, le pape disait que cette nouvelle l'avait pénétré de la plus vive douleur, qu'il en était affligé jusqu'à la mort, et qu'il aimerait mieux mourir pour eux que de commander à tout l'univers en négligeant de les secourir. Les Italiens et les peuples d'au-delà des Alpes avaient, par l'inspiration de Dieu, prêté l'oreille à la voix du pontife, et déjà plus de cinquante mille chrétiens se préparaient à la guerre. (On regrette que Grégoire ne nous ait donné aucun détail sur ces cinquante mille chrétiens). « Si ces chrétiens peuvent m'avoir pour » guide et pour pontife dans cette expédition, disait le pape, » ils sont disposés à marcher contre les ennemis de Dieu, » *et veulent même pousser leur course jusqu'au sépulcre de* » *Jésus-Christ.* » Ce qui excitait surtout Grégoire à l'exécution de cette entreprise, c'était le désir que montrait l'Église de Constantinople de se réunir au saint-siége, et l'incertitude des Arméniens et de presque tous les chrétiens d'Orient, qui attendaient une décision de saint Pierre au milieu de tant de doctrines diverses. Le pontife demandait les conseils et les

secours de l'empereur; dans le cas que Grégoire vînt à se mettre en route, après Dieu c'était à Henri qu'il confiait l'Église romaine.

Il paraît que les cinquante mille chrétiens dont parle Grégoire dans cette lettre, ne montraient pas beaucoup d'ardeur pour se ranger sous la bannière de saint Pierre. Dans une seconde et dernière lettre qu'il adressa *à tous les fidèles et surtout à ceux d'au-delà des Alpes voulant combattre les Sarrasins*, le vicaire de Jésus-Christ se plaignait de ce que ce même démon qui tourmentait l'empire grec, cherchait à les détourner de leur entreprise. Il les exhortait à des sentimens de charité et à renoncer à des biens périssables pour conquérir une gloire éternelle. Cependant Grégoire sembla tout-à-coup perdre de vue son expédition. Il en donne lui-même la cause dans une lettre adressée au comte de Poitiers. « Les affaires de la Grèce sont dans un meilleur » état, disait Grégoire, c'est pourquoi je mets moins d'ar- » deur à préparer des secours pour les chrétiens de Cons- » tantinople. » Ce dernier passage mérite toute l'attention des lecteurs éclairés.

Les cinq lettres que nous venons d'analyser, et celle que le pontife écrivit au prince grec pour lui annoncer de prochains secours, sont les seuls monumens que nous connaissions sur le projet qu'avait formé Grégoire VII à la sollicitation de Michel Ducas. Il résulte de l'analyse fidèle de ces pièces, que le pape avait prêché une guerre pour défendre les Grecs contre les Sarrasins, dans l'espoir d'ajouter au domaine du saint-siége l'Église de Constantinople, que Grégoire appelle la fille de l'Église romaine dans la réponse qu'il fit à Michel Ducas. Il nous semble que la délivrance du saint tombeau n'était point dans la pensée de Grégoire. Ce n'est ni la dévastation des lieux saints, ni la misère des Chrétiens de Jérusalem qui touchent son âme; ces mots magiques qui devaient plus tard enflammer l'enthousiasme des peuples, ces mots *Jérusalem, tombeau du fils de Dieu*, ne sont pas même prononcés dans ses lettres. Si le mot de *saint sépulcre* se trouve dans celle qu'il écrivit à l'empereur Henri, chose remarquable! c'est comme pour témoigner sa surprise sur le zèle de ces cinquante mille chrétiens *qui voulaient même pousser leur course jusqu'au sépulcre de Jésus-Christ*. Ne peut-on pas croire que c'était Constantinople seule que le pontife voulait défendre, de peur qu'elle ne devînt la proie des barbares? Dans cette affaire, ne pourrait-on pas comparer Grégoire à un roi qui, pour reculer les limites de ses états, cherche à recouvrer une province qui appartenait jadis à sa couronne? Il serait

peut-être permis de dire que la guerre projetée par Grégoire ne mérite pas plus le nom de croisade que ces nombreuses expéditions qui eurent lieu contre les Sarrasins sous le pontificat de ses prédécesseurs, et plus tard sous le pape Victor III. (Voyez notre 1er. livre.) Nous nous croirions plus voisins de la vérité en attribuant la première idée des croisades à ce Gerbert, qui, après avoir gouverné avec gloire l'église de Reims, fut élevé au trône de saint Pierre sous le nom de Sylvestre II (995). Avant les guerres saintes il n'y avait sans doute pas un seul pélerin qui revînt de la Palestine sans former des vœux pour la délivrance du saint tombeau, et des chrétiens dont il avait vu la misère. Gerbert avait visité la terre sainte; il avait vu Jérusalem dans un temps où les fidèles étaient livrés plus que jamais à la persécution des barbares, dans un temps où l'entière profanation des lieux saints attristait les peuples de l'Occident. L'illustre pélerin ne fut point insensible aux maux de ses frères; le spectacle de tant d'infortunes frappa son imagination, et la douleur lui inspira une pièce éloquente dans laquelle l'Église de Jérusalem elle-même demandait le secours des guerriers d'Europe pour repousser les ennemis du Christ. (On peut lire la traduction de cette pièce à la page 467 de notre Bibliothèque). Sans nous arrêter à chercher avec d'estimables savans la date d'une pièce qui, par sa nature, ne peut en avoir aucune, nous nous contenterons d'observer que ce précieux monument nous paraît renfermer toute la pensée des croisades. Nous ne voulons pas dire pour cela que Gerbert ait imprimé ce mouvement qui devait plus tard ébranler l'Europe, car il n'a fait que céder à cette force puissante qui entraînait son siècle; mais l'histoire nous autorise à avancer que ce pontife a été le premier interprète d'un sentiment qui de son temps était déjà universel, et qui aurait produit tout son effet sous Grégoire VII, et peut être même sous Sylvestre II, s'il se fût rencontré alors un Pierre l'ermite ou quelque circonstance qui en eût provoqué l'explosion.

URBAIN II. — L'Europe attendait pour s'ébranler, la voix d'Urbain II, ou plutôt celle de l'humble cénobite dont les prédications devaient embrâser l'esprit des peuples. (Voyez le portrait de Pierre l'Ermite dans notre premier livre.) Urbain II, le cinquième pape que la France avait donné à l'église, avait proposé la croisade au concile de Plaisance, et, comme on sait, elle fut résolue au concile de Clermont (1195). Baronius rapporte plusieurs discours d'Urbain; ces discours ont pu être prononcés dans les différens conciles que le pontife convoqua la même année à Nîmes et à Tours

pour réchauffer l'enthousiasme des fidèles. (Voyez la note que nous avons donnée sur ces discours dans notre premier livre.) On trouvera dans ce même livre de longs détails sur la prédication de la croisade. Pandolphe de Pise, auteur de la première histoire d'Urbain II, page 352, en parlant de la promesse qu'avait faite le pape d'aller lui-même en Palestine, raconte que toute l'Eglise s'opposa à ce pélerinage. Bernard de Gui, auteur de la seconde vie d'Urbain, s'est étendu sur la première croisade. Chose singulière, il ne dit pas un mot de Pierre l'Ermite. Urbain II mourut à Rome avant d'avoir vu la fin glorieuse de la grande expédition qui signala son pontificat (29 juillet 1099).

PASCHAL II.— On a vu dans notre quatrième livre que le retour des conquérans de la Palestine et le récit de leurs aventures ayant de nouveau embrâsé les esprits, plus de cinq cents mille hommes s'étaient mis en marche sous la bannière de la croix (1101). La lettre que Paschal avait adressée à toute la chrétienté (elle est tirée des manuscrits d'Antonius Augustin, et nous a été conservée par Baronius) devait avoir contribué à ce nouvel ébranlement qui n'eut pour résultat que des calamités épouvantables. Les deux histoires de Paschal II que nous lisons dans Muratori ne disent rien des affaires d'Orient. (Voyez pour la croisade de 1101 nos extraits d'Albert d'Aix, d'Orderic Vital, d'Ekkard, et notre quatrième livre). Paschal, qui eut un pontificat si orageux pour avoir embrassé avec chaleur les doctrines ambitieuses de Grégoire VII, fut juge dans les querelles qui s'étaient élevées entre le roi Baudoin et Daimbert, patriarche de Jérusalem. Il publia une bulle (1107) dans laquelle il placait sous la juridiction des patriarches de Jérusalem toutes les villes que possédait Baudouin et celles que le roi pourrait conquérir. Ces concessions, qui avaient alarmé le patriarche d'Antioche, furent revoquées dans la suite par le souverain pontife (1113); Paschal adressa à ce patriarche et au roi de Jérusalem, des lettres qui renfermaient cette déclaration.

EUGÈNE III. — Eugène, moine de Citeaux et disciple de saint Bernard, qui monta sur le trône de saint Pierre en 1145, tourna toutes ses vues du côté de l'Orient. Le pontife était retiré à Viterbe, pour se soustraire à la fureur du peuple romain, lorsque l'évêque de Gabale en Syrie, vint auprès de lui solliciter des secours contre les infidèles. Il raconta à Eugène la prise d'Edesse, le massacre des habitans de cette ville, et l'entière profanation des choses saintes. L'évêque de Gabale avait résolu de passer les Alpes afin d'exciter la pitié de l'empereur d'Allemagne et du roi de France. (Othon de Frisinguen, dont nous suivons ici l

narration, était alors lui-même à Viterbe avec Eugène.) Le chef de l'Eglise versa des larmes sur les malheurs de la Terre-Sainte. Il écrivit à ce sujet *à l'illustre et glorieux roi des Français*, à tous les princes et à tous les fidèles du royaume de France. Après avoir rappelé les efforts d'Urbain II pour la délivrance de Jérusalem, la gloire et la piété des premiers conquérans de la Palestine, Eugène déplorait les calamités récentes qui venaient de tomber sur le royaume de Jésus-Christ. Il exhortait les Français à se montrer dignes de leurs pères, en prenant les armes et la croix d'outre-mer. Le pontife défendait aux croisés de porter des habits précieux, de soigner leur parure, d'emmener avec eux des chiens de chasse, des faucons et rien de ce qui pouvait amolir les cœurs. (Voyez la traduction de cette bulle à la page 628 des pièces justificatives du 2e. volume de notre histoire, elle renferme des réglemens pour les croisés.) Le pape nomma deux légats pour accompagner les deux monarques dans leur pélerinage; le cardinal Gui de Florence devait suivre Louis VII, et le cardinal Theodin, l'empereur Conrad.

Baronius, en parlant de l'assemblée de Spire où Conrad reçut la croix des mains de saint Bernard, raconte que le pontife ne se borna point à prêcher et à faire prêcher la guerre contre les infidèles d'Asie, mais qu'il ordonna aussi une expédition contre les païens du Nord. Nous avons parlé dans notre sixième livre des vains efforts que firent les habitans de la Saxe et du Danemarck pour subjuguer la nation sauvage des Slaves, encore plongée dans les erreurs de l'idolâtrie. Cette croisade, qui avait pour chefs tous les évêques de la Saxe, est racontée avec plus ou moins de détails par le grammairien saxon Helmode, Othon de Frisinguen, et par la chronique des Slaves. L'auteur de la vie d'Eugène III, page 437, a raconté assez longuement la seconde croisade, mais il ne parle point des prédications du chef des fidèles. L'historien s'occupe si peu d'Eugène, qu'on pourrait croire, d'après sa relation, que dans la seconde croisade le rôle de ce pape fut presque nul. Au rapport d'Odon de Deuil, Eugène aurait voulu marcher à la tête des croisés, mais il gémissait alors sous *la tyrannie des Romains*. (Le moine de Saint-Denis veut sans doute rappeler par ces mots les mouvemens séditieux qui, avant son couronnement, avaient chassé de Rome le souverain pasteur, et qui plus tard l'obligèrent à se retirer en France.) Nous avons parlé dans notre histoire du projet d'une nouvelle expédition qu'avait conçu l'abbé Suger. Le pape, qui encourageait l'idée de cette entreprise, consentait à envoyer saint Bernard prêcher de nouveau les peuples. Mais, selon l'expression de Robert Du-

mont, les moines de Citeaux rompirent tout. La dernière guerre avait été si désastreuse, qu'il parut déraisonnable d'en entreprendre une autre. Voyez dans notre analyse des lettres de Martenne, celle que Conrad écrivit au pape Eugène pour se justifier de ne l'avoir point consulté avant de prendre la croix, et celle que le pontife adressa à l'empereur pour le consoler de la malheureuse issue de son expédition. Lisez aussi dans notre histoire ce que nous avons dit sur la conduite d'Eugène à la seconde croisade.

Grégoire VIII. — Nous ne nous arrêterons point à Alexandre III, qui, effrayé des conquêtes de Saladin, écrivit à tous les fidèles pour les exhorter à prendre la croix (par un réglement contenu dans cette lettre, ceux qui avaient besoin d'emprunter l'argent nécessaire au pélerinage, pouvaient engager leurs biens aux ecclésiastiques ou à d'autres, en cas de refus de la part des parens ou des seigneurs de fief); nous ne nous arrêterons pas non plus à Lucius III, qui écrivit aussi des lettres pour le même objet, et qui tint une assemblée à Vérone (1184) pour rétablir la paix en Europe et porter du secours à la Palestine. Nous ne pouvons qu'indiquer le nom d'Urbain III, que la nouvelle de la reprise de Jérusalem affligea jusqu'à la mort, et nous passerons à Grégoire VIII, son successeur (1187). Ce pontife ne siégea que deux mois sur le trône pontifical; mais pendant ce court espace de temps, ses lettres nombreuses enflammèrent la dévotion des peuples d'Europe, qui déploraient alors les malheurs de la Palestine. Dans la bulle éloquente, datée de Ferrare, qu'il adressa à tous les chrétiens, Grégoire leur montrait, avec le prophète-roi, l'héritage du Seigneur envahi par les nations, le saint temple souillé, Jérusalem n'étant plus qu'un désert, et les corps des saints jetés en pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel. (Voyez la traduction de cette bulle dans les pièces justificatives du deuxième volume de notre histoire; elle renferme plusieurs réglemens fort curieux relatifs aux croisés). Bernard de Gui, qui a consacré vingt lignes à la vie de Grégoire VIII (p. 478), parle du zèle infatigable de ce pontife pour la délivrance des lieux saints. Ses lettres et ses ambassadeurs allaient remuer les peuples et les rois. « Mais, ô douleur! s'écrie l'historien, cette fleur si belle se dessécha en naissant. » Grégoire mourut à Pise au milieu de son ouvrage inachevé (16 novembre 1187).

Clément III. — Le successeur de Grégoire ne mit pas moins d'ardeur que ce dernier pontife pour l'exécution d'une entreprise qui occupait alors l'Europe toute entière. Baronius rapporte, d'après Roger de Hoveden, la formule des

prières qu'ordonna le saint-siége afin d'obtenir du ciel la délivrance des chrétiens d'outre-mer. Clément envoya des lettres et des légats pour ranimer le zèle de la chrétienté, et choisit l'archevêque de Tyr pour être son premier représentant et le premier prédicateur de la croisade. Dans l'assemblée que tinrent les rois de France et d'Angleterre entre Gisors et Tric, l'éloquence de Guillaume remplit toutes les âmes d'une sainte ardeur, et les deux rois, oubliant leurs querelles, firent serment de ne tourner leurs armes que contre les ennemis de Dieu. Ce qui excita surtout les transports de toute l'assemblée, disent les chroniques d'Angleterre, ce fut une croix merveilleuse qui apparut sur la tête des deux monarques. Clément III mourut au commencement de l'année 1191, sans avoir vu l'issue de l'expédition qu'il avait prêchée avec tant d'ardeur.

Célestin III. — Revenu d'Asie, Philippe-Auguste se rendit auprès de Célestin. Il pria le pape d'absoudre lui et tous les siens du vœu qu'ils n'avaient pas entièrement accompli. Le chef de l'Église fit ce que le roi de France désirait. Il distribua même des palmes à Philippe et aux guerriers qui l'accompagnaient, et après avoir suspendu des croix à leur cou, il les déclara pélerins. (Roger de Hoveden). Pendant la captivité de Richard, l'archevêque de Rouen et ses suffragans, la reine Éléonore et Pierre de Blois adressèrent souvent leurs supplications à ce pontife pour la délivrance du roi pélerin. (Voyez ces lettres dans les actes de Rymer). Le pape avait cédé à leurs instances; mais le duc d'Autriche et l'empereur repoussèrent sa demande, et Célestin lança l'excommunication contre ces deux princes, que les foudres de Rome ne pouvaient effrayer. (Voyez notre huitième livre). Malgré son extrême vieillesse, Célestin méditait la conquête de cette ville sainte, que les armes du roi d'Angleterre n'avaient pu délivrer. A l'année 1192 (ou 1193), il adressa à tous les évêques et archevêques d'Angleterre une longue lettre sur les affaires d'Orient. Le pontife leur parlait du peu de succès qu'avait eu la troisième croisade. Les derniers guerriers qui avaient marché sous la bannière de la croix, au lieu de mettre toute leur force et leur confiance en Dieu, n'avaient compté que sur l'appui de leurs bras. Ce n'était point la crainte de Dieu qui les animait, ce n'étaient point les sentimens de pénitence qu'ils nourrissaient dans leurs âmes, mais l'orgueil et l'amour de la gloire les dirigeaient seuls dans leur entreprise. Aussi ils ont provoqué contre eux les jugemens divins. Cependant le vrai chrétien ne doit pas oublier que Dieu frappe pour guérir, qu'il humilie pour élever. « Si nous apportons au combat, dit Célestin, un

» cœur pur, un ardent désir de suivre les ordres du Créa-
» teur, et si nous mettons dans notre projet une volonté
» ferme et constante, nous ne devons point hésiter à pro-
» clamer d'avance notre triomphe. Le Christ perdra la mé-
» moire de nos crimes, et ne se souviendra de nous que
» pour protéger nos pas et détruire par nos mains les peu-
» ples qui ont de la haine pour Sion. » Après avoir exhorté tous les princes chrétiens à se réunir pour conquérir l'héritage de Jésus-Christ, le pontife recommande l'humilité et cette contrition du cœur qui est si agréable à Dieu. Ce qui afflige surtout Célestin, c'est la solennité des tournois dans un temps où les vrais fidèles versent des larmes sur les misères d'orient. Le pape défend ces fêtes militaires où président toujours la joie et les plaisirs. Les coupables seront frappés d'excommunication, et l'interdit sera jeté sur leurs domaines.

Trois ans après, Célestin, redoublant d'ardeur et de zèle, remuait l'Angleterre et l'Allemagne avec ses lettres et ses ambassadeurs. La lettre la plus importante qu'il écrivit alors est celle qui est adressée à Hubert, archevêque de Cantorbéry. On y trouve des réglemens fort importans et fort curieux sur les possessions des croisés, sur l'obligation d'accomplir le pélerinage, quand on en a fait le vœu, et sur les moyens de se faire absoudre de son vœu, s'il y a incapacité ou impossibilité de s'en acquitter. (Voyez la traduction de cette pièce à la fin du troisième volume de notre histoire. On peut lire aussi dans notre neuvième livre ce que nous avons dit sur le pape Célestin et sur l'ambassade qu'il envoya à l'empereur Henri VI). Célestin mourut en 1198, un peu après Henri VI, en faisant de vains efforts pour retenir en Asie les guerriers allemands qui se hâtèrent de retourner en Europe à la nouvelle de la mort de l'empereur.

INNOCENT III. — Innocent, élevé au pontificat dans toute la vigueur de la jeunesse, sembla n'accepter la couronne de saint Pierre que pour travailler au recouvrement de la Palestine. La conquête du saint tombeau fut l'unique objet de ses incroyables efforts. Ses exhortations, qui retentissaient dans tous les coins de l'Europe, ses ambassadeurs qui allaient réveiller les prélats, les peuples et les rois, ébranlèrent deux fois l'occident. En mourant au bout de dix-huit ans de pontificat, Innocent dut regretter de laisser inachevé son second ouvrage, et de n'avoir pu compter au nombre des grands événemens de son règne la délivrance de Jérusalem. Nous lisons au troisième volume de Muratori, page 486, une histoire d'innocent III, par Étienne Baluze, accompagnée d'un très-grand nombre de lettres du souverain pon-

tife. On y trouve toutes celles que nous avons analysées dans la collection de Duchesne, ainsi que les pièces diplomatiques dont nous avons rendu compte dans le même article. Les autres qu'a recueillies Baluze sont étrangères à notre sujet, excepté celle qu'Innocent écrivit à l'empereur de Constantinople pour l'engager à secourir la Palestine, et à se réunir à l'Église de Rome. Le pontife n'ignorait point que la réunion des Grecs et des Latins pouvait réparer en peu de temps tous les maux de la terre sainte. Aussi il ne négligea rien pour l'exécution de ce grand projet; mais ses espérances furent trompées, et tandis qu'il croyait n'avoir plus rien à faire pour assurer son triomphe, il se vit réduit à prouver au patriarche grec, par l'Écriture et la tradition, que c'était à l'Église de Rome et non à celle de Jérusalem qu'appartenaient la souveraine puissance et le titre glorieux de *mère des fidèles*. Rien n'est plus obscur que la lettre d'Innocent à Alexis au sujet du recouvrement de la Palestine. Il paraît que l'empereur lui avait dit que Dieu n'avait pas besoin des hommes pour sauver Jérusalem, et qu'il lui avait parlé de cette éternelle prévision du tout-puissant, qui devait rendre inutiles toutes les expéditions des croisés. Le pape s'attache à prouver que ce serait criminel d'abandonner le cours des événemens aux dispositions mystérieuses du Créateur, et que Dieu a donné aux hommes le libre arbitre *afin qu'ils ne tentassent pas le Seigneur dans les choses qu'on peut faire par des moyens humains; car il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu*. Y aurait-il du mérite, dit le pontife, à n'entreprendre la conquête du saint tombeau qu'après avoir lu dans les décrets éternels que l'heure de sa délivrance est arrivée? Au reste il est peut-être arrêté dans les secrets jugemens de Dieu que le sépulcre de Jésus-Christ ne sera rendu aux disciples de l'Évangile qu'après le martyre d'un grand nombre de chrétiens qui auront quitté leurs parens, leurs amis et leurs biens pour prendre la croix. Alors l'Église triomphante se réjouira et s'agrandira dans les cieux, tandis que l'Église militante gémira sur la terre et verra diminuer le nombre de ses enfans. Innocent presse l'empereur de marcher à la délivrance du Christ exilé, afin qu'au grand jour du jugement le Sauveur ne lui adresse point ces paroles de l'Évangile : *J'ai été errant et vous ne m'avez pas recueilli; vous m'avez vu infirme et prisonnier, et vous n'êtes point venu vers moi.*

En 1198, le pontife écrivit plusieurs lettres en Palestine. Celle qu'il adressa au patriarche de Jérusalem blâmait ce prélat au sujet de la conduite qu'il avait tenue dans le mariage d'Amauri avec la veuve de Henri, comte de Champa-

gne; le pape lui reprochait les divisions qui avaient éclaté parmi les évêques de Syrie et qui scandalisaient le peuple chrétien. Les autres lettres du pontife sont adressées au comte de Tripoli, au prince d'Antioche et aux Templiers pour les exhorter à défendre le roi de Chypre contre les attaques des Sarrasins. Innocent écrivit aussi au roi de Jérusalem. Il lui donnait des conseils à suivre dans la triste situation où se trouvait son royaume; il lui faisait concevoir des espérances et lui promettait les secours de l'Occident. Elles n'étaient point frivoles les promesses que faisait dans cette lettre le chef de l'église. Dans tous les pays de France, d'Angleterre, de Sicile, de Pouille, de Calabre, de Toscane, Innocent envoyait des lettres et des prédicateurs. Parmi ses légats, les uns étaient chargés de réconcilier les rois de France et d'Angleterre afin de réunir les forces de ces deux royaumes contre les barbares de l'Orient; les autres avaient ordre de faire équiper des flottes et d'assembler des conciles provinciaux pour que tous les évêques fissent lever des secours en argent. (Voyez dans notre dixième livre ce que nous avons dit sur les préparatifs de la cinquième croisade, sur les travaux du pape Innocent; lisez dans notre analyse de la collection de Duchesne la lettre fort curieuse que le pape adressa aux prélats de France, et toutes celles qu'il écrivit au sujet de l'expédition de Zara et de la conquête de Constantinople.) Innocent dut être profondément affligé en voyant les milliers de guerriers qu'il avait armés lui-même, s'arrêter en chemin pour conquérir un vieil empire et retourner ensuite dans leur famille sans avoir rien fait pour la délivrance des saints lieux. Toutefois le chef de l'Eglise ne fut point découragé. Il voulut frapper l'attention des peuples, par un concile œcuménique dans lequel il se proposait la réforme des mœurs, l'extinction des hérésies et une nouvelle croisade. Le concile de Latran est rapporté par Conrad d'Ursperg, Albert de Stade, Richard de Saint-Germain, le chroniqueur de Fosse-Neuve, le moine Godefroi, Henri Steron, Mathieu Pâris. (Nous renvoyons nos lecteurs à notre douzième livre, où nous avons rendu compte de ce concile; on peut suivre aussi dans ce même livre les derniers efforts d'Innocent pour susciter de nouveau l'Europe contre l'Asie. On trouvera dans notre article sur d'Achery les lettres qu'Innocent écrivit à Philippe-Auguste au sujet de la conduite du cardinal de Courçon.) Innocent mourut à Pérouse (1216), pendant qu'il allait rétablir l'union parmi les Génois, les Pisans et les Lombards, dont il avait besoin dans cette nouvelle croisade.

Honorius III. — La mort d'Innocent avait abattu tous les

courages et refroidi l'enthousiasme des fidèles. Honorius, qui n'avait ni le génie de son prédécesseur ni son suprême ascendant sur l'esprit des peuples, avait besoin de donner de son zèle des preuves frappantes et solennelles pour réchauffer une ardeur qui était près de s'éteindre. Le successeur d'Innocent poursuivit la prédication de la croisade avec une activité étonnante, et rien ne fut négligé pour assurer le succès de cette vaste entreprise. Dès le lendemain de son exaltation, Honorius, comme nous l'avons dit dans notre douzième livre, écrivit au roi de Jérusalem pour lui annoncer sa ferme résolution de travailler au recouvrement de la Palestine. (Voyez ce que nous avons dit dans ce même livre sur les prédications d'Honorius, sur son empressement à rétablir la paix en Europe, et sur le départ du roi de Hongrie et des autres princes croisés.) Au milieu de l'année 1218, des lettres signées du roi et du patriarche de Jérusalem, avaient alarmé le saint-siége en lui exposant les dangers qui menaçaient les chrétiens d'outre-mer. Honorius pressa le départ des croisés qui se trouvaient à Gênes et à Venise, et les invita à se diriger vers Damiette où se trouvait l'armée chrétienne. Lorsque la prise de cette ville eut été annoncée au pape, celui-ci adressa aux pélerins des lettres de félicitation; il leur promettait de nouveaux secours, afin de continuer l'ouvrage qui avait été si bien commencé. Le cardinal Pelage avait demandé au pontife des secours en argent. Honorius lui envoya des sommes immenses qui provenaient du vingtième et du rachat des vœux; il en tira quelquefois de son propre trésor. On trouve dans le cinquième livre des registres d'Honorius deux lettres qu'écrivit ce pontife à son légat, en lui faisant passer les sommes dont nous parlons. Elles sont curieuses et méritent l'attention des lecteurs. (Nous en avons donné un extrait à la fin du troisième volume de notre histoire.)

Honorius (1221) ne recevait d'Orient que de tristes nouvelles; le cardinal Hugolin, qui devait bientôt, sous le nom de Grégoire IX, dicter des lois à l'Europe, avait ordre de ranimer le zèle des peuples d'Italie, et de faire partir ceux qui avaient déjà pris la croix. De son côté, le pape reprochait à Frédéric son indifférence pour la cause de Jésus-Christ; il le priait d'envoyer quelque prince à sa place s'il ne pouvait lui-même traverser les mers. La douleur que ressentit le chef de l'Eglise à la nouvelle de la reddition de Damiette, se trouve exprimée dans la lettre qu'il adressa à tous les fidèles pour déplorer cet événement. L'indignation se mêlait à ses plaintes; il menacait la chrétienté de la colère du ciel, si elle restait insensible aux calamités

de l'Eglise d'Orient. L'empereur, qui feignait de gémir sur les misères de l'armée chrétienne, reçut ordre de marcher à son secours, sous peine d'excommunication. Dans ses lettres adressées à tous les archevêques et évêques d'Allemagne, le pape disait que c'était pour éprouver les chrétiens que Dieu avait permis le triomphe des infidèles, et pour voir s'il se trouverait quelqu'un qui voulût venger les outrages faits à Jésus-Christ. Le pontife veut ensuite prouver que les conquêtes des Sarrasins ont été pour les fidèles l'occasion d'une infinité d'avantages, en ce que plusieurs pécheurs qui n'auraient jamais fait pénitence, sont allés mourir en Palestine. Nos lecteurs peuvent suivre dans notre treizième livre le reste du rôle qu'a joué Honorius III dans cette sixième croisade; on y verra tout ce qu'a fait ce pape pour entraîner Frédéric dans une guerre en Orient, et faire prendre les armes aux rois de France et d'Angleterre.

Grégoire IX. — La pompe extraordinaire et l'appareil de puissance qui accompagnèrent le couronnement de Grégoire IX, annonçaient à l'Europe qu'un maître lui était donné. Élevé sur la chaire pontificale, dans un âge qui semble exclure les idées de domination (il avait 86 ans), Grégoire déploya d'abord un caractère ambitieux et entreprenant qui dut effrayer les rois et les princes. Honorius était mort en exhortant Frédéric à remplir le serment qu'il avait fait de secourir la Palestine. Le nouveau pontife continua à presser le départ de l'empereur, et pour assurer le triomphe de l'Eglise en Orient comme en Occident, il épuisa toutes les ressources du génie et de la politique.

A l'approche du jour qu'avait fixé Frédéric pour l'accomplissement de son pélerinage (1227), Grégoire, afin d'encourager le prince allemand, lui envoya un frère prêcheur, et une lettre dont le style mérite toute notre attention, car le style est aussi l'expression des mœurs. En voici un fragment : « Le Seigneur vous a mis en ce monde, disait le pape » à Frédéric, comme un chérubin armé d'un glaive tour- » noyant pour montrer à ceux qui s'égarent le chemin de » l'arbre de vie. Car, considérant en vous la raison illu- » minée par le don de l'intelligence naturelle, et l'imagi- » nation nette pour comprendre les choses sensibles, on » voit clairement en vous une vertu motrice pour distinguer » le convenable de ce qui ne l'est pas, et un pouvoir de » comprendre ce qui est licite. » Tel est le style d'une lettre écrite par Grégoire IX à l'empereur d'Allemagne. Il ne s'agit dans cette pièce que de significations mystérieuses qu'il est impossible de comprendre même après l'explication qu'en donne le pape. (Voyez dans notre treizième livre l'excom-

munication lancée contre l'empereur, qui n'avait pu partir à cause d'une maladie.) Rien n'est plus courageux et plus éloquent que la lettre adressée par Frédéric à tous les rois pour se justifier ; dans cette apologie, les papes sont traités *de sangsues insatiables qui, parlant un langage mielleux, disent que la cour de Rome est la mère et la nourrice des fidèles.* « C'est une marâtre, dit l'empereur, et la source de tous nos maux. » Nous avons parlé dans notre treizième livre des excommunications réitérées contre Frédéric. Grégoire envoya de tous côtés demander du secours pour soutenir la guerre qu'il avait entreprise contre le prince allemand. Il fit lever des dîmes en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne même, où il envoya le cardinal Othon avec ordre de passer en Danemarck. Dans une lettre pathétique qu'il écrivit à l'archevêque de Rheims, il disait qu'il avait donné des ordres afin d'avoir des troupes pour combattre les infidèles pendant dix ans. Ces troupes devaient être entretenues par les aumônes des fidèles, que Grégoire compare aux collectes de saint Paul, destinées aux pauvres de Jérusalem. Le pontife ordonnait que tous les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, de quelque condition qu'ils fussent, contribuassent par semaine au moins d'un denier chacun. En 1240, le légat Othon fit publier un mandement où il disait : « Nous avons appris que plusieurs croisés » de ce royaume vont à Rome se faire dégager de leur vœu. » Nous annonçons que pour leur épargner la peine et la » dépense du voyage, le pape nous a ordonné de les ab- » soudre et de les obliger à racheter leur vœu. » Mathieu Pâris, qui rapporte ce fait, ajoute que ce réglement causa un grand scandale parmi le peuple. Grégoire mourut à l'âge de cent ans, après un règne de quatorze ans.

Innocent IV.—Grégoire eut pour successeur Célestin IV, qui mourut au bout de dix-huit jours. Le saint-siége, après une vacance de vingt-deux mois, fut occupé par Innocent IV. Celui-ci entra hardiment dans les routes que lui avaient tracées ses prédécesseurs. Moins habile que Grégoire IX, Innocent avait toute son énergie et son inflexibilité. Nous ne parlerons point ici de la terreur que répandaient alors dans tout l'Occident les conquêtes des Tartares, des efforts du pape Innocent pour arrêter leur course victorieuse. Nous avons présenté un tableau de ces événemens au commencement de notre quatorzième livre. En 1245, Valéran, évêque de Béryte, vint raconter au chef de l'Eglise les malheurs de la Palestine, et solliciter des secours. Innocent, qui était engagé dans une guerre terrible avec Frédéric, promit à l'envoyé d'Orient d'appeler aux armes les peuples chré-

tiens. Afin de réparer à la fois les maux de la Palestine et de l'Europe, le pontife résolut de convoquer à Lyon un concile général. (Voyez dans notre quatorzième livre des détails sur cette assemblée.) Louis IX s'étant mis à la tête de la croisade résolue au concile de Lyon, Innocent redoubla de zèle, et ordonna, sous peine d'excommunication, aux croisés de différentes provinces, de passer en Syrie avec le roi de France. L'évêque de Tusculum fut nommé légat auprès de l'armée chrétienne, et la nouvelle du départ de la flotte française annoncée par le pape au patriarche de Jérusalem, aux évêques d'Arménie et de Chypre, réveilla l'espérance dans les cœurs des fidèles d'outre-mer. Il est permis de croire que cette expédition ne fut pas seulement le résultat des prédications apostoliques, et, comme nous l'avons dit dans notre histoire, l'exemple du roi de France dut entraîner plus de combattans que l'éloquence des orateurs sacrés. (Voyez notre quatorzième livre.)

Les désastres de l'armée de saint Louis répandirent le deuil dans toute l'Europe. Le pontife essaya d'envoyer en Orient de nouvelles troupes; il écrivit à ce sujet à tous les princes et prélats, et adressa une lettre de consolation à Louis IX. (L'année précédente, le pape avait écrit à Blanche pour l'inviter à ne pas trop s'affliger du départ de ses fils.) Cette lettre écrite au roi de France, et la bulle adressée à ce sujet à l'archevêque de Rouen, sont deux pièces fort remarquables. Persuadé que Dieu devait combattre pour les chrétiens, Innocent cherche à justifier la justice éternelle qui a permis tant de calamités. (Voyez l'analyse de ces lettres dans notre article sur le recueil des Conciles, de Labbe (1re. partie du 2e. volume de notre Bibliothèque).

Alexandre IV, Urbain IV et Clément IV. — En 1255 les chrétiens de Syrie se voyant attaqués à la fois par les Carismiens, les Turcomans et les Sarrasins, craignaient une ruine prochaine. Ils portèrent des supplications aux pieds d'Alexandre IV, et celui-ci, attendri au récit de leurs misères, demanda au roi d'Espagne des forces et de l'argent. Mais toutes ces exhortations se perdaient dans le trouble général, et si l'on y répondait, c'était par de vaines promesses. En 1260, les fidèles de la Palestine, opprimés par ces Tartares qu'ils avaient auparavant invoqués dans leurs périls, appelèrent à grands cris le secours de l'Occident. Louis IX et le légat d'Alexandre assemblèrent à Paris un concile pour travailler au soulagement de la Terre-Sainte. On y fit la peinture des malheurs d'Orient, et afin de fléchir le courroux céleste, on ordonna des prières, des processions, la punition des blasphêmes, la pénitence et le retranche-

ment du superflu dans les mets et dans les vêtemens. Les tournois furent défendus, ainsi que tous les jeux, excepté l'arc et la balliste, qui devaient servir d'exercice à la jeunesse française. Urbain IV montra pour les affaires d'Orient plus de zèle et de dévouement que son prédécesseur. Les effrayantes invasions de Bibars, sultan du Caire, firent couler les larmes du nouveau pontife. Il écrivit à Louis IX une lettre pleine de douleur, de piété et d'éloquence. Il pressait le monarque d'aller défendre la patrie de Jésus-Christ, et de sauver les derniers débris du royaume qui avait été fondé par les armes françaises. « Nous avons entendu les accens » de la terreur, disait Urbain au roi de France; ce n'est » plus la paix mais l'épouvante qui règne sur la terre. Cette » voix funèbre partie d'Orient a ajouté à nos blessures d'af» freuses douleurs. » Urbain, qui brûlait de voir des armées marcher à la délivrance de la Palestine, demanda le centième des revenus de l'église de France, pendant cinq ans. Les prélats se refusèrent à cette levée, et les archevêques de Rheims, de Sens et de Bourges s'en plaignirent comme d'une extorsion. Le pape, dans une longue lettre, leur adressa les reproches les plus amers; il leur faisait observer de quelle honte ils se couvriraient, s'ils se laissaient surpasser en zèle et en charité par les laïques. Les évêques d'Angleterre, d'Écosse et de Danemarck reçurent aussi des lettres du saint-siége, et lui opposèrent une vigoureuse résistance. Il nous reste plusieurs lettres d'Urbain qui attestent l'ardent désir qu'il avait de reconquérir Constantinople tombée au pouvoir des Grecs, le 25 juillet 1261. Le pape demanda souvent pour cette entreprise une portion des revenus du clergé de France et d'Angleterre; mais les prélats de ces deux royaumes ne se lassèrent point de faire des remontrances au chef des fidèles, quoique celui-ci les eût quelquefois menacés de l'excommunication; ils l'accusaient de vouloir dépouiller les églises sous prétexte de réparer les maux des chrétiens d'Orient.

Après qu'il eut accompli un des grands projets d'Urbain IV, en plaçant sur le trône de Sicile Charles d'Anjou, frère du roi de France, Clément IV se livra tout entier aux soins d'une guerre contre les infidèles. Les rois de France, d'Arménie, de Bohême, de Navarre, Alphonse, comte de Poitiers, les ducs de Brunswick, de Saxe, de Bavière, et autres princes d'Allemagne et de Pologne, reçurent du saint-siége des lettres qui leur annonçaient l'état malheureux des chrétiens d'Orient et la nécessité de les secourir. Les frères prêcheurs et mineurs furent chargés d'enflammer par leurs discours la jeunesse guerrière de France, d'Allemagne, de

Pologne et de Danemarck. Le roi Béla ayant informé le pontife des menaces des Tartares, celui-ci autorisa les archevêques de Strigonie et de Colocza à prêcher une croisade contre les conquérans Mogols. Les nouvelles invasions de Bibars épouvantèrent le pape. Il fit hâter les préparatifs de l'expédition qu'on projetait depuis long-temps, et lorsqu'il eut appris que Louis IX venait de prendre solennellement la croix du pélerinage, il s'empressa de louer la dévotion et l'ardeur belliqueuse du monarque français. Pour subvenir aux frais de la guerre, Clément ordonna la levée de la dîme sur les revenus ecclésiastiques, et le clergé ne manqua pas de renouveler ses remontrances accoutumées. (Voyez notre dix-septième livre.) Le pontife exhortait ses différens ambassadeurs à réchauffer sans relâche le zèle des peuples ; il essaya même d'entraîner Michel Paléologue dans cette guerre, où il aurait voulu voir toutes les nations chrétiennes marcher sous les saints étendards. (Voyez notre dix-septième livre.)

Grégoire X, Innocent V, Adrien V, Jean XXI.—Le siége était vacant depuis près de trois ans, lorsque Thibauld, archidiacre de Liége, fut élu pape et prit le nom de Grégoire X. Ce pontife, qui avait suivi les Frisons en Asie, reçut à Ptolémaïs la nouvelle de son élévation. (Voyez dans notre dix-septième livre ce que nous avons dit sur la joie des chrétiens de la Palestine, en apprenant l'élection de Thibauld.) Grégoire ne fut point infidèle au serment qu'il avait fait de secourir Jérusalem. Pendant les cinq années de son pontificat, il travailla uniquement à délivrer cette Terre-Sainte dont il n'avait pas perdu le souvenir, et mourut sans avoir pu accomplir la grande entreprise qui l'avait tant occupé. (Voyez dans notre dix-septième livre les propositions qu'il fit à Philippe-le-Hardi pour l'exciter à secourir la Palestine, les détails que nous avons donnés sur le concile que le pape tint à Lyon en 1274 et ses derniers efforts pour délivrer le saint tombeau.) Après le concile de Lyon, Grégoire accorda des indulgences à ceux qui fourniraient des secours en argent. Il ordonna aux croisés de faire pénitence, d'oublier leurs ressentimens particuliers, de renoncer au luxe et de ne pas dissiper en vaines dépenses l'argent nécessaire à l'expédition. Il fut recommandé à ceux qui étaient chargés de la levée des dîmes, de ne point grever le clergé pauvre. Le pape Innocent V succéda à Grégoire et fut bientôt interrompu par la mort dans ses vastes préparatifs. Il fut remplacé par Adrien V qui mourut à Viterbe peu de temps après son élévation. Jean XXI envoya d'abord plusieurs lettres aux évêques de France, afin qu'ils pres-

sassent le départ des nouveaux pélerins. Il ordonna aux prélats de frapper des censures de l'église ceux qui ayant pris la croix, refuseraient de remplir leur serment ou de hâter leur pélerinage. Le pontife s'appliqua, dans l'intérêt de la croisage, à ramener la paix entre les rois de France et de Castille; le cardinal Simon, légat de Rome, eut ordre d'excommunier les Français qui voudraient déclarer la guerre au roi Alphonse. Jean mourut, comme ses trois derniers prédécesseurs, sans avoir pu réaliser ses pieux desseins.

Depuis Nicolas III qui, en 1277, succéda à Jean XXI jusqu'à Clément V qui mourut en 1352, les papes excitèrent tour-à-tour les peuples et les rois à s'armer pour la cause de Jésus-Christ. Mais les jours de l'enthousiasme et de la dévotion étaient passés, et la voix des chefs de l'Église retentissait en vain dans le monde chrétien. Peut-être aussi la conduite des pontifes contribua à refroidir le zèle de la multitude. Ces dîmes, ces impôts, dont la levée avait provoqué tant de fois l'indignation du clergé et du peuple, furent souvent détournés de leur objet religieux; ces grandes sommes d'argent recueillies pour secourir Jérusalem ne servirent souvent qu'à entretenir des guerres contre les Siciliens, le roi d'Arragon, etc., ou toute autre entreprise qui favorisait seulement les intérêts de la cour de Rome.

Nous ne saurions terminer cet article sans dire un mot des guerres que l'Église ne cessa de prêcher contre les Turcs depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle. Nous avons consacré nos dix-neuvième et vingtième livres au récit de cette série de grands événemens où apparaissent les souverains pontifes, remuant seuls les peuples et les rois pour les sauver du joug des Musulmans. On n'a peut-être pas suffisamment réfléchi jusqu'à ce jour sur cette lutte imposante de l'Église avec la barbarie. Pendant plus de deux cents ans, les papes, se plaçant pour ainsi dire à la tête de la civilisation européenne, n'ont cessé de faire retentir de touchantes exhortations aux oreilles des rois et des princes; ils les conjuraient d'oublier leurs querelles, d'arrêter l'effusion du sang chrétien, et de tourner les yeux vers les nations barbares qui, s'avançant derrière eux, terribles et victorieuses, menaçaient de les écraser dans leur course. Il serait peut-être vrai de dire que sans le zèle, le dévouement et la sainte ardeur des pontifes romains, cette Europe aujourd'hui si florissante aurait été un domaine de plus ajouté au vaste empire d'un peuple dont les lois religieuses et politiques ne tendent qu'à l'abrutissement et à la destruction. (Voyez notre vingtième livre.)

Les Gestes du prince Tancrède dans l'expédition de Jérusalem, par Raoul de Caen, son familier (1).

Raoul naquit vers l'an 1080, dans la ville de Caen, d'où il a pris son surnom. Il nous apprend qu'il y fit ses études sous Arnoul de Rohès, qui devint par la suite patriarche de Jérusalem, et dont il fait l'éloge en plus d'un endroit de son ouvrage. Dans sa préface, il invoque la critique d'Arnoul comme celle d'un maître, et le prie de corriger son livre, d'y retrancher ce qui lui paraîtrait inutile ou défectueux, d'y ajouter ce qui pourrait y manquer, soit pour la vérité, soit pour les ornemens du style.

Raoul de Caen, qui avait de bonne heure quitté sa patrie, se trouvait à l'âge de dix-sept ans au siège de *Dyrrachium* (Durazzo), sous les ordres de Bohémond. En 1107, il passa en Syrie, et s'attacha à Tancrède, dont il mérita la confiance. Il nous dit, dans sa préface, que Bohémond et Tancrède, à qui il entendait tous les jours raconter les grands événemens auxquels ils avaient pris part, ne cessaient de l'engager à écrire l'histoire de la croisade, parce qu'ils le regardaient comme plus capable qu'aucun autre d'exécuter cette entreprise. Mais Raoul, pour n'être point accusé de flatterie, résolut de s'abstenir de louer Tancrède de son vivant, et de ne publier son ouvrage qu'après la mort de ce guerrier.

Cette histoire, quoique tout en l'honneur de Tancrède, n'en est pas moins précieuse pour l'histoire générale de la première expédition des chrétiens en Orient. Si Raoul de Caen n'a pas vu de ses propres yeux tout ce qu'il raconte, il a du moins été à portée d'être instruit mieux que personne de ce qui s'était passé depuis 1096 jusqu'en 1107, où il devint témoin oculaire des événemens. Comme cette histoire se termine au commencement du siège d'Apamée, deux ans avant la mort de Tancrède, on peut croire que Raoul l'avait poussée plus loin, et que la fin de son manuscrit n'est pas parvenue jusqu'à nous. La chronique de Raoul est écrite par chapitres, et ces chapitres sont tantôt en prose, tantôt en vers. Cette histoire perd par ce mélange bizarre la simplicité naïve qui nous intéresse dans les autres chroniques contemporaines, et le lecteur éclairé se défie, malgré lui, d'un auteur qui semble moins s'occuper de nous mon-

---

(1) Gesta Tancredi principis in expeditione Hierosolymitanâ auctore Radulpho Cadomensi, ejus familiari. (Tom. V, page 285.)

trer la vérité que de nous faire voir son esprit, et de nous étonner par des images, que de nous instruire par des faits. Raoul répète si souvent dans ses récits les lieux communs de la mythologie, il abuse tellement des souvenirs de ses premières études, que la lecture de son livre en devient fatigante. Cet auteur a un autre défaut comme écrivain, c'est celui de jouer sur les mots et de mettre une sorte d'affectation dans le choix et dans l'emploi de ses expressions, ce qui lui fait perdre ce caractère de gravité qui convient à l'histoire.

Raoul, comme historien, doit être examiné avec une attention particulière; il diffère souvent dans ses récits des autres auteurs contemporains. La comparaison qu'on en fera pourra éclaircir ou rectifier quelques points historiques; mais elle jetera en même temps des doutes sur d'autres qu'on croyait suffisamment éclaircis.

Raoul commence son histoire par dire quelques mots de la famille de Tancrède (1) et par faire la peinture du caractère de son héros. En voici quelques traits : « Le haut rang » de ses parens, dit-il, n'inspira aucun orgueil au jeune » Tancrède. Les richesses de son père ne le portèrent » point à la mollesse; il surpassa ceux de son âge par son » adresse dans le maniement des armes, et les vieillards » par la gravité de ses manières....... Il préférait la » veille au sommeil, le travail au repos, la pauvreté au » luxe, l'étude au loisir, enfin les choses nécessaires à toutes » les choses superflues. L'amour de la gloire était la seule » passion qui tourmentât son jeune cœur. Sans redouter les » périls de la guerre, il voyait avec hésitation et scrupule » l'opposition qui existe entre les maximes de Dieu et celles » du monde; le Seigneur en effet ordonne à celui qu'on a » frappé sur la joue, de présenter l'autre joue à son ennemi, » et l'esprit de la chevalerie prescrivait de venger le moindre » outrage dans le sang. Les réflexions que faisait Tancrède » à ce sujet, avaient en quelque sorte endormi son jeune » courage; mais lorsque le pape Urbain eut promis la » rémission de leurs péchés aux guerriers chrétiens qui » iraient combattre les gentils, alors sa valeur se réveilla

(1) Raoul se contente de dire que Tancrède était fils du marquis et d'Emma; mais il ne dit point quel était ce marquis. Muratori, s'appuyant sur Orderic Vital, historien normand, appelle ce marquis *Odon-le-Bon*, dont le nom ni le titre ne se trouvent point dans la liste des gentilshommes normands qui firent la conquête de la Sicile. Il y a toute apparence que cet Odon-le-Bon était Sicilien. Il épousa Emma, fille de Tancrède de Hauteville, père du fameux Guiscard. Tancrède, né de ce mariage, était donc neveu de Guiscard et cousin de Bohémond.

» de son sommeil, et son âme se passionna pour la guerre
» ordonnée par l'Evangile. »

On sait que Tancrède s'associa à son cousin Bohémond, qui est aussi célébré par Raoul, et qu'ils s'embarquèrent avec un grand nombre de gentilshommes de la Pouille. Ils abordèrent en Epire. Raoul raconte avec pompe les exploits de son héros au passage du fleuve *Bardal*, aujourd'hui Vardar. Il ajoute que l'empereur grec fut fort étonné en apprenant que Bohémond était maître de la Macédoine. Alexis lui envoya des députés, et lui écrivit une lettre, dans laquelle il le pressait de devancer son armée et d'arriver au plus vîte à Constantinople. L'empereur louait la sainte entreprise de Bohémond, et lui disait que des prédictions accréditées parmi les Turcs, annonçaient le triomphe des Francs; les princes latins, le peuple fidèle, tout le monde était impatient de voir le prince de Tarente; l'empereur grec l'attendait comme son fils, et se disposait à leur prodiguer toutes les caresses d'un père, tous les trésors d'un grand empire. Bohémond, séduit par la lettre d'Alexis, se décida à partir, et laissa le commandement de l'armée à Tancrède. Ce dernier, qui se défiait de l'amitié trompeuse des Grecs, comme l'épervier, dit Raoul, se défie des lacs, ou le poisson du hameçon, résolut en lui-même d'éviter la présence de l'empereur Alexis. Bohémond arriva en peu de jours à Constantinople, et se soumit à rendre hommage au prince grec. Raoul prétend qu'il reçut en récompense un fief dans la Romanie, d'une étendue telle, qu'un cheval pouvait mettre quinze jours à le parcourir en longueur, et huit jours en largeur. Tancrède fut bientôt informé de cet événement: il en fut si affligé pour Bohémond, et craignit tellement pour lui-même un pareil sort, qu'il se détermina à partir sans suite, comme un simple voyageur, et couvert d'un habit grossier qui pût le dérober à la recherche soupçonneuse d'Alexis. Il s'embarque donc, fend les flots de l'Hellespont et va se joindre aux autres chefs qui partaient alors pour Nicée.

L'empereur apprit bientôt que Tancrède lui était échappé. Il accusa de cette évasion Bohémond et le comte de Saint-Gilles, qui se trouvaient encore à Constantinople. Il menaça même le premier de sa colère, et, pour l'apaiser, le prince de Tarente se vit forcé de promettre à Alexis l'hommage de son cousin Tancrède: sans cela, dit Raoul, il n'y aurait eu de sûreté pour Bohémond, *ni à rester ni à partir*.

Cependant Tancrède envoya à Constantinople deux écuyers chargés de se plaindre du retard de Bohémond, et de lui annoncer que les chrétiens étaient sur le point d'en venir

aux mains avec les Turcs. Alexis, qui eut connaissance de cette ambassade, fit venir devant lui les envoyés, et les interrogea sur leur mission. Ils répondirent qu'ils étaient Normands, et que Tancrède les avait chargés d'emmener Bohémond. Alexis, les voyant sans crainte, et jugeant qu'il était inutile de les punir, les renvoya sans les inquiéter.

Lorsque Tancrède apprit par ses députés et par Bohémond, qui les suivit de près, que ce dernier avait fait hommage à l'empereur grec en son nom, il en fut très-irrité, et jura de se dégager de cette promesse, au péril même de sa vie. Raoul met ici dans la bouche de son héros un monologue semblable à ceux qu'on trouve dans les tragédies. Nous citerons quelques traits de ce passage singulier : après des lieux communs sur l'inconstance de la fortune, sur l'aveuglement des hommes, il se rappelle ses compagnons de gloire, qui ont échappé à tous les périls sur terre et sur mer, et qui ont été vaincus par *un monstre* (l'empereur Alexis) *plus cruel que la Chimère aux trois formes, sans que ces nouveaux Bellérophons aient pu trouver un Pégase qui pût les enlever sur ses ailes*. Il est plus que probable que Tancrède n'avait jamais entendu parler, ni de la Chimère, ni de Pégase, et que les réflexions que lui prête son historien, n'étaient jamais venues à sa pensée. Voici comment il termine son monologue : « Je n'ai point été vaincu par ma » faiblesse, mais par celle d'un autre. Certes, si je vis, la » puissance ennemie qui a triomphé dans cette occasion, se » repentira un jour de sa victoire. »

L'historien fait ici le portrait des différens chefs de la croisade qui assiégeaient Nicée. Il nous montre Godefroi, modeste et brave, ressemblant à sa mère pour la piété, à son père pour les qualités belliqueuses; Robert de Normandie, l'emportant sur Godefroi par la puissance, mais ne sachant gouverner ni ses peuples ni sa fortune. La prodigalité de Robert, dit Raoul, était telle qu'il payait un épervier ou un chien tout ce qu'on lui demandait; un si grand désordre régnait dans sa maison, que le service de sa table était souvent le produit du pillage. Hugues, frère de Philippe, roi de France, tirait moins de lustre de ses vassaux ou de ses troupes, que du sang royal. Raoul n'en dit pas davantage; d'autres historiens ajoutent que le comte de Vermandois fut appelé Grand, à cause de sa stature élevée. Le comte de Flandre, selon notre chroniqueur, passait pour le plus habile à manier la lance et l'épée, préférant la gloire de combattre au soin de gouverner ses peuples. Raymond de Saint-Gilles, que Raoul nomme le dernier, n'était inférieur aux autres chefs ni par ses états, ni par son génie.

L'historien ne consacre qu'un petit chapitre au siége de Nicée, et ne parle que d'un seul combat où Tancrède abattit la tête d'un turc. Cette tête fut portée dans tous les rangs de l'armée. On regrette que le récit de Raoul soit si laconique sur un des événemens les plus importans de la croisade, mais il est impatient d'en revenir à son héros, et de mettre dans sa bouche de longs discours. Après la reddition de la ville, Bohémond présenta Tancrède à l'empereur. L'historien prétend que le prince grec fut plus effrayé que satisfait de la présence de Tancrède, dont il ne put obtenir la soumission. Le cousin de Bohémond déclara à l'empereur qu'il ne pouvait servir deux maîtres, la république chrétienne et l'empire de Bysance, ajoutant qu'il resterait fidèle à son serment, tant qu'Alexis lui-même serait fidèle à ses promesses. Le discours que Raoul met ici dans la bouche de Tancrède est plein d'une rudesse grossière qu'on prenait alors pour une noble fierté; l'empereur l'ayant fait inviter à lui demander une grâce, le brave Normand répondit qu'il n'y avait que la tente de l'empereur qui pût lui plaire. « Or cette tente était, ajoute l'historien, un ouvrage admirable de l'art; vingt chameaux l'auraient à peine portée. Elle surpassait en hauteur toutes les autres tentes, comme les cyprès surpassent les viornes flexibles. » Alexis fut très-irrité de la demande de Tancrède. Il s'emporta contre lui, et finit par lui dire: « Tu n'es digne d'être ni » mon ami ni mon ennemi. Et moi, reprit Tancrède en » riant de l'emportement d'Alexis, je vous trouve digne » d'être mon ennemi et non mon ami. »

Cette résistance brutale fait l'admiration de Raoul; il voyait de l'héroïsme là où nous ne verrions aujourd'hui que de la grossièreté. Tel était d'ailleurs le caractère des Francs. Bohémond, dit Raoul, se hâta de partir avec Tancrède. Un messager d'Alexis eut ordre de les suivre et de les ramener; mais, échappés aux embûches de l'empereur, ils ne voulurent plus s'y exposer. Alexis était pour eux *comme une autre Sodome qu'ils craignaient de voir en se retournant.*

Raoul de Caen raconte ensuite le départ des croisés pour Antioche, et la bataille de Dorylée. Son récit, fait tour-à-tour dans le langage de la prose historique et dans celui de l'épopée, renferme quelques circonstances qui ne se trouvent point dans les autres chroniques; mais ces circonstances sont peu importantes. En racontant la mort de Guillaume, second fils du marquis, notre historien s'arrête pour nous montrer la douleur de son héros. Ce cœur d'airain n'est plus qu'un cœur de femme; il pleure, il gémit, il s'arrache les cheveux, il se meurtrit les joues, il brise son

armure. C'est tout-à-fait le désespoir d'Achille après la mort de Patrocle.

Le récit que fait Raoul du siège de Tarse, des querelles de Tancrède et de Baudouin, est, sur plusieurs points, différent de celui des autres historiens de la première croisade. (Voyez ce que disent à ce sujet Robert-le-Moine, Albert d'Aix et Guillaume de Tyr.) Nous avons fait remarquer que Foucher de Chartres, qui était sur les lieux, est fort court et fort obscur en racontant la mésintelligence des deux princes. Raoul ne dit point que les enseignes de Tancrède furent jetées dans les fossés, et que Baudouin fut admis dans Tarse. Selon lui, au contraire, Baudouin s'éloigna et revint quelques jours après camper devant cette place; il y obtint de Tancrède, dont le ressentiment s'apaisait aisément, la libre communication entre ses troupes et celles de la ville. Mais cette paix dura peu. Il s'éleva des querelles entre les soldats des deux chefs; ces querelles dégénérèrent en combats qu'on parvint cependant à faire cesser. Il est difficile, au milieu de ces contradictions entre les historiens du même temps, de connaître au juste la vérité, lorsqu'il ne se présente aucun autre témoignage qui puisse aider à la trouver. Raoul de Caen est le seul qui nous fasse connaître la manière dont les habitans de Tarse secouèrent le joug des Turcs, avant de recevoir les croisés. Raoul dit qu'un arménien, nommé Ursin, commandait dans cette ville lorsque Tancrède y entra. Cet Ursin raconta à Tancrède lui-même, qu'avant la reddition de la ville, il habitait les montagnes, où il vivait indépendant. Un jour, au temps de la moisson, on vint lui communiquer le projet que quelques habitans avaient conçu de cacher dans les chars qui servaient à enlever les gerbes, des hommes armés qu'on introduirait dans la ville pour en chasser les Turcs. Ursin goûta ce projet, et promit d'en faciliter l'exécution. On cacha donc des hommes armés sur les chars des moissonneurs. Ursin, à la tête d'une troupe d'Arméniens, feignit de vouloir piller ces chars, afin d'attirer les Turcs à un combat hors des murs. Pendant qu'il occupait ainsi les soldats de la garnison, les chars entrèrent dans la ville. Les hommes armés qu'ils portaient en descendirent: les uns allèrent fermer les portes, tuèrent les sentinelles et se mirent à leur place; d'autres se répandirent dans les rues, dans les palais et dans les tours, égorgeant tous les Turcs qu'ils rencontraient. A un signal convenu, que les tambours donnèrent ensuite du haut des murs, Ursin, qui combattait au-dehors et qui feignait de fuir, se retourne brusquement sur les Turcs, les presse vigoureusement à son tour

vers la ville, où ils se hâtaient de chercher un refuge ; mais, en y arrivant, ils ne rencontrent, au lieu d'amis qu'ils s'attendaient à trouver, que des ennemis qui les tuent sans pitié. Ce fut ainsi que Tarse fut délivrée et recouvra son ancienne liberté.

Tancrède, revenant à la grande armée des croisés, eut la gloire de délivrer Baudouin, accablé par les infidèles qui défendaient l'approche de la ville d'Artasie. Dans un chapitre intitulé : *Mars favorise les Turcs........*, l'auteur nous apprend que l'arc et l'épée étaient les seules armes des Sarrasins, et que les Francs ne se servaient que de la lance. Tout ce que dit Raoul du siège d'Antioche, nous a paru plein d'intérêt ; nous analyserons son récit avec quelque étendue, en commençant par les exploits de Tancrède. Ce guerrier s'étant mis un jour en embuscade, tua environ sept cents Turcs, dont il envoya à l'évêque du Puy soixante-dix têtes, comme la dîme de son triomphe. L'évêque, flatté de ce présent, envoya à Tancrède en reconnaissance un égal nombre de marcs d'argent. Le prince se servit de ce présent pour payer ses compagnons d'armes. Il avait coutume de dire : « Mes trésors, ce sont mes soldats ; que les » richesses soient leur partage ; pour moi, je me réserve les » soins, les périls, la sueur, la fatigue, la grêle et la pluie. » Un autre jour, Tancrède étant sorti seul avec son écuyer, donna la mort à trois Turcs qui avaient fondu sur les deux chrétiens ; ce ne fut que long-temps après que l'on connut cet exploit de Tancrède, car ce héros avait fait promettre à son écuyer de garder le silence sur ce qu'il avait vu. Raoul, étonné du fait qu'il raconte, n'ose décider si c'est par modestie ou par esprit religieux que le prince agissait de la sorte. Ce qui prouve que le chroniqueur ne comprend guère l'héroïsme chrétien de Tancrède, c'est que dans le même récit il compare son héros à Castor, à Achille, à Hercule, etc., etc., qui, certes, n'étaient pas des modèles d'humilité, et ne redoutaient point les louanges.

Plusieurs des combats racontés par Albert d'Aix, Raymond-d'Agiles, Robert, ne se trouvent point décrits avec les mêmes détails par Raoul de Caen. Il ne faut pas oublier que notre auteur s'est fait l'historien de Tancrède, et que les événemens de la guerre ne l'occupent que lorsqu'ils lui offrent l'occasion de parler de son héros. Cependant, il raconte ici la mort du comte de Bretagne, Conran, qui, entraîné par son ardeur, se jeta au milieu de l'armée ennemie, suivi seulement d'un compagnon d'armes. Ce martyr du Christ fut enseveli par les siens sur la route du pont de Farfar, où, long-temps après la croisade, Raoul de Caen

avait vu son tombeau orné d'une simple croix de pierre.

En parlant de la famine qui désolait l'armée chrétienne sous les murs d'Antioche, l'historien de Tancrède consacre un chapitre à décrire le caractère et les mœurs des provençaux. « Ce peuple, dit l'auteur, a le regard hautain et » l'esprit fier. Il est prompt à en venir aux mains; du reste, » il est prodigue et paresseux à amasser. Le Provençal dif» fère autant des autres peuples de la France que les canards » diffèrent des poules. Il vit de peu, il est laborieux; mais, » à dire vrai, il est peu guerrier. Il rejette tout ornement du » corps comme une chose vile et seulement du ressort des » femmes; mais il s'occupe de l'ornement de ses chevaux et de » ses mulets. Quand le pain manquait, les Provençaux se con» tentaient de racines. Avec une longue pointe de fer, ils » creusaient la terre et en retiraient du grain. De là est venu » le refrain que les enfans chantent encore : *Les Francs » au combat, les Provençaux aux vivres*. (*Franci ad bella, Pro» vinciales ad victualia*). Ils vendaient de la chair de chien » pour du lièvre, et de la chair d'âne pour du chevreau. » S'ils trouvaient dans quelque endroit écarté un cheval » gras, ils lui faisaient une blessure dans les intestins en le » perçant par le derrière, et l'animal ne manquait pas de » dépérir; quand le cheval était mort, ils revenaient comme » n'en sachant rien, et si on leur défendait d'approcher, » nous aimons mieux, disaient-ils, mourir de cette nourri» ture que du supplice de la faim. Celui qui supportait le » dommage prenait en compassion celui-là même qui l'avait » causé, et ce dernier s'en moquait en lui-même. Alors, » semblables à des corbeaux, les Provençaux venaient tous » auprès du cheval mort; ils le mettaient en pièces, et cha» cun en emportait un morceau pour le manger ou le vendre » au marché. »

Il n'est pas inutile de remarquer ici que le nom de *Provençaux*, en latin *Provinciales*, s'appliquait à tous les sujets du comte de Toulouse, dont quelques-uns étaient de la Provence, mais dont le plus grand nombre étaient du Languedoc, du Rouergue, du Limousin et même de l'Auvergne. Après ce portrait des Provençaux, notre historien fait le récit de la prise d'Antioche, et des circonstances qui préparèrent cette conquête. Comme ce récit diffère en quelques points de celui des autres historiens de la première croisade, notamment d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr, nous allons en donner un extrait :

« Pendant la famine qu'éprouvait Antioche, Cassien ou » Baghi-Sian, qui en était gouverneur, avait ordonné à » tous les habitans qui avaient du blé chez eux, d'en ap-

» porter la moitié à son palais. La ville murmura, mais » elle obéit. Cassien ordonna quelque temps après à un » riche Arménien, qui avait abjuré la religion chrétienne, » de lui apporter une seconde fois la moitié de ce qui lui » restait de blé. L'Arménien avait une famille nombreuse : » il alla trouver Cassien, se jeta à ses pieds, et tâcha de le » toucher en lui représentant l'état de détresse où il le ré- » duisait. Cassien fut insensible, et renvoya l'Arménien » avec mépris. Celui-ci jura alors de se venger. Il avait le » commandement d'une tour ; il résolut de la livrer aux » croisés, et de les rendre maîtres d'Antioche. Il descend » de sa tour pendant la nuit au moyen d'une corde, et va » trouver Bohémond. Il lui fait part de sa résolution, et lui » offre pour gage de sa parole ses propres enfans. Bohé- » mond communique à l'évêque du Puy la promesse de » l'Arménien. L'évêque assemble les chefs, et leur adresse » un discours à la suite duquel il propose que celui qui » s'emparera de la ville en reste le maître. Cette proposi- » tion avait été concertée entre Bohémond et l'évêque, qui » se garda bien de parler à l'assemblée des offres de l'Armé- » nien. » Kemal-eddin, qui fait un récit à peu près conforme à celui de Raoul, dit que ce fut Bohémond qui assembla les chefs croisés, et qui leur fit la proposition dont nous venons de parler; qu'en conséquence il fut résolu que chacun des chefs aurait la direction du siége pendant une semaine, et que celui qui s'en emparerait dans le cours de sa semaine en deviendrait maître. Quand la semaine de Bohémond fut arrivée, il se rendit à la tour, y fit monter ses soldats, comme l'Arménien en était convenu, et Antioche tomba ainsi au pouvoir des chrétiens. D'après Raoul, ce fut un nommé *Govel,* de Chartres, qui monta le premier dans la tour. L'historien le compare à un aigle qui apprend à ses aiglons à voler. Il compare ensuite ceux qui montèrent après lui dans la tour, à autant de lions. *Jàm in leones vertit animus quos aquilis similaverat ascensus.* Raoul ajoute que le premier qui fut tué dans la tour par les soldats de Bohémond, fut le frère de l'Arménien, qui n'était pas dans le secret. Tancrède, en apprenant la prise d'Antioche, car il était alors occupé loin de la ville, se plaignit amèrement de ce que Bohémond lui avait fait un mystère de son projet, comme s'il lui eût envié l'honneur d'entrer un des premiers dans la place. A ce sujet, Raoul prête encore à son héros un monologue à peu près semblable à celui que nous avons déjà rapporté : « Bohémond, Bohémond, lui fait-il dire, » vous avez confié votre secret aux autres, et vous me l'a- » vez caché. Est-ce ainsi que vous deviez vous conduire

» envers un parent? Vous m'avez laissé loin de vous, parce » que vous saviez que, si j'avais été présent, le premier » j'aurais couru aux murs; que le premier j'aurais saisi la » corde; que je serais monté et aurais immolé les ennemis » le premier. Vous m'avez envié cette gloire, que vos for- » ces, votre âge, et peut-être votre courage, vous refu- » saient. »

Le jour de la prise d'Antioche fut un jour de joie, dit Raoul; mais le lendemain fut un jour de tristesse. Corboran, autrement Kerbogath, général du roi des Perses, arriva avec quatre cent mille hommes de cavalerie, et mit le siège devant la ville, menaçant de la mort ou de la captivité ceux qui y étaient renfermés. A cette nouvelle, le comte de Blois, qui s'était retiré en Cilicie, se mit en route pour la Grèce. Il rencontra à Cuthay, ville de Lycie, l'empereur Alexis, qui venait avec cent mille hommes au secours des Francs, et qui était accompagné d'environ dix mille Latins, à la tête desquels était Gui, frère de Bohémond. Le comte de Blois ayant annoncé à l'empereur que les croisés étaient assiégés par les Perses, Alexis lui demanda quel était le nombre des ennemis. Si votre armée, répondit Etienne, était donnée pour nourriture à celle des Perses, elle ne suffirait pas pour que chacun en eût une petite part.

Raoul décrit alors en vers le second siège d'Antioche. Il dit qu'une disette cruelle tourmentait les Francs, environnés de soldats ennemis, renfermés dans les murs de la ville, et exposés aux traits des Perses. Les malheureux chrétiens n'avaient aucun repos, *nulla quies miseris*, ni du côté de la montagne, ni du côté de la plaine. Ils se battaient le jour et la nuit. Les Turcs occupaient les hauteurs, les Latins défendaient les lieux bas. Tout était inégal, le combat, le nombre, les forces, le lieu et les armes. Le courage des Francs les soutenait dans leur détresse, et les faisait recourir à tous les moyens de défense. Mais, à la fin, les travaux, les blessures, la disette, l'extrême chaleur, amenèrent l'abattement : les uns cherchaient le repos; les autres, de la nourriture. Cependant l'ennemi redoublait d'efforts, et les murs de la ville restaient sans défenseurs. Dans cette circonstance, les chefs, dit Raoul, résolurent de mettre le feu aux maisons, afin de forcer les soldats à se rendre sur les remparts. Robert de Flandre, d'autres historiens nomment Bohémond, exécuta cette résolution. Dès que la flamme eut atteint les toits, ceux qui se livraient au repos coururent aux murs, où ils dressèrent des tentes. Mais le remède alla plus loin qu'on ne voulait. Le feu dévora des palais et des temples dont la magnificence, dit l'auteur, eût étonné le

peintre grec, l'Arabe qui fond l'or, et les sculpteurs écossais et anglais.

Les murs furent défendus; mais l'ennemi n'en continua pas moins ses assauts, et la disette devint de plus en plus cruelle. Trois frères normands, Guillaume, Albéric et Ivon, et Rodolphe de Fontenelle, de Tours, se décidèrent à prendre la fuite, malgré les instances que fit Arnoul pour les retenir. Raoul reproche aux trois Normands d'avoir oublié que leur nation avait porté sa gloire en cent lieux; qu'elle avait vaincu les Anglais, les Siciliens, les Grecs, les Capuans, et les habitans de la Pouille. Pour apaiser leur faim, des guerriers eurent recours à des alimens malfaisans qui ajoutèrent des maladies aux maux qu'on souffrait déjà. Ils mangèrent de la ciguë, de l'ellébore, de l'ivraie, etc., ou de vieux cuirs qu'ils firent bouillir. Les chefs délibérèrent enfin sur le parti qu'ils avaient à prendre, et il fut décidé qu'on enverrait à Kerbogath des députés pour demander soit un combat singulier entre un égal nombre de chrétiens et de Turcs, soit une bataille générale.

Le cénobite Pierre adressa à Kerbogath un discours hardi, dans lequel il l'exhortait, au nom du Christ et de saint Pierre, à s'éloigner du territoire d'Antioche. « Je briserai » ta nation, répondit le prince de Mossoul, et je donnerai » vos cadavres à dévorer aux chiens et aux lions. Va porter » cette réponse aux Latins. Je me ris de ton Pierre et de » ton Christ. »

Raoul s'étend assez longuement sur la bataille qui eut lieu le lendemain de cette ambassade. La description qu'il en fait est sur le ton de l'épopée; mais elle n'offre point de particularités qui la distinguent du récit des autres historiens. Seulement, il s'attache à nous montrer Bohémond tournant le dos aux siens, le visage vers l'ennemi, et Tancrède poursuivant les infidèles qui fuyaient vers l'Oronte. Il compare ce dernier à un léopard qui se rassasie de sang au milieu d'une bergerie. Ce qui étonne de la part d'un auteur qui prend quelquefois le ton de l'épopée, c'est qu'il ne dise rien en cette occasion de la découverte de la lance sacrée, ni des cavaliers vêtus de blanc et couverts d'armes éclatantes, qui, au rapport des chroniques contemporaines, secoururent les bataillons des pélerins.

Dans la nuit qui précéda la bataille, deux étoiles du ciel, l'une présidant au sort des chrétiens, l'autre à celui des Turcs, annoncèrent une victoire décisive à un chevalier normand qui avait étudié la marche des astres. Ce chevalier croyait tellement à cette promesse céleste, qu'il consentait, si on ne la voyait pas s'accomplir, à être jeté dans les

flammes, à être attaché sur une croix, lui, sa femme, son père, sa mère, ses enfans, qui l'avaient suivi en Asie. Dans sa description du combat, Raoul fait intervenir le vent d'Occident ou le zéphir, favorable aux pélerins, et le vent d'Orient ou l'eurus dont le souffle violent arrêtait dans l'air les javelots des soldats de la croix, et poussait contre eux la fumée et la flamme d'un incendie allumé dans la plaine. Tel est le merveilleux que notre auteur substitue dans son espèce d'épopée, à celui qui nous a si vivement frappé dans les plus simples chroniques.

Raoul, suivant Tancrède au siège de Marrah, où se trouvèrent aussi les comtes de Normandie et de Provence, dit que les habitans de cette ville, effrayés de la prise d'Antioche et redoutant l'arrivée des Francs, avaient dévasté tout leur pays, afin de ne rien laisser à l'armée qui viendrait les assiéger. Ils avaient aussi comblé tous les puits, dans l'espoir que la disette de toutes choses pourrait faire éloigner ces étrangers. Mais les chrétiens, qui, en prenant la croix, avaient renoncé à eux-mêmes, et qui étaient résolus à tout souffrir pour Dieu, n'entourèrent pas moins la place avec joie, comme s'ils avaient été appelés à un festin, *quasi ad epulas invitati*. Ce festin devint bientôt horrible, ajoute Raoul, et, par une transition singulière, il part de l'idée d'un banquet pour décrire la famine qui vint exercer ses ravages parmi les croisés. Cette famine fut si grande, qu'elle porta les assiégeans à d'affreuses extrémités. Tous les historiens qui ont parlé de ce siège de Marrah ont raconté à quelle exécrable ressource les chrétiens se virent réduits. Raoul de Caen s'exprime à cet égard en ces termes : *Pudet referre quod audierim, quodque didicerim ab ipsis pudoris auctoribus*. « J'ai honte de rapporter ce que j'ai entendu dire et ce que » j'ai appris des auteurs mêmes de ces actes honteux. » Les chrétiens firent bouillir de jeunes Sarrasins et mirent des enfans à la broche. Imitant les bêtes féroces, ils dévorèrent des hommes qu'ils avaient fait rôtir. Mais, ajoute Raoul, ces hommes étaient comme des chiens. *Vorando æmulati sunt feras, torrendo homines, sed caninos*.

La discorde vint mettre le comble aux maux des croisés. Des chefs elle passa bientôt jusqu'aux soldats. Tancrède, dit son historien, eut beaucoup de peine à contenir sa colère. Il jugea cependant qu'il valait mieux recourir aux moyens par lesquels Guiscard s'était acquis tant de gloire. Ce que va raconter ici Raoul ne se trouvant dans aucun autre historien, nous croyons devoir copier son récit :

« Tancrède partit sans délai pour Antioche, avant que les » soldats de Raymond, qui en gardaient la citadelle, fussent

» instruits de la discorde qui régnait devant Marrah. Che-
» min faisant, il instruisit sa troupe de son dessein, et lui
» dit comment elle devait cacher ses épées. Lorsqu'on fut
» près de la citadelle, on appela les gardes à qui les portes
» étaient confiées, qui les ouvrirent et reçurent sans dé-
» fiance des hommes qui annonçaient la paix. Les soldats de
» Tancrède entrèrent un à un; et quand ils se virent en
» nombre suffisant, ils découvrirent leurs intentions et leurs
» armes, et, chassant les Provençaux, ils les renvoyèrent à
» Raymond en les accablant d'outrages. » *Raymundi milites extrusos ad ipsum non sine colaphis remittunt.*

« Après s'être ainsi vengé du comte de Saint-Gilles, Tan-
» crède rendit la citadelle à Bohémond, qui devint ainsi seul
» maître d'Antioche. Bohémond, à la tête d'une troupe
» nombreuse, accompagna Tancrède à Marrah, et tous deux
» en pressèrent vigoureusement le siège. Les habitans de
» Marrah, voyant les chrétiens déjà maîtres de leurs tours,
» abandonnent leurs armes et cherchent leur salut dans des
» retraites souterraines. Alors les croisés tuent tout ce
» qu'ils rencontrent dans la ville, pillent tout ce qu'ils y
» trouvent, et usent de la victoire avec d'autant plus de li-
» cence qu'elle leur a coûté davantage. »

Raoul ne parle point, comme d'autres historiens, de cette quantité de paille allumée à l'entrée des cavernes où les infidèles s'étaient cachés, ni de l'inhumanité des vainqueurs, qui, après avoir fait sortir du souterrain une multitude éperdue et tremblante, la massacrèrent sans pitié.

L'historien de Tancrède donne, sur la cause de la discorde qui s'éleva pendant le siège de Marrah, des détails qu'il est bon de connaître. Il y avait eu au siège d'Antioche, des disputes entre les soldats de Bohémond et ceux de Raymond qu'on envoyait chercher des provisions. Ces disputes avaient plus d'une fois dégénéré en querelles sanglantes, et l'armée s'était comme divisée en deux partis : l'un, composé des Narbonnais, des Auvergnats, des Gascons et des Provençaux; l'autre, formé des Normands, des Bretons et des autres peuples du nord de la France. (On peut apercevoir la même division, comme nous en avons déjà fait la remarque, entre les historiens de la croisade.) A cette première cause de rivalité vint s'en joindre une autre : ce fut la découverte de la lance sacrée, dont Raoul fait le récit en cet endroit, récit dans lequel il montre qu'il ne partageait pas la vénération de la plupart des pélerins pour cette sainte relique.

Bohémond fut le premier qui s'éleva ouvertement contre la fourberie de Barthélemi; plaisante invention, disait-il, de

prétendre que l'apôtre André ait apparu à un homme qui fréquentait les cabarets, courait les marchés, compagnon des insensés, enfant des carrefours. Raoul ajoute que les débats auxquels donna lieu la prétendue découverte de la lance, furent terminés par celui-là même qui les avait fait naître. Il raconte à ce sujet l'épreuve à laquelle se soumit Pierre de Marseille. L'armée avoua qu'elle avait été trompée, et se repentit de son erreur. *Errasse pœnitet.*

Pour remplacer les secours qu'on avait reçus de la lance, on proposa de faire une image du Sauveur avec l'or le plus pur. Les ecclésiastiques les plus éclairés essayèrent de haranguer les pélerins; la statue du Christ fut exécutée avec les offrandes des fidèles, mais elle n'excita point l'enthousiasme qu'avaient inspiré les visions de Barthélemi; pour enflammer la multitude, il fallait des prodiges, et la multitude n'y croyait plus; une chose qu'on peut remarquer dans le récit des chroniqueurs, c'est qu'au siège même de Jérusalem, on ne raconta aucune apparition céleste, et, que dans les derniers événemens de la croisade, le courage des soldats chrétiens ne fut soutenu ni par des récits miraculeux, ni par la vue des milices du ciel. On doit penser que lorsque les croisés entrèrent dans la Judée, et qu'ils eurent aperçu la ville sainte, cet aspect dut remplir toutes leurs pensées et suffire à leur enthousiasme. Rien n'égale d'ailleurs les calamités qu'avaient éprouvées les chrétiens en assiégeant les villes de Syrie, et tout le monde sait que le désespoir est superstitieux et crédule.

Raoul de Caen, poursuivant son récit, rend compte du siège d'Archas et des vains efforts des croisés pour se rendre maîtres de cette place. Il rapporte la mort d'Anselme de Ribemont, et son récit diffère un peu, dans les détails, de celui que nous avons donné dans notre premier volume, d'après Guillaume de Tyr,

Enfin l'armée des croisés se mit en marche pour Jérusasem. A l'approche de la ville sainte, Tancrède devança les croisés, et arriva seul jusque sur la montagne des Oliviers, du haut de laquelle il vit, dit Raoul, le peuple répandu dans les rues de la cité, la milice frémissante, les hommes se préparant au combat, les femmes éplorées et les prêtres invoquant le ciel. Les rues retentissaient de cris, de gémissemens, du bruit des armes et du hennissement des chevaux. Tancrède, en portant ses yeux sur le Calvaire et sur l'église du Saint-Sépulcre, soupira et s'inclina; il fit des vœux ardens pour qu'il lui fût permis d'aller bientôt sur le Calvaire baiser les traces du Sauveur des hommes. Après avoir raconté assez longuement un entretien que Tancrède

eut avec un ermite sur la montagne des oliviers, l'historien dit que le héros triompha de cinq soldats qui étaient venus l'attaquer, et parle de son retour à l'armée chrétienne.

Raoul fait alors la description de la ville de Jérusalem, et dit un mot de la disposition de l'armée des croisés. Il entre ensuite dans les détails du siège, qui commença dès le lendemain de l'arrivée des chrétiens. On parcourut d'abord tout le voisinage pour trouver du bois de construction : une seule échelle put être construite; on l'appliqua aux murs des tours que Tancrède était chargé d'attaquer. Ce guerrier, l'épée à la main, allait monter le premier à l'assaut; déjà il avait mis le pied sur les premiers échelons; mais on lui représenta la dignité de son rang, de sa naissance, les services qu'il avait rendus, ceux qu'il pouvait rendre encore. Nobles et soldats, tous s'opposaient à sa résolution. *Hinc plebs reclamans, inde nobilitas reluctans, incœptis obviant.* Enfin on se saisit de sa main droite, car de la gauche il tenait déjà l'échelle, et on lui enleva son épée. Un jeune homme se présente à sa place; il méritait de réussir, si le sort ne lui eût envié cette gloire : il était arrivé au dernier échelon, déjà il tenait de la main le haut du mur, lorsqu'il fut percé par un fer ennemi. Il eut beaucoup de peine à redescendre, après avoir perdu son épée. Il fut reconduit au camp pour être guéri de ses blessures. Raoul, qui ne veut pas taire le nom de ce brave jeune homme, dit qu'il se nommait Raimbauld, *Raibaldus*, et que son surnom était *Cremium* (Creton); il ajoute qu'il était de Chartres et d'une naissance distinguée, *Carnotum nobilis ortus.*

Après cet échec, personne n'osa plus monter à l'assaut; les chefs et les soldats, tout le monde se mit à chercher du bois pour construire des machines. Tancrède seul réussit dans ses recherches, et comme sa découverte fut accompagnée de circonstances fort singulières, nous laisserons parler Raoul de Caen lui-même.

« Tancrède était attaqué d'une violente dissenterie, qui
» ne l'empêchait pas cependant de monter à cheval, mais
» qui souvent aussi le forçait d'en descendre pour se retirer
» à l'écart. Un jour que, pressé par cette incommodité, il
» s'était écarté de la route plus qu'à l'ordinaire, il se trouve
» sous la cavité d'un rocher entouré d'arbres. Pendant qu'il
» cherchait un soulagement à son mal, il aperçoit en face
» de lui, sous la roche solitaire, quatre pièces de bois,
» toutes propres à être employées aux travaux du siège.
» Tancrède, plein de joie, ne peut en croire ses yeux; il se
» lève, va examiner le bois et le toucher; accourez ici, s'é-
» crie-t-il, accourez, ô mes compagnons; nous cherchons

» du bois brut, en voici de tout travaillé; on arrive, on » s'assure de la vérité; bientôt la nouvelle en parvient dans » le camp; les tentes des Francs retentissent de cris d'allé» gresse, et tout le peuple s'avance en procession, comme » lorsqu'on chante les litanies. »

L'historien ne peut s'empêcher de voir dans cette rencontre la protection spéciale du Dieu qui fit sortir l'eau de la pierre. Robert, comte de Flandre, fut choisi pour protéger les ouvriers qui devaient transporter les poutres déjà travaillées, et abattre dans la forêt qu'on venait de découvrir ainsi, les arbres dont on avait besoin. Cette forêt était située sur les hauteurs voisines de Naplouse : ce lieu avait été long-temps ignoré des Francs; mais au temps de Raoul il était devenu le chemin le plus connu et le plus fréquenté des pélerins (*Adhuc ignotâ miserantibus viâ, nunc celebri et fermè peregrinantium unicâ*). C'est dans le même endroit que le Tasse a placé sa forêt enchantée; cette forêt existe encore de nos jours; nous en avons donné une description très-détaillée dans les pièces justificatives du premier volume de notre Histoire.

Le comte Robert s'y rendit avec deux cents hommes. Dans sa route, il fut exposé aux attaques d'un nombre infini d'ennemis qui se présentaient de tous côtés. Il parvint à les repousser, et amena heureusement au camp tout le bois nécessaire.

Raoul parle ensuite de la famine qu'éprouvèrent les assiégeans et du découragement qu'elle causa parmi eux. C'était, dit-il, un spectacle attendrissant et lugubre de voir des troupes de croisés, détestant la vie, invoquant la mort, se jeter sur les murs de la ville, les embrasser, et, réunis tous dans un même sentiment, paraître dire ensemble : « J'em» brasserai, avant de mourir, cette Jérusalem que j'ai tant » désiré de voir. » Pendant que ces malheureux tenaient ainsi les murs embrassés, le fer ou les pierres, ou des tisons allumés faisaient tomber sur eux cette mort qu'ils invoquaient. La dévotion qui animait ainsi les croisés ne put être refroidie par la perte qu'ils éprouvaient. D'autres chrétiens, succédant à ceux qui tombaient, trouvaient une mort semblable dans de semblables embrassemens. L'aspect de Jérusalem avait jeté dans l'esprit des croisés quelque chose de triste et de sombre, qui ne les abandonna point pendant tout le siège. En décrivant l'un des derniers assauts livrés à la place, Raoul nous dit qu'il y avait là beaucoup de lamentations et pas un cri de joie (*risus nullus*). Mais quels hommes, ajoute-t-il, n'eussent été *poussés à un rire mêlé de larmes,* par la vue

de ces prêtres guerriers, qui, lorsque les chevaliers commençaient à être fatigués eux-mêmes, hommes faibles, vêtus de leurs blanches étoles, pleuraient en transportant des échelles, et chantaient des hymnes en pleurant, travaillant à la fois et ranimant les nôtres par leurs discours et les cris sans cesse répétés de *kyrie eleïson*. Cependant la victoire se déclara pour les croisés, et la force des Sarrasins fut brisée par la force de celui qui sépara les flots de la mer Rouge, et conduisit Israël à travers les abîmes de la mer. Raoul reprend le langage de la poésie pour célébrer la prise de Jérusalem; il est le seul historien de cette époque qui dise que les ennemis entreprirent encore de résister lorsque les croisés étaient entrés dans la ville. Bernard de Saint-Valéry rallia les croisés, qui s'ébranlaient, et les ramena au combat ou plutôt à une victoire complète. On a vu avec quel sang-froid barbare les autres chroniqueurs racontent le massacre des habitans de Jérusalem; Raoul de Caen ne montre pas plus de compassion pour les vaincus, et décrivant en vers ce que les autres décrivent en prose : « Tout était » couvert de sang, dit-il; on ne voyait partout que du sang; » le parvis du Temple était caché par les traces du carnage; » on ne pouvait s'incliner sur le marbre sans avoir du sang » au genou; moins de sang fut versé dans la Phrygie, en» vahie par les Grecs; en Thessalie, où triompha César; à » Rome, aux jours de Marius et de Sylla. »

L'envie ne manqua pas de s'élever contre Tancrède, qui avait eu en partage toutes les richesses du temple, et qui avait employé deux jours entiers à les faire transporter. Arnoul, que l'historien compare à un autre Ulysse pour l'éloquence, l'appela dans le conseil des princes; il réclamait les trésors enlevés dans le temple comme un bien appartenant à l'Église de Jérusalem, dont il était le chef provisoire. Raoul met dans la bouche d'Arnoul un long discours dont nous allons donner une idée. Après avoir exprimé sa reconnaissance envers les princes généreux qui l'ont fait sortir de la poussière pour l'élever au premier rang, Arnoul accuse Tancrède d'avoir outragé les chefs de la croisade en dépouillant le patriarche des droits dont ils l'avaient investi. « Tancrède me persécute, dit Arnoul aux princes; il » exerce envers moi une cruelle tyrannie; vengez-moi, ou » plutôt vengez-vous vous-mêmes, car c'est vous qui m'avez » fait ce que je suis. Si on m'enlève mon autorité, c'est » moi, il est vrai, qui ressens la perte, mais la honte re» tombe sur vous-mêmes. » Après cette adroite apostrophe, le patriarche s'élève contre le neveu de Guiscard, qui, fi-

dèle à l'esprit de ses aïeux, n'a pas craint de profaner le sanctuaire et de mettre la main sur les autels du Seigneur. Il rappelle aux chefs les services qu'il a rendus à la croisade, et leur déclare qu'il est toujours prêt à mourir sous la bannière de Jésus-Christ. Tancrède, en répondant au discours du patriarche, s'excusa d'abord sur l'ignorance où il était de l'art de discourir. « Vous savez quel est mon genre » de vie, dit-il aux chefs, c'est la guerre et non l'art de la » parole. C'est sans doute parce qu'il comptait sur cette » inexpérience, que mon adversaire, dont toute la malice » est dans la langue, comme le venin est dans la queue du » scorpion, est venu m'attaquer devant vous. Gardez-vous » de la langue de l'un comme de la queue de l'autre. » Tancrède reproche à Arnoul d'avoir rabaissé l'illustre famille de Guiscard, dont la gloire a rempli le monde; personne ne peut chercher à ternir la splendeur de son nom, excepté celui qui s'applique sans cesse à rendre noir ce qui est blanc, et qui appelle dépouiller les églises, en tirer l'argent inutile pour le faire servir à la levée des troupes ou à la paie des soldats. « Forcé par la nécessité, continue le héros, j'ai » tiré et pour ainsi dire éveillé l'argent qui dormait » inutilement dans le temple, pour défendre la cause com- » mune, combattre les infidèles, et employer à un meilleur » usage dans la guerre ce qui ne servait que d'ornement » dans la paix; je n'en ai point formé de dot pour mes » nièces (*non indè cudi murænulas neptibus meis gratio-* » *sus*)... je n'ai fait que le transporter; je ne l'ai point » dissipé; je l'ai semé pour le recueillir au centuple et le » rendre au créancier après la moisson. » Tancrède oppose au patriarche la loi qui garantit la possession au premier occupant. « Arnoul ose prétendre, dit le prince, qu'il est » entré le premier dans le temple; mais je n'aurai pas de » peine à le confondre; il a peut-être un témoin pour lui, » et moi j'en appelle à toute l'armée, qui m'a vu et en- » tendu. » Tancrède traite de forfanterie les prétendus services d'Arnoul, et finit en disant que le patriarche ne s'est jamais laissé conduire que par l'intérêt et la peur.

Cette querelle de Tancrède et du patriarche fut la première discussion élevée en Syrie entre l'autorité militaire et l'autorité ecclésiastique. Le conseil des croisés ne voulut point condamner Arnoul ni blesser l'orgueil de Tancrède : il décida seulement que ce dernier donnerait sept cents marcs d'argent à l'église du Saint-Sépulcre, ce que le héros fit volontiers. Raoul de Caen ne dit rien des aventures du prince d'Antioche pendant sa captivité, et son silence à cet

égard nous paraît contredire le récit d'Orderic-Vital. En parlant de la mort du roi de Jérusalem, l'auteur rapporte que, se sentant près de sa fin, Godefroi appela auprès de lui le patriarche Daimbert et Arnoul, ainsi que quelques autres, et qu'il leur demanda leur avis sur celui qu'ils croyaient digne de lui succéder. Tous lui répondirent qu'ils s'en rapportaient à son propre choix. Alors Godefroi désigna son frère Baudouin, et tous applaudirent à cette volonté d'un mourant. Ce récit de Raoul ne s'accorde guère avec ce que dit Guillaume de Tyr des dernières dispositions de Godefroi. Le chroniqueur garde le silence sur les démêlés qui s'étaient élevés entre Tancrède et Baudouin. Il parle de plusieurs villes prises par son héros, de la bataille où Baudouin du Bourg fut fait prisonnier, et enfin de la délivrance de Bohémond, qui paya pour sa rançon cent mille *michaelis* (monnaie grecque portant le nom de Michel). L'illustre captif avait été délivré par les soins du patriarche d'Antioche et du comte d'Edesse. Notre historien nous apprend qu'il revint dans ses états, non-seulement en dépit de ses ennemis, mais *en dépit de quelques-uns des siens*. Raoul ajoute que Tancrède restitua ce qu'il avait reçu et ce qu'il n'avait pas reçu, *moitié de gré, moitié de force*. Cet aveu est assez remarquable. Cependant Tancrède continua de gouverner la principauté d'Antioche pendant le voyage de Bohémond en Occident. Celui-ci avait emporté avec lui l'or, l'argent, les bijoux, tout ce qui restait en sa possession. La ville d'Antioche resta sans ressource. Raoul dit que, dans cette pénurie, Tancrède ne voulut boire que de l'eau. « Laissez-» moi, répétait-il, m'abstenir avec ceux qui s'abstiennent. » Cette disette dura peu. Tancrède obtint de cent citoyens, les plus riches d'Antioche, de grandes sommes d'argent, à titre d'emprunt; avec ces ressources, il remit la ville en état de défense. Raoul raconte ensuite quelques exploits de Tancrède, et son récit se trouve tout-à-coup interrompu au siège d'Apamée.

Nous avons cherché à donner une idée juste de l'histoire de Raoul de Caen. En lisant cet ouvrage, une pensée nous a frappé, comme elle frappera sans doute nos lecteurs : c'est que Tancrède est loin de paraître aussi intéressant sous la plume de son panégyriste que sous celle du Tasse.

Le chantre de Godefroi de Bouillon nous représente Tancrède comme un héros sensible et passionné; dans la chronique de Raoul, on ne voit qu'un guerrier farouche et sauvage, qu'anime sans cesse la fureur des combats, et qui n'est grand que sur le champ de bataille. Avant de termi-

ner cet article, nous croyons devoir faire une remarque qui nous paraît importante. On a pu voir, au ton que Raoul de Caen prend dans son récit, aux pensées qu'il exprime, aux autorités toujours un peu profanes qu'il cite, on a pu voir, disons-nous, qu'il n'appartenait point au sacerdoce. C'est un chevalier, instruit dans les lettres humaines, qui connaît mieux Virgile que la Bible, et qui s'occupe plus de la renommée de son chef ou de son seigneur que de la gloire de Dieu. Aussi sa chronique est-elle la seule histoire de cette époque où l'on puisse connaître l'esprit et les sentimens de la chevalerie contemporaine des guerres saintes; tandis que les autres chroniqueurs, presque tous moines ou clercs, nous montrent bien moins dans leurs récits les mœurs guerrières des comtes et des barons, que le zèle et le caractère pieux du clergé et de cette foule de pélerins qui suivaient la croisade sans armes, et qui ne servaient la cause de Jésus-Christ que de leurs prières.

Annales de Gênes, par Caffaro (1).

Les *Annales de Gênes* sont l'ouvrage de plusieurs auteurs. Caffaro les a conduites jusqu'en 1163; le chancelier Oberti les continua jusqu'en 1174, des scribes ou secrétaires les poussèrent jusqu'en 1263. Un décret public en chargea successivement différens nobles Génois. A la fin, Jacques Doria les continua tout seul jusqu'en 1293, époque où elles sont restées sans continuateur. Malgré le mérite des hommes qui ont continué les annales de Gênes, elles ne sont connues que sous le nom de Caffaro.

Les annales ne parlent point de la première croisade; elles ne rapportent que quelques-uns des événemens qui eurent lieu dans les états chrétiens d'Orient, après la mort de Godefroi. Les Génois armèrent une flotte, et se rendirent sur les côtes de Syrie. Caffaro exagère beaucoup leurs exploits et les services qu'ils rendirent au royaume naissant de Jérusalem. Son récit est même si mensonger dans cette circonstance, qu'il ne mérite pas de fixer notre attention. Selon lui, ce furent les Génois qui donnèrent un roi et un patriarche à la ville sainte, et qui contribuèrent efficacement à l'élection de Daimbert et de Baudouin Ier. Après avoir parlé de différentes expéditions des Génois, l'historien

(1) Caffari ejusque continuatorum Annales Genuenses ab anno 1100 ad annum usque 1293. (Tome VI, page 248.)



raconte avec détail le miracle du feu sacré qui avait lieu tous les ans à la fin de la semaine sainte. Nous avons rapporté, dans notre analyse de Foucher de Chartres (*Collection de Duchesne*), l'intéressant récit qu'en a fait ce chroniqueur, qui était lui-même témoin oculaire. Rien n'est plus curieux que les détails qu'a donnés l'annaliste sur le siège de Césarée. « Pendant que les Génois se disposaient à attaquer la place, deux Sarrasins sortirent de Césarée, et vinrent » trouver le patriarche et le légat, auxquels ils parlèrent » ainsi : O seigneurs, vous qui êtes maîtres et docteurs de » la loi chrétienne, pourquoi ordonnez-vous aux vôtres de » nous tuer, d'envahir notre pays, puisqu'il est écrit dans » votre loi que personne ne doit tuer celui qui ressemble à » votre Dieu, ni enlever son bien ? S'il est vrai que cela » soit écrit dans votre loi, et si nous avons la forme de votre » Dieu, vous agissez donc contre votre loi. Le patriarche leur » répondit : Il est vrai qu'il est écrit dans notre loi qu'on » ne ravira point le bien d'autrui et qu'on ne tuera point, » et nous ne voulons faire ou ordonner ni l'un ni l'autre. » Mais cette ville ne vous appartient pas ; elle est et doit » être à saint Pierre que vos pères ont chassé de Césarée. » C'est pourquoi, nous qui sommes les vicaires de saint » Pierre, nous voulons recouvrer sa terre, et non vous enlever votre bien. A l'égard du meurtre, nous répondrons » que celui qui combat pour détruire la loi de Dieu, doit » être tué par une juste vengeance. S'il est tué, ce n'est point » contre la loi de Dieu, puisque Dieu a dit : *A moi appartient* » *la vengeance, et je la dispenserai ; je frapperai et je* » *guérirai, et personne ne pourra échapper à ma main.* » nous demandons que vous nous rendiez la terre de saint » Pierre, et nous vous laisserons aller sains et saufs, vos » personnes et vos biens. Si vous ne le faites pas, le Seigneur » vous tuera avec son glaive, et vous serez justement tués. » Allez donc, et rapportez cela à vos chefs. » Les deux Sarrasins se retirèrent et rapportèrent ce qu'ils avaient entendu à Mirus (l'émir), chef des guerriers, et à Arcadius (le cadi), chef des marchands. Arcadius fut d'avis de livrer la ville ; mais Mirus dit : « Je ne rendrai point la ville. Nos épées se » mesureront avec les épées des Génois, et, avec le secours » de Mahomet, nous les ferons fuir avec honte. » Le patriarche, ayant appris les dispositions des Sarrasins, assembla les chefs de l'armée et les exhorta à livrer un assaut à la ville.

Caffaro raconte que Guillaume *Tête-de-maillet,* général de l'armée génoise, étant monté le premier à l'assaut, ren-

contra dans une tour un Sarrasin avec lequel il resta aux prises quelques momens. Celui-ci dit enfin au chef génois. *Laissez-moi aller : vous vous en trouverez bien ; car vous pourrez monter dans la tour plus promptement et plus sûrement.* Guillaume le laissa aller et continua de monter. Dès qu'il fut au haut de la tour, il fit signe avec son épée aux assiégeans, et leur cria : *Montez, montez, et pénétrez au plus vite dans la ville.* Les Génois montèrent tous ensemble sur les murs, et, poursuivant les Sarrasins qui fuyaient à la seconde muraille, ils en tuèrent un grand nombre. Mille des plus riches marchands sarrasins qui étaient montés au haut de la tour de la mosquée, crièrent au patriarche : *Seigneur, accordez-nous la vie; car nous avons la forme de Jésus-Christ, votre Dieu, et nous vous donnerons tout ce que nous possédons.* Le patriarche demanda aux Génois la permission d'exaucer la prière des musulmans qui imploraient sa pitié au nom de Jésus-Christ. Les guerriers de Gênes se rendirent à la demande du patriarche ; aussitôt ils se répandirent dans la ville, saisissant les hommes et les femmes, enlevant de grandes sommes d'argent et tout ce qui se trouvait dans les maisons. « Avec l'aide de Dieu, ajoute naïvement le chro- » niqueur, on eut tout fini avant la sixième heure. »

Plus tard les Génois assistèrent au siège de Tripoli, et contribuèrent à plusieurs conquêtes des chrétiens de la Palestine. On lit dans les Annales qu'en 1154 la ville de Gênes envoya à Rome un ambassadeur chargé de demander justice contre le roi de Jérusalem et le prince d'Antioche, qui enlevaient tous les jours aux Génois les priviléges qu'on leur avait accordés pour les services que Gênes avait rendus dans la guerre sainte. L'ambassadeur trouva à Rome le patriarche de Jérusalem, presque tous les archevêques et évêques d'Orient, et Raymond, grand-maître de l'Hôpital. Ce fut en leur présence qu'il présenta sa requête au pape. Adrien adressa aussitôt au roi de Jérusalem et au prince d'Antioche une lettre par laquelle il leur ordonna, sous peine de l'excommunication, de remplir leurs engagemens et de rendre aux Génois tous les droits dont ils devaient jouir.

En 1189 les Génois parurent au siège de Ptolémaïs. Sous la date de 1205, les Annales parlent d'une expédition en Syrie, entreprise par le comte Henri de Malte, suivi de trois cents Maltais, ou Génois habitans de l'île de Malte. Dans la sixième croisade, la présence de ces guerriers marchands vint rassurer l'armée chrétienne qui assiégeait Damiette, et qui, au rapport des chroniques contemporaines, était déjà abattue par la misère et le découragement. Ce que les An-

nales racontent sur les deux expéditions de Louis IX, est trop inexact pour mériter une analyse. Le chroniqueur parle toujours avec affectation de la part que les Génois prirent à ces croisades malheureuses.

Cette histoire offre rarement de l'intérêt; elle est sèche et morcelée comme la plupart des vieilles chroniques d'Italie. On voit, par l'analyse que nous venons de présenter, que, dans les Annales de Gênes, l'orgueil national n'a pas toujours fait place à la vérité : ce manque d'exactitude est le défaut ordinaire des annalistes qui n'ont écrit que pour une ville ou une république.

---

*Des Gestes de l'empereur Frédéric I*er*. par Otton, évêque de Frisingen* (1).

Otton tenait par sa naissance aux empereurs d'Allemagne, étant fils du marquis Léopold et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV, frère utérin du roi Conrard, et oncle de l'empereur Frédéric. Il fit ses études à Paris, où il demeura long-temps, et devint ensuite évêque de Frisingen. Radevic, chanoine de cette ville, qui fut l'élève d'Otton, et qui, dans la continuation qu'il a faite de son *Histoire de Frédéric,* a consacré un chapitre entier à l'éloge de son maître, en parle ainsi : « Otton parut comme un envoyé du ciel » pour rétablir l'église de Frisingen, qu'il trouva presque » ruinée, et pour rendre au clergé la régularité des mœurs » qu'il avait perdue. Otton, ajoute Radevic, ne fut pas mé» diocrement instruit dans les lettres; il était par son savoir » au premier rang des évêques d'Allemagne : non-seulement » il avait une connaissance profonde des saintes Écritures, » mais il fut encore le premier qui nous fit connaître les ou» vrages d'Aristote et nous apprit toutes les subtilités des » philosophes de cette école. Ses lumières, sa sagesse, son » éloquence, le firent souvent remarquer dans les affaires de » l'Église et dans les conseils des princes. Il suivait dans sa » manière de vivre la règle de Cîteaux, dont il avait été » abbé dans le monastère de Morimond. Invité à suivre Fré» déric en Italie, il aima mieux passer ses jours dans la re» traite, et mourut entouré de saints évêques et de pieux

---

(1) Ottonis Frisingensis episcopi ejusque continuatoris Radevici liber de Gestis Frederici I imperatoris (Tom. VI, pag. 640.)

» abbés. Il fut heureux de mourir, dit son panégyriste, avant » de voir son église, qu'il aimait tant, réduite en cendres. » Otton était mort au mois d'octobre, et, au mois d'avril sui- » vant, un incendie consuma la ville de Frisingen, toutes » les églises, les chapelles et les oratoires. » Radevic déplore amèrement la double perte qui affligea son pays dans cette année malheureuse.

Nous ne parlerons point des ouvrages de dialectique composés par Otton, ouvrages tout hérissés des subtilités de l'école d'Aristote; nous ne parlerons point non plus d'une histoire universelle qu'il fait remonter au commencement du monde, et qu'il poursuit jusqu'à l'année 1146 : nous nous bornerons à dire quelque chose de son *Histoire de Frédéric-Barberousse*, dans laquelle il parle de la seconde croisade, et rapporte quelques événemens dont il a été témoin oculaire.

Otton, dans un prologue adressé à l'empereur Frédéric, se félicite de vivre sous le règne d'un prince victorieux qui a pacifié l'Allemagne et triomphé à-la-fois des Grecs et des barbares. « Aujourd'hui, dit-il, que l'état des choses s'est » amélioré, qu'après les jours de pleurs sont venus les jours » de fêtes, j'ai pensé qu'il était honteux de garder le silence » sur vos actions et sur celles de tant d'illustres princes : mais » j'ai pensé aussi que vos exploits devaient être mis au- » dessus de tous les autres, comme les pierreries au-dessus » de l'or. »

On verra par la suite de cet extrait, qu'Otton de Frisingen ne se plaît à raconter que les choses qui ont réussi. Les *Gestes de Frédéric* sont divisés en deux livres : le premier commence aux démêlés qu'eurent ensemble Henri IV et Grégoire VII; le second livre, consacré particulièrement aux affaires intérieures de l'Allemagne, finit au commencement du règne de Frédéric-Barberousse.

Radevic a continué l'histoire de ce règne sous le titre d'*Appendix à l'ouvrage d'Otton*. Cet appendix est également divisé en deux livres, qui ne contiennent rien sur les croisades.

Otton, ayant été de l'expédition du roi Conrad en Asie, aurait pu nous fournir d'utiles documens et de nombreux secours; mais il n'offre pas, à beaucoup près, autant de détails qu'Odon de Deuil et l'auteur anonyme des *Gestes de Louis VII*. Otton nous donne lui-même la raison de sa brièveté et de son silence. « Tout le monde sait, dit-il, quelle » fut l'issue de cette expédition; et nous, qui nous sommes » proposé d'écrire, non une tragédie, mais une histoire

» agréable, nous abandonnons à d'autres le soin de tout » dire, ou nous remettons à le faire nous-mêmes ailleurs. » C'est dans son XXXIV.ᵉ chapitre qu'il commence son récit.

« Eugène, dit-il, siégeait sur la chaire pontificale, Conrad » était roi des Romains, Louis régnait sur la France occi- » dentale, Manuel à Constantinople et Foulques à Jérusalem, » lorsque Louis, qui nourrissait secrètement le desir d'aller » dans la Terre-sainte, parce que son frère Philippe, qui » avait fait vœu d'y aller, en avait été empêché par la mort, » découvrit enfin son dessein à quelques-uns des principaux » seigneurs de sa cour. Il y avait alors en France un abbé » du monastère de Clairvaux, nommé *Bernard*, vénérable » par sa vie et par ses mœurs, renommé par sa piété, par » son savoir, par ses connaissances dans les lettres, par » ses actions et par le don des miracles. Le prince résolut » de le faire venir pour le consulter, comme un oracle » divin, sur l'entreprise qu'il méditait. L'abbé, consulté, » n'osa prononcer de son chef; il dit qu'il fallait recourir au » siége de Rome. On envoya donc une ambassade au pape » Eugène. Ce pontife, se ressouvenant des exemples de ses » prédécesseurs, et sur-tout du pape Urbain, qui, dans une » occasion semblable, avait ramené à l'obéissance du saint- » siége l'Église d'outre-mer, les deux patriarchats d'Antioche » et de Jérusalem, et les avait rappelés à l'unité, se rendit » au vœu du roi, qui avait pour objet d'étendre la foi chré- » tienne, et donna à l'abbé de Clairvaux l'autorisation de » prêcher la croisade et d'y appeler tous les peuples de la » France et de l'Allemagne. » A cet effet, il écrivit au roi, aux barons et à tous les peuples de la France, des lettres qu'Otton rapporte textuellement, et dont nous avons donné la traduction dans les pièces justificatives du tome II de notre Histoire.

L'auteur, après nous avoir donné ces détails sur les préliminaires de la croisade, parle de l'assemblée de Vézelai, et du pieux empressement des fidèles à prendre la croix.

Pendant ce temps, un nommé *Raoul* prêchait aussi la croisade sur les bords du Rhin, et par ses discours excitait les peuples au massacre des Juifs. Voici sous quels traits Otton nous peint ce Raoul : « C'était un moine qui avait l'habit de » religieux et qui imitait adroitement la sévérité de la religion » *religionisque severitatem solerter imitans ;* mais il était peu » lettré. Ses prédications animèrent tellement les esprits dans » plusieurs contrées de la France et de l'Allemagne, qu'un » grand nombre de Juifs furent massacrés. L'abbé de Clair

» vaux, pour mettre les peuples en garde contre la doctrine » de Raoul, leur envoya des députés, ou leur adressa des » lettres dans lesquelles il démontra clairement, d'après » l'Écriture sainte, que les Juifs, à cause de l'énormité de » leurs crimes, devaient être dispersés, mais non pas tués. » *Judæos, ob scelerum suorum excessus, non occidendos, sed dispergendos fore.*

Otton parle ensuite de l'assemblée convoquée à Spire par le roi des Romains, où l'abbé de Clairvaux engagea ce prince et Frédéric, fils de son frère, ainsi que d'autres princes et grands d'Allemagne, à prendre la croix. Il nous peint le désespoir du vieux duc Frédéric, qui ne pouvait se consoler de voir son fils enrôlé parmi les croisés, et ne pardonnait pas à son frère Conrad d'avoir permis à ce jeune prince de faire le serment d'aller en Asie. En vain S. Bernard vint visiter ce père infortuné; en vain il chercha à le consoler par ses discours, et lui offrit le secours de ses prières : le malheureux vieillard ne put résister à son chagrin, et mourut avant même le départ de son fils. Les moyens de persuasion employés par S. Bernard, dit Otton, n'étaient pas seulement sa piété et son éloquence, mais des miracles qu'il faisait en public et loin des regards du public. *Plurima in publico et occulto faciendo miracula.* L'abbé de Clairvaux, en arrivant à Spire, y trouva Raoul, qui était en grande faveur auprès du peuple. Il le fit venir, et lui représenta qu'il était contraire aux règles monastiques qu'un moine prêchât dans le monde la parole de Dieu sans y être autorisé. Il l'engagea à l'obéissance, et lui fit promettre de rentrer dans son couvent; ce qui indigna le peuple, dit Otton, et l'aurait porté à une sédition, s'il ne se fût rappelé la sainteté de l'abbé de Clairvaux. *Populo graviter indignante, et, nisi ipsius sanctitatis consideratione revocaretur, etiam seditionem movere volente.*

Au mois de février, le roi des Romains tint une assemblée générale à Ratisbonne, où l'abbé Adam d'York remplaça l'abbé de Clairvaux. On y lut les lettres du pape et celles de S. Bernard, et, après une courte exhortation, tous ceux qui étaient présens prirent la croix. « Chose étonnante! » ajoute l'historien, il se présenta un si grand nombre de lar» rons et de voleurs pour se croiser, que personne d'un esprit » sensé ne put douter qu'un changement si soudain et si étrange » ne fût opéré par le Très-haut. » *Ut nullus sani capitis hanc tam subitam quàm insolitam mutationem ex dextera Excelsi pervenire non cognosceret.* Ladislas duc de Bohème, Odoacre marquis de Stirie, Bernard comte de Carinthie, reçurent

la croix. Mais les Saxons, qui avaient pour voisins quelques peuples encore idolâtres, refusèrent de partir pour l'Orient, et résolurent de se croiser contre ces mêmes peuples. Otton remarque qu'ils ne portaient pas la croix comme les autres croisés, c'est-à-dire simplement cousue sur leurs habits, mais qu'ils la portaient en haut, posée sous la figure d'une roue.

L'évêque de Frisingen ne donne pas en entier la lettre de S. Bernard lue à l'assemblée de Ratisbonne. On la trouve tout entière dans les œuvres de S. Bernard, ainsi qu'une autre, adressée à Mainfroi évêque de Brixen et aux peuples de la Gaule cisalpine. En comparant ces deux lettres, on voit que c'étaient des espèces de circulaires dont l'auteur variait la forme et les expressions, mais dont le fonds était toujours le même. On peut en dire autant d'une lettre écrite à l'évêque de Mayence contre le prédicateur Raoul, dont S. Bernard traite la doctrine d'hérésie nouvelle. Il trouve dans ce moine trois choses dignes de censure : l'usurpation de la prédication, le mépris des évêques, et l'approbation qu'il donnait au massacre des Juifs. Dans son indignation, l'abbé de Clairvaux s'écrie : « O science monstrueuse ! ô sagesse infernale, contraire aux prophètes, odieuse aux apôtres et subversive de la piété et de la grâce ! »

S. Bernard était si rempli de ces sentimens, qu'on en retrouve des traces dans toutes les lettres qu'il écrivait alors aux fidèles pour les exhorter à prendre la croix.

Comme les lettres adressées aux évêques ainsi qu'aux peuples de la France orientale, de la Bavière et de la Gaule cisalpine, peuvent faire connaître non-seulement l'éloquence de S. Bernard, mais la manière dont on prêchait alors la croisade, nous croyons devoir en donner ici un extrait étendu.

« J'ai à vous entretenir, dit-il en commençant, de l'affaire du Christ, d'où dépend tout votre salut. L'autorité du Seigneur et la considération de votre propre utilité excuseront à vos yeux l'indignité de la personne qui vous parle. Je suis peu de chose en effet ; mais je desire vivement que vous soyez sauvés par les entrailles de Jésus-Christ. Mon intention en vous écrivant est de m'adresser à vous tous. Je le ferais plus volontiers de vive voix, si j'en avais la force, comme j'en ai le desir. Mes frères, voici le temps du salut : l'univers s'est ému, il a tremblé, parce que le Dieu du ciel a commencé à perdre la terre où il a été vu, où il a passé comme homme plus de trente ans avec les hommes ; terre qu'il a illustrée par des miracles, qu

» a consacrée par son sang, où les premières fleurs de la ré-
» surrection ont apparu. Aujourd'hui, à cause de nos péchés,
» les ennemis de la croix ont levé leur tête sacrilége : ils ra-
» vagent par le glaive cette terre sainte, cette terre de pro-
» mission ; et si personne ne s'y oppose, ils vont fondre sur
» la cité même du Dieu vivant, pour y renverser les mo-
» numens de notre rédemption, souiller les lieux saints
» qui furent rougis du sang de l'agneau sans tache. O dou-
» leur ! dans leur zèle impie, ils brûlent d'envahir le sanc-
» tuaire même de la religion chrétienne, et de fouler aux
» pieds la couche mystérieuse où Jésus, notre vie, s'endormit
» pour nous dans le sein de la mort.

» Et vous, hommes courageux, vous, serviteurs de la croix,
» que faites-vous? livrerez-vous ainsi les choses saintes aux
» chiens et les perles aux pourceaux? Combien de pécheurs,
» en confessant avec larmes leurs péchés, en ont obtenu le
» pardon dans ces lieux, depuis que le glaive de vos pères
» les a purgés des païens impurs! L'ennemi du genre humain
» en a été témoin, et il en a frémi de rage. Il a excité les vases
» de son iniquité, et il ne laissera aucune trace, aucun ves-
» tige d'une si grande piété, s'il peut un jour (ce qu'à Dieu
» ne plaise!) se rendre maître du saint des saints. Quel motif
» de douleur inconsolable pour tous les siècles, car la perte
» serait irréparable ! mais sur-tout quelle confusion infinie,
» quel opprobre éternel pour cette génération perverse !
» Cependant, mes frères, quelles sont nos pensées ? la main
» de Dieu s'est-elle raccourcie, ou bien est-elle devenue im-
» puissante, pour qu'il appelle des vers de terre à la défense
» de son héritage ? Ne peut-il pas envoyer des légions
» d'anges, ou seulement dire un mot, et la Terre-sainte
» sera délivrée? Il peut tout quand il le veut. Mais, je vous le
» dis, le Seigneur votre Dieu vous tente. Il a porté ses re-
» gards sur les enfans des hommes, pour voir s'il n'en
» trouverait point qui prissent part à sa douleur : car le
» Seigneur a pitié de son peuple ; il prépare des moyens de
» salut à ceux qui l'ont abandonné. Voyez de quel artifice il
» se sert pour vous sauver. Pécheurs, considérez la profon-
» deur de sa tendresse pour vous, et prenez-y confiance. Il
» ne veut pas votre mort, mais il veut que vous vous con-
» vertissiez et que vous viviez ; c'est pour cela qu'il cherche
» une occasion, non contre vous, mais pour vous. Quelle
» occasion mieux choisie et que Dieu seul pouvait trouver,
» que celle qui rappelle à son service, comme s'ils avaient
» toujours pratiqué la justice, les homicides, les ravisseurs,

» les adultères, les parjures, et tous ceux qui sont couverts » d'autres crimes! N'ayez point de défiance, pécheurs; le » Seigneur est indulgent. S'il voulait vous punir, non-» seulement il ne demanderait pas que vous le servissiez, il » refuserait au contraire le service que vous lui offririez. Je » vous le répète, pensez aux trésors de la bonté du Très-» haut, réfléchissez à sa miséricorde : tandis qu'il desire » venir à votre secours, il feint d'avoir besoin d'être se-» couru lui-même; il veut paraître votre débiteur, afin de » payer le service que vous lui rendrez par le pardon de » vos péchés et par une gloire éternelle. Heureuse généra-» tion, vous dirai-je, qui vit dans un temps si riche en in-» dulgence, dans une année de véritable jubilé, où le » Seigneur se montre si facile à apaiser! car cette béné-» diction se répand sur tout le monde, et tous volent à l'envi » au signe du salut.

» Puisque votre terre est féconde en hommes coura-» geux et qu'il y naît une jeunesse robuste, puisque votre » gloire et le bruit de votre valeur ont rempli l'univers, » hâtez-vous, par zèle pour le nom chrétien, de prendre ces » armes que la fortune accompagna toujours. Que votre » milice ne cesse point d'être sur pied; mais abjurez cette » malice qui a coutume de vous abattre et de vous perdre » les uns les autres. Quelle fureur cruelle vous porte en » effet à percer de votre épée le corps de votre prochain, » dont l'ame périt peut-être en même temps? Celui même » qui triomphe n'a pas de quoi se glorifier. Lorsqu'il se » réjouit d'avoir abattu son ennemi, son ame est tra-» versée par le glaive qui l'a fait triompher : c'est folie, et » non courage, de s'abandonner à de pareils combats; c'est » faire preuve de démence, et non d'audace. Braves et cou-» rageux guerriers, il se présente aujourd'hui une guerre » où vous aurez tout à gagner et rien à craindre : car en » triomphant vous vous couvrirez d'une gloire réelle; en » succombant vous acquerrez de vrais biens. Et vous qui » vous occupez à amasser les richesses de ce monde, prenez » garde de laisser échapper les trésors qui vous sont offerts; » prenez la croix, et vous obtiendrez le pardon de toutes » les fautes que vous aurez confessées avec un cœur contrit. » Cette croix est peu de chose par elle-même; mais, si vous » la portez avec dévotion, elle vous fera obtenir le royaume » de Dieu. Ceux qui ont déjà pris ce signe céleste ont bien » agi; ceux qui le prendront agiront de même. Mais gardez-» vous d'apporter trop de précipitation dans cette entreprise;

» choisissez parmi vous des chefs belliqueux et habiles ; » faites en sorte que toute l'armée du Seigneur parte en même » temps, afin qu'elle ait par-tout la même force et qu'elle » puisse résister à toute violence. Dans la première expé» dition, avant que Jérusalem fût prise, un nommé Pierre, » dont vous avez sûrement entendu parler souvent, conduisit » seul tous ceux qui s'étaient attachés à lui, et s'exposa à tant » de périls, que très-peu y échappèrent : les uns périrent de » faim, les autres par le glaive. Il est bien à craindre que si » vous faites de même, il ne vous arrive pareil malheur. » Vous en préserve le Dieu qui est béni dans les siècles ! » *Amen.* »

Nous ferons remarquer ici que c'est sur ces lettres de S. Bernard que nous avons fait le discours que nous mettons dans la bouche de cet orateur de la croisade, à l'assemblée de Vézelai. Si nous n'avons pu rendre ses expressions, nous avons du moins essayé de rendre ses idées. Nous avons regretté que le discours que cet abbé prononça réellement ne nous ait pas été transmis : mais toutes nos recherches pour en découvrir la trace ont été sans fruit. Comme la seconde croisade eut des suites funestes, et que S. Bernard fut obligé de se justifier de l'avoir prêchée, on doit croire que son premier soin fut d'anéantir un discours qui avait annoncé au nom du ciel les plus brillans succès. Tout ce qui nous reste de S. Bernard sur cette croisade, ce sont les lettres dont nous venons de parler, et l'apologie qu'il adressa au pape Eugène III, et qui se trouve dans son ouvrage intitulé *de Consideratione*. Mais revenons à Otton de Frisingen. Voici comment il peint le départ de Conrad : « Lorsque les rigueurs de l'hiver furent » dissipées, et que l'humidité bienfaisante du printemps eut » fait sortir du sein de la terre les fleurs et les herbes, lorsque » la verdure des campagnes, embellissant la surface de la » terre, souriait à l'univers, *orbi arrideret,* le roi Conrad s'em» barqua sur le Danube à Ratisbonne. » En parlant du départ de l'armée, qui en partie s'avançait par terre, en partie s'embarquait sur les fleuves et les rivières, il dit qu'elle était si nombreuse, que les fleuves suffisaient à peine à porter les croisés, et les plaines à les contenir. C'est une exagération qu'il est inutile de relever, et qui fait connaître le style et la manière d'écrire d'Otton de Frisingen : il tombe trop souvent dans ce défaut.

Otton de Frisingen, en traversant avec les croisés la Hongrie, eut l'occasion de connaître les mœurs et le

caractère des Hongrois; et tout ce qu'il dit sur ce peuple venu du fond de la Tartarie, est fait pour exciter aujourd'hui la curiosité des lecteurs éclairés. « Les Hongrois, dit-il, » ont un air farouche, les yeux enfoncés, la taille petite; » leur caractère est féroce, leur langage barbare : en sorte » qu'il faut accuser la fortune, ou plutôt admirer la patience » divine, qui a laissé, je ne dirai pas ces hommes, mais ces » monstres, prendre possession d'un pays si agréable. Cependant les Hongrois ont cela de commun avec les Grecs, » qu'ils n'entreprennent jamais aucune grande affaire » qu'après de longues délibérations. Comme ils ont dans » les bourgs et dans les villes très-peu de maisons en bois, » encore moins en pierre, parce qu'ils les dédaignent, ils » passent toute la saison de l'été et de l'automne sous des tentes. » Les grands portent avec eux leur siége quand ils vont » à la cour de leur roi. Ils mettent assez d'importance aux » affaires de leur gouvernement pour en traiter et en délibérer avec soin. Ils s'en occupent plus particulièrement en » hiver, lorsqu'ils sont rentrés dans leurs demeures. Ils sont si » soumis à leur prince, qu'ils regarderaient comme un crime, » je ne dis pas de l'irriter par une opposition ouverte, mais de » murmurer en secret contre lui. Le royaume est divisé en » soixante-dix comtés. Les revenus de chaque comté sont » partagés en trois parts, dont deux sont pour le fisc, la » troisième pour le comte. Dans une aussi grande étendue » de pays, il n'y a personne, excepté le roi, qui ose amasser » de l'argent. Si quelqu'un de l'ordre des comtes a fait la plus » légère offense au roi, ou s'il est accusé par lui, même » injustement, le dernier des soldats envoyé par ordre de » la cour le saisit au milieu de ses gardes, l'enchaîne et le » traîne au supplice. On ne peut point demander au prince, » comme en Allemagne, d'être jugé par ses pairs; il n'est pas » même permis à un accusé de se justifier. La seule volonté » du prince est une loi pour tous. Quand le prince veut » conduire une armée en campagne, tous se réunissent au » moindre signal en un seul corps. Les colons qui demeurent » dans les bourgs équipent, quand cela est nécessaire, neuf » hommes sur dix, ou sept sur huit, au moins, et fournissent à tous leurs besoins à la guerre : les autres restent » pour cultiver la terre. Ceux qui sont de l'ordre de la » milice, n'oseraient, dans aucune occasion, même la plus » grave, rester dans leur demeure. Il y a dans l'armée du » roi une troupe d'élite qui l'accompagne par-tout ; ce » sont des espèces de gardes du corps qui portent le nom

» de princes : ils ont l'air farouche, et leur armure leur donne » un aspect effrayant. Cependant les fils de ces gardes re- » çoivent une certaine éducation, et cette éducation leur fait » perdre quelque chose de la barbarie de leurs pères. »

On doit croire que ce portrait hideux ne manque pas tout-à-fait de vérité. Tels étaient les Hongrois au temps de la première et de la seconde croisade; mais leurs mœurs et sur-tout leurs institutions étaient déjà bien changées au temps où leur roi André partit pour la Terre-sainte. Otton de Frisingen n'aurait pu prévoir que ce peuple si barbare et si étranger à la république chrétienne deviendrait, trois siècles plus tard, le plus ferme boulevart de la chrétienté contre d'autres barbares venus comme lui de la Scythie.

Il est fâcheux qu'Otton de Frisingen, qui aime les descriptions, n'ait pas décrit aussi les mœurs des Bulgares. Après avoir suivi les croisés à travers les campagnes fertiles de la Thrace, l'historien s'arrête pour peindre un orage qui éclata dans un lieu où était campée l'armée chrétienne. La vallée dans laquelle les pélerins allemands avaient dressé leurs tentes, était couverte d'une riante verdure, et coupée par une petite rivière qui se jetait près de là dans la Propontide ou le Bras de Saint-George. « J'avoue, dit Otton, que pendant » tout le temps de notre pélerinage nous n'eûmes point de » campement plus agréable. La veille de la fête de la Nativité, » il s'éleva le matin un petit nuage qui amena une pluie » douce; mais tout-à-coup cette pluie fut suivie d'un déluge » d'eau et d'un vent si impétueux, que toutes nos tentes furent » renversées. Nous étions alors à réciter les *laudes*, lors- » qu'un cri d'alarme retentit au loin. La petite rivière s'é- » tait tellement grossie, soit par le reflux de la mer voisine, » soit par les pluies, soit par la rupture des cataractes du » ciel, soit enfin par la vengeance de Dieu, qu'elle inonda » toute l'armée. Que faire? Nous étions d'autant plus étonnés, » que nous regardions cette inondation plutôt comme l'effet » de la justice divine que comme un accident de la nature. » Cependant nous courûmes à nos chevaux, et chacun essaya » comme il put de traverser la rivière. Vous auriez vu les » uns nageant, les autres se tenant aux chevaux; ceux-ci, » pour échapper au danger, misérablement attachés à des » cordes; ceux-là se précipitant sans ordre dans le fleuve : » s'embarrassant les uns les autres, ils furent ou noyés, ou » entraînés par la force du courant, ou écrasés contre des » rochers, ou engloutis par les ondes. Plusieurs qui ne sa- » vaient pas nager, s'attachèrent à ceux qui nageaient, et

» les entraînèrent de telle sorte, que tous ensemble furent » submergés. Ceux qui purent se sauver, et j'étais du nombre, » dans la tente du duc Frédéric, laquelle resta seule intacte » au milieu du désastre, entendirent la messe, non avec joie, » mais avec une grande amertume de cœur ; car les gémissemens et les cris de nos compagnons frappaient nos oreilles. » Dans cette situation, nous chantâmes le *Gaudeamus*. Enfin » les uns passèrent le fleuve avec beaucoup de peine et de » crainte ; les autres, réunissant les chariots ou les instru» mens qu'ils pouvaient avoir, en formèrent une espèce de » barrière contre l'impétuosité de l'eau, et, dans cet état » désespéré, attendirent la fin de l'inondation. Il est inutile » de dire quelle perte l'armée éprouva, soit en hommes, » soit en objets nécessaires pour notre longue marche. Le » lendemain, lorsque les eaux se furent retirées, et que la » surface de la terre reparut à nos regards, vous auriez eu » pitié de nous voir tous dispersés çà et là. L'aspect de nos » tentes, qui la veille était si gai, n'offrait plus qu'un spec» tacle désolant; et l'on put voir plus clairement que le jour » combien est grande la puissance divine, combien sont » peu durables les plaisirs des hommes. »

Cette description, qui diffère peu de celles que les historiens grecs ont faites de cet événement, et les réflexions dont elle est accompagnée, peignent bien l'esprit d'Otton de Frisingen et celui des pèlerins allemands. Voilà, au reste, le seul événement de la seconde croisade dont l'historien ait parlé avec étendue. Il ne dit rien de la défaite de Conrad, et déclare qu'il abandonne à d'autres le soin de raconter le siége de Damas, ou qu'il s'en occupera peut-être lui-même dans un autre temps. S'il met peu d'importance à faire connaître cette croisade, il en met beaucoup à la justifier. Les raisonnemens qu'il fait à ce sujet sont trop singuliers pour que nous n'en fassions pas au moins connaître le sens et l'esprit.

L'évêque de Frisingen, en convenant que la croisade n'a pas été bonne en tout, soutient qu'au moins elle a été bonne pour ceux à qui elle a procuré la palme du martyre, pour ceux qu'elle a sanctifiés devant Dieu. Pour appuyer cette distinction, il en fait beaucoup d'autres. « Quand je dis, » ajoute-t-il, d'une chose, qu'elle est bonne absolument, » j'entends qu'elle est bonne de sa nature; ce qui est de » même de ses espèces. Quand je dis qu'elle est bonne re» lativement, je considère plutôt son utilité que son essence. » La définition ainsi adoptée s'applique à beaucoup de choses : » ainsi un cheval, ajoute le grave historien, est bon pour le

» service qu'il rend en voiturant; un habit est bon pour » l'utilité qu'il y a d'être vêtu; un aliment est bon pour nous » nourrir. Par la même raison, ce qui est dit bon à une es- » pèce, est dit mauvais à une autre: ainsi la jusquiame nour- » rit le passereau et elle tue l'homme. Une même chose aussi » sera bonne et ne sera pas bonne à des espèces semblables » ou à une espèce en particulier, selon diverses circons- » tances : par exemple, nous disons, *L'eau est bonne à celui » qui sent la chaleur de la fièvre, Le vin est bon à celui qui » a l'estomac faible;* ce qui ne veut pas dire que ce qui est » bon à un seul homme et dans un cas particulier, soit bon » de son essence et à tout homme indifféremment. »

Il est curieux d'entendre toutes ces choses à propos d'une croisade; mais Otton ne s'en tient pas là. Voici comment il prouve que tout est relatif et que rien n'est absolu : « De » ce que l'Éthiopien, dit-il, a la dent blanche, doit-on con- » clure qu'il est blanc, ou, de ce qu'il n'a pas la dent noire, » doit-on conclure qu'il n'est pas noir? » L'évêque de Frisingen ne craint pas de s'élever plus haut dans ses comparaisons, et d'invoquer dans ses similitudes l'exemple même de la rédemption : « Nous disons tous les jours » (ce sont les paroles de l'auteur) « qu'il n'était pas bon aux Juifs » de crucifier, à Judas de trahir Jésus-Christ, quoique cela » nous fût bon à nous tous. De même que, dans la philoso- » phie humaine, avoir la dent blanche n'empêche pas l'Éthio- » pien d'être noir, de même, dans la sainte Écriture, la malice » des Juifs n'empêche pas que la passion du Christ ne soit » bonne à tous les chrétiens. » Après ces raisonnemens, Otton conclut en ces termes : « En raisonnant *à pari* sur » notre expédition, nous dirons que, si elle n'a pas été bonne » par son issue, elle l'a été néanmoins pour le salut des ames : » ainsi l'on doit la regarder comme un bien, sinon par sa » nature, du moins par son utilité. »

Nous avons beaucoup abrégé cette dissertation scolastique, dont le ridicule ressemblerait aujourd'hui à de l'impiété. Nous pensons que nos citations doivent suffire pour montrer et faire apprécier les subtilités qu'on employait alors dans les écoles. Otton avait puisé ses argumentations dans Aristote, et rien n'est plus singulier que de voir un évêque demandant des armes au philosophe de Stagire pour défendre une croisade.

Le pape Eugène, en écrivant au roi Conrad pour le consoler de la malheureuse issue de son expédition, se montre plus raisonnable que l'évêque de Frisingen; il ne cherche

point à excuser des désastres, il exhorte le prince à les supporter avec patience et en toute humilité. Ces exhortations du pontife de Rome valent mieux sans doute que tous les vains raisonnemens d'Otton. C'était tout ce qu'il y avait de mieux à dire sur une entreprise dont personne ne pouvait être responsable, en ce qu'elle était comme l'ouvrage du siècle, et qu'elle avait été inspirée et dirigée bien moins par les hommes que par les passions qui dominaient alors les esprits. On pouvait la considérer comme ces maladies contagieuses qui dévorent quelquefois l'espèce humaine, et le pape n'avait rien de mieux à faire que d'exhorter les princes et les peuples à la résignation et à la patience.

La continuation d'Otton par Radevic ne dit rien des guerres saintes.

Chronique d'Otton de Saint-Blaise, depuis l'an 1146 jusqu'à l'an 1209 (1).

OTTON, qui vivait à la fin du XII.e siècle, était moine d'un monastère fondé par Otton-le-Grand dans le diocèse de Constance, près de la forêt Hercynienne. Ce monastère, mis sous l'invocation de S. Blaise, appartenait à l'ordre de Saint-Benoît.

Le moine Otton s'est proposé dans sa chronique de continuer celle de l'évêque de Frisingen. Son style est plus pur et plus clair que celui de son prédécesseur ; mais son récit manque quelquefois d'exactitude.

Dans sa relation très-abrégée de la seconde croisade, il dit que S. Bernard parcourut toute la France et l'Allemagne, en opérant des miracles par la vertu de son éloquence, qui était plus pénétrante que le glaive. *Omni gladio ancipiti penetrabiliori.*

Passant rapidement aux événemens qui préparèrent la troisième croisade, l'auteur attribue l'entreprise formée par Saladin contre les chrétiens d'Orient, à la connaissance qu'avait ce sultan des divisions et de la corruption qui régnaient parmi les colonies chrétiennes de la Syrie. Il raconte brièvement les victoires par lesquelles ce prince porta la désolation dans la Terre-sainte et réduisit l'Église d'Orient à l'état le plus déplorable.

---

(1) Ottonis de Sancto-Blasio Chronicon ab anno 1146 usque ad annum 1209. (Tom. VI, pag. 866.)

Le récit du moine Otton n'est point exempt d'erreurs. Par exemple, il dit qu'après la bataille de Tibériade, le roi Gui et le grand maître du temple furent conduits à Damas, et qu'ils furent décapités dans cette ville. (Nous n'avons pas besoin de relever ce qu'il y a d'inexact dans cette assertion). Le chroniqueur parle avec quelque étendue de la troisième croisade, et surtout de l'expédition et de la mort de Frédéric. Ce prince se croisa dans une assemblée tenue à Mayence, et les grands de l'empire suivirent son exemple; des cardinaux se répandirent dans les provinces d'Allemagne, et dans leurs prédications, ils exhortèrent les chrétiens à quitter leur père, leur mère, leur femme, leurs enfans et leurs biens, pour prendre la croix et suivre l'empereur. Celui-ci ayant fixé le départ au mois de mai, il fut ordonné que les plus pauvres de l'armée emporteraient avec eux au moins trois marcs d'argent, pour les frais de leur voyage, et les plus riches, une somme proportionnée à leurs facultés : il fit prononcer l'anathême, ajoute l'historien, contre les pélerins qui n'auraient pas trois marcs, ne voulant pas que l'armée chrétienne eût à sa charge une troupe qui ne ferait que l'embarrasser.

Frédéric, dans son passage à travers la Hongrie, ne rencontra ni obstacle ni ennemi. Les Bulgares ayant essayé d'arrêter sa marche, il s'avança dans leur pays l'épée à la main, et ceux qui lui résistaient recevaient la mort. Il en fit pendre sur les deux côtés de la route aux branches des arbres, afin de montrer, dit l'historien, qu'il allait visiter le tombeau du Seigneur, non point avec le bourdon et la panetière, mais avec la lance et l'épée. En racontant la marche des Allemands dans la Grèce, et la perfidie des Grecs, le chroniqueur dit que l'empereur triomphait toujours par la puissance romaine et la valeur germanique. *Romanâ potentiâ germanicâque fortitudine.*

Frédéric entra en Asie; toute la Romanie reconnut la puissance de ses armes; mais le sultan d'Icone, à l'approche des Allemands, avait fait transporter tous les vivres du pays dans des places fortes, et *comme un barbare, comme un Scythe perfide,* il ne voulut leur fournir aucune provision, ce qui mit les croisés dans la nécessité de manger des mulets, des ânes et des chevaux. Frédéric hésita d'abord à attaquer les Turcs, mais provoqué à plusieurs reprises, il opposa la guerre à la guerre, dissipa les armées des Turcs, et s'empara de leur capitale. Othon de Saint-Blaise, dans le récit qu'il fait des victoires remportées par les chrétiens, ne paraît pas avoir écrit d'après des documens authentiques. (Nous renvoyons ici nos lecteurs à la chronique de Godefroi, et

surtout à la relation de Tagenon et de l'auteur anonyme de l'expédition d'Asie, tous deux témoins oculaires.) Notre chroniqueur n'est pas mieux informé, lorsqu'il fait noyer l'empereur Frédéric près de la ville de Tarse. Voici comment il déplore la mort de ce prince : « La terre se tut devant lui, » *terra siluit in conspectu ejus;* mais Dieu terrible dans ses » conseils sur les enfans des hommes, montra que le temps » n'était pas encore venu d'avoir pitié de Sion. Car, après » tant et de si grandes prospérités, il *rompit la corde de* » *l'espérance, et brisant l'ancre de la barque de saint Pierre,* » *qui paraissait si ferme dans la main de Frédéric, il permit* » *que cette barque non encore purifiée de ses souillures, fût de* » *nouveau battue par la tempête de ce monde.* »

Les entrailles de l'empereur, poursuit Otton, furent ensevelies à Tharse, et ses os portés à Antioche pour y être inhumés avec les cérémonies qui convenaient à un roi. Nous observerons ici que d'autres chroniqueurs font ensevelir Frédéric Ier. à Tyr, et telles sont les vicissitudes humaines que nous présente cette partie de l'histoire, qu'on ne peut dire aujourd'hui avec précision le lieu où reposent les cendres d'un prince qui avait fait trembler l'Asie. Frédéric de Souabe, ayant pris le commandement de l'armée, la conduisit à Antioche, où la peste moissonna un grand nombre de pélerins. De là, il alla rejoindre les croisés qui faisaient le siége d'Acre. Peu de temps après son arrivée, ce prince fut attaqué d'une fièvre dont il mourut. « Ainsi, dit Otton, cette » noble et illustre vertu impériale, l'espoir de toute l'Église, » fut réduite à rien dans le père et dans le fils; elle passa » comme une eau qui s'écoule. Si ces deux princes eus- » sent vécu, s'ils eussent joint ensemble avec leur armée » celle qui était devant Acre, quelle nation, quel pays, quel » prince d'Orient, ou plutôt quelle force de tous les rois » d'Orient, aurait pu résister à la puissance de l'Italie, à la » bravoure et à l'habileté des Français, et, plus que cela » encore, à la vigueur et au courage des Allemands? » Après avoir prié Dieu d'accueillir l'âme de Frédéric parmi les esprits des bienheureux, Otton parle du siége d'Acre; mais il n'entre dans aucun détail. Il n'est pas exact lorsqu'il dit qu'avant la prise de la ville, le roi de France, ayant appris qu'on avait fait une invasion dans ses états, abandonna le siége, préférant, ajoute-t-il, son royaume terrestre au royaume céleste. L'auteur rapporte qu'après la reddition de la place, le roi d'Angleterre fit arborer sur les tours les étendards victorieux de son armée, comme pour s'attribuer tout l'honneur du triomphe. Ayant reconnu le drapeau du duc Léopold sur une des tours de la ville, Richard ordonna qu'on

abattît l'étendard autrichien et qu'on le foulât aux pieds dans la boue. Il accabla en outre le duc d'outrages. Ensuite il fit distribuer aux siens tout le butin qui avait été acquis par la sueur de tous, *communi universorum sudore acquisita*. Il frustra ainsi les autres croisés des richesses promises à leur valeur, et s'attira par-là la haine générale. Comme ce prince surpassait tous les guerriers par sa force, dit Otton, il voulait tout régler à son gré, et méprisait les autres chefs. Cependant les guerriers allemands et italiens, irrités de sa conduite, auraient résisté au roi, s'ils n'avaient été retenus par les chevaliers du Temple : mais à la fin, ne pouvant supporter la perfidie anglaise, et s'indignant d'être soumis à des Anglais, ils remontèrent sur leurs vaisseaux, et s'en retournèrent dans leur pays avec le duc Léopold. Le roi resta avec les siens et se battit tous les jours contre les infidèles. (Ici le récit d'Otton de Saint-Blaise est très-incomplet et manque d'exactitude. Pour connaître la vérité, il faut lire les chroniques de Sicardi, de Raoul de Coggeshale et de Geoffroi Vinisauf.)

Voici comment il raconte la captivité de Richard en Autriche: « Le roi d'Angleterre aborda avec peu de monde sur » les terres du duc Léopold : se ressouvenant de l'outrage » qu'il avait fait au prince allemand lors de la prise d'Acre, » et craignant d'être reconnu, il quitta tout ce qui pouvait » le déceler, et entra sous un habit fort simple dans une » auberge près de Vienne, pour y prendre de la nourriture. » Il n'avait que quelques personnes avec lui. Pour se mieux » cacher, il se mit dans la cuisine à tourner la broche. Mais » il avait oublié d'ôter de son doigt un anneau de prix. » Quelqu'un de la suite du duc, qui avait vu le roi à Acre, » sortit par hasard de la ville, et entra dans l'auberge où » Richard faisait rôtir des poulets. A la vue de son anneau, » cet homme examina le roi, le reconnut, mais dissimula. » Il retourna aussitôt à la ville, et alla faire part de sa dé- » couverte au duc, qui en ressentit beaucoup de joie. Le » prince monte aussitôt à cheval, et, suivi d'une troupe de » guerriers, il va chercher Richard, qu'il fait prisonnier, en » se moquant de son déguisement et du métier qu'il faisait. » Il le fit garder dans une étroite prison, et lui rendit ainsi » les outrages qu'il en avait reçus. Cependant, ajoute Otton, » plusieurs désapprouvèrent cette conduite du duc, et la re- » gardèrent comme un sacrilége commis envers un pélerin » du Saint-Sépulcre. Cette improbation n'adoucit point la mi- » sère du roi captif. »

Le duc livra son auguste prisonnier à l'empereur. Plusieurs sujets de Richard vinrent en Allemagne pour le visiter, et offrirent des dons à leur maître. Le pape excommunia le duc, dit notre auteur, afin qu'un si mauvais traitement fait à un pélerin du Saint-Sépulcre ne détournât pas les chrétiens du pélerinage d'outre-mer. Otton raconte ensuite de quelle manière Richard fut délivré, et à quel prix sa rançon fut mise. Il dit que pour la payer on épuisa les trésors des églises d'Angleterre, et que les calices, les croix et autres ornemens sacrés formèrent la plus grande partie de cette rançon.

L'empereur employa le prix de la rançon de Richard à lever et à entretenir une armée, qu'il envoya dans la Pouille. Après la conquête de la Sicile, une partie de cette armée fut envoyée en Palestine. Avec ce secours, les chrétiens du pays enlevèrent plusieurs châteaux, et forcèrent les infidèles à demander la paix. Les Sarrasins effrayés profitèrent de la trève pour fortifier leurs villes, et sur-tout Jérusalem, qu'ils environnèrent d'un double mur et de fossés profonds; ils laissèrent toutefois aux chrétiens la liberté de visiter le Saint-Sépulcre, à la condition de payer un tribut. Mais le pape, dans la crainte que les païens ne s'enrichissent des offrandes des fidèles, interdit à ces derniers le saint pélerinage, et frappa d'excommunication ceux qui désobéiraient à ses décrets.

Otton de Saint-Blaise donne quelques détails sur la quatrième croisade, dont le principal événement fut le siége de Thoron. Comme quelques autres chroniqueurs, il attribue le mauvais succès de ce siége à la trahison des Templiers. « On » rapporte, dit-il, que des chevaliers du Temple, gagnés par » l'argent des infidèles, persuadèrent au chancelier Conrad » qui était à la tête de cette expédition, de lever le siége. Les » croisés ayant ainsi vendu le Christ aux païens, comme au- » trefois on le vendit aux Juifs, se retirèrent. » *Sicque vendito Christo, tradito paganis per castellum, sicut olim Judæis, recesserunt.* « Cependant les Templiers ne gagnèrent pas plus » à cette trahison que Judas avec ses trente pièces d'argent; » car ils ne reçurent des infidèles qu'une monnaie fausse, re- » couverte d'or, et il ne leur resta qu'un opprobre éternel pour » prix de leur félonie. Si cette forteresse était tombée au pou- » voir des chrétiens, ajoute Otton, la puissance des infidèles » aurait été très-affaiblie dans la Terre-sainte. Le chancelier » repassa aussitôt la mer, et retourna à son siége de Wurtz- » bourg. »

Otton de Saint-Blaise raconte la mort de Henri de Champagne, roi de Jérusalem, avec des circonstances qu'on ne trouve point dans d'autres chroniques, et qui ne paraissent guère vraisemblables.

« L'armée des pèlerins, nous dit-il, qui était établie devant » Acre, scandalisée des discours des Templiers, des Hos» pitaliers, et des barons du pays, et détestant le commerce » et certaines intelligences secrètes qu'ils avaient avec les » infidèles, abandonna leurs drapeaux, et, se dirigeant » d'après elle-même, livra aux Sarrasins plusieurs combats » généraux et particuliers, où elle obtint souvent la victoire » et de brillans succès. Les chrétiens du pays, voyant que » tout succédait au gré des pèlerins (nous tenons ce fait de » ceux qui étaient de cette expédition), et craignant plus » la valeur et l'habileté des croisés allemands que la malice » des infidèles, leur préparent des embûches, et délibèrent, » de concert avec les Sarrasins, sur les moyens de s'en dé» faire par la ruse. Le roi Henri donna son consentement » à cet odieux complot. Les chrétiens de la Palestine crai» gnaient que si les pèlerins l'emportaient sur les infidèles, » ils ne les chassassent eux-mêmes du pays et n'en demeu» rassent maîtres par la force ; c'est pourquoi ils résolurent la » mort ou la captivité des croisés allemands : car ils ne vou» laient conserver le pays maritime qu'à cause de sa fertilité » et de sa richesse, et non à cause de Jérusalem et du tom» beau du Seigneur, dont ils se souciaient peu. Le roi Henri » était alors à Acre. Un jour qu'il était, avec ceux que l'histo» rien allemand appelle ses complices, à la fenêtre d'une tour » très-élevée, et qu'il les consultait sur la manière dont il expo» serait les pèlerins à la mort avec l'aide des infidèles, il » éprouva le juste jugement de Dieu; car il tomba de cette » fenêtre, et, s'étant brisé tous les membres, il expira. Le con» seil des méchans fut ainsi dissipé, et leur but fut manqué. »

Ce récit d'Otton de Saint-Blaise, comme nous l'avons dit, n'est pas vraisemblable; mais il sert néanmoins à montrer jusqu'à quel point l'esprit de division et de discorde régnait entre les croisés allemands et les chrétiens de la Palestine. On peut expliquer par ces divisions la déplorable issue de la quatrième croisade.

Sous la date de 1205, Otton raconte assez brièvement la prise de Constantinople par les Latins, et il regarde cet événement comme une juste vengeance que Dieu tira des Grecs pour les injustices dont ils s'étaient rendus coupables envers tous ceux qui allaient depuis très-long-temps à Jéru-

salem. « Mais, dans sa colère, dit-il, le Dieu des vengeances n'oublia point sa miséricorde, puisqu'il se servit des chrétiens, et non des païens, pour punir ces enfans de perdition, sans doute afin que les précieuses reliques des saints que renfermait Constantinople, ne fussent point souillées par les mains des infidèles, et pour qu'elles fussent transportées ailleurs par des disciples du Christ, qui auraient pour ce dépôt sacré le respect et la vénération qu'il inspire aux hommes pieux. »

Ces réflexions, écrites sous l'influence des idées dominantes, terminent tout ce que l'auteur a dit sur les croisades.

Dans le volume où Muratori a inséré la chronique que nous venons d'analyser, est un *Commentaire de sire Raul ou Raoul de Milan sur les actions de l'empereur Frédéric I.er* Cet ouvrage, d'un auteur contemporain du prince dont il raconte les exploits, ne parle point des croisades : mais, comme il se termine à la mort de Frédéric, on y trouve quelques détails sur l'expédition dans laquelle cet empereur perdit la vie ; plusieurs de ces détails se trouvent répétés dans Sicardi, dans Tagenon, dans Otton de Saint-Blaise, et n'offrent rien qui mérite une attention particulière.

Chronique de Sicardi, évêque de Crémone (1).

Nous savons de Sicardi lui-même qu'il fut élevé à la dignité d'évêque en 1185, qu'il alla deux ans après en Allemagne, qu'en 1199 il fit un voyage à Rome, qu'en 1203 il séjourna en Arménie, avec Pierre cardinal légat du saint-siége, et que l'année suivante il se rendit à Constantinople par ordre de ce légat, pour y célébrer dans l'église de Sainte-Sophie l'ordination de plusieurs ecclésiastiques. On sait qu'en cette année Constantinople tomba sous la domination des Latins. Revenu dans sa patrie, Sicardi mourut en 1215.

La chronique de cet évêque remonte aux temps les plus reculés; elle n'a pas été donnée tout entière par Muratori, qui ne l'a trouvée digne du public que pour ce qui concerne le moyen âge. Elle est précieuse sous le rapport des croisades, car l'auteur était contemporain. Il raconte avec

(1) Sicardi episcopi Cremonensis Chronicon. (Tom. VII, p. 530.)

une élégance qui n'est pas ordinaire aux écrivains de son siècle, et souvent il porte dans ses jugemens une raison qu'on trouve rarement dans les chroniqueurs du temps. On peut diviser ce qu'il dit sur les guerres saintes en deux parties. La première comprend un récit assez abrégé de ce qui se passa en Europe et en Asie, lors de la première croisade. Il raconte ensuite quelques-uns des événemens qui suivirent la prise de Jérusalem. En parlant de la délivrance de Josselin, qui avait été fait prisonnier avec le roi Baudouin II, Sicardi, sans entrer dans aucun détail sur la manière dont cette délivrance eut lieu, s'exprime ainsi : « Quoiqu'on eût » employé la ruse dans cette entreprise, ce n'est point à la » ruse qu'il faut en attribuer le succès, mais à la miséri- » corde et au pouvoir de Dieu. » Le chroniqueur ne dit pas un mot de la croisade prêchée par saint Bernard.

La seconde partie de la chronique de Sicardi contient ce qui s'est passé du temps où il vivait, c'est-à-dire la prise de Jérusalem par Saladin, et la troisième croisade qui la suivit. Cette partie est beaucoup plus étendue, et mérite que nous nous y arrêtions. « La cause de l'invasion de Saladin, dit » l'auteur, fut l'iniquité des chrétiens : car, pendant que la » paix était affermie entre le sultan et le roi de Jérusalem, » les chrétiens, par l'ordre de Renaud, prince de Montréal » et seigneur de la vallée d'Hébron, s'emparèrent des cara- » vanes des Sarrasins et violèrent méchamment la paix. » (Cet esprit d'équité qui porte ici l'auteur à blâmer la violation des traités, n'est pas ordinaire chez les vieux chroniqueurs). Une autre cause de l'invasion de Saladin, selon le même historien, fut la discorde qui s'éleva entre le roi Gui et Bohémond (ou plutôt Raymond), comte de Tripoli.

Saladin, en entrant dans la Palestine, assiégea d'abord Tibériade. Le roi Gui établit son camp dans un lieu que Sicardi appelle *Marscalia*. « J'ai entendu parler d'un pré- » sage qui annonçait une prochaine défaite, dit l'auteur. La » nuit qui précéda la bataille, Héraclius, lisant dans sa tente » la leçon des *matines*, tomba sur le passage où il est ques- » tion de l'arche d'alliance qui fut autrefois prise par les » Philistins. »

Après avoir raconté les désastres qui suivirent le combat livré au point du jour, le chroniqueur dit que Conrad, marquis de Montferrat, arriva de Constantinople par la volonté de Dieu, afin de visiter le sépulcre du Seigneur. Voyant que Ptolémaïs était occupé par les infidèles, il se dirigea vers Tyr à l'aide d'un vent favorable, et les habitans de cette

ville, qui se trouvaient sans chef, le choisirent pour leur gouverneur. Saladin, venant de Beryte à Tyr, amena avec lui le père de Conrad, un de ses prisonniers, dans l'intention d'obtenir la reddition de Tyr en rendant la liberté à Guillaume et à quelques autres seigneurs. Il fit donc offrir cette condition à Conrad; mais celui-ci répondit qu'il ne livrerait pas même une pierre de la ville (*non unum lapidem civitatis daret*). Saladin, ayant menacé Conrad d'exposer son vieux père aux traits des assiégés, le nouveau gouverneur répondit qu'il lancerait lui-même la première flèche. « O heureuse impiété, s'écrie Sicardi, qui se vante de per» cer un père exposé aux traits des barbares pour le salut » des chrétiens! ô mémorable et pieuse impiété qui préfère » l'amour de Dieu à l'amour d'un père! » L'auteur ajoute que le généreux vieillard exhorta lui-même son fils à ne point racheter une vie qui était près de s'éteindre. (Les historiens arabes ont gardé le silence sur ce fait). Après sept jours de siège, Saladin revint à Acre, et bientôt il ajouta à ses conquêtes Napoli, Nazareth, Capho, Césarée de Palestine, Joppé, Alzète, Gaza, Ascalon et Jérusalem. Sans parler du siège de la ville sainte, Sicardi rapporte que Saladin *sanctifia à sa manière et fit garder le temple du Seigneur, auparavant profané par les chrétiens*. Il confia aux Syriens la garde de Bethléem et du saint tombeau; il permit à cent mille chrétiens de sortir de la ville, et les fit conduire jusqu'à Tripoli. Les pauvres et les gens de pied, dépouillés par les habitans de Tripoli et d'Antioche, entrèrent dans la Romanie, et périrent de froid et de faim. « C'est ainsi, dit » l'historien, qu'ils subirent la peine qu'ils méritaient pour » avoir souillé l'héritage du Seigneur. Remarquez, ajoute » Sicardi, que la croix fut retrouvée par l'empereur Héra» clius, que Jérusalem fut ensuite envahie sous ce même » Héraclius par les disciples de Mahomet, et que la cité de » Jésus-Christ fut perdue sous le patriarche Héraclius. Elle » avait été reconquise sous un pape nommé Urbain, et fut » subjuguée alors par les barbares sous un autre Urbain. » (Nous ferons remarquer que ces sortes de rapprochemens frappaient vivement les esprits dans ces temps reculés : aussi en trouve-t-on de fréquens exemples dans les vieilles chroniques).

L'auteur entre ensuite dans quelques détails sur le second siège de Tyr par Saladin. Les assiégés, animés par l'exemple du marquis de Montferrat, repoussèrent

les Sarrasins sur terre et sur mer. A la fin, le sultan, désespérant de prendre la ville, fit mettre le feu à toutes ses machines, et se retira la veille des calendes de janvier. Pour marque de sa douleur, il fit couper la queue de son cheval, afin d'exciter par-là les siens à venger l'affront qu'il essuyait.

Sous la date de 1189, l'évêque Sicardi nous apprend qu'il fit lui-même construire un bâtiment qu'il appelle *Bursa*, et qu'il l'envoya au secours de la Terre-sainte, chargé de guerriers et de provisions. *Bursam Cremonæ quam fecimus fabricari, ultra mare pro terræ subventione personis et rebus misimus oneratam.*

L'année précédente, les Tyriens n'osant, à cause des Sarrasins, sortir pour aller couper du bois et faire des fourrages, se voyaient pressés par la famine. Le marquis envoya, sous les ordres de Hugues de Tibériade, une petite flotte au port d'Azoth. Les Tyriens s'emparèrent de cette ville, et y firent prisonnier l'émir qui avait lui-même fait prisonnier le roi Gui. Ils délivrèrent quarante chrétiens et cinquante chevaliers captifs, et revinrent à Tyr, chargés de vivres et d'argent. L'émir fut échangé contre le père du marquis. Il arriva alors des vaisseaux remplis de pélerins. L'amiral du roi de Sicile, nommé *Marguerit*, ayant abordé avec sa flotte, força des pirates qui maltraitaient les Tyriens à s'éloigner de cette ville. Ces pirates allèrent aborder à Tripoli, où ils périrent de faim, juste châtiment qu'ils avaient mérité.

Sicardi, après avoir raconté une tentative de Saladin contre Tripoli, et l'expédition du sultan sur le territoire d'Antioche, rapporte que deux comtes de Sicile abordèrent à Tyr avec cinq cents chevaliers et cinquante galères; beaucoup d'autres pélerins arrivèrent sous la conduite de l'archevêque de Ravenne, légat du saint-siége. Le marquis, aidé de leur secours, défit un grand nombre de Sarrasins sortis de Sidon. L'empereur d'Allemagne envoya alors auprès de Saladin pour lui demander qu'il rendît la Terre-sainte; car, dit Sicardi, c'est la coutume de l'empire de déclarer d'avance la guerre à ses ennemis.

Dans l'année 1189, Ubalde, archevêque de Pise, aussi légat du saint-siége, aborda à Tyr avec un grand nombre de pélerins: comme la ville ne pouvait les contenir tous, il y eut divers avis sur ce qu'il convenait de faire. Le roi Gui arrivant alors de Tripoli, et le marquis lui refusant l'entrée de la ville, ces divisions firent naître le scandale et

la guerre civile. La plupart des pèlerins se réunirent pour aller faire le siége d'Acre. Ils se présentèrent devant cette ville au mois d'août, et, peu de temps après qu'ils eurent placé leurs tentes, ils furent eux-mêmes assiégés dans leur camp par Saladin. Ici le chroniqueur donne quelques détails sur le siége d'Acre, auquel le marquis de Montferrat vint bientôt prendre part; il établit son quartier en face de la tour des Mouches, où il fut souvent attaqué par les Sarrasins. Il fit couper des rochers qui étaient dans la mer, afin d'ouvrir un port aux vaisseaux chrétiens; et ce port, dit notre chroniqueur, est encore aujourd'hui appelé *le port du Marquis*. Les pèlerins, pour se défendre des surprises de l'ennemi, creusèrent des fossés autour de leur camp, et les chefs de l'armée décidèrent que chaque nation serait commandée par un des siens, afin d'éviter tout sujet de dispute. Quarante-cinq galères venant d'Égypte abordèrent au port d'Acre le jour de Saint-Étienne. Les pèlerins, se voyant enfermés du côté de la terre et du côté de la mer, ne perdirent point courage. Le marquis, habile dans l'art de la guerre, anima tous les esprits par ses discours, et promit aux pèlerins qu'il détruirait entièrement les galères des Sarrasins. Il partit pour Tyr sur une petite barque au milieu de la nuit, bravant cent fois la mort; et lorsqu'il eut exposé aux Tyriens les besoins de l'armée, qu'il les eut excités à armer leurs galères, tous lui répondirent : *Nous sommes prêts à vivre et à mourir avec vous*. Il aborda avec une flotte, à la fin de février, dans le port qu'il avait fait ouvrir près d'Acre, ayant pris aux Sarrasins, pendant son trajet, des bâtimens chargés de vivres. Après plusieurs attaques, la ville aurait été sans doute prise par les chrétiens, si le feu grégeois de l'ennemi n'eût incendié les tours qu'ils avaient construites. Sicardi interrompt ici sa narration du siége d'Acre pour faire le récit de l'expédition de l'empereur Frédéric.

Ce récit est en grande partie le même que celui de la plupart des chroniques que nous avons analysées. Après avoir raconté plusieurs combats livrés aux musulmans, décrit la marche des croisés, qu'il compare au peuple d'Israël traversant le désert, et avoir parlé des menaces du sultan d'Icone, qui se vantait d'avoir plus d'étendards que Frédéric n'avait de soldats, Sicardi nous représente l'empereur triomphant de tous les efforts des Turcomans et s'avançant vers leur capitale. Lorsque les Allemands furent devant Icone, Godefroi, évêque d'Hermopolis, assura qu'il avait vu S. George combattant pour les chrétiens. Comme on était alors aux

quatre-temps, l'évêque permit aux croisés de manger de la viande. L'armée invoqua le ciel et marcha au combat : la ville fut prise, et le sultan, retiré dans la citadelle, capitula et accorda aux chrétiens la facilité de s'approvisionner. Sicardi, en racontant la marche de l'empereur, rapporte que les croisés, manquant d'eau, furent conduits par un Turc à une fontaine d'eau salée, où ils burent avec avidité.

L'armée chrétienne, continuant sa route, eut encore à souffrir d'une autre espèce de Turcomans qui ne dépendaient point du soudan, jusqu'au moment où elle arriva aux montagnes d'Arménie. Là elle trouva des approvisionnemens fournis par les Grecs et les Arméniens. En descendant des montagnes, elle rencontra le fleuve Saleph, sur les bords duquel elle prit quelques jours de repos.

En racontant la mort de l'empereur, Sicardi fait cette réflexion bizarre et de mauvais goût : « Voilà que l'élé» ment liquide vainquit celui que les feux de la guerre n'a» vaient pu vaincre : celui qui avait résisté à la dureté du fer, » ne put résister à la mollesse de l'élément fluide. » *Invictus duritiâ ferri, fluidi mollitie vincitur elementi.* L'auteur suit l'armée des Allemands, conduite par le duc de Souabe, à Tarse, à Malmistra, à Antioche, puis à Acre. Revenant ensuite au marquis Conrad, il parle de sa naissance et de sa famille ; puis, passant au siége d'Acre, il fait le récit de quelques-uns des combats qui se livrèrent durant ce siége, des maux qu'éprouvèrent les assiégeans en proie à la disette, des généreux secours que leur procura le marquis de Tyr.

A la date de 1191, la chronique parle de l'arrivée devant Acre, du comte de Flandre, du duc de Bourgogne, des comtes de Nevers et de Bar, de Philippe roi de France. Il fait mention de plusieurs assauts dans l'un desquels périt Alberic Clément, qui déjà était parvenu sur les murs de la place. Au milieu des périls de la guerre, deux Sarrasins s'échappèrent de la ville, reçurent le baptême, et restèrent, dit notre chroniqueur, fidèles dans leurs œuvres. Sicardi rapporte ensuite que le marquis remit au pouvoir du roi de France la ville de Tyr, selon la promesse qu'il avait faite de la remettre à celui des deux princes, Richard ou Philippe, qui arriverait le premier. Le roi de France y envoya une garnison.

Pendant ce temps, le roi Richard soumettait l'île de Chypre et faisait prisonnier un certain Isaac qui s'en disait empereur. Il emportait de cette île d'immenses richesses, des provisions et des bestiaux, lorsqu'il rencontra sur mer un

vaisseau sarrasin, parti de Béryte et se rendant à Acre. Ce vaisseau, escorté de vingt-quatre galères, portait sept cents guerriers d'élite avec toute sorte de provisions, des armes de toute espèce, du feu grégeois, des serpens, des crocodiles et autres animaux destinés à donner la mort. Richard donna le signal de l'attaque, qui se renouvela plusieurs fois. Après un combat très-meurtrier, le vaisseau ennemi fut submergé. Il n'échappa que deux musulmans, que le roi, dit Sicardi, envoya l'un à Saladin, l'autre à la ville d'Acre, lorsqu'il fut débarqué. Malgré la division qui ne tarda pas à s'élever entre les deux rois, le siége se poursuivit avec activité. Mostub, un des émirs renfermés dans la place, après avoir obtenu du roi de France un sauf-conduit, parut devant les rois et les barons, et promit de rendre la ville avec toutes ses richesses, à condition que la garnison obtiendrait la vie sauve. A la suite de cette conférence, la ville se rendit aux conditions dont nous avons parlé dans notre Histoire. Sicardi nous apprend, à cette occasion, un fait qu'on ne trouve dans aucune autre chronique. « Les rois, dit-il, mirent des gardes aux portes, et ne laissèrent entrer que les Français et les Anglais. Les soldats » des autres nations furent honteusement repoussés, quoiqu'ils fussent occupés au siége depuis deux ans. Ceux qui » voulaient entrer recevaient des soufflets ou des coups de » bâton. Lorsque les rois se virent maîtres de près de » cinquante mille hommes, sans compter les femmes et les » enfans, dont la multitude était innombrable, lorsqu'ils se » furent emparés des vases qui renfermaient le feu grégeois, » des galères avec les salandres, de soixante-dix galions, et » de toutes les richesses qui étaient immenses, ils se partagèrent tout entre eux. Que l'église, s'écrie Sicardi, que la » postérité jugent s'il convenait à des rois qui n'étaient là que » depuis trois mois de s'approprier des richesses acquises par » le sang des autres et par les travaux de deux hivers. Ce » n'était pas à eux-mêmes, mais à Dieu, qu'ils devaient attribuer la victoire qu'ils venaient de remporter. Mais, quand » ils s'en seraient donné tout l'honneur, ne devaient-ils pas » se ressouvenir de ceux dont les os couvraient les plaines » d'Acre ? » L'historien fait monter à deux cent mille le nombre des chrétiens qui périrent à ce siége mémorable.

Sicardi, en parlant des débats élevés pour les deux prétendans au royaume de Jérusalem, nous fait connaître la division qui fut prise pour régler les droits des deux princes rivaux. On arrêta que Tyr, Sidon, Béryte et la moitié

d'Ascalon et de Joppé, appartiendraient au marquis, à titre d'hérédité; la moitié d'Acre et de tout le royaume acquis et à acquérir devait être soumise à Gui : mais, pendant que tous deux vivraient, ni l'un ni l'autre ne devaient porter le diadème. « Après ce traité, le roi de France, dit Sicardi, » distribua entre les Templiers, les Hospitaliers et le mar-» quis, cinq cents chevaliers armés et leur suite, qui se trou-» vaient à sa solde; puis il partit pour retourner dans ses états, » au grand étonnement des pélerins, qui lui criaient en face : » *Malheur à vous, qui fuyez et abandonnez la terre du Sei-» gneur!* » *VAH, QUI FUGIS ET TERRAM DOMINI DERELINQUIS!* « Le roi d'Angleterre, voyant qu'on ne lui payait point » l'argent qui avait été promis, fit, contre toute justice, tuer » tous les prisonniers, qu'il aurait dû plutôt garder et réduire » en servitude. » *Captivos omnes contra fas et licitum interfecit, qui debuerant potiùs servari et in servitutem redigi.* Nous citons ici le texte de l'auteur, parce que ces sortes de jugemens qui tendent à condamner des scènes de barbarie, se rencontrent très-rarement dans les chroniques du moyen âge; nous devons ajouter qu'on ne trouve ces sentimens de justice et d'humanité que dans les chroniques d'Italie, parce que l'Italie était plus avancée dans la civilisation que les autres contrées de l'Europe, et que l'habitude d'être gouvernés par des lois écrites ne permettait pas aux Italiens de rester tout-à-fait étrangers aux premières notions du droit des gens. Sicardi ajoute que Richard n'épargna que quelques-uns des chefs qui se rachetèrent. Il a soin de faire observer que Saladin ne rendit point aux chrétiens le mal pour le mal; cependant la plupart des chroniques s'accordent à dire que, dans les combats qui suivirent la prise d'Acre, plusieurs de ceux qui furent pris par les Sarrasins, reçurent la mort, en expiation du massacre des captifs musulmans.

Sicardi donne peu de détails sur les exploits de Richard, sur la bataille d'Arsur, sur les divisions qui s'élevèrent dans l'armée chrétienne. Voici comment il raconte l'assassinat du marquis de Tyr :

« En 1192, le roi d'Angleterre étant à Ascalon, et s'occu-» pant de son retour et de l'administration de la Terre-sainte, » consulta son armée sur le choix qu'il fallait faire de celui » à qui l'on devait confier le royaume de Jérusalem. Les uns » préféraient Gui; les autres, le marquis; d'autres, le comte » de Champagne. Enfin le marquis réunit le plus grand » nombre de suffrages. Il fut appelé par Richard, qui lui écrivit » de se hâter de venir recevoir le sceptre. Les lettres du prince

» lui furent remises aux calendes du mois de mai, et le même » jour il fut tué par deux assassins, qui lui dirent en le frap- » pant : *Tu ne seras plus marquis ni roi.* Un d'eux fut brûlé, » l'autre écorché. Pendant son supplice, le dernier avoua qu'il » avait été envoyé par le Vieux de la Montagne, lequel avait » agi sur la demande du roi d'Angleterre. Le troisième » jour, la veuve du marquis, qui était enceinte, fut mariée, » malgré elle, au comte Henri, qui arriva à Tyr. Le comte » se hâta de retourner à Acre, où il fut reçu, et dont il in- » terdit l'entrée au roi Gui. Le roi d'Angleterre donna l'île » de Chypre à ce même Gui, qui la lui paya vingt mille » besans. » On pourrait relever ici quelques erreurs dans le récit de Sicardi; mais nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux chroniques anglaises. C'est sur-tout dans ces chroniques qu'il faut lire la relation de la bataille de Joppé, que le chroniqueur italien ne fait qu'indiquer. En parlant de cette bataille et de ce qui la suivit, Sicardi reproche au roi d'Angleterre de n'avoir pas exigé dans le traité la délivrance du patriarche Raoul, qui s'était donné comme otage pour sauver la garnison et les habitans de Joppé, et qui resta après la paix dans les prisons de Damas.

La guerre étant terminée, les croisés allèrent visiter le Saint-Sépulcre, et, à leur honte, ils y trouvèrent, dit Sicardi, un Éthiopien nu, qui recueillait les offrandes. Le roi ne voulut point aller adorer ce lieu sacré, qui était sous la main des infidèles.

Sicardi termine sa chronique en racontant le retour de Richard en Europe, sa captivité en Allemagne, et sa délivrance. On a pu voir, par cet extrait, que l'évêque de Crémone était assez bien instruit des événemens généraux de la troisième croisade.

Un anonyme a continué la chronique de Sicardi, et l'a terminée à l'année 1221. On ne trouve dans cette continuation qu'un récit fort abrégé de la prise de Constantinople par les Latins. Après ce récit il n'y est plus question de croisades

Nous croyons devoir faire observer ici que la chronique de Sicardi et sa continuation sont composées de deux textes dont l'un a été trouvé dans la bibliothèque de Vienne, et l'autre dans la bibliothèque d'Est : les différences qui existent entre ces deux textes, portent moins sur le fond des événemens que sur des détails qui souvent sont peu importans. Nous n'avons pas cru devoir tenir compte de ces différences qui auraient alongé notre extrait sans y ajouter d'intérêt.

Histoire des Croisades, écrite en français, par Bernard le Trésorier.

Bernard le Trésorier est le seul auteur du moyen âge qui ait fait une histoire complète des croisades, et cette histoire est écrite en français. Jusqu'ici on ne connaissait l'ouvrage de Bernard que par la traduction latine qu'en a faite François Pipin, de Bologne, de l'ordre des frères prêcheurs. Nous avons eu le bonheur de trouver à la Bibliothèque du Roi, sous le numéro 6744, une copie manuscrite de l'ouvrage de Bernard; ce manuscrit, grand in-folio, très-bien copié et orné de vignettes, porte en forme de titre le mot : *Eracle*, mot par lequel commence l'ouvrage. Afin de nous assurer, d'une manière infaillible, de la vérité de notre découverte, nous avons comparé, chapitre par chapitre, ligne par ligne, le manuscrit en vieux français avec la traduction latine de Pipin ; nous avons reconnu, entre les deux ouvrages, une très-grande ressemblance. Seulement le traducteur a fait quelquefois des additions à la chronique de Bernard, soit d'après ce qu'il avait appris par lui-même, soit d'après ce qu'il avait recueilli des écrivains contemporains. Nous ferons remarquer de plus que Pipin ne s'est point attaché à rendre mot pour mot le texte original; il l'a abrégé quelquefois, et il a rendu plutôt le sens que les paroles. Néanmoins le fond en est absolument le même.

La première partie de l'histoire manuscrite jusqu'au règne de Baudoin IV, est une imitation ou plutôt une traduction assez fidèle de l'histoire de Guillaume de Tyr; la seconde partie qui appartient plus particulièrement à Bernard, n'est autre chose que la continuation de Guillaume de Tyr, qui a été d'abord imprimée par Martène et ensuite réimprimée plusieurs fois (1). Dans l'extrait que nous allons en donner nous ferons remarquer les imitations de Guillaume de Tyr et les additions de Pipin.

L'histoire nous a appris peu de chose sur la vie de Bernard. Quelques chroniques italiennes, en parlant de cet auteur, disent qu'il était trésorier de Frédéric II. On lui attribue un autre ouvrage sur les exploits de Richard, qui

(1) Notre extrait du continuateur de Guillaume de Tyr était déjà imprimé, quand nous avons découvert ce manuscrit.

n'est point parvenu jusqu'à nous. Dans cet article, nous laisserons souvent parler Bernard le Trésorier, parce que la meilleure analyse ne saurait remplacer le charme de son vieux langage.

ÉTAT DES CHRÉTIENS D'OUTRE-MER AVANT LES CROISADES; MOUVEMENS ET PRÉPARATIFS DE LA PREMIÈRE GUERRE SAINTE. — Comme Guillaume de Tyr, l'historien remonte au temps d'Héraclius, et parle de la situation des chrétiens de Jérusalem, sous les différens princes musulmans; il vante beaucoup les efforts généreux de Charlemagne pour adoucir le sort des fidèles de la Palestine. Bernard déplore les *horribles péchiés régnans lors en chrétienté, tant de ça que oultre-mer.* « Sachez, dit l'auteur, que, en ce temps, bien peu trouvait-on qui eussent la crainte de Notre Seigneur en leur cœur. Toute droiture, toute loyauté, toute pitié étoient faillis...., de charité ne parloit au point; débats et discors et guerre estoient presque partout, tellement qu'il sembloit que la fin du monde fût près, par le signe que Notre Seigneur dist en l'évangile. Car pestitences, famines étoient moult grans sur la terre; espouventemens du ciel, tremblemens de terre étoient en maints lieux, et plusieurs autres choses qui deussent espouventer les cœurs des hommes et tirer de mal. » Les fidèles d'Orient expièrent, par de grands malheurs, leur vie criminelle. Enfin il plut au Seigneur de les délivrer du joug des *mescréans*, et Pierre l'Ermite fut choisi pour accomplir les volontés du ciel. « Pierre estoit petit homme de corps et ainsi comme une despite personne et peu prisée par semblant, mais merveilleusement estoit de grand cœur et de bon entendement; et parloit moult bien. »

Pierre l'Hermite alla en pélerinage à la Terre-Sainte. Un soir que le cénobite faisait son oraison dans l'église du Sépulchre, « il s'endormit sur le pavement, et lui fût avis que nostre Seigneur Jésus-Christ venoit devant lui et luy enchargeoit ce message mesme, et lui disoit : *Pierre, lève toy sus hastivement et va seurement là où tu as entreprises; car je serai avecque toy. Il est temps doresnavant que ma sainte cité en soist nestoyée, et que mes gens soient secourus.* » Pierre s'éveille alors en sursaut, joyeux et content, *comme si la besogne eust esté déjà faite.* Bientôt il s'embarqua pour l'Europe, et vint trouver le pape Urbain, *qu'il salua de par le patriarche et les chrestiens de Syrie; et aussi de bouche lui dit moult loyaument et moult sagement les grans douleurs où les chrestiens étoient en la sainte terre.* L'auteur parle du



concile de Clermont que tint le pape Urbain, parce qu'il avait vu « que le monde estoit moult en pire et tournoit à mal. Là fut saincte église toute réformée dont elle avoit moult grant metier (besoin). » On entendit au concile Pierre l'Ermite « qui n'oblia pas la besoingne qui lui avoit esté enchargée. Le saint père prist la parolle, et remonstra généralement à tout le concile que grant honte estoit à tous chrestiens de nostre foy qui estoit ainsi destruite et presque faillie là où elle commença; et grant paour (peur) et grant doupte pouvoit estre si elle failloit en la fontaine qu'elle ne durast mie à ruisseaux qui estoient courus par le monde.... bien leur promettoit-il que s'il y avoit aucuns qui voulussent entreprendre ce pélerinage, toutes pénitances il leur changeoit en ceste vie; et s'ils moroient en celle voye contrits et repentans, il prenoit sur soy qu'ils auroient incontinent la joye du paradis. »

Après le concile, les évêques allèrent prêcher dans leurs pays, « si comme le pape leur avoit commandé que forte chose est et très-griesve à laissier son pays, sa femme, ses enfans et son lignage, et guerpir ce que l'on aime par nature. Mais quant on se pense quel loyer (récompense) l'on atand de ce faire, et nostre Seigneur mest une amour et une ferveur de soy au cœur du peschieur, et n'a point de pouvoir la naturelle amour contre la charité de nostre Seigneur, ni la chair contre l'âme : en celle chose le pouvoit veoir et aparcevoir certainement; car les gens du royaume de France et les grans barons et les autres moindres qui estoient si abandonnés à péchiés et desaccoutumés de bien faire, en prirent vigoureusement la besoingne de notre Seigneur, et se levèrent en ce pélerinage comme vous oirez; car il sembloit que chacun deust sur soy entreprendre tout seul à vengier le tort et la honte que les mescreans faisoient à notre Seigneur en son peuple et en sa terre de Jérusalem... Un si grand effroy et si merveilleux mouvement estoit par toute celle terre que à paine trouvissiez maison de qui aucun n'eust entreprise celle voye. Je ne vous dy mie que tous ceulx qui y allèrent eussent sage et pure intention à nostre Seigneur; car aucuns moines yssoient (sortoient) de leurs cloistres sans le congié de leurs abbés et prieurs, et les reclus mesmes yssoient de là où ils estoient enclos et s'en alloient avecques les autres.... et bien estoit mestier que ce pélerinage fust en ce temps ainsi esleu; car tant y avoit au monde de péchiés qui avoient esloigné le peuple de nostre Seigneur, que bien convenoit que Dieu leur monstrast un adrecement (chemin) par où alassent en paradis, et leur

donnast un travail qui fust ainsi comme feu de purgatoire devant la mort. » Tout ce que nous venons de transcrire ne renferme assurément rien de bien nouveau; mais il y a dans cette naïveté d'idées, dans cette simplicité d'expressions et ces tournures originales, un intérêt que nos lecteurs ont dû sentir.

Le chroniqueur cite les noms des principaux barons qui prirent la croix, et parle des préparatifs de l'expédition : « Le menu peuple, les chevaliers et les barons et autres, si comme ils étoient acointés les uns des autres, s'entremandoient messages et lettres pour accorder d'aler ensemble, et s'entremandoient le temps du partement et le chemin qu'ils tiendroient et quand le mars fut venu, vous veissiez chevaux apareiller, palefroys et destrier, tentes et pavillons faire, armeures chargier. Bien y povez savoir qu'il sembloit commencement de très-grant chose.... La menue gent ne se chargeoit pas moult de tentes ni d'armeures, car ils ne les pussent porter. Se garnissoit chacun selon ce qu'il estoit, de dernier autant comme il cuidoit (croyait) qu'il eust mestier. Quant le jour du partement venoit, là veissiez grans douleurs et grans pleurs et grans cris au despartir des pélerins; car peu y avoit hostel dont aucun ne s'en alast et tele maison y avoit dont toute la famille s'en aloit ensemble; car ils menoient leurs femmes et portoient leurs petits enfans. Merveilleuse chose estoit à veoir mesmement pour ce que tèles emeutes n'estoient pas accoutumées à veoir en France. »

Départ de Godefroi et des autres princes chrétiens; marche des premières bandes de pélerins; leur arrivée a Antioche. — Bernard s'est beaucoup étendu sur les premières bandes conduites par Gauthier sans avoir, Pierre l'Ermite, Godescalk et Emicon; dans cette partie de son histoire, l'auteur a copié Guillaume de Tyr, qui lui-même avait pris pour guide Albert-d'Aix. Nous ne nous arrêterons pas longtemps au récit de Bernard, parce que la plupart des faits renfermés dans ce récit se trouvent rapportés dans le premier livre de notre histoire. Bernard suit Gauthier sans avoir, *gentilhomme chevalier, moult preux*, à travers le royaume de Hongrie, *qui est tout enclos et environné de grandes eaux et de profondes palus;* il redit ses tristes aventures et l'accompagne jusqu'à Constantinople. L'historien a consacré sept chapitres à la marche des troupes conduites par Pierre l'Ermite. Les croisés s'en allaient en paix comme de *véritables pélerins de notre Seigneur;* mais

comme le diable met toujours peine pour empêcher bonnes œuvres, quelques-uns d'entre eux qui avaient eu à se plaindre des marchands de Nissa, mirent le feu à sept moulins placés sur la Nissava, et cette *félonie* fut pour l'armée chrétienne une source de calamités. Après avoir parlé de l'arrivée de Pierre l'Ermite sous les murs de Constantinople, Bernard dit que l'empereur grec *envoya querre* le cénobite, que celui-ci vit *en cele vile moult grans choses*, et dans le palais d'Alexis *maintes richesses et maintes merveilles;* mais le chroniqueur ajoute que comme Pierre *estoit homme de grant cœur, il ne se esbahit de rien.* L'auteur raconte longuement les grands revers éprouvés par les pélerins du côté de Nicée, et déplore le sort de Gauthier sans avoir, qui périt dans des combats qu'il aurait voulu empêcher. Le chroniqueur s'élève contre cette multitude indocile et passionnée que rien ne pouvait arrêter, et termine par les réflexions suivantes le récit qu'il a fait des malheurs de l'armée de Pierre l'ermite : « Yci, povez avoir oy comment si grand peuple fust tout perdu pour la follie de la menue gent qui ne vouloient avoir ni endurer la maistrise des preudhommes sur eulx; bien peut-on yci voir que grant péril est à croire de bataille ou de guerre ceulx qui rien n'en sçavent. »

Si nous ne craignions de donner trop d'étendue à cette analyse, nous ferions connaître les détails que nous offre le chroniqueur sur les troupes de Godeschalk et du comte Emicon; il y avait dans ces troupes des malfaiteurs qui pillaient et commettaient toutes sortes de violences, et les Hongrois ne cessaient d'*occire et de découper sans demander qui est bon ni qui est mauvais.*

François Pipin, en traduisant cette partie de la chronique de Bernard, l'a beaucoup abrégée. Nous avons parlé, dans notre extrait d'Albert-d'Aix, du message envoyé au roi de Hongrie par le duc de Lorraine et les barons croisés; nous avons rapporté la lettre de Godefroi à Coloman, le discours adressé par le monarque aux députés pélerins, et la réponse qu'il envoya aux chefs de l'armée chrétienne. Nous nous contenterons de transcrire ici les paroles naïves et *débonnaires* que ce prince adressa à Godefroi des Aches, un des messagers de l'armée, et parent du souverain hongrois.

« Godefroi moult me plait que vous êtes venu en cette terre parler à moy; c'est une moult bonne chose pour moy; l'une si est parceque vous êtes mon acointe et mon ami. Si affermerons et en renouvellerons nos amours et nos acointances

en cette venue. L'autre cause est que je vous cognois être homme sage et raisonnable et de bonne voulente (intention). Je suis moult joyeux de ce que vous oirez (entendrez) nostre exemption. Vrai est que nous avons le nom de la chretienté, moult nous seroit bel que nous eussions les œuvres. Mais ceux qui sont passés devant nous avec Pierre l'ermite et avecque Godeschau n'avoient mie œuvres ni des pélerins ni des chrestiens; car nous receumes Pierre l'ermite et ses gens en nos terres et en nos villes avec moult grant débonnaireté; nos viandes et nos autres choses en partie leur donnames. Mais eux aussi comme le serpent qui pointe (pique) celui qui le chauffe en son sain, nous guerre donnèrent-ils de nos bienfaits, car en la fin du royaume de Hongrie quant se deussent louer de nous et rendre graces à Dieu et à tous leurs amis, ils prinrent à force un de nos meilleurs châteaux; tous ceux qui estoient dedans mirent à mort; les bestes menèrent avec eux; toutes les pucelles de la ville emportèrent comme routiers et comme larrons. La compagnie de Godeschau vint après iceux; n'attendirent mie à forfaire jusques à la fin de nostre royaume. Sitôt comme ils eurent passés les portes de Hongrie, commencèrent à faire tous les oultrages qu'ils pouvoient; ils ardoient (brûloient) les villes; ils efforcoient les femmes et occioient tous les hommes, et toutes les choses emportoient. Tant firent que par leurs meffais estoient bien dignes d'avoir la haine de Dieu et du monde. Nous qui sommes cy ou lieu et en la dignité par quoi nous devons garder ce peuple tant comme il plaira à Dieu; et nos barons qui ont juré la feaulté (la défense) du royaume, n'avons pu endurer ainsi destruire nos gens et nostre pays; si avons mise à la main comme efforciés en nous defendant. La tierce compagne vint aussi des gens à pied. Nous doutames le noise et débat, tellement que point ne les laissames en nostre terre, ni venir entre nous. Nostre Seigneur, qui juje les paroles et qui tout cognoist, sait bien qu'il est ainsi et que je ne vous en ay pas menti de mot. Or, nous vous prions que vous nous en excusiez partout où vous en oirez parler. »

Le monarque de Hongrie envoya à son tour des ambassadeurs chargés d'annoncer au duc de Lorraine qu'il *tenoit à grant don et à grant grace que nostre seigneur lui avoit faite quand il l'avoit mis en tel point qu'il put à si vaillant homme faire service et bonté.* Les députés hongrois ajoutèrent que leur maître desiroit avoir un entretien avec Godefroi, et le château de Ciperon était désigné comme lieu du rendez-vous. Le duc de Bouillon, accompagné de chevaliers et de

seigneurs, vint à Ciperon; « il passa le pont, et trouva le roy, qui moult grant joie lui fist et grant honneur; moult parlèrent ensemble et s'excusa le roy de la mort des pélerins envers le duc si comme il avoit fait aux messagers. A la parfin, vint à ce la chose qu'ils s'apaisèrent bonnement. Le roy leur octroya le passage par son royaume, par ainsi qu'il auroit ostages tels comme il les éliroit de tenir paix. Ce lui fut bonnement octroié. Il esleut et demanda en ostage Beaudouin, le frère du duc et sa femme; l'on lui bailla volontiers. Ainsi entrèrent toutes leurs gens en la terre de Hongrie. Le roy leur tint bien leurs convenances, car il fist crier par toutes les villes du chemin et illec entours que l'en leur vendist viandes à bon marché, et que l'en ne leur emeust nul débat. Le duc recommanda et fit crier que si chier comme chacun avoit sa vie, nul ne fust si hardy d'oster à ceulx de la terre nulle rien, ni de leur faire nul tort; ainsi les tenissent tous à compaingnons et à frères; ainsi advint qu'ils passèrent toute Hongrie. Ni oncques entre eux n'eut aucune petite noise. »

Bernard s'élève contre la *lacheté et la mauvaiseté des gens de Grèce*, en racontant que l'empereur de Constantinople refusa de rendre les prisonniers français qu'il retenait dans sa capitale. Ce refus irrita Godefroi et les barons croisés; et les pélerins, pour se venger, se mirent à piller et à *faire moult grans dommages à tous les pays*. L'empereur, effrayé, *manda au duc et aux aultres barons qu'ils fissent leurs gens tenir en paix, et que il rendroit Huon le Maine et les autres prisonniers;* les captifs *furent reçus à moult grant joie par* l'armée chrétienne, car les guerriers de la croix *avoient grant ire et grant despit de ce qu'on leur avoit fait.* Le prince grec avait invité Godefroi à venir le trouver dans Constantinople, *avec peu de compaignie*, et le duc de Bouillon avait déclaré qu'il ne s'y rendrait point. « Quant l'empereur ouit ce, dit Bernard, moult en eut grant despit et deffendit partout qu'on ne leur vendist ni viandes, ni aultres choses. Les preudhommes virent ce, si envoyèrent en fourrage partout le pays, et amenèrent vitailles à grant plante (à grande abondance), tellement que tous en eurent assez poure et riche. L'empereur vist qu'on lui gastoit sa terre; si doupta que l'on lui feist encore pis; pour ce commanda que ses marchands venissent en l'ost et leur vendissent ce dont ils auroient mestier. » Le chroniqueur fait une description de Constantinople : il rapporte divers actes de trahison pour prouver la *tricherie* et la déloyauté de l'empereur grec. Bientôt arrivèrent auprès de Godefroi des messagers chargés de

lui remettre des lettres de la part de Bohémond. Le prince de Tarente saluait « en ses lettres le duc, si comme l'on doit saluer un tel homme. Après disoient lettres : *Sachiez, Sire, que vous avez à faire à un moult desloyal homme qui tousiours met son cœur et son proposement à décevoir ceux qui en lui se fient, expressément les Latins ; et fait son pouvoir en toutes les manières qu'il sut à faire mal à nos gens. Si vous ne l'avez pas encore aperçu, vous le saurez par temps comme je le vous di ; car je congnois bien la malice des Grecs, mesmement la tricherie de leur empereur ; pour ce, je vous prie que vous vous tirez arrière de Constantinople, et retournez vers les plaines d'Andrenople ou de Finepole ; et illecques vous yvernez là où il y a moultgrant plante de tous biens ; et je, si à Dieu plaist, sitost comme le beau temps viendra, me haterais de mouvoir et d'assembler avecques vous ; je vous aiderai comme mon Seigneur et mon ami contre le desloyal prince qui tend à faire mal de tout son pouvoir à la chrestienté.* »

Le duc de Bouillon adressa à Bohémond la réponse suivante :

« *Nous vous remercions moult grandement, moy et les autres princes avec qui nous sommes, de l'amour et de la loyauté que vous nous avez mandée ; et sachiez certainement que nous avons déjà trouvé et en ce prince et en ce peuple des Grecs ainsi comme vous le cuidez. Bien savons que vous le dites de sens et de loyauté ; mais nous doublons moult* (nous ne voulons pas), *les armes que nous prismes en nostre pays pour guerroyer les mécréans, tourner et convertir en ceux qui portent le nom de la chrétienté, si comme nous même faisons. Nous attendons et desirons moult votre venue. Lors, si Dieu plaist, quant vous serez venus, nous ferons et entreprenrons à nostre conseil.* »

Alexis, qui avait été informé du message du prince de Tarente, et qui tremblait pour son empire en voyant les pélerins s'abandonner au pillage, envoya de nouveaux ambassadeurs au chef de l'armée française, le priant de se rendre dans son palais ; le prince grec lui offrait de laisser son fils en ôtage dans le camp des croisés, si Godefroi avait quelques soupçons et quelques craintes. *La parolle,* dit l'historien, *pleut moult aux barons quand ils l'ouirent.* Ils envoyèrent Conon de Montaigu et Baudouin du Bourg pour aller recevoir l'ôtage impérial ; on le confia *à Boudouin, le frère du duc, qui estoit demouré pour garder l'ost et l'ostaige.* Voici comment Bernard raconte l'entrevue des chefs croisés avec le souverain de Bysance. « Le duc et les aultres barons alèrent en Constantinople devant l'empereur qui moult les avoit désirés. Les Grecs leur firent grand joye merveilleuse-

ment, quelque chose qu'ils pensassent. L'empereur les baisa tous, de chacun demanda le nom pour chacun honorer à par soy comme cellui qui bien le sçavoit faire. Bien furent regardés de tous parmy le palais. L'empereur seist (s'assit) en sa majesté et les barons autour de lui. Si dist au duc telles paroles : *Nous avons oui dire par plusieurs fois en ceste terre que tu es de haut lignage et de moult grand pouvoir en ton païs et chevalier bon et loyal telement que pour la foy de Jésus-Christ a entreprins de guerroyer les mescréans qui les chrestiens grèvent merveilleusement. Pour toutes les choses nous te prisons et aimons en noitre cœur et te voulons honnorer de la greneur honneur* (*du plus grand honneur*) *que nous puissions faire, car tu en es digne. Il nous plaist et à ce s'accordent nos barons que nous te élisons et avons en fils, et notre empire nous metons en ta main que tu le gardes comme notre fils doresanavant en bon estat et en entier amour.* Quand il eut ce dit, si le fist vestir de robe d'empereur et seoir près de lui; et lors lui firent les barons moult grant feste et très-grant solennité, si comme la coutume de la terre estoit que l'on feist en teles choses. et fut la paix entre les princes et entre le peuple, ainsi affermée. »

Pendant tout le temps qu'il passa au palais impérial, Godefroi recevait chaque jour de nouveaux trésors; mais le duc *en departoit toutes ces choses aux chevaliers, et partout à ceulx où il voyoit qu'il étoit bien employé.* Lorsque les chefs croisés furent revenus dans le camp de l'armée chrétienne, on renvoya à l'empereur son fils Jean, qui avoit été donné en ôtage. Alors le prince grec *fist crier son ban sur peine de mort que nul ne fist mal aux pélerins et qu'on leur vendist toutes denrées à raisonnable prix.*

Le chroniqueur cite une lettre de l'empereur au prince de Tarente, laquelle renfermait beaucoup de félicitations et de promesses; le prince grec recommandait à Bohémond de ne pas permettre que ses troupes pillassent son territoire. « Le semblant des paroles en étoit beau, ajoute Bernard après avoir rapporté la lettre, mais moult y avoit dessoubs venin de félonie. »

Siège et conquète d'Antioche. — Nous ne suivrons point notre chroniqueur dans ce qu'il dit sur les relations des princes croisés avec l'empereur de Constantinople, sur le siège de Nicée et la bataille de Dorylée, les querelles de Baudouin et de Tancrède. Tous ces événemens sont fort bien racontés par notre auteur; mais nous avons donné assez de détails là-dessus dans notre

histoire et dans nos extraits des historiens de la première croisade. C'est son récit du siège d'Antioche qui va arrêter notre attention : il est pris tout entier dans Guillaume de Tyr. Après avoirdécrit la cité d'Antioche, ses environs et son état politique; après avoir fait l'histoire des deux premiers mois du siège, l'auteur parle de la famine et des misères qui déjà se faisaient sentir : « Viande leur commença à faillir et grant souffrète en l'ost. Largesse et grant habondance en eurent au commencement et aux hommes et aux chevaux; mais ils en firent si grant gast comme si ce leur deust tousiours durer; si leur faillit par leur oultrage et follie en peu de temps, ce qui longuement le deust soutenir s'il eust bien esté gardé et gouverné. Moult avoit grant souffrète en l'ost de vitaille aux gens et aux chevaux, telement que les poures en estoient en grant péril.... Les tentes et les pavillons pourissoient tous, car il ne finissoit ni jour ni nuit de plovoir une pluie si grosse et si espesse, que nulle toyle ne la povoit soustenir. Pour ce moroient beaucoup de gens en l'ost de froit et de mesaise; leurs robes leur pourissoient sur le dos parce qu'ils ne povoient trouver de place sèche où ils les eussent pu essuyer.... L'ost fust telement apeticié que n'en y avoit pas plus de la moitié de ceulx qui avoient esté au commencement. »

Bernard raconte que les chefs croisés allaient quelquefois dans les provinces voisines pour chercher des vivres et des fourrages; mais ces excursions, qui le plus souvent étaient malheureuses, apportaient peu d'adoucissement aux misères des chrétiens. Les prélats de l'armée crurent que le Seigneur voulait punir par là les péchés des pélerins, et songèrent à apaiser la miséricorde divine. Voici comment le chroniqueur s'exprime à ce sujet : « Famine, mortalité et maint aultre péril ne finissoient de courre sur le peuple de nostre Seigneur. Les preudommes de l'ost, qui estoient loyaux et religieux, comme l'evesque du Puy, qui estoit légat de par le saint père le pape et aultres, parlèrent entre eulx et dirent lorsqu'il estoit moult à craindre et à doupter, que nostre Seigneur ne fust courroucée à ses pélerins pour leurs pechiés; pour ce avisèrent qu'ils parleroient avecques les barons pour s'acorder à nostre Seigneur; et fut ordonné du consentement de tous ceulx de l'ost que l'on junast en oraisons et pénitence pour crier à nostre Seigneur mercy, par l'espace de troys jours, afin qu'il leur pardonnast leurs mesfaits et les regardast en pitié. Ainsi fut fait à grans pleurs et à grans gémissemens de cœur. Puis après commandèrent que toutes les folles femmes de mauvaise vie fussent getées

de l'ost. Il fut crié partout que qui seroit prins en adultère ou en formication, l'on lui couperoit la teste incontinent. Les beuveries des tavernes et les jeux de dès et les mauvais seremens y furent defendus sur paine de corps. Fausses mesures et larrecins, tout ce commandoit on bien à eviter. Sages hommes et loyaulx furent esleuz par l'ost afin que de ces choses y prenissent garde pour pugnir les malfaiteurs. Après ce commandement et establissement, furent trouvés qui estoient en coulpe des choses en l'ost defendues; si fut telement prise vengence sur ceulx que les aultres se chastièrent. »

Dans le IIIe. livre de notre histoire, nous avons parlé, d'après Guillaume de Tyr, du moyen barbare qu'employa Bohémond pour se délivrer des espions musulmans. Bernard le trésorier a consacré à ce fait, qu'il appelle *un subtil remède,* un chapitre tout entier, qui diffère un peu du récit de l'archevêque de Tyr, et qui est plein de détails curieux. En voici un extrait : « Grant renommée s'estoit espandue partout Orient et par toute la terre devers midy que trop grans gens estoient venues devers souleil couchant, et que ils avoient assiégé la noble cité d'Antioche. Grant chose estoit de la vérité, mais encore estoient les nouvelles plus grandes sans comparaison. Chacun de ces puissans hommes de celles terres et contrées avoient envoyé leurs espies en l'ost. Si en y avoit tant, qu'ils ne finissoient d'aler et de venir continuellement, et à paine povoit-on faire ni dire chose nulle aux logis qui ne fust sceue en Païennie.... Les barons prinrent conseil entre eulx comment ils se pourroient garantir de celle pestilence.... Buymont, qui estoit de moult grant sens et de grant cuer parla aux aultres barons et leur dist en cete manière : *Beaux seigneurs, je vous prie que vous me laissiez convenir de ceste chose, car j'ai pensée une delivrance de ce péril. Je vouldroie moult essayer si elle vauldroit ou non, si m'en donnés la charge.* Les barons tenoient Buymont à moult sage homme et prudent; voulentiers misrent celle chose sur luy et à tant se partirent du conseil. Buymont n'eut mie oublié ce qu'il avoit promis. Quant vint à l'eure du souper, l'ost se disposa et ordonna pour souper. Il manda les chevaliers de sa troupe et fist tirer aulcuns turcs qu'il avoit en prison; si les leur bailla. Ceulx leur coupèrent les gueules, puis les effondrèrent et abillièrent pour roustir. On commença à demander que c'estoit cela; Buymont le dist à ses gens, et ceulx le dirent aux aultres que tous les barons avoient ainsi ordonné et juré que toutes les espies qu'on pourroit prendre en l'ost, on les rostiroit et en

mangeroient les barons. Cele nouvelle s'épandit partout l'ost que l'on fesoit tèle justice. Tous couroient veoir cèle merveille. Les Turcs mesme qui estoient venus pour espier l'ost, en furent moult espouvantés et fut tard à chascun qu'il s'en fust party des logis parce qu'ils doubtoient que l'on ne fist au tel d'eulx mèmes. Après, quant ils retournoient à leurs seigneurs qui les avoient envoyés, ils leur disoient et espandoient par toute la terre, que celles gens qui estoient venues pour assiéger Antioche, souffroient plus de mal et estoient plus durs encontre travail et mesaise (malheur) que pierre ni fer. En cruauté passaient ils tous ours et lyons, car les bestes sauvaiges mangent les gens toutes crues; mais ceulx les rostissent avant, et puis les dévorent. Ceste nouvelle fut telement sceue et publiée par Païennerie qu'oncques puis le soudan ni les grans amiraux ne peurent trouver homme qui vouslist venir espier l'ost. »

Bernard le Trésorier raconte, avec de très-longs détails, la conquête d'Antioche, par les guerriers latins, aidés de Phirous et de ses machinations secrètes; il donne des lettres adressées au prince de Tarente par Emirfer (ou Phirous), qu'il appelle un *homme moult; saige et apercevant*. L'auteur cite un fait curieux qui n'a pas été rapporté dans notre histoire, et que nous devons faire connaître ici, parce que cet accident *moult aida la besogne à accomplir*. Emirfer, ayant envoyé dans *son hostel* son fils, qui *jà était grand;* celui-ci surprit un des grands émirs entre les bras de sa mère. *Il eut si grant deuil,* qu'il retourna tout-à-coup auprès de son père, pour lui *conter la chose ainsi comme il l'avait vue.* Emirfer, *durement courroucé,* fit sentir à son fils qu'il était temps de se délivrer de ces *déloyaux chiens,* qui, non contens de tenir les chrétiens en servitude, cherchaient encore à les outrager de toutes les manières; il jura de travailler, à l'aide de Jésus-Christ, *à apeticer et à accourcir leur pouvoir.* Le chroniqueur peint les habitans d'Antioche livrés à l'inquiétude, *devinant que la cité devait estre traye;* les soupçons se portèrent même sur Emirfer; celui-ci, *qui estait aigu d'entendement,* parvint à persuader aux chefs et au peuple qu'une trahison semblable était impossible; il leur inspira une confiance telle que *leur cheut de cuer toute la suspection qu'ils avaient vers lui.* Emirfer avait un frère *qui gardait avec lui une tour de la ville, mais qui n'estoit mie de tel couraige comme lui;* il n'était point initié dans le secret de la conspiration, et quand vint la nuit où cette tour devait être livrée au prince de Tarente, Emirfer chercha à se débarrasser de son frère. L'ayant trouvé *qui se dormoit moult fermement, il*

eust peur que s'il s'esveilloit avant que la besoigne fust accomplie, il ne la destourbast; pour ce print une bonne espée; et la lui apouja (enfonça) *au cousté, tellement qu'elle passa oultre de part en part; si l'occist.*

Après avoir raconté, avec beaucoup de détails, l'entrée des Francs dans la cité, Bernard nous peint la surprise et l'effroi des habitans, la joie des chrétiens d'Antioche, le désespoir, la fuite ou le massacre des infidèles; il termine son tableau en disant que les croisés et les chrétiens de la ville couraient ensemble dans Antioche, et *qu'ils occioient les Turcs moult volontiers*. L'auteur parle longuement des misères des croisés, assiégés par les armées du sultan de Mossoul: les chevaliers, qui avaient déserté en présence des périls qui menaçaient la croix, inspirent à notre chroniqueur une pieuse indignation; il veut livrer au mépris des hommes les lâches déserteurs de la croisade, *car la vérité de l'ystoire n'espargne nul*. Bernard raconte la découverte de la lance du Sauveur, *par un clerc, natif de Prouvence;* quand cette nouvelle fut répandue au milieu des pèlerins, tous *jurèrent, sur les sainctes reliques, que si nostre Seigneur les gestoit hors du péril, et leur donnoit victoire de leurs ennemis, ils ne se partiroient de celle saincte compagnie jusques à tant qu'ils eussent conquise Jérusalem, celle noble cité où nostre Seigneur souffrit mort pour son peuple sauver*. En décrivant le combat livré à Kerbogath, l'auteur remarque que la grâce divine animait les guerriers latins, et *qu'il n'y avoit si petit qui n'eust talent de faire grant chose en la bataille*. Après la victoire remportée sur Kerbogath, les barons chrétiens, par le conseil du vaillant évêque du Puy, donnèrent des ordres pour que les temples de la cité fussent purifiés, et *spécialement la maistresse église, fondée en l'onneur de monseigneur saint Pierre*. Les *faulx et desloyaux Sarrasins* avaient souillé les sanctuaires du Seigneur; et les *folles femmes et les mauvais garçons en faisoient leur ordure aux églises*.

Siège de Jérusalem, seconde croisade. — Nous ne nous arrêterons point au siège d'Albarie, de Marrah et d'Archas; l'épreuve terrible que subit Barthelemy, pour attester la vérité de ses révélations merveilleuses, tient assez de place dans notre chronique, et le récit qu'en donne le naïf historien, nous a intéressé. Il semble blâmer le chapelain Arnoul de s'être mis à la tête des incrédules, et ne peut s'empêcher de dire, que cet Arnoul *estoit malicieux trop et pourchasseur de discordes*. (Voyez l'extrait de Raymond d'Agiles.) Les murmures de *la menue gent de ce qu'on n'aloit*

hastivement vers Jherusalem, la marche victorieuse de l'armée chrétienne, son enthousiasme à l'approche de la ville sainte, tout est retracé dans l'ouvrage que nous analysons. Quand les croisés aperçurent la ville de Jésus-Christ, ils versèrent des larmes de joie; *ils ne purent oncques dormir celle nuit, tèle ardeur avoient de voir la cité qui devoient estre fin de leur traveil et accomplissement de leur vœu; moult leur tardoit que le jour venist et leur sembloit que cèle nuit estoit beaucoup plus longue que les autres.* L'auteur décrit Jérusalem, ses alentours, et dit en peu de mots son histoire; les travaux du siège sont très-longuement racontés, et Bernard n'oublie point les *belles processions* qu'on faisait pour attirer sur l'armée de la croix les bénédictions du ciel; il donne à ce sujet des éloges à Pierre l'Ermite et au chapelain Arnoul, parce qu'ils faisaient tous les deux *sermon au peuple, et l'admonestoit par doulces paroles à entreprendre la besoigne de Nostre-Seigneur où il faisoit mieux morir que vivre.* En parlant du massacre des Sarrasins qui s'étaient réfugiés dans le temple de Salomon, le chroniqueur applaudit à cette horrible boucherie, et dit *qu'il estoit bien convenable que leur sang fust là respandu où ils avoient espandues les ordures de leurs mescreances.* Bientôt les croisés déposèrent leurs armes et se rendirent aux saints lieux, nu-pieds et le cœur brisé d'une contrition sincère; *c'étoit piteuse chose à veoir comment le peuple pleuroit de joie et de piété, comment ils se laissoient cheoir en croix devant le sépulchre; il sembloit à chacun qu'il veist encore le corps de nostre Seigneur là tout mort.* L'élection de Godefroi au trône de Jérusalem est rapportée à peu près dans les mêmes termes que dans la chronique de Raymond d'Agiles; *moult furent joyeux grans et petits* de l'élévation du duc de Lorraine, parce que *c'estoit cellui qui plus avoit le cœur de tout le commun.* Bernard regrette que le règne de Godefroi ait été de courte durée, car ce prince *avoit voulente et pouvoir de faire grans biens au royaume;* mais Dieu avait voulu l'appeler à lui, afin que *la malice du monde* ne corrompît point son noble cœur. L'auteur consacre quelques chapitres à l'histoire de Godefroi, avant la croisade, et en finissant cette espèce de biographie, il combat l'opinion de ceux qui ne voulaient point compter le duc de Bouillon au nombre des rois de Jérusalem, parce qu'il avait refusé de porter la couronne. (Voyez ce que nous avons dit sur le règne de Godefroi, dans notre extrait de Guillaume de Tyr.)

L'expédition de 1101 est brièvement racontée par notre auteur, et ce récit n'ajoute rien à ce que nous a appris Al-

bert d'Aix. L'historien attribue les revers de cette nouvelle multitude aux machinations perfides de l'empereur de Constantinople, et compare le prince grec à *l'escorpion qui par devant ne fait nul mal et point* (pique) *de la queue*. Le règne de Baudouin Ier. occupe beaucoup de place dans cette chronique; mais nous nous sommes suffisamment étendus sur ce règne dans notre histoire et dans l'extrait de Guillaume de Tyr. Nous nous contenterons de citer quelque chose du portrait de Beaudouin : le roi *se sentoit de la nature et de la chair des hommes qui fut bléchée et corrompue par le péchié d'Adam, car il estoit accoustumé de cheoir souvent en péchié de la chair; mais il estoit télement honteux que moult le fesoit célcement* (secrètement); *peu en avoit de ses gens privés de son hostel qui rien en sceussent. A nul ne faisoit force ni oultrage pour ceste chose; vers nostre Seigneur ne pouvoit il avoir excusence du péchié, mais vers le monde et vers les gens en avoit il aulcune défense*. Quant aux vertus guerrières de Beaudouin, le chroniqueur croît ne pas pouvoir en faire un plus grand éloge, qu'en disant que, sous ce rapport, le prince *bien en retraçoit et sembloit à son frère le duc Godefroi*.

Nous ne rappelerons point les autres événemens qui signalèrent le règne de Baudouin du Bourg et celui de Foulques d'Anjou. (Voyez notre extrait de Guillaume de Tyr, et le Ve. livre de notre histoire.) Nous passerons d'abord à la seconde croisade, qui eut lieu sous Baudouin III, et qui est racontée longuement dans cette chronique. Quand la nouvelle de la perte d'Edesse se fut répandue en Occident, le deuil fut général, et les larmes coulèrent de tous les yeux; on disait que toute la *terre d'outre-mer se perdoit, que les Turcs avoient toutes les villes prises, et les clercs et le peuple communément découpés*. Le pape Eugène *eut moult grant pitié de celle saincte terre et du peuple de notre Seigneur que l'on y menoit si mal*. Parmi les *bons prescheurs*, chargés d'appeler aux armes les guerriers d'Europe, on distinguait *monseigneur saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui moult estoit plain de très-grandes bontés, et sur tous hommes, avoit grâce de bien parler*. Bernard poursuivit avec ardeur *la besoigne du Seigneur;* il envoyait *des preudommes là où il ne povoit aler, qui bien disoit la parolle de Jesus-Christ*. L'orateur de la croisade *estoit foible de vieillesse et des abstinences par quoi il grevoit son corps; de grant cœur et par bonne manière de parolles, il monstrait aux barons et aux aultres gens* les maux que les Musulmans avaient fait au peuple de Dieu, *et grant loyer promettoit à ceux qui pour l'onneur de Jésus-Christ en-*

treprendroient de délivrer la terre de son patrimoine. Dans nos extraits d'Othon de Freisingue, *des Gestes de Louis VII*, d'Odon de Deuil, et autres, nous avons donné beaucoup de détails sur la marche des armées de Conrad et de Louis le Jeune, sur leurs misères et leurs revers; aussi nous ne nous arrêterons qu'un moment au récit de Bernard. Après avoir parlé de l'arrivée de Louis VII à Antioche, des grands honneurs que lui rendit Raymond, et des vains efforts du comte pour associer le roi de France à ses projets de conquête, l'auteur dit que Raymond *tant fist qu'il mist la royne sa femme* (Eléonore de Guienne) *en tel point qu'elle le voulut laissier et départir de lui* (de Louis). L'historien ajoute à ce sujet les paroles suivantes : *Elle* (la reine) *n'estoit mie lors sage femme; ainsi fust moult blamée en la terre. Ni ne regarda mie, si comme l'on dist, à la haultesse de sa couronne, ni à la foy de mariage. Le roy lui montra bien quant il fust retourné en France*, *car il se desevra* (se sépara) *d'elle.*

Nous dirons un mot du siège de Damas, auquel notre historien a consacré plusieurs chapitres. Après de longs et inutiles travaux, les croisés, divisés entre eux et trompés par les barons de Syrie, se trouvèrent aussi peu avancés qu'au premier jour du siège. On avait fait entendre aux pélerins que la cité *seroit prise de venue* (en arrivant), et ceux-ci ne s'étaient *guaires chargiés de viandes* (vivres). Mais bientôt tout leur vint à manquer, et *ils ne povoient avoir à boyre ni à mangier.* L'armée, pressée de tous côtés et livrée à la souffrance, fut contrainte de s'éloigner de Damas. Après cette retraite malheureuse, les guerriers de la croix murmurèrent hautement contre les barons de la Terre-Sainte, qu'ils regardaient comme la cause de leurs revers; tel était l'état des esprits, que *les menues gens de France disoient tout clèrement que ce ne seroit point bonne chose de conquérir les cités, car les Turcs y valoient mieux que les chrétiens du pays.* Le chroniqueur a exposé, dans un chapitre, *les occasions de la trayson par laquelle le siège de Damas se leva;* après avoir fait connaître *les diverses raisons qu'on en rendoit,* l'historien gémit sur l'inutilité de cette croisade, et ajoute avec une sorte d'amertume : *il sembloit que nostre Seigneur ne vouloit rien faire de sa besogne par ces gens là.*

RÈGNE D'AMAURI, BATAILLE DE TIBÉRIADE. — Bernard le Trésorier continue à copier Guillaume de Tyr, dans le récit qu'il fait des expéditions d'Amauri, en Egypte, et des guerres de Nouredin; toute cette partie a été fort abrégée par le traducteur Pipin. Celui-ci a ajouté un fait qui eut lieu quel-

que temps après la retraite d'Amauri, et qui mérite d'être connu. « Un prince d'Arménie, ayant pris la croix, vint à » Jérusalem, et fut bien reçu par le roi Amauri. En reconnaissance des honneurs qu'on lui fit, ce prince offrit un » secours de trente mille hommes, équipés et défrayés, » pour toutes les expéditions que le roi de Jérusalem entreprendrait, et il promit d'en envoyer quinze mille sur-le-champ. Parlant ensuite de ce qu'il avait remarqué en arrivant » dans la Palestine, il dit qu'Amauri lui semblait être plutôt » le gardien que le maître de son royaume, puisqu'un grand » nombre de Sarrasins l'habitaient et y occupaient plusieurs » villes. Il ajouta qu'il serait facile à ceux-ci, en conspirant » contre le roi, de s'emparer de tout le pays, où ils trouveraient beaucoup de partisans, parce qu'en général les » peuples aiment assez à changer de maîtres. Après cette » conversation, le roi rendit grâces au prince de ses offres » généreuses, et le prince lui demandant à quelles lois seraient soumis dans son royaume les hommes qu'il lui enverrait comme auxiliaires, les ecclésiastiques répondirent » qu'on exigerait d'eux les dîmes, auxquelles les Sarrasins, » habitans du royaume, n'étaient cependant pas assujettis. » Le prince reprit alors : *Je n'enverrai jamais de secours à* » *Jérusalem à une pareille condition; car je ne veux pas que* » *les chrétiens, mes sujets, soient les esclaves d'autres chrétiens* » *chez lesquels les Sarrasins sont libres*. Ainsi, ajoute Pipin, » l'obstination du clergé fit changer de résolution au prince, » qui se retira et mourut peu de temps après. »

Nous ne parlerons point de l'arrivée du comte de Flandre en Syrie, de son refus d'aller combattre en Egypte avec l'armée de Baudouin IV, du siège d'Harem par le prince d'Antioche, le comte de Tripoli et le comte de Flandre; nous arriverons d'abord à l'élévation de Saladin. Pipin cite à ce sujet un trait tout-à-fait contraire à la raison et à la vérité, mais que nous devons faire connaître à cause de sa singularité bizarre.

« Il y avait, dit l'auteur, suivant une ancienne coutume, » devant la porte du palais de *Mulaine* (1), calife d'Egyte, » deux chevaux très-forts, scellés et bridés, qu'on relevait » tous les jours et toutes les nuits comme des sentinelles. » Cet usage avait lieu à cause d'une prophétie que les Sarrasins avaient trouvée dans leurs livres, et qui portait

(1) C'est le mot arabe *maulana*, qui signifie *notre maître*, titre dont on se servait en parlant au calife.

» qu'il sortirait d'Egypte un nommé *Hali* (1), qui, montant » sur un de ces chevaux, deviendrait le maître des Sarra» sins et des chrétiens. Saladin, connaissant cet usage, et » voyant que le Caire ne pouvait être pris par la force des » armes ni à prix d'argent, considérant en outre que la » conquête de toute l'Egypte dépendait de la prise de cette » ville, entreprit une chose à la fois difficile et étonnante. » Il envoya au calife un député chargé de lui dire qu'il avait » résolu de venir auprès de lui en suppliant, et qu'en signe » de sa soumission il porterait sur son dos un bât d'âne, » ajoutant qu'il se ferait accompagner de quelques hommes » armés de baguettes pour écarter ceux qui s'approche» raient trop près de lui. *Mulaine*, ayant entendu le député, » fut rempli de joie : il envoya à tous ses satrapes ordre de » se rendre au Caire pour voir Saladin qui devait venir » en suppliant implorer sa miséricorde. Saladin, se faisant » accompagner de quarante satellites fidèles, qui avaient » des armes cachées sous leurs habits, se mit un bât sur le » dos, et cacha aussi son épée le long de sa cuisse ; il entra » au Caire en rampant sur les mains et sur les pieds. Les » satellites, qui le suivaient, le stimulaient avec leurs ba» guettes comme une bête de somme. Tous ceux qui étaient » accourus pour voir ce spectacle, annoncent à *Mulaine* » l'humble arrivée de Saladin. Lorsque celui-ci fut devant » les portes du palais, et qu'il y eut aperçu les chevaux » placés selon la coutume, il espéra qu'il en deviendrait le » cavalier, et qu'il s'appelerait *Hali*. Arrivé en présence de » *Mulaine*, qui était assis sur un trône, il baisa ses pieds, » et *Mulaine* lui promit sa faveur. Saladin, jetant alors le » bât qu'il avait sur son dos, et tirant l'épée qui était cachée » le long de sa cuisse, en perça le cœur de *Mulaine*. Les sa» tellites qui l'accompagnaient, découvrant aussi leurs ar» mes, tuèrent tous ceux qui se présentèrent, et firent un » grand carnage. Devenu maître de la ville par cet artifice, » Saladin envoya ordre à son armée de s'emparer aussitôt de » *Babylonie;* ce qui fut exécuté. Cette ville surprise céda

(1) On fait allusion à l'opinion où sont les musulmans de la secte d'Ali, que l'iman Mahdi, dernier des douze imans, est maintenant caché dans un certain lieu de la terre, et qu'il doit revenir peu de temps avant la fin du monde, pour soumettre toute la terre à Mahomet. C'est lui qui est destiné à tuer l'Antechrist, devant avoir pour chef de son entreprise Jésus-Christ lui-même. Chardin parle de l'écurie qui était de son temps à Ispahan, où l'on conservait des chevaux toujours prêts pour recevoir cet iman au moment de son apparition.

» sans résistance. Babylonie était tout près du Caire; c'était » là qu'étaient tous les trésors des Babyloniens. Pendant ce » temps, Saladin monta sur un des chevaux qui étaient de- » vant les portes du palais, qui attendaient *Hali*. Les habi- » tans d'Alexandrie, de Damiète, et des autres villes envi- » ronnantes, apprenant ce qui venait de se passer, et que » Saladin était à la tête d'une grande armée, lui envoyèrent » des députés, et se soumirent à lui, eux et leurs biens. Ce » fut ainsi, ajoute Bernard, que, par une admirable ma- » gnanimité, Saladin se rendit maître de toute l'Egypte. » On pourrait prendre ici le récit de Pipin pour un conte des Mille et une nuits.

Les revers et les triomphes de Saladin sont fort bien racontés par Bernard le Trésorier, fidèle traducteur du récit de Guillaume de Tyr; celui-ci nous a beaucoup servi pour cette partie de l'histoire des croisades. Nous nous bornerons à emprunter aux additions de François Pipin, une anecdote qui fait voir comment les musulmans et les chrétiens traitaient entre eux, et quel était, en quelque sorte, leur droit des gens dans les chances diverses de la guerre. Baudouin de Rama ayant été fait prisonnier par les musulmans, voici de quelle manière il fut délivré. A la sollicitation de quelques émirs, dont Baudouin avait gagné la bienveillance par son caractère de douceur et par ses discours, Saladin fixa sa rançon à deux mille besans; on convint que, si Baudouin ne pouvait la payer, on lui arracherait deux dents. Le prisonnier ayant répondu qu'il était dans l'impossibilité de compter une somme aussi forte, Saladin irrité ordonna qu'on exécutât l'autre condition. Baudouin, ne pouvant se résoudre à l'opération, promit de payer sa rançon, et il envoya prier son frère Bélian d'Ibelin de venir à son secours. Bélian, touché du sort de Baudouin, paya le tiers de la somme et donna des ôtages pour le reste. Baudouin ainsi délivré vint à Jérusalem. Il alla ensuite à Constantinople implorer la générosité de l'empereur pour le payement du reste de sa rançon. L'empereur, par estime pour Baudouin, et en considération de son frère Bélian, qui avait épousé une princesse grecque mariée auparavant au roi Amauri, fit dresser un trône dans son palais, et y fit asseoir Baudouin, couvert de pièces d'or jusqu'à la tête. Baudouin de Rama, revenu à Ptolémaïs, acheva de payer sa rançon.

L'histoire de Guillaume de Tyr finit tout-à-coup en racontant la division de Baudouin IV et du comte de Jaffa, et Bernard a traduit jusqu'à la dernière ligne de la chronique de l'archevêque. Ici commence la partie de l'ou-

vrage de Bernard, qui a été imprimée sous le titre de : *Continuation de Guillaume de Tyr.* Nous allons faire connaître les faits intéressans que nous n'avons point rapportés dans l'extrait du *Continuateur.* (Coll. de Martène).

Bataille de Tibériade, moeurs du patriarche Héraclius. — Bernard consacre plusieurs chapitres au récit des événemens qui se passèrent après la mort de Baudouin le Lépreux, à l'occasion de la succession au trône. On a vu dans notre histoire les démêlés qui s'élevèrent alors entre les princes chrétiens.

Saladin, profitant de ces démêlés, rassembla une armée considérable pour marcher contre Gui, nouveau roi de Jérusalem. Ce monarque, redoutant Saladin, envoya, de l'avis des barons du royaume, les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, l'archevêque de Tyr, Belian d'Ibelin et Renaud de Sidon, au comte de Tripoli, qui était à Tibériade, afin de faire la paix avec lui. Pendant que ces députés étaient en marche, un corps de cavalerie, commandé par le fils de Saladin, avait traversé le Jourdain avec la permission du comte; on avait promis à celui-ci que les guerriers musulmans ne passeraient pas une nuit sur le territoire des chrétiens, et qu'ils n'attaqueraient aucune cité chrétienne. Quelques templiers qui voulurent s'opposer à la marche du fils de Saladin, furent tués ou faits prisonniers. Cependant les députés de Gui remplirent leur mission, et le comte de Tripoli consentit à se rendre à Jérusalem. Le roi sortit de la ville et alla au-devant du comte, qu'il rencontra au château de saint Job; ce château est ainsi appelé, *parce qu'on dit au pays que là demeura Job et que ce fut son manoir.* D'aussi loin qu'il aperçut le comte, Gui descendit de cheval et s'avança à pied; le comte lui-même, à cette vue, alla à pied au-devant du roi de Jérusalem. Quand *l'un y fust près de l'autre, le comte s'agenouilla devant le roy et le roi le leva; si lui geta les bras au col et l'acola et baisa*; et les deux princes allèrent à Naplouse. D'après l'avis du comte, le monarque se dirigea vers la fontaine de Saphorieh, à la tête d'une armée. Il fit ensuite demander au patriarche le bois de la vraie croix pour lui servir d'étendard; Eraclius *prist la sainte croix, si la mist hors de Iherusalem*, et chargea le prieur du Saint-Sépulchre de la porter au roi, *car griève chose lui étoit d'aler à l'armée.*

Gui fit servir à la solde des guerriers le trésor que Henri, roi d'Angleterre, avait envoyé aux chevaliers du Temple et de l'Hôpital. Après le meurtre de Thomas de Cantorbery,

Henri *s'avisa qu'il avoit mal fait et qu'il iroit outremer et feroit tant de bien à l'aide de Dieu qu'il s'accorderoit à lui de ce meffait et des auttres qu'il avoit vers lui commis; dont il advint que chacun an depuis que saint Thomas est mort martire, y envoioit grant avoir à chaque passage pour mettre en trésor en la maison du temple et de l'hôpital.* Gui ordonna qu'on mit les armes du roi d'Angleterre sur les bannières de son armée, *parce que c'étoit de son avoir que les guerriers étoient paiés et retenus.* La femme du comte de Tripoli était dans Tibériade, quand Saladin vint assiéger cette ville; la comtesse se voyant, d'un côté obligée de se défendre, et de l'autre dépourvue de tout secours, fit informer le roi et le comte des dangers qui la menaçaient. A cette nouvelle, le roi assembla les chevaliers du Temple et de l'Hôpital et les barons de son armée, pour les consulter sur ce qu'il avait à faire. Bernard donne ici le discours du comte de Tripoli. *Je donnerois bon conseil, si j'étois creu,* dit le comte en commençant, *mais je sais bien que je n'en serais mie creu.* Il fut d'avis de ne point secourir Tibériade, et à peine eut il achevé de parler, que le grand-maître du Temple s'écria que *encore* y *avoit-il du poil du loup.* Le comte feignit de ne pas entendre ces paroles, et se contenta de dire au roi que si on parvenait à le convaincre de perfidie, *il lui abandonnoit sa teste.* Après le conseil, le grand-maître du Temple, alla trouver le roi : il lui peignit le comte comme un traître et un perfide, et persuada au Gui qu'il fallait livrer bataille. Pendant que les chrétiens s'avançaient vers Tibériade, une vieille magicienne *qui alloit entour l'ort pour l'ost tier,* fut surprise par l'arrière garde; la magicienne, esclave d'un syrien de Nazareth, était montée sur une ânesse. Interrogée, elle répondit que Saladin lui avait donné *moult grant avoir pour ce liement faire,* et elle espérait que pas un soldat chrétien n'échapperait. Comme on lui demanda si elle ne pouvait pas détruire l'effet de ses enchantemens, elle dit qu'elle le pouvait, si l'armée chrétienne rentrait dans son camp. Alors on alluma un bûcher pour brûler la magicienne; celle-ci traversa deux fois les flammes saine et sauve, et les chrétiens se décidèrent à la tuer d'un coup de hache. La chronique nous avertit qu'il ne faut pas *tenir mie à fable de ceste vielle,* parce que jadis le prophète Balaam en fit bien davantage.

Après avoir fait une très-longue dissertation sur Balaam et son âne, l'auteur oublie un moment Saladin, Tibériade et l'armée du roi Gui, pour nous parler du prétendu empoisonnement de Guillaume de Tyr et des mœurs du pa-

triarche Héraclius. Nous laisserons parler le chroniqueur lui-même : « Quant le patriarche fut venu de Romme, il aima la femme d'ung mercier de Naples (Naplouse), qui estoit à sept milles de Jhérusalem et la mandoit souvent et elle y aloit, et il lui donnoit assez de son avoir pour estre bien de son mari. Ne demoura guaire que son mari ne mourust. Après ce, le patriarche la fist venir en Jhérusalem et lui acheta la bonne maison de pierre; si la tenoit à la veue de tout le monde ainsi comme l'homme fait sa femme, fors tant que elle ne fust mie en une mesme maison avecque lui. Quant elle alloit au moustier, elle estoit aussi atournée (parée) de riches draps comme si ce fust une empereuresse (impératrice) ou une royne, et ses serviteurs devant elle. Quant il avenoit que alcunes gens la voyoient qui ne la cognoissoient, si demandoient qui celle dame estoit. Ceulx qui bien la cognoissoient disoient que c'estoit la patriarchesse. Elle avoit nom *Pasquière de Riviers* et avoit enfans du patriarche; dont il advint une foys qu'en ung ost (assemblée) où le roy estoit et le patriarche et les barons de la terre pour conseil prendre de combattre aux Sarrasins qui près d'illec estoient, vint ung fol (un fou) au patriarche; si lui dist cryant tout : *Sire patriarche, donnez moy bon loyer, car je vous apporte bonnes nouvelles. Pasquière de Riviers votre femme a une belle fille.* Lors lui dist le patriarche : *testoy fol* (tais-toi fou). »

Quand l'armée chrétienne fut arrivée à quelque distance de l'ennemi, *les Sarrasins moult joyeux se logièrent tout entour l'ost des chrestiens, si près que les ungs parloient aux autres. Et s'il y eut un chat qui s'enfuit de l'ost aux chrestiens, il ne peut mie échaper que les Sarrasins ne le prissent.* Les chrétiens passèrent la nuit sous les armes, et *si eurent moult grant mesaise de soif.* Pendant que l'armée attendait le combat au milieu de la souffrance et du découragement, cinq chevaliers de la troupe du comte de Tripoli allèrent trouver Saladin et lui dirent : *Sire, qu'attendez-vous que vous ne poignez* (ne tombez) *sur eux*; ils *ne se peuvent mais* (plus) *aidier; ils sont tous morts.* « Les piétons, poursuit Bernard, getèrent leurs armes et se rendirent aux Sarrasins, les gueules baiées (ouvertes) par détresse de soif. » L'auteur raconte la déroute de l'armée chrétienne, déjà vaincue par la souffrance, et la captivité du roi, des princes et des chevaliers. Cette défaite eut lieu *le jour de la saint Martin le Bouillant, par devant âout.* (Voyez notre extrait de Raoul de Coggeshale et le 7e livre de notre histoire).

SIÈGE DE JÉRUSALEM PAR SALADIN. — Bernard le Tréso-

rier rend compte de l'arrivée à Tyr de Conrad, marquis de Montferrat, du siège que Saladin alla mettre devant cette ville, de l'offre que le Sultan fit au marquis de rendre son père à la liberté, s'il voulait lui livrer Tyr, du refus de Conrad (voyez l'extrait de Sicardi), de la retraite de Saladin qui alla prendre Césarée, Jaffa et Ascalon; il parle des conditions que le sultan avait proposées aux habitans de Jérusalem, s'ils voulaient se soumettre à son empire. Ce prince leur offrit trente mille besans pour rebâtir les murailles de leur ville, et promit de leur abandonner cinq lieues du territoire environnant. Comme les chrétiens refusèrent de livrer la cité de Jésus-Christ, le sultan ne tarda pas à l'assiéger. Bernard le Trésorier est le seul auteur qui ait fait un récit complet du siège de Jérusalem par Saladin; en voici une analyse.

L'historien passe légèrement sur les premières opérations de ce siège; les habitans de Jérusalem, voyant une partie de leurs murs renversée, et se voyant eux-mêmes sans cesse exposés aux coups des machines, des pierriers, des traits et des flèches, firent annoncer à Baléam d'Ibelin et au patriarche, qu'ils avaient résolu de sortir pendant la nuit et d'attaquer les Sarrasins à l'improviste; ils disaient qu'ils aimaient mieux mourir en combattant, que d'être honteusement enfermés dans des murailles, et ensuite tués ou faits prisonniers. Le patriarche, qui avait d'autres pensées, tout en les félicitant de leur résolution généreuse, leur fit observer qu'il valait mieux demander la paix que de soutenir un pareil siège. Cet avis parut raisonnable. Baléam alla trouver Saladin. Pendant qu'il était au camp de l'ennemi, quelques guerriers musulmans arborèrent leur étendard sur une des tours de la ville. Saladin se montra d'abord inexorable, mais comme les infidèles furent soudain chassés de la tour qu'ils avaient envahie, le sultan engagea Baléam à revenir le lendemain.

La nuit suivante, il arriva qu'une pierre partie d'un pierrier des Sarrasins, *férit par tèle vertu* sur l'angle d'une tour que l'angle tomba. Les sentinelles effrayées du bruit, s'écrièrent : *tray! tray!* Les ennemis, réveillés par ce cri d'alarme, crurent que les chrétiens fondaient sur le camp; les chrétiens, de leur côté, crurent que les Sarrasins entraient dans la ville. On vit alors les dames de Jérusalem, en signe d'humiliation et de pénitence, dépouiller leurs filles de leurs vêtemens et les plonger jusqu'au cou dans des bassins remplis d'eau froide placés en face du Mont-Calvaire; elles leur coupaient les tresses de leurs cheveux et les *getoient au*

loin. Les moines et les prêtres montèrent sur les remparts; *là ils marchoient à procession* et faisaient porter la sainte croix; *les curés portoient le corpus domini sur leurs chiefs : mais*, dit Bernard, *notre Seigneur ne povoit oyr clameur ni prière que l'on fist en la cité, car la puante luxure et l'avoulterie* (l'ordure) *qui en la cité estoit ne laissoit monter oraison ni prière qu'on fist devant Dieu.*

Sans entrer dans les détails du siège qui du reste ne sont pas très-nombreux, nous ferons connaître ce que dit le chroniqueur sur la capitulation de Jérusalem et la rançon des habitans. Baléam étant retourné au camp de Saladin, dit que les habitans de Jérusalem consentaient à livrer la cité, *sauveş leur vies*. Saladin répondit que cette proposition venait trop tard, et que puisque ses premières conditions avaient été méprisées, toute espèce d'arrangement devenait désormais impossible. Baléam *luy cria que pour Dieu il eut pitié d'eulx et mercy*. Saladin promit d'avoir pitié des chrétiens; il leur permit de disposer à leur gré de leurs biens et de leurs meubles, mais il déclara qu'aucun d'entre eux n'obtiendrait la liberté sans avoir payé une rançon. Baléam lui ayant demandé *quel étoit le nombre de la rançon*, Saladin répondit qu'un homme donnerait dix besans, une femme cinq, et un enfant deux, et que cette taxe serait commune aux riches et aux pauvres. *Sire*, répliqua Baléam, *en cette cité léans na* (il n'y a) *qu'un pou de gens qui aider se puissent fors le bourgeois; et encontre un homme* (et pour un homme) *qu'il y a qui la rançon puisse payer, en y a-t-il cent qui ne auroient mie deux besans, car la cité est toute pleine de gens de la terre de menu peuple, qui là dedans est*. Le sultan dit *qu'il s'en conseilleroit* et invita le chevalier d'Ibelin à revenir le lendemain. Celui-ci rendit compte de ce qui s'était passé. Quand le patriarche et les bourgeois *oyrent ce, si furent couroucié pour le menu peuple;* ils dirent *qu'il y avoit grant avoir du roi d'Angleterre en l'hospital, et s'ils pouvoient tant faire vers les hospitaliers qu'ils eussent celui avoir pour racheter une partie du menu peuple, ce seroit bien fait.* — Baléam, le patriarche et les bourgeois de Jérusalem conjurèrent les chevaliers de l'Hôpital de leur abandonner le trésor du roi d'Angleterre pour racheter le pauvre peuple, et ceux-ci dirent *que bien estoit chose faisable*. Alors le chevalier d'Ibelin fut de nouveau envoyé auprès de Saladin *pour faire la meilleure paix qu'il pourroit;* il supplia le sultan de mettre *raisonnable rançon* aux pauvres gens de la cité. Celui-ci *pour Dieu et pour l'amour de Baléam,* décida que les hommes ne payeraient que cinq besans, les femmes

cinq, et les enfans un seul. L'ambassadeur trouva cette taxe encore trop forte, et conjura le sultan *d'y mettre raison;* le prince musulman consentit alors à laisser partir tous les pauvres, moyennant cent mille besans. Mais Baléam considérant que cette somme même ne pourrait être payée, demanda à Saladin quel prix il voulait mettre à la rançon de sept mille pauvres. Il fut convenu que trente mille besans seraient le prix du rachat de sept mille hommes, que deux femmes ne compteraient que pour un homme, et dix enfans pour un homme aussi. On fixa à quarante jours le terme du paiement et la sortie des chrétiens de la ville. On accorda à ceux qui sortiraient, la liberté d'emporter des armes pour se défendre des brigands et des voleurs, et Saladin leur promit de plus un sauf conduit pour les accompagner.

L'historien ne veut point passer sous silence *la grant courtoisie* de Saladin envers les femmes et les filles des chevaliers; les dames chrétiennes se prosternèrent aux pieds du sultan, *en plourant tendrement que pour Dieu il eust mercy d'elle.* Saladin *en eut grant pitié*, et dit aux dames *de qui les maris étoient vifs*, qu'il voulait leur rendre à tous la liberté. Aux dames et *aux demoiselles* dont les pères et les seigneurs avaient succombé, il fit donner *largement du sien; à l'une plus, à l'autre moins, selon ce qu'elles estoient. Et l'on leur donna tant qu'elles s'en louèrent doulcement à Dieu et au siècle, du bien et de l'onneur que Salahadin leur avoit fait.*

Tous les détails que nous venons de rapporter sont peu connus et très-précieux pour l'histoire. On a pu remarquer que Bernard le Trésorier laisse entrevoir pour Saladin une affection toute particulière, affection difficile à expliquer dans un auteur chrétien de cette époque. Le fils d'Ayoub est son héros; il se plait à caresser son portrait, et n'oublie rien pour faire éclater la gloire et les hautes vertus du sultan. Raoul de Coggeshale, témoin oculaire de la conquête de Jérusalem, s'exprime sur Saladin avec un langage bien différent. (Comparez les récits des deux chroniqueurs). Les historiens arabes eux-mêmes n'ont pas montré Saladin sous des couleurs aussi favorables.

Les chrétiens qui avaient racheté leur liberté, en quittant la ville conquise, furent distribués par bandes; Saladin donna à chacune une escorte de quarante cavaliers, dont une moitié marchait devant et l'autre derrière, veillant à ce que le peuple de Jésus-Christ ne reçût aucune insulte. Ces cavaliers se montrèrent pleins d'humanité envers les chrétiens qu'ils accompagnaient : si un homme, une femme,

ou un enfant se trouvaient fatigués ou malades, ils les plaçaient sur leurs chevaux et marchaient eux-mêmes à pied. Lorsque cette troupe fut arrivée dans le comté de Tripoli, les Sarrasins la quittèrent; mais le comte de Tripoli, dépouillant tout sentiment d'humanité, fit fermer les portes de la ville à ceux qui venaient y demander l'hospitalité, et non content de cette sévérité, il fit enlever à plusieurs ce qu'ils avaient pour leur voyage. Ceux qui se dirigèrent vers Alexandrie, trouvèrent un sort plus heureux. L'émir qui commandait dans cette ville pour Saladin, leur accorda l'hospitalité et les couvrit d'une protection toute particulière. Ils y passèrent l'hiver jusqu'au mois de mai. Trente-six vaisseaux Pisans, Génois et Vénitiens, entrèrent alors dans le port d'Alexandrie. Un grand nombre de chrétiens firent marché pour leur passage; et lorsque tout fut prêt, l'émir, voyant encore environ mille chrétiens qui restaient sur le rivage, demanda aux maîtres des navires pourquoi ceux-là ne s'embarquaient pas avec les autres; ils lui répondirent que ces hommes *n'avoient mie les nefs louées ni viandes chargées pour eulx. Qu'en voulez-vous donc faire?* dit le baillif; *ils dirent : nous les laisserons.* « Et alors leur demanda le baillif s'ils estoient chrestiens, et ils dirent : oui. Et comment, dit le baillif, les voulez-vous ici laisser par paresce et pour estre ici esclaves? et bénissiez la fiance que Salahadin leur a donnée; ce ne peut estre; menez-les, vous convient. Et si vous diray ce que je feray pour la fiance Salahadin garder; je leur donneray pain et eau assez et vous les mettrez à nefs. » Le gouverneur d'Alexandrie signifia aux *maîtres des nefs* que c'était à cette seule condition qu'il leur permettrait de partir; et ceux-ci *dirent qu'ils les passeroient.* Le gouverneur leur fit ensuite promettre de traiter avec bonté tous les pauvres qui venaient de monter à bord, ajoutant que, s'ils en agissaient autrement, il s'en prendrait aux marchands de leur pays qui viendraient par la suite à Alexandrie. Tel fut le sort des chrétiens de Jérusalem, exilés par la conquête loin des lieux qui étaient l'objet de leur vénération et de leur amour, loin de cette région sainte qu'ils appelaient l'héritage de Jésus-Christ et qui était devenue aussi leur patrimoine.

TROISIÈME CROISADE, SIÈGE DE TYR, RETOUR DE RICHARD EN EUROPE, MORT DU COMTE DE CHAMPAGNE. — Bernard, dans sa relation du siège de Tyr, parle d'un chevalier d'Espagne qui fut pour les chrétiens d'un très-grand secours; ce chevalier « unes vertes armes portoit dont il advenoit

comme il yssoit (sortait) avant, que les Sarrasins de l'ost s'estournissoient (se montraient) tous plus pour veoir son beau maintien et contenance que pour aultre chose ; si l'appelloient les Turcs le vert chevalier; il portoit une corne de cerf sur son heaulme. »

Le récit de la troisième croisade, de Bernard le Trésorier, ne peut guère nous arrêter après les grands extraits que nous avons donnés de Gauthier Vinisauf et autres auteurs de la Grande-Bretagne. Pipin, en parlant du siège d'Acre, s'exprime ainsi sur les secours qui arrivèrent aux assiégeans, de toutes les parties de la chrétienté : « A la nouvelle de la ruine de la ville sainte, toutes les nations frémirent, tous les royaumes furent troublés. Les peuples vinrent des extrémités de la terre, apportant leurs iniquités et pleins d'une aveugle confiance, pour délivrer des mains des impies les lieux témoins du sacrifice du Seigneur. Les premiers qui arrivèrent furent les Italiens, peuple belliqueux, discret, sobre, ennemi de la prodigalité, économe dans ses dépenses lorsque la nécessité ne l'oblige pas de les augmenter, et le seul entre toutes les nations qui se régisse d'après les lois écrites. Comme les Italiens n'avaient point de chef particulier, ils s'étaient choisi des tribuns auxquels ils obéissaient. Arrivés devant Acre, ils se mirent sous la conduite du roi Gui. Après eux vinrent les Normands, les Goths, et d'autres peuples, habitans des îles qui sont situées entre l'occident et le septentrion. Ces peuples sont belliqueux, de haute stature, intrépides, et armés de haches à deux tranchans : ils vinrent sur des vaisseaux ronds, qu'ils appellent *ysnachiæ*. Si ces secours ne fussent point arrivés, les chrétiens auraient été entièrement détruits. »

Au sujet du retour de Richard en Europe, Bernard le Trésorier rapporte que le roi d'Angleterre engagea le comte de Champagne à rester en Syrie, en lui disant que bientôt il reviendrait avec une grande armée et qu'il fallait conclure en attendant une trève avec les Sarrasins; le comte y consentit, mais il le conjura de ne pas l'oublier, *car il scavoit bien comment il le laissoit au pays*. Saladin fit dire au roi d'Angleterre qu'il ne conclurait point de trève avec lui, s'il ne démolissait auparavant Ascalon et deux autres places. Richard, en annonçant au comte Henri qu'il fallait se soumettre à ces conditions, ajouta ces paroles : *je vous ameneray, à l'aide de Dieu, si j'aye vie et santé, tant de gens que nous r'aurons Ascalon et toute la terre, et porterez couronne en Jérusalem*. Bernard raconte que Saladin rendit alors plusieurs villes de la Palestine à des seigneurs

chrétiens; ce qui ne paraît pas très-vraisemblable, et ce qui prouve seulement que le chroniqueur aime à trouver l'occasion de louer le sultan. François Pipin, en parlant du mariage de Henri avec la fille du roi son prédécesseur, dit que le comte de Champagne avait eu une autre femme; comme il soupçonnait cette épouse, il avait laissé, avant de passer la mer, la garde de son comté à sa mère Marie, qui était sœur de Philippe, roi de France, du côté paternel, et de Richard, roi d'Angleterre, du côté maternel; la mère de Henri, tant qu'elle vécut, fit passer tous les ans à son fils les revenus du comté.

François Pipin, en traduisant la partie de la chronique de Bernard, où se trouve rapportée la mort de Saladin, fait honneur au prince musulman d'une action dont les auteurs arabes n'on rien dit. Il raconte qu'avant de mourir, ce prince fit venir son héraut d'armes, et qu'il lui ordonna de porter au bout d'une lance, dans les rues de Damas, le linceuil où il devait être enseveli, en prononçant ces paroles : *Voilà tout ce que le maître de l'Orient emporte avec lui au tombeau!* Plusieurs historiens latins ont aussi rapporté ce trait, dont rien ne garantit l'authenticité, mais qu'il est bon néanmoins de conserver, comme une belle maxime à l'usage des rois et des conquérans.

En racontant la quatrième croisade, faite par des seigneurs allemands, le chroniqueur donne des détails fort curieux sur la mort tragique du comte de Champagne. Celui-ci avait appris la nouvelle du siège de Jaffa, et devait le lendemain marcher au secours de la ville. « Il fist mettre les tables pour souper et demanda de l'eau à laver; on lui en aporta et il vint en droit une grande fenestre qui estoit en la tour en haut où il demouroit. Si commença à laver ses mains; si comme il les lavoit, si se lança avant, si cheit (tomba) de la fenêtre de la tour; si fut mort. Le vaslet qui lui tenoit la touille (le vase) se laissa cheoir après, parce qu'il ne vouloit mie qu'on dist qu'il l'eust bouté (précipité). Il ne fut mis mort, mais il eust la cuisse rompue. Aulcunes gens disoient que si céluy vaslet ne se feust laissé cheoir après le comte, le comte ne fust mie mort.... Le vaslet qui estoit cheu entre deux murs, se traîna tant qu'il vint près d'une posterne (porte), et si oyt gens passer par dehors, si commença à crier. Quant les gens oyrent le cry, si alèrent cèle part et demandèrent qui c'estoit qui crioit et qu'il avoit; et il leur dit que pour Dieu fissent allumer et fissent venir chevaliers pour porter le comte qui là gissoit mort. Ils alèrent et firent venir les chevaliers et sergens du comte

et si le prirent et l'emportèrent au moutier. Là l'ensevelirent. Or regardez, s'écrie ici naïvement notre chroniqueur, regardez comment le cuer lui disoit de cette fenêtre qu'elle feroit ennuy. Il avoit commandé pour plusieurs foys que l'on la fit trellier de fer pour les enfans, car le cuer lui disoit bien qu'elle feroit dommaige. On ne la feist mie treiller avant que le comte ne fust cheu; mais après quant le comte fut trouvé et enseveli, si fist on moult grant deuel (deuil). »

En racontant la prise de Beryte par les pélerins de la quatrième croisade, le chroniqueur dit que les croisés dirent cette conquête moins à leur valeur qu'à un généreux complot formé par un esclave chrétien, qui était charpentier et qui avait associé à son entreprise deux autres esclaves, restés avec lui dans la ville. Bernard entre à ce sujet dans de très-longs détails qui n'auraient pas beaucoup d'intérêt pour nos lecteurs.

Dans l'extrait du *Continuateur de Guillaume de Tyr*, on trouvera tout ce que Bernard le Trésorier a de plus curieux touchant la croisade qui se termina par la conquête de Bysance; le récit qu'a donné Bernard de cette cinquième croisade est incomplet et quelquefois inexact; l'auteur a poussé son récit jusqu'à l'époque où Frédéric II se vit obligé de quitter la Palestine, pour revenir dans ses États, menacés des pieuses vengeances de Grégoire. Nous renvoyons ici nos lecteurs à l'extrait du *Continuateur*, pour ce qui regarde l'expédition de Damiète et la croisade de Frédéric II. Le traducteur Pipin a pris mot pour mot dans Olivier Scholastique le récit du siège de Damiète. (Voyez notre extrait d'Olivier). La *Continuation de Guillaume de Tyr*, trouvée dans les manuscrits de Rothelin, et dont nous avons rendu compte (coll. de Martène), commence aux événemens qui suivirent l'expédition de Frédéric II, et peut être regardée comme une continuation de Bernard le Trésorier. Voyez notre extrait du *manuscrit de Rothelin*.

En terminant cet article, nous dirons un mot du style et du caractère de Bernard le Trésorier. Sa narration est élégante et fleurie, et rappelle souvent la manière de Joinville; on pourrait lui reprocher d'avoir mis quelquefois un peu de confusion dans sa chronique, en mêlant ensemble des faits étrangers l'un à l'autre, et en se jetant dans des questions qui ne vont point au sujet. On ne découvre point dans Bernard le Trésorier cette exaltation de sentimens, cette piété passionnée qui caractérise la plupart de nos vieux historiens des croisades, et qui leur fait repousser et

haïr tout ce qui n'est pas chrétien. Notre auteur fait souvent preuve de beaucoup de sens, et ses vues sont toujours modérées. Bernard flétrit l'injustice, de quelque part qu'elle vienne; toute espèce d'iniquité trouve en lui un ennemi, et Frédéric lui-même, dont il fut le trésorier, n'est pas toujours à l'abri de ses censures.

Chronique de Richard de Saint-Germain (1).

Richard était Sicilien; il fut, comme il nous l'apprend lui-même, notaire de Frédéric II, empereur d'Allemagne, dans la ville de Saint-Germain, d'où il a pris son nom. Il joignit à la qualité d'historien celle de poète.

La chronique de Richard est estimée des érudits pour les choses qu'elle contient et pour l'exactitude qui y règne. Ferdinand Ughelli a cependant accusé Richard de Saint-Germain de s'être quelquefois écarté de la vérité par son trop grand attachement pour l'empereur. Muratori fait à ce sujet cette réflexion judicieuse : « Il n'est pas d'un juge équitable » d'accuser si légèrement de fausseté ce qui n'est pas d'ac» cord avec nos opinions ou nos vœux. »

Richard de Saint-Germain, dans une courte préface, dit qu'à l'exemple des écrivains de l'antiquité qui ont laissé à la postérité le récit des actions dignes de mémoire, il a essayé, selon les forces de son petit génie, *ingenioli mei*, de raconter tout ce qui est arrivé de son vivant sur la terre, et en particulier dans le royaume de Sicile. Ayant pris soin d'être vrai sur ce qu'il a vu, connu, ou appris d'après des rapports fidèles, il veut que la postérité sache par ses récits, que le cours des temps est varié, afin qu'elle n'oublie point qu'il faut craindre la guerre pendant la paix, et espérer la paix pendant la guerre. « Comme je suis, ajoute-t-il, enfant du » royaume, *regni filius*, celui qui me lira ne doit pas m'en » vouloir, si, en écrivant ce qui s'y est fait, je m'étends un » peu plus sur des incidens que sur les faits généraux. » Richard s'excuse enfin sur ce qu'on trouvera d'incomplet dans son histoire, en disant qu'il n'appartient qu'à Dieu seul, et non à l'homme, de conserver la mémoire de tout ce qui s'est passé.

Il annonce ensuite qu'il commencera son histoire à la mort de Guillaume roi de Sicile, et à la seconde année du pontificat du pape Clément, c'est-à-dire en 1189. Depuis cette époque jusqu'en 1214, Richard ne fait qu'indiquer sommairement ce qui se passa en Syrie. Il ne s'arrête pas même sur la prise de Constantinople par les Latins : il n'en parle qu'en passant. Cette brièveté est une suite du plan qu'il s'était formé de ne s'étendre que sur ce qui regarde la Sicile. Arrivé à l'an 1214, il paraît s'écarter de ce plan ; car

(1) Richardi de Sancto-Germano Chronicon. (Tom. VII, pag. 968.)

il copie la lettre adressée par le pape Innocent III au soudan de Damas pour l'engager à rendre la Terre-sainte aux chrétiens. Voici la traduction de cette lettre :

« *INNOCENT*, &c., *au noble SAPHADIN, soudan de Damas » et du Caire, crainte et amour du triple nom.* Nous savons » par le témoignage du prophète Daniel, qu'il est au ciel » un Dieu qui révèle les mystères, change les temps et trans» porte les royaumes, afin que tous sachent que le Très-haut » gouverne les empires des hommes et les donne à qui il » veut. Il l'a évidemment prouvé, lorsqu'il a permis que Jé» rusalem et son territoire fussent livrés aux mains de votre » frère, à cause non pas tant de sa vertu que des offenses » du peuple chrétien, qui avait provoqué la colère de Dieu. » Comme ce Dieu, lors même qu'il s'irrite, n'oublie point » d'être miséricordieux, nous avons voulu l'imiter; car il a » dit de lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et » humble de cœur.* Nous supplions donc humblement votre » grandeur de faire cesser l'effusion du sang humain dans » la Terre-sainte que vous occupez : nous demandons de » plus que cette terre nous soit rendue; car vous aurez plus » de peine pour la conserver que vous n'en retirerez d'utilité. » Que les prisonniers soient aussi remis de part et d'autre. » Cessons mutuellement nos attaques, et que la condition » de nos frères ne soit pas pire sous vous que celle des vôtres » ne l'est sous nous. Nous vous prions de recevoir avec bonté » ceux qui sont chargés de vous porter les présentes, et de » leur donner une réponse digne de l'effet que nous en atten» dons. Donné à Latran, le 6 des calendes de mai, XVIe année » de notre pontificat. »

Le pape, continue Richard, desirant connaître le pays, les mœurs et les forces des Sarrasins, contre lesquels on préparait, par ses ordres, une expédition, écrivit au patriarche de Jérusalem et aux grands-maîtres des Hospitaliers et des Templiers, pour leur demander des éclaircissemens et des notions positives. Ceux-ci répondirent à cette invitation par des lettres qu'apportèrent des vaisseaux vénitiens qui revenaient de l'Orient. Richard de Saint-Germain a copié aussi cette réponse, qui se trouve en tête du IIIe livre, et qui est attribuée à Jacques de Vitri; nous en avons donné plus haut l'analyse en parlant de ce livre.

Sous la date de 1215, l'auteur dit un mot sur le concile de Latran, où il fut question de la délivrance de la Terre-sainte. Il s'étend un peu plus sur la croisade qui eut lieu en 1217, et sur le siége de Damiette, sans toutefois rien

ajouter à ce qu'on a pu lire dans Olivier Scholastique et dans la chronique de Reggio. Il termine son récit en disant que l'armée du Christ s'enrichit de l'or, des pierres précieuses, des étoffes de soie et de toute l'opulence qu'on trouva dans cette ville. Il ajoute que le grand carnage qu'on fit des musulmans déplut même aux chrétiens. *De Saracenis verò tanta facta est strages, quòd christianis ipsis displicuit.* Déjà, dans l'analyse de Sicardi, nous avons remarqué que ces sortes de réflexions inspirées par un sentiment d'humanité ne se rencontrent guère que dans les chroniques italiennes.

Sous la date de 1221, l'auteur s'exprime ainsi : « On leva » dans tout le royaume un subside pour la Terre-sainte. Les » ecclésiastiques payèrent le vingtième, et les laïcs, le dixième » de leurs revenus. Gauthier de Palear, chancelier, et le » comte Henri de Malte, amiral, furent envoyés avec une » flotte à Damiette même; mais les chrétiens venaient de » perdre cette ville, à cause de leurs péchés. Le chancelier, » craignant la colère de l'empereur, se retira à Venise, et » le comte revint dans le royaume. L'empereur, l'ayant fait » arrêter, lui ôta le fief qu'il possédait. » Richard, qui ne parle que très-succinctement du siége de Damiette par les chrétiens, déplore la perte de cette cité dans une petite élégie en vers latins. « Moi, dit-il, Richard, je me propose de dé- » plorer en vers rimés une aussi grande catastrophe. » L'auteur, après avoir rappelé dans cette élégie la prise de Damiette, s'exprime en ces termes : « Quelle douleur, quelle calamité, » quelle honte éprouve la chrétienté du triomphe des impies! » Bon Jésus, s'il est permis de se plaindre, pourquoi nous » avez-vous ainsi accablés ? J'aime mieux mourir que de voir » vaincus ceux qui devaient vaincre. Eh ! qui ne desirerait » la mort au milieu de la douleur publique? L'armée du » Christ est vaincue ; voilà la cause de nos gémissemens, » de notre honte..................... Damiette, toi qui avais coûté » tant de sang et de sueurs aux chrétiens, tu viens de tomber » dans les mains des Ismaélites ! Ils ont violé tes temples, » renversé tes autels ; ce sont nos péchés qui t'ont attiré » tous ces maux. »

En 1225, l'empereur se rendit à Saint-Germain, où se trouvèrent deux cardinaux envoyés par le pape ; savoir : l'évêque Pélage, et Galon, cardinal prêtre du titre de Saint-Martin. L'empereur jura dans l'église de cette ville d'aller deux ans après en personne au secours de la Terre-sainte, et d'y entretenir à son service, pendant deux années, mille chevaliers. Il promit d'emmener avec lui cent *chélandres* et

cinquante galères bien armées. Cette déclaration fut lue à haute voix en présence de l'empereur, de quelques princes d'Allemagne, de plusieurs prélats et des nobles du royaume. L'empereur s'engagea à observer tout ce qu'il avait dit, sous peine d'excommunication, et le duc de Spolète le jura sur son ame, *juravit in anima sua.* Richard rapporte, sous la date de 1227, qu'à Rome un individu se disant vicaire du pape, à l'insu et pendant l'absence du souverain pontife, et se trouvant soutenu par quelques Romains, se tint au portique de Saint-Pierre, et dégagea, moyennant de l'argent, tous les croisés qui se présentaient, de l'obligation qu'ils avaient contractée en prenant la croix. Saisi par un sénateur d'après l'ordre que celui-ci en avait reçu du pape, qui résidait alors à Anagnie, cet imposteur fut mis en prison et puni de son crime. Pendant ce temps, un grand nombre de croisés qui étaient dans la Pouille, succombèrent à une espèce de maladie contagieuse qui se manifesta. Ici Richard parle du départ de Frédéric, puis de son retour subit causé par une maladie, et du mécontentement du pape. L'empereur envoya au souverain pontife deux nonces de la cour de Rome, les archevêques de Reggio et de Bari, avec le duc de Spolète et le comte Henri de Malte, ses ambassadeurs. Mais le pape, ne croyant pas plus les ambassadeurs de l'empereur que ses propres nonces, convoqua à Rome les prélats cisalpins, et tous ceux du royaume qu'il put réunir; puis, dans l'octave de la Saint-Martin, il excommunia publiquement Frédéric, et adressa ensuite dans tout l'Occident des lettres à ce sujet.

En 1228, l'empereur leva dans le royaume, sur tous les biens ecclésiastiques, une certaine somme d'argent pour venir au secours de la Terre-sainte. Ayant ensuite convoqué à Barlette les prélats et les grands, il fit élever un trône en plein air, à cause du grand nombre de personnes qui étaient présentes, et il fit lire une espèce de testament dont Richard rapporte les dispositions.

Frédéric, se rendant ensuite à Brindes, s'embarqua, et ordonna que tous les vaisseaux destinés au passage se réunissent à Saint-André de l'Ile. Sortant alors du port d'Otrante, il traversa heureusement la mer et aborda dans la Terre-sainte. C'est sous la date de 1229 que Richard de Saint-Germain rapporte en ces termes ce que l'empereur fit dans cette expédition: « Pendant que l'empereur, dit-il, » était encore en Syrie, on reçut de lui dans son empire » les nouvelles suivantes : Le 15 novembre, étant arrivé à

» Joppé avec l'armée des chrétiens, l'empereur eut intention de rétablir un fort qui devait lui faciliter l'accès de » Jérusalem ; et comme il ne pouvait envoyer assez promptement par terre tout ce qui lui était nécessaire, il en » chargea des barques au port d'Acre : mais, le vent ayant » changé, la mer s'étant troublée, il s'éleva tout-à-coup » une si grande tempête, que les vaisseaux ni les provisions » ne purent arriver à l'armée. Comme les chrétiens étaient » alors dans une grande inquiétude, ils commencèrent à se » désespérer, à murmurer, et à ne voir d'autre salut que » dans leur retour à Acre. Ils étaient dans cette extrémité, » lorsque le Seigneur miséricordieux, qui fait, dit Richard, » succéder le calme à la tempête, et qui est toujours prêt » à venir au secours de ceux qui l'invoquent, changea subitement le ciel et apaisa la mer. Il arriva à Joppé une si » grande quantité de navires et de barques, que l'abondance » de toutes choses succéda à la disette. La mer fut ensuite » si tranquille, que les grands et les petits vaisseaux qui » allaient et venaient, fournirent le pays de tout ce dont il » avait besoin. Alors, d'un commun avis, on commença à » construire le fort Joppé ; on éleva des retranchemens et » des murs ; et ce qui est digne d'être rapporté en tout temps, » ajoute notre auteur, c'est que l'empereur et les soldats » mirent tant de zèle et d'ardeur à l'ouvrage, qu'il fut achevé » en quelques jours.

» Pendant qu'on travaillait avec tant d'activité, les ambassadeurs du soudan et de l'empereur traitaient de la paix. Ce » même soudan et son frère étaient à Gazara, à une journée » de chemin, avec une armée innombrable. Le soudan de » Damas était de même avec une grande armée auprès de » Naplouse, à la même distance de l'armée chrétienne. Pendant qu'on traitait de la restitution de la Terre-sainte, le » Seigneur Jésus-Christ, qui est la sagesse de son Père, décida, dans sa providence accoutumée, que le soudan rendrait à l'empereur la cité de Jérusalem, et aux chrétiens » tout ce qu'ils possédaient, excepté le Temple (la mosquée » d'Omar), qui devait être sous la garde des Sarrasins. Le » soudan rendit aussi la petite ville appelée *Saint-George*, et » les habitations qui sont des deux côtés de la route, ainsi » que Bethléem et Nazareth, avec toutes leurs dépendances. » Il rendit de même le fort de Thoron, la ville de Sidon avec » toute la plaine qui l'environne, et tous les pays que les » chrétiens avaient possédés.

» D'après le traité, il était permis à l'empereur et aux

» chrétiens de reconstruire la ville sainte, de relever se
» murs et ses tours, le fort Joppé, celui de Césarée, Mon
» fort et une nouvelle forteresse qu'on avait commencé
» cette année sur les montagnes. Il est vraisemblable que,
» l'empereur était passé dans la Terre-sainte avec l'agr
» ment de l'Église romaine, ce traité aurait été plus heureu
» et plus durable; mais combien de traverses n'eut-il pas
» éprouver de la part de l'Église! Non-seulement le pap
» l'avait excommunié, mais ceux qui le savaient excommu
» nié, le fuyaient à cause de cette excommunication. Aus
» écrivit-il au patriarche de Jérusalem, et aux grands-maître
» des Hospitaliers et du Temple, pour qu'on gardât là-dessu
» le silence dans son armée, afin que l'affaire de la Terre
» sainte, pour le succès de laquelle il s'employait de toute
» ses forces, n'en souffrît en aucune manière. Il mit à la têt
» de ses troupes Richard Filangier, son maréchal, et u
» nommé Odon de Montbéliard. Le soudan, sachant qu
» l'empereur était excommunié par l'Église romaine, eut d
» la peine à traiter avec lui. Cependant il traita, et traita s
» bien, que tous deux gardèrent la paix jusqu'à la fin de l
» trève. Tous les prisonniers furent délivrés de part et d'autr
» Le soudan rendit la Terre-sainte et tous les pays que nou
» venons de nommer. De l'avis de tous les croisés, l'empe
» reur alla à Jérusalem; et le même jour qu'il y entra, l'ar
» chevêque de Césarée, envoyé par le patriarche, vint mett
» l'interdit sur la ville, et particulièrement sur le Saint-S
» pulcre, couvrant ainsi, non de sa bénédiction, mais d
» l'anathème, un acte de restauration. Lorsque l'empereu
» retourna à Acre, le patriarche, les grands-maîtres du Temp
» et des Hospitaliers, agirent avec lui de telle sorte, qu'il f
» plus clair que le jour que ce furent eux qui excitère
» contre lui dans cette ville une guerre intestine. »

On voit par ce récit que l'historien ne partage pas, s
cette expédition de Fréderic, les opinions de la plupart d
chroniqueurs contemporains, et sur-tout celle du sain
siége. Tout nous porte à croire que Richard de Saint-Germa
a composé son récit d'après des lettres écrites par Frédér
lui-même, et c'est en quoi cette partie de son histoire d
avoir plus de prix à nos yeux : dans le reste de sa chroniqu
il ne dit plus rien des croisades.

Mémorial des Podestats de Reggio, par un auteur anonyme de cette ville (1).

Le *Mémorial de Reggio* serait sans intérêt pour l'histoire des croisades, si le siége de Damiette n'y occupait une grande place. Nous avons vu que plusieurs historiens se sont servis du récit d'Olivier Scholastique, qui paraît avoir été très-répandu dans le temps, puisqu'on le retrouve parmi les écrivains d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre. La relation du *Mémorial de Reggio* est beaucoup plus longue et renferme un plus grand nombre de détails que celles d'Olivier et de Jacques de Vitri. L'auteur, quel qu'il soit, emploie quelquefois dans son récit la première personne du pluriel, et l'on y trouve à chaque page les vives impressions d'un témoin oculaire ; ce qui nous fait croire que ce récit a été fait dans le temps même des événemens, et que l'annaliste de Reggio entre les mains duquel il sera tombé, en aura profité pour enrichir sa chronique. Nous donnerons cette relation tout entière, non-seulement parce qu'elle nous fait connaître une foule de circonstances curieuses, mais parce qu'elle est vive et animée, et qu'en la lisant on croit tour-à-tour parcourir un morceau d'histoire ou un chant inspiré par la muse de l'épopée.

Sous la date de 1219, l'auteur, après avoir annoncé que la ville de Damiette fut prise cette année, fait précéder son récit du préambule suivant : « Nous savons que cette expédition est connue de tous les chrétiens ; mais nous pensons que le plus grand nombre ignore comment des croisés sont allés, pour le salut de leurs ames, au-delà des mers, arracher la Terre-sainte des mains des ennemis de la croix, et sur-tout quels dangers ils ont courus, quels travaux ils ont essuyés au siége de la ville de Damiette. »

Siége de Damiette.

« Au mois de mai de l'an 1218, Jean roi de Jérusalem, prince excellent, rempli de prudence, de foi et de discrétion ; le patriarche, recommandable par son savoir et par ses bonnes mœurs ; le duc d'Autriche, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, plusieurs évêques et ecclésiastiques puissans, tinrent conseil avec des comtes, des marquis, des barons et plusieurs hommes de distinction. Tous résolurent

(1) Memoriale potestatum Regiensium, &c., auctore anonymo Regiense. (Tome VIII, pag. 1074.)

» unanimement de partir avec l'armée chrétienne qui étai
» venue au secours de la Terre-sainte, pour entrer en Égypt
» et soumettre les païens et les Sarrasins. Que tous ceux
» qui cet écrit parviendra, sachent que, vers le 15 de mai
» tous les chrétiens montèrent sur des vaisseaux, et que l
» mardi de la semaine suivante ils entrèrent en Égypte. Il
» fixèrent leur camp près de la ville de Damiette, où Mari
» Égyptienne et Moïse prirent naissance. Le lieu de leur cam
» pement était une île (le Delta) qui se trouvait entre la me
» et le fleuve du Paradis qu'on appelle *Gihon* [le Nil]. Le pro
» phète Jérémie naquit dans cette île, et l'on y voit encor
» une maison qui porte son nom. Nous nous proposons d
» rendre, autant que nous le pourrons, les joies, les tribula
» tions, les souffrances, les langueurs et les divers tourmen
» que les soldats chrétiens éprouvèrent. Damiette était telle-
» ment fortifiée par sa situation, par l'art, par des tours, de
» murs et des fossés, et par l'impétuosité du fleuve, qu
» personne ne pouvait en approcher. Au milieu du fleuv
» était une tour également fortifiée, et tellement défendue
» par plusieurs machines, qu'on ne pouvait arriver à la vill
» par le fleuve même. Cent guerriers commandés par un
» émir étaient chargés de défendre cette tour. Plusieurs balis
» taires et archers s'y trouvaient renfermés, et tous étaien
» munis de provisions pour une année. Le soudan avait en
» voyé à Damiette trois émirs et des soldats d'élite pour dé
» fendre et conserver cette place, qui était en outre rempli
» de cavaliers et de fantassins, de balistaires et d'archers. Il
» avaient pour deux ans de vivres et de munitions de guerre
» On avait placé dans le fleuve trois chaînes qui tenaien
» aux murs de la ville, de sorte qu'aucun vaisseau ne pouvai
» passer. Le 1.er de juillet, les chrétiens s'avancèrent su
» leurs vaisseaux, et appliquèrent des échelles aux murs d
» la tour. Mais Dieu permit que ces échelles se brisassent
» et cent guerriers périrent dans les ondes : le neveu d
» duc d'Autriche fut de ce nombre. Ce malheur constern
» les chrétiens. Cependant, par la vertu de Notre-Seigneu
» Jésus-Christ, de qui tout procède et sans qui rien n
» peut se faire, les chrétiens ranimés firent de nouvelle
» échelles d'une grandeur étonnante, et, le jour de la Sain
» Barthélemi, ils revinrent auprès de la tour et les y ap
» pliquèrent de force. A cette vue, les païens lancèren
» aussitôt du soufre allumé. Le feu était si violent, qu
» les échelles parurent à tout le monde être embrasée
» Les chrétiens, à cet aspect, pleins de trouble et d'effro

» fléchirent le genou, se prosternèrent pieds nus à terre,
» et répandirent des torrens de larmes. Ils étaient si op-
» pressés par la douleur, que la voix leur manquait, et qu'ils
» pouvaient à peine dire : *Seigneur, ayez pitié de nous;*
» *Seigneur, secourez-nous.* Depuis une heure ils étaient
» dans cette triste situation, lorsque, le feu s'éteignant tout-
» à-coup, ils virent sur la tour même l'étendard de la sainte
» croix. Cette vue rendit aux chrétiens la voix et la parole
» que la douleur leur avait ôtées, et ils commencèrent à
» chanter avec une douce modulation [*dulci modulatione*]
» le *Te Deum laudamus* et le *Gloria in excelsis Deo.* Tous
» ceux qui le purent coururent à la tour, l'attaquèrent avec
» une grande force, et s'en rendirent maîtres par leur cou-
» rage. Ils y firent prisonniers cent guerriers et trois cents
» balistaires, qu'ils amenèrent au camp tout enchaînés, et
» qu'ils présentèrent au roi de Jérusalem et aux autres chefs.
» Ces prisonniers supplièrent le monarque et le duc d'Au-
» triche de leur montrer ces guerriers vêtus de blanc et entre
» autres un guerrier rouge qu'ils disaient les avoir attaqués
» avec une violence extraordinaire. Le roi et le duc d'Au-
» triche, cédant à leur demande, firent paraître devant eux
» tous ceux qui avaient attaqué la tour et qui s'en étaient
» rendus maîtres. Les prisonniers, en les regardant, dirent :
» *Aucun de ces guerriers ne nous a attaqués et n'a attaqué*
» *la tour; car tous ceux qui l'ont fait étaient vêtus d'habits*
» *blancs, et couverts d'armes blanches. Ils étaient très-légers*
» *et très-forts. Ils montaient au sommet de la tour comme ils*
» *le voulaient, et parfois ils nous éblouissaient tellement,*
» *que nos yeux en perdaient la lumière, et nos corps, toute*
» *leur force.* A ces paroles, les chrétiens comprirent que
» Notre-Seigneur Jésus-Christ avait envoyé ses anges pour
» attaquer la tour. Quant au guerrier qui avait paru vêtu de
» rouge, ils crurent fermement que c'était S. Barthélemi. Les
» chaînes qui étaient dans le Nil et clouées à la tour, furent
» aussi brisées par la volonté de Notre-Seigneur Jésus-
» Christ, et les vaisseaux purent naviguer dans le fleuve. »

L'anonyme, après avoir raconté ces prodiges avec une simplicité qui peut nous paraître elle-même tenir du prodige, fait la réflexion suivante : « Le Seigneur opéra ce miracle
» pour nous rappeler ce verset de David : *Ne vous confiez*
» *point dans vos princes, ni dans les enfans des hommes,*
» *en qui votre salut n'est point. La vertu du Seigneur pa-*
» *raîtra, elle reviendra sur la terre, et tous les ennemis de*
» *Dieu périront par sa volonté.*

» Au mois de septembre suivant, le cardinal légat et un
» armée de Romains arrivèrent devant Damiette; ce qu
» remplit de joie les croisés. Le soudan d'Égypte, voyan
» que l'armée des chrétiens augmentait chaque jour, en fu
» tout troublé. Cependant il chercha les moyens de la cha
» ser d'Égypte : il arma cent galères et barques, et, le jou
» de Saint-Denis, les païens et les Sarrasins attaquèrent le
» chrétiens par terre et par eau. Ceux-ci, qui étaient prépa
» rés, allèrent au-devant des ennemis. Ils paraissaient comm
» une légion d'anges qui s'avançait, sans crainte des trai
» des ennemis, et qui marchait gaiement au combat pa
» amour du Christ. Le légat les précédait, portant en se
» mains la vraie croix. Il ne cessait d'exhorter les chevalier
» et les fantassins à se porter, pour le service de Notre
» Seigneur Jésus-Christ, sur ses implacables ennemis. Il disai
» d'une voix haute et suppliante, et en versant un torrent d
» larmes : *O Seigneur, sauvez-nous; Seigneur, conservez*
» *nous : exaucez nos prières au jour où nous vous invoquons*
» *Nous vous avons invoqué dans les jours de nos tribula-*
» *tions : Seigneur, exaucez nos prières..... Prêtez-nous votre*
» *saint secours, afin que nous puissions convertir cette nation*
» *perfide et méchante, et qu'elle puisse croire avec nous à la*
» *sainte Trinité, à votre nativité, à votre passion, à votre*
» *mort et à votre résurrection, et qu'elle invoque par-tou*
» *votre nom, pour qu'il soit béni dans les siècles des siècles*

» Après cette prière, l'armée des chrétiens s'approcha d
» celle des païens et des Sarrasins, et un combat terribl
» commença au son des instrumens de guerre. Les infidèles
» voyant qu'ils ne pouvaient résister, et qu'un grand nombr
» de leurs soldats étaient tombés morts ou blessés sur le cham
» de bataille, s'enfuirent épouvantés. Pendant que les chré
» tiens les poursuivaient, il arriva, par la puissance de Dieu
» que ce que David dit dans un de ses psaumes se renou
» vela; car un croisé mettait en fuite mille ennemis, et deu
» en mettaient en fuite dix mille. Un nombre infini de païen
» et de Sarrasins furent tués ou faits prisonniers. Ceux qu
» étaient venus sur des galères furent noyés dans le fleuve
» Les chrétiens remportèrent en ce jour une grande vic
» toire. Rendons-en grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ. L
» putréfaction et la mauvaise odeur qui s'exhala des cadavre
» empêchèrent pendant plusieurs jours les chrétiens de boir
» de l'eau du fleuve et de s'en servir pour préparer leu
» nourriture.

» Sur ces entrefaites, Robert de Courçon et plusieur

» guerriers de France, d'Angleterre et d'autres pays chré-
» tiens, abordèrent au port de Damiette. Le soudan d'E-
» gypte fut aussi troublé de leur arrivée que les croisés en
» furent satisfaits. Cependant il résolut, avant que les che-
» vaux fussent débarqués, de livrer un nouveau combat
» aux assiégeans. En conséquence, les païens et les Sarrasins
» traversèrent un pont, et se précipitèrent sur le camp des
» croisés : ceux-ci montent aussitôt à cheval et marchent
» vers l'ennemi, qu'ils obligent à prendre la fuite; ils le
» poursuivent même jusqu'au pont. Ce pont ne pouvant
» suffire à la foule qui s'y précipitait, un grand nombre de
» Sarrasins tombèrent dans le fleuve et s'y noyèrent; les
» autres, craignant que les chrétiens ne traversassent le
» pont, le rompirent et en jetèrent les débris dans le fleuve.
» Les croisés revinrent alors à leur camp, en louant le
» Seigneur.

» Au commencement du mois de novembre, des Tem-
» pliers montés sur un vaisseau essayèrent de traverser
» le fleuve, dans le dessein d'aller faire quelque ravage sur
» le pays occupé par les ennemis; mais un vent violent qui
» s'éleva tout-à-coup, jeta le vaisseau sous les murs de Da-
» miette. Les Sarrasins, s'en étant aperçus, accoururent avec
» des galères et des barques, et, enveloppant de tous côtés
» les Templiers, les attaquèrent avec vigueur : ceux-ci se dé-
» fendirent vaillamment et tuèrent plusieurs ennemis; mais,
» voyant qu'ils ne pouvaient échapper, ils demandèrent à
» capituler. Pendant ce temps, cent des plus vaillans Sarra-
» sins montèrent dans le vaisseau des chrétiens. Les Tem-
» pliers furent d'abord fort troublés; mais, se rappelant ces
» paroles de Samson, qui dit, *Mourons tous ensemble, que*
» *Samson meure et que tous ses ennemis meurent avec lui*,
» ils brisèrent le vaisseau par le fond, et les Sarrasins péri-
» rent dans les ondes avec eux. Cependant plusieurs Tem-
» pliers, entrant dans une barque des Sarrasins, traversèrent
» le fleuve avec l'aide du Seigneur. Le sultan, voyant que
» Jésus-Christ était pour nous, fut saisi d'une grande terreur :
» il fit submerger tous les navires et fortifier la rive pour la
» rendre inaccessible; ce que les chrétiens ayant vu,
» ils commencèrent à murmurer contre le légat. *Que ferons-*
» *nous?* disaient-ils. *Nous ne pouvons marcher à l'ennemi,*
» *nous ne pouvons tenter contre lui le sort des combats;* et *si*
» *nous devons rester dans cette solitude, Sauveur du monde,*
» *que ferons-nous? Est-ce que nous manquons de sépultures*
» *dans notre pays? Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce*

» *désert? Voilà que nous mourons sans combat, et que nous*
» *allons être ensevelis dans le sable comme des chiens et des*
» *bêtes.* Le légat, ayant entendu ces plaintes, versa des larmes,
» et tendant les mains au ciel, il fit à Jésus-Christ cette prière :
» *Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu*
» *au monde pour notre salut et avez racheté le genre humain*
» *par votre sang sacré, ne regardez point nos péchés, mais*
» *exaucez-nous par votre grâce et votre miséricorde; envoyez*
» *vos anges du ciel, afin qu'ils soient avec nous et nous*
» *instruisent, et que nous puissions triompher des ennemis*
» *de la sainte croix et de ceux qui ne croient point en vous.*
» Le légat ordonna alors qu'on observât un jeûne de trois
» jours, et qu'on se tînt en prière devant la sainte croix, les
» pieds nus et à genoux, pour demander à Jésus-Christ qu'il
» nous indiquât un moyen de faire naviguer nos vais-
» seaux sur le fleuve, afin que nous pussions engager
» le combat avec ses ennemis et les convertir à la foi
» de Notre-Seigneur et à la Trinité indivisible. Pendant
» que les chrétiens s'occupaient de mettre leurs vais-
» seaux en état de traverser le fleuve, il s'éleva tout-
» à-coup une grande tempête, et il tomba du ciel une pluie
» si abondante qu'on ne distinguait plus le fleuve d'avec la
» mer, et toute l'eau devint amère. La force du vent
» déchira toutes les tentes; le camp fut tellement inondé,
» que les hommes pouvaient y nager. Le pain, les viandes,
» la farine, le froment, l'orge et tous les vivres flottaient
» sur l'eau. Plusieurs malades qui étaient couchés dans
» le camp, furent étouffés par l'inondation. Dans ce
» jour, quelques petits vaisseaux qu'on avait construits
» avec beaucoup de peines et de dépenses, et sur lesquels
» on avait placé avec art des échelles destinées à l'assaut
» de la ville, furent poussés par le vent du côté des Sar-
» rasins, qui les brûlèrent sous nos yeux. A ce spectacle, les
» chrétiens jetèrent de grands cris, et, dans l'amertume
» de leur cœur, ils se dirent : *Dieu nous est contraire.* Ils
» ignoraient entièrement ce qu'ils devaient faire, car ils ne
» pouvaient ni avancer ni reculer; ils restaient ainsi sur
» le sable, livrés au désespoir. Dans cette grande tribulation,
» le légat tendit les mains au ciel, et, la tête nue, s'écria :
» *Seigneur Jésus-Christ, ô vous, qui répondîtes à Pierre, dont la*
» *barque était submergée,* HOMME DE PEU DE FOI, POURQUOI AVEZ-
» VOUS DOUTÉ*? et qui commandâtes au vent et à la mer de se*
» *calmer, intercédez maintenant auprès de votre père pour votre*
» *armée; commandez au vent et à la mer de retourner*

» *à leur place, vous qui vivez avec votre Père et régnez*
» *dans les siècles des siècles.*

» Quoique cette prière fût faite à voix basse, nous l'entendîmes tous. Aussitôt le soleil parut resplendissant, l'air reprit sa sérénité, la surface de la terre devint sèche, les vivres n'eurent pas le temps d'être sensiblement altérés. Les chrétiens bénirent le Seigneur, en disant: *Dieu n'abandonne point ceux qui espèrent en lui.* Durant tout l'hiver les croisés souffrirent de l'inondation et du froid; la sixième partie de l'armée périt. Plusieurs perdirent les ongles des pieds et des mains et les dents.

» Le légat, voyant que notre armée diminuait tous les jours, nous fit tous rassembler, et nous dit: *Que devons-nous faire, mes chers frères? ne vaut-il pas mieux mourir dans le combat que de vivre comme des captifs sur une terre étrangère?* Il ordonna donc à tous de se confesser, de faire pénitence de leurs péchés le jour de la Purification, et de se tenir prêts sous les armes. Le lendemain, au point du jour, tous les chrétiens montèrent sur des vaisseaux, des galères, des barques et autres bâtimens. Ceux qui étaient sur le vaisseau que montait le duc d'Autriche, se mirent les premiers en marche, et arrivèrent aux retranchemens que les Sarrasins avaient élevés sur le fleuve, les attaquèrent et les détruisirent. A cette vue, tous les bâtimens des chrétiens se réunirent aux assaillans: mais il s'éleva tout-à-coup une si grande tempête, que les navires et les barques ne purent y résister; les flots, la grêle et le vent, se mêlant ensemble avec un bruit horrible, empêchaient les vaisseaux de se reconnaître les uns les autres. Les chrétiens se virent donc forcés de retourner au camp. Ceux qui étaient au-delà du fleuve, supportèrent cette tempête pendant trois jours. Ce contre-temps jeta le désespoir parmi les croisés; ils disaient: *Dieu nous a oubliés, il a détourné ses regards de dessus nous;* et ils ajoutaient en l'adorant: *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons; sauvez-nous de cette nation perverse et criminelle, afin qu'on ne dise pas: Où est leur Dieu crucifié?* Lorsque la nuit fut arrivée, S. George, couvert d'armes blanches, et une infinité de guerriers armés de même et vêtus d'habits blancs, apparurent dans le camp des Sarrasins. Les infidèles, les voyant venir environnés d'un grand éclat, furent épouvantés et prirent la fuite: dans leur trouble, le père n'attendait point son fils, ni le fils son père; ils abandonnèrent leur camp et tout ce qu'il contenait. Le lendemain, un des païens qui

» étaient restés dans la plaine, appela les chrétiens, et leur dit: » *Venez, les Sarrasins ont pris la fuite; ils ont quitté le camp » et tout ce qu'ils possédaient.* Les chrétiens s'y rendirent, » s'emparèrent des tentes, et se partagèrent tout ce qu'ils y » trouvèrent. Ils comprirent alors et crurent fermement que » Jésus-Christ avait envoyé sa milice céleste pour combattre » les païens et les Sarrasins. Ceux-ci, en effet, avaient en- » tendu pendant trois jours une voix terrible, qui leur criait: » *Fuyez, ou sinon vous mourrez.* Cette voix courait dans » toute l'armée, et répétait : *Fuyez, fuyez; car voilà les chré- » tiens qui vont vous tuer tous.* Le jour de la Sainte-Agathe, » lorsque le fleuve était calme, les chrétiens étant sur leurs » vaisseaux, une voix se fit entendre le long de la rive, et leur » dit : *O chrétiens, que faites-vous? voilà que tous les Sarra- » sins s'enfuient.* On vit un guerrier vêtu de blanc qui pro- » nonçait les paroles qu'on vient de répéter. » (Les auteurs arabes nous ont appris la véritable cause de la retraite des musulmans, et nous en avons parlé nous-même dans notre XII.e livre.)

« Dès ce jour, l'armée chrétienne mit le siége devant » Damiette, et personne ne put y entrer ni en sortir. Il y » avait alors dans cette ville quatre-vingt mille habitans. Les » chrétiens avaient en abondance du biscuit, du fromage, » du lard et d'autres provisions ; mais le pain, le vin et » la viande étaient plus rares. Un mouton se vendait dix » onces; une poule, trente sous; un œuf, deux sous : le vin était » hors de prix. De même qu'un malade desire la santé, de » même les chrétiens desiraient, je ne dis pas manger, mais » seulement voir la verdure de l'herbe; car il n'y avait là que » du sable. Le 9 de mars, le légat fit construire un pont de ba- » teaux et fabriquer des échelles et autres machines; car il » avait été décidé qu'on attaquerait vivement la place. Le sou- » dan, avant de s'en éloigner, l'avait très-bien fortifiée. Il y » avait laissé, pour la défendre et la garder, cinquante mille » guerriers d'élite, des émirs, des cavaliers et des fantassins, » et y avait fait entrer des provisions pour deux ans.

» Pendant ce temps le soudan et Corradin [Malek-Moadam], » prince de Damas, enveloppèrent l'armée des croisés avec » une multitude infinie de Sarrasins. Ils se présentèrent à » l'endroit où le fossé n'était pas rempli d'eau, et firent en- » tendre ces paroles aux croisés : *Chrétiens, il faut que vous » renonciez au Christ votre Seigneur et à Marie que vous dites » sa mère, et que, devenant Sarrasins, vous adoriez Mahomet » ou que nous renoncions à Mahomet et devenions chrétiens*

» Aussitôt un grand combat s'engagea : les princes ennemis » dressèrent un pavillon devant le fossé des chrétiens, et » ils y mangèrent deux poules, par suite du serment que » Corradin avait fait de dévorer les chrétiens comme des » chiens affamés dévorent un pain. Mais les Sarrasins ne » purent soutenir l'attaque des pèlerins ; plusieurs périrent » sous les coups des chrétiens, qui disaient : *Si Dieu est* » *pour nous, qui sera contre nous?* Les croisés firent alors un » pont avec trente-huit barques, sur lesquelles ils appli- » quèrent et clouèrent des poutres et des planches. Ce pont » avait près d'un mille de longueur. Des barques voguaient » alentour pour empêcher les Sarrasins d'en approcher. Ceux- » ci vinrent néanmoins sur le fleuve avec trente galères et » trois brûlots pour mettre le feu au pont, et livrèrent » un combat de cinq côtés. Mais Jésus-Christ vint au secours » des chrétiens. Les ennemis ne purent faire aucun dommage » au pont ; ils perdirent plus de quatre cents de leurs guer- » riers, et s'en retournèrent pleins de tristesse. Les chré- » tiens firent établir autour de Damiette des charbonnières, » *carbonaria ;* ils élevèrent aussi des ponts pour garder le » fleuve et l'île où ils avaient d'abord campé, ainsi que deux » autres petites îles ; et pour que les ennemis ne pussent » entrer dans la ville ni en sortir, l'armée des croisés s'éten- » dit sur un espace de dix milles.

» Le dimanche des Rameaux, le soudan et Corradin, sa- » chant que les chrétiens voulaient célébrer l'entrée du » Christ à Jérusalem, résolurent de les attaquer, et se flat- » tèrent de les exterminer. Ils vinrent donc par terre et par » eau avec soixante-onze galères et une multitude infinie » de païens et de Sarrasins. Ils apportèrent avec eux des » planches, des tables, des portes de maison, et se firent » suivre de plusieurs mulets chargés de branches d'arbre » pour remplir le fossé du camp, afin qu'après avoir chassé » les chrétiens du rivage, ils pussent entrer ensuite dans Da- » miette. Ils commencèrent un combat cruel qui dura depuis » l'aurore jusqu'à la nuit. Jésus-Christ favorisa tellement les » chrétiens, qu'ils tuèrent plus de cinq mille ennemis, en » blessèrent un grand nombre, se rendirent maîtres de trente » galères et d'un émir. C'est ainsi qu'ils célébrèrent le jour » des Rameaux. Soyez sûrs que les chrétiens qui moururent » ce jour-là, présentèrent à Dieu une vraie palme, suivant » les paroles du psalmiste : *Le juste fleurira comme une* » *palme, et se multipliera comme le cèdre du Liban.* Car au- » cune langue humaine ne peut exprimer les misères, la » détresse, les tourmens, les langueurs et les infirmités que

» les chrétiens souffrirent, par amour pour Jésus-Christ et » pour la foi chrétienne, durant le siège de Damiette. Dans » l'octave de Pâques, le légat accorda à ceux qui voudraient » rester pour défendre la Terre-Sainte jusqu'à un autre » passage, des indulgences pour leurs propres péchés et pour » ceux de leur père, de leur mère, de leurs frères, de leurs » sœurs, de leur femme et de leurs enfans. Au mois de » mai, le duc d'Autriche se mit en mer pour retourner dans » son pays. Les chrétiens furent fort affligés de ce départ : le » soudan et Corradin s'en réjouirent au contraire. » Ici l'anonyme décrit une nouvelle attaque où, *avec l'aide du Seigneur*, les chrétiens demeurèrent victorieux. « De même » qu'un champ dit l'auteur, est couvert de gerbes lors» qu'on le moissonne, de même la plaine et le fossé étaient » pleins de Sarrasins morts. Les chrétiens ne perdirent » pas un homme, car le Seigneur était avec eux; et ils lui » rendirent grâces de la grande victoire qu'il leur avait » accordée.

» Le jour de la Pentecôte, le légat, le roi et le patriarche de » Jérusalem firent construire, à la manière des Lombards, un » *carrocio* sur lequel on plaça l'étendard des chrétiens. Tous » les fantassins eurent ordre de se tenir autour, prêts à » combattre, et de s'avancer peu à peu vers les ennemis, » afin d'engager le combat lorsqu'ils le pourraient avec avan» tage. Pendant ce temps, le soudan et Corradin s'avancèrent » par terre et par eau vers le camp des chrétiens, espérant » s'emparer de leurs tentes et de tous leurs bagages. Les » chrétiens, voyant les ennemis s'approcher, firent aussitôt » garder les portes et les avenues de la ville, et les fan» tassins, se réunissant autour du *carrocio*, se présentèrent » en masse au-devant des infidèles qui s'avançaient. Les Sar» rasins, à la vue de l'étendard des chrétiens élevé sur le » *carrocio*, furent étonnés et effrayés, et, croyant qu'il y » avait là quelque chose des secrets et de la puissance de » Dieu, ils n'osèrent tenter le combat. Les chrétiens auraient » volontiers marché à l'ennemi ; mais la crainte qu'ils » eurent des Sarrasins qui étaient dans Damiette, les em» pêcha de s'éloigner de leur camp. Ainsi des deux côtés » chacun rentra dans ses lignes. Les chrétiens s'occupèrent » alors de construire ou de préparer des machines pour » prendre la ville. Ils creusèrent la terre dans l'espoir d'a» battre les tours; mais, comme les fossés de la place étaient » pleins d'eau, les mines en furent inondées, et les travaux » devinrent inutiles.

» Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, le légat ordonna à

» toute l'armée de faire pénitence, de jeûner trois jours, et » d'aller pieds nus adorer la vraie croix, pour implorer le se- » cours de Jésus-Christ, et obtenir de lui qu'on se rendît » maître promptement de Damiette. Les chefs tinrent alors » conseil, et jugèrent qu'il ne fallait pas livrer un assaut, parce » qu'on serait obligé d'attaquer en même temps la place et de » défendre les retranchemens; ce qui serait difficile, vu qu'il » y avait cinquante Sarrasins contre un chrétien. Néanmoins » le légat fit armer tous ceux qui étaient sur les vaisseaux, » les galères et les barques; il y plaça en outre des fantas- » sins, des balistaires et des archers couverts de fer. Il les di- » rigea contre la place. Au point du jour, les échelles furent » appliquées tout autour des murs de la ville, et l'assaut dura » toute la journée. Les Sarrasins se défendirent vaillamment; » ils lancèrent sur les échelles du feu et du soufre enflammé, et » en brûlèrent plusieurs. A cette vue, les chrétiens pleurèrent » amèrement, et, baisant la terre, ils invoquèrent le nom de » Jésus-Christ, en levant les mains et disant à haute voix : *Sei- » gneur Jésus-Christ, qui avez délivré les trois enfans Ananias, » Azarias et Misaël de la fournaise ardente, et Jonas du » ventre de la baleine, délivrez vos serviteurs de tout mal et » du danger des païens et des Sarrasins, afin que les infidèles » ne triomphent pas, et ne disent pas dans leur cœur : OÙ EST » LE DIEU DES CHRÉTIENS? Faites par votre sainte grâce » et votre miséricorde que nous soumettions cette nation per- » fide et cruelle.* Pendant qu'on attaquait la ville du côté du » fleuve, le soudan vint avec une multitude d'infidèles atta- » quer les retranchemens des chrétiens, et se battit vigoureu- » sement avec ceux qui étaient restés pour les garder. L'assaut » dura deux jours. Les croisés, qui espéraient se rendre » maîtres de la ville, ne voulaient pas se retirer : aussi per- » dirent-ils un grand nombre de leurs soldats. Les Sarrasins » qui gardaient Damiette étaient ainsi distribués : les uns » étaient répandus autour de la place; les autres gardaient » *Lizimon.* » (C'était probablement un quartier de la ville.) « Quand les habitans voulaient que l'armée vînt à leur se- » cours, ils montaient sur une tour appelée *Murcite*, et ils y » allumaient des feux. Plusieurs Sarrasins sortis de la ville » et qui vinrent dans le camp, annoncèrent aux chrétiens » les pertes immenses des infidèles. Ces rapports ranimèrent » le courage des pélerins. Le légat en conséquence or- » donna qu'on approchât les machines de la place et que » l'on comblât le fossé qui la garantissait. Le 10 de juillet, » on conduisit un pierrier devant une des tours : mais on

» ne put combler le fossé; car à la sixième heure du jour, » pendant que les Génois, les Spolétains et les Romains » qui devaient le garder, étaient presque tous endormis, huit » Sarrasins déterminés vinrent secrètement, et mirent le feu » au pierrier. Deux de ces infidèles furent pris et jetés dans » le feu, qui les consuma avec la machine. Cependant plu- » sieurs chrétiens périrent dans cette occasion, et ce fut » pour les infidèles un grand sujet de joie, et pour les croisés » un grand sujet de tristesse.

» Le jour de la Sainte-Marguerite, les vaisseaux chrétiens » revinrent auprès de la ville, et les Sarrasins lancèrent » contre eux du feu et du soufre enflammé; mais, sentant qu'ils » ne pouvaient résister au courage des chrétiens, les enfans » et les vieillards, s'arrachant les cheveux, se mirent à pleurer » en disant : *Mahomet, aidez-nous! Pourquoi nous aban- » donnez-vous? pourquoi permettez-vous que les chrétiens » s'emparent de Damiette? Ne voyez-vous pas que nous sommes » tous morts et que votre nom ne sera plus invoqué? Le » nom des chrétiens sera exalté et restera éternellement.* Les » infidèles envoyèrent alors des députés au soudan et à Corra- » din pour leur dire : *Seigneurs, Damiette est prise.* Ceux-ci » se prosternèrent aussitôt à terre, et, déchirant leurs vête- » mens, s'écrièrent : *Ah! malheureux que nous sommes! allons » tous et mourons avec eux.* Le soudan et Corradin vinrent » avec une si grande multitude de païens et de Sarrasins, » qu'on ne pouvait les compter. Ce jour-là, la ville fut » vivement attaquée. Les infidèles engagèrent avec les chré- » tiens un combat dans lequel plusieurs croisés furent tués ou » blessés; mais les Sarrasins perdirent environ deux mille » des leurs. Un vaisseau chrétien qui était devant Damiette » fut pris. Tous les jours il sortait de la ville des Sarrasins » qui renonçaient à leur loi et recevaient le baptême. Quel- » ques mauvais Espagnols et Anglais s'enfuirent auprès des » infidèles, et renièrent le Christ, fils de la sainte Vierge » Marie.

» Le dernier jour de juillet, la ville fut attaquée sur tous » les points. Dès le matin, les chrétiens appliquèrent au mur » d'une tour une échelle d'une force et d'une grandeur » extraordinaires. Les Pisans y montèrent les premiers » et attaquèrent la tour; ils se battirent vaillamment avec » les Sarrasins qui la défendaient. A la fin, les Sarrasins » brûlèrent l'échelle, et les Pisans, qui n'avaient point de » secours à espérer, renoncèrent à l'attaque de la tour: » toutefois, ils tuèrent, blessèrent et brûlèrent plusieurs

» ennemis. Les Génois vinrent plus tard appliquer leurs » échelles au mur de la même tour, et se battirent jusqu'au » soir; mais les Sarrasins mirent encore le feu à ces échelles. » Les Génois jetèrent sur le feu du vin et du vinaigre qu'ils » avaient apportés avec eux; mais ils ne purent l'éteindre. » Les chrétiens, voyant que la fortune leur était contraire, se » prosternèrent à terre comme s'ils eussent été morts, et, » répandant un torrent de larmes, implorèrent le secours » de Jésus-Christ. Les Génois se retirèrent sains et saufs, » abandonnant leurs échelles. Pendant ce temps, les Sar- » rasins vinrent avec leurs galères et leurs barques pour » attaquer le pont, qui était gardé par deux galères chré- » tiennes: ils en brûlèrent une; l'autre se défendit coura- » geusement, et, secourue par des guerriers qui accoururent, » elle défendit le pont. Les chrétiens, invoquant de nou- » veau Jésus-Christ dans leur infortune, livrèrent un assaut » général à la ville. La garnison musulmane fut alors dans » le deuil et les larmes. Le soudan et Corradin, emportés » par la douleur et la colère, fermèrent les yeux, baissèrent » le front et entrèrent à la tête de leurs soldats dans les » retranchemens des chrétiens, et pénétrèrent au nombre » de cinq mille jusque dans nos tentes. Ils renversèrent » cinq pavillons. Un émir qui était à leur tête, s'écriait: » *Mahomet est le Seigneur, et non le fils de Marie.* Les » Templiers, en entendant ces paroles, furent contristés. Ils » invoquèrent Jésus-Christ à haute voix: *O Christ*, disaient- » ils, *ô Croix sainte, ô saint Sépulcre, ô Saint George, prenez* » *l'étendard de la croix, venez à notre secours, aidez-nous* » *pour l'amour de celui qui a été mis en croix pour nous!* » Alors ces chevaliers du Christ sortirent contre les infidèles, » les attaquèrent avec courage, et obtinrent une grande » victoire; et celui qui avait blasphémé le Seigneur, fut tué » avec quinze cavaliers et cinquante fantassins. »

L'anonyme raconte ici de nouveaux combats, dans lesquels fut brûlée une machine que les croisés avaient construite avec un art admirable, et par le moyen de laquelle ils croyaient pouvoir facilement s'emparer de Damiette.

« Le jour de l'Assomption, huit Sarrasins qui venaient » en nageant du camp du soudan et portaient à la ville du » feu (grégeois), des pigeons et des lettres, furent faits pri- » sonniers. On en renvoya quatre au soudan, après leur » avoir coupé le nez, les oreilles, les lèvres, les bras, et » arraché un œil; les quatre autres furent envoyés à Da- » miette dans le même état. Les Sarrasins, par représailles,

» envoyèrent au camp des croisés un chrétien mutilé de la
» même manière.

» Le jour de la Saint-Barthélemi, les fidèles armèrent
» leurs vaisseaux et se préparèrent à un nouvel assaut : mais,
» le fleuve n'ayant pas assez d'eau, ils ne purent approcher
» de la ville. Cependant les fantassins murmuraient contre
» les princes et les chevaliers ; dans leur orgueil, ils les accu-
» saient de trahir l'armée et de rester en repos loin des murs
» de la ville. Les chevaliers, selon eux, ne voulant point se
» mesurer avec les Sarrasins, avaient résolu de retenir là
» éternellement le pauvre peuple. Les chevaliers, indignés
» de ces murmures, décidèrent de combattre. Ils se divi-
» sèrent en trois corps : l'un devait garder le camp, l'autre
» monter sur les vaisseaux, et le troisième marcher à l'ennemi
» par la plaine.

» Le jour de la Décollation de S. Jean-Baptiste, continue
» l'anonyme, fut pour les chrétiens un jour de pleurs et de
» larmes, un jour de colère, de calamités, de misères, un jour
» de mort et de peste, un jour de fiel et d'amertume. Le légat,
» le roi et le patriarche de Jérusalem, et tous les autres sei-
» gneurs, troublés et irrités des rumeurs populaires, et crai-
» gnant le ressentiment des fantassins, sortirent tous en armes
» du camp et s'avancèrent par troupes vers les tentes des
» Sarrasins. Aussitôt le malin esprit entra dans le cœur des
» guerriers : ils prirent tout-à-coup la fuite, sans y être pous-
» sés par l'épée des ennemis et sans avoir livré de combat;
» ils prirent la fuite à cause des péchés des hommes. Les Ro-
» mains et les Latins résistèrent seuls avec intrépidité aux infi-
» dèles, et en tuèrent plusieurs. Mais S. Jean voulut avoir des
» compagnons » (réflexion tout-à-fait singulière) : « car de même
» qu'il avait été décapité à cause de Dieu, de même il y eut le
» jour de sa fête des chrétiens sans nombre qui le furent aussi,
» savoir : cinquante chevaliers du Temple, trente chevaliers
» teutoniques, trente-deux Hospitaliers, le chambellan du
» roi de France et son fils, l'évêque de Beauvais et son frère,
» Jean *de Assis*, le comte de Belin, André de Pise, Anselme
» de Luni, l'élu de Saint-Omer, avec quatre-vingts chevaliers
» et plus de cinq mille hommes de toutes nations. Les Sarra-
» sins poursuivirent les chrétiens jusqu'à leur camp, l'épée à
» la main. Grand nombre de croisés perdirent leurs armes et
» leurs chevaux. Une galère armée, et montée par deux cents
» hommes, fut aussi perdue. C'est ainsi que Dieu fit justice
» des chrétiens qui étaient sortis, non par amour pour lui,
» mais par excès de dépit. Du côté des Sarrasins, il n'y eu

» pas un moindre nombre de guerriers tués : trois émirs furent » décapités. Les chrétiens disaient : *O jour de colère, de calamités et de mort, où à peine un juste a été sauvé, parce que Dieu a résisté aux superbes et a donné sa grâce aux humbles de cœur !* Ce combat dura depuis le matin jusqu'au » soir. Le légat, le roi de Jérusalem et les autres seigneurs » furent remplis de trouble et de tristesse. Les Sarrasins, au » contraire, entonnèrent dans la ville les louanges de leur » dieu au son des cymbales, des trompettes et des tambours. » Si le roi Jean n'eût pas été présent ce jour-là, ainsi que » les Hospitaliers, les Templiers et ceux de l'ordre Teutonique, tous les chrétiens auraient été *décollés* ou conduits » en captivité. Un chevalier de l'ordre Teutonique qu'on » croyait mort, ouvrit les yeux dans la nuit, et vit une » grande figure couverte d'habits blancs et accompagnée » d'une multitude innombrable d'anges qui chantaient sur » les cadavres des chrétiens morts dans la bataille, et qui » disaient : *Ceux-là sont sortis d'une grande tribulation ; ils ont lavé leurs péchés dans le sang de l'agneau, ils ont méprisé la vie du monde et ils sont morts pour la foi et par amour du Christ.*

» Le soudan fit vider et embaumer les têtes des chrétiens » (que l'auteur appelle des saints), « et il les envoya dans les » provinces d'Égypte, en faisant annoncer que, *si quelqu'un voulait des esclaves, il pouvait venir, qu'on en aurait tant qu'on voudrait ; car les princes des Romains étaient morts, et ceux qui restaient voulaient s'enfuir.*

» Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, les seigneurs » romains, l'évêque de Hongrie, le comte Gautier, le comte » *Oremigius* et environ vingt mille pélerins quittèrent l'armée. Cette retraite effraya les autres croisés en même » temps qu'elle fut un grand sujet de joie pour les infidèles. » Mais peu après, par la permission de Jésus-Christ, Savari » de Malli, guerrier illustre, arriva avec une troupe choisie et » dix galères génoises. Dans le même temps, le soudan envoya » au légat et au roi de Jérusalem des députés pour leur dire » qu'il voulait faire la paix ou une trève avec les chrétiens. » Ceux-ci décidèrent de traiter par écrit : mais les infidèles » retournèrent à leur camp, et, revenant plusieurs fois au » camp des croisés pour y observer ce qui se passait, ne » voulurent rien conclure ; car ils attendaient des secours » de leurs provinces éloignées, et ils espéraient que l'armée » chrétienne diminuerait de jour en jour. Les chrétiens » croyaient à la vérité des paroles des Sarrasins.

» Au mois de septembre, les ennemis entourèrent de tous » côtés l'armée des chrétiens. Le soudan, se levant, dit à » haute voix (en s'adressant aux musulmans) : *O païens, » hommes courageux, belliqueux dominateurs du monde, » vous savez qu'il est écrit dans notre loi que les païens » passeront les montagnes et les mers, et qu'ils soumettront » même l'empire romain. Ne voyez-vous pas que les chrétiens » sont presque tous morts ou se sont retirés? Combattez » vaillamment contre eux, et vous aurez toutes leurs tentes, » et l'or et l'argent, et tout ce qui est dans leur camp. Je » vous ordonne à tous d'entrer dans leur fossé et de le com- » bler.* Les infidèles y entrèrent en effet. Alors le légat, » élevant ses mains au ciel, et les yeux mouillés de larmes, » prononça ces mots d'une voix humble :

» *Seigneur Dieu le Père, qui êtes dans la Trinité, créateur » du ciel et de la terre, dominateur des choses visibles et » invisibles; vous qui voyez tous les êtres à vos pieds, les » brebis et les bœufs, tous les animaux de la terre, les » oiseaux du ciel et les poissons de la mer; vous qui êtes » venu au monde pour nous délivrer nous autres pécheurs » de la puissance du démon, qui avez pris la forme humaine » dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, et avez » souffert la passion et la mort sur la croix, aidez-nous, » Seigneur; exaucez nos prières. O Seigneur, que votre » nom soit adoré sur toute la terre! Ne regardez pas nos » péchés et nos iniquités, et ne permettez pas que nous pé- » rissions par les embûches des cruels Sarrasins; mais faites » par votre sainte grâce et par votre miséricorde, que nous » puissions triompher de ces hommes impies et cruels qui ne » croient point en vous, et que nous les convertissions à la » vraie foi, afin que votre nom soit béni dans tous les » siècles.*

» Après cette prière, les chrétiens commencèrent le com- » bat, dans lequel plusieurs ennemis furent tués ou blessés. » Les infidèles, voyant que leur entreprise n'avait pu réussir, » retournèrent dans leur camp, en disant au soudan : *Sei- » gneur, ces esclaves sont des impies et des cruels : ils ont » dirigé contre nous quatre mangonneaux, et ils nous ont tué » autant de monde qu'ils le pouvaient.* Ayant été repoussés » dans une nouvelle attaque, ils répétèrent en se retirant : » *Ces esclaves sont très-méchans et pleins de malice contre » nous.* » *ISTI SCLAVI VALDE AGRESTES ET MALIGNI CONTRA NOS SUNT.*

« Le jour de Saint-Côme et de Saint-Damien, les infidèles

» parurent avant l'aurore, et dirigèrent le long du fleuve » quatre brûlots couverts de poix et d'huile et chargés de » bois sec et de paille. La flamme qui s'en élevait paraissait » toucher au ciel. Ils croyaient pouvoir brûler le pont, et » faire entrer dans la ville du blé et d'autres provisions. Si » leur projet eût réussi, tous les chrétiens auraient été tués. » Aussi les croisés furent-ils saisis d'une grande crainte; » mais, par la permission divine, ils sortirent au-devant des » brûlots, et ils les éteignirent. Les chrétiens ne se repo- » sèrent pas de tout le jour, et ils ne prirent de nourriture » qu'à la nuit. Deux païens, touchés par la grâce de Dieu, » vinrent trouver le légat, et lui dirent : *O chrétiens, soyez » sur vos gardes; car, avant sept jours, les Sarrasins vien- » dront dans le dessein de combler le fossé, et de se rendre » maîtres de vous et de vos tentes. Si vous leur résistez » avec fermeté, vous subjuguerez tout le pays.* Les ennemis » vinrent en effet au temps que les transfuges avaient in- » diqué; mais les chrétiens avaient élevé un retranchement » en bois, du haut duquel ils frappaient les ennemis avec » des bâtons pointus et des pierres, et lançaient sur eux du » feu, du soufre et des poutres enflammés, qui donnèrent » la mort à plusieurs guerriers. Les païens, voyant encore » leur entreprise sans succès, se retirèrent. Pendant ce temps, » neuf chrétiens du nombre de ceux qui gardaient le pont, » poussés par le diable et séduits par l'appât de l'or et de » l'argent du soudan, essayèrent en secret de couper et de » détruire le pont, pour faciliter l'approche de la ville aux » galères des païens et des Sarrasins, et donner à ceux-ci les » moyens de la protéger et de la défendre contre les chré- » tiens. Mais Jésus-Christ, qui connaît tout ce qui est caché, » ne voulut pas qu'un pareil crime s'exécutât; car un des » neuf, touché de repentir, vint dévoiler au légat tout le » projet. Les autres, qui le surent, se réfugièrent dans le » camp des païens, et Jésus-Christ délivra ainsi les chrétiens » des embûches de leurs ennemis. Les infidèles, ne pouvant » réussir à rien, demandèrent encore à traiter avec les chré- » tiens. La nuit suivante, on surprit un Génois qui devait » couper les chaînes et briser plusieurs machines, et auquel, » pour cette trahison, le soudan avait promis six mille besans. » Un autre jour, on surprit un Espagnol qui vendait aux » Sarrasins un pain pour un besant. Ces deux traîtres furent » attachés à la queue d'un cheval et traînés dans tout le » camp. Le jour suivant, les Sarrasins préparèrent des fas- » cines pour remplir le fossé. Mais les chrétiens en furent

» prévenus par un transfuge qui reçut le baptême. Le léga
» promit deux années d'indulgence à ceux qui apporteraien
» les planches qui étaient autour du pont, pour les fair
» servir à la défense des charbonnières. Tous les soldats y
» coururent, et, dans le jour même, on éleva un retran-
» chement.

» Le lendemain, on se battit jusqu'à la nuit à coups d
» flèches. Le soudan et Corradin, voyant qu'ils ne pouvaien
» résister aux chrétiens, ni secourir ceux qui mouraien
» dans la ville, se retirèrent tristes comme des chiens [*u*
» *canes reversi sunt cum tristitia*] : les chrétiens, au con-
» traire, s'en retournèrent victorieux, parce que Dieu étai
» avec eux.

» Le jour de la Toussaint, les Sarrasins voulurent céde
» le pays aux chrétiens, parce qu'ils ne pouvaient plus l
» garder, et que Dieu était contre eux. Deux émirs vinren
» donc dans la tente du légat; ils s'y entretinrent avec le
» roi; ils y burent, y mangèrent et y dormirent cette nuit-
» là. Le lendemain, deux Templiers et deux Hospitaliers
» entrèrent dans la ville avec les émirs. Le troisième jour,
» le soudan et Corradin envoyèrent six cents Sarrasins qui
» devaient entrer dans Damiette : ceux-ci se partagèrent en
» trois troupes, et convinrent entre eux que si l'une d'elles
» entrait dans la ville, elle enverrait un messager aux deux
» autres, qui y entreraient avec elle. Mais le Seigneur, qu
» avait déjà combattu les infidèles, et en avait tué vingt-
» quatre mille, hommes et femmes, voulait détruire les en-
» nemis de la croix; il voulait que Damiette fût consacré
» à son honneur, à celui de la Vierge Marie et de tous le
» saints. Les Sarrasins, pour exécuter leur projet, se glis-
» sèrent entre l'armée et la ville, par des endroits humide
» et pleins d'eau : une femme les aperçut et se mit à crier
» *Aux armes! aux armes!* Par hasard, les Templiers et le
» Hospitaliers, qui s'étaient levés de bonne heure, et qu
» ne redoutaient ni les fatigues, ni les traits, ni la mort
» accoururent, et tuèrent deux cents de ces Sarrasins, e
» en firent quatre-vingt-dix prisonniers : les autres s'en re
» tournèrent. Dieu confondit ainsi les ennemis de la croix
» Les chrétiens jetèrent devant la tente du soudan les tête
» des infidèles qu'ils avaient tués, et leurs corps devant l
» fossé de la ville. Ils tinrent ensuite conseil, et firent arme
» des vaisseaux; des hérauts allèrent dans toute l'armée, pou
» annoncer aux chefs et aux soldats de quelle manière la vill
» pouvait être prise. L'armée fut partagée par corps. Il fu

» décidé que ceux qui seraient préposés à la garde des char-
» bonnières (espèce de fortification), resteraient à leur poste,
» sous peine d'être mis sur le chevalet; en cas de récidive
» dans la faute, si le coupable était chevalier, il perdait ses
» chevaux et ses armes, et était chassé de l'armée; si c'é-
» tait un fantassin, il perdait la main et tout ce qu'il possé-
» dait; si c'était un marchand ou une femme vivant dans
» l'armée il perdait la main et tout ce qu'il possédait. Un
» homme ou une femme trouvé sans armes en gardant les
» pavillons, était frappé d'excommunication, excepté que le
» coupable fût malade ou en bas âge. On coupait la main et
» on confisquait les biens de ceux qui, devant monter les
» échelles, les barques et les vaisseaux, abandonnaient leur
» poste ou le lieu du péril. Celui qui étant entré dans la ville,
» et ayant trouvé de l'or, de l'argent et tout autre chose,
» chercherait à les dérober au lieu de les apporter dans les
» lieux désignés pour la réunion du butin, perdrait la main
» et sa part de ce même butin. Ceux qui juraient l'observance
» de ces réglemens, juraient aussi de punir les croisés
» qui les violeraient. Les chrétiens firent ensuite proclamer
» ces paroles dans toute l'armée : *Nous allons livrer un assaut*
» *à la ville, au nom du Seigneur et de la Vierge Marie, et avec*
» *le secours de Dieu nous la prendrons*. Toute l'armée répon-
» dit : *Fiat, fiat.*

» Le 5 de novembre, la veille de saint Léonard, au mi-
» lieu de la nuit, les croisés ayant appliqué les échelles aux
» murs de la ville, Dieu leur accorda une victoire telle que
» les chrétiens n'en obtinrent jamais de semblable. Ce ne
» fut point leur vertu, mais la miséricorde de Dieu, qui,
» sans le secours du fer ou de la faim, tua les ennemis de
» la croix. Quelques guerriers romains bien armés étaient
» montés, au milieu de la nuit, sur le mur de Damiette,
» avec beaucoup de crainte; car ils ne savaient pas si Dieu
» combattrait pour eux dans la ville. Ils se battirent sur une
» porte avec quelques Sarrasins, et, s'étant emparés d'une
» tour, ils crièrent à l'armée : *Au secours, au secours, frères!*
» *la place est à nous!* et ils commencèrent à chanter *Kyrie*
» *eleïson*. L'armée répondit *Gloria in excelsis*. Le légat chanta
» *Te Deum laudamus*. Les Hospitaliers crièrent : *Sainte-*
» *Croix, Saint-Sépulcre, intercédez pour nous!* Aussitôt les
» chrétiens coururent aux sentiers, (*ad lazeas*) d'autres aux
» charbonnières et d'autres à la ville. Ils brulèrent une
» porte et brisèrent l'autre, et Damiette fut ainsi prise par
» la grâce de Dieu.

» Écoutez, chers frères, comment le Seigneur combattit » contre les ennemis de la croix. » (On croit naturellement que l'historien va donner ici quelques détails sur le dernier assaut; mais il n'en parle plus). Il fait un tableau de l'affreuse mortalité qui régnait dans Damiette. Un vaste espace situé entre deux murs de la place était tout rempli de sépultures: on trouvait des morts dans les rues, dans les maisons, partout; quelquefois un même lit renfermait deux et jusqu'à quatre personnes mortes, au milieu desquelles se trouvait une personne vivante; souvent celui qui vivait encore ne pouvait remuer celui qui était expiré, à cause de son excessive faiblesse; les hommes et les femmes étaient étendus sans vie sur les places publiques, sans vêtemens, les pieds et les mains retournés et le corps déchiré par les chiens. Plusieurs avaient auprès d'eux du pain et de l'eau, ne pouvant ni boire ni manger; ils mouraient ainsi comme des chiens, *et sic moriebantur ut canes*. « On trouva plus de dix » mille Sarrasins vivans, hommes et femmes; mais tous » étaient plus ou moins malades. Dieu montra encore sa » puissance à ses fidèles serviteurs, quand la ville fut en » leur pouvoir : car le fleuve, qui avait été long-temps au» paravant très-bas, crut tellement pendant cette nuit, que » tous les fossés se remplirent d'eau; et le vent devint si » violent, que le soudan et Corradin ne purent porter de » secours à Damiette. Le matin, quelques Sarrasins s'appro» chèrent, et virent les chrétiens bien armés, et chantant » le *Kyrie eleïson* et le *Gloria in excelsis*. Un d'eux ayant » demandé pourquoi les chrétiens montraient tant de joie : *Ne* » *vois-tu pas*, lui répondit-on, *que Notre-Seigneur Jésus-* » *Christ nous a livré cette nuit la ville de Damiette*. »

« Ce Sarrasin retourna aussitôt sur ses pas pour annon» cer cette nouvelle aux autres, qui coururent la porter au » soudan. Ce prince, en la recevant, perdit sur-le-champ » la parole. Il fit signe à ceux qui l'accompagnaient de cou» per la tête aux porteurs de cette nouvelle, et cet ordre » fut exécuté sans retard. Après être resté deux heures dans » une tristesse profonde, le soudan se leva, et, prenant l'épée » qu'il avait à son côté, il coupa sa barbe, ses cheveux et » la queue de son cheval. Tous les émirs firent de même, » et le soudan s'écria en gémissant : *O Damiette, jusqu'ici tu* » *as été la lumière des païens, et tu es obscurcie pour nous : tu* » *seras désormais la lumière des chrétiens. Malheureux! que* » *ferais-je? Pourquoi n'ai-je pas péri dans le sein de ma*

» *mère? Pourquoi ne suis-je pas mort avant que Damiette,*
» *qui jusqu'ici était restée vierge, fût violée par les chrétiens.*
» *Périsse le jour où je suis né; et qu'il ne soit plus compté*
» *au nombre des jours de l'année, puisqu'il nous a apporté*
» *de si sombres ténèbres!*

» Damiette est renfermée par deux murs et par un fossé » plein d'eau où les galères peuvent naviguer. Elle a vingt- » deux portes, et est entourée de quarante-deux châteaux » qui appartiennent à des émirs. Elle a cent dix tours, » grandes et petites, et des maisons sans nombre, mais qui » ne sont pas grandes. Les chrétiens trouvèrent dans cette » ville de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de la » pourpre, des ornemens très-chers, des vases d'or et d'ar- » gent en grande quantité, quatre cents ânes et mulets, du » grain, de l'orge, du biscuit, assez de légumes; tout fut » mis en commun.

» Dans ces jours, la mère des maux, la fille du diable, » la reine de l'enfer, qu'on appelle *Discorde*, se mit entre le » légat et le roi, et se répandit dans toute l'armée. Le roi de- » mandait que la ville lui fût soumise; le légat voulait que » tous les chrétiens y fussent libres. De là s'élevèrent des » querelles qui firent presque naître la guerre. Mais le signe » de la croix les ramena à la concorde. »

Le ton oratoire de cette relation, les fréquentes citations de l'Écriture, et certaines expressions qu'on a pu y remarquer, nous font penser qu'elle fut prononcée en chaire, devant les fidèles de Reggio, par un ecclésiastique qui revenait de la croisade. Rien ne pouvait alors produire plus d'effet sur un auditoire chrétien.

La chronique de Reggio ne dit plus rien d'intéressant sur les guerres saintes; elle ne parle pas même de la reprise de Damiette en 1221. Sous la date de 1284, elle raconte que des frères Mineurs et Prêcheurs revinrent d'Orient, et rapportèrent qu'un empereur des Tartares avait envoyé l'ordre au soudan du Caire d'abandonner l'Égypte, le menaçant de le faire périr quand il serait maître de son pays: ce qu'il ferait bientôt; car il se proposait d'aller à Jérusalem, au saint sabbat. Ce prince ajoutait que s'il voyait le feu descendre du ciel, comme les chrétiens assuraient qu'il en descendait, il tuerait tous les Sarrasins qu'il pourrait trouver. Cet empereur tartare, étant allé au combat avec les Géorgiens et d'autres chrétiens, avait fait faire une monnaie qui représentait d'un côté un tombeau, et qui portait de l'autre cette devise: *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.* L'auteur veut

sans doute parler des monnaies sur lesquelles on lit d'un côté une inscription en caractères ouigours ou mogols, et l'on voit de l'autre une croix, avec ces mots en arabe (1), *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le Dieu unique*, paroles qui sont la profession de foi des chrétiens orientaux. Ces monnaies sont connues; il y en a quelques-unes dans le cabinet des médailles orientales de M. le duc de Blacas. L'empereur tartare avait fait mettre aussi le signe de la croix sur ses armes et ses étendards; et, au nom de Jésus crucifié, il fit un grand carnage des peuples infidèles.

La plupart des chroniques du moyen âge répètent les mêmes faits : d'où l'on peut conclure que les Tartares penchaient vers le christianisme. Si les Tartares étaient venus en Syrie un siècle plus tôt, dans le temps où les chrétiens avaient quelque puissance, tout l'Orient aurait peut-être embrassé le christianisme; mais ils y vinrent lorsque la religion chrétienne s'y trouvait presque anéantie. Ils embrassèrent à la fin la religion de la victoire, et l'Asie resta dans les ténèbres de l'islamisme. Ces considérations nous paraissent dignes d'exercer l'attention des historiens et des philosophes.

Histoire impériale de Ricobaldo de Ferrare, depuis Charlemagne jusqu'à Othon IV (2).

DANS la préface que Muratori a mise en tête de cette histoire, ce savant pense que le poète Boïardo en est le véritable auteur, et qu'en attribuant son propre ouvrage à Ricobaldo, il a voulu apparemment y donner plus d'authenticité. Muratori reconnaît, au milieu des fables dont cette histoire est remplie, beaucoup de choses vraies, et quelques-unes qu'on ne trouve que dans Boïardo. La partie qui concerne les croisades est celle qui s'éloigne le moins de la vérité, quoiqu'il s'y rencontre encore bien des exagérations. Le savant compilateur italien ajoute que Boïardo se servit, pour éclaircir son histoire, de *cinq livres des histoires arabes* qu'on gardait dans les archives de l'église de Ravenne.

L'auteur, arrivé à l'empereur Henri IV, dit que la grande

(1) بسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد

(2) Istoria imperiale di Ricobaldo Ferrarese dopo Carlo-Magno, &c. (Tome IX, page 291.)

histoire, qui commence dans la seconde année du règne de cet empereur, mériterait un Salluste ou un Tite-Live. Cette grande histoire est la conquête de la Terre-sainte par des princes chrétiens vraiment magnanimes et glorieux. Voici le jugement qu'il porte sur l'historien Guillaume de Tyr, qu'il appelle *Arnaud* : « Cet évêque, qui fut, dans les der- » niers temps, témoin de plusieurs événemens, a écrit cette » histoire avec peu d'élégance, mais avec beaucoup de clarté » et de fidélité; et c'est de lui que nous avons extrait ce » que nous en dirons. » Ricobaldo, ou plutôt Boïardo, entre aussitôt en matière, et raconte avec assez de détails les événemens de la première croisade jusqu'à la prise d'Antioche, qu'il paraît regarder comme l'événement le plus important de la première croisade. La conquête même de Jérusalem attire à peine son attention, et n'occupe qu'une petite place dans son récit. Nous sommes obligé de convenir que les circonstances qui accompagnèrent le siége d'Antioche sont en effet plus intéressantes que celles du siége et de la prise de la ville sainte : aussi, dans la *Jérusalem délivrée*, voit-on que le Tasse, pour tout ce que son poème renferme d'historique, a plus étudié les chroniques dans ce qu'elles disent du siége de la première de ces deux villes, que dans ce qu'elles nous racontent de la conquête de Solyme.

L'auteur parle peu des colonies chrétiennes. Après avoir dit quelques mots sur le premier siége de Tyr et sur la prise de Césarée, il rend compte de la seconde croisade d'après Guillaume de Tyr. Il passe sous silence les prédications de S. Bernard, et parle très-peu du roi de France, Louis VII. Il s'étend davantage sur l'armée de Conrad. La troisième croisade est celle sur laquelle il s'est le plus arrêté. Il a suivi dans son récit Bernard le Trésorier : mais il a commis beaucoup d'erreurs dans la relation des expéditions d'Amauri en Égypte et des conquêtes de Saladin.

Boïardo se plaît à faire ressortir l'humanité du sultan envers le roi et les seigneurs chrétiens faits prisonniers à la bataille de Tibériade. On sait qu'en cette circonstance Saladin ne méritait pas tous les éloges que lui donne Boïardo, qui montre une grande prévention envers ce conquérant; prévention qui était générale en Italie, et qu'on retrouve particulièrement dans les chroniqueurs de cette contrée. On peut ajouter ici que la brillante renommée dont le chef de la dynastie des Aïoubites a joui en Occident jusqu'à notre siècle, est due en grande partie à ce qu'ont dit de lui les chroniques italiennes du moyen âge.

» de Pont et s'y sont établis. Ces peuples sont toujours en guerre
» avec les Scythes leurs voisins. Ils ont de très-habiles cava-
» liers, et sont d'une adresse merveilleuse à lancer des traits. »

L'auteur décrit les combats que l'empereur livra à ces quatre nations, non sans mêler à son récit quelques traits fabuleux. Il raconte ensuite le siége d'Icone, la marche de l'armée chrétienne en Arménie, et la mort de l'empereur. Puis il ajoute la réflexion suivante : « Ainsi périt ce prince magna-
» nime dont nous avons si longuement écrit l'histoire, parce
» que de tous les princes des derniers temps c'est celui
» qui a quelque ressemblance avec les empereurs de l'anti-
» quité. » Boïardo, en commençant la vie de Frédéric, avait fait de ce prince un portrait dont nos lecteurs liront quelques passages avec intérêt. « Frédéric était d'une taille
» ordinaire, et telle qu'au milieu des petits il eût paru
» grand, et qu'au milieu des grands il n'eût point paru petit.
» Ses membres étaient bien proportionnés, et il avait cette
» beauté qui peut convenir à un chevalier fort et adroit. Il
» était blanc par tout le corps, et avait le poil roux. Sa tête
» ronde et un peu grosse était, dans sa jeunesse, agréablement
» ornée par sa chevelure. Ses yeux, d'un bleu pâle, étaient
» doux et paisibles quand rien ne le troublait ; mais, dans la
» colère, ils étaient étincelans, et paraissaient comme en-
» flammés. Son nez aquilin donnait à son visage un air de
» majesté. Sa bouche, son menton et son cou auraient pu
» servir de modèle à un peintre. Les qualités de l'ame répon-
» daient à de si belles qualités du corps. Sa magnanimité était
» telle, que de nos jours on n'en a point vu de semblable, et
» qu'elle ne peut être comparée qu'à celle des anciens héros.
» Il n'y eut d'autre différence entre Frédéric et Alexandre que
» celle que produisit la fortune, qui fit plus pour le prince ma-
» cédonien que pour l'empereur allemand. Doux pour ses
» sujets et ses serviteurs, il fut terrible et presque implacable
» pour ses ennemis. Prompt à s'irriter, si quelquefois la pru-
» dence lui faisait pour un temps réprimer les mouvemens de
» sa colère, il l'exhalait toujours ensuite avec plus de violence.
» Quelquefois il supportait les fatigues avec une constance
» admirable ; d'autres fois il se laissait abattre par la mol-
» lesse. Grand amateur de la chasse, ce fut lui qui le pre-
» mier fit venir en Italie les oiseaux propres à cet exercice.
» Il prenait un grand plaisir à imaginer de nouveaux instru-
» mens de guerre, à monter à cheval, à disputer avec des
» gens d'esprit, et à jouer à des jeux de hasard. En un mot,
» la nature avait donné à ce prince un génie ennemi de

» l'oisiveté, et qui cherchait sans cesse la nouveauté et le » changement. »

L'auteur parle ensuite de l'arrivée des rois de France et d'Angleterre devant Acre, du siége et de la capitulation de cette ville, et des différentes troupes de croisés qui vinrent d'Occident au secours des chrétiens. Les détails qu'il donne sont fort incomplets, ou peu exacts.

Boïardo, qui confond souvent les faits et les événemens, dit que le roi d'Angleterre, après son retour de la Palestine, institua un ordre de chevalerie pendant qu'il faisait la guerre contre le roi de France, et qu'il lui donna le nom de la *Jarretière,* « se rappelant, ajoute-t-il, que, dans une bataille contre » Saladin, il avait ordonné à ses chevaliers de mettre une » jarretière à leur genou pour signe de ralliement, et que ce » moyen lui avait réussi. » Tout le monde sait que ce fut Édouard qui, plus tard, institua l'ordre de la Jarretière; mais peut-être est-ce en mémoire de ce qu'avait fait Richard en Palestine, plutôt que pour faire honneur à sa maîtresse, qu'Édouard donna naissance à cet ordre. Le motif ou le principe de cette institution serait, dans ce cas, plus décent et plus honorable.

L'histoire de Boïardo, dans laquelle la vérité se mêle souvent au mensonge, ressemble beaucoup à ces compositions modernes qu'on appelle *romans historiques.* Au reste, il est aisé de voir que l'imagination des poètes commençait à être vivement frappée des grands événemens qui devaient amener avec eux la civilisation, et qu'au temps de Boïardo l'esprit humain préludait déjà à l'épopée qui devait un jour illustrer l'Italie.

Chronique de François Pipin de Bologne (1).

François Pipin, qui a traduit l'ouvrage de Bernard le Trésorier, était né à Bologne, où il demeura long-temps dans le monastère de Saint-Dominique. Il voyagea ensuite par motif de religion, et se rendit en 1320 à Jérusalem, en Égypte, en Syrie et à Constantinople. La chronique qu'il composa, et dont il est ici question, commence à l'origine des rois francs, et se termine en 1314. Elle est, à proprement parler, l'histoire de chacun des princes dont il fait mention, et n'a d'autre liaison que l'ordre chronologique.

(1) Chronicon fratris Francisci Pipini Bononiensis. (Tom. IX, page 583.)



Pipin dit peu de chose des croisades. Comme la plupart des chroniqueurs d'Italie, il parle avec quelque étendue de l'expédition de Frédéric Barberousse. Il nous donne un portrait de ce prince, ainsi que de son fils le duc de Souabe, qui était d'une taille moyenne, qui avait la figure alongée, les yeux grands et noirs, les cheveux de même couleur et une ame élevée. L'auteur, après avoir fait un récit assez court du voyage et des exploits de Richard en Palestine, et de sa captivité en Allemagne, donne sur la secte des Assassins des détails que nous avons déjà fait connaître. Les sources où Pipin a puisé pour tout ce qu'il dit de l'Orient, sont Vincent de Beauvais et Bernard le Trésorier. C'est à ce dernier qu'il doit en grande partie ce qu'il dit sur la prise de Constantinople par les Latins.

Pipin, en racontant l'expédition de Frédéric II en Palestine, nous apprend quelles furent les conditions du traité de paix que l'empereur fit avec le soudan. « Le soudan était » tenu de restituer aux chrétiens toute la terre de Jérusalem » telle que les chrétiens l'avaient possédée, à l'exception du » château de Krac, et de trois autres places fortes situées entre » Tyr et Sagette *[Sagittæ]*. Ces trois places étaient alors au » pouvoir de quelques émirs. Quant au château de Krac ou » Carac, il était inexpugnable. Mille Sarrasins devaient rester » dans le temple de Jérusalem; mais les pélerins chrétiens » avaient la liberté d'y entrer sans payer de tribut. Il était per» mis à l'empereur de rebâtir les villes et places qui avaient » été ruinées dans le royaume de Jérusalem; mais il ne pou» vait en élever de nouvelles. La même liberté était laissée » aux Sarrasins à l'égard des villes qu'ils occupaient. La trève » devait durer dix ans.

» Tous les Sarrasins sortirent de Jérusalem, excepté ceux » qui devaient rester dans le temple. L'empereur étant entré » dans Jérusalem y fut couronné le dimanche de *Lætare*. Il » donna aux Sarrasins la maison de Salomon, qui apparte» nait aux Templiers; car il haïssait ces chevaliers, qui lui » avaient été contraires dans ses démêlés avec le pape. Il mit » une garnison allemande dans la tour de David. »

Pipin rend compte, d'après Bernard le Trésorier, des différens qui s'élevèrent entre l'empereur et le roi Jean; comme lui, il en attribue la cause au commerce adultère que Frédéric eut avec la nièce du roi de Jérusalem.

Dans le testament de Frédéric II, que l'auteur rapporte en entier, on voit que l'empereur, pour le salut de son ame, lègue mille onces d'or, qui devaient être employées au

secours de la Terre-sainte. L'auteur, revenant sur ses pas, parle, sous la date de 1217, du siége et de la prise de Damiette. Sous celle de 1272, il raconte en peu de mots la tentative d'assassinat faite sur le prince Édouard d'Angleterre. Il ne dit rien des deux croisades de S. Louis. Enfin, sous l'année 1292, Pipin parle sans aucun détail de la ruine d'Acre; il rapporte seulement que quelques-uns en attribuent la cause à la multitude des juridictions à laquelle la ville était soumise, ainsi qu'à la diversité des nations qui y demeuraient et dont les volontés se contrariaient sans cesse.

Histoire de Florence, par Jean Villani (1).

Le père de cet historien fut un des premiers magistrats de la république de Florence. Né en 1311, le fils fut appelé aux mêmes fonctions. Il entreprit l'histoire de la Toscane, dans laquelle il a fait entrer celle des autres parties de l'Europe. On lui reproche d'avoir trop facilement accueilli les fables des écrivains qui l'ont précédé, sur-tout dans ce qui a rapport aux temps qui s'éloignent le plus du sien. Quant à ceux qui s'en rapprochent, il fait preuve d'une meilleure critique, et présente la vérité avec plus de soin. Il se trompe néanmoins quelquefois sur les dates. Nous devons faire remarquer que Villani, étant du parti des Guelfes, n'est pas exempt de partialité en parlant de Frédéric II et des autres empereurs.

Son histoire, qu'il a écrite en italien, commence à l'origine de la ville de Florence, et se termine en 1348. Dans une si longue période de temps, Villani n'a pu oublier les croisades : aussi ne manque-t-il jamais d'en parler, mais sans nous offrir de grands détails. Il ne raconte la première que très-sommairement; encore se trompe-t-il sur la date du concile de Clermont, qu'il place en 1089 ou 1090. Il commet beaucoup d'autres erreurs, que nous ne releverons point. Son récit de la seconde croisade est aussi fort incomplet et peu exact.

En parlant de l'expédition de Frédéric I.er, qu'il place à la date de 1186, quoique cette expédition n'ait eu lieu qu'en 1190, l'auteur, après avoir rapporté la mort de l'empereur, ajoute cette réflexion : « On crut que cette mort était arrivée » par un jugement de Dieu, à cause des persécutions que ce

---

(1) Istorie Fiorentine di Giovanni Villani. (Tom. XIII, pag. 9.)

» prince avait faites à la sainte Église.» Il attribue la cause des grands démêlés qui s'élevèrent entre le roi de France Philippe, qu'il appelle *il Bornio*, et Richard roi d'Angleterre, aux prétentions que ces deux princes eurent sur la seigneurie d'Acre, et il dit que Philippe, étant retourné en France, enleva à Richard le duché de Normandie, pour se payer d'une somme de deux cent mille parisis qu'il avait prêtée au roi d'Angleterre sur cette province, avant qu'il partît pour la Terre-sainte.

L'auteur rapporte qu'à la prise de Damiette, en 1219, l'étendard de Florence fut celui qui parut le premier sur les murs de la place. Cet étendard était rouge, et avait au milieu une fleur de lis blanche. On le voyait encore à Florence, du temps de Villani, les jours de fête, dans l'église cathédrale de Saint-Jean. Cet historien s'est étendu sur l'expédition de Frédéric II plus que sur toutes les autres croisades; et ici l'on aperçoit facilement que c'est un Guelfe, c'est-à-dire un ennemi de l'empereur, qui écrit sous l'influence du parti qu'il suivait. Ainsi que Bernard le Trésorier et François Pipin, Villani prétend que Frédéric s'attira la haine du roi Jean de Jérusalem, en corrompant une nièce de ce dernier qui était au service de l'impératrice. Il ajoute que Frédéric, d'après les plaintes que lui fit le roi, conçut tant de dégoût pour sa femme, qu'il la battit, la mit en prison, n'eut plus de commerce avec elle, et même qu'il la fit mourir.

Ce que dit Villani des démêlés survenus entre le saint-siége et Frédéric II, ainsi que de l'expédition de ce prince en Palestine, ne mérite pas d'être répété dans cette analyse, et ne peut être consulté avec fruit par un lecteur qui ne cherche que la vérité. Nous nous bornerons à faire connaître le jugement de l'auteur sur la paix que Frédéric conclut avec les Sarrasins, et par laquelle il obtint la ville et le royaume de Jérusalem.

« La paix entre Frédéric et le soudan, dit-il, se fit sans » que le cardinal légat, ni le patriarche de Jérusalem, ni » les Templiers, ni les Hospitaliers, ni aucun autre seigneur » du pays, ni aucun chef de pèlerins, eussent été consultés, » ou du moins y eussent donné leur consentement. Tous la » regardaient comme une fausse paix, honteuse et onéreuse » à la chrétienté. Néanmoins l'empereur Frédéric se rendit » avec ses barons et le grand-maître de l'ordre Teutonique » à Jérusalem, où il se fit couronner, à la mi-carême, l'an » 1235. Il envoya ensuite des ambassadeurs en Europe

» annoncer au pape, au roi de France et aux autres princes,
» qu'il possédait le royaume de Jérusalem, et qu'il venait de
» s'en faire couronner roi. Le pape et toute l'Église en furent
» affligés jusqu'à la mort : ils savaient que cette fausse paix
» s'était faite avec tromperie, et qu'elle était favorable au
» soudan, parce que les pélerins qui avaient passé la mer
» ne pourraient plus lui faire la guerre. On prévoyait bien
» que, lorsque Frédéric serait revenu en Europe, les Sar-
» rasins reprendraient Jérusalem et tout le pays que le sou-
» dan avait rendu, et que la Terre-sainte et la Syrie retom-
» beraient dans un état pire qu'auparavant. »

Sous la date de 1238, Villani donne sur l'invasion des Tartares les détails suivans : « Les Tartares, dit-il, qui » étaient partis de l'Orient, et s'étaient emparés de la Tur- » quie et de la Cappadoce, passèrent en Europe, et se par- » tagèrent en deux corps : l'un entra dans la Pologne, et » l'autre dans la Hongrie. Les habitans de ces deux pays » soutinrent contre eux de violens combats. Mais, à la fin, » les Tartares tuèrent et défirent en bataille rangée le frère » du roi de Hongrie et le roi Henri de Pologne, et passèrent » au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfans, de » sorte que ces deux royaumes devinrent comme des déserts. » La famine y fut si grande et si cruelle, que les mères man- » gèrent leurs enfans, et que les habitans, au lieu de farine, » consommèrent une grande partie d'une montagne de » plâtre qui se trouvait dans le pays (1). » (Ce fait se trouve répété dans la chronique allemande de Vito Durand.) « Les » Tartares, après avoir fait en Hongrie d'horribles ravages, » s'avancèrent jusque dans l'Allemagne, et essayèrent de pas- » ser le Danube, les uns sur des vaisseaux, les autres sur leurs » chevaux, et d'autres sur des outres remplies de vent. Les » habitans du pays les attaquèrent à coups de flèches, et, » perçant les outres, firent tomber dans les ondes ceux qui » étaient montés dessus : les autres furent tués par d'autres » traits qu'on leur lança, en sorte qu'aucun des Tartares » n'échappa à la mort. Ainsi fut arrêté ce fléau, qui avait » causé de si grandes pertes aux pays qu'il avait envahis.

---

(1) Voici les expressions du texte : « Fu sì grande e crudele fame » nel paese, che per fame la madre mangiava il figliuolo, e gran » parte d' uno monte che là entro era quello, che noi chiamiamo » gesso, in luogo di farina il consumarono in gran parte e mangia- » vanlo. » Villani ne donne aucune explication ni aucune preuve d'un fait aussi extraordinaire.

» Le bruit de l'invasion de ces barbares répandit par-tout
» l'effroi, et l'on craignit un moment qu'ils ne passassent en
» Italie. »

Nous ne suivrons pas Villani dans ce qu'il dit de l'invasion que les Tartares firent à cette époque en Syrie : son récit n'est ni clair ni exact. Il parle peu de la croisade de S. Louis, et termine la relation qu'il en fait en disant qu'à la nouvelle des désastres arrivés au saint roi et à son armée, les Gibelins de Florence firent une grande fête et un feu de joie. Le récit de Villani est d'accord ici avec celui de Mathieu Paris, qui renferme plus de détails. L'auteur ajoute que le roi de France, en mémoire de sa captivité, fit représenter des chaînes de prison sur la monnaie des gros tournois, du côté et à la place de la pile. Ce fait est aussi raconté, comme nous l'avons vu, dans la chronique de Jean d'Ipres.

Villani raconte ensuite en peu de mots la prise d'Antioche par le soudan du Caire, sous la date de 1267, et il fait à ce sujet cette réflexion : « Toute la chrétienté en fut fort affli-
» gée ; mais les chrétiens s'occupaient plus de leurs guerres
» particulières et de leurs malheureuses divisions, que de
» l'intérêt commun de la foi, qui aurait dû les porter à faire
» la guerre aux Sarrasins. »

L'auteur prétend que l'armée chrétienne qui, sous la conduite de S. Louis, aborda sur les côtes d'Afrique en 1270, était composée de plus de deux cent mille hommes. Il raconte brièvement les malheureux résultats de cette expédition. En parlant d'une tempête qui battit la flotte chrétienne sur les côtes de la Sicile, l'auteur rapporte qu'on ne manqua pas de dire que ce malheur était arrivé à cause des péchés des chrétiens, qui avaient fait un traité avec les Sarrasins par cupidité, lorsqu'ils auraient pu vaincre et conquérir Tunis et tout le pays d'alentour.

A l'époque dont nous parlons, l'Europe était très-occupée des Tartares, qui l'avaient menacée d'une invasion. Dans les chroniques d'Italie sur-tout, on parle souvent de cette nation belliqueuse, qui menaçait à-la-fois l'Occident et l'Orient. Villani nous apprend que le soudan d'Égypte, après la prise d'Antioche, s'était rendu maître de la Turquie, et qu'il en fut ensuite chassé par les Tartares, qui donnèrent cette contrée au roi d'Arménie. Le prince arménien, mal secondé par les Francs et par l'Église, fut obligé de l'abandonner. Les Grecs ni les Latins ne purent empêcher le soudan d'Égypte de s'en emparer de nouveau.

Plus tard, le roi d'Arménie, qui s'était rendu en Tartarie,

fit une alliance avec Abaga, kan des Tartares. Les Arméniens et les Tartares réunis furent battus près d'Émesse par suite d'une trahison, pour laquelle Abaga fit mourir les chefs de son armée, et condamna ses soldats à porter des habits de femme.

Sous la date de 1289 et de 1291, Villani parle de la prise et de la destruction de Tripoli et d'Acre. Le récit que fait l'historien, de la ruine de cette dernière ville, n'est pas sans intérêt, et renferme quelques détails qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur avait appris ces détails de négocians de Florence qui s'étaient trouvés au siége d'Acre. Comme plusieurs autres chroniqueurs, il attribue la rupture de la trève à des excès commis par des croisés envoyés par le pape et qui n'avaient point de solde. Il ajoute que la ville d'Acre avait dix-sept juridictions différentes. Villani loue beaucoup le courage et le zèle de ceux qui défendirent la place, assiégée par une armée innombrable de Sarrasins. Plusieurs fois les murailles furent abattues; mais les assiégés les réparaient la nuit avec des planches et des ballots de laine et de coton. Le grand-maître du Temple fut blessé, à l'aisselle, d'une flèche empoisonnée, lorsqu'il levait le bras droit pour frapper l'ennemi. Sa mort répandit le désespoir dans la ville, qui fut bientôt prise, saccagée et détruite par les musulmans. En déplorant la perte d'Acre, Villani observe que, depuis cette époque, la plupart des villes maritimes de l'Italie avaient perdu la moitié des avantages que leur offrait le commerce de l'Orient.

Cette observation est remarquable dans les vieux chroniqueurs, qui ne s'occupent jamais des conséquenees politiques d'un événement; elle confirme cette opinion, que l'Italie ne vit le plus souvent dans les colonies chrétiennes de l'Orient que des comptoirs commerciaux, propres à agrandir la sphère de son commerce.

« Cependant, ajoute l'historien, ce ne fut pas sans un secret » jugement de Dieu que ce grand désastre arriva; car la ville » d'Acre était, plus que toute autre cité chrétienne, remplie » d'hommes pécheurs et de femmes dissolues.

» Lorsque la nouvelle de ce malheureux événement fut » parvenue en Europe, le pape accorda de grandes indul» gences à ceux qui iraient au secours de la Terre-sainte. » Il envoya dire à tous les princes chrétiens qu'il voulait » ordonner un passage général. Il prononça de grandes ex» communications contre tout chrétien qui irait à Alexandrie » ou en Égypte avec des marchandises ou des provisions, » ou du bois ou du fer, ou tout autre moyen de secours. »

Sous la date de 1299, Villani raconte, à peu près dans les mêmes termes que Jean d'Ipres, qui paraît lui avoir souvent servi de modèle, l'invasion que fit en Syrie Cassan, empereur des Tartares. Il ajoute que le prince tartare, après avoir défait l'armée du soudan d'Egypte, alla dévotement visiter le Saint-Sépulcre. Comme il ne pouvait rester long-temps en Syrie, il retourna en Perse, et envoya des ambassadeurs en Europe au pape Boniface VIII, au roi de France et aux autres rois de la chrétienté pour les engager à retenir la Terre-sainte, qu'il avait reconquise; mais cette ambassade demeura sans effet, parce que le pape et les autres princes chrétiens étaient plus occupés de leurs querelles particulières que du bien général de la chrétienté. Aussi, après la retraite de Cassan, les Sarrasins eurent bientôt repris Jérusalem et toutes les autres villes de Syrie.

Les chrétiens se montraient alors fort disposés à croire à la conversion des Tartares, qui combattaient pour eux et avec eux. Voici comment Villani raconte celle de Cassan, fils d'Argou : « Lorsque Cassan, dit-il, fut devenu empe- » reur, il fit chercher la plus belle femme qu'on pourrait » trouver pour en faire son épouse. A cet effet, il envoya » des ambassadeurs dans tout l'Orient. La fille du roi d'Ar- » ménie, qui réunissait la plus grande beauté à la vertu, » fixa le choix des ambassadeurs, qui la demandèrent à » son père; celui-ci consentit à la donner, pourvu que la » jeune princesse y consentît elle-même. Les ambassadeurs » s'adressèrent donc à elle. Comme elle était sage, et qu'elle » ne voulait faire que ce qui plaisait à son père, elle accepta » la main de l'empereur, en se réservant la liberté de suivre » la religion chrétienne. Le roi d'Arménie envoya donc sa » fille avec son frère Aiton et une brillante escorte de cava- » liers, de dames et de demoiselles. La jeune princesse plut » beaucoup à Cassan; elle devint grosse, et accoucha de » la plus horrible créature qu'on eût jamais vue, et qui » n'avait presque pas figure humaine. L'empereur, affligé, » tint conseil avec les docteurs de sa loi. On y décida que » l'impératrice avait commis un adultère, et on la condamna » à être brûlée avec son enfant. On prépara donc un bûcher » en présence de Cassan et de tout le peuple de la ville. » L'impératrice demanda comme une faveur la liberté de se » confesser et de communier, et de faire baptiser son enfant; » cette grâce lui fut accordée. Pendant qu'on baptisait l'en- » fant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, il devint » tout-à-coup le plus beau et le plus gracieux qu'on eût jamais

» vII. Cassan, plein de joie à la vue de ce miracle, révoqua » la sentence de mort, et se fit lui-même baptiser, ainsi que » tout son peuple. »

Si la conversion de ce kan des Tartares avait eu lieu, elle aurait eu sans doute la plus grande influence sur les destinées de l'Europe et de l'Asie. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Nous allons faire connaître les détails que donne Villani sur les mœurs et la manière de vivre des Tartares, détails qu'on retrouve dans nos voyageurs les plus modernes: « Presque tous les Tartares vont à cheval et très- » peu à pied. Leurs chevaux sont petits: ils n'ont point de » fers aux pieds, et ne mangent ni orge ni avoine; mais ils » vivent d'herbage et de foin, et on les laisse paître comme » des troupeaux. Un Tartare mène avec lui dix ou vingt » chevaux, ou plus, selon ses facultés, et tous vont à la file » l'un de l'autre, sans avoir de guides. Ils n'ont qu'une » bride fort mince sans frein, et une selle sans arçons, cou- » verte de petites écailles. Les Tartares ont pour armes un » arc et des flèches; ils vivent de viande crue ou peu cuite, » de poisson, du sang de leurs troupeaux, de beurre et de » lait mêlé avec un peu de pain et le plus souvent sans pain. » Quand ils ont soif et qu'ils ne trouvent pas d'eau, ils saignent » un de leurs chevaux et en boivent le sang. Souvent ils les » tuent et les mangent. Ils couchent sur des tapis ou des » peaux qu'ils étendent à terre et qui leur servent de lit, et » toujours ils sont campés. Les Tartares sont très-soumis à » leurs chefs; ils sont braves et cruels à la guerre. Un prince » tartare peut avoir une armée de deux cent mille cavaliers » plus facilement qu'un roi de France n'en peut lever dix » mille. »

Villani dit qu'il tient ces détails d'un Florentin qui a vécu chez les Tartares, et il renvoie en outre, pour en savoir davantage, au traité du frère Ayton d'Arménie et au livre de Milon de Venise.

Nous aurions pu donner plus d'étendue que nous ne l'avons fait à ce que les anciennes chroniques disent des Tartares: mais, sur ce point, la plupart de leurs récits manquent de vérité ou de preuves; les invasions des Tartares en Europe et en Syrie n'ont d'ailleurs qu'un rapport indirect avec les croisades. Nous croyons néanmoins devoir faire ici une observation qui paraîtra juste à tous ceux auxquels l'état de l'Orient, au moyen âge, n'est point inconnu. On sait que les Tartares n'avaient point de religion dominante, et qu'ils embrassaient volontiers celle des autres peuples, d'après

les avantages qu'ils y trouvaient : ayant entendu parler des chrétiens comme d'une nation puissante, ils penchèrent d'abord vers le christianisme; mais, à mesure que les colonies chrétiennes de la Syrie perdirent de leurs forces, les Tartares penchèrent davantage vers la religion de Mahomet, et finirent par embrasser l'islamisme, qui leur assurait la conquête de l'Asie et la soumission des peuples de l'Orient.

Sous la date de l'année 1331, l'auteur rend compte du projet ou plutôt de la promesse que Philippe de Valois fit de passer dans la Terre-sainte : « Ce prince, dit-il, demanda aux » prélats et aux communautés de son royaume des secours et » des subsides d'argent. Il requit les ducs, les comtes et les » barons de se préparer à marcher avec lui, et chargea son » ambassadeur à Avignon de faire connaître au pape et aux » cardinaux le but de son entreprise. Parmi les demandes » qu'il faisait, il y en eut plusieurs, dit Villani, qui étaient » à-la-fois inconvenantes et outrageantes ; entre autres, » celles par lesquelles le roi exigeait tout le trésor de l'É- » glise, les dîmes de toute la chrétienté pendant six ans, les » investitures et les permutations de tout bénéfice ecclésias- » tique dans son royaume. Il demandait en outre le titre de » roi d'Arles et de Vienne pour son fils, et la seigneurie » d'Italie pour son frère Charles. Le pape et les cardinaux » répondirent au roi qu'il y avait quarante ans que ses pré- » décesseurs avaient obtenu les dîmes du royaume pour le » passage d'outre-mer, et qu'ils les avaient dépensées dans » des guerres faites contre des chrétiens; mais que, si le roi » suivait son entreprise, l'Église lui donnerait tous les se- » cours spirituels et temporels qui pourraient contribuer au » succès du passage. Les demandes du roi et les réponses » du pape devinrent le principe de la mésintelligence entre » l'Église et le royaume de France. »

Mathieu Villani, qui a continué l'ouvrage de son frère Jean (1), n'est pas d'accord sur ce point avec lui. En parlant du passage du roi, il dit que Philippe demanda et obtint du pape Jean XXII les dîmes de son royaume pendant plusieurs années. Il ajoute que « la nouvelle de ce passage s'étant répan- » due en Égypte et en Syrie, y causa une cruelle persécu- » tion contre les chrétiens. Un religieux italien, nommé frère » André d'Antioche, profondément affligé des persécu- » tions qu'éprouvaient les chrétiens innocens, partit coura- » geusement de Syrie, et vint trouver le pape à Avignon. Il

(1) Istoria di Matteo Villani. (Tome XIV, page 1.)

» y arriva lorsque le roi Philippe revenait de son voyage » à Marseille et avait déjà pris congé du saint-père. Le » prince, après avoir dîné dans l'hôtellerie de Saint-André, » qui était sur la route d'Avignon à Paris, montait à cheval » quand le religieux se présenta à lui. Sa barbe longue et » blanche et son air vénérable frappèrent le roi. Le frère » André lui adressa ce discours : *Êtes-vous Philippe roi de » France, qui avez promis à Dieu et à la sainte Église » d'aller avec toutes vos forces tirer des mains des perfides » Sarrasins la terre où le Christ, notre Sauveur, a voulu » répandre son sang pour notre rédemption ?* Le roi lui ré- » pondit que oui. Alors le vénérable religieux reprit : *Si » vous avez intention de suivre avec une foi pure ce que vous » avez résolu, je prie ce Christ qui a voulu souffrir pour » nous la passion dans la Terre-sainte, de diriger vos pas » vers une pleine victoire, et d'accorder à vous et à votre » armée une entière prospérité. Je le prie de vous donner son » assistance et sa bénédiction dans toutes choses, de vous » combler de biens spirituels et temporels, et de faire que » par votre victoire vous délivriez le peuple chrétien de l'op- » probre où il est, que vous détruisiez l'erreur de l'injuste loi » de ce perfide Mahomet, et que vous purgiez les saints lieux » de toutes les abominations des infidèles, pour votre gloire » éternelle. Mais, si l'entreprise que vous avez commencée » et annoncée ne doit tourner qu'à la mort ou aux tourmens » des chrétiens, si vous n'êtes pas décidé à l'achever avec le » secours de Dieu, si vous avez trompé la sainte Église ca- » tholique, la vengeance et l'indignation divines retombe- » ront sur vous, sur votre maison, sur vos descendans et sur » votre royaume. La justice de Dieu paraîtra s'appesantir » sur vous et sur vos successeurs, et le sang des chrétiens, » déjà répandu à cause de la nouvelle de ce passage, appellera » la justice de Dieu contre vous.* Le roi, troublé de cette » malédiction, répondit au religieux : *Venez auprès de nous.* » Le frère André répliqua : *Si vous alliez en Orient vers la » Terre de promission, j'irais devant vous ; mais, comme vous » allez à l'Occident, je vous laisse aller. Je retournerai » faire pénitence de mes péchés dans cette terre que vous » aviez promis à Dieu de tirer des mains des Sarrasins.* »

L'histoire de Mathieu et de Jean Villani, continuée par Philippe, ne nous offre plus rien sur les croisades ; elle roule tout entière sur ce qui se passait en Italie du temps du dernier continuateur.

Histoire de Sicile depuis la mort de Frédéric, Empereur, et Roi de Sicile (1).

Il n'est nullement question des croisades dans cette histoire; mais on y trouve, au chapitre CXX, sous le titre de *Desolatio Aconis*, une relation du siége d'Acre qui mérite d'être connue :

« Dans ces jours (1292), le frère Arsène, moine grec, de » l'ordre de Saint-Basile, de retour de son pélerinage à Jérusalem, où il visita le Saint-Sépulcre, vint à Rome demander la bénédiction du souverain pontife. Il fut présenté au » saint-père, et lui dit en le regardant, les larmes aux yeux: » *Très-saint Père, si la nouvelle déplorable de la ruine de* » *Ptolémaïs n'est pas encore parvenue jusqu'à vous, je vais,* » *dans toute l'amertume de mon cœur, vous la faire con-* » *naître.* Tous ceux qui étaient présens ayant fait silence, le » pélerin parla en ces termes :

» Une foule d'Égyptiens qu'animait un démon furieux, se » soulevèrent d'abord, et, prenant les armes, firent entendre » des hurlemens, et jurèrent de perdre les chrétiens. Ceux » qu'on appelle renégats furent les provocateurs de ce mou- » vement. Ces hommes, en renonçant à la croix et au nom du » Christ, ont également renoncé aux sentimens de la compas- » sion et de l'humanité. Les habitans de Damas, les Parthes » féroces, et une foule innombrable d'Arabes, se joignirent à » eux. Les frontières de l'Inde, celles de la brûlante Libye, et » tous les pays qui environnent l'empire du Caire, envoyèrent » leurs forces contre nous. Les Chages, peuples qui vont nus » et que d'autres nomment *Pélerins*, appelés de leurs forêts » et de leurs hautes montagnes, accoururent, portant des » épées dans leurs mains. Ces hommes qui ont renoncé à la » vie du monde, souffrent patiemment celle de la solitude » et des déserts, et, méprisant la mort, ils mettent entre eux » une certaine émulation à sacrifier leur vie pour la ré- » demption du peuple d'Égypte.

» Pendant que l'armée des successeurs de Mamolin se ras- » semblait, et qu'il arrivait contre nous une multitude de » nations, l'adroite vigilance des chrétiens de Ptolémaïs fit » parvenir à Votre Sainteté, par différentes voies, l'avis de

(1) Historia sicula à morte Frederici imper. et Siciliæ regis, hoc est, ab anno 1250 ad 1294 deducta, auctore Bartholomæo de Neocastro, J. C. Messanensi. (Tome XIII, page 1011.)

» ces grands mouvemens, et du danger qui les menaçait. Plût
» à Dieu que cet avis vous fût arrivé plus tôt! vous auriez,
» sans doute, pourvu par de meilleurs moyens au salut des
» chrétiens d'outre-mer. Mais les occupations que vous don-
» nait la Sicile, absorbaient totalement vos pensées, et l'ardeur
» que vous mettiez à la recouvrer remplissait tellement votre
» cœur, que, malgré ce que vous saviez, vous vous endor-
» miez sur les dangers de cette partie du monde; et, la fureur
» des infidèles augmentant par la perfidie croissante du Caire
» et par votre inaction, nos ennemis vinrent vers nous en
» poussant jusqu'au ciel des cris menaçans. Le 25 mars de
» l'année qui vient de s'écouler, ils arrivèrent subitement au-
» près de Ptolémaïs, et leurs troupes innombrables environ-
» nèrent aussitôt les murs de la ville. Alors toute la Syrie
» *trembla du mouvement des ennemis.* Voilà que de terribles
» machines sont dressées contre les chrétiens; voilà qu'elles
» battent sans cesse les murs de la ville; voilà que les ennemis
» font pleuvoir sur ces murs, nuit et jour, une grêle de traits,
» et qu'ils lancent des pierres qui apportent la ruine et la
» mort; voilà que Ptolémaïs retentit continuellement des
» plaintes et des gémissemens de tous ses habitans. L'espoir
» est enlevé aux malheureux assiégés, et les secours de-
» mandés à l'Église romaine leur manquent entièrement.
» Hélas! dans quels pleurs, dans quels jeûnes, les mères
» désolées virent passer leurs jours! Dieu, sourd aux prières
» de tant de malheureux, à cause des péchés du peuple et de
» *l'inconstance* du saint-siége, parut les avoir abandonnés
» aux enfans de la malice, afin de vous rappeler à vous-
» même. Les assiégés tournaient sans cesse leurs regards
» vers la mer, attendant que le vent leur apportât de l'Oc-
» cident les secours qu'ils demandaient. Mais déjà la discorde
» s'élève dans la ville; les Pisans et les Vénitiens ne veulent
» plus obéir aux avis des religieux. Les croisés que vous aviez
» envoyés, pendant que nous croyions devoir exposer notre
» vie pour le triomphe de la croix, s'abandonnaient au vin; et,
» pendant que la trompette nous appelait aux armes, la mol-
» lesse et les plaisirs les retenaient enchaînés. Ce qu'il y eut
» de pis, c'est que les frères Hospitaliers et les Templiers
» dédaignaient les conseils de leurs frères, et refusaient
» de partager les travaux et les dangers du siége. Le seul
» Henri, roi de Jérusalem et de Chypre, parcourait la ville
» et faisait tout pour la défendre; mais ses forces ne suffisaient
» pas. Le peuple était agité de pensées diverses: les uns
» montaient sur les vaisseaux; les autres fuyaient par terre

» le long du rivage, et, prévoyant les maux qui les menaçaient, abandonnaient leurs concitoyens. Les marins couraient à leurs navires, et personne ne prenait les armes pour le salut des habitans. Le Très-haut a permis cela, afin que vous, qui tenez sa place sur terre, vous aimiez les chrétiens comme il les a aimés lui-même, et que vous aidiez ceux qu'il a rachetés par la mort de la croix. La ville gémit pendant un siége de sept semaines. La multitude des Sarrasins était si grande, que, lors même que les chrétiens auraient voulu sortir, ou se montrer sur les murs pour se défendre, ils ne l'auraient pu. Les rangs des ennemis étaient si épais et si serrés, que les traits qu'ils lançaient sur la ville, dérobaient la vue du ciel. D'un côté, les murs minés s'écroulaient; d'un autre, de hautes tours suspendues sur des voûtes semblaient détachées de la terre: ici des hommes et des femmes mouraient sous les coups répétés des traits ou des pierres; là, des palais ébranlés par les quartiers de rocher qui venaient les frapper, étaient à moitié renversés. Depuis trois jours et trois nuits, la ville était tourmentée de mille manières, et les chrétiens ne pouvaient plus se défendre, lorsque, le 28 mai, le cruel soudan, appelant les Chages qui se disent morts au monde, leur ordonne de remplir autour des murs ruinés les fossés de la ville; et quand ils les eurent comblés de leurs corps vivans, le soudan fit marcher sur eux sa cavalerie, et pénétra de force dans Ptolémaïs: il chargea ses guerriers, les uns, de renverser les assiégés du haut des murs; les autres, de rouler des machines et de lancer des traits. Il mit au premier rang les renégats et les étrangers; et lorsqu'ils entrèrent, les Égyptiens soutinrent l'impétuosité du premier choc. Les renégats triomphans tuèrent les chrétiens, ou les poursuivirent jusqu'aux tours, aux palais et aux temples. Pendant tout ce temps, le barbare vainqueur publie l'ordre de passer au fil de l'épée les chrétiens des deux sexes et de tout âge, et, le troisième jour, de brûler tous les cadavres. Le lendemain, les Sarrasins réduisirent à l'esclavage les femmes, les jeunes hommes et les enfans en bas âge; tout ce qui avait été tué fut livré aux flammes. On entendait, d'un côté, les cris des femmes et des filles, à qui les barbares faisaient violence dans le camp; de l'autre, ceux des enfans qu'on emmenait: ici, une mère, embrassant ses fils, se précipitait avec eux dans les ondes, aimant mieux périr ensemble que de vivre esclave; là une autre cherchait les

» siens en gémissant : une épouse appelait son mari ; un » père, son fils.

» L'abomination de la désolation fut bientôt dans le temple » de Jésus-Christ ; les colonnes en furent ébranlées, les toits » tombèrent, les choses saintes furent brûlées. Les hommes » manquant au carnage, les vainqueurs abattirent avec le » fer les statues des saints ; il y eut là des ruisseaux de sang » chrétien. La noblesse y périt, et les enfans de Babylone » s'enrichirent des trésors et des dépouilles des fidèles. Les » filles des nobles furent mises en vente, et les enfans des » chrétiens, condamnés à servir les enfans de l'Égypte. Le » roi, montant un vaisseau avec quelques-uns des siens, » se réfugie précipitamment à l'île de Chypre. Révérend » Père, ce que je vous ai dit, vous étonne peut-être ; mais, » soit parce que le pouvoir a coutume de venir le plus sou- » vent de la force et du nombre des victoires, soit parce que » Dieu, qui, dès la création des choses, a posé des limites » à chacune, reste constamment immuable dans ses desseins, » il ne peut manquer d'arriver, si le Seigneur le permet à » cause de nos péchés (ce qu'il lui plaise d'empêcher), que » l'île de Chypre soit dévorée par la fureur du soudan et des » Égyptiens. »

Cette relation renferme des faits intéressans. Le ton d'amertume avec lequel le prêtre grec s'adresse au pape, est très-remarquable. Nous devons néanmoins faire observer que ce récit n'est pas très-exact, sur-tout pour ce qui regarde le roi de Chypre, qui abandonna la ville avant la fin du siége, et qu'on fait combattre ici jusqu'au jour de l'entrée des Sarrasins. On est tenté de croire que le frère Arsène avait été envoyé au pape par le roi de Chypre, et que celui-ci l'avait chargé de faire valoir sa conduite auprès du pontife.

Vies des Doges de Venise, par Marin Sanuti (1).

Marin Sanuti était fils de Léonard Sanuti, patricien de Venise. Il vivait à la fin du XV.e siècle et au commencement du XVI.e Sanuti, qu'il ne faut pas confondre avec Sanuti l'ancien, qui vivait en 1300, a commencé son histoire à l'an 421, et l'a suivie jusqu'en 1493. Elle est écrite en italien. Le style en est plus élégant et plus correct que celui des

(1) Marini Sanuti, Leonardi filii, patricii Veneti, de origine urbis Venetæ, et Vita omnium ducum. (Tom. XXII, pag. 406.)

écrivains italiens qui l'avaient précédé. Néanmoins son ouvrage, sous le rapport historique, ne mérite pas toujours la confiance du lecteur. Aucune chronique n'avait parlé de la part que les Vénitiens prirent aux premiers événemens des croisades. Sanuti rapporte, à ce sujet, des circonstances dont nous ne garantirons point l'authenticité.

« Les Vénitiens, nous traduisons ici son récit, ayant » équipé une grande flotte, envoyèrent en Dalmatie faire des » levées d'hommes. Le peuple s'étant rassemblé dans la cha- » pelle de Saint-Marc, on nomma pour chefs de l'expédition » Henri Contarini, évêque de Castello, et Jean Michele, fils » du doge. La flotte était de deux cent sept voiles; savoir: » quatre-vingts galères, soixante-douze navires et cinquante- » cinq tartanes. Elle se dirigea par la Dalmatie vers l'île de » Rhodes, où elle devait hiverner et attendre d'autres vais- » seaux. Quarante-deux voiles partirent de Rhodes, et vinrent » à Smyrne, dans la Turquie, vis-à-vis de Chio. »

Après avoir longuement raconté les débats qui s'élevèrent entre les pèlerins et les habitans de Smyrne à l'occasion des reliques de S. Nicolas, dont les croisés prétendaient avoir la possession, l'historien ajoute que la flotte des Vénitiens alla débarquer à Joppé.

L'auteur avance ici beaucoup de choses hasardées; entre autres, il fait mourir Godefroi sur le champ de bataille. Tout le monde sait que ce prince mourut de maladie à Jérusalem. Il commet sans doute une autre erreur, lorsqu'il dit que Godefroi voulut, par humilité, être couronné roi *avec une couronne de paille.* (Nous ne trouvons cette circonstance singulière dans aucune autre chronique.) L'auteur parle de plusieurs conquêtes des chrétiens, auxquelles concoururent les Vénitiens. Son récit ne nous paraît point porter avec lui le caractère de la vérité. Sous la date de 1111, il rapporte que le doge Ordelafo Faliero, voulant suivre les traces de son prédécesseur, fit équiper une flotte de cent voiles, qui agit de concert avec le roi de Jérusalem, et fit plusieurs conquêtes en Palestine.

Sous la date de 1123, Sanuti parle d'une autre expédition des Vénitiens, sous le commandement du doge Dominique Michele. Nous ne suivrons point l'auteur dans sa relation, qui nous a paru remplie d'inexactitudes. Les Vénitiens battirent les Sarrasins près de Joppé. Mais, au milieu de leurs victoires, ils manquèrent d'argent. « Le doge, dit Sanuti, en » homme prudent et habile, fit battre une monnaie de cuivre, » selon les uns, et de cuir, selon les autres, sur laquelle il

» fit coller ses armes qui étaient des bandelettes. Il promit à » ceux qui prendraient ces pièces de monnaie, de leur don- » ner à leur retour autant de ducats d'or, et cette pro- » messe fut fidèlement exécutée. Depuis ce temps, le doge » et ses descendans joignirent des ducats aux bandelettes » qui étaient sur leurs armoiries. » La conquête de Tyr est racontée ensuite par Sanuti. Au mois de juin 1125, la ville se rendit. Les étendards des chrétiens furent arborés sur le château et sur la tour. On vit d'abord celui du roi Baudouin, ensuite celui de Venise, puis celui du comte de Tripoli. On trouva dans Tyr une grande pierre sur laquelle le Christ s'était assis, et que les Vénitiens emportèrent sur leurs vaisseaux. Elle fut déposée dans l'église de Saint-Marc, où on la voyait encore du temps de l'auteur. Sanuti dit avoir lu dans quelques chroniques que la flotte vénitienne était composée de quatre gros vaissaux, de quarante galères et de plusieurs bâtimens de transport. Il copie le récit que ces chroniques ont fait de l'expédition des Vénitiens. Comme cette relation renferme quelques détails curieux, et qu'elle est l'extrait de monumens historiques qui ne sont pas venus jusqu'à nous, nous en donnerons une traduction exacte.

« La flotte, partie de Venise le 8 août 1117, se dirigea » vers l'île de Chypre, où le doge apprit qu'une flotte des » Sarrasins était en mer. (Il est étonnant que Sanuti n'ait » point corrigé l'inexactitude de cette date, puisque dans » son récit il a lui-même placé à l'année 1125, la conquête » de Tyr.) Le doge poursuivit sa course, et arriva devant » Ascalon, où il trouva les vaisseaux ennemis. Il se prépara » aussitôt au combat, et, ayant invoqué l'Eternel, il s'a- » vança contre la flotte ennemie, qui avait près de cent » voiles, et sur laquelle étaient un grand nombre d'infidèles » et beaucoup d'archers turcs. Elle se porta vigoureusement » sur nous, en appelant Mahomet à son secours; les nôtres » invoquèrent leur protecteur saint Marc l'évangéliste. Les » deux flottes s'étant jointes engagèrent un combat cruel » qui dura neuf heures de suite : mais, par la volonté de » Dieu et par la protection de saint Marc, la flotte des Sar- » rasins fut défaite et mise en fuite. Le doge fit aussitôt dé- » capiter l'amiral ennemi et tous ceux qui furent pris vivans. » La bataille fut si terrible, que toute la mer était teinte » de sang. Les Vénitiens rencontrèrent ensuite dix vaisseaux » marchands, dont huit furent pris. Le butin, qui était » immense, fut partagé entre les soldats. La flotte alla peu » après aborder à Acre où se trouvaient le patriarche de

» Jérusalem et d'autres seigneurs. Le doge reçut, de leur » part, des députés qui vinrent le féliciter de la victoire » qu'il avait remportée sur les Sarrasins. Il convoqua une as» semblée générale, où, après plusieurs délibérations, il fut » décidé qu'on irait assiéger Tyr. » Ici le chroniqueur raconte les opérations du siège de Tyr: il dit que comme Balac et Togdekin, qu'il nomme *Otton* et *Belach*, menaçaient le camp des chrétiens, ceux-ci craignirent un moment que les Vénitiens ne les abandonnassent.

« On disait dans la tente du patriarche : *S'ils viennent,* » *nous serons assaillis; les Vénitiens monteront sur leur flotte,* » *nous resterons et nous serons tous tués.* Ces discours étant » venus aux oreilles du doge, il fit aussitôt mettre les rames à » terre. Le patriarche et les autre seigneurs, étonnés de cette » action, voulurent en connaître la cause. Le doge répondit » que c'était pour les rassurer et leur prouver que les Véni» tiens voulaient rester avec eux jusqu'à la fin du siège, ou » mourir avec eux. Le patriarche remercia le doge, et tous » restèrent parfaitememt unis. Pendant ce temps, Do» dechin, prince de Damas, se mit en marche à la » tête de ses troupes, et arriva près de Tyr. Alors il » envoya une colombe aux assiégés, avec une lettre qui » les exhortait à prendre courage et les instruisait de » son arrivée. Le prince leur promettait que dans peu » les chrétiens seraient détruits. Ceux-ci, ayant vu la » colombe voler au-dessus de leur camp, se mirent à » crier de toutes leurs forces, de manière que l'oiseau » épouvanté tomba au milieu d'eux. On le prit, on lut la » lettre qu'il portait, et l'on en fit une autre qu'on attacha à » sa patte. Par cette lettre on exhortait les assiégés à » se rendre, parce que le prince de Damas qui était venu » à leur secours, s'était convaincu qu'ils ne pouvaient » résister aux chrétiens. On les engageait à faire la meil» leure capitulation possible. La colombe porta la lettre » écrite en arabe. Les assiégés l'ayant lue, et se trouvant » sans provisions et sans espoir de secours, commencèrent » à traiter avec les chrétiens; ils envoyèrent des députés » au patriarche et au doge, et consentirent à céder la ville » à condition qu'on les laisserait sortir avec leurs biens. » Ils ouvrirent donc les portes, et les chrétiens, étant » entrés dans la place, arborèrent l'étendard du roi de » Jérusalem sur les tours, celui de saint Marc sur les tours » vertes, et celui du comte de Tripoli sur le château. Ce siège » dura trois ans et quelques mois. » (Ici l'auteur se trompe; le siège ne dura que cinq mois.) « Venise y envoya trois

» fois des guerriers. La ville fut divisée en trois parts : le roi » et le patriarche de Jérusalem en eurent chacun une ; la troi» sième fut pour le doge de Venise, qui y établit un bailli. » Il prit ensuite congé du patriarche et des autres seigneurs, » qui le virent partir avec beaucoup de regret, et lui firent de » grands remercîmens de ce qu'il avait fait. » Sanuti ajoute qu'on mit par la suite sur le tombeau de ce doge l'inscription suivante :

TYRUM CUM SYRIA PRÆSENS TIBI, CHRISTE, REDEMI.

En parlant des conquêtes de Saladin sous la date de 1188, Sanuti dit que ce prince fit le roi Baudouin prisonnier; en quoi il se trompe. Il a confondu Baudouin, qui venait de mourir, avec Gui de Lusignan. Il dit aussi que le doge de Venise se rendit à Acre avec les autres princes chrétiens, et qu'il eut pour sa part du butin, après la prise de cette ville, une croix d'or dans laquelle était renfermé un morceau du bois de la vraie croix, que l'empereur Constantin avait coutume de porter dans les combats; de plus, une petite fiole pleine du sang miraculeux du Christ, le bras de S. George, martyr, et une partie du chef de S. Jean-Baptiste. Ces reliques furent, selon lui, déposées dans la chapelle du doge à Venise. Aucun historien ne fait mention du doge de Venise dans la troisième croisade. Sanuti donne peu de détails sur la prise de Constantinople par les Latins. On avait droit d'en attendre davantage d'un historien dont les compatriotes jouèrent un rôle principal dans ce grand événement. C'est avec la même brièveté qu'il parle de la première croisade de S. Louis, de la prise de Damiette, de la captivité du roi et des conditions de sa délivrance. Il rapporte la fable de l'hostie que le saint roi donna au soudan pour gage de sa promesse, fable répétée par Hérold, et si invraisemblable, qu'il est inutile de la réfuter.

Sanuti raconte, sous la date de 1273 (la véritable date est 1289), que le roi d'Aragon, desirant faire un passage outre mer pour conquérir la Terre-sainte, partit et emmena avec lui sa femme et ses enfans, et cent chevaliers de l'Aragon et de la Catalogne. Il avait trente navires et une infinité de petits vaisseaux approvisionnés de tout ce qui était nécessaire. Lorsqu'il fut arrivé devant l'île de Sardaigne, il fut assailli d'une tempête si violente, qu'il faillit être submergé. Le roi revint sur ses pas, débarqua sur les côtes de France, et se rendit à Montpellier, où il resta. Il envoya son fils à Acre avec la flotte. Les Aragonais, étant débarqués, livrèrent un grand

combat aux Sarrasins, qui par leur nombre forcèrent les chrétiens à regagner leurs vaisseaux.

L'auteur, sous la même date, ne fait qu'indiquer en deux mots la seconde expédition de S. Louis et sa mort. Il raconte de même la prise de Tripoli en 1289, et la ruine d'Acre deux années après. Il dit que tous les Vénitiens qui se trouvèrent dans la première de ces cités furent égorgés, et que le soudan fit raser la place, afin que les chrétiens n'y revinssent plus. « Les Vénitiens, ajoute-t-il, en faisant part » au pape Nicolas de la triste nouvelle de la ruine d'Acre, » l'exhortèrent à faire publier une croisade, et offrirent d'ar- » mer vingt galères à leurs dépens. » (La république, qui avait acquis des terres ou des places dans la Syrie et dans tout le Levant, était intéressée plus qu'aucun autre état de l'Europe à ce que les chrétiens soutinssent les résultats qu'avaient eus les croisades : aussi la vit-on souvent, depuis que le zèle pour ces expéditions fut totalement éteint, essayer de le rallumer dans le cœur des princes.) Le pape Nicolas accepta l'offre des Vénitiens. Les vingt galères furent armées, et le pape lui-même en arma quelques autres. Pendant qu'on équipait cette flotte, les Vénitiens, qui, malgré la perte d'Acre, avaient encore dans la Syrie la ville appelée *Nicopolis*, firent une trève de deux ans avec le soudan; mais, à la réquisition du pape, ils ne tinrent pas la trève, et armèrent cinq autres galères avec les deniers du saint-siége. Le soudan, instruit de ces préparatifs, envoya assiéger *Nicopolis*, qui fut prise et ruinée de fond en comble. Tous les chrétiens furent ainsi chassés de la Syrie vers l'an 1292. (Cette dernière circonstance n'est rapportée par aucun autre historien.)

Le reste de l'histoire de Sanuti donne quelques détails sur les croisades entreprises contre les Turcs et dans lesquelles les Vénitiens ne jouèrent pas toujours un rôle très-honorable; mais, ces expéditions ne tenant qu'indirectement à notre sujet, nous nous dispensons d'en parler ici.

On a vu par notre extrait de Sanuti, que cet historien adopte trop aisément des fables, et que le reproche que lui fait Muratori à cet égard, ne s'applique pas seulement aux siècles antérieurs aux croisades, mais peut s'appliquer également au récit des événemens des guerres saintes. En général, on s'étonne que les chroniqueurs d'Italie, qui étaient, plus que ceux des autres pays, à portée de connaître ce qui se passait en Orient, aient laissé tant de lacunes et dit tant de choses hasardées sur les expéditions d'outre-mer. S'il

ne nous était resté du moyen âge que les chroniques italiennes, il serait impossible aujourd'hui de donner dans une histoire une idée tant soit peu exacte et complète des croisades, et cette époque si intéressante resterait presque inconnue pour la postérité.

Chronique du Moine de Padoue (1). — Tout ce qu'on sait de cette chronique, c'est qu'elle fut composée par un moine de Sainte-Justine de Padoue, lequel vivait dans le XIII.e siècle. Elle traite principalement des affaires d'Italie; elle commence en 1207 et finit en 1270. Il y est fait mention de la prise de Damiette par les croisés en 1219, et de la restitution de cette place aux Sarrasins en 1221. Les deux expéditions de S. Louis y sont également indiquées, mais sans détails.

Sous la date de 1268, le moine de Padoue donne d'assez longs détails sur l'invasion des Tartares Mogols en Syrie, en Palestine et dans l'Asie mineure. Il parle ensuite du sultan des mamelucs, qui avait vaincu les hordes de la Tartarie, et qui, à son retour en Égypte, fut tué par un de ses émirs. « Un jour, dit la chronique, étant à quatre lieues de *Babylonie*, » il se livra au plaisir de la chasse. Pendant que les guerriers » qui l'accompagnaient s'étaient répandus çà et là, un des » émirs, nommé *Bethogar* (ou plutôt *Bondocdar*), qui aspi» rait à la dignité royale, voyant que le soudan était presque » seul, l'attaqua tout-à-coup avec ses satellites et le tua. Il » se rendit sans perdre de temps à Babylonie, puis au Caire, » où il s'empara de force de l'autorité, tuant tous ceux qui lui » résistaient. » (Ce fait est raconté de la même manière par l'historien arabe Ibn Ferat.)

Ce que dit ensuite le moine de Padoue de la puissance de Bondocdar, des invasions des Tartares, de la prise de Bagdad, ne mérite pas de fixer notre attention, et se trouve d'ailleurs avec plus de détails dans plusieurs chroniques déjà analysées.

Chronique de Jacques de Varagine, archevêque de Gènes (2). — Cette chronique, peu estimée des gens instruits, commence à l'origine de Gènes et se termine à l'an 1296. Elle n'offre rien de remarquable sur l'histoire des croisades. L'auteur y parle de la part que les Génois eurent à la prise

(1) Monachi Patavini Chronicon. (Tom. VIII, pag. 665.)

(2) Jacobi à Varagine archiepiscopi Genuensis Chronicon. (T. IX, pag. 5.)

d'Antioche, et des quarante galères qu'ils armèrent alors pour la Palestine. Il raconte aussi, mais fort brièvement, ce qu'ils firent au siége de Césarée. Il n'oublie point sur-tout de parler du vase d'émeraude trouvé dans cette ville, et qui échut en partage aux Génois. Il s'efforce de prouver que ce vase servit à la cène de Jésus-Christ, la veille de sa passion. Ce que l'auteur raconte du siége de Césarée, est copié des *Annales de Gènes* dont nous avons parlé plus haut.

Le récit de Jacques de Varagine, sur la seconde et la troisième croisade, est si concis, qu'on peut se dispenser de l'analyser. Nous y avons seulement remarqué un fait qui ne se trouve dans aucun autre historien. Il dit que Conrad marquis de Montferrat, ayant été vaillamment secondé par les Génois lors de la défense de la ville de Tyr, assiégée par Saladin, et ayant recouvré la sainte croix, qu'il appelle *la croix de l'hôpital de Saint-Lazare*, et dont Saladin s'était rendu maître, en fit présent à la ville de Gènes. Aucun historien ne dit que cette croix ait été reprise sur Saladin, ni qu'on la nommât *la croix de l'hôpital de Saint-Lazare.*

Quoique la chronique aille jusqu'en 1290, elle ne fait point mention des derniers événemens arrivés dans la Terre-sainte. Cependant, sous la date de 1288, il y est question de la prise d'Antioche par les Sarrasins; mais ce fait est plutôt indiqué que raconté.

Histoire ecclésiastique de Ptolémée de Lucques (1). — Ptolémée ou plutôt Barthélemi de Lucques était de l'ordre des frères Prêcheurs; il devint ensuite évêque de Torcello. Il vivait au commencement du XIV.e siècle. Nous n'avons remarqué dans son ouvrage que deux passages intéressans, où il indique les causes des pertes que les chrétiens firent en Syrie. Lorsque, sous la date de 1188, il parle de l'invasion de la Terre-sainte par Saladin, il s'exprime ainsi :

« Remarquez ici que la Terre-sainte était souvent prise » par le soudan et qu'ensuite elle était reprise par les chré- » tiens; mais, comme les chrétiens qui y allaient n'y faisaient » point de séjour, les Sarrasins redevenaient les maîtres du » pays. Au contraire, quand ils y restèrent, ils y eurent tou- » jours le dessus, excepté en dernier lieu que leurs propres » divisions les affaiblirent. »

Sous la date de 1290, après avoir indiqué la prise d'Acre, où, selon lui, plus de trente mille chrétiens furent tués, il ajoute ces mots : « Il y eut deux causes de la prise de cette

(1) Ptolomæi Lucensis Historia ecclesiastica. (Tom. XI, pag. 754.)

» ville. La première fut la diversité de volontés dans les seigneurs qui y habitaient; car ils ne s'accordaient pas plus » pour la gouverner que pour la défendre. Ils étaient six ou » sept maîtres : les Templiers, les Hospitaliers, les Teutoniques, » le consul de Pise, le roi de Chypre, le roi Charles, le pa- » triarche. Cette diversité de volontés encouragea le soudan à » l'attaque d'une place qu'on disait cependant inexpugnable. » La seconde cause fut la mauvaise conduite des croisés. Le » pape Nicolas, après la perte de Tripoli, avait fait prêcher » une croisade. Les croisés passèrent sans chef à Acre. » Voyant des Sarrasins porter dans cette ville des marchan- » dises, ils les injurièrent, ils en dépouillèrent quelques-uns » et en tuèrent d'autres. Le soudan, ainsi provoqué, rassembla » une armée innombrable, et ne prit de repos que quand il » fut maître de la ville et l'eut détruite. »

Selon Ptolémée, les chrétiens perdirent quinze villes depuis 1290 jusqu'en 1300; ils avaient perdu douze places fortifiées depuis 1250 jusqu'à la prise d'Acre.

Chronique d'André Dandolo, doge de Venise (1). — André Dandolo était de la famille de ce Dandolo si célèbre par la prise de Constantinople. Comme plusieurs de ses ancêtres, il fut élevé à la dignité de doge. Sa chronique commence au pontificat de S. Marc, évangéliste, et va jusqu'en 1331. On lui reproche d'avoir commis beaucoup d'erreurs de date et adopté des fables. Celle de la conquête de Jérusalem par Charlemagne n'est pas la moins grossière. Tout ce que Dandolo dit des croisades pourrait être contenu dans une page.

On a vu, au III.e tome de notre Histoire, les traités faits entre les chefs des croisés et la république de Venise, tant pour le passage de la Terre-sainte que pour l'occupation de Constantinople. Ces traités sont extraits de la chronique de Dandolo, et c'est tout ce qu'on y trouve de curieux et d'intéressant sur cette époque. Les deux expéditions de S. Louis sont racontées avec la même brièveté que les autres. Cette chronique, comme toutes celles du temps, est sèche, sans agrémens, et se réduit, pour ainsi dire, à une suite de dates. Nous y avons remarqué, à l'année 1272, le texte d'une longue convention conclue entre le doge de Venise Jacques Conterano, et Jean de Montfort, seigneur de Tyr et de Thoron, laquelle règle les droits et la juridiction des Vénitiens dans cette ville de Tyr où l'on sait qu'ils avaient

(1) Andreæ Danduli Venetorum ducis Chronicon. (T. XII, p. 1.)

acquis des propriétés et des priviléges, lors du siége et de la prise de cette place sous le règne de Baudouin II.

Chronique d'Est (1). — La chronique d'Est contient bien plus de détails sur ce qui regarde l'Italie et la maison d'Est que sur l'histoire des croisades. On n'y trouve que des indications succinctes des événemens généraux des guerres saintes, depuis l'année 1101 jusqu'à la dernière croisade de S. Louis.

La chronique, en rendant compte de la prise d'Acre en 1291, attribue à la trahison d'un mauvais chrétien la perte de cette place. Ce chrétien ayant commis un meurtre dans la ville, en sortit de peur du supplice. Il fut pris par les Sarrasins et conduit au soudan, qui lui fit de grandes promesses s'il lui indiquait un moyen de se rendre maître de la ville; ce que le meurtrier fit en effet. Ce fait se trouve répété dans la *Chronique de Bologne* par Barthélemi *della Pugliola*.

Annales de Milan, par un auteur anonyme (2). — Voici ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans ces annales :

En 1290, le soudan du Caire étant mort, son fils lui succéda. Ce soudan avait douze principaux émirs. Il donna à chacun quatre mille chevaux et vingt mille hommes de pied; il attaqua et assiégea la ville d'Acre, que gardait le frère Nicolas, de l'ordre des frères Prêcheurs, patriarche de Jérusalem. Le roi de Chypre s'enfuit, les Templiers et les Hospitaliers furent exterminés, la ville fut prise, et le patriarche, fuyant dans une barque, fut noyé.

Sous la date de 1312, les *Annales* disent que Philippe roi de France tint une grande assemblée à Paris, où assistèrent les rois d'Angleterre et de Navarre. Il reçut la croix des mains du frère Nicolas, cardinal, de l'ordre des Prêcheurs. Tous ses fils, les reines, et tous les nobles, la reçurent aussi.

Sous la date de 1395, on lit dans ces annales un récit de la fameuse bataille de *Nicopolis*, si malheureuse pour les chrétiens; mais les détails en sont ou exagérés ou défigurés. Cette même bataille est aussi racontée dans l'*Histoire de Padoue* par André Gataro.

Chronique de Bologne, par Barthélemi della Pugliola (3). — Cette chronique est l'ouvrage d'un moine italien,

---

(1) Chronicon Estense. (Tom. XV, pag. 297.)

(2) Annales Mediolanenses, auctore anonymo. (T. XVI, p. 637.)

(3) Cronica di Bologna, per Bartolomeo della Pugliola. (Tom. XVIII, pag. 242.)

de l'ordre des frères Mineurs. Il y est parlé des conquêtes de Saladin, du siége et de la prise de Damiette en 1219, et de la première croisade de S. Louis. L'auteur porte à trente mille hommes le nombre des croisés qui furent pris ou tués par les Sarrasins, et à vingt mille ceux que perdit le roi de France. La même chronique ne rapporte sur la seconde croisade de S. Louis que des circonstances déjà connues.

L'auteur parle de la prise d'Acre en 1291, et ensuite des guerres contre les Turcs. Il rend compte de la prise de Constantinople par ces mêmes Turcs, et accuse l'avarice des Grecs de la perte de leur ville.

Histoire de Venise, par André Navagero, patricien de Venise (1). — André Navagero vivait en 1498. Il fut à-la-fois historien, orateur et poète. Il mourut en France, où il était ambassadeur. Son ouvrage n'offre rien d'intéressant sur les croisades. La prise de Constantinople par les Latins est le seul événement que l'auteur ait raconté avec quelques détails; mais ces détails sont tous connus et ne présentent aucune circonstance particulière. Navagero s'est plus étendu sur les guerres entreprises ou projetées contre les Turcs, qu'il a racontées comme témoin, et, pour ainsi dire, comme partie intéressée, puisqu'il était citoyen d'une république qui eut tant de part dans ces guerres.

Chronique de Nerito, par Étienne, moine Bénédictin et abbé de Montalte (2). — Cette chronique, qui va d'année en année, est fort sèche et fort concise. Nous n'en aurions pas parlé, si nous n'y avions trouvé deux passages assez curieux. Le premier, sous la date de 1226, est ainsi conçu :

« L'abbé Aymeri demanda dix soldats pour aller à Jérusalem contre les Sarrasins, conformément à la lettre du pape, adressée à la ville de Brindes. »

Le second passage se lit dans une note qui se rapporte à cet article. Il y est dit : « Parmi les anciens manuscrits que l'on conserve dans le monastère des religieuses de Nardo, sous le titre de *Sainte-Claire*, est un feuillet, n.° 4, où sont indiqués tous les archevêques, évêques et abbés de la province d'Otrante, qui envoyèrent des soldats à la guerre sainte. » Voici leurs noms et le nombre d'hommes qu'ils fournirent :

---

(1) Storia della repubblica Veneziana, scritta da Andrea Navagiero. (Tom. XXIII, pag. 924.)

(2) Chronicon Neritinum, auctore Stephano monacho Benedictino, abbate Montis-alti. (Tom. XXIV, pag. 897.)

« Le vénérable archevêque de Brindes, cinq soldats à
» pied;

» Le vénérable archevêque d'Otrante, cinq soldats à
» pied;

» Le vénérable évêque d'Astuni, trois soldats à pied;

» Le vénérable évêque de Castellanata, deux soldats à
» pied;

» Le vénérable évêque de Lycia, quatre soldats à pied;

» Le vénérable évêque de Gallipoli, deux soldats à pied;

» Le vénérable évêque d'Ugento, deux soldats à pied;

» L'abbé du monastère de Saint-André dans l'île de
» Brindes, trois soldats à pied, un cavalier;

» L'abbé du monastère de Sainte-Marie de Nerito, six sol-
» dats à pied et quatre cavaliers;

» L'abbé des Saints Nicolas et Catalde de Lycia, trois
» soldats à pied et deux cavaliers. »

Chronique du saint Monastère de Cassin, par Léon, cardinal-évêque d'Ostie (1).

L'HISTOIRE du monastère de Cassin, qui a pour auteur Léon évêque d'Ostie et pour continuateur le moine Pierre Diacre, ne contient rien de relatif aux croisades jusqu'au IV.e livre, qui est consacré tout entier au récit de la première expédition des chrétiens; Ange de Nux nous apprend que ce IV.e livre a été copié sur un manuscrit sans nom d'auteur, intitulé *de Bello sacro*, et qui était déposé dans la bibliothèque du Mont-Cassin.

L'auteur, quel qu'il soit, de cette histoire de *la guerre sainte*, dit qu'au mois d'avril de l'année 1095, quatre jours après l'octave de Pâques, on vit dans toute la partie occidentale du ciel, depuis la quatrième veille de la nuit jusqu'au crépuscule, une infinité d'étoiles tomber; il ajoute que, dans le même temps, il se fit un mouvement incroyable chez toutes les nations de l'Occident, et tel que les siècles passés n'en avaient pas vu d'exemple. « Car, dit-il, per-
» sonne n'a jamais lu, ou entendu dire, ou vu nulle part,

---

(1) Chronica sacri monasterii Casinensis, auctore Leone card. episcopo Ostiensi, continuatore Petro Diacono, ejusdem cœnobii monachis, ex mss. codicibus Casinensibus. D. Angelus de Nuce, Neapolitanus, abbas Casini centesimus trigesimus sextus, notis illustrata, typis Parisiensibus vulgavit. (Tom. IV, pag. 754.)

» que tant de peuples et tant de princes se soient réunis » si subitement, si unanimement, si constamment, sans y » avoir été portés par l'ordre d'aucun homme. » D'où l'auteur conclut que cela n'a pu se faire sans la volonté et l'inspiration de Dieu.

« On rapporte, dit-il ensuite, que ce mouvement com» mença en France, à l'occasion de quelques princes qui » avaient encouru une pénitence publique : comme ils rou» gissaient de la faire au milieu des leurs, *inter notos*, ils » offrirent au pape, qui était alors dans ce pays, d'aller » délivrer le Saint-Sépulcre des mains des Sarrasins. Le » pape consentit à les exempter de la pénitence publique » à cette condition, et sous la promesse qu'ils renonceraient » à leurs iniquités passées. » L'annotateur rappelle à cette occasion que, par une loi des Lombards, il était défendu aux pénitens publics de porter les armes ; ce qui devait coûter beaucoup à des princes qui se trouvaient dans ce cas. Il cite aussi un canon du concile de Clermont, ainsi conçu : « Quiconque ira à Jérusalem pour délivrer l'église » de Dieu, seulement par dévotion, et non pour acquérir » de l'argent ou de l'honneur, sera exempt de toute péni» tence. » *Iter illud pro omni pœnitentia reputetur.* On peut voir sur la pénitence publique les Capitulaires de Charlemagne avec les annotations de Baluze.

Ici l'historien suit l'itinéraire des princes croisés ; il s'occupe principalement du corps commandé par le duc de Normandie et le prince Hugues, qui traversa l'Italie et s'arrêta au monastère du Mont-Cassin, où il se recommanda aux prières des moines. Il parle ensuite de Boémond et des autres gentilshommes de la Pouille qui se joignirent à ces croisés.

Le séjour des croisés à Constantinople et leurs relations avec l'empereur Alexis sont racontés par l'anonyme, à peu près comme dans les autres chroniques du temps. La chronique du Mont-Cassin dit que Godefroi, pour aplanir les routes qui conduisaient à Nicée, fit marcher en avant trois mille hommes, armés de haches et autres instrumens de fer, avec ordre de planter sur leur chemin des pieux surmontés de croix de fer ou de bois, pour servir de guides à l'armée. Nous avons déjà vu ce fait dans la chronique du moine Robert. La chronique parle aussi du siége et de la prise de Nicée.

En parlant du combat de Dorylée, l'auteur met dans la bouche de Boémond un discours que ce prince adressa alors

à sa troupe : « Braves soldats du Christ, leur dit-il, ban-
» nissez toute frayeur; vous savez que le Seigneur, pour
» lequel nous combattons, est avec nous : cavaliers, marchez
» donc contre ces ennemis; et vous, fantassins, hâtez-vous
» d'étendre vos tentes, et que Dieu fasse de nous ce qu'il
» voudra. » *Quod vult Deus de nobis hoc faciat.* Après avoir fait la description du combat, l'auteur ajoute : « D'après des
» rapports dignes de foi et le témoignage même de Turcs
» échappés à la mort, on vit trois guerriers montés sur des
» chevaux blancs, tenant en main des étendards blancs sur
» lesquels étaient des croix, précéder notre armée, pour-
» suivre les ennemis et les tuer : c'étaient George, Démé-
» trius et Théodore, illustres soldats du Christ. Cela ne
» doit paraître ni étonnant ni incroyable, dit l'anonyme:
» comment, en effet, un seul croisé aurait-il poursuivi mille
» ennemis, et deux, dix mille, si le Seigneur n'avait abattu
» les uns et livré les autres au fer des chrétiens? car, trois
» jours après le combat, les croisés trouvaient des Turcs tués
» et leurs chevaux sans cavalier, sur des chemins où aucun
» soldat de l'armée chrétienne n'avait encore passé. » L'anonyme porte à quatre cent soixante mille hommes, sans compter les Arabes, le nombre des Turcs et des Perses qui s'étaient réunis; ils en perdirent, selon lui, plus de cent mille : les chrétiens eurent à regretter Geoffroi de Montscabieux et Guillaume frère de Tancrède; ils perdirent en outre cinq cent soixante cavaliers et onze mille fantassins.

Soliman, qui avait fui du combat, ayant rencontré un corps de dix mille Arabes qui venaient à son secours, leur adressa, selon l'anonyme, le discours suivant : « Si vous
» m'en croyez, si vous voulez vous sauver, retournez sur
» vos pas; car, pour peu que vous tardiez, pas un de vous
» n'échappera aux mains des Francs : leur Dieu est certaine-
» ment pour eux; car, avant-hier, nous les avions cernés de
» toutes parts, et ils étaient sur le point d'être tous vaincus :
» mais, en regardant tout-à-coup derrière nous, nous vîmes
» une multitude telle qu'aucun homme n'en a jamais vu de
» semblable; toutes les collines et les plaines étaient cou-
» vertes d'hommes armés, et, tous ces ennemis s'étant mis
» à pousser des cris, nous fûmes saisis d'une frayeur si
» subite et si grande, que nous ne vîmes plus d'autre parti
» à prendre que celui de la fuite; et ce qui doit surprendre,
» c'est que quelqu'un d'une aussi grande multitude que nous
» étions ait pu se sauver. »

A ces mots, les Arabes tournèrent le dos, et, dans leur

fuite, ils se vantaient, par-tout où ils passaient, d'avoir vaincu les Francs. Nous avons vu dans quelques historiens de la première croisade le discours qu'ils prêtent à Soliman dans cette occasion : en le comparant avec celui qu'on vient de lire, on voit que ce dernier est plus vraisemblable, que les expressions en sont plus simples et le sens moins exagéré.

« Ces Arabes, poursuit l'anonyme, dévastaient dans leur » fuite les églises, les maisons, et emmenaient en captivité » tous les chrétiens qu'ils rencontraient. L'armée qui les » poursuivait à travers un pays aride et désert, perdit la plus » grande partie de ses chevaux, et ne vécut pendant quelques » jours que des épis qu'elle trouvait dans les champs. »

L'auteur, suivant Tancrède à Tarse, raconte en peu de mots la prise de cette ville ; mais il ne dit rien des démêlés qui s'élevèrent entre ce prince et Baudouin. D'après son récit, Tancrède aurait abandonné de lui-même cette ville à Baudouin, pour aller à la conquête des autres villes de Syrie.

Le chapitre que nous venons d'analyser se termine ici, avant le siége d'Antioche. On doit regretter que le manuscrit *de Bello sacro*, d'où la partie de la chronique du Mont-Cassin que nous venons d'analyser, a été tirée, ait été perdu. Si l'on peut juger des autres parties de cet ouvrage par celle qui est parvenue jusqu'à nous, on doit croire que l'auteur avait écrit son histoire sur des documens assez positifs ; du reste, on remarque dans ses récits le même esprit de crédulité qui caractérise les productions de ces vieux âges.

DEPUIS la collection de Muratori, que nous venons de parcourir, il en a paru une nouvelle en deux volumes *in-folio*, formée des manuscrits de la bibliothèque de Florence. L'éditeur, qui ne s'est pas nommé, l'a dédiée à l'empereur François I.er ; elle parut en 1748 et 1770 à Florence, imprimée chez Cajétan Viviani (1).

Ce n'est que dans le premier volume de cette collection que l'on trouve des documens relatifs à l'histoire des croisades.

Le premier article qui s'y présente est un extrait de l'histoire de Sozomène (2). Sozomène naquit à Pistoie en 1387.

(1) Cette collection a pour titre : *Rerum italicarum Scriptores, ab anno æræ christianæ millesimo ad millesimum sexcentesimum, quorum potissima pars nunc primùm in lucem prodit, ex Florentinarum bibliothecarum codicibus.*

(2) Excerpta ex Historia Sozomeni Pistoriensis, ab anno 1091 ad annum 1204. (Tome I.er, pag. 5.)



Il embrassa l'état ecclésiastique, et assista au concile de Constance. Sa chronique embrassait tout ce qui s'est passé *de mémoire d'homme*. L'éditeur n'a pris de cette chronique que la partie qui commence au XI.e siècle et finit à l'an 1294.

Le récit que l'auteur fait de la première et de la seconde croisade, diffère peu de ce que nous avons lu dans les chroniques déjà analysées. Il adopte l'opinion des historiens qui représentent le comte de Tripoli comme un traître dont les intrigues avec Saladin préparèrent les grands désastres des colonies chrétiennes.

Il donne quelques détails sur l'expédition de Frédéric I.er; mais il se trompe quand il dit que Saladin, craignant l'arrivée de cet empereur, abandonna la Syrie et retourna en Égypte avec ses soldats. On sait que Saladin quitta ce pays pour la dernière fois en 1178, et qu'il n'y retourna plus.

Sozomène ne fait qu'un récit fort abrégé et très-incomplet du siége d'Acre. Il ne dit rien des exploits de Richard en Palestine; en général, ce qu'il raconte de cette époque est loin d'être exact.

Il se trompe encore lorsqu'il place à la date de 1201 la prise de Constantinople par les Latins. Voici les réflexions qu'il fait sur ce grand événement : « Dieu rendit donc aux » Grecs le mal qu'ils avaient injustement fait autrefois aux » Latins. Tel fut le sort de cette ville, qui avait osé faire » contre des chrétiens des traités avec les infidèles; de cette » ville, qui différait de l'Église romaine sur des articles de foi, » et qui fut la source de l'hérésie. C'est pour cela qu'elle a été » renversée, *prostrata*, par une juste vengeance. »

L'historien rapporte fort brièvement le siége et la prise de Damiette en 1219. Cependant il a soin de dire que l'étendard de Florence fut le premier arboré sur les murs de cette ville, et que de son temps on voyait ce même étendard dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Florence.

Sozomène parle aussi en peu de mots de l'expédition de Frédéric II en Palestine : mais il se trompe encore de date en la plaçant sous l'année 1235; elle eut lieu, comme on sait, en 1229. Il tombe dans une autre erreur lorsqu'il attribue à une inondation du Nil la perte de l'armée de S. Louis en Égypte, et la captivité de ce prince, qui, ne sachant de quel côté fuir, se vit forcé, faute de vivres et de provisions, de se rendre aux Sarrasins.

Sous la date de 1267, l'auteur parle des ravages que le soudan du Caire fit en Arménie, et de la prise d'Antioche. Le récit qu'il fait de la seconde croisade de Louis IX et de

la mort du saint monarque, est un peu plus étendu; mais les détails qu'il donne sont connus.

Chronique de la ville de Pise, *par Bernard Marangone* (1). — L'auteur de cette chronique était Pisan de nation, et d'une famille noble. Il vivait en 1536, du temps de Côme I.er de Médicis, duc de Toscane. Sa chronique commence à la fondation de la ville de Pise, et va jusqu'à l'année 1406 : elle est écrite en italien. Marangone s'est attaché dans son ouvrage à relever la gloire de ses compatriotes; mais il ne se pique pas d'exactitude dans la date des événemens, ni même dans l'ordre des faits. Par exemple, il place à l'année 1087 le concile de Clermont, ville qu'il met dans la province d'Allemagne, au lieu de l'Auvergne. Il donne beaucoup d'éloges à l'archevêque de Pise nommé *Daimbert*, pour avoir excité par ses discours les habitans de cette ville à marcher au secours de la Terre-sainte. Il dit que, pour mieux enflammer leur courage, cet archevêque offrit de se mettre à leur tête; ce qu'il fit en effet. Une flotte de cent vingt vaisseaux fut équipée et mit à la voile en 1096. « Je voudrais, dit-il, passer sous silence les plaintes des » hommes et des femmes qui restèrent à Pise : car il n'y » eut pas une maison qui n'eût à regretter, l'une un père, » l'autre un fils, celle-ci un mari, celle-là un neveu; chacun » pensait qu'il pourrait bien ne plus les revoir. »

Suivant Marangone, les Pisans contribuèrent efficacement à la prise de Nicée et d'Antioche. Il cite, entre autres choses, un traité que les Pisans firent avec Calojean, fils de l'empereur grec Alexis, par lequel tous les châteaux qu'ils avaient pris dans l'Asie mineure lui seraient rendus, à condition qu'il fournirait des ornemens d'église à la cathédrale de Pise et à celle de Palerme, et qu'il paierait chaque année une certaine quantité de deniers pour achever l'archevêché de Pise.

Marangone fait encore honneur aux Pisans de la conquête de Jérusalem. Il prétend qu'ils entrèrent dans cette ville après Godefroi de Bouillon, et qu'ils exigèrent, pour prix de leurs services, que l'archevêque de Pise fût élu patriarche de la cité sainte. Il croit cependant que le prêtre Arnoul fut patriarche pendant quelque temps, et que Daimbert retourna à Pise avec l'armée des Pisans, mais qu'il revint ensuite à Jérusalem reprendre possession du siége patriarcal. Toutes ces assertions sont autant d'erreurs. Les

---

(1) Croniche della città di Pisa, da Bernardo Marangone. (Tom. I.er, pag. 316.)

Pisans remportèrent de Jérusalem, selon Marangone, les corps de trois saints, savoir: de Nicodème, d'Abiba, et de Gamaliel, un des soixante disciples de Jésus-Christ. Ces corps furent déposés ensemble dans la cathédrale de Pise sous un mausolée de marbre.

L'historien ne dit qu'un mot de la seconde croisade, à laquelle les Pisans et les Génois prirent part, mais dont ils ne retirèrent aucune gloire à cause des trahisons de l'empereur grec.

En 1168, Amauri roi de Jérusalem envoya à Pise un ambassadeur chargé de remercier cette ville du secours qu'elle lui avait envoyé à Alexandrie, et de lui faire part de la prise de cette cité, d'où Schyrkou avait été forcé de s'éloigner. « Les Pisans, ajoute l'auteur, s'étaient acquis, dans cette » entreprise, un nom immortel dans l'Égypte et dans toute » la Syrie. Ils avaient obtenu du soudan du Caire de ne payer » ni impôts ni droits dans son royaume. Le soudan avait » accordé aux Pisans qui s'étaient trouvés au siége d'Alexan- » drie, des établissemens dans ses états, avec la promesse de » les aider, et de maintenir les chrétiens dans la possession » de Jérusalem. »

L'année suivante, le roi de Jérusalem, ayant appris que Saladin voulait marcher contre la ville sainte, envoya prier les Pisans de vouloir bien, comme ils l'avaient déjà fait, l'aider contre les infidèles. La ville de Pise fit aussitôt armer douze galères, qui partirent au mois d'octobre et furent très-utiles au roi. Elles contribuèrent à le rendre maître de Belbéis, et d'une autre ville que l'auteur nomme *Thanis*. Les Pisans revinrent de cette expédition comblés de présens.

L'auteur raconte succinctement toutes les conquêtes de Saladin en 1186 et 1187, et quelques-uns des événemens de la troisième croisade, dans lesquels les Pisans figurent toujours avec honneur. Il parle très-légèrement de la prise de Constantinople par les Latins, qu'il accuse d'avoir attaqué cette ville sans nécessité, et sous l'injuste prétexte de remettre Alexis sur le trône. Comme les Pisans n'eurent aucune part dans cet événement, il n'est pas étonnant que Marangone n'en fasse mention que pour blâmer les Latins, et sur-tout les Vénitiens, avec lesquels les Pisans n'étaient pas d'accord. Nicétas raconte même que des guerriers de Pise défendirent la ville impériale contre les armées des croisés.

Sous la date de 1218, l'historien parle de l'expédition du roi de Hongrie, de la réunion des princes croisés à Saint-Jean d'Acre. « Tous ces princes, dit le chroniqueur, réso-

» lurent d'abord, avec Jean de Brienne, d'assiéger Jérusalem ; » mais au mois de mai ils allèrent assiéger Damiette. Che- » min faisant, dit Marangone, ils prirent une ville appelée » *Heliopolis*, qui avait trois enceintes de murs. Les faubourgs » de cette ville étaient remplis de marchandises qui furent » enlevées par les croisés. » *Heliopolis*, suivant l'auteur, était entourée par un bras du Nil. (On ne peut savoir de quelle ville l'auteur veut parler.) Les détails qu'il donne sur le siége de Damiette, sont très-concis et peu clairs. Ce qu'on y remarque, c'est que les Pisans y firent un riche butin. Cette manière de décrire les guerres saintes, et d'apprécier, pour ainsi dire, la grandeur des événemens par l'importance du butin, est particulière aux historiens des villes commerçantes de l'Italie.

Sous la date de 1221, l'historien parle fort brièvement de la reddition de Damiette, et du retour en Italie du cardinal Colonne et du roi Jean de Brienne. Il parle également des démêlés de Frédéric II et du pape Grégoire. Il dit que ce pontife, informé que l'empereur pensait sérieusement à aller outre mer, non par zèle pour la foi, mais pour y amasser des richesses, écrivit aux chrétiens d'Orient afin de les mettre en garde contre les desseins de Frédéric, et au soudan lui-même afin de l'engager à se venger de l'empereur, qui se proposait de porter la guerre en Syrie sans espérance de recevoir de secours de l'Italie. Le soudan, pour augmenter les divisions qui régnaient entre le pape et Frédéric, ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à ce prince la lettre du pape. (Ce fait est confirmé par les auteurs arabes.) L'empereur, après l'avoir lue, fit un traité avec le soudan, et revint dans la Sicile, qu'il trouva révoltée contre lui par les menées du pontife. La chronique de Pise ne parle plus des croisades.

COLLECTIONS ANGLAISES.

Parmi les historiens anglais dont nous allons nous occuper, il en est quelques-uns dont les relations sont aussi instructives qu'intéressantes. Plusieurs chroniques anglaises sont pour la troisième croisade ce que la plupart des chroniques recueillies par Bongars sont pour la première. On sait que, dans les assemblées des ordres monastiques d'Angleterre, les moines se communiquaient leurs chroniques ou leurs journaux, afin de les rectifier ou de les compléter. Ces communications ont fait que les chroniqueurs d'Angleterre se sont souvent copiés les uns les autres. Mais, tout en se copiant entre eux, ils n'ont presque rien pris dans leurs récits aux écrivains des autres nations; on peut donc les regarder, sous plus d'un rapport, comme des auteurs originaux, dont l'histoire peut aujourd'hui tirer un grand avantage. Nous avons remarqué que les mœurs et l'esprit général de la fin du XII.ᵉ siècle ont été peints avec plus de fidélité par les écrivains anglais que par ceux des autres nations de l'Europe. Ce qui leur donne une sorte de supériorité sur les chroniqueurs français, italiens et allemands, c'est le soin qu'ils prennent de citer les pièces historiques à l'appui de leurs récits. On peut dire, en général, que la plupart des historiens anglais du moyen âge semblent mettre plus de prix que les autres historiens du même temps à l'exactitude et à la vérité; et quoique leurs ouvrages soient loin d'être sans défaut, on y trouve déjà des traces de cet esprit de critique et de sagacité historique qu'on aime à retrouver dans les historiens modernes de cette nation.

PREMIÈRE COLLECTION.

Écrivains de l'Histoire d'Angleterre d'après de vieux manuscrits, publiés par Thomas Gale (1).

Thomas Gale était très-versé dans la littérature grecque et la littérature latine, et passait pour un théologien habile.

(1) Historiæ anglicanæ Scriptores quinque, ex vetustis codicibus mss., operâ Thomæ Gale. *Oxoniæ*, 1687, *in-folio*.

Il fut membre du collége de la Trinité à Cambridge, puis directeur de l'école de Saint-Paul et membre de la société royale de Londres. Il fut doyen d'York en 1707, et mourut dans ce poste en 1709.

Gale a donné diverses collections : celle dont nous nous occupons est en deux volumes *in-folio*, et n'offre sur les croisades que cinq manuscrits, contenus dans le second volume; le premier renferme des chroniques antérieures aux guerres saintes.

ANNALES OU CHRONIQUES ABRÉGÉES DE MARGAN (1). — Les annales dont il est ici question ne portent point de nom d'auteur : elles furent trouvées dans l'abbaye de Margan, fondée autrefois par Guillaume-Robert comte de Glocester. Elles commencent à S. Édouard et finissent en 1231. L'anonyme n'y fait qu'indiquer la prise de Jérusalem en 1099. Il s'étend un peu plus sur les victoires de Saladin et sur la troisième croisade. Néanmoins les détails qu'il donne sont peu importans, et ne méritent pas que nous nous y arrêtions. Nous nous contenterons de répéter dans cet extrait ce que dit le chroniqueur, sous la date de 1228, de l'expédition de Frédéric II. « Cette année, l'empereur d'Allemagne, » non encore réconcilié avec le pape, aborda à Tyr vers la » Nativité de la Vierge. Les frères du Temple et de l'Hô- » pital, l'ayant appris, allèrent au-devant de lui avec les ha- » bitans d'Acre, et le reçurent dans leur ville avec des té- » moignages de joie. Peu après, il arriva, de la part du sou- » dan, des ambassadeurs qui offrirent à l'empereur de riches » présens : c'étaient des chevaux de main, des dromadaires, » des selles dorées et autres choses précieuses. L'empereur, » ajoute l'anonyme, ne voulut rien accepter avant d'en avoir » conféré avec le patriarche, les évêques, et les chevaliers » du Temple et de l'Hôpital. Lorsqu'il les eut consultés, il » reçut les présens. Guillaume, évêque d'Excester, fut en- » suite envoyé avec quelques autres au soudan de Damas, » pour rétablir la paix entre les chrétiens et les Sarrasins. Au » bout de cinq mois le pays de Jérusalem fut rendu aux » chrétiens, et la paix conclue pour dix ans et dix jours » entre les deux peuples. L'année suivante, 1229, l'empe- » reur, le patriarche, les évêques de Winchester et d'Eaton, » tous les Templiers et les Hospitaliers, plusieurs seigneurs, » les habitans du pays et les pélerins, qui attendaient depuis » long-temps, vinrent à Jérusalem quarante-deux ans après

(1) Annales Marganenses, sive Chronica abbreviata. (T. II, p. 1.)

» la conquête de cette ville par Saladin; ils y entrèrent avec » beaucoup de joie le jour des Rameaux, et y célébrèrent dé» votement l'office divin. On commença à relever les murs » qui avaient été renversés par les infidèles, et à bâtir des » églises, dans lesquelles le patriarche et les évêques célé» brèrent la messe (1). Des pèlerins nous ont assuré, dit » l'anonyme, que, la veille de Pâques, le feu du ciel descendit, » comme de coutume, devant le tombeau du Seigneur. »

Ce récit de l'historien anglais, comme celui des autres chroniqueurs de la même nation, sur l'expédition de Frédéric, ne s'accorde guère avec celui des auteurs italiens. Il est assez remarquable de voir dans cette expédition d'un prince allemand, des évêques d'Angleterre qui l'accompagnent et qui lui servent de ministres et de négociateurs. On pourrait croire que le clergé anglais était plus porté à favoriser l'empereur qu'à soutenir les prétentions du pape.

Chronique de Thomas Wikes, *autrement* Chronique du monastère de Salisbury, *depuis l'avénement du conquérant jusqu'à l'an 1304* (2). — Thomas Wikes, Anglais de nation, vivait en 1290, et était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin. Cet historien, sous le point de vue des croisades, ne mérite pas les éloges qu'on lui prodigue; Wikes est non-seulement incomplet dans ses récits, mais encore d'une inexactitude grossière et d'une partialité révoltante. Dans la chronique qui nous occupe, il parle très-succinctement de la première et de la troisième croisade. Arrivé à l'expédition de Richard, il dit que la jeunesse d'Angleterre, réunie sous l'étendard de la croix, se jeta sur les Juifs, en tua un nombre incroyable, pilla et enleva tous leurs biens, et crut ainsi se rendre agréable à Dieu.

Thomas Wikes raconte le voyage du roi d'Angleterre et du roi de France : son récit annonce qu'il était mal informé des événemens de cette croisade. Après avoir rapporté beaucoup de faits hasardés, il parle de l'arrivée de Richard à Ptolémaïs, et il ajoute : « En peu de jours ce prince s'em» para de la ville, tua les Turcs qui l'occupaient, et s'attri» bua, non sans raison, tout l'honneur de la victoire; ce » qui excita l'indignation du roi de France. » (Nous verrons, dans l'article suivant, un historien, témoin oculaire, rendre plus de justice à Philippe et un hommage plus fidèle à la

(1) Voyez la lettre du patriarche dans l'extrait de Mathieu Pâris.

(2) Chronicon Thomæ Wikes, aliter Chronicon Salisburiensis monasterii, ab adventu conquestoris ad annum 1304. (Tom. II, p. 21.)

vérité.) Thomas Wikes ne fait qu'indiquer le retour des deux rois en Europe, et la captivité de Richard en Allemagne.

Sous la date de 1240, l'auteur raconte que Richard comte de Cornouailles partit le jour de la Pentecôte pour la Terre-sainte, emportant de grandes sommes d'argent. Ce prince débarqua à Acre, et resta quelque temps en Syrie, où il délivra à prix d'argent tous les chrétiens captifs, fit une trève avec le soudan, et rebâtit Ascalon et tous les châteaux que les Sarrasins avaient rasés. Il retourna ensuite en Angleterre, en traversant la Pouille, la Sicile et la Calabre. Le pape lui accorda, par une faveur particulière, tout l'argent levé en Angleterre pour la croisade.

Thomas Wikes dit ensuite que Louis IX partit en 1248 pour la Terre-sainte avec une armée nombreuse, et alla passer l'hiver dans l'île de Chypre. S'il faut en croire le chroniqueur, la température fut si douce pendant cet hiver, les vents furent si tièdes, qu'on disait parmi le peuple que l'hiver s'était changé en été. Il n'y eut dans toute la saison ni neige ni gelée. On quitta en Angleterre les vêtemens de laine, et l'on se couvrit des habits les plus légers; mais, depuis la fin de mars jusqu'au milieu de mai, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de reprendre les vêtemens d'hiver. Le roi de France, ayant mis à la voile de l'île de Chypre vers la Pentecôte, aborda à Damiette le vendredi d'après la Trinité. Le dimanche suivant, il s'empara de cette ville opulente, après en avoir chassé les Sarrasins. « Ce succès, continue » l'historien, enfla le cœur du roi, *poussé par la présomp-» tion et l'orgueil qui n'abandonnent jamais les Français.* »

Ici Thomas Wikes raconte d'une manière fort inexacte la marche des Français vers le Caire, les combats de Mansourah, la captivité et la délivrance de Louis IX. Il termine son récit par cette remarque qui montre à-la-fois son ignorance et sa partialité : « Le roi de France, dit-il, retourna avec » le blâme de la chrétienté, et non sans honte et confusion. » *Rex cum dedecore et confusione et vituperio christianitatis regressus est in terram suam.*

Le dimanche de la Nativité de S. Jean-Baptiste 1268, le légat du pape, le comte de Winchester, et une milice nombreuse, se réunirent à Northampton, où se fit une prédication solennelle de la croisade. Le prince Édouard et son frère Edmond, tous deux fils du roi d'Angleterre; le prince Henri, fils aîné du roi des Romains; les comtes de Glocester et de *Warémie;* le seigneur Guillaume de Valence, et d'autres chevaliers anglais, au nombre de plus de cent

vingt, prirent la croix, et une infinité de personnes des deux sexes et de toute condition imitèrent leur exemple. On compta dans toute cette multitude vingt-deux chevaliers bannerets. Le légat s'en retourna à Londres, d'où il se hâta de partir avec toute sa suite, chargé de l'or de l'Angleterre, et les sacs bien garnis. *Non vacuis sed tumentibus sacculis.*

Sous la date de 1270, l'auteur, parlant de la seconde expédition de S. Louis, dit que ce prince se proposait de secourir la ville d'Acre, assiégée par les Sarrasins, et que la tempête le jeta dans le pays barbare de Tunis. Après un récit fort inexact de ce qui arriva dans cette croisade, il ajoute que Louis IX mourut en Sicile. Nous ne releverons point une pareille erreur. Thomas Wikes dit ensuite qu'Édouard, qui s'était croisé, arriva à Acre avec peu de monde, et qu'il eut à combattre l'armée du sultan du Caire, nombreuse comme les grains de sable et les gouttes de pluie. Le chroniqueur, en parlant de l'attentat dont le prince Édouard faillit d'être la victime, rapporte à peu près les mêmes circonstances que celles que nous avons indiquées dans d'autres extraits : il ajoute seulement que cet événement eut lieu le 15 des calendes de juillet 1271.

Wikes raconte qu'en 1291 la déplorable nouvelle se répandit dans toute la chrétienté, que le soudan du Caire s'était porté sur Acre, en avait brisé les portes, abattu les murs, y avait tué, sans distinction d'âge ni d'état, tous les chrétiens qu'il y avait trouvés; qu'un petit nombre avait échappé par la fuite; que d'autres, pour ne pas périr par le glaive ennemi, s'étaient précipités dans la mer, et que le soudan avait fait raser la ville, afin qu'il n'y restât pas pierre sur pierre.

A cette occasion, le pape accorda au roi d'Angleterre la dîme de toutes les possessions ecclésiastiques pendant six ans, pour lui servir dans son passage futur à la Terre-sainte. La levée de cette dîme ne se fit pas, dit l'auteur, sur le pied des anciennes taxes, mais sur une nouvelle estimation des biens que le roi fit faire, et qui rendit cette levée intolérable.

La chronique de Wikes ne parle plus de la Terre-sainte.

Annales de l'Abbaye de Waverley (1). — L'abbaye de Waverley, fondée en 1128, appartenait à l'ordre de Cîteaux. Les annales dont nous allons faire l'extrait, sont l'ouvrage d'un religieux de cette abbaye : les

(1) Annales Waverleienses, ex Monastici Anglicani volumine primo, pag. 703. (Tome II, page 129.)

historiens anglais en font beaucoup de cas ; mais, sous le rapport des croisades, elles offrent peu de faits intéressans. On y lit, sous la date de 1096, qu'il y eut, vers Pâques, en Angleterre et dans plusieurs autres pays, un grand mouvement de chrétiens, causé par les exhortations du pape Urbain II. Après avoir tracé succinctement les événemens de la première croisade, l'annaliste parle du retour des principaux croisés en Occident, et de quelques événemens qui eurent lieu en Palestine dans l'intervalle de temps qui s'écoula depuis la première croisade jusqu'à la seconde. En parlant de la seconde croisade, les annales se bornent à dire que, cette entreprise ayant été commencée par la ruine des pauvres et la spoliation des églises, il n'était pas étonnant que ceux qui y avaient participé ne fissent, dans ce voyage, rien d'heureux ni de mémorable.

Ce que disent les annales de la troisième croisade, ne nous offre aucun document qui mérite d'être mentionné : nous trouvons seulement, sous la date de 1196, cette particularité que nous n'avons point vue ailleurs, qu'à cette époque la ville d'Acre fut assiégée par les infidèles, et réduite à une telle disette, qu'il n'y avait plus que de l'eau et du sel.

Sous la date de 1202, l'annaliste rapporte que le pape Innocent envoya des légats et des hommes religieux prêcher la croisade. Ils eurent tant de succès en Angleterre, qu'une incroyable multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, prirent la croix. En 1227, les évêques de Winchester et d'Excester, et quelques autres seigneurs ecclésiastiques et laïcs de diverses parties du monde, partirent pour la Terre-sainte avec un grand nombre de pélerins ; mais Frédéric, gagné, dit-on, par les présens des infidèles, mit de grands obstacles à cette expédition. Plus de quarante mille croisés revinrent sur les mêmes vaisseaux qui les avaient emmenés. Le pape excommunia solennellement Frédéric.

Les annales offrent, sur le traité que cet empereur conclut, en 1228, avec le soudan, les détails suivans, qui nous paraissent plus étendus que ceux qu'on trouve dans d'autres chroniques : « Le soudan du Caire, qui l'emporte sur les » autres soudans, après plusieurs conférences que ses en- » voyés eurent avec les chrétiens, fit une trève de dix ans, » et rendit à la chrétienté la sainte ville de Jérusalem, le » Saint-Sépulcre, les villes de Bethléem et de Nazareth, et le » chemin qui conduit au Jourdain, avec quelques habitations » qui dépendaient de ces villes et de ce chemin ; de plus,

» la ville de Saint-George dans Rama, une partie des » plaines de Rama, une partie des plaines de Sidon, et » Thoron de Honfroi; de sorte que, grâce à Dieu, ajoute » le chroniqueur, le pèlerinage est sûr maintenant pour » tous les fidèles qui sont dans la Terre-sainte ou qui y vien» dront pendant la durée de la trève, depuis Acre jusqu'à » Tyr et Sidon, jusqu'à Nazareth et la ville sainte, jusqu'au » Jourdain et jusqu'à Bethléem, en suivant l'ancienne route. » C'est ainsi que les choses avaient été réglées dans le siècle » précédent, entre le roi Richard, d'éternelle mémoire, et » Saladin, soudan de Damas et du Caire. »

Les annales disent ensuite quelques mots de l'expédition de Richard de Cornouailles, qui fit une trève par laquelle Jérusalem, retombée au pouvoir des musulmans, fut de nouveau rendue aux chrétiens. L'annaliste donne, sur l'invasion des Karismiens, à peu près les mêmes détails que nous avons lus dans les autres chroniques.

Les annales parlent de la première croisade de S. Louis, roi de France. Elles disent que ce prince mena avec lui des comtes, des barons, des chevaliers, des fantassins, et des religieux en si grand nombre, qu'on ne peut les compter. Les provisions nécessaires pour cette expédition pouvaient suffire pendant six ans à vingt mille hommes. Les événemens et l'issue de cette expédition sont racontés sans détails nouveaux, de même que le soulèvement des pastoureaux au nombre de soixante mille, dont plusieurs furent pendus et les autres dispersés.

Les annales, qui se sont un peu étendues sur la première croisade de S. Louis, se contentent de dire, à la date de 1270, que le roi de France mourut dans une *île* de la Terre-sainte (erreur grossière) qu'on appelle *Tunis*, et que son corps fut transféré à Paris, pour y être enseveli. Elles racontent qu'en 1273 le pape accorda au roi Édouard la dîme de tous les biens ecclésiastiques de son royaume, pour le dédommager des pertes et dépenses faites dans la Terre-sainte; qu'en 1277 les Tartares soumirent une grande partie de la Terre-sainte, et tuèrent le soudan du Caire avec plusieurs milliers de Sarrasins; qu'en 1287 Édouard roi d'Angleterre reçut à Bordeaux la croix des mains du légat du pape, et qu'une multitude de guerriers la reçurent avec lui; qu'en 1289 le soudan du Caire, à la tête d'un grand nombre d'infidèles, s'empara de la ville de Tripoli, la rasa, et fit traîner à la queue de ses chevaux les images des saints, qu'il fit ensuite brûler; enfin, qu'en 1291 le même soudan (ou plutôt son

successeur) attaqua et détruisit la ville d'Acre, qui était depuis long-temps le dernier asile de tous les chrétiens en Orient.

Chronique de Gautier Hemingford, contenant l'histoire des rois d'Angleterre, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1300 (1). — Gautier Hemingford, Anglais de nation, était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans le monastère de Gisburne, sur la Tees, dans le comté d'York. Il s'appliqua à l'histoire, et composa dans ce genre plusieurs ouvrages; entre autres, la chronique dont nous allons parler. Il vivait sous le règne d'Édouard III, et mourut en 1347. Cette chronique offre très-peu de détails sur les croisades. Outre des omissions importantes, il y a dans son récit des erreurs ou des infidélités contre lesquelles le lecteur doit se mettre en garde. L'auteur ne fait qu'indiquer la première expédition en Orient. Voici le jugement qu'il porte sur la croisade de Louis VII et de Conrad :

« Comme les croisés marchaient avec beaucoup d'orgueil, » ils furent réduits à rien, parce que Dieu les méprisa; car, » contre la discipline des camps, le vice avait fait de tels » progrès dans les deux armées, qu'il n'est pas étonnant » que la faveur divine n'ait pas souri à des hommes qui » étaient comme impurs et immondes. » Gautier observe que l'armée navale qui alla à Lisbonne fut plus heureuse, parce qu'elle montra plus d'humilité, et il a soin de dire qu'elle était composée en grande partie d'Anglais.

Parvenu aux conquêtes de Saladin, l'historien les décrit rapidement, et trace le tableau de la douleur et de l'effroi qu'elles répandirent en Orient et en Occident. Il s'étend un peu plus sur la troisième croisade; mais il en parle avec peu d'exactitude. Il rapporte à cette occasion un prodige qui fut vu dans le ciel. « Il y a, dit-il, sur la grande route qui » mène à Londres, un bourg assez considérable, nommé » *Dunstabell*. On vit là, vers le milieu du jour, au haut des » airs, la forme d'une croix d'une blancheur remarquable. Sur » cette croix, était la figure d'un homme crucifié, telle que » l'Église la représente en mémoire de la passion de Notre-» Seigneur. Cette redoutable apparence dura quelque temps, » et tint en suspens les esprits et les yeux de ceux qui la regar-» daient avec curiosité. La croix parut ensuite s'éloigner de » l'homme qui y était attaché, de sorte qu'on vit distinctement

(1) Chronica Walteri Hemingford de gestis regum Angliæ ab anno Domini 1066 ad annum 1300. (Tom. II, pag. 455.)

» l'une et l'autre au milieu des airs : peu après, le phénomène » disparut. Chacun interprétera, ajoute l'auteur, ce signe » étonnant comme il voudra ; je ne suis que le simple narra- » teur de ce que j'ai appris : je n'explique point les présages, » et je ne sais ce que la Divinité a voulu annoncer. »

L'historien raconte brièvement le départ de l'empereur Frédéric, son expédition et sa mort. Ce qu'il dit de la croisade de Richard et de Philippe-Auguste, est, à peu de chose près, l'abrégé de ce qu'on lit dans Vinisauf et dans Bromton ; cependant, en parlant de la discorde qui, dans Acre, se renouvela entre les deux monarques, il dit que l'envie que Philippe portait à la gloire de Richard, en fut la principale cause. Selon lui, Philippe prétendit avoir une part dans la conquête de l'île de Chypre en vertu du traité de pélerinage fait entre les deux princes. Le roi d'Angleterre convenait bien que, d'après ce traité, la moitié des conquêtes faites en commun sur les Sarrasins devait appartenir au roi de France ; mais il soutenait que Philippe ne pouvait prétendre à rien dans celles qui étaient faites sans son secours. « D'ailleurs, disait-il, la conquête de » l'île de Chypre était un incident presque étranger à l'expé- » dition, et où lui seul avait été intéressé, puisqu'il s'agissait » de venger une injure qui ne regardait que lui seul. »

Le roi de France n'en accusa pas moins Richard d'avoir rompu le traité, et ce fut la cause d'une dissension que la succession au trône de Jérusalem vint encore augmenter. On sait que Richard favorisait le roi Gui, devenu veuf, et que Philippe soutenait les prétentions du marquis de Montferrat.

Malgré ces divisions, la ville d'Acre fut rendue aux chrétiens. Le chroniqueur, après avoir raconté cet événement, prétend que le roi de France alla faire le siége d'un château devant lequel il resta quelque temps, et que, Richard lui ayant porté du secours, Philippe se retira, de peur que, si ce château se rendait, l'honneur et la gloire n'en fussent attribués au roi d'Angleterre. Ce récit de Gautier est dénué de vraisemblance, et a tout l'air d'une invention de sa part pour faire valoir Richard aux dépens de Philippe ; car aucun historien de la troisième croisade ne dit rien de semblable. Ce que Gautier ajoute d'une trève de sept ans proposée par Saladin, et que Philippe parut vouloir accepter, mais que Richard rejeta avec indignation, n'a pas plus de fondement.

« Le roi de France, affectant d'être malade, continue le » chroniqueur, envoya demander à Richard la liberté de se » retirer. Richard fut étonné de cette demande ; mais il laissa

» Philippe libre de rester ou de partir. Toutefois, le roi d'An» gleterre exigea du roi de France le serment qu'il n'en» treprendrait rien pendant son absence sur ses domaines.
» Philippe promit tout ce qu'on voulut, et partit. » Selon Gautier, il alla à Rome demander au pape de le relever de ce serment, qu'il prétendit lui avoir été extorqué; mais le pape refusa de se prêter aux desirs du roi. (Cette circonstance est peu vraisemblable.) Plusieurs guerriers, à l'exemple du roi de France, voulurent s'en retourner dans leur pays. Richard, pour les retenir, leur ouvrit ses trésors. Le duc d'Autriche, dont il avait fait abattre les étendards arborés sur la ville d'Acre, eut sur-tout part à ses bienfaits; mais, ce duc les oublia, et ne se ressouvint que de l'affront qu'il avait reçu.

Le chroniqueur fait un récit fort incomplet des combats que le roi d'Angleterre livra ensuite aux Sarrasins. Il rapporte que, Richard étant tombé malade à Caïphas, Saladin, *le plaignant comme un prince invincible, surpris par une incommodité*, lui envoya un message pour lui offrir une trève de trois ans, à la seule condition qu'Ascalon serait démoli. Richard, qui avait fait tant de dépenses pour la restauration de cette place, supportait avec peine l'idée qu'elle fût détruite. Cependant, persuadé par les chrétiens, il consentit à la trève, et quitta la Syrie. Gautier dit un mot du pélerinage que l'armée chrétienne fit à Jérusalem après la conclusion de la trève. Richard chargea Hubert, évêque de Salisbury, d'aller visiter la ville sainte pour lui. Le chroniqueur raconte ensuite le naufrage et la captivité de ce prince en Allemagne. Pour le disculper de la mort de Conrad marquis de Montferrat, il cite une lettre du Vieux de la Montagne, adressée à tous les princes de l'Europe, sur la cause de cet assassinat. Plusieurs historiens anglais l'ont aussi rapportée.

L'empereur d'Allemagne, comme pour expier sa faute d'avoir retenu un an prisonnier un prince chrétien revenant de la Terre-sainte, proposa, en 1196, d'aller au secours de l'église d'Orient, et d'unir pour cela ses troupes aux troupes anglaises. Il convoqua les ecclésiastiques et les laïcs de l'Empire, et leur déclara son dessein. Le légat du saint-siége, qui était présent, exhorta tous les sujets de l'empereur à imiter son exemple. Tous les prélats et les grands prirent la croix. Il se fit de grands préparatifs en Allemagne et en Italie. « Mais le projet de cette expédition échoua, dit Gautier, » par la faute des princes, qui ne songeaient à rien d'utile

» et de sensé, et qui se divisèrent pour des intérêts parti-
» culiers. »

Quoique la mort de Richard ne soit point liée à l'histoire des croisades, nous ne pouvons résister au desir de faire connaître ici ce qu'en rapporte Gautier Hemingford. D'ailleurs les circonstances singulières de cette mort serviront à faire juger le caractère d'un prince qui fut le héros de la troisième guerre sainte, et qui eut une si grande part dans les événemens qui se passèrent à cette époque en Syrie. « On
» sait que le monarque fut blessé d'une flèche devant un
» château dont il faisait le siége dans la province de Limou-
» sin. Les médecins appelés, dit Gautier, défendirent au
» prince tout commerce avec sa femme. Mais Richard, qui
» était voluptueux, dédaigna leur ordonnance; la blessure
» fit des progrès et mit sa vie en danger. Lorsqu'il n'y eut
» plus d'espoir de le guérir et que sa mort parut prochaine,
» Gautier archevêque de Rouen se présenta au prince, et
» lui dit: *Mettez ordre à vos affaires, seigneur; car vous*
» *mourrez : vous ne pouvez vivre plus long-temps. — Ce sont*
» *des menaces*, reprit le roi, *ou plutôt des plaisanteries. —*
» *Non, seigneur : votre mort est inévitable. — Que voulez-*
» *vous donc que je fasse? — Pensez aux filles que vous avez*
» *à marier, et faites pénitence. — Je vous l'ai déjà dit, ce*
» *sont des plaisanteries; vous savez que je n'ai jamais eu*
» *ni garçon ni fille. — Seigneur, vous avez trois filles, et*
» *vous les nourrissez depuis long-temps. Votre aînée est la*
» *vanité; la seconde, l'avarice; et la troisième, la luxure.* »
(Les autres historiens anglais attribuent ce discours au curé Foulques, et le lui font tenir dans une tout autre circonstance.) « *Vous les avez eues dès votre jeunesse, et vous*
» *les avez toujours trop aimées. — C'est vrai. Voici comment*
» *je les marie : je donne l'aînée aux Templiers, parce qu'ils*
» *sont pleins de faste et orgueilleux plus que tous les autres;*
» *je donne la seconde aux moines gris, parce qu'ils font du*
» *tort à tous leurs voisins par leur avarice diabolique; je*
» *donne la troisième aux moines noirs, que la bonne chère*
» *ne rassasie jamais.* Le roi, ajoute Gautier, avait une
» haine particulière contre ces trois espèces d'hommes. *Ne*
» *parlez pas ainsi*, reprit l'archevêque; *car le moment de*
» *votre fin approche. — Que me faut-il donc faire? — Péni-*
» *tence, et confesser vos péchés; prendre ensuite con-*
» *fiance dans la miséricorde de Jésus-Christ, qui est plus*
» *prompt à pardonner les péchés que le pécheur ne l'est*
» *en demander pardon.* Le roi, touché des paroles de l'ar

» chevêque, se mit à pleurer, et dit : *Je suis très-repentant,* » *et vous en verrez des preuves.* Il fit aussitôt venir son confes» seur, auquel il avoua ses péchés avec une grande douleur. » Lorsqu'il eut obtenu l'absolution, il ordonna qu'on lui liât » les pieds, qu'on le suspendit, et qu'on flagellât son corps » nu jusqu'à ce que lui-même donnât l'ordre de cesser. » Quand on l'eut frappé pendant quelque temps, il fit sus» pendre les coups un moment, et, reprenant ensuite ses » esprits, il fit recommencer une seconde et une troisième » fois la flagellation, jusqu'à ce que le sang coulât en abon» dance. Alors il se mit sur le dos et demanda le viatique; » mais il se fit traîner devant son Dieu avec la corde qui lui » liait les pieds, comme un traître et un ennemi. Il reçut le » viatique avec une profonde vénération, et prononça ces » mots en tremblant : *La miséricorde du Seigneur, qui veut* » *sauver tous les hommes, est grande. Cependant sa justice* » *exige que tout péché soit puni. J'ai confiance en l'une et* » *je redoute l'autre. J'abandonne mon corps aux vers. J'es*» *père de la misericorde de Dieu que mon âme sera purifiée* » *par le feu du purgatoire jusqu'au jour du jugement, où je* » *crois pouvoir être sauvé.* Il ajouta encore quelques mots, » et mourut peu après. Il fut enseveli près de son père, dans » le monastère Fontevrault, au mois d'avril de l'an 1199. » Ainsi, dit Gautier, ce prince, qui de son vivant passait » pour avoir le cœur et le courage d'un lion, par l'adresse » d'un pontife prudent, fut ramené au Christ comme un » agneau, et fit une pénitence glorieuse. Des courtisans » ayant annoncé cette mort au roi de France avec une » grande joie et en le félicitant d'être délivré d'un ennemi » cruel, le roi leur dit : *Il ne faut pas s'en rejouir, mais plu*» *tôt s'en affliger; car la chrétienté vient de perdre un prince* » *magnanime et le plus vaillant de ses défenseurs. Quoique je* » *l'aie long-temps regardé comme un ennemi, j'ai cependant* » *toujours espéré de m'en faire un ami. Sa mort doit être pour* » *vous un sujet de douleur.* »

Gautier ne dit rien de la croisade de 1202; il raconte brièvement la prise de Damiette en 1219, et la restitution de cette ville deux ans après. Il ne parle pas de la première croisade de saint Louis. A l'année 1270, « il se fit, » dit-il, par l'activité du pape Clément et par les soins re» ligieux d'autres serviteurs de Dieu, un grand rassemble» ment de croisés; les princes les plus courageux prirent la » croix et passèrent en Orient avec une nombreuse armée. » Édouard, fils du roi Henri, prit part à cette expédition; » il alla, vers la saint Michel, à Aigues-Mortes, où il s'embar-

» qua, et au bout de dix jours il aborda à Carthage, où il » fut reçu avec beaucoup de joie par les princes chrétiens » qu'il y trouva, c'est-à-dire par Philippe de France, qui » venait de succéder à saint Louis, son père, mort depuis » peu; par Charles, roi de Sicile, et par les rois de Navarre » et d'Aragon. » (Le roi d'Aragon n'était point de cette expédition). Gautier raconte qu'Édouard ne voulut point prendre part au traité que les rois croisés firent avec le roi de Tunis, et que, ceux-ci s'étant embarqués pour revenir en Europe, le prince anglais se rendit à Acre avec mille hommes d'élite; il y demeura un mois entier pour faire reposer sa troupe et connaître le pays. Au bout d'un mois, les soldats chrétiens sortirent avec lui au nombre de sept mille, et, s'éloignant de vingt lieues, ils prirent Nazareth, où ils tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent. Les exploits d'Édouard et l'assassinat de ce prince sont racontés ici par Gauthier-Émingford, mais avec beaucoup moins de détails que dans la chronique de Kniton, dont nous donnerons plus loin une analyse étendue.

Itinéraire du roi Richard (1).

Geoffroi ou Gauthier Vinisauf ou Vinisalf vivait en 1200. Son surnom lui fut donné à cause d'un ouvrage qu'il composa et dans lequel il indiquait les soins qu'il croyait nécessaires pour conserver les vignes, le vin et les fruits. On peut conclure de cet ouvrage même, qu'il n'était pas né en Angleterre, et qu'il passa au moins une partie de sa vie en France.

Parmi les historiens des croisades, Gauthier Vinisauf est un de ceux qui méritent le plus de fixer notre attention par ses connaissances variées et profondes, par son esprit judicieux, par l'élégance et l'exactitude de sa narration. Aucun des chroniqueurs anglais ne fait mieux que lui connaître Richard Cœur-de-lion, qu'il avait accompagné en Syrie, et dont il raconte les exploits héroïques, comme témoin oculaire. On s'étonne que les historiens modernes de la Grande-Bretagne aient si peu profité de l'ouvrage dont nous parlons,

---

(1) Itinerarium regis Anglorum Richardi et aliorum in terram Hierosolymorum ann. 1180. (Tom. II, pag. 247.)

pour retracer le portrait historique d'un de leurs monarques, pour rappeler la part glorieuse que prirent les Anglais à la troisième croisade. Nous allons suppléer, autant qu'il est en nous, à leur silence, nous réservant néanmoins de faire remarquer quelquefois l'esprit de partialité de Gauthier, et ne partageant pas toujours l'extrême admiration qu'il a pour son héros.

Gauthier Vinisauf met à la tête de son livre un petit prologue, dans lequel il expose les raisons qui le lui ont fait entreprendre. La première de ces raisons est l'avantage qu'il y a pour la société que l'exemple des grandes vertus et des grandes actions ne soit point perdu. L'auteur ne manque pas de citer, à ce sujet, les Grecs et les Romains. « Parmi les » historiens, ajoute-t-il, les uns ont raconté ce qu'ils ont » appris, les autres ce qu'ils ont vu, et ces derniers sont en » plus petit nombre. Si l'on croit plutôt le phrygien Darès » lorsqu'il raconte la ruine de Pergame, c'est qu'il a vu de » ses yeux ce que les autres n'ont rapporté que par ouï-» dire. Et nous aussi, on peut nous croire, quand nous » traitons de l'histoire de Jérusalem : car nous racontons ce » que nous avons vu; et, lorsque nous l'avons écrit, notre » mémoire en était toute remplie. Si le lecteur désire plus » d'élégance et de poli dans notre style, qu'il sache que » nous étions dans les camps lorsque nous écrivions, et » que le bruit de la guerre ne nous laissait pas le loisir » d'une méditation tranquille. »

Cette chronique est si intéressante et si instructive, que nous avons cru devoir donner beaucoup d'étendue à notre analyse. Nous avons évité autant que nous l'avons pu, de répéter ce que nous avons dit d'après elle, dans notre histoire, donnant toujours la préférence aux détails et aux faits dont nous n'avons pas parlé. Afin que notre extrait ne parût pas trop long à nos lecteurs, nous l'avons divisé en quatre parties. La première est un abrégé du récit du chroniqueur, depuis les conquêtes de Saladin jusqu'à l'époque où Richard et Philippe-Auguste s'embarquent en Occident pour arriver devant les murs de Ptolémaïs; la seconde va jusqu'à la prise d'Acre et à la bataille d'Arsur; la troisième jusqu'au siège et à la bataille de Joppé; la quatrième enfin jusqu'à la captivité de Richard et à sa rentrée dans ses états.

Ire. **PARTIE.** L'itinéraire de Richard commence en 1180. Comme tous les historiens du temps, Gauthier Vinisauf attribue les calamités de la Terre-Sainte aux péchés de ses habitans. « L'ancien ennemi du genre humain, dit-il, avait répandu

» partout son esprit de corruption, et s'était surtout rendu » maître de la Syrie. Les autres nations, qui avaient reçu » de ce pays les principes de la religion, en recevaient alors » l'exemple de toutes les iniquités : aussi Jésus-Christ mé- » prisa-t-il son héritage, et permit-il que Saladin devînt la » verge de sa colère. » Gauthier ne manque pas de rapporter les présages qui annoncèrent la ruine des colonies chrétiennes, tels que des tremblemens de terre, des éclipses de lune et de soleil, un vent violent qui ébranla les quatre points du monde. Le premier événement que raconte Gauthier est le combat livré près de Nazareth. C'est d'après lui que nous avons parlé des exploits extraordinaires de Jakelin de Mailli, et des témoignages singuliers d'admiration que donnèrent les Sarrasins à la mort héroïque de ce chevalier du Temple.

Gauthier donne sur la naissance et la jeunesse de Saladin des détails plus curieux que vraisemblables. Selon lui, son origine était commune; et le premier emploi qu'il occupa consistait à surveiller les femmes prostituées : il n'était pas permis à ces femmes de se livrer à la prostitution sans en avoir acheté la permission de Saladin, lequel dépensait en débauche l'argent qu'il tirait de la débauche. L'auteur, en parlant de l'élévation de ce musulman si redoutable aux chrétiens, s'étonne que celui qui avait régné sur des prostituées se trouvât porté par la fortune au rang suprême, et fût parvenu à régner sur un grand nombre de peuples! Comme Guillaume de Tyr et quelques autres, notre auteur accuse Saladin d'avoir tué de sa main le calife d'Egypte. En racontant la rupture de la trève et les premiers événemens de la guerre déclarée aux chrétiens, Gauthier Vinisauf rapporte une vision du chambellan du roi de Jérusalem. Un aigle avait paru dans les airs, portant sept javelots, avec une baliste dans ses serres; cet aigle volait au-dessus de l'armée chrétienne, et faisait entendre ces mots d'une voix terrible: *Malheur à toi, Jérusalem!* Vinisauf cherche à expliquer cette vision, et voit dans les sept javelots les sept péchés capitaux par lesquels l'armée chrétienne allait bientôt périr.

Nous ne suivrons point notre auteur dans ce qu'il dit de la bataille de Tibériade, *qui éteignit en un moment la gloire du royaume de Jérusalem*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans son récit, c'est la noble résignation des chevaliers du Temple et de Saint-Jean, qui furent décapités après leur défaite. » Un grand nombre de guerriers, dit Vinisauf, » qui n'appartenaient point à ces deux ordres, en ayant » pris les marques, *assumptâ Templiariorum tonsurâ*, cou-

» rurent à l'envi au-devant des bourreaux, et, sous l'apparence trompeuse de leur nouvelle profession, tendirent joyeusement le cou au glaive exterminateur. » L'historien exprime son admiration et sa surprise par ces mots : *O zèle de la foi! ô ferveur des âmes pieuses!* Il parle d'un chevalier du Temple, nommé *Nicolas*, qui, par ses discours, inspirait à ses compagnons le désir de conquérir la palme du martyre, et qui lui-même brûlait de la cueillir le premier. « Les compagnons de Nicolas, dit le chroniqueur, affron-
» tèrent la mort avec tant d'ardeur et de courage, que
» celui-ci ne put ravir le premier la couronne qui faisait
» l'unique objet de son ambition. Pendant les trois nuits
» suivantes, continue Vinisauf, lorsque les corps des saints
» du martyrs restaient encore sans sépulture, un rayon du feu
» ciel brilla sur eux d'une manière manifeste. » Après avoir raconté la bataille de Tibériade, Geoffroi dit que Saladin, selon sa coutume, rendit à Dieu des actions de grâces pour la victoire qu'il venait d'obtenir. On entendait souvent répéter à Saladin que c'était aux iniquités des chrétiens et non point à ses propres forces qu'il devait son triomphe à Tibériade. Nous n'avons pas besoin de dire que Vinisauf est ici d'accord avec le sultan sur l'origine des malheurs des croisés.

Gauthier raconte ensuite la prise d'Acre par Saladin, l'arrivée du marquis Conrad à Tyr, la prise des villes de Béryte, de Sidon, d'Ascalon et de Jérusalem, le siège de Tyr et des châteaux de Crac et de Montréal. La garnison de cette dernière forteresse, suivant notre auteur, eut à souffrir tout ce que Sagonte et Pérouse éprouvèrent autrefois de la part des Romains. La disette réduisit les guerriers chrétiens aux plus dures extrémités. Ils renvoyèrent sans pitié leurs familles et tous les infirmes, qui tombèrent au pouvoir des Sarrasins; après un long siège, une capitulation honorable fut le prix de leur bravoure et de leurs sacrifices. Quelques auteurs ont dit que les défenseurs de Crac avaient vendu leurs femmes et leurs enfans aux Sarrasins pour acheter des vivres; ils ajoutent que Saladin voulut, en les épargnant, leur donner une marque de son admiration et de son estime. Ces circonstances peu vraisemblables ne se trouvent point dans le récit de Gauthier. L'auteur passe en Europe, et parle de la mission de l'archevêque de Tyr. A l'exemple de Richard et de Philippe, un grand nombre de Français et d'Anglais promirent de prendre les armes contre les infidèles. Le zèle pour le nouveau pélerinage était si grand, qu'on ne se demandait plus qui avait pris la croix, mais qui ne

l'avait point prise. On envoyait une quenouille et un fuseau à ceux qui refusaient de prendre les armes, comme pour leur faire honte. (Ce trait est rapporté par Mézerai, qui l'applique à la seconde croisade, où la même chose était sans doute arrivée). Les épouses excitaient leurs maris, les mères leurs fils; tout leur chagrin était de ne pouvoir les accompagner. Cette ardeur guerrière, pénétrant dans les cloîtres, en fit sortir plusieurs cénobites qui échangèrent le capuchon contre le casque. Les princes et les prélats décidèrent que ceux qui resteraient donneraient la dîme de leurs biens pour entretenir les pélerins pauvres; mais la méchante cupidité de plusieurs en prit occasion d'exercer sur leurs vasseaux de violentes exactions.

Avant de parler du départ de Richard et de Philippe, Gauthier consacre quelques chapitres à l'expédition de l'empereur Frédéric, qu'il nous représente comme le plus grand prince et le plus puissant monarque de son siècle. L'empereur, avant de se mettre en route pour l'Asie, envoya à Saladin des députés pour lui déclarer la guerre. Ces députés étaient chargés de remettre au sultan une lettre dans laquelle l'empereur d'Allemagne le menaçait de conduire dans la Palestine toutes les forces de l'empire : Vinisauf rapporte cette lettre et la réponse de Saladin. Nous les donnerons en entier comme des pièces rares et dignes de fixer l'attention des hommes éclairés.

Voici la traduction littérale de la lettre de Frédéric au sultan, dans laquelle on reconnaîtra cette fierté chevaleresque qui caractérise les héros du moyen âge, et le langage des princes chrétiens dans leurs rapports avec les musulmans :

« FRÉDÉRIC, *par la grâce de Dieu, empereur des Romains,* » *toujours auguste, triomphateur magnifique des ennemis de* » *l'empire, heureux médiateur de la chrétienté, à* SALADIN, *chef* » (præsidi) *des Sarrasins, homme illustre, et qui bientôt, à* » *l'exemple de Pharaon, sera contraint d'abandonner la pour-* » *suite des enfans de Dieu.* Nous avons reçu avec une vive affec- » tion la lettre que vous nous avez écrite, et notre majesté l'a » trouvée digne d'une réponse. Maintenant, parce que vous » avez souillé la Terre-Sainte, que notre devoir, comme chef » de l'empire, est de défendre la ville de Jésus-Christ, nous » vous mandons que, si vous n'abandonnez pas sur-le-champ » cette terre et ne nous faites une due satisfaction, soutenus par » la vertu du Christ, nous tenterons la guerre et ses hasards,

» à compter des calendes de novembre. Nous avons quelque » peine à croire que les événemens de l'histoire ancienne » vous soient inconnus; et si vous les connaissez, pourquoi » faites-vous comme si vous les ignoriez? Savez-vous que » les deux Ethiopies, la Mauritanie, la Scythie, les terres » habitées par les Parthes et scellées du sang de notre Cras- » sus; que l'Arabie, la Chaldée, l'Egypte surtout, où le » grand Antoine (*proh dolor!*) se laissa asservir par les » amours licencieuses de Cléopâtre; que toutes ces terres, » en un mot, dépendaient de notre empire? Pouvez-vous » ignorer que l'Arménie et d'autres terres innombrables sont » soumises à notre domination? Ils ne l'ignoraient pas, ces » rois dont le sang rougit tant de fois les glaives romains; » et vous aussi, Dieu aidant, vous apprendrez ce que peu- » vent nos aigles victorieuses, ce que peuvent les cohortes » de plusieurs nations; vous éprouverez la fureur de ces » Teutons, qui prennent les armes, même pendant la paix; » vous connaîtrez les habitans du Rhin, la jeunesse d'Istrie, » qui ne sut jamais fuir; le Bavarois, grand de taille; les » habitans de la Souabe, fiers et rusés; ceux de la Franconie, » toujours circonspects; le Saxon qui joue avec le glaive; » les peuples de la Thuringe et de Wesphalie; l'agile Bra- » bançon; le Lorrain, qui ne connaît point de paix; l'inquiet » Bourguignon, les habitans des Alpes, (*Alpini lubrici*); le Fri- » son, habile à lancer le javelot; le Bohémien, qui sait mourir » avec joie; le Bolonais, plus féroce que les bêtes de ses » forêts; l'Autriche, l'Istrie, l'Illyrie, la Lombardie, la » Toscane, Venise, Pise; enfin, le jour marqué pour le » triomphe du Christ, vous apprendra que nous pouvons » encore manier l'épée, quoique, selon vous, la vieillesse » nous ait déjà abattu. »

La réponse de Saladin qu'on va lire porte tous les caractères d'authenticité. Non-seulement on y retrouve l'esprit musulman et le style arabe, mais nous y reconnaissons les propres expressions des auteurs contemporains arabes, telles que les titres qu'on donnait à ce prince, les allusions à certains événemens de son règne, la citation de quelques passages de l'Alcoran, etc.; nous y trouvons même certaines expressions particulières aux écrivains arabes, et que l'interprète latin n'a pas comprises.

» *Au roi, ami sincère, grand, élevé,* FRÉDÉRIC, *roi d'Alle-* » *magne* (1). Au nom du Dieu miséricordieux, par la grâce » du Dieu unique, tout-puissant, suprême, vainqueur,

(1) On verra dans les extraits des auteurs arabes, à l'article de la croisade de Frédéric, pourquoi ce prince n'est pas désigné par son titre d'empereur.

» éternel, dont le règne n'aura pas de fin, à qui nous ren-
» dons des actions de grâces continuelles, et que nous sup-
» plions de verser ses faveurs sur ses prophètes, particu-
» lièrement sur notre maître et notre apôtre le prophète
» Mahomet, qu'il a envoyé pour le rétablissement de la
» loi véritable et pour la faire triompher de toutes les re-
» ligions, nous notifions par la présente au roi, sincère,
» puissant, grand, ami, qui mérite d'être aimé, roi d'Alle-
» magne, qu'un homme du nom de Henri s'est présenté à
» nous, en se disant votre envoyé; il nous a remis une let-
» tre qu'il a dit venir de votre part. Nous nous sommes fait
» lire cette lettre. Ensuite nous lui avons fait demander de
» bouche ce qu'il voulait, et nous lui avons répondu aussi
» de bouche. Maintenant, voici notre réponse par écrit :
» Vous nous faites le dénombrement de ceux qui se sont
» joints à vous pour venir nous attaquer; vous les nommez
» même par leur nom, et vous dites qu'il y a, entre autres,
» le prince de tel royaume, le prince de tel autre; tel comte,
» tel archevêque, tel marquis, tels guerriers : mais, si nous
» aussi nous voulions faire le compte de ceux qui sont à
» notre service, qui se soumettent à nos ordres, qui obéis-
» sent à nos paroles, qui sont prêts à combattre sous nos
» yeux, il nous serait impossible de le mettre par écrit.
» Vous citez les noms des peuples chrétiens : mais les
» peuples musulmans sont bien plus nombreux, bien plus
» grands que les chrétiens; et tandis qu'entre nous et les
» peuples chrétiens dont vous parlez il y a une mer qui nous
» sépare, il n'y en a aucune, il n'y a aucune barrière entre
» nous et les nations innombrables de l'islamisme, qui sont
» prêtes à s'unir à nous. Nous avons à notre disposition les
» Arabes-Bédouins, qui, à eux seuls, suffiraient pour tenir
» tête à nos ennemis; nous avons les Turcomans, qui,
» s'ils étaient envoyés contre nos ennemis, les mettraient
» en pièces; nous avons les habitans des campagnes, les-
» quels, s'ils en recevaient l'ordre, se battraient courageu-
» sement contre des gens qui viennent pour envahir nos
» terres, pour les piller, et s'en emparer à leur préjudice.
» Mais quoi! n'avons-nous pas aussi ces braves soldats par
» qui nous avons forcé l'entrée de ce pays, par qui nous
» l'avons conquis, par qui nous avons triomphé de nos
» ennemis? Or, ces braves, aussi bien que tous les princes
» mahométans, n'hésiteront pas, quand nous les appel-
» lerons; ils ne balanceront pas, quand nous leur aurons
» marqué nos volontés. Et si, comme le porte votre lettre,
» vous vous assemblez, si vous venez contre nous, ainsi que
» le dit votre envoyé, nous irons à votre rencontre par la

» vertu du Tout-puissant. Ce n'est pas assez pour nous » d'avoir conquis cette terre maritime (1) ; nous passerons » les mers, s'il plaît à Dieu, et nous subjuguerons toutes » vos provinces par la puissance divine : car, si vous venez » jusqu'ici, vous serez obligé d'amener avec vous toutes » vos forces, vous vous ferez accompagner de tout votre » peuple, et il ne restera plus personne dans vos états pour » les défendre. Or, quand le Seigneur nous aura donné » par sa toute-puissance la victoire sur vous, il ne nous » restera plus qu'à aller vous enlever vos provinces, par un » effet de sa force et de sa volonté. Déjà deux fois toute » la puissance chrétienne s'est coalisée contre nous, en ve- » nant nous attaquer dans l'Égypte : la première fois, elle a » menacé Damiette ; et la seconde, Alexandrie ; et cepen- » dant, à cette époque, les chrétiens étaient encore maîtres » de la Palestine et de la Phénicie. Or vous savez dans quel » état, dans quelle misère, les chrétiens sont revenus de » l'une et de l'autre expédition. Maintenant, au contraire, » ce pays est en notre pouvoir ; le Seigneur nous a prodigué » les provinces; il a reculé nos frontières en long et en large ; » il nous a donné l'Égypte et ses dépendances, la province » de Damas, la Palestine avec la Phénicie, le Gézireh ou la » Mésopotamie, le territoire d'Édesse, la province de l'Inde (2) » avec ses dépendances, &c. Grâce à Dieu, tout ce pays » est à nous, et ce qui reste de princes musulmans nous est » dévoué. En effet, quand nous donnons un ordre à leurs » excellences les princes musulmans, ils ne refusent pas d'y » obéir; et si nous demandions au calife de Bagdad de venir » nous trouver, il se leverait du siége de son empire, et vien- » drait au secours de notre excellence. Enfin nous avons » conquis par la vertu divine Jérusalem et ses dépendances; il » ne reste plus entre les mains des chrétiens que trois villes, » Tyr, Tripoli et Antioche, qui ne peuvent manquer de tomber » entre nos mains. Si vous voulez absolument la guerre, et » si Dieu le permet, s'il est dans ses volontés que nous sub- » juguions toutes les villes chrétiennes, nous marcherons » par la vertu divine à votre rencontre, comme il est dit dans

(1) C'est-à-dire, la Palestine et la Phénicie enlevées par Saladin aux chrétiens. Le mot *maritima* est la traduction du mot arabe *sahel*, qui, chez les Orientaux, sert à désigner ces deux contrées.

(2) Sans doute par ce mot il faut entendre l'Yémen ou Arabie heureuse, qui en effet dépendait de Saladin; car jamais ce prince ni aucun des siens ne possédèrent rien dans l'Inde. C'est sans doute le même pays que Gauthier Vinisauf appelle ailleurs *Inde citérieure*.

» cette lettre. Si, au contraire, vous êtes bien aise d'avoir » la paix, vous n'avez qu'à envoyer aux commandans de ces » trois places l'ordre de nous les livrer sans plus de résistance, » et nous vous rendrons la sainte croix; nous remettrons en » liberté tous les prisonniers chrétiens qui sont dans nos » états; nous tolérerons un prêtre de votre rit à l'église du » Saint-Sépulcre; nous vous rendrons les abbayes qui sub» sistaient avant la première croisade, et nous les protége» rons; nous accorderons l'entrée aux pélerins, notre vie » durant, et nous demeurerons en paix avec vous. Ainsi, » en cas que la lettre qui nous est parvenue par l'entremise » de Henri, soit vraiment la lettre du roi, nous lui en» voyons celle-ci en réponse. La présente a été écrite l'an 584 » de l'hégire, par la grâce du Dieu unique. Que Dieu soit » propice à notre prophète Mahomet et à sa race, et qu'il » lui accorde son salut! De la part de Malek-Nasser, lève» étendard de la justice, bonheur du monde et de la » religion, &c. &c. »

Après avoir reçu cette réponse, Frédéric se mit en route. Il fut convenu qu'aucun croisé allemand ne partirait sans emporter avec lui son revenu d'une année. Notre auteur ajoute que l'on construisit un grand nombre de chariots pour transporter les malades pendant l'expédition. L'armée de l'empereur éprouva quelques obstacles en traversant la Bulgarie; elle eut ensuite beaucoup plus à souffrir de la part des Grecs et de leur empereur, que Gauthier appelle *nequissimus* [très-méchant]. Notre auteur pense que les Grecs craignaient les Latins, seulement parce qu'ils ne les aimaient pas. Il ajoute que la haine des Grecs contre les Latins provenait aussi de la jalousie que leur donnaient la gloire militaire des Francs, et même les progrès de ces derniers dans les sciences. « Les Grecs, dit notre auteur, voient d'un œil » d'envie les biens des autres; nation perfide, méchante et » tout-à-fait dégénérée : plus elle a été illustre, plus elle est » devenue vile; *car l'or s'est changé en scorie, le grain en* » *paille, et la gloire en confusion.* » Isaac l'Ange fut cependant contraint par la force de donner passage et de fournir des vivres à l'armée de Frédéric. L'empereur grec craignait qu'on ne ruinât Constantinople, et Vinisauf pense qu'il n'eût pas été injuste de raser cette ville; car, si l'on en croyait la renommée, son enceinte était souillée par des mosquées que le perfide empereur avait permis d'y construire, en vertu d'un traité d'alliance qu'il avait fait avec les Turcs.

Notre auteur parle ensuite des difficultés et des périls auxquels se trouvèrent exposés les Allemands en traversant l'Asie mineure. Ils étaient sans cesse en butte aux embûches et aux surprises des Turcs; ils éprouvèrent aussi les tourmens de la disette et de la soif, et se virent réduits à manger leurs chevaux et leurs bêtes de somme, à boire le sang de ces animaux. L'armée était divisée en trois corps : l'avant-garde, commandée par le duc de Souabe; l'arrière-garde, par Frédéric; et le centre, où se trouvaient les bagages. Il arriva que, dans un défilé, l'arrière-garde fut surprise par les Turcs : le duc de Souabe revint sur ses pas, « et tandis » qu'il cherchait son père, dit Vinisauf, et qu'il l'appelait à » grands cris, une pierre brisa son casque, et lui fit sauter » deux dents. Le duc, ajoute notre auteur, ne fut point » abattu. Heureux fils, qui, pour délivrer son père, prodi» gue sa vie et s'expose aux dangers! mais la marque même » de sa blessure doit servir à l'en consoler, car toutes les » fois que ses lèvres se séparent, sa bouche dégarnie at» teste la gloire de son triomphe. » Nous rapportons ici les expressions mêmes de Gauthier. Notre historien porte le nombre des ennemis jusqu'à trois cent mille hommes, ce qui paraît très-exagéré. Voici comment il décrit la bataille qui fut livrée sous les murs d'Iconium : « Frédéric, voyant » l'effroi des siens, leva les bras au ciel, et rendit grâces au » Seigneur de ce qu'on allait enfin combattre des ennemis » qui fuyaient sans cesse. A la voix du prince, une brûlante » ardeur s'empare des combattans; tous sentent le courage » se réveiller dans leur âme, en contemplant la face de » César, rayonnante de joie. Qu'il est grand le Dieu des » chrétiens! Toute cette multitude, qui, se promettant la » victoire, semblait nous montrer les chaînes de la servi» tude plutôt que le glaive des batailles, succombe dans un » clin-d'œil sous les coups de nos frères. La cité elle-même » est en notre pouvoir, et les ennemis qui combattaient au» dehors sont renversés. Partout on voit du sang, partout » l'horreur du carnage; de tous côtés s'élèvent des mon» ceaux de cadavres... déjà les guerriers se serrent de près; » les arcs sont brisés, les flèches mortelles ne volent plus, » les guerriers ont à peine assez de place pour frapper de » leur glaive. La foule se heurte, le désordre est dans les » rangs; les nôtres marchent à la gloire, les infidèles à leur » destruction. Les chrétiens rassasient leur vengeance, les » Turcs éprouvent enfin ce que peut notre valeur. Les pé» lerins qui remportèrent la victoire n'étaient pas indignes » d'une pareille faveur du ciel, car la chasteté régnait dans » le camp, la discipline dans l'armée, la crainte de Dieu

» dans tous les cœurs; tous nos guerriers étaient unis par » les liens de la charité. (*Qui sic erant affectione fraternâ » unanimes, sicut periculorum extitere consortes.*) »

Ce que dit ici Vinisauf sur la discipline de l'armée des Allemands, s'accorde très-bien avec les rapports qu'un prince d'Arménie adressait à Saladin. (*Voyez* l'Extrait de Boha-eddin.) Notre auteur blâme la clémence de Frédéric envers le sultan d'Iconium, auquel on rendit sa capitale, et qui ne continua pas moins de faire la guerre aux croisés. Cependant l'armée chrétienne était entrée dans l'Arménie, et se réjouissait d'avoir quitté le pays des Turcs. «Mais, hélas! » s'écrie Vinisauf, une terre plus funeste se présenta devant » eux; c'est là que devaient s'éteindre la joie et la vie de » toute l'armée. Que l'homme s'élève dans de hautes médi» tations; qu'il pénètre, s'il peut, dans les secrets de Dieu; » qu'il scrute ses jugemens, qui sont autant d'abîmes; il y » trouvera quelquefois de quoi s'étonner et se troubler, et » cependant il reconnaîtra toujours l'auteur de toutes cho» ses. » L'historien n'épargne aucune louange à la mémoire de l'empereur; dans le portrait qu'il en fait, il dit que Frédéric avait dans le visage quelque chose qui le faisait ressembler à Socrate. Voici comment le chroniqueur raconte la mort de ce prince : « L'armée étant arrivée sur les bords » du fleuve Salef, l'empereur, ennuyé d'attendre le passage » des bêtes de somme et des bagages, voulut les devancer » et traverser le fleuve. O mer! ô terre! ô ciel! (nous co» pions Gauthier) ce modérateur de l'empire romain, ce » prince toujours auguste, qui avait fait refleurir la gloire » et relevé la puissance de l'ancienne Rome, périt, hélas! » étouffé par les ondes, et malgré les secours que lui pro» diguèrent ses compagnons affligés. » Notre auteur a soin de démentir l'assertion de ceux qui prétendent que Frédéric avait voulu se baigner dans le fleuve. « Il n'est pas croya» ble, dit-il, qu'un monarque si grave et si sage ait voulu, » pour un simple amusement et par une frivole fantaisie, » confier à des ondes perfides le salut de tant de monde. »

Notre historien s'arrête ici pour appeler les malédictions du ciel sur le fleuve Salef, et nous rappelle à ce sujet que les montagnes de Gelboé, après la mort des braves d'Israël, furent privées, par un effet de la justice divine, des bienfaits de la rosée vivifiante. Il ajoute que le lieu où périt Frédéric avait été marqué depuis long-temps du sceau de la réprobation, et que sur un rocher du voisinage on avait lu précédemment cette inscription sinistre : *Ici périra le plus grand des mortels*. « Il y avait dans l'armée, poursuit Gauthier, » plusieurs familiers, plusieurs parens et un fils de l'empe-

» reur : mais on ne pouvait distinguer leurs plaintes et leur » douleur, des plaintes et de la douleur de tous ; car tous » pleuraient la perte d'un père et d'un maître. »

Vinisauf remonte ici au commencement du siége d'Acre, et raconte les travaux et les périls des chrétiens devant cette ville. Gui de Lusignan, après avoir été délié par les clercs du serment qu'il avait fait à Saladin d'abandonner son royaume et de passer en Europe, vint assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre ; il n'avait avec lui que neuf mille hommes : le camp des chrétiens fut établi sur la colline de Turon, d'où l'on dominait sur la terre et sur la mer. Trois jours après leur arrivée, les chrétiens livrèrent un assaut à la ville : mais l'approche de Saladin les força de regagner leur camp ; les assiégeans, attaqués alors par les musulmans, désespéraient de pouvoir se défendre, lorsqu'ils virent arriver cinquante vaisseaux venus de l'Occident. Cette flotte, partie des mers du Nord, avait entrepris un voyage inouï jusqu'alors (on voit ici que Vinisauf ne connaissait pas l'expédition des Danois, qui avaient assisté à la prise de Sidon sous Baudouin I.er) : au milieu de mille périls, elle avait traversé un grand nombre de golfes, doublé plusieurs caps, et, passant d'Europe en Asie par les détroits d'Afrique, victorieuse des élémens, elle était venue apporter des secours aux chrétiens de la Terre-sainte ; elle amenait des Danois et des Frisons. La rigueur naturelle de leur climat, la fierté de leur caractère et la ferveur de leur zèle, tout contribuait à rendre ces peuples propres à la guerre. La vue de cette flotte avait réveillé l'ardeur et l'enthousiasme des peuples qui habitaient les terres devant lesquelles elle passait : des Anglais et des Flamands avaient suivi les croisés du Danemarck et de la Frise. « Ces pélerins du Nord, ajoute Vinisauf, furent si » prodigues de leur vie, ils s'exposèrent à tant de périls, » qu'après la prise de la ville il resta à peine cent guerriers » de douze mille qui étaient venus. »

Bientôt on vit débarquer Jacques d'Avesnes, à la tête de ses guerriers. Notre historien compare ce seigneur flamand à Nestor pour la sagesse, au fils de Pélée pour la bravoure, à Régulus pour sa fidélité religieuse à la foi jurée. Jacques d'Avesnes campa avec ses guerriers devant *la tour Maudite* ; l'armée chrétienne entreprit de fermer toutes les issues de la ville : mais les Turcs redoublèrent leurs sorties et leurs attaques ; dans un combat les chrétiens furent mis en fuite, et la bravoure des Templiers préserva seul le camp des croisés. Chaque jour, les assiégeans recevaient des ren-

forts d'Europe ; l'arrivée continuelle des vaisseaux chrétiens jetait l'alarme parmi les musulmans, et Saladin, pour affaiblir cette impression, fit alors répandre le bruit que chaque nuit les vaisseaux des croisés quittaient le rivage, et qu'ils revenaient le jour, pour faire croire qu'il arrivait sans cesse des forces nouvelles à l'armée chrétienne.

Plusieurs Français étaient arrivés; entre autres, l'évêque de Beauvais, qui se distinguait par son génie belliqueux, et qui aurait été un autre Turpin, s'il eût rencontré un autre Charles. Il était suivi d'une brillante jeunesse, venue de la Champagne, qui de tout temps a fourni de valeureux soldats. Il arriva aussi un landgrave d'Allemagne (le landgrave de Thuringe), qui engagea le marquis de Tyr à venir au siége d'Acre. L'armée chrétienne, ainsi renforcée, se disposa à marcher contre le camp de Saladin. Ce camp se trouvait placé sur une colline opposée à celle de Turon; entre ces deux collines s'étendait une plaine dans laquelle deux armées pouvaient combattre. Les musulmans et les chrétiens descendirent des deux collines, et se rangèrent en bataille. On plaça en avant les archers et les balistaires: derrière eux venait le gros de l'armée, qui se faisait remarquer par la variété et l'éclat des armes. « La contenance » et l'attitude des guerriers, dit Vinisauf, annonçaient les » dispositions des esprits : chez les chrétiens, c'était l'espé- » rance ; chez les musulmans, la terreur. Tout-à-coup la » cavalerie des chrétiens fait ouvrir les lignes de l'infanterie, » et fond sur les Sarrasins, qui s'ébranlent et abandonnent » leur camp. Les chrétiens y pénètrent, le livrent au pillage, » coupent les cordes des tentes ; le comte de Bar se précipite » dans la tente de Saladin. Pendant ce temps les assiégés » sortent de la ville, se partagent en deux corps, et gagnent » la montagne envahie par les chrétiens : ceux-ci se trouvent » bientôt enveloppés de tous côtés. La brave milice du » Temple, poursuivant les ennemis, se trouva séparée du » corps de l'armée ; le grand-maître, Gérard de Ridefort, » reçut alors la palme du martyre. Au milieu des incidens » du combat, un cheval, animé par le décepteur du genre » humain, s'était échappé ; les Allemands, occupés du bu- » tin, courent pour s'en saisir : on prend ceux qui courent » ainsi pour des fuyards ; le trouble se répand dans toute » l'armée ; les bataillons se dispersent ; on abandonne les » drapeaux ; les chefs eux-mêmes ne songent qu'à fuir. Les » musulmans étonnés, et ignorant la cause de la fuite des » chrétiens, se rallient et reprennent courage. En vain André

» de Brienne s'efforçait par ses cris d'arrêter ceux qui » fuyaient; il est renversé de son cheval. Son frère, le comte » de Brienne, qui l'a vu tomber, passe à côté de lui, sans » s'occuper de le secourir. Un chevalier attaché à Jacques » d'Avesnes se montra plus généreux; car, voyant son chef » chanceler et près de tomber, il lui donna son cheval, et » périt sous les coups des Sarrasins. D'un autre côté, le » roi Gui, ayant vu le marquis de Tyr enveloppé par les » ennemis, oublia les outrages qu'il avait reçus de lui, et » le délivra d'une mort certaine. Geoffroi de Lusignan, frère » de Gui, préposé à la garde du camp, avait abandonné son » poste et courait au-devant des fuyards, leur demandant ce » qu'était devenu le roi. Les chrétiens, dans cette journée, » perdirent quinze cents des leurs. Un guerrier nommé » *Ferrand*, qui avait été laissé nu et presque sans vie au » milieu des morts, revint pendant la nuit au camp : les » blessures dont il était couvert l'avaient tellement défiguré, » qu'on ne pouvait le reconnaître; il eut beaucoup de peine » à être reçu parmi les siens. Saladin fit enlever les cadavres » des chrétiens, et, par ses ordres, on les jeta dans le Bélus. » L'historien termine son récit par cette réflexion : « Les poètes » pourront parler longuement de cette défaite; moi je me » suis borné à la raconter. »

Après cette journée malheureuse, les chefs des croisés jugèrent qu'il fallait fortifier le camp; on creusa des fossés, on éleva des retranchemens : la moitié de l'armée s'occupait à repousser les attaques de l'ennemi, tandis que l'autre travaillait à creuser la terre et bâtissait des murailles. « Dans » les divers engagemens qui eurent lieu, dit Vinisauf, l'avan- » tage restait, comme c'est l'ordinaire, tantôt d'un côté, tantôt » de l'autre. »

Cependant il arrivait sans cesse de nouveaux guerriers; des princes, des ducs, des comtes et des chevaliers. Parmi ceux qui arrivèrent à cette époque, on distinguait le comte de Ferrare, Nargenot du Bourg, Anselme de Montréal, Geoffroi de Grenville, Othon de la Fosse, le vicomte de Châtellerauld, le châtelain de Bruges, l'archevêque de Pise, le comte Nicolas de Hongrie, le comte Bernard, le comte Josselin, le comte Richard de la Pouille, Engelran de Vienne, Hervé de Gien, Thibauld de Bar; le comte Jean de Séis et le neveu du roi de Danemarck, accompagnés de quatre cents guerriers du Nord. Gui de Dampierre et l'évêque de Vérone arrivèrent aussi avec quelques Romains. Tous ces guerriers et plusieurs autres se joignirent aux

assiégeans, et la plupart, selon le récit de Gauthier, périrent bientôt martyrs de leur zèle, soit par les exhalaisons des cadavres, soit par la faim et par la fatigue, soit par le fer de l'ennemi, qui ne donnait aucun relâche aux assiégeans.

Vinisauf fait, en passant, la description de la ville d'Acre, qu'il compare à Troie, si célèbre par le siége de dix ans qu'elle soutint, et à Antioche, tombée dans les mains des chrétiens lors de la première croisade. Acre était de forme triangulaire : elle était plus étroite au couchant, où l'eau de la mer l'environnait; plus étendue à l'orient. Son port paraissait plus commode qu'il ne l'était réellement : le rocher qui se trouvait en face, n'avait pas assez d'élévation pour arrêter la violence du vent. La tour élevée sur ce rocher s'appelait *la tour des Mouches*, parce que c'était là que les anciens faisaient leurs sacrifices, et que les mouches y étaient attirées par la chair des victimes. Vinisauf, en parlant de *la tour Maudite*, nous dit que cette tour s'appelait ainsi, parce que ce fut dans ses murs qu'on fabriqua les pièces d'argent pour lesquelles Judas vendit Notre-Seigneur. Gauthier décrit ensuite les lieux les plus remarquables du voisinage.

La ville, entourée de tous côtés, proposa de se rendre; les chrétiens exigeaient qu'elle se rendît à discrétion : pendant qu'on négociait, des vaisseaux musulmans apportèrent des secours à la garnison ; ces vaisseaux entraînèrent dans le port un navire chrétien ; tous ceux qui montaient ce navire furent massacrés, et leurs têtes exposées sur les murailles.

L'hiver venait de commencer ; le peu de navires chrétiens qui restaient dans la mer de Saint-Jean-d'Acre, se retirèrent à Tyr.

Comme on manquait de provisions, et de moyens nécessaires pour préparer la nourriture des croisés, les Allemands construisirent alors une grande machine propre à moudre du grain ; on la faisait mouvoir avec des chevaux qui tournaient sans cesse, et des meules qui broyaient le grain avec bruit : *dum machinam molendinariam fabricassent in emolumentum victualium, gyrantibus equis.* Les infidèles, qui n'avaient rien vu de semblable dans leur pays, crurent que cette machine était inventée pour leur destruction, et qu'elle allait être dirigée contre la ville. Vers Pâques, lorsqu'il arriva des vaisseaux partis des ports de l'Europe, il y eut plusieurs combats sur mer entre les chrétiens et les musulmans. Vinisauf, à cette occasion, donne, sur la construction des vaisseaux chez les anciens et les modernes, des notions qui nous ont paru fort intéressantes, et qui peuvent jeter quelques

lumières sur des points de la science nautique, que les érudits n'ont pu jusqu'à présent éclaircir par leurs recherches.

« Chez les anciens, dit le chroniqueur, les vaisseaux de » guerre exigeaient plusieurs rangs de rames; les matelots » étaient placés graduellement sur des planches élevées; les » uns frappaient les vagues de longs coups, les autres de » petits coups rapides. Ces navires avaient ordinairement » trois ou quatre rangs de rames; on dit que les navires » d'Auguste en portèrent jusqu'à six rangs, à la bataille » d'Actium. Ces navires se nommaient *liburnes*, du nom de » la Liburnie, contrée de la Dalmatie, où ils avaient été » construits pour la plupart. De là vient que dans l'antiquité » on donnait le nom de *liburnes* aux vaisseaux destinés à » combattre. Les flottes guerrières ont perdu de cette anti- » que magnificence, car aujourd'hui on compte à peine deux » rangs de rames sur des carènes qui en avaient six rangs. » Les modernes ont appelé *galéaces* les liburnes des anciens; » la galéace est un navire long, mince, peu élevé, ayant la » proue armée d'un bois qu'on nomme *éperon;* c'est avec » cet éperon qu'on perce les carènes ennemies. Les *galions* » sont des vaisseaux légers à un seul rang de rames, qui » sont construits de manière à n'avoir pas beaucoup à crain- » dre des feux lancés par l'ennemi. » Après cette savante digression, l'historien décrit en ces termes un combat entre la flotte chrétienne et la flotte musulmane : (Nous ferons observer à nos lecteurs que cette description d'un combat naval est la seule de ce genre que nous ayons rencontrée dans toutes nos vieilles chroniques, si nous exceptons le court récit d'une bataille navale qui eut lieu en 1123, près de Jaffa, entre les Vénitiens et les infidèles.) « Les vaisseaux » destinés à combattre s'étant avancés çà et là, les chrétiens » rangèrent leur flotte non sur une ligne droite, mais en » forme de croissant, afin que, si l'ennemi essayait de for- » cer les rangs de leurs navires, ils pussent le repousser » avec avantage. On plaça à la tête les vaisseaux les plus » forts, pour mieux soutenir la première attaque des infi- » dèles. Les guerriers de la croix se placèrent en ordre de » bataille sur le premier pont, et se groupèrent principa- » lement dans les intervalles des rames. La mer était calme » et tranquille; elle semblait retenir ses vagues comme » pour favoriser le combat. Les deux flottes s'étant appro- » chées, on fait entendre des deux côtés le son des trom- » pettes. Les combattans mêlent à ce bruit d'horribles cla- » meurs, et d'abord ils s'attaquent à coups de flèches. Les » nôtres implorent le secours du ciel, se penchent avec

» ardeur sur les rames, et cherchent à briser les navires » ennemis avec l'éperon de leurs carènes. Bientôt les com- » battans se serrent de plus près; les rames se mêlent, » s'embarrassent et arrêtent les navires. L'huile bouillante » du feu grégeois, qui embrâse le bois des carènes, répand » au loin sa puanteur et ses flammes livides; les pierres et » le fer sont également dévorés. Ce feu terrible, que les » eaux ne peuvent éteindre, est enfin étouffé par le sable » et le vinaigre. Quoi de plus affreux qu'une bataille sur » mer, où les combattans peuvent périr de mille manières! » les uns sont la proie des flammes, les autres sont précipi- » tés dans les flots, d'autres tombent sous le glaive. On » voyait une de nos galères qui, conduite par d'imprudens » matelots, présentait ses flancs à l'ennemi; tout-à-coup le » feu est lancé sur elle, et les Turcs sautent en foule sur les » ponts; les rameurs épouvantés tombent dans la mer. Quel- » ques-uns de nos guerriers, qu'embarrassent leurs pesan- » tes armes et qui ignorent l'art de la nage, trouvent dans » leur désespoir assez de confiance pour livrer un combat; » ils s'engagent dans une attaque inégale, et par la vertu du » Seigneur ils sont victorieux. Les ennemis, qui étaient en » grand nombre, ayant expiré sous leurs coups, nos guer- » riers ramènent en triomphe la galère à demi brûlée. » Vinisauf rapporte ensuite en peu de mots un petit combat où les croisés triomphèrent des Turcs, qui s'étaient empa- rés d'un de leurs navires. Dans cette bataille navale, les infidèles perdirent une galère et un galion avec leurs con- ducteurs. Les femmes chrétiennes se livrèrent à d'horribles cruautés envers les prisonniers musulmans; elles prenaient les Turcs par la chevelure et leur coupaient la tête de la manière la plus honteuse, car, dit le chroniqueur, ce n'est point d'un glaive qu'elle se servaient, mais d'un simple cou- teau.

L'auteur, poursuivant le récit du siège de Saint-Jean- d'Acre, rapporte qu'il se trouvait dans l'armée des musul- mans une troupe d'hommes qui ne ressemblaient aux autres Sarrasins, ni par la figure, ni par le caractère : ils étaient noirs, d'une stature gigantesque et d'une férocité indomp- table. A la place du casque, ils portaient sur la tête une étoffe rouge; ils tenaient à la main une massue hérissée de dents de fer, aux coups de laquelle ni casque ni cuirasse ne pouvaient résister; ils avaient pour étendard l'image de Mahomet. Cette troupe était si nombreuse, qu'en se précipitant dans le fossé du camp, elle aurait suffi pour le combler. Les croisés construisirent trois tours qui,

s'élevant au-dessus des murs de la ville, épouvantèrent les assiégés. Ceux-ci proposèrent pour la seconde fois de capituler; mais les chrétiens voulaient prendre la ville de force. Vinisauf rapporte que le samedi qui suivit l'Ascension, on livra un assaut qui dura tout le jour et qui fut accompagné d'une bataille générale. Toutes les machines des assiégeans furent brûlées par le feu grégeois.

Cependant les infidèles manquaient de provisions, et se trouvaient réduits à se nourrir des mets interdits par le prophète. Ils renvoyèrent de la ville tous les prisonniers chrétiens que leur âge ou leurs infirmités rendaient incapables de travailler et de servir la garnison. L'arrivée de trois vaisseaux qui se précipitèrent dans la ville (*se subitò præcipitantes in urbem*), rendit quelque espérance aux musulmans, et fut célébrée par le son des timbales, par des cris de joie. Saladin recevait chaque jour des renforts : il lui vint des guerriers des bords de l'Euphrate et du Tigre, des bords de la Méditerranée, de toutes les contrées de l'Afrique et de l'Asie. « Deux parties du monde, s'écrie ici Vinisauf, se précipitent » ainsi sur la troisième; toutes deux se battent contre l'Europe, qui n'est cependant ni toute seule ni toute entière » dévouée au nom du Christ. » A l'arrivée de ces renforts, Saladin, dont l'armée était alors plus nombreuse que celle de Darius, résolut de livrer une bataille : on se battit le premier samedi de la Pentecôte; pendant les huit jours suivans, on ne cessa de se battre : de part et d'autre, il y eut un grand carnage, sans avantage décisif. Les deux armées restèrent ensuite quelques jours en repos; mais la multitude des croisés ne pouvait rester dans l'inaction à l'aspect de l'ennemi. Dans le camp des chrétiens, on accusait les chefs de lâcheté; on s'excitait réciproquement à combattre les Sarrasins; enfin la foule s'assemble et se prépare au combat : le patriarche menace en vain de l'anathême ceux qui sortiront du camp; sa voix n'est point entendue. « La » fureur » (nous rapportons les expressions de Gauthier) » l'emporte sur la prudence, l'impétuosité sur la raison, et » le nombre sur l'autorité. Toutes les fois, ajoute notre auteur, que le peuple est entraîné par une passion, il prend » la témérité pour du courage, et ne voit point de meilleur » parti que celui qu'il adopte; dans son imprévoyance, il » évite celui qui veut l'arrêter, et méprise celui qui veut le » conduire. » Le jour de la Saint-Jacques, jour de deuil et de larmes, ce malheureux troupeau de soldats court au-devant de l'ennemi, n'ayant point de chefs, et suivant à peine ses étendards; les Sarrasins sont d'abord effrayés et se re-

tirent : la foule indisciplinée des chrétiens se précipite dans les tentes abandonnées de l'ennemi ; ils les mettent au pillage, s'empare des vivres qu'ils y trouvent, et, croyant assister à un festin, oubliant les périls, ils sont bientôt attaqués à leur tour, dispersés et massacrés par les Sarrasins, sans pouvoir être secourus. Les croisés, dans cette affaire désastreuse, perdirent cinq mille cinq cents de leurs guerriers.

Le commandement de l'armée chrétienne, qu'avaient eu alternativement jusque-là le landgrave de Thuringe et Jacques d'Avesnes, fut alors confié au comte Henri de Champagne, qui venait d'arriver d'Occident avec le comte de Blois et un grand nombre de prélats et de seigneurs dont le chroniqueur nous donne le nom. Le duc de Souabe, après la mort de l'empereur Frédéric, s'était rendu à Antioche avec les débris de l'armée d'Allemagne ; les chefs des croisés réunis devant Acre décidèrent entre eux qu'il fallait l'engager à rester sur les bords de l'Oronte, et à faire de là des excursions sur les terres des ennemis : mais le marquis de Tyr, qui fut chargé de lui porter la résolution des princes chrétiens, au lieu de remplir sa mission, insinua au duc que les chefs de l'armée chrétienne voulaient l'empêcher d'assister au siège d'Acre et de partager avec eux la gloire de cette conquête ; plusieurs même assuraient que le marquis avait reçu de Saladin soixante mille besans pour persuader au duc de Souabe de quitter Antioche. Le duc vint donc à Acre, et son arrivée fut l'origine des plus fâcheuses dissentions. Ici Vinisauf décrit l'attaque par mer dirigée contre *la tour des Mouches*. Nous avons, dans notre Histoire, parlé longuement de cette attaque, où se distinguèrent les Pisans et Léopold, duc d'Autriche.

Parmi les incidens du siège, il s'en trouve d'assez curieux pour intéresser nos lecteurs. Nous en citerons quelques-uns, suivant toujours le récit de notre historien.

Un croisé, près des fossés de la ville, examinait les murs, soit pour en reconnaître les endroits faibles, soit pour frapper quelque ennemi, car il portait une baliste à la main : ce croisé était, de la tête aux pieds, bardé de fer ; un Sarrasin, qui l'aperçut, lui lança contre la poitrine un trait qui, traversant son armure, pénétra jusqu'à un scapulaire sur lequel était écrit le nom de Dieu ; mais le trait, comme s'il eût frappé une lame de fer, retomba tout courbé, et ne fit aucun mal au guerrier.

Voici d'autres traits de courage et de dévoûment qui sont plus croyables et plus dignes de notre attention. La

femme d'un croisé portait avec un zèle et une ardeur infatigables des matériaux propres à combler les fossés de la ville. Un Sarrasin placé en embuscade lui décocha un trait et la renversa. Au milieu des tourmens que lui causait sa blessure, elle appela de toutes ses forces son mari à son secours. Il arriva avec beaucoup d'autres chrétiens qui déplorèrent le sort de cette femme; mais elle, sur le point de mourir, conservant le même zèle, supplia ceux qui l'entouraient de jeter son cadavre dans le fossé, afin qu'après sa mort elle fût encore utile aux travaux du siège.

Trois nautonniers conduisaient du côté de Tyr, sur une petite barque, Ives de Vieux-pont avec dix de ses compagnons. Lorsqu'ils étaient déjà loin du port, des pirates sarrasins, au nombre de quatre-vingts, se précipitèrent sur eux. Les nautonniers, les voyant approcher, furent saisis de frayeur, et s'écrièrent : « Seigneur Dieu, ayez pitié de nous ! » nous allons être pris et égorgés. » Ives de Vieux-pont, les entendant, leur dit : « Hommes de peu de foi, pourquoi crai» gnez-vous des gens que vous allez voir morts? » Ives, s'apercevant que l'éperon de la galéace ennemie allait frapper sa barque, saute dedans, et, d'une hache qu'il tenait à la main, il abat la tête aux Sarrasins qu'il rencontre. Ses compagnons, animés par son exemple, sautent tous comme lui dans la galéace, et tuent sans pitié ou font prisonniers tous les pirates.

L'anecdote suivante, pour être moins surprenante, n'en est pas moins curieuse. Quelques croisés avaient coutume de jeter des filets non loin du bord, et de pêcher des poissons qu'ils vendaient à l'armée. Il arriva un jour qu'au coucher du soleil, pendant que les filets étaient tendus, un guerrier chrétien, assis sur le rivage, aperçut au loin dans la mer un homme qui nageait; sa tête seule paraissait audessus de l'eau. Le guerrier en avertit les pêcheurs, qui se mirent de suite à la poursuite du nageur. Ils reconnurent que c'était un Sarrasin; celui-ci, effrayé de les entendre, voulut retourner en arrière; mais les pêcheurs faisant force de rames, l'enveloppèrent dans leurs filets et le saisirent. Comme il était très-habile à nager, il avait passé les premiers filets avec le fardeau qui était suspendu à son cou : c'était du feu grégeois renfermé dans un sac de cuir, qu'il portait aux assiégés. Les Sarrasins faisaient ainsi passer dans la ville par le moyen des nageurs du feu grégeois, des lettres et des colombes. Les pêcheurs vinrent à terre avec leur captif, et le montrèrent à toute l'armée : il fut bafoué, flagellé, et, après qu'on eut déchiré son corps, on lui coupa la tête.

Tandis que ces événemens se passaient, une flotte partie d'Alexandrie se présenta devant Acre, et chercha à pénétrer dans la cité pour la ravitailler : mais cette flotte fut presque entièrement dispersée par les chrétiens ; à peine quelques navires purent-ils entrer dans le port. Ces succès enflèrent le cœur des pèlerins. Ils murmurèrent contre l'inaction de leurs chefs. Les princes croisés, qui eurent connaissance de ces murmures, tinrent conseil sur ce qu'il y avait à faire, et il fut décidé qu'il fallait provoquer au combat l'ennemi qui était à l'extérieur : car, s'il était vaincu, on aurait plus de facilité pour attaquer et prendre la ville. Le lendemain de la Saint-Martin, les princes chrétiens firent sortir leurs soldats dans la plaine et les rangèrent en ordre de bataille. Vers le coucher du soleil, lorsque l'armée chrétienne était arrêtée non loin de ces tentes, les assiégés sortirent pour enlever ses bagages; mais les croisés les reçurent avec vigueur, les mirent en fuite et préservèrent leur camp du pillage. Dans la nuit même le sultan fit transporter son pavillon et ses bagages sur les montagnes et ordonna de brûler tout ce qui ne put être emporté. Les chrétiens durent regarder comme une preuve de défiance et comme un aveu de sa faiblesse, cette conduite d'un prince qui détruisait ses moyens de défense, changeait de lieu, se retirait sur les montagnes et refusait de se battre en plaine. Saladin s'arrêta dans un endroit de difficile accès : il plaça en avant ses fantassins et ses archers, qui étaient très-nombreux. L'armée des croisés, se trouvant frustrée dans son attente, rentra sans gloire dans ses retranchemens.

Notre auteur parle assez longuement des prétentions du marquis de Tyr au trône de Jérusalem, et des moyens qu'il employa pour parvenir à son but. Il commença par déplorer l'état du royaume, que le roi Gui était incapable de gouverner, et sur lequel il avait perdu tous ses droits par la mort de la reine Sibylle. Le marquis avait résolu, pour y parvenir, d'épouser Isabelle, seconde fille d'Amauri, déjà mariée à Honfroi de Thoron. Il s'adressa d'abord au peuple; il essaya ensuite d'entraîner les grands dans sa cause; il caressa, il flatta tout le monde, et n'épargna ni dons ni promesses. Sinon, dit ici l'historien, n'égalait point le marquis en fourberie, ni Ulysse en éloquence, et Mithridate n'avait pas autant de facilité à parler plusieurs langues. Néanmoins, comme l'Eglise ne rompt pas facilement les liens du mariage, Conrad imagina de persuader aux princes que la fille d'Amauri pouvait être séparée de son mari, parce qu'elle l'avait épousé avant l'âge nubile et contre le consentement de ses

parens. Honfroi, qui avait espéré monter sur le trône en épousant cette princesse, n'avait rien du caractère d'un homme, ni dans sa démarche, ni dans ses discours.

Il fut obligé d'amener lui-même son épouse devant le conseil des princes, et la fille d'Amauri fut confiée à la garde des matrones, jusqu'à ce que le clergé eût prononcé le divorce. Le marquis corrompit le clergé par ses ruses, par ses dons et par son or. Cependant l'archevêque de Cantorbéry, qui remplaçait momentanément le patriarche qui était malade, se prononça contre la décision des prélats et des princes, et menaça de lancer les anathêmes de l'Eglise. Parmi ceux qui favorisaient le plus l'ambition et les vœux du marquis, on remarquait Renaud de Sidon et la veuve d'Amauri, devenue l'épouse de Bélian d'Ibelin, grecque d'origine, que notre chroniqueur représente comme un femme légère, impie et fourbe. La jeune princesse fit tout ce qu'on voulut; sa première union fut cassée, et l'évêque de Beauvais célébra son mariage avec le marquis, qui dès-lors, ajoute Vinisauf, eut deux femmes vivantes, l'une à Constantinople et l'autre en Syrie. L'archevêque de Cantorbéry lança les foudres de l'excommunication; mais on n'en tint aucun compte. Le jour que les noces adultères furent célébrées, quelques-uns de ceux qui y avaient assisté, lorsqu'ils revenaient du festin, furent attaqués par les musulmans, dont Dieu se servit, si l'on en croit Gauthier Vinisauf, pour punir un scandale donné à l'armée des chrétiens. Gauthier raconte avec des détails fort curieux la famine qui accabla les croisés sous les murs de Ptolémaïs. « Le mar» quis, retourné à Tyr, dit Vinisauf, oublia ses promesses » et n'envoya pas un *œuf* à l'armée chrétienne qui périssait » de faim. » Vinisauf rapporte que dans le camp les soldats de Jésus-Christ se livraient au jeu de dés, vivaient dans les tavernes et dans les bras des femmes prostituées, et que l'archevêque de Cantorbéry mourut de chagrin en voyant tant de crimes et tant de misères. « Dieu a tout créé pour » l'homme, dit Vinisauf, il a tout placé sous sa main. Les pé» lerins accouraient en foule partout où l'on tuait des chevaux; » on les voyait se précipiter sur cette nourriture dégoûtante, » comme des oiseaux de proie sur un cadavre. C'est ainsi » que les guerriers de la croix portaient dans leurs ventres » les animaux qui les avaient portés auparavant....... Les » chrétiens ne rejetaient rien des entrailles de ces bêtes; ils » dévoraient la tête comme les intestins, et lorsque tout » avait disparu devant leur faim indomptable, ils avaient » soin de se lécher les doigts (*digitos lingerent sapientes*),

» au lieu de les essuyer avec la nappe, afin que rien ne fût
» perdu et que la langue pût recevoir même les restes les
» plus légers. Ceux qui avaient quelque chose à manger
» avaient soin de se retirer à l'écart, de peur qu'on ne se
» précipitât sur eux pour leur arracher ce peu de nourriture.
» Les guerriers nobles, les fils des puissans de la terre qui
» avaient toujours vécu au milieu des festins splendides,
» se répandaient dans les champs comme des troupeaux,
» pour chercher des herbes et des racines. » L'auteur parle de maladies qui vinrent se joindre à la famine pour désoler l'armée, et poursuit ainsi : quand les pélerins entendaient
» dire qu'on venait de cuire du pain, ils se précipitaient
» vers le four en criant : *Voilà de la monnaie! voilà*
» *de la monnaie! nous vous donnerons autant d'argent que vous*
» *voudrez, pourvu que nous ayions du pain.* Autour des fours
» il y avait sans cesse des querelles et des combats. » Après avoir dit que les croisés couraient, comme des chiens, après de vils ossemens jetés parmi les immondices, Gauthier raconte que les nobles qui avaient honte de mendier volaient publiquement du pain, aimant mieux pécher en présence de tout le monde, que de quêter de la nourriture aux yeux de toute l'armée. L'auteur rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Un noble ayant été surpris volant du pain, fut saisi, et lié avec de fortes courroies. Le pélerin qui le saisit, était un boulanger, et celui-ci le conduisit dans sa tente. Tandis que le boulanger se livrait à différentes occupations, le prisonnier, à force de mouvement, parvint à briser les courroies qui l'enchaînaient. Il se trouvait placé à côté d'un tas de pains frais; comme il n'était ni vu, ni soupçonné par personne, il en mangea tant qu'il voulut. Après s'être entièrement rassasié, le noble croisé s'échappa avec un pain qu'il donna à ses compagnons, à qui il conta son aventure. Pendant cette famine, le vin de Salerne coulait en abondance dans le camp des chrétiens, et plusieurs d'entre eux périrent pour en avoir trop bu. Il y eut des pélerins qui apostasièrent, d'autres qui mangèrent de la chair dans les jours d'abstinence, mais, dit l'auteur, ils firent pénitence dans la suite.

SECONDE PARTIE. Vinisauf vient en Occident, et parle du départ de Richard et de Philippe. L'historien fait de Richard le portrait le plus magnifique. Si on l'en croit, le jeune roi d'Angleterre avait la valeur d'Hector, la magnanimité d'Achille; il n'était point au-dessous d'Alexandre, et ne le cédait point en courage à Roland : généreux comme Titus, éloquent comme Nestor, prudent comme Ulysse, ce prince

se montra supérieur en tout aux autres hommes. La force de l'action s'alliait en lui à la prudence éclairée, et jamais l'habileté ne manqua à ses desseins. Le succès couronna toutes ses entreprises, parce que la fortune seconde les esprits audacieux; l'adversité ne put jamais le décourager ou l'abattre. Richard était d'une taille haute et bien proportionnée; la couleur de ses cheveux tenait le milieu entre le roux et le blond; ses membres étaient flexibles et bien pris; ses bras longs, adroits à tirer le glaive, prompts à frapper. Ses manières et l'habitude de son corps ajoutaient à son air de dignité, et ses qualités brillantes rehaussaient encore l'éclat de sa naissance. Ce prince, qui n'avait point d'égal dans son siècle, aurait été heureux, s'il n'avait eu des envieux. Ce qui lui attira la haine, ce fut ce qu'il avait de grand : car ce n'est jamais le vice, mais la vertu, qui fait des ennemis.

On peut comparer ce portrait de Richard à celui qu'en a fait la *chronique anglaise*. *Voyez* l'extrait que nous avons donné de cette histoire. (Collection ampliss. de Martène.)

Richard partit de Tours, où il avait rassemblé son armée, et d'où il donna des ordres pour sa flotte, composée de cent huit vaisseaux. A l'aspect de la multitude de guerriers qui partaient avec le roi d'Angleterre, des larmes coulaient de tous les yeux; on plaignait, on félicitait à la fois, le prince qui commençait ainsi son règne. Que de gémissemens, que de pleurs, que de vœux, dit Vinisauf, accompagnèrent ceux qui partaient! Ceux-ci affectaient de montrer de la fermeté; mais ils avaient de la peine à se séparer de leurs amis et de leurs proches. Après leur avoir souvent dit adieu, ils revenaient sur leurs pas, pour leur parler et les embrasser une dernière fois.

L'historien parle de l'entrevue que les deux princes, Richard et Philippe, eurent à Vézelai, et décrit ensuite la marche des croisés jusqu'à Marseille. Le pont bâti à Lyon sur le Rhône s'écroula sous la multitude des pélerins; l'armée acheva son passage sur un pont de bateaux.

La flotte de Richard était déjà arrivée à Messine. Les pélerins qu'elle portait avaient dressé leurs tentes sur le rivage, et n'avaient pas voulu s'approcher de la ville, à cause des habitans, que Vinisauf représente comme des hommes cruels et méchans; les croisés les appelaient *Griffons*. La plupart étaient nés de pères sarrasins : ils appelaient les Francs, des chiens fétides (*canes fœtidos*); ils tuaient même ceux qu'ils rencontraient dans des lieux écartés.

Le roi de France arriva à Messine avant Richard. « Lorsqu'un monarque, dit Vinisauf, doit paraître dans quelque » endroit, le peuple s'attend à le voir avec un appareil et un

» éclat proportionnés à son rang et à sa puissance. Quand on » sut que Philippe était arrivé au port, les habitans de la » ville, de tout rang, de tout âge, des deux sexes, accou- » rurent pour voir ce prince, à qui tant d'autres princes et » tant de nations obéissaient. Mais Philippe, n'ayant avec » lui que le vaisseau qui le portait, sembla fuir la vue des » hommes : il se rendit secrètement dans le château de la » ville; et tous ceux qui étaient venus sur la rive, trompés » dans leur attente, jugèrent qu'un roi qui évitait d'être » vu, n'était pas capable de grandes choses.

» Lorsqu'on sut, ajoute Vinisauf, que le roi d'Angleterre » approchait, les peuples se précipitèrent de nouveau vers le » rivage pour le voir. Toutes les hauteurs voisines du port » étaient couvertes de spectateurs. Bientôt on vit arriver d'in- » nombrables galères; le bruit des trompettes et des clairons » retentissait au loin; les navires s'avançaient à la file; les » étendards et les panaches flottaient au gré des vents; les » proues des vaisseaux étaient peintes de diverses couleurs; » les boucliers des chevaliers réfléchissaient les rayons du » soleil; les flots blanchissaient sous les coups redoublés des » rames. A cet aspect, la multitude tressaillait d'impatience » et de joie. Bientôt apparut à la foule surprise le roi d'An- » gleterre, sur une galère richement ornée : on le distin- » guait de tous les autres à la magnificence de ses vêtemens. » Il descendit sur le rivage, où il fut reçu par ses nauton- » niers, et par les troupes qu'il avait envoyées devant lui. Les » Siciliens se pressèrent autour du prince et l'accompagnèrent » jusqu'à son palais. Le peuple, frappé de son air majes- » tueux, le jugeait digne de commander aux nations, et le » trouvait plus grand que sa renommée. »

Cet enthousiasme qu'on montrait pour Richard, n'empêcha pas que des querelles ne s'élevassent bientôt entre le peuple de Messine et les troupes anglaises. La discorde commença par les plaintes d'une femme à laquelle un soldat anglais voulut acheter un pain : le soldat offrit un prix inférieur à celui que la femme exigeait; la femme lui dit des injures; la populace s'assembla; le soldat fut accablé de coups et laissé pour mort sur la place. Les troupes anglaises se mêlèrent à la querelle, qui devint bientôt une guerre ouverte, à la suite de laquelle les Anglais attaquèrent la ville et s'en emparèrent de vive force. Les habitans, que Vinisauf appelle des *Lombards* (sans doute parce qu'ils étaient marchands), implorèrent le secours du roi de France, qui les défendit; ce qui fit naître la jalousie et la haine entre Richard et Philippe. Cependant le roi d'Angleterre consentit à ce que les étendards du roi de France fussent arborés sur les tours

de la ville à côté des siens. La guerre fut sur le point de recommencer, non-seulement entre les Anglais et les Siciliens, mais entre les Français et les Anglais, lorsque Philippe et Richard demandèrent satisfaction au roi Tancrède pour les excès commis par ses sujets envers les soldats croisés. Le roi d'Angleterre réclamait en outre la dot de sa sœur Jeanne, veuve du dernier roi de Sicile. Tancrède hésita et parut incertain sur ce qu'il devait faire. Cependant il combla de riches présens les envoyés du roi de France, et ne donna pas *un œuf* au député du roi d'Angleterre : *non impertitus est ovum.* Richard, se préparant à la guerre, fit construire sur une hauteur voisine de la ville une espèce de château qu'il nomma *Mategriffe*, parce qu'il se proposait d'attaquer de là les *Griffons.* A la fin, Tancrède, craignant pour lui et pour les siens, consentit à donner vingt mille onces d'or pour la dot de la sœur de Richard, et vingt mille autres pour le mariage de la fille de Jeanne avec Arthur de Bretagne, son neveu. La paix se rétablit ainsi entre les trois rois. Richard employa la dot de sa sœur à indemniser les guerriers qui avaient éprouvé des pertes, quoiqu'il n'y fût pas obligé par l'acte de la confédération. D'un autre côté, il fut ordonné, sous peine d'anathême, à tous les croisés, de rendre aux citoyens de Messine tout ce qu'ils leur avaient enlevé.

Après avoir parlé de l'arrivée de la reine Eléonore avec Bérengère de Navarre, et du départ de Philippe, Vinisauf fait embarquer Richard pour la Palestine, le suit à l'île de Crète, à l'île de Rhodes, enfin à l'île de Chypre, où il eut à combattre un prince grec que tous les auteurs appellent *Isaac*, et que notre historien appelle *Guénelon.* Le chroniqueur anglais représente ce *Guénelon* comme un ennemi des chrétiens, qui s'était allié avec Saladin. Cette liaison criminelle avait été scellée par leur propre sang, dont ils avaient bu l'un et l'autre en signe de confraternité. Nous ne parlerons point ici, d'après Vinisauf, des combats dans lesquels Richard triompha du prince félon : ce dernier demanda grâce, et les deux princes eurent une conférence près de Limisso. L'historien, en parlant de cette entrevue, s'arrête avec complaisance à décrire l'appareil que déploya Richard, monté sur un cheval espagnol. « Le roi d'Angleterre était » assis sur une selle brodée d'or, derrière laquelle on avait » figuré deux petits lions qui se menaçaient l'un l'autre; il » portait des éperons d'or, une tunique de soie rose, et un » manteau parsemé de petits croissans d'argent massif; la » poignée de son épée était d'or, et le fourreau garni d'ar- » gent; il avait un baudrier de soie; un bonnet d'écarlate,

» sur lequel on avait brodé en soie et à l'aiguille divers oi-
» seaux ou autres animaux, couvrait sa tête; il tenait à la
» main un bâton qu'il agitait d'un air martial. Richard,
» ajoute Vinisauf, attirait tous les regards et charmait tous
» les spectateurs. »

Guénelon et le roi d'Angleterre firent la paix et jurèrent de l'observer; mais Guénelon se retira bientôt secrètement, comme pour se dérober aux entreprises que Richard formait, disait-on, contre lui. Dès-lors le monarque anglais reprit les armes, s'empara de la personne de Guénelon et de l'île de Chypre. Chargé de butin, il poursuivit sa route vers la Syrie. Ici, Vinisauf décrit le combat livré à un vaisseau sarrasin. « Le roi, dit-il, ayant aperçu ce vaisseau, ordonna
» à Pierre des Barres, qui commandait une de ses galères,
» d'aller reconnaître ceux qui le montaient. Pierre des Barres
» rapporta qu'on lui avait répondu que le vaisseau apparte-
» nait au roi de France : Richard s'en approche aussitôt;
» mais, n'ayant reconnu ni l'idiome français, ni aucun signe
» des chrétiens qui pût confirmer la réponse qu'on lui avait
» faite, il fut étonné, en examinant de plus près, de la
» grandeur et de la solidité du bâtiment, qui portait trois
» grands mâts. Ses côtés étaient peints en vert et en jaune;
» et il paraissait chargé de toute sorte de provisions. Quel-
» qu'un, qui disait avoir été à Béryte lorsqu'on fit le char-
» gement de ce vaisseau, assura depuis qu'il portait cent
» charges de chameaux d'armes de toute espèce, telles que
» des balistes, des arcs, des javelots, etc. Il portait en outre
» une quantité innombrable de provisions, un grand nombre
» de fioles de feu grégeois, et deux cents serpens très-dan-
» gereux, qu'on destinait à la ruine des chrétiens. Il était
» monté par sept émirs et par quatre-vingts Turcs d'élite.

» D'autres galères s'étant approchées de ce vaisseaux pour
» l'examiner mieux, on leur répondit que c'étaient des Génois
» qui allaient à Tyr : mais ces réponses laissaient de grands
» doutes dans les esprits. Alors un de nos chefs de galère
» assura que c'était un vaisseau sarrasin, et s'engagea à le
» prouver, au risque de perdre la vie. Le roi lui ordonna
» alors de suivre le bâtiment à force de rames; et lorsque
» la galère fut près du vaisseau, ceux qui le montaient ne
» répondirent au salut des nautonniers anglais qu'en leur
» lançant des traits. Le roi, s'en étant aperçu, commanda
» aussitôt l'attaque; une grêle de flèches partit de côté et
» d'autre. Le vent ne suffisant pas au vaisseau, sa marche
» devint plus lente : nos galères, l'attaquant de toutes parts,
» ne pouvaient cependant rien contre lui; tant il était solide
» et tant la défense des Sarrasins était vive et opiniâtre.

» Les nôtres, qui ne pouvaient la supporter, se ralentirent » dans leurs attaques. L'invincible Richard, dont le cou- » rage ne pouvait être ébranlé, s'écria alors de toutes ses » forces : *Souffrirez-vous que ce vaisseau s'éloigne sans » avoir été entamé? O honte! après tant de triomphes rem- » portés, vous céderiez ici lâchement! Il n'est pas temps de » se reposer, quand il reste des ennemis que le sort vous » offre lui-même. Sachez tous que vous serez suspendus en » croix ou punis du dernier supplice, si vous laissez échap- » per l'ennemi.* Les Anglais, faisant alors de nécessité vertu, » s'approchèrent du vaisseau, et, jetant des cordes sur le » gouvernail, essayèrent de le faire pencher et d'arrêter sa » marche; quelques-uns même, à l'aide de ces cordes, sau- » tèrent dans le vaisseau. Les Turcs, résistant avec opi- » niâtreté, coupèrent aux uns les bras, aux autres les » mains, à d'autres la tête, et les précipitèrent dans la mer. » Les Anglais, brûlant de colère et de vengeance, se por- » tèrent à l'assaut avec plus de fureur; ils escaladèrent les » étages du vaisseau, ils tombèrent sur les Turcs, qui se » défendaient toujours avec ardeur. Animés par le déses- » poir, ceux-ci repoussaient les assaillans de toutes leurs » forces. Alors les Anglais, se portant sur la proue du vais- » seau, mirent les Turcs en désordre; mais ceux qui étaient » au milieu du bâtiment, se réunissant et se serrant les uns » contre les autres, résolurent de mourir en braves ou de re- » pousser leurs ennemis. C'étaient tous des jeunes gens très- » aguerris et bien armés. On combattit long-temps des deux » côtés. Des guerriers tombèrent de part et d'autre. Cependant » les Turcs, combattant toujours avec acharnement, forcèrent » les Anglais à se retirer et à sortir du vaisseau. Ceux-ci, » rentrant dans leurs galères, environnèrent le bâtiment de » tous côtés, et cherchèrent avec sollicitude l'endroit le plus » commode pour y livrer un assaut. Le roi, voyant le danger » des siens et sur-tout la difficulté de se rendre maître des » Turcs, en sauvant le vaisseau avec les armes et les provi- » sions dont il était chargé, ordonna à toutes les galères » d'attaquer le bâtiment avec leurs éperons ferrés. Les ga- » lères, revenant donc à la charge, se portèrent avec impé- » tuosité sur les flancs du vaisseau, et l'ouvrirent. Le bâti- » ment fut bientôt submergé : les Turcs, pour éviter de pé- » rir dans le vaisseau, sautaient dans les flots; mais les » nôtres tuaient les uns avec leurs armes et noyaient les » autres. Le roi en sauva trente-cinq, parmi lesquels étaient » les émirs et ceux qui savaient construire des machines;

» tous les autres périrent. Les armes, les serpens, tout fut » englouti. Des Sarrasins qui du haut des montagnes voi» sines avaient été les témoins de cette défaite, allèrent, » remplis de douleur, l'annoncer à Saladin. »

Ici se termine le second livre de Vinisauf. Le troisième commence par l'arrivée de Philippe et de Richard devant la ville d'Acre. Cette arrivée causa une grande joie aux croisés, et l'historien ne manque pas de parler des fêtes au milieu desquelles les assiégeans reçurent le roi d'Angleterre.

L'armée chrétienne se montrait impatiente de combattre les Sarrasins. Quand livrera-t-on l'assaut? répétait-on dans tout le camp. Richard tomba malade. Philippe résolut d'attaquer la ville; on donna le signal. Jamais, dit l'historien, on ne vit flotter tant de panaches et de bannières de diverses formes. Un bruit horrible retentissait sur les murs d'Acre : les infidèles frappaient des bassins d'airain, agitaient des timbales, battaient du tambour, pour avertir Saladin. Tandis que les croisés se précipitaient contre la ville, l'armée musulmane se précipitait sur leur camp : elle l'aurait envahi sans la bravoure de Geoffroi de Lusignan, dont Vinisauf compare les faits d'armes à ceux de Roland et d'Olivier. Les chrétiens perdirent plusieurs de leurs guerriers et de leurs machines, sans avoir pu triompher des ennemis. On n'entendait que des lamentations dans le camp. Les rois que nous attendions, disait-on de toutes parts, sont venus, et nous n'en sommes pas plus avancés. Le roi de France fut si affligé d'avoir ainsi échoué, qu'il tomba dans un état de langueur, et que, moitié chagrin, moitié confusion, il ne montait plus à cheval.

La maladie des deux rois laissait l'armée sans chef. Le comte de Flandre, venu avec Philippe, mourut alors subitement. De nouveaux guerriers arrivaient chaque jour de plusieurs contrées de l'Occident. Cependant le monarque français, à mesure qu'il reprenait ses forces, s'occupait sans cesse de la construction des machines : il avait fait bâtir une tour qu'on appelait *la mauvaise Voisine,* à laquelle les assiégés opposaient une machine non moins meurtrière, qu'ils appelaient *la mauvaise Cousine.* La *mauvaise Voisine* avait réduit en ruines *la tour Maudite.* Vinisauf parle ici de plusieurs autres machines construites par les principaux chefs de l'armée et par le roi d'Angleterre. Les pierriers du roi Richard faisaient beaucoup de mal à l'ennemi. Une seule des pierres qu'ils lançaient, renversa du même coup douze hommes. Cette pierre fut portée à Saladin, pour qu'il la vît. Le roi d'Angleterre avait apporté de Messine cette

espèce de pierre, qui réduisait en poudre tout ce qu'elle frappait. La plupart de ces machines ne pouvaient résister à l'action dévorante du feu grégeois. Le roi de France en fit construire une qu'on appelait *le Chat*, parce qu'elle s'attachait au mur comme un chat qui rampe et s'attache avec ses griffes. Le même prince avait fait construire une autre machine, appelée *Cercleia*, formée de branches d'osier fortement entrelacées, et recouverte de cuirs non préparés. Richard avait coutume de se placer sous cette machine, pour lancer les traits de sa baliste contre les Sarrasins qui paraissaient sur le rempart.

Ces deux dernières machines ayant été brûlées comme les autres, Philippe fut irrité contre ses soldats, et, pour venger cet affront, il ordonna que ses guerriers se préparassent à un assaut pour le lendemain. Le combat fut terrible de part et d'autre; l'armée du sultan vint attaquer le camp des chrétiens; de l'autre côté, les Français pressaient la ville avec vigueur. Les mineurs de Philippe ayant ébranlé les fondemens de *la tour Maudite*, une partie du mur chancela; alors les croisés accoururent de tous côtés pour pénétrer dans la place. Vinisauf rapporte ici l'action mémorable du brave et malheureux Albéric Clément. Ce guerrier, voyant que les Français faisaient de vains efforts, prend tout-à-coup une résolution généreuse, et s'écrie: *Je mourrai aujourd'hui, ou, avec la grâce de Dieu, j'entrerai dans Acre.* Il monte aussitôt une échelle, et, parvenu au haut de la muraille, il tue plusieurs Sarrasins. Les guerriers qui voulurent le suivre par la même échelle, furent renversés à terre, parce qu'ils étaient en trop grand nombre et que l'échelle ne pouvait les porter. Les Sarrasins, en les voyant tomber, poussèrent des cris de joie, et percèrent de leurs traits Albéric Clément, qui était resté seul sur le mur, au milieu de la foule des ennemis. Toute l'armée chrétienne déplora la mort de ce brave guerrier, qui jouissait d'une grande autorité qu'il devait à son nom et à ses vertus.

Vinisauf raconte que les mineurs français qui avaient pénétré sous *la tour Maudite*, se rencontrèrent avec les mineurs sarrasins, qui avaient creusé la terre vers le même endroit. Tous ces mineurs firent ensemble un traité par lequel il fut convenu que les Sarrasins se retireraient sains et saufs, et qu'ils rendraient la liberté à quelques chrétiens tombés entre leurs mains. « Les musulmans, ajoute Vinisauf, ayant appris » ce traité singulier, en furent affligés, et fermèrent les con» duits souterrains par lesquels ces mineurs étaient sortis. »

Cependant le roi Richard, qui n'était pas encore rétabli de sa maladie, s'occupait avec beaucoup de sollicitude des moyens de prendre la ville. Par ses ordres, on construisit une claie très-solide et très-forte, qui fut mise dans les fossés extérieurs de la place. Les balistaires les plus habiles étaient placés à l'abri de cette claie; Richard lui-même s'y fit porter sur une chaise couverte de soie, afin d'encourager les siens par sa présence. Comme il maniait habilement la baliste, il lança plusieurs traits et plusieurs javelots qui renversèrent quelques ennemis. Ses mineurs ayant pénétré aux fondemens de la tour contre laquelle il dirigeait ses efforts, cette tour, minée dans ses bases et battue par les pierriers et les béliers, s'écroula subitement avec fracas. Comme les Sarrasins continuaient à se défendre, et que la brèche n'était pas praticable, le roi d'Angleterre, pour encourager les siens, fit publier par un héraut d'armes, *qu'il donnerait deux pièces d'or à celui qui arracherait une pierre du mur de la tour; puis trois, puis quatre; enfin, qu'il donnerait autant de fois quatre pièces d'or qu'on tirerait de pierres du mur lui-même.* Cette promesse excita la plus vive ardeur parmi ses guerriers, qui travaillèrent à démolir le rempart. Plusieurs croisés périrent victimes de leur audace; Richard les encourageait par ses discours, et lançait des traits aux assiégés. Un javelot qu'il avait lancé alla frapper au cœur un musulman qui se montrait sur l'endroit le plus élevé du rempart, revêtu de l'armure d'Albéric Clément. Les Sarrasins redoublèrent de fureur; les mineurs musulmans rencontrèrent dans les souterrains les mineurs chrétiens qui tombaient de fatigue, et de grands cris de joie partis de la ville annoncèrent que les assiégés croyaient avoir obtenu un avantage. Alors les écuyers avides de gloire coururent aux armes, et se précipitèrent vers les murs. Parmi les chefs qui les conduisaient, on remarquait l'évêque de Salisbury. Ce nouvel assaut se livra vers la troisième heure, c'est-à-dire, vers l'heure du dîner. Les guerriers chrétiens se rendirent maîtres des ruines de la tour; à leur approche, les sentinelles avaient jeté des cris dont toute la ville fut ébranlée. Les guerriers musulmans accourent en foule; on se bat de près; les mains se mêlent aux mains; les épées choquent les épées; on se saisit, on se repousse, on se frappe, et plus d'un guerrier succombe. Les soldats de Richard furent obligés de se retirer. Les Pisans vinrent à leur secours: ils escaladèrent encore la tour; mais ils furent obligés de céder au nombre. Vinisauf termine le récit de cet assaut, en disant que la ville aurait été prise si toute l'armée eût

combattu; mais c'était l'heure du repas, et presque tous les croisés étaient à dîner : *exercitûs verò pars multò major eâdem horâ prandebat.*

Cependant les assiégés, qui n'étaient plus que six mille combattans, commençaient à se décourager; ils demandèrent une trève, et promirent de se rendre, s'ils ne recevaient point de secours, à la condition qu'ils pourraient sortir de la ville avec leurs armes et leurs biens. Le roi de France avait consenti à cette condition; mais Richard, après un siége pénible, ne voulait point entrer dans une ville déserte et dépouillée de toutes ses richesses. Saladin, de son côté, encourageait la garnison à se défendre. Les attaques contre la ville n'étaient interrompues ni le jour ni la nuit; la garnison fit de nouvelles démarches pour la paix. On représentait à Saladin que le Coran lui ordonnait de secourir ses frères, et de ne pas les laisser mourir par la faim et par le glaive. On envoya de nouveau aux rois francs, des députés qui offrirent de rendre la ville, de restituer la sainte croix et de délivrer deux cent cinquante des plus nobles captifs. Cette dernière condition ayant été rejetée, les infidèles promirent la délivrance de deux mille prisonniers choisis dans un rang distingué, et de cinq cents d'un rang inférieur, que Saladin ferait chercher sur toutes les terres de sa domination. Il fut convenu, en outre, que les Sarrasins, en sortant de la place, n'emporteraient que leurs vêtemens, et qu'ils laisseraient leurs armes et leurs provisions. On promit de payer aux deux rois, pour la rançon des prisonniers sarrasins, deux cent mille besans; et les principaux Sarrasins qui se trouvaient dans la ville, devaient rester en otage. On fixa le terme d'un mois pour rendre la sainte croix et rechercher les prisonniers. « La nouvelle de ce traité, dit Vinisauf, excita parmi » le vulgaire des croisés un grand mécontentement; les gens » sages s'en réjouirent. » Un héraut d'armes publia dans le camp la défense d'injurier ou de maltraiter en aucune façon les Sarrasins, ou de lancer aucun trait sur les murs. Lorsque la garnison sortit de la ville, les chrétiens se rangèrent en ordre de bataille pour la voir passer. Ils furent tout étonnés de la tenue des Sarrasins, de la fierté de leur démarche, fierté que l'adversité n'avait point abattue, et qu'on eût prise pour l'orgueil de la victoire. Lorsque les musulmans furent sortis, les chrétiens auxquels les deux rois le permirent, entrèrent dans la place, pleins de joie et glorifiant Dieu. Les deux princes se partagèrent la ville; on partagea de même les armes et les vivres qui s'y trouvèrent;

Philippe et Richard tirèrent au sort les captifs et les otages.

Vinisauf revient ici aux querelles qui s'étaient élevées entre le marquis de Tyr et Gui de Lusignan. Pour les terminer, on décida que le marquis aurait la possession héréditaire de Tyr, de Sidon et de Béryte; que Geoffroi de Lusignan, frère de Gui, aurait au même titre Joppé et Ascalon; que, si le roi Gui mourait, le marquis ceindrait le diadème royal; que, si le marquis et sa femme venaient à mourir pendant le séjour de Richard en Palestine, ce prince disposerait du royaume à sa volonté.

Peu de temps après, Philippe témoigna le desir de retourner en Occident: ce qui jeta, dit Gauthier, les croisés dans la consternation; car tous fondaient sur ce prince les plus belles espérances. Le roi de France fit prier Richard de lui prêter deux galères; ce que celui-ci fit volontiers: mais il exigea de Philippe qu'il lui garderait fidélité, et qu'il ne souffrirait pas, tant que lui Richard serait dans la Terre-sainte, que personne attaquât les siens, ou commît des ravages dans ses états. Philippe jura de se conduire loyalement envers Richard. Des otages furent donnés, parmi lesquels on remarquait le duc de Bourgogne et le comte Henri de Champagne. Le roi de France quitta l'armée, au grand mécontentement des croisés, qui faisaient entendre leurs malédictions contre lui.

Le marquis partit avec Philippe, et retourna à Tyr; ils emmenèrent avec eux Karacous, avec tous les otages sarrasins qui étaient échus au roi de France, et pour la rançon desquels le monarque français espérait recevoir au moins cent mille écus d'or, qu'il destinait à l'entretien de ses troupes dans la Terre-sainte. Mais, au terme fixé, les Sarrasins ne s'occupèrent point du rachat de leurs otages et de leurs captifs: les Français firent entendre de vives plaintes; car leur roi ne les avait point indemnisés de leurs dépenses. Richard prêta au duc de Bourgogne cinq mille marcs d'argent pour l'entretien de ses soldats. Il donna, en outre, des sommes assez considérables aux Français et aux autres croisés qui en avaient besoin, et s'occupa de faire réparer les murs de la ville d'Acre.

Saladin n'exécutait point les traités, et cherchait à en éluder l'exécution par des négociations pleines d'artifice. Richard envoya à Tyr des députés chargés de sommer le marquis de revenir à l'armée avec les otages que le roi de France avait remis entre ses mains, afin de recevoir la partie de la rançon qui lui était due. Le marquis répondit avec humeur

qu'il ne retournerait point à l'armée, parce qu'il avait tout à craindre de la présence du roi Richard. Il ajouta qu'il prétendait recevoir pour le roi Philippe la moitié de la vraie croix, quand elle serait rendue, et qu'il n'enverrait les ôtages que lorsqu'il l'aurait reçue. Richard, en apprenant la réponse du marquis, fut très-irrité : le duc de Bourgogne et d'autres seigneurs se rendirent alors à Tyr pour conjurer de nouveau le marquis de venir à Acre, où sa présence était nécessaire pour le succès des négociations; car il s'agissait des affaires du royaume, sur lequel il prétendait avoir des droits. Conrad, pressé par les députés, consentit à renvoyer les ôtages; mais on ne put jamais le déterminer à revenir à l'armée.

C'est d'après Vinisauf que nous avons raconté dans notre histoire le massacre des prisonniers, ordonné par Richard. Nous ferons observer que Gauthier ne dit point, comme plusieurs chroniqueurs, que Saladin avait donné la mort aux prisonniers chrétiens. Notre auteur est loin de s'élever contre cette cruauté de Richard; il la justifie au contraire en disant que le roi d'Angleterre ne soupirait qu'après l'entière destruction des Turcs, et que cet ordre du monarque anglais vengeait la chrétienté et confondait la loi du prophète.

Après le massacre des captifs musulmans, Richard s'occupa de poursuivre la guerre contre l'ennemi; il sortit de Ptolémaïs avec ceux de sa suite, et alla placer ses tentes dans la plaine. C'est là qu'il devait attendre toute l'armée chrétienne. Au sujet d'une attaque subite des infidèles, où un comte de Hongrie et le maréchal du roi furent faits prisonniers, Vinisauf, dans une courte digression, parle des armes des Turcs et de leur manière de combattre. « Les Turcs, dit-il, ne sont point pesamment armés comme les chrétiens; ils portent seulement un arc, une massue hérissée de dents aiguës, un glaive, un roseau en forme de lance dont la pointe est garnie de fer, et un couteau légèrement suspendu à leur ceinture. Lorsque les musulmans prennent la fuite, rien dans le monde n'est plus agile que leurs chevaux, dont la course rapide est semblable au vol de l'hirondelle. Les Turcs cessent de fuir dès qu'on cesse de les poursuivre. Ils sont comme les mouches importunes qui s'envolent loin de vous lorsque vous les chassez, et qui reparaissent aussitôt que vous cessez de les poursuivre. »

Cependant le roi Richard attendait que l'armée chrétienne eût quitté Ptolémaïs. Les pélerins s'éloignaient avec

peine d'une ville où leurs jours s'écoulaient dans les plaisirs et la paresse, où le bon vin remplissait leurs coupes, et les belles femmes venaient au-devant d'eux. « La plupart des » croisés y vivaient dans la dissolution, dit Gautier, et les » hommes sages rougissaient d'une conduite si criminelle. » Pour ramener les bonnes mœurs dans l'armée de Jésus-Christ, on publia un ordre qui défendait aux femmes de sortir de la ville, on exceptait les lavandières, qui ne seraient pas dangereuses. Lorsque tous les croisés se furent réunis, on se disposa à marcher contre les infidèles; le lendemain de la Saint-Barthelémi, les chrétiens se dirigèrent le long de la côte. Apres avoir fait un brillant tableau de l'ordre et de la discipline qui régnaient dans l'armée, Vinisauf dit que Richard se mit à la tête de l'avant-garde, et que les Normands protégeaient le *standard*. Le *standard* était une longue poutre semblable à un mât de vaisseaux, placée sur quatre roues construites solidement, et qu'une couverture de fer mettait à l'abri des coups de hache, ou du feu. Tout au haut du *standard* était attaché le drapeau du roi, appelé *bannière*, qui flottait au gré du vent. On avait coutume de confier la garde du *standard* à une troupe d'élite, surtout dans les combats qui se livraient en plaine, pour qu'il fût préservé de l'attaque de l'ennemi, et de tout dommage. Si le *standard* eût été renversé, le désordre se serait mis dans l'armée; les soldats, perdant de vue ce point de ralliement, et se croyant vaincus, auraient perdu courage et se seraient dispersé. C'était auprès du *standard* qu'on portait les malades pour les soigner, les blessés pour les panser, quelquefois même les guerriers qui avaient été tués et dont on voulait honorer la mémoire. Le mot *standard* venait du mot latin *stando*, parce que la bannière était fortement fixée et dressée pour servir de signal à l'armée. On la plaçait sur des roues, afin qu'on la fît plus facilement avancer ou reculer, suivant que l'ennemi perdait ou gagnait du terrain. (*Voyez* dans notre Histoire le récit de la marche des croisés vers Joppé.) En combattant l'ennemi, Richard et ses compagnons firent des prodiges de bravoure.

L'armée chrétienne, toujours harcelée par les Sarrasins et environnée de toute sorte d'embûches, arriva à Caïphas, où elle dressa ses pavillons pour attendre ceux qui étaient restés en arrière. Après deux jours de repos, elle continua sa marche, précédée par les Templiers et les Hospitaliers. Les lieux qu'elle traversait se trouvaient couverts d'herbes de toute espèce, qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de l'homme, et qui incommodaient beaucoup les croisés, surtout les piétons.

Il y avait aussi dans ces lieux marécageux une grande quantité d'animaux sauvages, qui sautaient souvent entre les jambes des soldats et semblaient s'offrir d'eux-mêmes à leur appétit. Lorsque le roi fut arrivé à la ville de Capharnaüm, qui avait été rasée par les Sarrasins, il descendit de cheval, et se mit à manger en attendant l'armée; ceux qui avaient faim, faisaient de même, et continuaient ensuite leur chemin. Ce fut ainsi qu'on arriva à la maison appelée *les chemins étroits*, parce que dans ce lieu la route se resserre.

Parmi les incommodités qu'éprouvèrent alors les pèlerins, l'*Itinéraire de Richard* n'oublie point de parler de certains insectes rampans, qu'ils appelaient *tarentes*, et qui les tourmentaient par des piqûres douloureuses. Ces insectes ne paraissaient point le jour; mais, à l'approche de la nuit, ils accouraient en foule, armés de leur cruel aiguillon: leur piqûre causait une enflure subite, accompagnée de douleurs violentes. Les nobles et les riches trouvèrent contre ce mal un remède efficace dans la thériaque. A la fin, on s'aperçut que ces insectes venimeux fuyaient en entendant un grand bruit: dès ce moment on put s'en préserver; car, aussitôt qu'on les voyait venir, on se mettait à frapper les boucliers, les casques, les tonneaux, les ustensiles, tout ce qu'on trouvait sous la main, propre à produire des sons, et l'on parvenait par-là à les éloigner. On peut comparer ici ce que dit Vinisauf des *tarentes*, avec ce qu'en dit Albert d'Aix. (*Voyez* ce que nous en avons dit nous-même dans le IVe livre de notre Histoire.)

Après être restée deux jours aux chemins étroits, et avoir reçu des vivres de la flotte qui côtoyait la rive, l'armée s'avança jusqu'à une ville appelée *Mirla*. Comme les Turcs ne laissaient aucun repos aux chrétiens, Richard se mit à la tête de l'avant-garde; et il les aurait entièrement dispersés, s'il avait été mieux secondé. La chaleur et la fatigue firent mourir beaucoup de croisés, qu'on ensevelissait dans le lieu même où la mort les avait frappés. Arrivés à Césarée, dont les Turcs avaient démoli les tours et les remparts, les croisés campèrent sur les bords de la rivière voisine, qu'on appelait *le fleuve des crocodiles*, dit Gauthier, parce que des crocodiles avaient autrefois dévoré deux soldats qui se baignaient dans ses eaux. Ce fut de Césarée que Richard envoya des vaisseaux à Acre, invitant ceux qui y étaient restés, à rejoindre l'armée par amour pour Jésus-Christ, pour le triomphe de la religion, et pour l'accomplissement de leur vœu: quelques-uns obéirent. En quittant Césarée, les croisés

eurent plus à souffrir qu'auparavant des attaques de l'ennemi, qui se fortifiait chaque jour ; le pays qu'ils traversaient était saccagé de fond en comble ; ils furent obligés de passer par les montagnes , les plaines voisines de la mer étant couvertes d'herbes hautes et touffues , qui ne permettaient pas de marcher. L'armée se rangea en bataillons serrés , pour n'être point surprise et pouvoir résister aux attaques imprévues des Sarrasins ; les Turcs cherchaient sur-tout à tuer les chevaux des chrétiens. Richard reçut une blessure légère au côté, en poursuivant les infidèles. Les traits et les flèches tombaient en si grande quantité, qu'il n'y avait pas, sur toute la route qu'avaient suivie les croisés, un espace de quatre pieds qui n'en fût couvert. L'armée chrétienne ne trouva quelque repos que sur les bords de la rivière qu'on appelait *la rivière salée ;* elle y resta deux jours. « Il y eut là , dit notre auteur, » parmi les croisés, un tel empressement à se procurer de la » chair des chevaux qui avaient péri de leurs blessures , que » Richard , pour mettre fin aux disputes, promit de donner » un cheval vivant pour un cheval mort vendu ou donné » à ceux qui manquaient de vivres. »

En quittant les bords de la *rivière salée ,* l'armée chrétienne devait traverser la forêt d'Arsur : on croyait que l'ennemi mettrait le feu à cette forêt ; mais les pélerins la traversèrent sans péril et sans obstacle. Ils allèrent dresser leurs tentes dans une vaste plaine, près d'une rivière nommée *Rochetalie.* Ce fut là qu'ils apprirent que l'armée de Saladin , au nombre de trois cent mille hommes , se proposait de livrer un combat à l'armée chrétienne , qui ne comptait alors que cent mille guerriers. C'est d'après Vinisauf que nous avons décrit la bataille d'Arsur ; nous ne rappellerons ici que les circonstances et les détails qui n'ont pas trouvé place dans notre récit.

L'armée chrétienne s'avançait, rangée en bataille : à la troisième heure du jour , une troupe nombreuse de Turcs fondit avec impétuosité sur les croisés , lançant des traits et des flèches, poussant des cris horribles, et faisant un vacarme épouvantable ; ils étaient d'abord dix mille, qui furent suivis de vingt mille : les archers et les balistaires soutinrent le premier choc de cette troupe furieuse. Bientôt la multitude des Sarrasins entoura toute l'armée chrétienne , de telle sorte que les croisés n'auraient pu fuir, s'ils l'avaient voulu. Vinisauf les compare à un troupeau de brebis près de tomber sous la dent des loups. Les chrétiens, ainsi environnés , n'apercevaient que le ciel et les ennemis : les traits pleuvaient sur eux ; les flèches volaient ; l'air sifflait ; l'éclat du soleil était

obscurci; les chevaux tombaient sous les coups des javelots, lancés en si grande quantité, qu'on aurait pu d'une seule fois en ramasser vingt sur le champ de bataille. Les Hospitaliers, placés à l'arrière-garde, étaient si pressés par l'ennemi, qu'ils firent demander des secours à Richard : celui-ci les engagea à prendre patience, à serrer leurs rangs; et cette brave milice poursuivit sa marche au milieu des périls. Dans cette position critique, les chrétiens auraient pu désespérer de leur salut; mais ce fut bien pis, quand les infidèles, quittant leurs arcs et leurs flèches, attaquèrent les croisés avec l'épée et la massue. Cependant les Hospitaliers continuaient patiemment leur marche; accablés d'injures, ils gardaient le silence; frappés à coups de massue, ils ne se défendaient point : seulement quelque confusion régnait dans leurs rangs. Les Sarrasins ne purent rompre les bataillons des Francs, que, dans leur désespoir, ils appelaient *une nation de fer*. Tout-à-coup vingt mille Sarrasins tombent sur le bataillon des Hospitaliers : un de ces chevaliers (Garnier de Napes), près de succomber, s'écria à haute voix : « Brave Saint George, est-ce ainsi que vous nous abandonnez ! la chrétienté est sur le point de périr, car elle ne » peut résister à cette nation féroce. » Au même instant, le grand-maître de Saint-Jean se rend auprès de Richard, et lui dit : « Sire, nous sommes menacés d'un opprobre éternel, » car nous allons être vaincus, comme si nous avions manqué » de courage contre l'ennemi; nous nous laissons désarmer : » soutiendrons-nous encore l'impétuosité des Sarrasins ? — » Oui, répondit Richard, il faut tenir; je ne peux aller à » votre secours : personne ne peut être par-tout à-la-fois. » Le grand-maître retourna à son corps; et les Turcs, toujours plus furieux, accablaient l'arrière-garde, où il n'y avait pas un prince ou un comte qui ne rougît de honte. Tous se disaient les uns aux autres : « Pourquoi ne lâchons-» nous pas la bride à nos chevaux? on nous reprochera » éternellement notre patience timide; on n'a jamais rien » vu de semblable, et jamais pareil opprobre n'a couvert » une si grande armée, en présence des infidèles........ Si » nous ne nous portons pas sur eux au plus vîte, nous nous » déshonorons pour toujours.... Notre déshonneur sera d'au-» tant plus grand, que nous aurons différé plus long-temps » de nous défendre. » Pendant que les Hospitaliers parlaient ainsi, deux guerriers, invoquant S. George, se précipitèrent contre les Turcs : aussitôt les chevaliers de Saint-Jean détournent leurs chevaux, suivent les deux guerriers, et

fondent sur l'ennemi ; bientôt d'autres corps s'ébranlent, et la bataille devient générale. Richard se porte alors avec rapidité à l'endroit où les Hospitaliers combattaient en désordre ; l'ennemi, étonné de la violence de ses attaques, lui livre passage : au milieu de la foule confuse des combattans, on remarquait le roi d'Angleterre, qui abattait, qui renversait les Sarrasins, semblable au moissonneur qui fait tomber les épis sous sa faulx. Après un combat opiniâtre et long-temps douteux, les musulmans furent repoussés ; les Normands et les Anglais préposés à la garde du *standard* s'étaient approchés peu à peu du lieu de la mêlée, afin d'offrir un refuge et un renfort aux combattans. Comme les chrétiens ne poursuivirent point les ennemis, ceux-ci s'arrêtèrent dans leur fuite, et vingt mille d'entre eux revinrent à la charge : il se livra près du *standard* un combat plus terrible que le premier. Cependant Guillaume des Barres, et Richard, monté sur son cheval fauve de Chypre, dissipèrent une seconde fois les ennemis ; l'armée put continuer sa marche vers Arsur, protégée par sa victoire, et sur-tout par la vigilance, l'activité et la bravoure de Richard, qui, dans une circonstance, suivi seulement de quelques chevaliers, dispersa une troupe nombreuse de Sarrasins. Les croisés les plus avides de butin revinrent sur leurs pas, et pillèrent le camp des ennemis. Vinisauf déplore ici la mort de Jacques d'Avesnes, dont on trouva le corps entouré de musulmans qu'il avait tués, et de trois de ses parens morts à ses côtés. Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital allèrent chercher ses restes défigurés sur le champ de bataille, et les transportèrent à Arsur. Le roi Richard et le roi Gui assistèrent à ses funérailles; on dit une messe pour le repos de son ame dans l'église de la Vierge, dont on célébrait la Nativité. Des guerriers le portèrent en terre sur leurs épaules, et tous les croisés vinrent auprès de son tombeau déplorer une perte si douloureuse.

Après cette défaite d'Arsur, Saladin se plaignit vivement de ses guerriers; le discours que Vinisauf met dans la bouche du sultan, finit par cette phrase : « Nous étions de » toutes les nations du monde la plus habile dans l'art de la » guerre, et voilà que nous ne sommes plus rien, *que nous » ne valons pas un œuf.* » Pendant que Saladin les accablait de reproches, continue Gauthier, tous les émirs en silence tenaient les yeux baissés vers la terre ; un seul osa répondre, et dit qu'on ne pouvait résister aux Francs, tellement couverts d'une armure de fer, que les coups qu'on leur portait étaient

comme les coups qui seraient tombés sur des cailloux. Le même émir ajoutait qu'il était impossible de résister au roi Richard. Saladin, poussé alors par la colère et par la crainte, appela son frère, et lui ordonna d'aller démolir Ascalon, Gaza, Galatia, Blanche-Garde, Joppé, le château des *Plans*, celui de Maë, Saint-George, Ramla, Belmont, Thoron, Beauverie, Mirabel, toutes les villes et châteaux de la Palestine, excepté Crac, Daroum et Jérusalem. Saphadin, ajoute notre historien, partit, et alla aussitôt exécuter ce que Saladin lui avait ordonné.

Analyse de Vinisauf. Troisième partie. — La relation qui suit, et qui n'était point connue même de Bongars, paraîtra peut-être plus curieuse et plus intéressante que ce qu'on a déjà vu, en ce qu'elle peint mieux le caractère des croisés, les passions qui animaient l'armée chrétienne et ses chefs. Après avoir dit que Richard était d'avis de relever les murs d'Ascalon, et que les guerriers de France s'obstinaient à vouloir rebâtir Joppé, Vinisauf s'élève contre l'entêtement des compagnons du duc de Bourgogne, et gémit sur la nécessité où l'on se trouva de se rendre *aux vociférations* du peuple français. Pour rebâtir Joppé, on fit une collecte parmi les pélerins. Gauthier nous apprend que le luxe et la débauche revinrent dans l'armée chrétienne, parce que les femmes qu'il appelle *la cause de tous les crimes* (*fomes delictorum*), jusques-là retenues à Ptolémaïs, rejoignirent les soldats de la croix. Une grande partie de ceux-ci, retournés à Acre, vivaient dans les tavernes; Richard fut obligé d'envoyer auprès d'eux le roi Gui, pour les ramener sous les drapeaux de la croisade. Mais les pélerins n'écoutant point l'ambassadeur, le roi d'Angleterre alla lui-même à Ptolémaïs; il eut bien de la peine à les arracher aux douceurs de cette ville funeste, et les soldats de Jésus-Christ ne lui obéirent qu'après que le monarque leur eût promis, au nom du ciel, la rémission de leurs péchés, s'ils redevenaient de véritables pélerins. Ce fut vers ce temps que le roi d'Angleterre, dans une excursion contre les Sarrasins, courut risque de tomber entre les mains des barbares, et qu'il fut sauvé par un généreux mensonge de Guillaume de Pratelles. (Voyez le huitième livre de notre histoire.) L'armée chrétienne s'avança vers les châteaux des Plans et de Maë, qu'elle s'occupa de réparer, et malgré les attaques continuelles des musulmans, qui étaient campés à Ramla. Les croisés s'exposaient souvent à tomber dans les embûches de Sarrasins en allant chercher du fourrage: c'étaient les archers qu'on envoyait ordinairement à la découverte; les Templiers et les

Hospitaliers les suivaient de loin, toujours prêts à leur porter des secours. « Un jour de Saint-Léonard, dit notre chro-
» niqueur, les Templiers, ayant accompagné les fourra-
» geurs, se trouvèrent aux prises avec un corps nombreux
» de Sarrasins; quelques autres guerriers accoururent du
» camp. » Ici Gauthier rapporte des prodiges de bravoure des comtes de Leicester et de Saint-Paul. Malgré leurs efforts héroïques, les guerriers de la croix auraient tous péri sans le secours du roi d'Angleterre, qui brava le fer et la mort pour sauver ses compagnons.

Richard envoya un ambassadeur à Saladin, Honfroi de Thoron, pour lui proposer la paix, et lui demander tout le royaume de Jérusalem, tout ce qui avait appartenu à Baudouin le Lépreux, même les tributs que le Caire payait aux Francs avant la guerre. Saladin ne voulut point accéder à ces propositions. Votre roi, dit-il au député, exige des choses qui ne lui sont pas dues, et que, pour l'honneur de l'islamisme, nous ne pouvons accorder. Néanmoins le sultan envoya au roi d'Angleterre son frère Malek-Adel, chargé de négocier; Malek-Adel et Richard eurent plusieurs conférences, et s'envoyèrent mutuellement des présens. On peut voir dans notre VIIIe. livre commment Richard termina ces conférences, qui finirent par devenir suspectes aux croisés.

Les deux châteaux dont nous avons parlé ayant été rebâtis, Richard mit son armée en mouvement, et se porta sur Ramla; Saladin fit démolir les fortifications de cette ville, qu'il occupait alors, et se retira vers Daroum, où il devait être plus en sûreté à cause des montagnes. L'armée chrétienne vint dresser ses tentes entre Ramla et Saint-George, sans cesse exposées aux attaques de l'ennemi et aux pluies de la saison; on était au milieu de l'hiver. Les Templiers et et les Hospitaliers firent une excursion jusque dans les montagnes voisines de Jérusalem, d'où ils amenèrent deux cents bœufs au camp des chrétiens.

Cependant Saladin, informé que les Anglais se disposaient à marcher vers Jérusalem, et qu'ils n'étaient éloignés de son armée que de deux milles, jugea qu'il n'était pas prudent de livrer combat aux croisés, et donna des ordres pour abandonner le fort de Daroum; il se rendit lui-même à Jérusalem : les Turcs, abandonnant la plaine, se retirèrent dans les montagnes de la Judée. Alors un hérault d'armes annonça qu'on allait s'avancer vers la ville sainte. Les croisés, s'étant mis en marche, arrivèrent à Betenoble, à une petite journée de Jérusalem.

Nous avons décrit dans notre Histoire, d'après Vinisauf,

les maux qu'éprouvèrent alors les chrétiens, et l'enthousiasme qui leur faisait tout braver pour arriver à la ville sainte.

Cependant, dit Vinisauf, les plus sages pensaient qu'il n'était point temps encore de se rendre au desir imprudent du peuple croisé. Les Templiers, les Hospitaliers et les Pisans, qui formaient des projets sur la Terre-sainte, vinrent à bout de persuader au roi Richard de ne pas aller dans ce moment à Jérusalem; ils se fondaient sur plusieurs raisons: la première, qu'on aurait à-la-fois à combattre l'armée de Saladin et ceux qui étaient renfermés dans la ville: la seconde, c'est que, si l'on s'emparait de Jérusalem, il faudrait y laisser une forte garnison; ce qui ne serait pas facile, parce qu'une fois que les guerriers auraient accompli leur pélerinage, ils ne songeraient plus qu'à retourner en Occident. Ainsi pensaient ceux que Vinisauf appelle les sages de l'armée: mais ils n'osaient faire part de leur résolution; tant la multitude des croisés paraissait animée de l'idée de marcher à la conquête de la ville sainte.

Il y eut ici plusieurs combats dans lesquels Richard fit des prodiges; par-tout où se montraient ses bannières, les musulmans fuyaient.

Quelques jours après l'Épiphanie, 1192, on tint un conseil pour délibérer de nouveau sur la question de savoir si l'on devait continuer à marcher vers la sainte cité, ou se porter ailleurs. Les Templiers, les Hospitaliers, les Pisans, furent d'avis qu'il fallait aller rebâtir Ascalon, afin qu'on pût de là intercepter les vivres et les secours envoyés du Caire à Jérusalem. Cet avis fut adopté par tous les chefs. Lorsque l'on connut cette résolution, toute l'armée fut plongée dans la tristesse: tous gémissaient de voir que l'espérance qu'ils avaient conçue de visiter le tombeau du Sauveur, leur était enlevée; tous se récriaient contre ceux qui avaient fait prévaloir une détermination si contraire à tous leurs desirs.

Les maladies et la disette se joignaient au désespoir, de sorte que les forces d'un grand nombre ne pouvaient suffire à tant de maux. Les chevaux et les bêtes de somme n'avaient plus la force de porter les provisions: ils tombaient dans la boue, engourdis par le froid, épuisés de fatigue, abattus par la faim. Ceux qui les conduisaient gémissaient en joignant les mains, ou se frappant le visage, et, dans l'excès de leur désespoir, ils proféraient des blasphèmes. Les malades seraient restés sur la route, si Richard ne les avait fait recueillir et soigner. L'armée revint dans cet état à Ramla.

Plusieurs abandonnèrent les drapeaux : les uns allèrent à Jaffa ou à Tyr, les autres à Ptolémaïs ; ce qui restait se rendit à Ibelin par des chemins couverts d'eau et de boue. Richard passa la nuit dans ce lieu. La plume ni la langue ne pourraient suffire, dit Vinisauf, à décrire l'état de misère et de tribulation où se trouvait l'armée. Le lendemain, elle se remit en marche vers Ascalon. Tout ce qu'elle avait souffert n'était rien à côté de ce qu'elle devait souffrir encore dans cette route ; la grêle, la neige, des torrens de pluie, tout se réunissait pour accroître les difficultés des chemins. La terre se refusait à la marche des croisés ; les hommes et les chevaux, malgré leurs efforts, glissaient et tombaient dans la boue ; plusieurs y restèrent : l'armée perdit ses provisions et ses bagages ; elle arriva devant les ruines d'Ascalon dans un état de misère et d'accablement qu'on ne peut décrire. Elle y arriva le 20 janvier.

Le port d'Ascalon n'était ni commode ni sûr ; la mer était orageuse ; les vaisseaux ne pouvaient arriver, et les vivres manquèrent pendant plusieurs jours.

Saladin, qui s'était enfermé à Jérusalem, fut délivré de ses alarmes, et donna congé à plusieurs de ses émirs. Les Turcs, qui depuis quatre ans supportaient les fatigues de la guerre, quittèrent les camps, et rentrèrent dans leurs foyers. On s'étonnait, ajoute Gauthier, de voir tous ces émirs, tous ces chefs de l'armée musulmane, qui quelques années auparavant avaient été victorieux dans tous les combats, qui avaient dispersé leurs ennemis et s'étaient enrichis de leurs dépouilles, on s'étonnait, dit-il, de les voir se désoler de cette guerre, se plaindre de leur infortune, et déplorer amèrement la perte de leurs richesses, la mort de leurs parens et de leurs compagnons. Ils ne pouvaient se consoler sur-tout de ce que Saladin avait négligé de racheter, comme on en était convenu, les braves guerriers que le roi Richard avait fait décapiter dans la plaine de Ptolémaïs. Depuis ce massacre, ils conservaient contre le sultan une haine implacable. Ce fut dans cette disposition que l'armée du sultan se sépara.

Vers la fin de janvier, Richard envoya des députés aux Français pour les engager à venir rejoindre le reste de l'armée, afin que, tous les croisés étant réunis, on pût prendre une délibération commune sur ce qu'il convenait de faire. Les Français répondirent qu'ils viendraient, mais qu'ils ne resteraient à l'armée que jusqu'à Pâques. Lorsqu'ils furent arrivés, toute l'armée se trouva réunie, et l'on s'occupa de rebâtir

Ascalon. Vinisauf se plaît à décrire ici le zèle et l'émulation qui animaient au travail les soldats et les chefs.

Richard, qui se méfiait du marquis de Tyr, lui envoya plusieurs fois des députés pour l'engager à venir à Ascalon, et remplir, pour le royaume auquel il aspirait, les obligations qu'il avait contractées. Le marquis déclara qu'il ne viendrait point, avant d'avoir eu une conférence avec le roi d'Angleterre au château d'Imbrique.

Cependant les Français vinrent demander leur solde au duc de Bourgogne; celui-ci ne put la leur donner, et s'adressa à Richard, qui refusa. D'autres sujets de querelle vinrent se mêler à ce refus; le duc irrité partit du camp, et les Français le suivirent jusqu'à Acre.

Cette ville était agitée par la discorde; les Pisans et les Génois y étaient en guerre. Le duc de Bourgogne se réunit aux Génois qui assiégeaient la ville : les Pisans sortirent audevant de lui; le duc fut frappé d'un coup de lance et renversé de son cheval. Dans le même temps, le marquis, que les Génois avaient appelé, arriva sur ses galères avec des troupes. Les Pisans, attaqués pendant trois jours, firent avertir le roi Richard; celui-ci, qui était alors à Césarée, se rendant au château d'Imbrique, arriva aussitôt. A son approche, le marquis se hâta de retourner à Tyr; le duc de Bourgogne était aussi parti pour cette ville. Le roi Richard rétablit la concorde entre les Pisans et les Génois.

Après tout ce que nous venons de dire, la paix était impossible entre Richard et Conrad; ils se réunirent au château d'Imbrique, près de Césarée, mais sans pouvoir convenir de rien.

Comme le marquis était retourné à Tyr, et qu'il y restait dans un repos funeste aux chrétiens, les chefs de l'armée déclarèrent qu'il serait privé des tributs qu'on lui devait dans le royaume de Jérusalem. Conrad, irrité de cette résolution, ne garda plus de mesure, et ne s'occupa plus que de fomenter la trahison et le désordre. Richard fut obligé de rester à Ptolémaïs jusqu'à la fin du carême, pour garantir la ville de toute surprise de la part du marquis de Tyr; car il pensait, dit Vinisauf, qu'on doit toujours se mettre en garde contre un ennemi, quelque petit qu'il soit.

Pendant tous ces démêlés, on ne cherchait point à combattre les musulmans. Toute la guerre se réduisait à des expéditions particulières, où l'on n'était conduit que par l'amour du butin. Quelque temps avant l'entrevue d'Imbrique, Richard avait fait une excursion vers Daroum, et avait

délivré douze cents prisonniers chrétiens, qui furent ramenés à Ascalon ; peu de temps après, une troupe de croisés sortit de Joppé, alla jusqu'au château de Mirabel, enleva un nombreux troupeau, tua trente Turcs, et fit cinquante prisonniers. La moitié du butin fut donnée au gouverneur de Joppé, et l'autre, vendue huit mille besans. Dans le même temps, des cavaliers sortirent d'Ascalon, parcoururent les pays voisins, enlevèrent des chevaux, des ânes, des chameaux, des moutons, deux cents Sarrasins avec leurs femmes et leurs enfans.

Le jour même des Rameaux, le roi Richard, étant à Ptolémaïs, reçut chevalier le fils de Malek-Adel, qui lui avait été envoyé exprès pour cette cérémonie.

Conrad avait mis dans ses intérêts le duc de Bourgogne : ce dernier, retiré à Tyr, envoya des députés à Ascalon pour engager les Français qui y restaient à venir auprès de lui. Richard fut affligé de cette nouvelle, et chercha à retenir les Français au nom de la croisade. Ceux-ci résistèrent à ses prières, et se mirent en marche : ce ne fut alors dans tout le camp que plaintes et lamentations; Richard fit accompagner les Français, et défendit de les recevoir dans Ptolémaïs, de crainte de quelque surprise.

Saladin, ayant appris toutes ces choses, envoya l'ordre à ses émirs de rejoindre son armée; il leur annonçait les dissensions des Francs, et leur promettait de faciles victoires. Les émirs, qui n'avaient point oublié ce qui s'était passé, revinrent en moindre nombre qu'auparavant; mais les forces des musulmans n'en avaient pas moins la supériorité sur celles de Richard.

La veille de Pâques, Saladin, accompagné des siens, se rendit au Saint-Sépulcre, pour y être témoin de la descente du feu du ciel, qui, ce jour-là, a coutume, tous les ans, d'allumer la lampe du sanctuaire. A son arrivée, le feu céleste descendit tout-à coup; tous les assistans furent vivement émus : les chrétiens témoignèrent leur joie en chantant la grandeur de Dieu; les Sarrasins, au contraire, dirent que le feu qu'ils avaient vu descendre, était produit par des moyens trompeurs. Saladin, voulant constater l'imposture, fit éteindre la lampe que le feu du ciel avait allumée ; mais la lampe se ralluma aussitôt : il la fit éteindre une seconde et une troisième fois, et chaque fois elle se ralluma comme d'elle-même. Alors le sultan, confondu, s'écria dans un transport prophétique : *Oui, bientôt je mourrai, ou je perdrai Jérusalem!* Cette prédiction, dit Vinisauf, fut accomplie; car Saladin mourut au carême suivant.

L'armée de Richard, après avoir célébré les fêtes de Pâques sur les ruines d'Ascalon, se remit à relever les édifices de la ville, ce qui fut achevé en quelques jours. Pendant ce temps-là, les Français restaient inactifs à Tyr. « Ces Français qui disaient n'avoir été conduits en Orient que par des motifs de pure dévotion, après avoir déserté leur camp, répétaient des chansons d'amour et se livraient à toutes sortes de débauches avec les femmes. Le luxe de leurs habits annonçait des hommes efféminés; leurs manches étaient fermées par plusieurs agrafes; des cordons richement travaillés liaient leur ceinture, et pour ne pas laisser voir les plis de leur robe, ils se couvraient le devant d'un justaucorps. Ainsi ce qui devait être mis par derrière était mis par devant; c'est leur ventre et non point leurs épaules qu'ils couvraient de leurs manteaux. Autour de leur cou brillaient les pierres précieuses; leur front était paré de couronnes de fleurs. Ils maniaient les coupes et non les épées, et passaient les nuits dans les orgies; encore échauffés par le vin, ils couraient dans les lieux de prostitution. Quand par hasard ils trouvaient ces lieux fermés, les pélerins brisaient les portes, en proférant d'horribles juremens, selon la coutume des Français. »

Ce fut à cette époque que le prieur d'Herefort arriva d'Occident; il était envoyé par l'évêque d'Ely, chancelier d'Angleterre, qui l'avait chargé d'annoncer à Richard que son frère Jean troublait le royaume par ses intrigues et se disposait à s'emparer de la couronne. Ces nouvelles jetèrent le trouble dans l'esprit du roi; lorsqu'elles furent connues dans le camp, elles y répandirent l'incertitude et la douleur; car, au milieu des discordes qui divisaient les chrétiens, on craignait que le départ de Richard n'amenât la ruine de la Terre-Sainte. Le roi, ayant convoqué les principaux de l'armée, leur exposa la nécessité où il était de partir, et promit de laisser en Palestine trois cents chevaliers et deux mille fantassins d'élite. Il déclara qu'il laisserait à chacun la liberté de partir ou de rester. Les chefs, tout en déplorant la nécessité du départ du monarque anglais, proposèrent d'élire un roi qui pût rallier les esprits et faire cesser les dissentions. Guy de Lusignan était un prince faible; Conrad avait plus de capacité, et même de puissance; d'une voix unanime, on proposa de choisir Conrad. Richard s'étonna de la légèreté de ceux qui jusque-là s'étaient élevés avec violence contre le marquis, et qui voulaient maintenant l'avoir pour maître; néanmoins il consentit à tout, et envoya Henri de Champagne et deux autres députés à Conrad pour lui offrir la couronne de Jérusalem.

Le marquis, pendant ce temps-là, négociait avec Saladin; il s'était ligué avec le sultan contre l'armée chrétienne réunie à Ascalon. Saladin abandonnait au marquis de Tyr Sidon, Béryte, la moitié de Jérusalem, et la moitié du pays en deçà du fleuve. Malek-Adel s'était opposé en vain à cette convention, en vantant la loyauté de Richard, et en disant qu'on ne pouvait traiter avec personne sans l'agrément du roi d'Angleterre, qu'il regardait comme le meilleur des chrétiens et le plus excellent des hommes.

Le secret des négociations de Conrad avec Saladin fut découvert par Etienne de Tourneham; celui-ci rencontra les ambassadeurs du marquis de Tyr au moment où ils quittaient le sultan, qui était alors à Jérusalem. Gauthier ajoute que ces négociateurs, qui se couvrirent ainsi d'infamie, étaient Bélian d'Ibelin et Renaud de Sidon.

Lorsque les députés envoyés à Tyr eurent annoncé au marquis qu'il était élu roi du consentement de tous et de l'assentiment du roi Richard, lorsqu'ils l'eurent invité à venir à l'armée chrétienne, il ne put retenir sa joie, et, levant les mains au ciel, il fit cette prière à Dieu : « Seigneur, qui » m'avez créé et m'avez donné la vie, vous qui êtes le roi des » rois, permettez que je sois couronné, si vous m'en jugez » digne; sinon, ne permettez jamais que je sois élevé sur le » trône. » Sitôt que cette nouvelle se répandit dans la ville de Tyr, le peuple se livra à des transports de joie; chacun se prépara à célébrer la cérémonie du couronnement.

On se flattait de triompher enfin des musulmans : le courage des guerriers chrétiens, dit Vinisauf, était grand, mais le secours divin leur manquait. Le comte Henri retournait à Ascalon, lorsque le marquis fut assassiné à Tyr. On connaît les détails de cet assassinat commis par des émissaires du Vieux de la Montagne, qui avait jugé le marquis digne de mort, et qui avait ordonné à deux des siens de le tuer dans le temps qu'il avait marqué, comme il le fait pour tous ceux qu'il a condamnés; le marquis, avant d'expirer, recommanda à son épouse de veiller à la conservation de la ville de Tyr, et de ne la livrer qu'au roi Richard, ou à celui à qui le royaume reviendrait par droit d'héritage. Dans la confusion où cette mort mit les affaires, il s'éleva parmi les Français des voix qui osèrent accuser Richard de la mort du marquis. On ne se contenta pas de répandre cette calomnie dans la Terre-Sainte; on l'écrivit au roi de France, en lui annonçant que le roi d'Angleterre avait envoyé en Europe quatre assassins pour le tuer.

Lorsque le marquis eut été enterré, les Français demandèrent à sa veuve d'être mis en possession de la ville au

nom du roi de France. Isabelle répondit qu'elle ne remettrait les clefs de Tyr qu'au roi Richard, ajoutant que telle avait été la dernière volonté de son mari. Sur ces entrefaites, le prince Henri revint à Tyr, et, dès que le peuple l'aperçut, il crut que ce prince était comme envoyé de Dieu, et il le désigna sur-le-champ pour le souverain de Tyr. On vint supplier le comte de Champagne de recevoir la couronne et d'épouser la veuve de Conrad. Henri demanda à consulter le roi Richard; mais, lorsque les députés retournèrent au camp, ils n'y trouvèrent plus le roi d'Angleterre, qui était parti pour faire des courses dans le voisinage de Daroum et de Gaza.

Rien n'égale la bravoure qu'il déploya. Il n'avait jamais paru en Orient de guerrier qui fît autant de mal aux Sarrasins et qu'ils redoutassent plus que Richard : jamais un seul homme ne détruisit tant de Sarrasins dans les croisades.

La veille de Saint-Marc l'évangéliste, Richard était parti avec son armée pour se rendre à la forteresse de Gadida. N'ayant point rencontré d'ennemis et traversant des lieux déserts, il rencontra un sanglier qui parut s'opposer à son passage : cet animal furieux aiguisait ses défenses ou ses dents couvertes d'écume; ses soies étaient hérissées, ses oreilles droites : il semblait prêt à recevoir avec courage celui qui viendrait sur lui, ou à se précipiter lui-même sur son assaillant. Au cri que jeta le roi d'Angleterre, le sanglier resta immobile et parut le défier. Richard, la lance en arrêt, s'avance contre l'animal pour le percer : mais le sanglier, faisant un mouvement sur le côté, s'approcha du roi pour le saisir et le terrasser; il était d'une grosseur énorme et d'un aspect horrible. La lance de Richard ne put résister au coup qu'il lui porta; elle se brisa par le milieu. L'animal, devenu furieux par sa blessure, se jeta sur son agresseur, qui, n'ayant pas assez d'espace pour éviter le choc, piqua son cheval et sauta par-dessus la bête sans en être atteint. Toutefois les caparaçons du cheval furent arrachés par le sanglier, qui ne put s'approcher assez à cause de la moitié de la lance qui était restée dans sa poitrine. L'animal revint à la charge, et, après quelques assauts réciproques, le roi, en passant près du sanglier, lui enfonça son épée dans la gorge; le sanglier fut étourdi de ce coup, et Richard, revenant sur lui, le renversa à terre, et le donna à ceux qui le suivaient, comme une proie qu'on livre aux chasseurs.

Le mardi d'avant la fête de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, Roger de Glanville, venant de Blanche-Garde avec sa suite, rencontra devant les portes de Jérusalem quelques

Sarrasins qu'il fit prisonniers et qu'il amena au camp. Le mercredi suivant, le roi Richard en rencontra d'autres entre Blanche-Garde et Gaza; il en tua trois de sa main, et en fit cinq prisonniers qu'il envoya à Ascalon. Le jour même de la fête de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, et dans la nuit qui suivit, le roi étant à *Forbia* avec un petit nombre des siens, des Turcs, croyant le surprendre, vinrent de grand matin pour l'attaquer: mais le roi, se levant aussitôt, ne prit que son épée et son bouclier, et, allant au-devant des assaillans, il en tua trois, fit sept prisonniers et mit le reste en fuite. Des Templiers et des Turcopoles rencontrèrent près de Daroum un convoi d'orge dont ils s'emparèrent.

Pendant que le roi Richard était dans la plaine de Ramla, occupé à poursuivre les Sarrasins, les députés envoyés de Tyr arrivèrent et lui annoncèrent la mort de Conrad, l'élection du comte Henri, et la résolution de ce dernier de n'accepter la couronne que d'après le consentement du roi d'Angleterre, son oncle. « En apprenant la mort du mar- » quis, dit Vinisauf, Richard resta tout interdit; l'élection » de son neveu lui causa une joie qu'il ne put dissimuler. » *Puisque le destin inévitable*, s'écria-t-il, *a enlevé Conrad,* » *à quoi servirait la douleur qu'on montrerait de sa perte? Je* » *desire que mon neveu gouverne le royaume de Jérusalem* » *selon la volonté de Dieu. Quant à la veuve du marquis, je* » *ne conseille rien; car le marquis l'avait enlevée à son mari* » *vivant. Que le comte prenne possession du royaume; je lui* » *donne Ptolémaïs et ses dépendances, ainsi que Tyr et Joppé,* » *avec toute la Terre-sainte à reconquérir avec le secours* » *de Dieu*. Il recommanda ensuite aux députés de retourner » auprès de lui, et de lui dire de venir au plus tôt le joindre » avec les Français, pour faire la guerre aux musulmans. »

Quand les députés du comte Henri furent revenus à Tyr et qu'ils eurent fait connaître la réponse de Richard, la joie fut générale dans la ville; on pressa le comte d'épouser la veuve de Conrad; la marquise elle-même vint le trouver et lui offrit les clefs de la ville. Alors il céda aux instances des Français et des Anglais, et le mariage fut célébré solennellement en présence du clergé et du peuple. Vinisauf ajoute qu'on n'eût pas beaucoup de peine à persuader le comte, parce qu'il n'est pas difficile de faire faire à quelqu'un ce qu'il desire. Cette union convenait également aux Français et aux Anglais; car le comte Henri était à-la-fois neveu du roi de France et du roi d'Angleterre.

Le comte Henri ne tarda pas à se mettre en marche avec

ses troupes; il se rendit avec le duc de Bourgogne à Ptolémaïs. Ici Vinisauf parle de la réception pompeuse qu'on fit dans cette ville au nouveau roi de Jérusalem. Il fait, au sujet de l'élévation du comte de Champagne au trône de Godefroi, des réflexions que nous avons fait connaître dans notre VIII.ᵉ livre.

Le roi Gui se voyait sans royaume : mais Richard, touché de sa piété, et par égard pour la loyauté de son caractère, lui donna la souveraineté de l'île de Chypre, quoiqu'il eût vendu d'abord cette île aux Templiers ; Gui de Lusignan en devint roi, après l'avoir rachetée à ces chevaliers.

Cependant il arrivait sans cesse des députés qui venaient presser le roi Richard de retourner en Occident. Ce prince, d'ailleurs, n'était pas tranquille, lorsqu'il pensait à Philippe-Auguste, et s'appliquait ce proverbe : *N'a point un bon matin, qui a mauvais voisin.*

On se préparait dans l'armée à marcher contre Daroum ; tout-à-coup Richard part, accompagné de sa seule maison militaire, et, dans l'espace de quatre jours, il s'empare du château, qui avait dix-sept tours et qui était défendu par une nombreuse garnison. Lorsque le duc de Bourgogne et le comte Henri arrivèrent, ils virent flotter sur les tours l'étendard victorieux des chrétiens. Le château de *Forbia*, celui des *Figuiers*, celui des *Roseaux*, et plusieurs autres, furent également occupés par les soldats de Richard.

Le roi d'Angleterre était au château des *Roseaux*, lorsqu'il reçut un nouveau député, nommé *Jean d'Alençon*, qui vint l'informer d'une manière positive de la position alarmante de son royaume. Les opinions furent diverses dans l'armée, sur le parti qu'allait prendre Richard. Au milieu de l'incertitude des esprits, tous les chefs de l'armée, Français, Normands, Anglais, Poitevins, Manceaux, Angevins, Allemands, se réunirent, et firent le serment de ne point abandonner la sainte entreprise, soit que le roi partît, soit qu'il restât. Cette résolution fit une sensation agréable dans l'armée; riches et pauvres, grands et petits, tous manifestèrent leur joie; le camp fut illuminé une partie de la nuit; la foule des pélerins exprima ses sentimens par des danses, des banquets, des chansons. Richard seul, livré à de profondes méditations et à mille pensées contraires, ne partageait point l'allégresse publique. On entrait alors dans le mois de juin, et tous les croisés se préparaient à la guerre.

Le roi d'Angleterre vint camper sous les murs d'Hébron, près d'une vallée où naquit, dit-on, S.ᵗᵉ Anne, mère de la

Vierge Marie. L'armée eut beaucoup à souffrir, dans ce lieu, de la chaleur de la saison et de la piqûre de certaines petites mouches, semblables à des étincelles volantes, et qu'on appellait *cincenelles*. Tout le pays en était rempli : elles piquaient les mains, le cou, la gorge, le visage ; et leur piqûre occasionnait sur-le-champ une tumeur brûlante, en sorte que les pélerins ressemblaient à des lépreux. Toutefois, l'espérance d'aller bientôt assiéger Jérusalem soutenait le courage de l'armée, et rien ne pouvait affaiblir la joie que donnait cette espérance à tous les croisés.

Ce fut alors qu'un prêtre poitevin, nommé *Guillaume*, adressa un discours pathétique à Richard pour l'engager à rester en Palestine ; ce fut alors que le roi d'Angleterre dit au comte Henri, au duc de Bourgogne et aux autres chefs, qu'il ne partirait point pour l'Occident avant Pâques. Peu de temps après, un héraut d'armes annonça dans toute l'armée que le roi Richard restait en Palestine jusqu'au printemps suivant, ajoutant que chacun eût à se préparer pour marcher vers Jérusalem. Cette proclamation rendit les croisés à la joie ; tous tendaient leurs mains au ciel, en disant : « Dieu tout-» puissant, grâces vous soient rendues ! Le temps de la bé-» nédiction est arrivé ; tout ce que nous avons souffert n'est » plus rien, puisque nous allons délivrer la ville sainte. » Dès-lors les croisés ne songèrent plus ni à leurs maux ni à leurs fatigues, et la seule pensée de délivrer Jérusalem leur faisait braver tous les périls, tous les travaux et toutes les calamités de la guerre.

L'armée arriva d'abord à Blanche-Garde, à une journée d'Ascalon ; ensuite à *la tour des Soldats*, puis au château d'Arnaud, et à Betenoble, où elle se reposa quelque temps, attendant le comte Henri, que Richard avait envoyé à Ptolémaïs pour en amener les guerriers qui s'y trouvaient.

Pendant ce temps, Richard fit plusieurs excursions dans les montagnes de la Judée. Dans une de ces excursions, il parvint à la fontaine d'Emmaüs, et poursuivit les ennemis jusque dans un lieu d'où il aperçut les tours de Jérusalem.

Jérusalem était alors remplie d'épouvante. Si Richard, dit Vinisauf, se fût avancé avec son armée, les Turcs auraient abandonné la ville aux chrétiens. Tous les musulmans fuyaient, sans être retenus ni par les promesses ni par les menaces de Saladin. Saladin lui-même, ajoute le chroniqueur, fit venir son meilleur cheval, et prit la fuite, redoutant l'arrivée de Richard.

Dans un des petits combats qui eurent lieu alors, un

chevalier hospitalier fit une action mémorable, qui l'aurait couvert de gloire, s'il n'eût violé la règle de son ordre; il se nommait *Robert de Bruges :* abandonnant son rang, il se précipita seul sur les ennemis, dont il abattit le chef d'un coup de lance. Après cette belle action, le grand-maître de l'Hôpital, nommé *Garnier*, ordonna à Robert de Bruges de mettre pied à terre et de s'en retourner au camp pour y garder les arrêts. Le chevalier obéit, et alla, loin du combat, attendre dans sa tente de nouveaux ordres.

Cependant les Sarrasins continuaient à inquiéter les croisés, et cherchaient à les surprendre dans les chemins et dans les lieux écartés. Henri avait fait partir un convoi de vivres pour l'armée : Ferri de Viane le conduisait. Comme ceux qui devaient l'escorter, s'en étaient éloignés, les Turcs s'avancent afin de l'intercepter. Un chevalier nommé *Baudouin*, qui était resté presque seul, fut bientôt accablé par le nombre des ennemis. Il fut renversé plusieurs fois de cheval, et, perdant tout son sang, il s'écria, au milieu du péril : *A moi, Manassès de Lille !* Celui-ci accourut, et fut à son tour renversé; cette élite de guerriers allait succomber, lorsque Dieu envoya à leur secours le comte de Leicester. Les Turcs prirent enfin la fuite. Cette affaire, quoique glorieuse pour les chrétiens, montrait néanmoins combien il leur était difficile d'assurer leurs communications avec les villes maritimes.

L'armée était depuis un mois à Betenoble, sans qu'on eût livré aucun combat décisif, et qu'on fît des préparatifs sérieux pour le siége de Jérusalem. Les croisés recommencèrent leurs plaintes : « Seigneur Dieu, disaient-ils, qu'arrivera-t-il » de nous ! n'irons-nous donc pas encore à Jérusalem ! » Le roi et les principaux de l'armée se rassemblèrent pour délibérer sur ce qu'on allait faire.

Les Français demandaient avec instance qu'on marchât vers Jérusalem. Richard leur répondait que leur volonté n'était pas raisonnable. « Tant que je serai le chef de cette » entreprise, disait-il, je ne ferai rien qui puisse m'attirer la » honte. Si vous voulez aller à Jérusalem, je vous y accom- » pagnerai, mais je ne vous y conduirai pas. Saladin sait » quelles sont nos forces; s'il descend avec son armée dans la » plaine de Ramla, s'il intercepte les routes, s'il arrête nos » convois, que deviendrons-nous devant Jérusalem ? Notre » petite armée ne pourrait suffire à entourer la ville. Je suis » responsable des malheurs qui peuvent arriver. Il y a bien » des gens ici, et même en France, qui voudraient me voir

» faire une imprudence, afin de me la reprocher. Nous ne
» connaissons point le pays : consultons les indigènes, qui
» ont intérêt à recouvrer leurs domaines, et faisons ce qu'ils
» nous diront ; consultons les Hospitaliers et les Templiers,
» et ils nous apprendront si nous devons aller assiéger Jé-
» rusalem, ou si nous devons diriger nos efforts contre
» Béryte, Damas ou le Caire. »

Sur l'avis de Richard, on convint unanimement de choisir vingt personnes, qui décideraient de ce qu'on devait faire ; on convint en même temps qu'on exécuterait fidèlement ce que ces vingt personnes auraient résolu. On choisit cinq Templiers, cinq Hospitaliers, cinq Français et cinq Syriens. On regrette de n'avoir aucune notion sur les débats qui durent s'élever dans ce conseil suprême ; on sait seulement que les Français opinèrent pour le siége de Jérusalem : mais leur avis ne prévalut point, et la majorité décida qu'on devait aller assiéger le Caire. Quand la résolution fut prise, tous les chefs de l'armée française déclarèrent qu'ils n'iraient point en Égypte ; Richard essaya de les persuader, en leur promettant de leur prêter sa flotte, de leur fournir des vivres, des armes, et même de l'argent.

A cette époque, quelques Syriens que le roi payait pour lui faire connaître les mouvemens de l'ennemi, vinrent l'avertir qu'une riche caravane arrivait d'Égypte et se rendait à Jérusalem. Richard rassembla aussitôt l'élite de ses guerriers, à laquelle se joignirent les Français. Cette troupe intrépide quitta le camp, marcha toute la nuit à la clarté de la lune, et le lendemain, au point du jour, elle arriva sur le territoire d'Hébron, dans un lieu où la caravane s'était arrêtée avec son escorte. Les balistaires et les archers commencèrent le combat. Les guerriers sarrasins, au nombre de deux mille, se rangèrent par bataillons au pied d'une montagne, tandis que la caravane, retirée à l'écart, attendait l'issue de la bataille. Richard fondit, à la tête des siens, sur les musulmans, qui furent ébranlés au premier choc, et *qui s'enfuyaient comme des lièvres que des chiens poursuivent.* Les Français firent admirer leur bravoure ; l'amour du butin faisait de chaque soldat un héros. Le roi se fit remarquer entre tous les autres : il était monté sur un cheval très-haut ; sa lance, qui portait par-tout des coups terribles, s'étant brisée, il tira son épée, s'élançant de tous côtés, et renversant, comme la foudre, tout ce qui se présentait à ses coups. De toutes parts, les chrétiens firent un horrible carnage des musulmans. La caravane fut enlevée : ceux qui la gar-

daient, vinrent se livrer eux-mêmes; ils amenaient les chevaux et les chameaux avec leurs bagages, les mulets et les mules qui portaient des richesses de toute espèce, de l'or, de l'argent, des manteaux de soie, de la pourpre, toute sorte d'ornemens pour les vêtemens, des armes, des traits, des cuirasses appelées *gasiganz*, des couteaux pointus et ouvragés, des pavillons, des tentes magnifiques, du biscuit, du froment, de l'orge, de la farine, des médicamens, des bassins, des outres, des marmites d'argent, des candélabres, du poivre, du cinnamome, du sucre, de la cire, de l'argent monnayé en grande quantité, et tant d'autres choses précieuses, qu'on disait que jamais, dans aucun combat, on n'avait fait un si riche et si immense butin.

Les Francs victorieux eurent beaucoup de peine à réunir les chameaux et les dromadaires, qui fuyaient dans les campagnes; lorsqu'on les eut atteints, on estima qu'ils étaient au nombre de quatre mille sept cents: il y avait tant d'ânes et de mulets, qu'on ne pouvait les compter. Dix-sept cents cavaliers sarrasins avaient été tués dans le combat.

Richard et sa troupe revinrent avec leur butin jusqu'à Bethaven, à quatre milles de Jaffa: ce fut là que se fit le partage. On arriva le lendemain à Ramla. Le comte Henri y était venu avec son armée; tous ensemble se rendirent à Betenoble. Là, on se livra de nouveau à tous les transports de la joie. Le roi distribua aux guerriers ses chameaux, qui étaient les plus beaux qu'on eût jamais vus. Il les distribua également entre ceux qui avaient été de l'expédition et ceux qui étaient restés sous la tente; on le comparait pour cela au roi David, qui récompensait ceux qui allaient au combat et ceux qui restaient aux bagages. Les ânes furent distribués à tous les valets de l'armée: on fit des pâtés avec la chair des jeunes chameaux; et tous les croisés en mangèrent avec plaisir, parce que la viande de chameau est blanche et agréable. Cependant les plaintes de l'armée ne tardèrent pas à recommencer: on se demandait pourquoi l'on n'allait pas à Jérusalem, et pourquoi l'on ne profitait pas de la terreur inspirée aux Sarrasins. Le conseil qu'on avait nommé pour prendre une résolution, opposait toujours au vœu de l'armée plusieurs raisons; entre autres, la disette d'eau, que les hommes et les bêtes de somme ne pourraient supporter, au temps de la Saint-Jean, où la chaleur dessèche tout, sur-tout dans le pays montueux de Jérusalem: la fontaine de Siloé ne pouvait suffire à une armée.

La résolution du conseil étant connue définitivement de

l'armée, elle y causa une grande désolation. On commença à maudire le temps qu'on avait passé dans ce pays, et l'espoir qu'on avait conçu d'aller plus loin. Les guerriers chrétiens disaient qu'ils n'avaient desiré vivre jusque-là que pour reconquérir la ville sainte et l'arracher aux mains des barbares. « Mais Dieu, dit Vinisauf, est un juge équitable, et » punit les vices et les mauvaises pensées des hommes. » Le chroniqueur part de là pour reprocher aux Français leur légèreté et leur inconstance. « Lorsque l'armée s'arrêtait le soir » dans un endroit, les Français se réunissaient entre eux et » affectaient de se séparer des autres. Ils se livraient en outre » à des plaisanteries et à des saillies mordantes, qui donnaient » lieu à des scènes fâcheuses. Ils ne cessaient de vanter leur » supériorité ; personne n'avait de la bravoure auprès d'eux. » Le duc de Bourgogne, d'un esprit caustique et jaloux, fit » des chansons que la pudeur et l'esprit des convenances » devaient l'empêcher de faire connaître; il ne respectait pas » même les femmes dans ses satires. Richard y répondit par » d'autres chansons où il se moquait du duc de Bourgogne. » Vinisauf remarque, à ce sujet, que tous les guerriers ainsi troublés par la discorde et par l'insubordination ne ressemblaient point à Boémond, à Tancrède, à Godefroi, dont les victoires et les belles actions seront toujours célèbres, et dont Dieu récompensa la parfaite soumission à ses volontés, en couronnant leurs travaux, et en les rendant dignes du respect de la postérité.

Après l'enlèvement de la caravane, l'armée resta quelques jours à Betenoble, impatiente du repos, et désolée de ne pas recevoir le signal pour aller plus loin. Lorsqu'on donna l'ordre de revenir vers Jaffa, l'affliction des croisés fut telle, qu'on n'en avait jamais vu de pareille dans une armée. Les Turcs profitèrent de ce désespoir et des désordres qu'il entraînait, pour tomber sur les derrières de l'armée. Les périls ne pouvaient réunir les esprits ; car, lorsque l'armée vint camper entre Ramla et Saint-George, les Français campaient à la gauche, et le roi Richard avec les siens, à la droite. Ce fut alors qu'un grand nombre de croisés quittèrent les drapeaux, et se retirèrent les uns à Jaffa, les autres à Ptolémaïs, quelques-uns à Tyr.

Cet état de l'armée chrétienne fut bientôt connu de Saladin ; une foule de musulmans vinrent se réunir sous les étendards du sultan.

Richard, se voyant abandonné par la plupart des croisés, ne songea plus qu'à obtenir une trève de Saladin. Le sultan

ne voulut y consentir que sous la condition qu'Ascalon serait démoli. Richard, pour toute réponse, envoya les Templiers et les Hospitaliers pour raser la forteresse de Daroum et mettre une garnison dans Ascalon. Les débris de l'armée chrétienne continuèrent tristement leur route vers Jaffa, et Richard se rendit à Ptolémaïs.

Saladin résolut alors de diriger ses forces contre Jaffa. Il arriva devant cette ville avec vingt mille hommes de cavalerie et une foule innombrable de fantassins, qui couvraient la terre comme des sauterelles. Parti de Jérusalem le dimanche d'avant la fête de Saint-Pierre-ès-liens, il arriva le lundi devant Jaffa, et commença le siége. Chaque jour on livrait des assauts : le vendredi, une porte de la ville fut abattue; les Turcs entrèrent dans la place et poursuivirent les chrétiens jusqu'à la citadelle; ils pénétrèrent dans les maisons, et commirent d'horribles cruautés sur les malades qu'ils y trouvèrent; ils massacrèrent un nombre infini de chrétiens, qu'on regarda comme des martyrs. Les musulmans, après avoir pillé et dévasté la ville, allèrent attaquer la citadelle : l'attaque dura tout le jour; et les chrétiens étaient sans espoir, lorsque le patriarche nouvellement élu fit demander à Saladin par Malek-Adel, frère du sultan, qu'il accordât jusqu'au lendemain matin une trève, à la condition que si, avant la neuvième heure, il ne venait pas de secours aux assiégés, chacun de ceux qui restaient dans la tour, paierait, pour se racheter, les hommes, dix besans d'or; les femmes, cinq; les enfans, trois. Le patriarche s'offrait lui-même en otage, et comme garant de l'observation du traité, avec quelques personnages de marque, qui resteraient captifs jusqu'au lendemain à la neuvième heure. Saladin consentit à cet arrangement. Tous ces otages furent livrés et conduits à Damas.

Les assiégés avaient envoyé des députés à Richard; ces députés trouvèrent le roi d'Angleterre faisant les préparatifs de son départ pour l'Occident. Huit de ses vaisseaux avaient reçu l'ordre de faire voile vers Béryte, comme pour menacer cette ville. Les députés parurent devant Richard en déchirant leurs habits, et lui annoncèrent le désastre de Jaffa. Le roi les écouta, et leur dit : « Vive Dieu ! je partirai » et je ferai ce que je pourrai. » Il donne des ordres pour que l'armée se prépare à une nouvelle expédition. Le duc de Bourgogne refusa de marcher. Les Templiers, les Hospitaliers, plusieurs autres guerriers, se rendirent par terre à Césarée; le roi monta sur ses vaisseaux, accompagné de quelques-uns des siens. Ceux qui partirent pour Césarée,

furent arrêtés dans leur marche, tous les chemins étant interceptés par les musulmans. La flotte ayant été retenue à la hauteur de Caïphas par les vents contraires, Richard s'affligea de ce retard, et dit en soupirant : « Seigneur Dieu, » pourquoi nous retenez-vous? Voyez, je vous en conjure, » la dure nécessité où nous nous trouvons, et la pieuse vo- » lonté de nos cœurs. » Le roi eut à peine parlé, qu'un vent favorable souffla en poupe, et poussa la flotte vers le port de Jaffa : on était alors au milieu de la nuit. Le lendemain samedi, la garnison de la tour devait se rendre à Saladin à la neuvième heure. Dès le lever du jour, les Turcs sans foi exigèrent des assiégés qu'ils leur payassent le prix de la rançon convenu. A mesure que ceux-ci payaient les besans promis, les Turcs leur coupaient la tête et les jetaient dans un fossé. Il y en avait déjà sept ainsi décapités, lorsque ceux qui restaient, s'en étant aperçus, furent saisis d'horreur et d'effroi, et commencèrent à pousser des cris lamentables : pour gagner quelques momens de vie, ils se retirèrent tous dans l'intérieur de la tour en répandant des larmes amères et en implorant la miséricorde divine. La flotte du roi était dans le port, et les guerriers, couverts de leurs armes, se préparaient à combattre. Les Turcs, voyant que les chrétiens se disposaient à passer des vaisseaux dans les barques, se précipitent en foule sur le rivage pour empêcher le débarquement, et font pleuvoir une grêle de traits. Les cavaliers turcs s'avancent même dans la mer aussi loin qu'ils peuvent, et cherchent à éloigner les Francs. Le roi Richard, réunissant les chefs de sa troupe, leur parla en ces termes : « Braves compagnons, que nous » reste-t-il à faire? Ne débarquerons-nous pas sur ce rivage » occupé par une troupe de lâches? Croirons-nous nos vies » plus précieuses que celles de nos frères qui vont périr sans » nous? Quel est votre avis? » Quelques-uns répondirent à ce discours que c'était en vain qu'on voulait avancer, qu'il était impossible de délivrer ceux qui restaient dans Jaffa, et que le débarquement paraissait impossible au milieu de tant d'ennemis.

Richard, qui portait par-tout les yeux, aperçut alors un prêtre qui, se jetant de la rive dans la mer, venait à lui en nageant. Lorsqu'il eut été reçu dans la barque du roi, le prêtre lui dit, le cœur ému et l'esprit agité : « O grand roi, ceux qui » restent dans la tour et qui soupirent après votre arrivée, » voyant le glaive de l'ennemi suspendu sur leur tête, prêts » à être immolés comme des brebis sans défense, vont » périr, si Dieu ne vient à leur secours par votre moyen. —

» Est-ce qu'il n'y a personne pour les secourir, reprit Richard, » ni aucun lieu de retraite pour eux ? — C'est devant cette » tour, répliqua le prêtre, qu'ils vont être entassés après » avoir été immolés. » A ces mots, le roi, élevant la voix, dit : « Si Dieu, au nom duquel nous sommes venus ici, le » veut, nous mourrons avec nos frères. Périsse celui qui » ne s'avancera pas avec nous ! » Il fit aussitôt tourner ses barques vers la terre, et, le premier, se jetant dans la mer jusqu'à la ceinture, il atteignit la rive. Il fut suivi de Geoffroi du Bois et de Pierre de Pratelles. Tous les autres, s'élançant dans les flots, fondirent avec impétuosité sur les Turcs qui couvraient le rivage. Le roi, avec la baliste qu'il tenait à la main, les renversait çà et là ; et ceux qui l'accompagnaient, imitaient son exemple. A la vue de Richard, les musulmans avaient perdu leur courage. Les chrétiens, rassemblant des tonneaux, des planches et des débris de navires, se font une espèce de retranchement, où se placent des balistaires et d'autres guerriers pour écarter les Turcs, qui, ne pouvant plus résister, remplissaient la rive de leurs cris et de leurs hurlemens.

Le roi pénétra alors dans la ville, où trois mille Sarrasins se livraient au pillage. Par ses ordres on éleva ses bannières, afin qu'elles fussent vues des chrétiens qui étaient dans la tour. Cette vue ranima leur courage ; ils prennent leurs armes, descendent de la tour, et volent au-devant du roi. L'armée des Turcs se trouble : le roi, toujours l'épée à la main, fond sur les ennemis, les renverse à droite et à gauche ; il se fait auprès de la tour un grand carnage ; les places publiques sont couvertes de cadavres des musulmans. Richard poursuit les fuyards hors de la ville, afin, dit la chronique, qu'on ne pût pas dire qu'il avait épargné les ennemis du Christ, que Dieu avait livrés entre ses mains.

Richard n'avait avec lui que trois cavaliers. « Non, dit » Vinisauf, les temps anciens n'ont pas été témoins d'un tel » prodige. » Saladin, ayant appris ce qui venait de se passer, fut saisi de frayeur, et, levant ses tentes, s'enfuit comme un lièvre timide. Richard poursuivit les Sarrasins jusqu'à deux milles de Jaffa, et vint placer sa tente dans le lieu où Saladin avait eu la sienne quelques heures auparavant. « Ainsi, » avec le secours de Dieu, dit Vinisauf, l'armée turque fut » repoussée et mise en fuite par une poignée de chrétiens. »

Saladin convoqua ses principaux émirs, et leur adressa ses plaintes sur cette défaite. Un des émirs lui répondit : « L'armée chrétienne n'est pas telle que vous la croyez ; elle

» manque de bêtes de somme ; elle n'a point de chevaux, » excepté trois, que Richard a trouvés dans Jaffa : on peut » aisément s'emparer de sa personne ; car il est maintenant » couché seul dans sa tente, se reposant de ses fatigues. Celui » qui le saisira, mettra fin à la guerre. » Un cri unanime s'éleva alors parmi les Turcs sur l'opprobre éternel que venait de subir l'armée des musulmans, qui avait été dissipée par un si petit nombre d'ennemis, et qui s'était laissé enlever Jaffa, conquise par des milliers d'hommes ; on murmurait, on frémissait de honte et de rage.

Les Turcs qui étaient entrés dans Jaffa, avaient massacré tous les chrétiens malades. Ils avaient tué un nombre infini de cochons qu'ils y avaient trouvés. Les musulmans ont le cochon en horreur, et le regardent comme un animal immonde, parce qu'on dit que des cochons ont dévoré Mahomet. Les Turcs avaient entassé pêle-mêle les cadavres des chrétiens avec ceux des porcs, pour témoigner l'aversion qu'ils avaient pour les uns et pour les autres.

Le lendemain, le roi Richard s'occupa de faire relever les murs de Joppé : on se contenta de réparer les brèches avec des pierres sans chaux ni ciment ; ce travail dura trois jours. Le roi campait hors de la ville. Bientôt il se rassembla une armée innombrable de Turcs : quelques guerriers musulmans formèrent le projet de surprendre Richard dans sa tente pendant la nuit. Le roi n'avait pu réunir autour de lui que quarante-cinq chevaliers, quelques fantassins, des balistaires et des archers, quelques Génois et quelques Pisans. Toute cette troupe ne s'élevait pas à deux mille hommes. La chronique donne le nom de *Menelons* et de *Cordives* aux guerriers musulmans qui se disposaient à enlever Richard. Lorsqu'ils approchaient du camp, ils se disputèrent entre eux pour savoir qui combattrait à pied et qui combattrait à cheval. Pendant que ce débat durait, les ténèbres de la nuit commençaient à se dissiper ; à la lueur de l'aurore, un Génois sorti du camp les aperçut, et rentra en criant : *Aux armes ! aux armes !* Le roi Richard s'éveille tout-à-coup, saute de son lit, endosse sa cuirasse : déjà les musulmans accouraient en foule ; les guerriers chrétiens eurent à peine le temps de se vêtir. Les Sarrasins pénétraient dans le camp : les chrétiens n'avaient que dix chevaux, trouvés au hasard et peu exercés au combat. Le roi monte un de ces chevaux ; les autres sont montés par le comte de Leicester, Barthélemi de Mortemar, Raoul de Mauléon, André de Chavigni, Giraud de Furnival, Roger de Saci, Guillaume de

l'Étang, Hugues de Villeneuve, Henri le Teutonique, porte étendard. La petite armée des chrétiens est rangée par bataillons : à chaque bataillon Richard donne un commandant pour exciter le courage des soldats. On plaça quelques guerriers du côté de la mer; on en plaça aussi à gauche, du côté de l'église de Saint-Nicolas, où s'étaient portés les Turcs : les Pisans et les Génois furent postés à l'entrée des jardins qui entouraient la ville.

Les Turcs fondent sur le camp en poussant des cris et des hurlemens horribles; ils lancent en même temps une grêle de traits et de javelots. Les chrétiens se disposent à recevoir comme ils peuvent le choc des infidèles : ils mettent le genou droit en terre, afin d'être plus fermes, et, s'appuyant sur le pied gauche, de leur main gauche ils tiennent leurs boucliers étendus; de la main droite ils fixent leurs lances en terre, en les inclinant et en présentant la pointe aux ennemis. Richard plaça un balistaire entre deux guerriers protégés par leurs boucliers; un autre soldat était chargé de disposer la baliste, en sorte que l'office de l'un était de tenir la baliste tendue, et celui de l'autre, de lancer les traits.

L'armée étant ainsi disposée, selon que le temps et le petit nombre le permettaient, le roi parcourut les rangs, exhortant les soldats à la constance. « Opposez une ame in-» trépide au danger, leur dit-il, et vous sortirez vainqueurs » du combat. Ici il n'y a pas moyen de fuir : les ennemis » occupent toutes les issues; tenter la fuite, c'est courir à la » mort. Recevez avec reconnaissance la couronne du mar-» tyre qui nous attend; mais, avant de mourir, vengeons » notre mort, et rendons grâces à Dieu pour la faveur qu'il » nous accorde de mourir pour lui. »

Richard avait à peine prononcé ces paroles, que l'ennemi marche sur sept colonnes, dont chacune avait près de mille cavaliers. Les chrétiens, appuyant fortement le pied droit sur le sable et restant immobiles, présentent la pointe de leurs lances. S'ils s'étaient un moment ébranlés, tout était perdu. Lorsque la première ligne des musulmans arrive en présence des chrétiens, elle s'arrête, puis recule sans oser les attaquer. Alors une grêle de traits tombe sur eux, et tue les hommes et les chevaux. La seconde ligne ennemie s'avance à son tour, et recule de même en voyant l'attitude des chrétiens. Plusieurs fois les Turcs vinrent, poussés comme par un tourbillon, dans l'intention de dissiper l'armée des fidèles; mais, lorsqu'ils étaient près d'en venir aux mains, ils détournaient leurs chevaux et s'éloignaient.

Alors le roi Richard et ceux qui avaient des chevaux, se portent avec violence sur le plus épais des ennemis; le désordre se met dans les rangs des Sarrasins. Le roi, dans son attaque impétueuse, avait traversé les bataillons musulmans; il se retourne, et, voyant Leicester renversé de cheval, il revient pour le secourir. Un combat terrible s'engage autour de Richard : les Turcs accourent de toutes parts; ils en voulaient sur-tout au roi, dont ils préféraient la mort à celle de mille autres chrétiens. Comme, au milieu de la mêlée, on entraînait Raoul de Mauléon, Richard se dégage lui-même, pique son cheval, court vers Raoul et le délivre. Le héros anglais se portait de tous côtés à-la-fois; son épée foudroyante immola une foule d'ennemis : aux uns, il fendait la tête jusqu'aux dents; aux autres, il abattait le bras ou la cuisse. Vinisauf ajoute qu'il mania son épée avec tant de violence, que la peau de sa main droite se fendit.

Au milieu du combat, on voit tout-à-coup arriver un écuyer de Malek-Adel, prince magnifique, et comparable aux plus grands princes, s'il avait connu la foi chrétienne. Malek-Adel envoyait au roi d'Angleterre deux chevaux arabes, en le priant de les recevoir, et de s'en servir dans un moment où il paraissait en avoir tant de besoin. Il le priait en même temps, si Dieu le faisait échapper au danger, de se souvenir de ce service. Richard reçut ce présent, et en exprima sa reconnaissance en disant que, dans la nécessité pressante où il se trouvait, il accepterait plusieurs chevaux semblables de son plus mortel ennemi.

Le combat se renouvela ensuite : un grand nombre de Turcs accoururent; la terre était couverte de leurs flèches. Tout-à-coup un grand cri parti de Jaffa vint annoncer à Richard que les Sarrasins avaient pénétré dans la ville, et que les nôtres qui en gardaient l'entrée, n'avaient pu leur résister. Aussitôt le roi court avec deux cavaliers et quelques balistaires vers le point menacé : il rencontre sur une place de la ville trois émirs turcs avec une escorte nombreuse; il fond sur eux, tue les cavaliers, enlève deux chevaux, et met l'ennemi en fuite. « Les Turcs, dit Vinisauf, étaient si effrayés à l'aspect » de Richard, qu'ils se dispersaient de tous côtés, *cherchant* » *une issue là où il n'y en avait point.* » Le roi fit barricader les brèches, et plaça des gardes pour préserver la ville d'une nouvelle surprise.

Après avoir fait ces dispositions, Richard se porte sur le rivage de la mer, et, par ses exhortations, ramène au combat ceux qui avaient fui. Il laisse à chaque vaisseau cinq gardes,

et retourne avec le reste au secours de l'armée, qui se battait toujours. Il se précipite avec tant de violence sur les Turcs, que ceux même qui avaient jusque là conservé leurs rangs, cèdent au torrent qui les entraîne. Les Turcs faisaient d'incroyables efforts pour accabler le roi. Richard, sans s'occuper du nombre de ses ennemis, les enfonce, et disparaît au milieu de l'armée musulmane : les chrétiens ne savent plus ce qu'il est devenu; ils s'écartent les uns des autres pour le chercher, et peu s'en fallut que l'armée ne se débandât. Le roi était entouré de milliers d'ennemis, et combattait toujours. « Ici la main de l'écrivain s'arrête, dit Vinisauf, et » l'esprit du lecteur est confondu. Non, ajoute-t-il, ce que » la fable raconte d'Antée; l'histoire, d'Alexandre; la Bible, » de Judas Machabée, n'approche point des exploits de Ri» chard dans cette journée. Le fameux Roland est obligé » de céder au roi d'Angleterre la palme de la bravoure. Au » milieu du champ de bataille, ce héros restait invincible et » invulnérable; il valait lui seul une armée, et le danger » redoublait ses forces. »

Entre plusieurs exploits par lesquels il se signala dans ce jour, on doit remarquer le combat qu'il eut à soutenir avec un émir qui surpassait tous les musulmans par sa taille et par l'éclat de ses armes : cet émir, au regard farouche, au front menaçant, reprochait aux Turcs leur peu de courage; il pique son cheval, et se précipite à la rencontre de Richard : celui-ci l'attend, pare les coups qu'on lui porte, et, levant sa hache danoise, il abat la tête, l'épaule et le bras droit de son adversaire. A cette vue, les Turcs restent sans force; ils s'éloignent à l'envi de Richard, et se contentent de lancer de loin leurs javelots. Le roi, ainsi débarrassé de la foule des ennemis, revient auprès des siens, qui le croyaient mort. « Le corps de Richard, couvert de » flèches, ressemblait, dit Vinisauf, à une pelote couverte » d'aiguilles; une foule de traits couvraient également les » caparaçons de son cheval. »

Le combat dura depuis le matin jusqu'au soir; on aura peine à croire à tant de prodiges. Richard et ses compagnons d'armes firent de si grands exploits, que *les ennemis qui en furent témoins en avaient les cheveux hérissés.* « On ne peut » douter, ajoute la chronique, que les chrétiens n'aient été se» courus par la miséricorde divine, lorsqu'on sait que dans cette » journée ils ne perdirent que deux des leurs. » Nous osons à peine répéter ici, d'après Vinisauf, qu'on trouva dans la plaine les cadavres de quinze cents chevaux et de neuf mille Turcs.

La corruption des cadavres fit naître une dangereuse épidémie dans l'armée chrétienne. Richard tomba malade ; ce fut alors que Saladin lui écrivit qu'il allait venir avec ses Turcs s'emparer de lui, pourvu qu'il attendît son arrivée. Richard lui répondit sur-le-champ qu'il ne devait pas douter qu'il ne l'attendît, tant qu'il pourrait se tenir debout, le courage d'un roi ne pouvant jamais être abattu par l'adversité. Cependant le roi fit avertir les croisés qui se trouvaient à Ptolémaïs et à Césarée. Les Français et plusieurs autres ne voulurent pas venir. Alors Richard songea à conclure une trève avec les musulmans.

Le roi fit assembler quelques chefs, et leur dit qu'il allait se retirer à Ptolémaïs pour se faire guérir. Tous ceux qu'il avait convoqués ne furent point d'avis qu'il se retirât, et menacèrent de se retirer eux-mêmes. Comme Richard persistait, ils abandonnèrent la garde du camp et s'éloignèrent du roi. Le roi resta seul ; son esprit était inquiet et troublé : enfin il fit publier que ceux qui étaient venus à son secours, allaient recevoir la paie qu'il leur avait promise. Il se présenta deux mille fantassins et quinze cents cavaliers. Enfin il écrivit à Malek-Adel, prince généreux, et qui, selon la chronique, avait une grande estime pour lui, le conjurant de lui faire obtenir de Saladin une trève aux conditions les plus honnêtes. Saladin lui envoya des conditions qu'il accepta. (Nous les avons rapportées dans notre VIII.e livre.) « Richard, » dit Vinisauf, ne pouvait espérer un meilleur traité ; quiconque pensera autrement, ajoute-t-il, sera convaincu de » mauvaise foi. »

Le roi Richard se fit transporter comme il put à Caïphas, pour prendre soin de sa santé toujours plus altérée. Il se plaignit par ses ambassadeurs auprès de Saladin, de ce qu'on lui prêtait parmi les émirs le dessein de revenir bientôt en Asie avec des forces nouvelles, et de ne faire ainsi la paix que pour chercher les moyens de recommencer la guerre. Saladin répondit, en disant qu'il avait toute confiance dans sa loyauté ; le sultan ajouta que, s'il perdait Jérusalem, il aimait mieux que cette ville tombât entre les mains de Richard qu'entre les mains de tout autre prince. « Combien » l'esprit des hommes est aveugle ! s'écrie à ce sujet Vinisauf. » Pendant qu'ils disposent de l'avenir, ils ignorent ce que » le lendemain leur prépare. » (Quelques mois plus tard, Saladin mourut, et Richard était dans les fers.)

Cependant les Français revenus à Acre, qui se disposaient à retourner en Occident, et qui blâmaient la trève, voulurent

se préparer alors à achever leur pélerinage, en allant visiter le tombeau du Seigneur. Le roi, qui n'avait pas oublié qu'ils avaient refusé leur secours à Joppé, sachant qu'ils demandaient un sauf-conduit pour aller à Jérusalem, envoya des députés à Saladin et à son frère, pour les prier de ne permettre à personne de faire le voyage sans avoir obtenu des lettres de lui ou du comte Henri. Les Français furent vivement contrariés et troublés; mais, voyant qu'ils restaient inutilement dans le pays, ils retournèrent en Occident tout honteux. Quand le roi sut que la plus grande partie des Français qui disaient du mal de lui, était partie, il répéta ce proverbe : *Chassez le moqueur, et la moquerie s'en ira aussi.*

Richard fit publier ensuite un édit portant que ceux qui voudraient aller visiter le Saint-Sépulcre, seraient tenus d'apporter une offrande pour aider à la reconstruction des murs de Joppé. On partagea en trois caravanes ceux qui devaient se rendre à Jérusalem; chacune d'elles eut un chef. André de Chavigni commandait la première; Raoul de Deissum, la seconde; Hubert évêque de Salisbury, la troisième. La première courut quelques dangers, n'ayant point de sauf-conduit. Les Turcs, irrités, lançaient aux pélerins des regards menaçans; les plus braves en furent effrayés. « Ils » auraient mieux aimé, dit notre chroniqueur, être alors à » Tyr ou à Acre que sur le chemin de Jérusalem. » Les Turcs se rassemblèrent et coururent auprès de Saladin, le suppliant de leur permettre une juste vengeance contre les chrétiens, qui avaient fait massacrer leurs frères. Saladin, ayant assemblé son conseil, décida que les chrétiens iraient et viendraient sans obstacle. Le sultan ordonna même à ses soldats d'accompagner les pélerins à Jérusalem, et de les protéger encore à leur retour. Malek-Adel ou Saphadin fut chargé de faire exécuter à cet égard les ordres de Saladin. La première caravane visita librement le Saint-Sépulcre, et revint pleine de joie à Acre.

La seconde troupe, sous la conduite de Raoul de Deissum, arriva ensuite. « Comme on avait donné des ordres, nous » passâmes sans obstacle, dit Vinisauf, qui faisait partie de » cette caravane. Arrivés à la vue de Jérusalem, ajoute-t-il, » nous fléchîmes le genou, et nous rendîmes humblement » grâces à Dieu. Ceux qui étaient à cheval nous devancèrent » pour satisfaire leur empressement d'adorer le tombeau » du Sauveur. Ils se vantèrent d'avoir vu et adoré la vraie » croix que leur montra Saladin, qui la retenait depuis la

» bataille de Tibériade. Pour nous autres piétons, nous vîmes » ce que nous pûmes, et nous saluâmes le monument du » Seigneur, où nous déposâmes plusieurs offrandes; mais, » comme ces offrandes étaient enlevées par les Sarrasins, nous » distribuâmes les autres à ceux des Francs et des Syriens que » nous vîmes réduits en servitude. » Vinisauf parle ensuite des lieux saints que visita la caravane, et dit qu'après avoir gémi sur les profanations des infidèles, elle reprit le chemin d'Acre.

Saladin envoya quelques-uns des siens au-devant de l'évêque de Salisbury, qui conduisait la troisième caravane. Comme les vertus de cet évêque lui étaient connues, il lui offrit de le loger dans son palais et de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire. Le prélat refusa cette offre, en disant: *Nous sommes des pélerins.* Saladin recommanda aux siens de traiter le vertueux évêque avec de grands égards; il lui envoya de riches présens, et voulut avoir un entretien avec lui. Lorsque le prélat se rendit auprès de Saladin, celui-ci lui montra la vraie croix, et, tous deux s'étant assis, ils causèrent long-temps et familièrement ensemble. Le sultan voulut savoir ce que les croisés pensaient de ses Sarrasins, et fit plusieurs questions sur le roi d'Angleterre. « Puisque vous » voulez, dit l'évêque, que je vous parle du roi mon maître, » voici ce que l'on peut en dire avec vérité : il n'y a pas dans » le monde de guerrier qui l'égale pour l'habileté, la bravoure, » et la grandeur d'ame. Il mérite de grands éloges pour la » noblesse de ses manières et de sa conduite. Que vous dirai- » je de plus? Si j'avais à comparer vos vertus avec celles » du roi Richard, je dirais que, si chacun de vous avait les » qualités réunies de l'un et de l'autre (je mets de côté vos » péchés), on ne trouverait pas dans l'univers de princes qui » pussent vous être comparés. » Saladin, ayant écouté l'évêque jusqu'à la fin, lui répondit: « Il est reconnu que votre roi a » reçu en partage un cœur généreux, une ame intrépide: » mais il n'est pas assez prudent; il se montre trop prodigue de » sa vie. Pour être un grand prince, j'aimerais mieux avoir de » la sagesse et de la modestie que de l'audace et de la vanité. » Après qu'ils se furent long-temps entretenus par interprète, Saladin exprima le desir que le prélat lui adressât une demande. Celui-ci remercia Saladin, et demanda un jour pour se consulter. Le lendemain, il exprima le vœu que deux prêtres et deux diacres latins fussent admis à célébrer au Saint-Sépulcre l'office divin, concurremment avec les prêtres syriens, et que ces ecclésiastiques pussent recevoir, comme

les autres, les offrandes des pélerins. Il fit la même demande pour Bethléem et pour Nazareth. L'évêque mettait un grand prix à cette permission, et pensait qu'elle serait très-agréable à Dieu. Saladin l'accorda, et l'évêque établit, dans les lieux qu'on vient de nommer, des prêtres et des diacres qu'il choisit lui-même.

En parlant du retour des pélerins en Europe, Vinisauf raconte qu'il y en eut un grand nombre qui moururent de maladies, ou qui périrent dans des naufrages. « Les autres, » dit l'historien, avaient eu à pleurer le trépas de leurs » pères, de leurs frères ou de leurs amis, et ces hommes » que perça le glaive des douleurs ont souffert un assez cruel » martyre. C'est pourquoi il faut avouer que tous ceux qui » ont entrepris le saint pélerinage ont été martyrs, les uns » d'une manière, les autres d'une autre. Néanmoins, pour- » suit Gauthier, qui veut ici confondre ceux qui parlaient » contre cette croisade, néanmoins il s'est trouvé des gens » qui, raisonnant à tort et à travers et qui ne sachant ce qu'ils » disaient, ont prétendu que les croisés n'avaient rien gagné » dans la Terre-Sainte, parce qu'ils n'avaient pas recouvré » Jérusalem. Pour nous qui avons été témoin oculaire, nous » connaissons toutes les souffrances et toutes les tribulations » qu'ont éprouvées les pélerins; nous ne craignons point » d'assurer, avec ceux qui comme nous ont été en Orient, » que cent mille chrétiens sont morts dans cette croisade, » pour s'être abstenus des femmes : ils ont mieux aimé voir » leur chair se corrompre, leur vie s'éteindre dans les com- » bats de la concupiscence, plutôt que de souiller leur » corps et leur esprit, plutôt que de se rendre indignes » de la récompense éternelle. En outre, nous savons que » plus de trois cent mille chrétiens ont péri soit dans les » jours de la famine, soit au siège de Ptolémaïs, ou même » après la conquête de cette ville. Au reste, qui peut douter » du salut de ces guerriers nobles et vertueux qui assistaient » tous les jours à la messe que célébraient leurs propres » chapelains? On doit croire que ceux là aussi sont dans le » ciel. »

Tout étant prêt pour son départ, le roi d'Angleterre fit appeler ceux à qui il était redevable de quelque chose, et leur paya ce qu'il leur devait. Lorsque la flotte royale s'éloigna du port, on entendait partout des cris et des sanglots; les larmes coulaient de tous les yeux. On souhaitait au monarque les bénédictions d'en haut, on parlait de sa bravoure, de ses largesses et de ses vertus. Les sanglots n'étaient interrompus que par ces paroles qui partaient de

toutes les bouches : « O terre de Jérusalem ! quel défenseur » tu viens de perdre ! s'il arrivait que l'ennemi vînt à rompre » la trève, qui aurais-tu pour te secourir, puisque le roi » Richard s'éloigne. » C'est ainsi que le monarque emportait les regrets de la Terre-Sainte. Son navire vogua toute la nuit à la clarté des étoiles. Au lever du jour, le prince tournant vers le rivage des yeux mouillés de larmes, prononça ces mots d'un air triste et rêveur : « O Terre-Sainte ! je te re- » commande à Dieu : si le ciel m'accorde de longs jours, si » c'est la volonté du Seigneur que je revienne te secourir, » j'espère que tu me revetras encore. » En achevant cette prière, le héros pressait les nautonniers de faire force de voiles.

Vinisauf termine son intéressante relation en déplorant la captivité de Richard. Il se plaint des attaques perfides du roi de France contre la Normandie ; de la barbarie de l'empereur d'Allemagne, qui, pour délivrer le roi d'Angleterre, ne céda qu'au pouvoir de l'or. Il nous représente enfin Richard sorti de sa prison, pacifiant ses états, et recouvrant par les armes tout ce qu'on lui avait enlevé pendant son absence.

La chronique de Visinauf est très-longue, quelquefois prolixe, surtout dans les combats, qu'elle décrit toujours à la manière épique. Nous l'avons beaucoup abrégée dans cette partie, sans toutefois rien négliger de ce qui peut faire connaître l'esprit de la troisième croisade et le caractère de Richard, qu'on ne peut comparer qu'aux personnages des temps héroïques. Nous nous estimerions heureux si tout ce que nous avons rapporté dans cet extrait et dans celui de *la Chronique anglaise*, pouvait donner à un homme de talent la pensée de choisir Richard pour le héros d'une épopée ou d'un roman héroïque, qui ne serait point la copie mais le pendant de *la Jérusalem délivrée*.

A la suite de l'ouvrage de Gauthier Vinisauf est l'*Histoire de la prise de Damiette* (*Historia captionis Damietæ*), dont nous avons déjà parlé à l'article de Jacques de Vitri. Nous avons dit que cette histoire était la même que celle d'Olivier Scholastique, et que la seule différence qui existait entre l'une et l'autre, consistait dans la division par chapitres et dans quelques noms propres dont l'éditeur de l'*Histoire de la prise de Damiette* a augmenté le récit d'Olivier, et que Georges Eccard a eu soin d'indiquer dans ses notes. Nous ne nous arrêterons donc pas ici sur un ouvrage que nous analyserons lorsque nous en serons à la collection d'Eccard.

SECONDE COLLECTION.

Les dix Ecrivains de l'Histoire d'Angleterre (1).

CETTE COLLECTION, de Roger Twisden, de la province de Kent, fut entreprise à la sollicitation de Cornélius Bee, libraire de Londres.

HISTOIRE DES ROIS D'ANGLETERRE, *par Siméon de Durham* (2). — L'auteur de cette chronique était Bénédictin et préchantre de l'église de Durham. Il est compté parmi les savans qui ont vécu au milieu du XIIe. siècle. Sous la date de 1096, il cite quelques-uns des princes qui se croisèrent au concile de Clermont et à la suite de ce concile. En parlant de l'assemblée qu'on tint à Rome en 1123, et dans laquelle se trouvèrent trois cents évêques présidés par le pape, il rapporte, entre autres décrets qui y furent rendus, le décret suivant : « Nous accordons la rémission de leurs péchés à » ceux qui iront à Jérusalem pour défendre les chrétiens et » travailler à la destruction des infidèles. Nous mettons sous » la protection de saint Pierre et de l'Eglise romaine leurs » maisons, leur famille et tous leurs biens, ainsi qu'il a été » statué par notre seigneur le pape Urbain. Quiconque osera » donc endommager ou enlever ces biens pendant tout le » temps que durera l'absence des propriétaires, qu'il soit » excommunié. Nous ordonnons à ceux qui sont connus pour » avoir porté la croix sur leur vêtement, comme devant » faire le voyage de Jérusalem ou d'Espagne, de reprendre » la croix et le chemin de leur pélerinage dans l'intervalle » de la Pâque prochaine à la Pâque de l'année suivante; » autrement nous leur interdisons l'entrée de l'église, et » nous défendons qu'on célèbre l'office divin dans leurs do- » maines, hors le baptême des enfans et le sacrement des » mourans. »

Siméon a terminé sa chronique en 1129, et Jean, prieur de l'église d'Hagulstade, l'a continuée jusqu'en 1154.

Le continuateur ne fait qu'indiquer les événemens de la seconde croisade, et ne dit rien des colonies chrétiennes en Orient.

ABRÉVIATION DE CHRONIQUES, IMAGES D'HISTOIRES, *par Raoul*

---

(1) Historiæ Anglicanæ Scriptores decem, operâ Rogeri Twisden. *Londini*, 1652, 2 vol. *in-fol.*

(2) Simeonis Dunelmensis Historia de gestis regum Anglorum. (Tom. Ier., col. 85.)

de Dicet (1). — Raoul de Dicet, doyen de Londres, vécut sous le roi Richard et sous le roi Jean. Plusieurs savans ont reconnu dans les ouvrages de Dicet une grande exactitude pour les dates; nous croyons que cette réputation n'est point méritée, surtout pour les événemens des croisades, qui sont placés presque toujours par l'historien à de fausses dates.

Ces *Abréviations de chroniques* commencent à l'an 589 et finissent en 1148. *Les Images d'histoires,* qui en sont la suite, reprennent à l'année 1148, et se terminent en 1199, au règne de Jean-sans-terre.

A la date de 1010, Raoul de Dicet donne des détails fort singuliers sur le pélerinage que Foulques comte d'Anjou fit alors à Jérusalem. Ces détails ont été rappelés dans le 1er. livre de notre Histoire. Ils se trouvent aussi dans la chronique de Maillezais.

L'auteur, qui parle fort succinctement des événemens de la première croisade, dit, en racontant la bataille de Dorylée, que Robert duc de Normandie fendit avec son épée la tête d'une espèce de géant. Le coup terrible qu'il lui porta, partagea sa mâchoire, son cou et ses épaules jusqu'à la poitrine.

A l'occasion de la croisade de Louis VII en 1147, l'auteur dit que le roi, persuadé par saint Bernard, convoqua les grands de son royaume, qui se croisèrent avec lui, et il ajoute : « On dressa aussitôt dans toute la France un rôle » destiné à la levée d'un subside. Ni le sexe, ni le rang, ni » la dignité, n'exemptèrent personne de donner des secours » au roi. Aussi le voyage de ce prince fut-il le sujet de beau» coup d'imprécations (2).

» Milon de Chevreuse, personnage distingué, poursuit » l'auteur, envoyé à Constantinople, en rapporta la lettre » suivante de l'empereur :

» MANUEL, *fidèle Roi en Jésus-Christ, Porphyrogénète,* » *grand, sublime et courageux Empereur des Romains,* » *toujours auguste, au très-noble Roi des Français.*

» Très-noble Roi, notre *empire* a reçu et lu la lettre

---

(1) Abbreviationes chronicorum et Imagines historiarum, auctore Radulpho de Diceto. (Tom. Ier., col. 429.)

(2) Voyez le fragment historique rapporté dans la collection de Duchesne, p. 246 de ce volume, par un moine de l'abbaye de Fleuri sur Loire.

» envoyée par votre *noblesse* (1), dans laquelle vous avez » écrit à notre empire que vous vous disposiez à prendre le » chemin de Dieu, et demandé à notre empire la liberté du » passage et l'achat des provisions. Notre empire ayant connu » votre intention, l'a eue pour agréable et s'en est réjoui : » car, croyez-le, il désirait depuis long-temps voir un » homme tel qu'est votre noblesse, et s'entretenir avec lui. » Si telle est la volonté de Dieu, que votre noblesse vienne, » elle sera très-bien reçue par notre empire. Que votre » noblesse ne craigne donc pas de rencontrer d'obstacle de » la part de notre empire : car il recevra avec une grande » joie votre noblesse; il lui préparera la voie, lui facilitera » le passage et lui fournira toutes les provisions nécessaires. » Adieu. De la ville sauvée par Dieu, au mois d'août, indic» tion IX. »

On peut comparer cette lettre avec celle qu'écrivit l'empereur au pape à l'occasion de la même croisade. Nous les avons textuellement rapportées, afin de faire connaître les formules employées par les empereurs grecs de Constantinople.

Raoul de Dicet, dans son livre des *Images d'histoires*, p. 600, raconte, sous la date de 1178, la bataille livrée près de Rama contre Saladin. Après nous avoir montré Odon, le grand-maître du Temple, suivi d'un petit nombre de ses compagnons, s'avançant comme un autre Macchabée au milieu des bataillons ennemis, et semant de cadavres le champ du combat, Raoul s'exprime en ces termes : « Sala» din, témoin de tant d'exploits, fut frappé d'admiration ; » en voyant la foule de ses guerriers, les uns dispersés au » loin, les autres cherchant le salut dans la fuite, d'autres » expirant sous le glaive, le sultan se hâta de fuir sur un » chameau rapide. »

Raoul place sous la date de 1184 deux lettres adressées au pape, l'une par Saladin, et l'autre par son frère, qu'il nomme *Siphidin*. Ce sont deux réponses faites au souverain pontife, qui avait écrit à ces princes musulmans. Elles ont pour objet l'échange des prisonniers chrétiens, échange auquel Saladin avait consenti, mais qu'il différait d'exécuter. Son frère promet au pape d'en faire avancer l'exécution.

Dans ce même temps, les chrétiens de Jérusalem envoyèrent d'un commun accord en Occident le patriarche, le grand-maître du Temple et le prieur des Hospitaliers, pour demander du secours. L'historien rapporte la lettre

(1) Les mots *empire* et *noblesse* sont employés dans cette lettre comme des titres ou qualifications.

que le roi de Jérusalem écrivit ensuite à ses députés, qui lui avaient annoncé leur heureuse arrivée à Brindes. Dans cette lettre, le roi leur fait part des tentatives de Saladin sur le château de Crac, et des ravages que ce prince a exercés dans les environs de Naplouse, de Sébaste et autres lieux.

Raoul rapporte que le roi d'Angleterre convoqua, l'année suivante, les prélats et les barons de son royaume. Dans cette assemblée, le roi engagea les fidèles à secourir Jérusalem. On mit en délibération s'il était convenable que le roi allât en personne dans la Palestine; l'assemblée fut d'avis qu'il devait rester dans son royaume pour réprimer les agitations intérieures et protéger l'Angleterre contre toute invasion.

L'auteur donne ensuite la lettre que les Templiers écrivirent à tous les chrétiens pour leur annoncer la funeste bataille de Tibériade et le triste état de Jérusalem. Il raconte l'entrevue qu'eurent à Gisors en 1188 les rois de France et d'Angleterre. On y convint que les croisés de France porteraient une croix rouge; ceux d'Angleterre, une blanche; et ceux du comté de Flandre, une verte.

« Le roi d'Angleterre, après avoir pris la croix, poursuit » Raoul, envoya Richard Barre, archidiacre de Lisieux, » son familier, à l'empereur d'Allemagne, à celui de Cons- » tantinople et au roi Bela de Hongrie, pour leur faire part » de sa résolution. » Raoul copie les lettres dont Richard Barre était porteur, et les réponses qu'il rapporta. Les trois princes louèrent le roi d'Angleterre du généreux dessein qu'il avait conçu, et lui promirent tous les secours et les bons offices qu'il pouvait désirer.

Raoul parle des événemens qui suivirent la prise de Jérusalem; mais les détails qu'il donne ne répandent aucune lumière sur l'histoire de cette époque, et ne sont point d'accord avec le récit des chroniqueurs les plus dignes de foi. Il dit, entre autres choses, que le comte de Tripoli, qu'il appelle *Bohémond*, coupable de trahison, devint fou, et mourut quinze jours après la perte de la ville sainte. L'auteur transcrit la lettre que l'empereur Frédéric écrivit à Saladin; mais il ne parle pas de la réponse du sultan. (Voyez Gautier Vinisauf.) Il rapporte également la lettre de Conrad, fils du marquis de Montferrat, à l'archevêque de Cantorbéry, dans laquelle ce prince déplore la triste situation de Jérusalem et exhorte les rois et les peuples à délivrer le patrimoine de Jésus-Christ. Cette lettre est datée de Tyr, le 12 des calendes d'octobre.

Après avoir parlé de l'avènement de Richard à la cou-

ronne, l'historien, qui interrompt sans cesse son récit pour transcrire des pièces diplomatiques, rapporte, à la date de 1189, une lettre de Thibauld *(præfectus)* et de Pierre de Léon, adressée au pape. Raoul ne dit point quels étaient ce Thibauld et ce Pierre de Léon. Leur lettre parle des commencemens du siége d'Acre, de l'arrivée de Conrad marquis de Tyr à l'armée des assiégeans, et de plusieurs combats livrés entre Saladin et les croisés.

A la suite de cette lettre, on en lit une autre de Philippe roi de France à Richard roi d'Angleterre, pour lui témoigner son desir et sa résolution d'aller avec lui au secours de la Terre-sainte.

« Du moment, dit Raoul, qu'on eut pris la croix, on » leva en Angleterre une dîme générale des biens meubles » pour être appliquée au secours de Jérusalem. Cette levée » se fit avec une sorte de violence qui effraya le clergé et » le peuple. *Sous le titre d'aumône, elle renfermait un esprit » d'exaction et de rapacité.* »

L'historien transcrit ici les lettres des rois de France et d'Angleterre par lesquelles il est ordonné aux croisés des deux pays de partir, sous peine d'excommunication et d'interdiction, dans l'octave de Pâques, et défendu à qui que ce soit de faire aucun tort aux croisés pendant leur absence. Ces lettres sont datées de Nonancourt, le 30 décembre.

A l'occasion du mariage du marquis de Montferrat avec la sœur de la reine Sibylle, il dit que, le jour de ce mariage, le Boutillier de Senlis, neveu du comte de Clermont, fut fait prisonnier par les Sarrasins avec dix-sept chevaliers et quinze écuyers à leur service, qui passaient pour avoir participé à une union condamnée par les lois de l'Église.

L'auteur copie une lettre de l'évêque de Salisbury adressée à l'évêque de Londres, dans laquelle le prélat anglais rend compte de quelques opérations du siége d'Acre, et de la diminution qu'éprouve l'armée chrétienne, « qui se console » et se soutient, dit-il, par l'espoir de la prochaine arrivée » des rois. »

La croisade de Richard est racontée fort succinctement par l'historien; tout ce qu'il dit sur les travaux des croisés est fort incomplet, et donne une bien faible idée de cette expédition.

A la date de 1194, il rapporte une bulle du pape Célestin, adressée à l'archevêque de Cantorbéry, à ses suffragans et aux églises de la province. Cette lettre a pour but de les inviter à exciter les peuples par des exhortations continuelles

à prendre le signe de la croix, pour aller confondre et renverser les persécuteurs de la foi chrétienne; elle accorde des indulgences à ceux qui partiront, et met tous leurs biens sous la protection du saint-siége et des évêques diocésains. Elle est datée du 8 des calendes d'août, et de la cinquième année du pontificat de Célestin. L'ouvrage de Raoul de Dicet se termine à l'an 1199.

Chronique de Jean Bromton, abbé de Jorval (1). — Jean Bromton vivait vers la fin du XII.e siècle. Il prit l'habit de l'ordre de Cîteaux dès sa plus tendre jeunesse, et dut à ses vertus et à son érudition le titre d'abbé de Jarvaux ou Jorval, monastère qui était dans le comté de Richemond. Il a beaucoup écrit sur l'histoire, et a dédié ses ouvrages à son monastère. Sa chronique, dont nous donnons ici l'extrait, commence à l'an 588, et va jusqu'à la mort de Richard I.er en 1198. Bromton était contemporain de Vinisauf, et il s'est étendu comme lui sur l'expédition de Richard en Palestine: mais ni l'un ni l'autre ne se sont copiés; et comme ils rapportent à peu près les mêmes faits, la comparaison qu'on peut faire de quelques parties de leur récit, peut ne pas être sans intérêt. Il y a d'abord entre eux cette différence, que Vinisauf a écrit comme témoin oculaire, puisqu'il était de l'expédition de Richard, au lieu que Bromton n'a écrit que sur des rapports qui lui ont été faits par des témoins. Aussi Vinisauf est-il plus abondant en détails et montre-t-il une connaissance plus approfondie des événemens et plus d'esprit d'observation; son style est aussi plus animé. D'un autre côté, Bromton, moins enthousiaste que Vinisauf, paraît apporter plus de sang-froid et plus d'impartialité dans son récit : s'il loue, s'il admire les exploits de Richard et ses talens militaires, il ne dissimule pas non plus ses défauts.

Nous devons ajouter que Vinisauf n'a écrit que pour faire l'histoire de la troisième croisade; par conséquent, il a dû s'étendre plus que Bromton, qui n'en a parlé que dans une histoire générale.

L'abbé de Jorval, en parlant de la première guerre sainte, se borne à en rappeler les principaux événemens, jusqu'à la prise de Jérusalem. Sous la date de 1129, il rapporte que, les habitans de la Terre-sainte ayant offensé Dieu par leur luxe et leurs rapines, Dieu les punit comme il est écrit au livre des *Rois;* car, la veille de la Saint-Nicolas, un grand nombre de chrétiens fut vaincu par un petit nombre

(1) Chronicon Johannis Bromton abbatis Jornalensis. (T. I, c. 725.)

d'infidèles, quoique le contraire eût coutume d'arriver auparavant.

Bromton n'est pas moins concis sur la seconde croisade que sur la première, et ce qu'il en dit n'est pas exact. Sous la date de 1177, il parle du pélerinage de Philippe, comte de Flandre, et de Guillaume de Mandeville, comte d'Essex. « Ils se rendirent à Jérusalem, où ils se réunirent aux Templiers et aux Hospitaliers, à Raimond, prince d'Antioche, » et aux autres guerriers de la Palestine, pour faire le siège » d'un château nommé *Baragh* (Harenc). Saladin, soudan » du Caire, l'ayant appris, vint avec plus de cinq cent mille » hommes, tant à pied qu'à cheval (nombre très-exagéré), » sur les terres des chrétiens, et dressa ses tentes non loin » de Jérusalem. Les Templiers, les Hospitaliers, la milice » du roi de Jérusalem, qui gardait la ville, sortirent avec » le peuple et l'évêque de Bethléem, qui portait la vraie » croix, et allèrent à la rencontre des infidèles, qu'ils atta» quèrent avec audace et qu'ils forcèrent à se retirer. *O puis» sance de Dieu!* s'écrie Bromton ; *ô vertu du Très-Haut! les » chrétiens n'étaient pas plus de vingt mille combattans contre » cinq cent mille infidèles, et cependant ils obtinrent la victoire » par la protection divine : car les infidèles virent descendre, » comme par une échelle, la milice du ciel, semblable à des » hommes armés ; cette milice venait au secours des chrétiens : » les musulmans, ne pouvant résister aux guerriers célestes, » prirent promptement la fuite*. Les fidèles, en les poursui» vant, tuèrent plus de cent mille de leurs ennemis, et » firent un grand nombre de prisonniers. Saladin, s'échap» pant avec des chariots et des chevaux, perdit dans ce » combat plusieurs de ses parens, de ses neveux et des chefs » de son armée. Les chrétiens retournèrent à Jérusalem » et remplirent tout le pays des dépouilles des ennemis tués. » Ce combat eut lieu le jour de la Sainte-Catherine, en 1177, dans la plaine de Rama; la plupart des chroniques le désignent sous le nom de *bataille d'Ascalon*.

Arrivé à l'année 1184, l'abbé de Jorval s'exprime en ces termes au sujet de Saladin : « Saladin, fils du roi de Syrie et » de Mésopotamie, se leva, après la mort de son père, contre » les guerriers de l'Évangile. Il avait hérité du royaume de » Damas et des pays d'alentour. Comme il avait su se conci» lier l'attachement de la milice des Turcs, à force d'habi» leté et de puissance, Saladin passa en Égypte à la tête » d'une armée qui se grossissait sur son passage, et prit le » chemin du Caire. Maître de la Lybie et de l'Arabie, ce

» héros s'acquit un nom dont l'éclat éclipsa la gloire des » grands de la terre. Après avoir conquis huit royaumes en » courant, Saladin croyait avoir fait peu de chose, puisque » les chrétiens possédaient encore Jérusalem, Antioche et » les villes maritimes de Syrie; c'est pourquoi, résolu de » tourner toutes ses forces contre les fidèles, le soudan ne » chercha plus qu'à dévorer le peuple de Dieu, à faire dis- » paraître de l'Orient l'étendard de la croix que le Christ y » avait planté lui-même. » Le chroniqueur raconte ensuite que Saladin ayant voulu entrer dans la Terre-Sainte pour s'en rendre maître, les armées musulmanes furent chassées avec de grandes pertes, par les fidèles que commandait Philippe, comte de Flandre. L'année suivante, la colère céleste frappa le peuple chrétien livré à la corruption. Saladin, voulant se venger de la défaite qu'il avait essuyée l'année précédente, s'avança à la tête d'une armée innombrable, et Dieu qui résiste aux superbes permit que les guerriers de la croix tombassent sous le glaive de l'ennemi. « Alors, dit » l'historien, il fut décidé que le patriarche de Jérusalem » irait en Europe solliciter des secours pour résister au cruel » Saladin. C'était surtout auprès de l'illustre roi d'Angle- » terre, que le patriarche devait se rendre, parce qu'on » attendait de ce monarque les secours les plus efficaces. Le » patriarche vint donc trouver ce prince, qui lui fit un accueil » honorable. Il remit au roi des lettres du pape Lucius et » les clefs de la ville sainte et du tombeau du Seigneur, et, » de plus, l'étendard du roi de Jérusalem. Henri différa de » répondre jusqu'à ce qu'il fût de retour à Londres, où » il convoqua une assemblée. Lorsqu'après la prédication » du patriarche et de l'archevêque Baudouin plusieurs se » furent croisés, Henri répondit qu'il ne pouvait laisser ses » états sans défense, exposés à l'invasion des Français, mais » qu'il fournirait de l'argent à ceux qui voudraient partir. » *Celà n'est rien*, lui dit le patriarche : *nous demandons un » prince, et non de l'argent. Presque toutes les parties du monde » nous enverront de l'argent, mais aucune ne nous enverra » de prince; nous demandons donc un homme qui ait besoin » d'argent, et non de l'argent qui ait besoin d'un homme.* » Le patriarche se retira, ainsi frustré dans son espérance. » Le roi le suivit jusqu'à la mer, comme pour le calmer, et » lui fit, selon sa coutume, beaucoup de caresses. Le pa- » triarche lui dit en le quittant : *Jusqu'ici vous avez régné » glorieusement; mais celui que vous avez abandonné vous » abandonnera bientôt. Rappelez-vous ce que le Seigneur*

» *vous a accordé et ce que vous avez fait en reconnaissance.*
» *Vous avez été infidèle au roi de France; vous avez tué*
» *S. Thomas, et maintenant vous refusez de protéger les*
» *chrétiens.* Le roi s'irritant de ces reproches, le patriarche
» lui offrit sa tête, en lui disant : *Faites de moi ce que vous*
» *avez fait de Thomas; j'aime autant être tué par vous en*
» *Angleterre que de l'être par les Sarrasins en Syrie.* — *Si*
» *tous mes sujets,* dit le roi, *n'avaient qu'un corps et ne par-*
» *laient que par une seule bouche, ils n'oseraient me dire ce*
» *que je viens d'entendre.* — *S'ils parlaient ainsi,* reprit le pa-
» triarche, *cela ne m'étonnerait pas; car ils ne vous aiment*
» *point : ils n'aiment que ce que vous possédez; ils suivent*
» *la fortune, et non l'homme.* — *Je ne puis,* repartit le roi, *m'é-*
» *loigner, parce que mes enfans se révoltent quand je suis*
» *absent.* — *Cela n'est pas étonnant,* dit le patriarche; *car*
» *ils sont venus du diable, et ils retourneront au diable.* Le
» patriarche s'embarqua et repassa en France. »

Cette conversation fort singulière est rapportée aussi dans la chronique de Henri Knighton, écrivain postérieur.

L'abbé de Jorval rend compte des premiers combats livrés sous les murs d'Acre en 1189, combats dans lesquels Saladin fut tour-à-tour vaincu et vainqueur. Cet historien dit qu'il arriva, cette année, dans le port d'Acre, plus de cinq cents vaisseaux, outre une multitude de galères et de corsaires. Il raconte ensuite l'expédition de l'empereur Frédéric avec les détails que nous avons déjà vus; mais Bromton diffère des autres historiens dans le récit qu'il fait de la mort de ce prince. « L'armée chrétienne, dit-il, était alors partagée en deux
» camps, l'un sous le commandement de l'empereur, l'autre
» sous celui de son fils. Un fleuve coulait au milieu. L'empe-
» reur voulut traverser ce fleuve à cheval, pour aller parler à
» son fils qui était de l'autre côté. Ceux qui l'accompagnaient
» lui conseillèrent de ne pas s'abandonner imprudemment à
» une rivière qu'il ne connaissait pas : mais, sans les écouter,
» et oubliant sa dignité, il poussa son cheval, et, tombant dans
» l'eau à la vue de son escorte, qui ne put aller à son secours,
» il fut étouffé dans un moment. »

L'auteur rapporte aussi la version la plus commune; puis il ajoute ces mots : « D'une manière ou d'une autre, l'empereur » finit ainsi sa vie dans les ondes. » Après avoir raconté ce que devint l'armée sous la conduite du duc de Souabe, l'auteur parle de l'engagement que prirent, au mois de novembre de la même année, les rois de France et d'Angleterre, d'aller à Jérusalem. Puis il fait le récit du départ de ces deux princes,

et trace minutieusement l'itinéraire du roi Richard. Les deux rois, arrivés à Messine, publièrent une ordonnance de police dont les dispositions sont assez curieuses pour être rapportées:

« 1.° Les pélerins qui mourront dans leur pélerinage pour» ront disposer de leur armure, de leur équipage et de leurs » chevaux, et, s'ils sont ecclésiastiques, de leur chapelle et » de leurs livres: quant à ce qu'ils auront acquis pendant leur » pélerinage, ils ne pourront disposer que d'une moitié; l'autre » sera déposée dans les mains de personnes déléguées, pour » être appliquée aux besoins de la Terre-sainte.

» 2.° Personne, dans toute l'armée, ne jouera à aucune » espèce de jeu, excepté les chevaliers et les ecclésiastiques, » qui ne pourront perdre plus de vingt sous dans tout le » jour et dans toute la nuit. S'ils violent cette défense, ils » paieront cent sous par chaque sou qu'ils perdront au-delà » des vingt sous : cette amende sera appliquée aux besoins » de la Terre-sainte.

» Les rois joueront selon leur bon plaisir; et ceux qui » servent dans leur palais, pourront jouer jusqu'à vingt sous. » Les domestiques et autres serviteurs qui joueront entre eux, » seront battus de verges pendant trois jours, au milieu de » l'armée, à moins qu'ils ne veuillent se racheter d'après la » taxe qu'imposeront les dénommés ci-dessus. Les marins qui » joueront, seront, pendant trois jours, plongés du haut du » vaisseau dans la mer, à la manière des marins, à moins » qu'ils ne veuillent aussi se racheter d'après la même taxe.

» Un pélerin qui pendant son pélerinage aura fait un em» prunt à un autre, sera tenu de le rembourser; mais, s'il » a emprunté avant le pélerinage, il ne sera pas tenu de » le rembourser pendant le voyage.

» 3.° Un marin qui se sera engagé, ou un domestique, » ou tout autre, les chevaliers exceptés, qui pendant le péle» rinage quitterait son maître, ne pourra être reçu au service » d'un autre, à moins que son maître n'y consente. Si quel» qu'un le reçoit malgré le maître, il sera puni d'après le » jugement des prélats et des barons. Si quelqu'un fait té» mérairement quelque chose de contraire aux statuts qui » viennent d'être si solennellement réglés, qu'il sache qu'il » est soumis à l'excommunication des archevêques et évêques » de toute l'armée. »

Il fut statué en outre par le seigneur roi d'Angleterre et les connétables, justiciers et maréchaux de son armée,

« Qu'aucun marchand, quel qu'il fût, ne pourrait acheter » du pain pour le revendre dans l'armée, non plus que de

» la farine ou du blé, à moins que quelque étranger n'en ait » apporté, et n'en ait fait du pain et ne l'ait gardé pour le » transporter avec lui. Il est défendu de rien acheter dans » la ville, ni hors de la ville, dans l'étendue d'une lieue. Si » quelqu'un achète du blé et en fait du pain, il sera tenu de » payer un droit. Les autres marchands, quels qu'ils soient, » paieront un denier sur dix. Personne n'achetera de chair » morte pour la revendre, ni de bête vivante, à moins qu'il » ne la tue dans le camp.

» Personne ne vendra son vin plus cher qu'après la pre- » mière criée. Personne ne fera de pain dont la valeur soit » de plus d'un denier. Tous les marchands peuvent vendre » dans une lieue de rayon hors de la ville. Un denier de » la monnaie anglaise sera donné dans tous les marchés pour » quatre deniers d'Anjou. »

A la suite de ce décret, Bromton donne de longs détails sur la paix qui se fit entre le roi d'Angleterre et Tancrède. Il copie les lettres qui furent écrites à cette occasion par Richard à Tancrède et au pape; puis il passe à la mort de la reine Sibylle, qui fit naître des divisions parmi les croisés rassemblés devant Acre, au sujet de la succession au trône de Jérusalem. Il parle de l'arrivée du duc de Souabe, et de la mort de ce prince pendant le siége. Revenant à Messine, l'auteur raconte « qu'on entendit en Sicile de violens » coups de tonnerre, précédés d'un grand nombre d'éclairs » qui jetèrent l'effroi dans l'armée des rois de France et d'An- » gleterre. La foudre frappa une des galères de Richard » et la fit couler à fond. Elle tomba sur les murs de Messine » et en ébranla une grande partie. Les chevaliers et leur » suite qui gardaient dans le monastère des *Griffons* les » trésors du roi d'Angleterre, assurèrent avoir vu un globe » de feu sur le pinacle du temple : ce globe ne brûlait point, » il n'était que lumineux ; il dura tout le temps de l'orage » et disparut avec lui. Les chevaliers étonnés demandèrent » aux Griffons quel était ce phénomène : ceux-ci leur répon- » dirent qu'il avait lieu toutes les fois qu'il y avait quelque » tempête. »

Après cette description, Bromton revient au siége d'Acre, raconte plusieurs assauts livrés à la ville, décrit la famine qui désola les croisés, et ramène encore son lecteur en Sicile pour lui parler des principaux chefs de la croisade, et sur-tout de Richard. L'anecdote qu'il raconte sur le monarque anglais, est trop curieuse pour n'être pas rapportée ici. « Ce prince, dit le chroniqueur, s'était jusque-là livré

» à sa volupté, de telle sorte que la main de Dieu, qui ne » veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, paraissait » pouvoir seule déraciner en lui ce malheureux penchant. » Frappé tout-à-coup de la grâce divine, il convoqua les » archevêques et évêques qui étaient avec lui à Messine, et » se prosterna nu à leurs pieds, portant dans ses mains trois » paquets de verges flexibles. Dans cette humble posture, » il ne rougit point de confesser devant eux ses péchés avec » une si grande contrition, que cette pénitence fut consi» dérée comme l'ouvrage de celui dont les regards font trem» bler la terre. Le roi, après avoir abjuré ses péchés, en » reçut des évêques la punition qu'il méritait. » (Ici l'auteur laisse entendre qu'ils se servirent *des verges flexibles.*) « De» puis ce moment, Richard devint un homme craignant » Dieu et faisant le bien : il ne retomba plus dans son ini» quité. Heureux, ajoute l'historien, celui qui tombe ainsi » pour se relever plus fort! Heureux celui qui après sa péni» tence ne retombe plus dans les mêmes fautes! »

L'auteur raconte ensuite un autre fait qui contraste avec celui qu'on vient de lire, et qui mérite d'autant plus notre attention, qu'il nous fait connaître le caractère de Richard, et la manière dont les princes et les chevaliers occupaient leurs loisirs dans leurs expéditions lointaines :

« Le jour de la Purification, après le dîner, le roi d'An» gleterre et plusieurs chevaliers, tant de sa suite que de » celle du roi de France, étaient allés, hors de la ville de » Messine, jouer, selon leur coutume, à divers jeux. A leur » retour, pendant qu'ils traversaient le milieu de la ville, » ils rencontrèrent un paysan qui conduisait un âne chargé » de roseaux qu'on appelle *cannes*. Le roi et ceux qui l'ac» compagnaient en prirent chacun un, et se mirent à se » battre les uns les autres. Il arriva que le roi d'Angleterre » et un vaillant chevalier de la suite du roi de France, » nommé *Guillaume des Barres*, s'attaquant tous deux, » rompirent leurs cannes, et que la cape du roi fut déchirée » du coup que lui porta Guillaume. Le roi irrité se porta » avec impétuosité sur Guillaume, et fit chanceler son che» val : comme il s'efforçait de renverser à terre Guillaume » lui-même, la selle de son cheval tourna, et le roi en des» cendit promptement; puis, remontant tout-à-coup sur un » cheval plus fort, il se porta de nouveau sur Guillaume: » mais il ne put le renverser; car Guillaume se tenait cram» ponné au cou de son cheval. Pendant que le roi le mena» çait, Robert fils du feu comte de Leicester, que le roi

» avait investi depuis peu du comté de son père et qu'il » avait ceint de l'épée, porta la main sur Guillaume, afin » d'aider le roi; mais le roi lui dit: *Retirez-vous, et laissez* » *à nous deux le débat.* Le roi et Guillaume ayant long- » temps lutté d'actes et de paroles [*actu et verbis*], le roi » s'écria: *Fuyez d'ici, et ne reparaissez jamais en ma pré-* » *sence; car je serai éternellement l'ennemi de vous et des* » *vôtres.* Guillaume, voyant la colère du roi, alla tout triste » raconter au roi de France, son maître, ce qui venait de » se passer, lui demandant conseil et protection. Le lende- » main, le roi de France se rendit auprès du roi d'Angle- » terre, et le supplia, de la part de Guillaume, d'oublier » ce qui s'était passé et de lui pardonner; mais Richard ne » voulut rien entendre à ce sujet. Le jour suivant, le duc de » Bourgogne, le comte de Chartres, le comte de Nevers et » plusieurs autres seigneurs de France, vinrent se jeter aux » pieds du roi d'Angleterre, et le supplièrent pour Guillaume; » mais il ne voulut pas les écouter. Guillaume sortit donc, le » troisième jour, de la ville de Messine; car le roi de France » ne voulait pas le retenir contre la volonté du roi d'Angle- » terre. Enfin, plusieurs jours après, lorsque le temps de » mettre à la voile fut venu, le roi de France, tous les ar- » chevêques, évêques, comtes et barons de l'armée, vinrent » de nouveau trouver le roi d'Angleterre, et lui demandèrent » la grâce de Guillaume, lui remontrant combien l'absence » d'un si vaillant homme pouvait être nuisible: ils eurent » beaucoup de peine à obtenir cette grâce. Le roi d'Angle- » terre promit à la fin qu'il ne ferait aucun tort à Guillaume » ni aux siens, tant qu'ils seraient au service de Dieu. »

Bromton accompagne les deux rois devant Acre, et fait un journal des opérations du siége. Nous nous étendrons peu sur les détails qu'il donne, et dont la plupart se trouvent dans Vinisauf. Il parle de la maladie des deux monarques, et des ambassadeurs que leur envoya Saladin, avec des présens consistant en poires de Damas et autres fruits. En racontant les divisions élevées entre Conrad et le roi Gui, il nous apprend que Geoffroi, frère de ce dernier, appela le marquis de Tyr à la cour des rois, et l'accusa de parjure et de trahison envers Gui de Lusignan et toute l'armée chrétienne: il donna même un gage de bataille pour poursuivre son appel; mais le marquis, se refusant à l'appel, s'éloigna, poursuivi par les plaintes et les murmures de tous les croisés. Le chroniqueur ajoute que, lorsque Conrad se retira à Tyr, les infidèles qui gardaient les avenues de la ville, ne firent de mal ni à lui ni aux

siens, et tinrent levé l'étendard qu'il leur avait donné comme un signe de son alliance avec eux; ce qui fut pour tous ceux qui le virent un grand sujet de scandale. Au milieu de toutes ces querelles, on poursuivait toujours le siége. Parmi les circonstances de ce siége, nous avons remarqué celle-ci: « Il y avait dans ce temps à Acre, dit Bromton, un homme » dévoué à Dieu, et qui cachait sa religion par crainte des » infidèles. Cet homme envoyait des lettres jusque dans le » camp des chrétiens, en les attachant à une flèche qu'il » lançait au dehors. Il informait par ce moyen les croisés de » l'état de la ville et des desseins des infidèles. Les assiégeans, » ainsi avertis, évitèrent souvent les embûches de l'ennemi. » En tête de ces lettres se trouvaient toujours écrits ces mots: » *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Cepen- » dant, avant et après la prise de la ville, on ne put découvrir » l'homme qui les avait envoyées. »

Bromton nous apprend que les assiégés commencèrent à ouvrir des négociations pour la reddition de la place, dans le mois de juin, vers la fête de la Saint-Jean. Ces négociations furent souvent interrompues par des assauts et des combats que nous avons fait connaître. Si l'on en croit l'historien que nous analysons, Saladin aurait proposé aux rois de France et d'Angleterre de leur rendre la ville et le royaume de Jérusalem, s'ils voulaient se réunir à lui contre le frère et le fils de Nouredin, qui s'étaient emparés de tout le pays situé au-delà de l'Euphrate. Le sultan demandait que les Francs restassent avec lui une année, et qu'ils lui laissassent la possession d'Ascalon et de Crac. Si les rois ne pouvaient se réunir à lui en personne, il se bornait à leur demander deux mille chevaliers et cinq mille cavaliers bien armés, promettant de donner une solde de quarante-six besans par mois à chaque chevalier, et de seize besans à chacun de leurs guerriers. Ce fait n'est rapporté que par Bromton, et ne paraît guère vraisemblable.

Non moins crédule que les historiens de la première croisade, Bromton rapporte que, « le 7 juillet, pendant que » des chrétiens étaient de garde devant *la tour Maudite,* » une femme dont l'éclat et la beauté auraient effacé les » rayons du soleil, leur apparut au milieu de la nuit. Tous » les gardes furent saisis de frayeur et restèrent comme » morts; mais cette femme les rassura en leur disant: *Ne* » *craignez rien: je suis Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-* » *Christ, qui m'a envoyée vers vous pour que vous disiez* » *aux rois qu'ils ne travaillent plus à renverser les murs*

» *de la ville; car dans quatre jours Dieu la leur livrera.*
» Lorsque la sainte Vierge eut ainsi parlé aux chrétiens,
» elle remonta au ciel, portée sur un nuage brillant de
» lumière. Le lendemain matin, les gardes racontèrent aux
» rois et aux chefs de l'armée la vision qu'ils avaient eue. Leur
» récit répandit une grande joie parmi les pélerins. » L'historien rapporte que, pendant que la sainte Vierge consolait ainsi les chrétiens, un tremblement de terre horrible se fit sentir dans Acre. Les infidèles en furent si effrayés, que tous desiraient la mort.

Le 9 de juillet, Saladin fit arracher toutes les vignes et tous les arbres à fruit des environs d'Acre. Il fit détruire aussi les villes et les châteaux appartenant aux musulmans, qui lui parurent trop faibles pour résister aux chrétiens. Le 11 du même mois, les Pisans et les Anglais attaquèrent la ville du côté où les pierriers du roi d'Angleterre avaient fait une grande brèche; mais les infidèles, après être montés sur le mur pour le défendre, firent un signal pour annoncer qu'ils voulaient rendre la ville et faire la paix, selon la volonté des rois: les chrétiens cessèrent de combattre, et des députés, étant venus parler aux rois, rentrèrent ensuite dans la place. Le 12, les rois de France et d'Angleterre, tous les chefs de l'armée tant ecclésiastiques que laïcs, se rendirent le matin dans la tente des Templiers, avec les chefs des musulmans sortis de la ville, et la capitulation fut conclue aux conditions suivantes:

Les infidèles s'obligèrent à livrer la ville d'Acre, les armes, les munitions et les richesses qui se trouvaient dans la place, et les navires qui étaient dans le port. La sainte croix devait être rendue, et avec elle quinze cents chrétiens captifs, et deux cents chevaliers qui seraient désignés par les rois. Les assiégés s'obligèrent en outre à payer deux cent mille besans d'or, et à fournir des otages jusqu'à la pleine exécution du traité, exécution qui devait avoir lieu dans les quarante jours.

Ces conventions ayant été arrêtées et jurées de part et d'autre, les rois envoyèrent quelques personnes de leur suite dans la ville pour choisir cent des principaux musulmans, qu'ils mirent sous bonne escorte dans les tours et les maisons les mieux fortifiées de la place. Les autres musulmans d'un rang inférieur furent placés dans un endroit découvert hors des murs, et gardés par des hommes qui leur fournirent tous les jours ce qui leur était nécessaire. Les rois, ayant appris que quelques-uns de ces infidèles s'étaient furtivement

évadés pendant la nuit, firent mettre les autres dans des lieux plus étroits et mieux gardés; et ils promirent la liberté à ceux qui voudraient se faire baptiser : mais il arriva que plusieurs de ces musulmans, après avoir reçu le baptême, retournèrent à Saladin, et renoncèrent à la foi chrétienne qu'ils avaient embrassée. Les rois défendirent alors qu'on admît d'autres infidèles au baptême.

Le 13 de juillet, la ville d'Acre, tous les Sarrasins et tout ce qui y était renfermé, furent partagés entre les rois de France et d'Angleterre. Drogon de Merlo et cent chevaliers français, Hugues de Gournai et cent chevaliers anglais, furent désignés pour faire ce partage. Le 14, Saladin et les siens, s'éloignant de l'armée chrétienne, allèrent camper dans un lieu nommé *Seforieh*. Le sultan envoya ensuite aux deux rois des députés chargés de leur offrir une seconde fois tout le pays de Jérusalem, excepté Crac de Montréal, qui est au-delà du Jourdain, à condition qu'ils lui accorderaient les secours que déjà il leur avait demandés; mais les rois s'y refusèrent une seconde fois. Le 15, les deux princes firent démonter leurs machines de guerre, et le roi d'Angleterre envoya à Saladin des chiens de chasse et des éperviers.

Le 16, les évêques de Vérone, de Salisbury, de Bayeux, de Tripoli, de Chartres, de Beauvais, et autres chefs ecclésiastiques, purifièrent les églises profanées par les Sarrasins et relevèrent les autels. Les rois, de leur côté, ordonnèrent de réparer les murs de la ville; des marchands pisans s'établirent aux portes d'Acre, et s'obligèrent à payer tous les ans un droit pour cet établissement.

Le 19, les comtes et les barons de l'armée qui étaient occupés au siége d'Acre depuis deux ans, se plaignirent de la répartition injuste qui avait été faite du butin, et dans laquelle ils n'avaient pas été compris : ils déclarèrent aux deux princes qu'ils ne resteraient pas plus long-temps avec eux, s'ils n'avaient point de part au butin. Les rois répondirent qu'ils satisferaient à leur demande; mais, comme ils différèrent de jour en jour de le faire, plusieurs, forcés par la nécessité, vendirent leurs armes et se retirèrent. Nous avons vu que Sicardi s'est plaint amèrement du partage injuste qui se fit alors du butin trouvé dans la ville d'Acre.

Le 20, Richard, voyant que ni lui ni le roi de France ne tiraient aucun avantage du traité qu'ils avaient fait pour la croisade, proposa à Philippe de s'engager à faire la guerre aux ennemis de la croix pendant trois ans, si le sultan ne rendait promptement Jérusalem et toute la Palestine. Le roi de France

lui répondit qu'il ne ferait aucun serment à cet égard; « car » il avait déjà l'intention, ajoute Bromton, de retourner dans » ses états. »

Le 22, lorsque le roi d'Angleterre était dans son palais, et que les chefs de son armée s'y trouvaient pour recevoir ses ordres, Robert évêque de Beauvais, Hugues duc de Bourgogne, Drogon d'Amiens et Guillaume de Merlo, vinrent le saluer de la part du roi de France; ils se mirent ensuite à fondre tellement en larmes, qu'ils ne purent proférer un seul mot. Ceux qui étaient présens, les voyant pleurer ainsi, furent touchés de leur affliction, et pleurèrent de même. Le roi d'Angleterre, se tournant vers les seigneurs français, leur dit: « Ne pleurez point; je sais ce que vous allez me demander. » Votre maître, le roi de France, desire s'en retourner, » et vous êtes venus de sa part me demander mon avis et » ma permission. » Les seigneurs français, baissant la tête, répondirent : « Seigneur, vous savez tout; nous sommes » venus en effet, de la part de notre roi, pour avoir votre » avis et votre permission : le roi dit que, s'il ne se retire » promptement de ce pays, il mourra. » Le roi d'Angleterre, après leur avoir dit que la retraite volontaire du roi jetterait sur ce prince une honte éternelle, ajouta que, si cependant il devait mourir en restant dans ce pays, il lui permettait de faire ce qu'il voudrait et ce qui lui paraîtrait plus avantageux pour lui et les siens. Le lendemain, la nouvelle du prochain départ du roi de France s'étant répandue dans l'armée, les seigneurs français vinrent trouver ce monarque pour le prier de ne pas abandonner si témérairement le service de Dieu, et de conserver sans tache, à l'exemple de ses prédécesseurs, la dignité du royaume de France. Le roi, cédant aux prières de ses fidèles serviteurs, resta encore quelque temps, et demanda une seconde fois au roi d'Angleterre la moitié de l'île de Chypre; mais il n'obtint rien. De là s'éleva une grande discorde entre les deux princes. « Cependant, d'après les conseils des hommes sages, l'indignation » de l'un et de l'autre se calma, dit Bromton, et ils redevinrent » amis. »

Le 27, les rois de France et d'Angleterre, les archevêques, les évêques, et tous les chefs de l'armée, décidèrent, selon notre chroniqueur, la querelle qu'avait fait naître la succession au trône de Jérusalem. Il fut arrêté que le roi Gui continuerait de régner, mais qu'à sa mort la sœur de la feue reine Sibylle et le marquis de Montferrat hériteraient de la couronne; que Geoffroi de Lusignan, frère de Gui, aurait le

comté de Joppé pour lui et ses héritiers, et serait soumis au roi, et que le marquis aurait Tyr, Sidon et Béryte, au même titre et aux mêmes conditions.

Le 30, le roi de France obtint du roi d'Angleterre la permission de se retirer; il jura de ne point attaquer et de défendre même les domaines de Richard. Il remit ensuite le commandement de son armée au duc de Bourgogne, qui devait être soumis au roi d'Angleterre. Il donna au prince d'Antioche cent chevaliers et cinq cents écuyers pour la défense de sa principauté.

Le roi de France partit, emmenant avec lui les évêques de Langres et de Chartres et le comte de Nevers, ainsi que Karacous et les autres prisonniers sarrasins qui lui étaient échus en partage, et il alla à Tyr : là, il remit ces prisonniers à la garde du marquis Conrad.

Bromton rapporte que Philippe vint alors mettre le siége devant un château situé à quelque distance d'Acre, et qu'il l'abandonna, lorsqu'il eut appris que le roi d'Angleterre venait à son secours. Ce fait, qui n'est point vrai, a été emprunté, selon l'aveu de l'historien même, de Gautier Hemingford. Mais ici s'élève une difficulté : comment Bromton, qui vivait long-temps avant Gautier, a-t-il pu le copier ? On ne peut expliquer ce fait qu'en supposant, ou que la chronique de Bromton ne lui appartient pas tout entière, ou bien que le passage dont il s'agit a été interpolé. Cette dernière conjecture paraît la plus vraisemblable ; car il est difficile de croire que l'espèce de journal que nous analysons, soit l'ouvrage de plusieurs auteurs.

Dans les premiers jours du mois d'août, lorsque le roi de France fut parti, Richard tint conseil avec les chefs de son armée, et, ayant fait mettre toutes ses machines de guerre dans des barques, il fit charger ses vaisseaux de froment, de vin, d'huile, et autres provisions nécessaires aux hommes et aux chevaux, et donna l'ordre que tous fussent prêts à le suivre pour aller à Ascalon.

Le 4, tous les archers de l'armée étant rassemblés en sa présence, il leur distribua une forte paie. « Le nombre de » ces archers était si grand, dit l'auteur, que la crainte s'em» para de Saladin et de toutes ses troupes. » Le 5, le roi d'Angleterre, de l'avis des chefs, envoya à Tyr l'évêque de Salisbury pour en ramener les Sarrasins que le roi de France y avait conduits ; car le jour approchait où ils devaient exécuter la convention qu'ils avaient faite avec les rois de France et d'Angleterre. L'évêque, arrivé à Tyr, n'y trouva point

le roi de France, qui en était parti trois jours avant : il demanda à Conrad, Karacous et les autres prisonniers que Philippe avait confiés à sa garde, pour les conduire au roi d'Angleterre. Conrad répondit : « Le roi d'Angleterre ne m'a » confié personne ; je n'irai point à lui, ni ne lui enverrai » aucun Sarrasin. » L'évêque de Salisbury retourna donc à Acre rendre cette réponse à Richard. Le roi, indigné, dit aux chefs de son armée : « Allons venger l'affront que nous » fait le parjure ; enlevons-le de la ville de Tyr : je suis sûr » que ce n'est pas de la part du roi qu'il agit ainsi. » Le duc de Bourgogne, voyant le roi d'Angleterre irrité, et les chefs de l'armée disposés à le suivre, leur dit : « Différez encore » un peu, et laissez-moi aller à Tyr ; si je ne ramène pas les » Sarrasins, vous ferez ce qu'il vous plaira. » Cette proposition fut acceptée, et, le 8 du mois, le duc de Bourgogne, prenant avec lui l'évêque de Beauvais, Gui de Dampierre et Guillaume de Merlo, amis du marquis, et Robert de Quinci, attaché au roi d'Angleterre, il se rendit promptement à Tyr. Le 9 était le jour fixé pour la remise de la sainte croix, des chevaliers chrétiens prisonniers et de leur suite, ainsi que des deux cent mille besans ; Saladin devait aussi recevoir tous les Sarrasins qui avaient été faits prisonniers à Acre : mais, comme ceux que le roi de France avait emmenés à Tyr, n'étaient pas encore arrivés, le jour de la remise fut prorogé jusqu'au 11 du mois. Ce ne fut que le 12 que le duc de Bourgogne revint à Acre avec Karacous et les autres Sarrasins. Ce même jour, le roi d'Angleterre sortit avec plusieurs personnes de sa suite hors des fossés extérieurs pour s'entretenir avec Takieddin, frère de Saladin (l'auteur se trompe ici ; Takieddin était le neveu et non le frère de Saladin) : mais, Takieddin ne s'étant point trouvé au rendez-vous et n'y ayant envoyé personne à sa place, le roi, fort irrité, dit qu'il ne traiterait plus de paix avec les Sarrasins.

Le 13, le roi d'Angleterre envoya un député à Saladin, pour lui déclarer qu'il était prêt à tenir les conventions qui avaient été faites, si lui-même voulait accomplir ce qu'il avait promis ; sinon, qu'il ferait couper la tête à tous les prisonniers. Saladin lui répondit : « Si vous faites couper la tête à mes » Sarrasins, j'en userai de même à l'égard de vos chrétiens. » La veille de l'Assomption, le roi d'Angleterre, ayant fixé ses tentes près de l'armée de Saladin, sortit des fossés extérieurs, ordonnant à tous les siens de le suivre ; mais il y en eut peu en état de le faire, à cause du manque de chevaux. Le jour de l'Assomption, le roi réitéra l'ordre à son armée de

le suivre. Plusieurs obéirent; mais la plus grande partie murmura contre le roi, en disant : « Cet ordre est dur : nous » sommes pauvres; nous n'avons pas de quoi nous nourrir, » de quoi nous vêtir, et nous sommes sans chevaux : le roi » ne nous donne rien ; comment pourrions-nous le suivre? » Quelques-uns, à l'exemple du roi de France, se retirèrent, ou volontairement, ou par nécessité. Le roi l'ayant appris, ouvrit ses trésors, et, touché de la misère des pauvres, il donna à tous ce qui leur était nécessaire, et retint beaucoup de guerriers à sa solde. « De ce nombre, dit Bromton, fut » Léopold duc d'Autriche, qui, dans la suite, oubliant les » bienfaits du roi, le fit prisonnier lorsqu'il revenait de » Syrie. » On voit que le chroniqueur anglais n'est point ici d'accord avec la plupart des autres historiens sur l'origine de la haine que Léopold avait vouée à Richard. La même chronique raconte plus loin un fait que nous croyons devoir faire connaître : « Lorsque le roi d'Angleterre s'occupait de » rebâtir Ascalon, il fit proposer au duc d'Autriche une » somme d'argent, l'invitant lui et les siens à venir travailler » à la réparation des murs. Ce prince indigné répondit que » son père n'avait jamais été ni charpentier ni maçon. Le » roi supporta impatiemment cette réponse, et, un jour qu'il » était allé se promener dans la campagne, il rencontra le » duc, et le pria de nouveau d'aider les croisés à la réédification de la ville démolie. Le duc lui fit la même réponse » qu'il avait faite à ses envoyés. Richard irrité le frappa du » pied, et défendit que l'étendard de Léopold fût jamais placé » à côté du sien. Alors le duc d'Autriche s'éloigna de l'armée, » en jurant de se venger s'il en trouvait l'occasion. »

Le même jour, des députés de Saladin vinrent trouver le roi, et lui offrirent des présens précieux, en le priant humblement de prolonger le délai fixé pour la sentence qu'il avait portée contre les Sarrasins : mais le roi, méprisant leurs présens, jura qu'il n'attendrait pas un seul jour pour punir l'infraction des traités. Cependant les députés supplièrent le roi avec tant d'instance, qu'il consentit à avoir le lendemain une entrevue avec Saladin. Ce prince ne s'étant point présenté au rendez-vous et n'ayant envoyé personne à sa place, Richard étonné lui en fit demander la raison. Saladin répondit : « Je ne suis pas venu, parce que je n'ai » pu remplir la convention. » Le dimanche 18, le sultan fit trancher la tête à tous les prisonniers chrétiens qu'il devait rendre en échange des prisonniers sarrasins. Un autre historien a parlé de ce massacre des prisonniers chrétiens, dont

Vinisauf ne dit rien. Ce dernier était témoin oculaire, et son silence affaiblit beaucoup le témoignage de Bromton. Le même jour, le roi d'Angleterre, s'approchant davantage de l'armée de Saladin, lui livra combat. Des deux côtés il y eut des tués et des blessés. Pierre Minnot, familier du roi, fut du nombre des morts. Le 19, Richard, ayant appris que Saladin avait fait trancher la tête aux prisonniers chrétiens, en fut vivement affligé : cependant il ne voulut pas anticiper sur le jour qu'il avait fixé pour faire mourir les Sarrasins.

Le 20 du mois, le roi d'Angleterre fit conduire devant l'armée de Saladin les Sarrasins qu'il avait en son pouvoir, et il leur fit trancher la tête en présence de tous. Le duc de Bourgogne fit décapiter de même, auprès des murs de la ville, tous les prisonniers qui étaient échus en partage au roi de France. On ouvrit les corps de tous ces prisonniers, on en ôta le fiel pour servir à l'usage de la médecine, et on trouva dans ces corps beaucoup de besans d'or. Le roi d'Angleterre ne voulut pas faire mourir Mechtoub, qui était émir d'Édesse et connétable d'Ascalon et de Jérusalem; ni Karacous, qui était *grand connétable et eunuque du sultan :* car tous deux s'étaient engagés sur leur vie à rendre au roi Jérusalem et Ascalon. Il ne voulut pas non plus faire mourir quelques autres émirs qui s'étaient engagés de même à donner au roi beaucoup d'argent et de grands secours aux chrétiens.

Le 21, le roi confia la ville d'Acre à Bertrand Verdon, ainsi qu'à Étienne de Longchamp, frère de l'évêque d'Ély, et donna à d'autres personnages la garde de sa femme Bérengère, de sa sœur, reine de Sicile, et de la fille de l'empereur de Chypre, ainsi que de ses trésors qu'il laissa dans cette même ville.

Sous la date du 22 août 1191, la chronique parle du signal donné à l'armée chrétienne pour marcher vers Jaffa. Voici comment elle décrit la bataille qui fut livrée à l'armée de Saladin :

« Trois jours après l'Exaltation de la sainte Croix, Richard, » approchant de Césarée et du fleuve qui porte le même nom, » rencontra Saladin et sa grande armée, qui, occupant les » rives du fleuve, se disposaient à arrêter les chrétiens dans » leur marche. Richard, qui vit que les croisés et les bêtes de » somme périraient de soif pendant la nuit si l'eau leur man- » quait, ou seraient tués par les Sarrasins qui les environ- » naient, s'ils tentaient de reculer, partagea aussitôt son » armée par bataillons, et donna l'ordre d'attaquer vigoureu-

» sement les ennemis. Jacques d'Avesnes, guerrier d'une » bravoure à toute épreuve, commandait la première troupe. » Du premier choc il enfonça deux fois les ennemis et en » tua un grand nombre; mais à la troisième fois il eut la » jambe et le pied coupés. Ainsi blessé, il s'écriait : *Bon roi* » *Richard, vengez ma mort.* Puis, reprenant ses forces, il » frappa un Sarrasin qui s'était précipité sur lui; mais, » d'autres ennemis accourant en foule, il eut le bras droit » coupé, et mourut avec un nombre considérable de croisés. » Cependant Richard se fit jour à travers les ennemis, qu'il » culbuta, et, traversant le fleuve avec les siens, il se rendit » maître des deux rives. Saladin et la plus forte partie de » son armée tenaient en échec la dernière troupe, que le duc » de Bourgogne et les Templiers conduisaient. Ils avaient » déjà fait un grand carnage. Le roi d'Angleterre, qui était » loin devant eux, entendant les cris et les gémissemens » des chrétiens mourans, retourna avec promptitude à leur » secours. Pendant qu'il se portait sur les ennemis, il ren- » contra Saladin, que d'un coup de lance il renversa presque » à terre avec son cheval. Mais, ô douleur! s'écrie Bromton, » il ne le renversa pas mort; car, lorsqu'il se portait sur » d'autres ennemis, Saladin, remontant à cheval, parvint, » quoiqu'avec peine, à s'éloigner du combat. A cette vue, » les Sarrasins tournent le dos et prennent la fuite. Les » chrétiens les poursuivent l'épée dans les reins. Ils revinrent » au fleuve après avoir tué ce jour-là plus de quarante mille » ennemis. Ils poursuivirent ensuite leur marche jusqu'à » Joppé. »

Après avoir parlé de l'entrée de Richard à Joppé et de son projet d'aller rebâtir Ascalon, démoli par les Sarrasins, Bromton interrompt son journal pour faire l'itinéraire du roi de France depuis son départ de la Syrie jusqu'à son arrivée en France, et raconter ensuite ce qui se passait alors en Angleterre. Cet itinéraire de Philippe contient beaucoup de détails géographiques, mais aucun qui ait rapport à notre sujet. L'auteur revient ensuite à Richard : mais son récit n'a plus la forme de journal; il est entremêlé, comme le reste de sa chronique, d'événemens étrangers à la croisade.

Nous ne parlerons point, d'après Bromton, des travaux et des exploits de Richard, des divisions qui s'élevèrent parmi les croisés, du projet d'assiéger Jérusalem, tour-à-tour adopté et abandonné, repris et abandonné de nouveau; nous ne parlerons ni de la prise d'une caravane venue d'Égypte, ni des combats livrés aux Sarrasins dans Jaffa et hors de Jaffa,

ni de la trève conclue avec Saladin, ni du départ et de la captivité de Richard : tous ces événemens sont racontés avec beaucoup plus de détails dans la chronique anglaise et dans Vinisauf, et nous renvoyons à l'analyse de ces deux auteurs.

En racontant la captivité du monarque anglais, Bromton dit que ce prince, après être demeuré un an en prison, envoya une ambassade au Vieux de la Montagne pour prier le prince des Assassins de le justifier de la mort du marquis, dont le duc d'Autriche l'avait accusé. L'historien transcrit ici deux lettres du Vieux de la Montagne : la première, adressée au duc d'Autriche et datée de l'année 1193; l'autre, écrite aux princes chrétiens de l'Occident en 1194. Voici ces deux lettres :

« Le Vieux de la Montagne à Léopold *Duc d'Autriche*,
» SALUT.

» Plusieurs rois et princes d'au-delà de la mer accusent » Richard, roi et maître de l'Angleterre, de la mort du mar- » quis. Je jure, par le Dieu qui règne éternellement et par » la loi que nous observons, qu'il n'est point coupable de » cette mort. La cause de cet événement est celle-ci : Un de » nos frères revenait de Salteleya sur un vaissau. La tempête » le jeta par hasard dans le port de Tyr. Le marquis le fit » prendre et tuer, et lui enleva une grande somme d'ar- » gent. Nous envoyâmes des députés au marquis pour lui » demander qu'il nous rendît l'argent de notre frère et nous » donnât satisfaction de sa mort. Le marquis rejeta cette » mort sur Renaud, seigneur de Sidon. Nous fîmes tant par » nos amis, que nous sûmes la vérité, c'est-à-dire qu'il » avait fait tuer lui-même notre frère et avait enlevé son » argent. Nous lui envoyâmes un second député, nommé » *Ewris*, qu'il voulut faire jeter dans la mer; mais nos amis » parvinrent à le faire sortir de la ville, et il revint aussitôt » nous annoncer ces choses. Dès ce moment, nous réso- » lûmes de tuer le marquis. Nous envoyâmes à Tyr deux de » nos frères, qui le tuèrent ouvertement et presque en pré- » sence de tout le peuple. Telle a été la cause de la mort du » marquis. Nous vous déclarons en vérité, que le seigneur » Richard, roi d'Angleterre, n'est pour rien dans cette » mort. Ceux qui, à cause de cela, ont fait du mal au roi » d'Angleterre, l'ont fait injustement et sans cause. Tenez » donc pour certain que nous ne tuons personne pour argent » ou pour quelque autre récompense, si auparavant il ne nous » a fait du mal, et sachez que nous avons fait cette lettre dans

» notre demeure, au château *Messiat*, à la moitié de sep-
» tembre, la cinquième année depuis *Alexandro papa*. »

« Le Vieux de la Montagne *aux Princes et à tout le Peuple de la Religion chrétienne*, salut.

» Comme nous ne souhaitons aucun mal à celui qui est in-
» nocent et ne le mérite pas, nous ne voulons pas qu'à l'oc-
» casion de ce que nous avons fait, l'innocence de personne
» soit compromise. Nous ne souffrons pas, avec la permission
» de Dieu, que ceux qui nous ont offensé se réjouissent long-
» temps des injures faites à notre simplicité. Nous signifions
» donc à vous tous, et nous prenons à témoin celui par qui
» nous espérons être sauvé, que ce n'est par aucune machi-
» nation du roi d'Angleterre que le marquis a été tué. Il l'a
» été justement, de notre volonté et de notre ordre, par nos
» satellites, parce qu'il nous avait offensé, et qu'il avait né-
» gligé, malgré nos avis, de nous faire réparation : car
» c'est notre coutume d'avertir d'abord ceux qui nous ont
» offensé en quelque chose, nous ou nos amis, de nous faire
» satisfaction; et c'est notre coutume, s'ils méprisent notre
» avertissement, de nous venger par nos ministres, qui
» nous obéissent avec un si grand dévouement, qu'ils ne
» doutent point d'être glorieusement récompensés par Dieu,
» s'ils succombent en exécutant nos ordres. Nous avons
» appris aussi qu'on a dit du roi Richard qu'il nous avait en-
» gagé, comme moins intègre que d'autres, à envoyer
» quelqu'un des nôtres pour dresser des embûches au roi
» de France. Cela est faux et l'effet d'un vain soupçon.
» Dieu nous est témoin que Richard n'a rien tenté de pareil
» auprès de nous, et que notre honnêteté ne nous permettrait
» pas de laisser tenter à quelqu'un aucun mal contre qui
» ne l'aurait pas mérité. Portez-vous bien. »

La plupart des critiques ont suspecté avec quelque raison l'authenticité de ces deux lettres. Nous-même nous avons exprimé des doutes à cet égard; cependant la circonstance de l'ambassade envoyée au Vieux de la Montagne, si elle était vraie, pourrait autoriser à croire que cette correspondance singulière n'est pas tout-à-fait controuvée. Il est probable que le Vieux de la Montagne n'écrivait guère; mais il a pu céder aux sollicitations des envoyés de Richard, ou peut-être même les charger de faire eux-mêmes la réponse aux lettres du roi d'Angleterre qu'ils lui avaient apportées. On doit bien penser que le souverain de *Messiat* était au moins indifférent dans les querelles des princes chrétiens, et qu'il lui en coûtait peu

de faire ce qu'on lui demandait, surtout si la demande était accompagnée de quelques présens.

Nous ne suivrons pas plus loin la chronique de Bromton, qui finit à la mort de Richard.

CHRONIQUE DE GERVAIS, *moine de Cantorbéry* (1). — Gervais de Cantorbéry vivait sous le règne du roi Jean, en 1200. Il se distingua par son érudition, et fit une étude particulière de l'histoire des Bretons et des Saxons. La chronique que nous allons analyser paraît avoir fait partie d'une grande histoire que Leland lui attribue, quoique Gervais n'en dise rien dans son prologue. Elle commence à l'an 1122. Cet ouvrage offre peu de matériaux pour l'histoire des croisades.

Après avoir parlé succinctement des premières expéditions en Orient, Gervais rapporte que, le 4 des calendes de février de l'année 1185, Héraclius, patriarche de Jérusalem, vint à Cantorbéry; il avait été envoyé en Angleterre pour emmener le roi en Palestine, s'il le pouvait : mais ce prince, qui voyait son royaume menacé au dedans et au dehors, n'était point disposé à écouter favorablement la prière du patriarche; il se contenta de promettre cinquante mille marcs d'argent pour la défense de la Terre-Sainte. Gervais fait un récit fort court et très-incomplet de l'invasion de Saladin dans le pays de Jérusalem, et de la bataille de Tibériade. Ce récit se retrouve dans la lettre du précepteur du Temple, adressée aux chevaliers de cet ordre, que rapporte le moine de Cantorbéry. Voyez le récit que nous avons fait de la bataille de Tibériade dans notre analyse de Raoul de Coggeshale. (Collection *amplissime* de Martène).

Le 3 des ides de février 1188, il se tint, dit l'auteur, à Gaitington, à huit ou dix milles de Northampton, une assemblée des prélats et des grands du royaume, présidée par le roi, pour y traiter de la défense de la Terre-Sainte. Après différens discours tenus à ce sujet, on publia les capitulaires suivans, à l'égard de ceux qui avaient pris ou qui prendraient la croix :

1°. Tout clerc ou laïc qui aura pris la croix, est libéré et absous, par l'autorité de Dieu, des saints apôtres Pierre et Paul et du souverain pontife, de tous les péchés dont il se sera repenti et confessé.

2°. Il est réglé par les rois, archevêques, évêques et autres princes, que tous ceux, tant clercs que laïcs, qui ne feront pas le voyage, donneront la dîme de leurs revenus

(1) Gervasii monachi Dorobernensis sive Cantuariensis Chronica. (Tom. II, col. 1338.)

d'une année, et de tous leurs biens, tant en or et en argent qu'en toute autre chose, excepté des livres, habits et vêtemens et de la chapelle des clercs, et des pierres précieuses des clercs et des laïcs; excepté encore des chevaux des guerriers, et des habits qui appartiennent à l'usage propre du corps.

3°. Il faut observer aussi que tous les clercs et guerriers et servans des guerriers qui feront le voyage, auront la dîme de leurs terres et de leurs hommes, et ne donneront rien pour eux.

4°. Les bourgeois qui prendront la croix sans permission, n'en donneront pas moins la dîme.

5°. Il est statué que personne ne fera de jurement énorme, ne jouera aux jeux de hasard ou aux dés; et qu'après la Pâque prochaine, personne ne se servira de *vair* ou *gris* ou *écarlate;* et qu'on se contentera de deux mets. Personne n'emmenera de femme avec lui dans son voyage, à moins que ce ne soit une lavandière qui ne puisse inspirer de soupçons. Personne n'aura d'habits déchirés.

6°. Il est décidé que tout clerc ou laïc qui, avant d'avoir pris la croix, aura engagé ses revenus, aura le reste de l'année libre, et, après l'année, le créancier reprendra les revenus, de manière que les fruits que le débiteur aura perçus seront imputés en paiement de la dette, et que la dette, après la prise de la croix, ne pourra être soumise à intérêt, tant que le débiteur sera en pélerinage.

7°. Il est statué que tout clerc et laïque qui partira, pourra licitement engager pendant trois ans, à dater de la Pâque de l'année où il partira, ses revenus ecclésiastiques et autres, en sorte que les créanciers percevront intégralement, pendant ces trois ans, tous les fruits des revenus qu'ils auront engagés.

8°. Il est statué que l'argent trouvé sur tout pélerin qui mourra en voyage, sera partagé, d'après l'avis de personnes discrètes établies pour cela, en trois parts, l'une pour soutenir ceux qui le servaient, l'autre pour secourir la Terre-Sainte, et la troisième pour le soulagement des pauvres.

L'archevêque de Cantorbéry, qui avait déjà pris la croix, se leva au milieu de l'assemblée, et, faisant au peuple une exhortation, il excommunia ensuite tous ceux qui, dans l'intervalle de sept ans, commenceraient la guerre, ou entretiendraient une guerre commencée.

La chronique de Gervais ne donne plus aucun détail sur les croisades. Elle n'est remplie jusqu'à la fin que des démêlés de l'archevêque de Cantorbéry avec les moines de la même ville.

Chronique de Henri Knighton, chanoine de Leicester (1). — L'auteur de cette chronique vivait sous le roi Richard II. Il fut chanoine de l'abbaye de Leicester. Il a commencé son histoire au roi Edgar, et l'a conduite jusqu'en 1395. Ce n'est qu'à la date de 1188 qu'il commence à parler des croisades.

On y lit, sur le pélerinage que Robert duc de Normandie, et père de Guillaume le Conquérant, fit à la Terre-sainte, des détails assez piquans. Ce Robert avait empoisonné son frère aîné Richard, et lui avait succédé dans le duché. Après sept ans de règne, Robert, touché de repentir, alla pieds nus à Jérusalem, dit l'historien. En traversant la Bourgogne, il se trouva qu'un matin il sortit le dernier des pélerins d'une hôtellerie dont le portier le frappa d'un coup de bâton. Robert rendit aussitôt grâces à Dieu, et dit aux siens: « Ne me vengez pas, car j'ai mérité un plus grand mal : je » ne donnerais pas ce coup de bâton pour ma ville de Rouen » tout entière. » Arrivé à Rome, il reçut la croix des mains du pape. Il fit ferrer d'or la mule qu'il montait, et défendit à tous ceux qui l'accompagnaient de ramasser les fers qui se détacheraient des pieds de sa mule. Quand il fut arrivé à Constantinople et admis auprès de l'empereur, ne voyant point de siége pour s'asseoir, il étendit à terre son manteau et s'y assit, selon la coutume de son pays : ceux de sa suite en firent autant. Quand ils se levèrent, ils laissèrent leurs manteaux, comme le duc le leur avait ordonné, en disant qu'ils ne devaient pas emporter leur siége avec eux. L'empereur ayant prié Robert d'accepter de quoi payer les frais de son pélerinage, Robert répondit qu'il voulait vivre à ses propres dépens pendant toute sa route, mais qu'à son retour il ferait la volonté de l'empereur. Ce prince défendit alors qu'on lui vendît du bois pour faire cuire ses alimens. Le duc acheta des noix, et avec les coquilles il fit cuire sa viande et ses légumes. C'était la coutume qu'aucun chrétien n'entrât dans la ville sainte sans payer un droit. Plusieurs pélerins, apprenant l'arrivée du duc, vinrent lui demander des secours. Le duc leur jura par ses entrailles que tant qu'il aurait un denier, ce serait pour eux, et qu'il n'entrerait que le dernier dans la ville. Le Sarrasin qui y commandait, ayant appris cette générosité du duc, défendit qu'on exigeât rien de lui ni

(1) Henrici Knighton, canonici Leicestrensis, Chronica de eventibus Angliæ à tempore regis Edgari usque ad mortem regis Ricardi II. (Tom. II, col. 2311.)

de ceux qui l'accompagnaient, et il lui fit porter toutes les offrandes qui furent faites dans ce jour : le duc les distribua aussitôt aux pauvres. (Une chronique de Normandie, dont nous avons donné l'extrait pag. 468, en parlant du recueil des *Historiens de France* publié par les Bénédictins, raconte le pélerinage de Robert, et fait connaître quelques circonstances qu'on ne trouve point ici. Nous en avons parlé nous-même dans notre I.er livre.)

Knighton rapporte que le patriarche Héraclius vint en Angleterre, en 1188, demander au roi Henri des secours contre les infidèles : mais il se trompe ici sur la date; le patriarche était venu en 1185, comme vient de le dire Gervais. Il rend compte ensuite de la conversation singulière qu'eut ce patriarche avec le roi, conversation qu'il a copiée, ainsi que nous l'avons dit, de la chronique de Bromton.

Le récit que fait Knighton de la troisième croisade, est si court, qu'il ne mérite pas que nous nous y arrêtions. Cet auteur se montre très-partial pour Richard, et assez mal informé des choses qu'il raconte. On peut croire qu'il s'en est rapporté aux bruits populaires qui couraient dans le temps où il vivait, plutôt que de puiser aux véritables sources historiques. On doit, par exemple, regarder comme une fable l'anecdote qu'il raconte sur l'origine du surnom de *Cœur-de-lion* que l'histoire a conservé au roi Richard. « Pendant que ce » prince était en captivité en Allemagne, un lion furieux et » affamé, dit-il, fut déchaîné et lâché vers le lieu où se trou- » vait le roi, afin qu'il le dévorât et qu'on ne pût accuser de sa » mort que la négligence du gardien. Mais le roi, plein de » force et d'audace et soutenu par la grâce de Dieu, voyant » le lion accourir vers lui, saisit la crinière de l'animal, et, » l'entortillant autour de son bras gauche, plongea sa main » droite dans la gueule de la bête féroce, lui arracha le cœur » et le mangea tout cru. C'est de là, ajoute l'historien, que » le nom lui est venu de Richard *Cœur-de-lion*. »

Knighton ne parle ni de la prise de Constantinople par les Latins, ni de la première expédition de S. Louis. Ce qu'il dit de la seconde est fort peu de chose; mais il s'étend beaucoup sur le voyage que fit le prince Édouard, fils du roi d'Angleterre, en Afrique et en Syrie. Son récit renferme des détails qu'on ne trouve pas dans les autres historiens. « Édouard, dit-il, se mit en route dans l'été de l'année » 1270. On paya dans toute l'Angleterre la trentième partie » des revenus pour cette pieuse entreprise. Le prince arriva » vers la Saint-Michel à Aigues-mortes, où il s'embarqua,

» et, favorisé par le vent, il alla en dix jours aborder à Tu-
» nis. Il fut reçu avec une grande joie par les rois chrétiens
» qu'il y trouva, savoir : le roi de France Philippe, qui
» venait de succéder à son père mort depuis peu ; le roi
» de Sicile Charles, et les rois de Navarre et d'Aragon. »
(L'auteur se trompe ici en mettant le roi d'Aragon au nombre des princes croisés.) « Tous ces princes s'étaient
» rendus là par zèle pour Dieu et le peuple chrétien : Édouard
» s'y rendait pour acquitter son vœu et celui de son père.

» Édouard ayant demandé aux rois ce qu'ils allaient faire,
» ils lui répondirent que *le prince de Tunis avait coutume*
» *de payer un tribut annuel au roi de Sicile, et que, comme*
» *il avait cessé de le payer depuis sept ans, ils avaient pour*
» *cela résolu de l'attaquer. Mais le roi de Tunis, sachant que*
» *ce tribut était dû*, ajoutèrent-ils, *a déjà satisfait à notre*
» *demande pour le temps passé, et même pour le temps à*
» *venir. — Quoi donc ! très-chers seigneurs*, reprit Édouard,
» *ne sommes-nous pas venus ici, n'avons-nous pas pris la*
» *croix, pour combattre les ennemis du Christ? devons-nous*
» *donc composer avec eux ? La route nous est ouverte, le*
» *chemin nous est facile pour aller jusqu'à Jérusalem. —*
» *Nous avons déjà traité*, répondirent les princes ; *nous ne*
» *pouvons revenir sur ce qui est fait. Nous retournons en*
» *Sicile ; quand nous y aurons passé l'hiver, nous pourrons*
» *revenir débarquer à Acre.*

» Cette résolution déplut à Édouard ; il ne voulut point
» donner son assentiment au traité, ni partager l'argent cri-
» minel *[pecunia scelerata]* qu'ils avaient reçu. Il donna un
» grand festin aux rois, et ensuite il se tint renfermé dans
» sa tente. Les princes persistèrent dans leur dessein ; quand
» le vent fut favorable, ils s'embarquèrent tous : mais il
» resta sur le rivage plus de deux cents guerriers, qui ne
» pouvaient s'embarquer, faute de vaisseaux, et qui se dé-
» solaient par la crainte de la mort dont ils étaient menacés.
» Édouard, touché de leurs larmes, retourna à terre, les fit
» tous monter sur ses vaisseaux, et partit avec la flotte
» chrétienne. Au bout de sept jours, on arriva en vue de la
» Sicile et en face de la ville de Trapani. On jeta l'ancre à
» plus d'un mille de terre ; tous les vaisseaux avaient deux
» voiles et étaient considérablement chargés. Plusieurs
» barques vinrent du port et conduisirent à terre les rois,
» les princes et les chefs de l'armée, en deux ou trois
» voyages ; mais on transporta fort peu de chevaux et
» presque point d'armes. Sur le soir, la mer s'agita ; une

» tempête affreuse s'éleva tout-à-coup : les vaisseaux, se heur-
» tant entre eux, furent brisés et périrent au nombre de plus
» de cent vingt, avec les chevaux, les armes, et tous ceux
» qui y étaient restés. Le trésor criminel [*thesaurus ille sce-*
» *leratus*] fut englouti au fond de la mer. Mais la tempête
» épargna les vaisseaux d'Édouard, qui étaient au nombre
» de treize : pas un seul homme n'y périt ; Dieu les sauva
» tous, parce qu'Édouard n'avait point donné son consente-
» ment au traité. Le lendemain matin, les rois vinrent sur le
» rivage de la mer et virent la multitude des hommes et des
» chevaux noyés, que les flots y avaient jetés. Les rois les
» virent et en gémirent. De tant de vaisseaux et de plus de
» quinze cents nautonniers, sans compter les soldats, il ne
» restait que quelques matelots d'un seul vaisseau, qui s'é-
» taient sauvés de la manière suivante. Il y avait sur le vais-
» seau une comtesse qui, voyant le péril et craignant avec
» raison pour elle-même, demanda à ces matelots s'ils pour-
» raient se sauver en essayant de gagner le rivage. Ils lui
» répondirent que les hommes pourraient se sauver, mais
» que le vaisseau périrait. *Ne vous occupez point du vaisseau,*
» reprit la comtesse ; *car, si les hommes sont sauvés, je paie-*
» *rai le double du prix du vaisseau.* Les nautonniers éten-
» dant aussitôt les deux voiles, le bâtiment fut poussé avec
» tant d'impétuosité vers la terre, qu'il fut jeté sur le rivage :
» mais, comme l'avaient prédit les matelots, le vaisseau fut
» brisé en deux parties, et tout ce qu'il portait, hommes et
» effets, fut sauvé.

» Les rois, après avoir perdu leurs chevaux et leurs
» armes, changèrent de résolution et retournèrent dans leur
» pays. Édouard seul, que Dieu avait sauvé avec tous ses
» vaisseaux, passa l'hiver en Sicile. »

Knighton est le seul des historiens qui dise que ce prince s'en retourna avec les rois, et qu'il se remit en mer pour aller à Acre : toutes les autres chroniques s'accordent à dire qu'en quittant la côte d'Afrique il se rendit en Syrie.

Vers le milieu du carême, Édouard se rembarqua avec mille hommes d'élite et aborda au port d'Acre. Il demeura dans cette ville un mois entier pour faire reposer sa petite armée et pour se procurer les moyens de connaître l'intérieur du pays. Au bout d'un mois, sept mille chrétiens environ se joignirent à lui. Cette troupe se porta à vingt lieues d'Acre, et, s'emparant de Nazareth, elle en massacra les habitans. Lorsque les chrétiens reprirent le chemin de la ville d'Acre, les musulmans les poursuivirent, espérant les sur-

prendre dans quelque défilé; ceux-ci, qui s'en aperçurent, firent volte-face, et, ayant tué quelques ennemis, ils mirent les autres en fuite. Vers la fête de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste, Édouard, apprenant que des Sarrasins étaient venus à *Kakehowe,* à quarante milles de distance d'Acre, marcha contre eux, et, les attaquant au point du jour, il en tua mille et mit les autres en déroute. Après avoir fait un grand butin, il se rendit au château des Pélerins, qui est situé sur la mer, et y passa la nuit. Le jour suivant, il arriva à Acre. Les grands du royaume de Chypre, invités par Édouard à se réunir aux croisés, arrivèrent dans la Palestine avec beaucoup de milice, en disant qu'ils se croyaient tenus d'obéir aux ordres du prince anglais, parce que ses prédécesseurs avaient autrefois commandé à leur île, et qu'ils devaient toujours être fidèles aux rois d'Angleterre. Les chrétiens se mirent en campagne une troisième fois, et allèrent jusqu'à Saint-George. Ils tuèrent quelques ennemis; mais, ne rencontrant point de musulmans qui osassent les attendre, ils revinrent triomphans à Acre. Le nom d'Édouard se répandait de jour en jour parmi les ennemis de la croix, et leur inspirait beaucoup de crainte : aussi s'occupaient-ils des moyens de surprendre ce prince et de s'en défaire par ruse. L'émir de Joppé lui envoya des lettres dans lesquelles, feignant de vouloir se faire chrétien, il disait qu'il entraînerait beaucoup de monde avec lui, s'il était sûr d'être traité avec honneur par le prince et par les autres chrétiens. Édouard lui répondit, et l'encouragea dans sa résolution. L'émir envoya jusqu'à quatre fois de nouvelles lettres par le même messager, qui était un de ces *assassins* qui ne craignent ni Dieu ni la mort. Ce messager étant venu une cinquième fois, et ayant été visité, selon la coutume, par les gens d'Édouard, fut introduit dans la chambre du prince, parce qu'on ne trouva sous ses bras ni dans sa ceinture ni arme ni couteau. Il présenta une lettre à Édouard en s'inclinant. Le prince n'avait que sa tunique à cause de la chaleur, et reposait sur son lit, la tête découverte. Cette lettre portait que l'émir viendrait le samedi suivant pour accomplir son dessein. Cet avis causa une grande joie à ceux qui étaient présens; et ils s'en entretenaient à l'écart, lorsque le messager, incliné et répondant aux diverses questions d'Édouard, mit sa main à son baudrier, comme pour en tirer des lettres secrètes : mais il fit voir tout-à-coup un couteau empoisonné, dont il voulut percer le prince. Celui-ci, levant la main pour détourner le coup, reçut au bras une blessure profonde; tout en se

débattant, il repoussa si violemment avec le pied l'assassin qui s'apprêtait à le frapper de nouveau, qu'il le renversa à terre; puis, le saisissant par la main, il lui arracha le couteau avec tant de force, qu'il se blessa au front; enfin il plongea ce couteau dans le ventre du messager et le tua. Les gens d'Édouard, qui étaient éloignés, accoururent au bruit et virent l'assassin mort. Un d'eux, prenant un trépied qui se trouvait là, l'en frappa à la tête, et fit sauter sa cervelle. Édouard le blâma d'avoir frappé un homme mort. Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans la ville. Le grand-maître du Temple accourut aussitôt, et fit boire au prince un breuvage qui devait arrêter l'effet du poison. « Ne vous » ai-je pas prédit, lui dit-il, une trahison de ces infidèles? » Cependant, ajouta le grand-maître, consolez-vous et ne » craignez rien; car vous ne mourrez pas de ce poison. »

On appela des chirurgiens qui ordonnèrent des remèdes; mais, au bout de quelques jours, voyant les chairs se noircir, ils commencèrent à désespérer de la guérison, et les gens du prince furent dans l'affliction. Édouard, qui les vit parler bas entre eux, leur dit : « Pourquoi parlez-vous bas? Est-ce » que je ne pourrai guérir? dites-le moi, ne craignez rien. » Alors un médecin anglais lui dit: « Vous pouvez guérir, » mais il vous faut souffrir. — Me promettez-vous la gué- » rison à ce prix? — Je vous la promets, sur ma tête. — Je » me livre donc à vous; faites tout ce que vous voudrez. — » Parmi les seigneurs qui vous entourent, n'y en a-t-il pas » quelques-uns en qui vous ayez une confiance particulière? » Édouard en nomma plusieurs. Le médecin dit aux deux premiers que le prince nomma : « Aimez-vous votre maître? — » Oui, répondirent-ils. — Faites donc sortir cette dame (c'était » l'épouse du prince), et qu'elle ne voie le prince que lorsque » je vous le dirai. » Ils entraînèrent donc la princesse, qui fondait en larmes, en lui disant: « Il vaut mieux, madame, » que vous pleuriez que toute l'Angleterre. » Le lendemain matin, le médecin coupa toutes les chairs noires, et dit au prince: « Prenez courage; je vous promets que dans quinze » jours vous vous ferez voir et monterez à cheval. » Il tint parole, et tout le monde en fut dans l'admiration. Lorsque le soudan sut qu'Édouard vivait, il eut beaucoup de peine à le croire. Il envoya trois de ses principaux émirs au prince pour s'excuser, attestant ses dieux que l'assassinat avait été commis à son insu. Les émirs se tinrent prosternés loin d'Édouard, comme pour l'adorer. Édouard leur dit en anglais: « Vous m'adorez, mais vous ne m'aimez pas. » Ils ne

comprirent pas ces paroles, parce qu'ils n'entendaient pas la langue du prince. Cependant Édouard les traita honorablement, et les renvoya en paix au bout de deux jours. Peu de temps après, il fut conclu une trêve de dix ans, dix semaines et dix jours. Les Anglais s'en retournèrent, et Édouard se rembarqua vers l'Assomption.

Dans le reste de la chronique on ne parle plus des affaires de la Terre-Sainte.

TROISIÈME COLLECTION.

Les principaux écrivains de l'Histoire d'Angleterre après Bède (1).

Henri Savile, auteur de cette collection, naquit en 1549 à Bradley, dans le comté d'York, d'une famille noble et ancienne. Il fut gardien du collége de Merton, puis prévôt d'Eaton. Il mourut en 1621. Henri Savile a dédié sa collection à la reine Élisabeth, et sa courte dédicace contient peu de chose sur les auteurs dont il a recueilli les chroniques : il se contente de les représenter comme les plus anciens et les plus véridiques historiens des temps passés, et ne dit rien sur le caractère et le mérite particulier de chacun.

Cinq livres de Guillaume, moine de Malmesbury, *contenant l'histoire des rois d'Angleterre* (2). — Tel est le titre du premier ouvrage qui se présente dans cette collection, et qui a pour auteur Guillaume Sommerset, plus connu sous le nom de Guillaume de Malmesbury, parce qu'il était religieux de l'ordre de Saint-Benoît dans le monastère de Malmesbury, bourg d'Angleterre, dans le comté de Wilt. Guillaume vivait au commencement du douzième siècle. La vaste étendue de ses connaissances l'avait fait surnommer le *Bibliothécaire*. Il a commencé l'histoire d'Angleterre à l'arrivée des Angles et des

(1) Rerum anglicarum scriptores post Bedam præcipui, ex vetustissimis codicibus manuscriptis. (Collegit Henricus Savilius.) *Francofurti, typis Wechelranis*, 1601, 1 vol. in-fol.

(2) Wilielmi monachi Malmesburiensis de gestis regum Anglorum libri quinque. (Page 7.)

Saxons, et l'a conduite jusqu'au règne de Henri I[er]. Le quatrième livre de cette chronique est consacré au récit de la première croisade. Guillaume est le seul chroniqueur anglais qui ait raconté avec détail la première guerre sacrée : c'est ce qui nous engage à nous arrêter à la narration du moine de Malmesbury, quoiqu'elle ne nous offre rien de nouveau. Guillaume a su d'ailleurs répandre de l'intérêt dans son quatrième livre, par la tournure originale de son esprit, par quelques pensées pleines de raison, qui sont remarquables dans l'ouvrage d'un moine du douzième siècle.

Arrivé à l'année 1095, Guillaume s'exprime en ces termes: « Maintenant je vais raconter le voyage de Jérusalem, d'après le témoignage de ceux qui ont assisté à ces grandes » scènes. Lorsque l'occasion s'en présentera, je décrirai » Constantinople, Antioche et Jérusalem, pour l'instruction » des hommes qui ne connaissent point ces cités. Mais pour » tracer l'histoire de ces événemens, j'ai besoin d'être en- » flammé par le souffle brûlant de l'inspiration : je prie donc » la Divinité de venir à mon secours. » Après cette exposition, tout-à-fait épique, l'auteur parle de l'arrivée d'Urbain II en France. Le motif le plus apparent du voyage du souverain pontife, chassé de Rome par l'anti-pape Guibert, était l'espoir qu'avait Urbain de ranger sous son obéissance le clergé français. « Mais, dit Guillaume, il y avait dans ce » voyage un autre motif qui, pour être moins connu, n'en » était pas moins véritable; quelques-uns disaient qu'Urbain, » d'après les conseils de Bohémond, avait résolu de précipiter » l'Europe contre l'Asie, afin que dans cet ébranlement gé- » néral le pontife pût reconquérir Rome, et Bohémond l'Il- » lyrie et la Macédoine. (Nous n'avons pas besoin de dire » que rien n'est plus faux que ce que rapporte ici l'auteur » touchant le prince de Tarente.) Toutefois, poursuit le » chroniqueur, quelle qu'ait été la cause de l'arrivée d'Ur- » bain en France, la présence du chef de l'Église fut pour » les chrétiens une source de gloire et de puissance. » Parlant du concile de Clermont, où se trouvèrent trois cent dix évêques ou abbés, Guillaume fait la peinture des mœurs du peuple et du clergé français :

« Sans compter les crimes dont chacun se souillait, dit » l'historien, le désordre régnait à ce point, qu'on enlevait » les gens sous le plus léger prétexte, et qu'on ne leur ren- » dait la liberté qu'après une rançon exorbitante. Le ser- » pent de la simonie dressait sa tête; il avait répandu au » loin les œufs de son venin mortel; et son souffle, en infec- » tant l'univers, avait corrompu les dignités du sanctuaire.

» Ce n'était pas seulement les évêques qui achetaient l'hon-
» neur de commander aux églises, mais dans tous les rangs
» de la hiérarchie ecclésiastique, l'argent seul tenait lieu de
» mérite. Plusieurs renvoyaient leurs épouses légitimes pour
» contracter une nouvelle union. Au milieu de ces grands
» désordres, quelques seigneurs puissans furent condamnés
» à la pénitence publique. »

Le chroniqueur rapporte ensuite les décrets que rendit le concile de Clermont sur la discipline ecclésiastique. Guillaume rend compte de l'excommunication qui fut là lancée par le pape Urbain contre Philippe, roi de France. Tous ceux qui l'appelaient leur roi ou leur maître, et qui lui obéissaient ou même qui lui parlaient, étaient excommuniés; on exceptait celui à qui il appartenait de corriger le monarque. Le même anathème fut prononcé contre la reine de France, contre tous ceux qui l'appeleraient leur reine ou leur souveraine, jusqu'à ce que les époux se fussent amendés, c'est-à-dire qu'ils se fussent séparés l'un de l'autre. Guibert de Ravenne, qui se faisait appeler le chef de l'Église, et Henri, empereur d'Allemagne, qui soutenait l'anti-pape, furent aussi frappés d'une solennelle excommunication dans ce concile.

Le discours d'Urbain, que cite Guillaume, diffère de celui que nous a conservé Guillaume de Tyr, d'un autre qui a été tiré des archives du Vatican, et que Baronius a copié. (Voyez, sur les discours prononcés par le pape Urbain, une note qui se trouve dans le premier livre de notre histoire, 4e. édition.) Nous reproduirons, dans une analyse rapide, les traits les plus caractéristiques du discours qu'a copié le moine de Malmesbury. Après avoir rappelé aux fidèles les maux que le concile de Clermont était venu guérir, Urbain leur annonce qu'au milieu de ce grand naufrage des péchés des hommes, un port est ouvert au repentir; ce port c'est Jérusalem. Le pélerinage à la Terre-Sainte doit arrêter les effroyables conquêtes de ces Sarrasins qui, après avoir envahi l'Asie et l'Afrique, menacent d'asservir l'Europe entière; il assurera aux peuples de Jésus-Christ le royaume de l'éternité. Les périls et les fatigues inséparables d'une expédition lointaine, seront plus faciles à supporter que les peines, les inquiétudes et les douleurs que les chrétiens ont eu à souffrir pour commettre le crime. « Comparez, dit
» le pape aux fidèles, comparez ensemble les obstacles qu'il
» vous a fallu vaincre pour satisfaire des passions criminel-
» les, et ceux que peut présenter le pélerinage que je vous
» ordonne. La méditation de l'adultère ou de l'homicide

» fait naître beaucoup de craintes : car rien n'est plus timide » que l'iniquité, dit Salomon; pour elle combien de peines » ne se donne-t-on pas! En effet, quoi de plus pénible que » l'injustice! Mais celui qui marche simplement, marche » avec sécurité. Le fruit des peines qu'on se donne dans un » monde vain, est le péché; le prix du péché est la mort, et » la mort des pécheurs est la pire de toutes. Un meilleur » prix est réservé aux travaux que vous aurez à supporter: » la charité en sera le motif; car, selon le précepte du Sei- » gneur, vous sacrifierez vos âmes pour vos frères; et la » grâce de Dieu, qui est suivie de la vie éternelle, sera la » récompense de votre charité. Marchez donc à la félicité, » marchez avec confiance à la poursuite des ennemis de » Dieu. »

Le pontife, pour rassurer les chrétiens contre les forces des musulmans, cherche à établir, par des preuves physiques, la supériorité des Européens sur les peuples d'Asie. Les nations d'Orient, brûlées par les feux du soleil, dit le pape, ont, il est vrai, la sagesse en partage; mais leur peu de sang les rend faibles et incapables de combattre de près. Au contraire, les peuples qui vivent au milieu des frimats, quoique moins sages et moins prudens, sont fiers et valeureux; le sang qui bouillonne dans leurs veines, leur donne un courage indomptable : ils n'évitent jamais le combat. « Pour vous, mes frères, disait Urbain aux Français, » vous êtes nés sous un climat tempéré; prodigues de votre » vie, vous méprisez la mort, sans toutefois manquer de » prudence; dans les camps, vous gardez la modération, et » vous ne repoussez point les conseils au moment du com- » bat. Forts de ces qualités et de votre bravoure, ne crai- » gnez point d'entreprendre un mémorable pélerinage. Si » vous allez délivrer vos frères, les siècles rediront votre » gloire. » On est étonné de trouver dans le moyen âge des idées qu'adopta la philosophie moderne, et dont elle a souvent abusé. L'historien raconte l'enthousiasme qui suivit le concile de Clermont. « La renommée du » bien, en parcourant le monde, dit Guillaume, anima » de sa douce haleine tous les esprits chrétiens; il n'y » eut pas de nation qui n'envoyât son contingent sous la » bannière de la croix. Cet enthousiasme gagna non-seule- » ment les provinces de la Méditerranée, mais encore les » îles les plus reculées; et les nations barbares qui avaient » à peine entendu parler du Christ, prirent les armes. Alors » le Gallois renonça à la chasse, l'Écossais à ses puces, le » Danois à ses boissons enivrantes, le Norique à ses viandes

» crues. Les champs manquaient de laboureurs, les bour-
» gardes et les cités étaient désertes. Les chrétiens n'étaient
» retenus ni par les liens du sang, ni par l'amour de la pa-
» trie, on ne voyait que Dieu seul. Tout ce qui était dans
» les greniers ou destiné pour les tables, était laissé sous la
» garde de l'avare agriculteur : on n'aspirait qu'au voyage
» de Jérusalem. La joie était dans le cœur de ceux qui par-
» taient, et le chagrin dans le cœur de ceux qui restaient.
» Que dis-je, de ceux qui restaient! vous auriez vu le
» mari partant avec sa femme, avec toute sa famille;
» vous auriez ri à l'aspect de tous les pénates mis en route
» et portés sur des chars. Le chemin était trop étroit pour
» ceux qui passaient; l'espace manquait aux voyageurs :
» tant la foule était grande, tant les bagages étaient nom-
» breux. »

L'auteur fait monter à plus de sept cent mille le nombre des pélerins. « Jamais, dit Guillaume, non, jamais, on ne
» vit tant de nations animées d'un même esprit, marchant
» vers un même objet; il est inouï que tant de peuples bar-
» bares, qui n'avaient ni chef, ni lois, se soient avancés en
» Orient, toujours tranquilles et toujours soumis. Le plus
» grand des miracles, c'est la conduite d'une multitude im-
» mense qui traversait les terres des chrétiens, sans piller
» ni ravager, tandis qu'elle n'avait personne qui pût l'en
» empêcher. » Cette dernière réflexion de notre auteur porte sur un fait qui, comme on sait, n'est pas entièrement vrai.
« Cependant, poursuit le chroniqueur, la saison après la-
» quelle les chrétiens soupiraient, le mois de mars, parut
» enfin. Le monde, qui avait quitté sa vieille face d'hiver,
» pour se rajeunir sous les beautés printanières, invitait les
» pélerins à se diriger vers les plages d'Orient : dans l'ar-
» deur qui les enflammait, toute espèce de retard était in-
» supportable aux croisés. » Guillaume passe en revue tous les princes de l'armée chrétienne, et parle de leur serment de fidélité à l'empereur Alexis. Ici la narration du chroniqueur est interrompue par une pompeuse description de Rome et de Constantinople. Le moine de Malmesbury se plaît à raconter les exploits des héros chrétiens à la bataille de Dorylée, et nous montre les musulmans ne cessant de fuir pendant trois jours, quoique personne, excepté Dieu, ne fût à leur poursuite. Après s'être excusé d'avoir à se livrer à des digressions fréquentes, Guillaume décrit la cité d'Antioche, et commence le récit du siège. « Accien, dit
» l'auteur, s'apercevant que les Francs n'étaient venus ni à
» jeun ni pour s'amuser, mais qu'ils songeaient sérieuse-

» ment à conquérir la ville, se hâta d'envoyer son fils auprès » du soudan de Perse, pour lui demander des secours. » Le chroniqueur ne s'arrête qu'un moment sous les murs d'Antioche avec les croisés; avant de parler de la prise de la ville, et de la trahison de Phirous, qu'il appelle *infâme* (Guillaume est le seul de nos chroniqueurs qui n'ait point loué ou excusé Phirous), l'historien décrit la famine qui désola les chrétiens pendant le siège. Cette description ne renferme aucun détail nouveau pour ceux qui ont lu nos extraits de Foucher, d'Albert d'Aix, du moine Robert, etc.; on y rencontre de ces expressions originales qui caractérisent la manière de notre auteur. Dans ce récit, nous avons remarqué cependant une particularité qui n'est rapportée par aucunes de nos chroniques. En parlant des pélerins qui se nourrissaient de chair humaine, Guillaume dit que ceux-là se retiraient loin du camp, dans les montagnes, de peur que l'odeur de la chair humaine rôtie n'offensât le reste de l'armée. (*Ne cœteri offenderentur.*) En racontant la bataille livrée à Kerbogath, Guillaume, comme la plupart des chroniqueurs, ne doute pas que les croisés n'aient été secourus par Georges et Démétrius, ces martyrs des premiers âges qui, sur la terre, avaient connu le métier des armes. L'auteur trace un itinéraire rapide de l'armée chrétienne, depuis Antioche jusqu'à Jérusalem; il fait l'histoire et la description de la cité sainte, et raconte le siège de la ville avec quelques détails. Au sujet des musulmans qui furent massacrés dans le temple de Salomon, ou précipités du haut des tours et de la citadelle, Guillaume dit qu'on eut soin de brûler leurs cadavres, dont il ne resta plus qu'un élément subtil perdu dans les airs, de peur que sous un soleil brûlant les restes des barbares, tombés en pourriture, ne répandissent la contagion dans le monde. « Lorsque le » sang des infidèles eut purifié la ville, ajoute l'historien, » les pélerins se rendirent au sépulcre du Seigneur, pour » lequel ils avaient bravé tant de fatigues et les périls d'un » si long voyage. Personne ne pourra jamais raconter di- » gnement comment les croisés remplissaient alors le ciel » de chants solennels, de cris et de prières; comment ils » rentrèrent en grâce en fléchissant le ciel par leurs larmes. » Non, l'antiquité et toute son éloquence ne pourraient que » rester au-dessous d'un si grand sujet; cet Orphée dont la » lyre sut animer et attendrir les rochers, ne pourrait faire » entendre ici que d'impuissans accords. » Le moine de Malmesbury, après avoir rapporté, avec quelque étendue, la bataille d'Ascalon, fait l'éloge des princes croisés et de l'ar-

mée chrétienne. A ses yeux, la fable et l'histoire n'offrent rien de plus imposant, ni de plus glorieux que la croisade de Godefroi; il ne trouve point d'expression pour peindre la bravoure des chefs et les vertus des peuples qui marchaient sous les saintes bannières. L'historien espère que la postérité la plus reculée payera son tribut de respect et d'hommage aux puissantes nations de la croix; il nous avertit de ne pas confondre les héros du Christ avec les guerriers des temps antiques dont la gloire s'évanouit avec la poussière de leurs tombeaux. « Qu'on ne me reproche point, dit l'au-
» teur en finissant cet éloge, de n'avoir pas été exact dans
» le récit de ces glorieuses aventures, car personne n'ignore
» que les peuples cachés au-delà de l'Océan Britannique,
» n'ont entendu qu'un léger murmure de ces grands mou-
» vemens qui ont ébranlé l'Asie. »

Le chroniqueur raconte ensuite assez longuement ce que la renommée lui a appris touchant les exploits des princes croisés. Ce qu'il dit de Godefroi, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles, de Baudouin, se trouve répété dans d'autres chroniques. Il termine son quatrième livre par le récit des vicissitudes dont la vie de Robert de Normandie fut sans cesse agitée. Les exploits de ce prince en Asie sont la partie la plus honorable de sa carrière. Guillaume lui reproche d'avoir refusé la couronne de Jérusalem qui lui fut offerte. Il attribue ce refus à la répugnance qu'avait ce prince de se charger d'un fardeau trop pénible, et il regarde comme une punition de Dieu les malheurs qui lui arrivèrent ensuite. Robert de Normandie, dit l'auteur, était éloquent, d'un esprit très-enjoué, excellent pour le conseil, et très-habile dans le métier de la guerre; mais la mollesse de son caractère le rendait incapable de gouverner.

Guillaume de Malmesbury a fait deux autres ouvrages historiques, intitulés, l'un, *Histoires nouvelles;* l'autre, *Histoire des Pontifes anglais :* mais il n'y est nullement question des croisades.

HUIT LIVRES DES HISTOIRES DE HENRI, ARCHIDIACRE DE HUNTINGDON (1). — L'auteur de cet ouvrage vivait dans le douzième siècle. On ne sait rien sur son origine ni sur l'époque précise de sa mort. Il fut chanoine de Lincoln, et devint ensuite

(1) Henrici archidiaconi Huntindoniensis historiarum libri octo. (Pag. 295.)

archidiacre de Huntingdon. Henri de Huntingdon a commencé son histoire aux temps les plus reculés, et l'a terminée au règne de Henri Ier. Dans son septième livre, l'archidiacre de Huntingdon a fait, en moins de quatre pages, un récit assez intéressant de la première croisade. Il y a, dans cette narration, de l'élégance, de la chaleur et de la vivacité; l'historien, en priant son lecteur de lui pardonner cette digression qui l'éloigne de son plan, exprime toute son admiration et sa surprise au sujet du grand mouvement de la croisade. « La croisade, dit le chroniqueur, est le plus grand » des miracles qui ait signalé notre époque; dans l'histoire » des siècles, il est inoui que tant de nations différentes, » tant de princes puissans, aient abandonné, en même » temps et dans un même esprit, leurs biens, leurs enfans » et leurs épouses, pour aller dans des contrées inconnues, » bravant les fatigues et la mort. » Cette dernière réflexion est très-frappante sous la plume d'un contemporain. En parlant du siège de Nicée, le chroniqueur pousse des exclamations qui rappellent l'enthousiasme avec lequel l'historien Baudri nous montrait les tentes des croisés dans la Romanie. « Les rayons du soleil, dit notre auteur, depuis » la création du monde, n'éclairèrent jamais une milice si » nombreuse, si brillante et si redoutable, et des chefs si » belliqueux. Le ciel est rempli de clameurs, dit Henri en » décrivant le combat de Nicée, les flèches obscurcissent les » airs, la terre mugit sous les pieds des combattans. Les » traits, les javelots, le bois, les pierres, les remparts, le » feu, les eaux, les secours de l'art, tout devient inutile à » la rage des assiégés. » Henri raconte brièvement la reddition de la ville; dans le récit qu'il fait de la bataille de Dorylée, il compare à la foudre la lance du frère du roi de France, et nous représente le glaive d'Anselme de Ribemont comme une flamme qui dévore tout. Au sujet de la retraite de Soliman et de son armée, l'historien nous dit que les barbares fuyaient comme si le ciel eût menacé de crouler sur leurs têtes. Les combats qui eurent lieu sous les murs d'Antioche, sont racontés avec beaucoup de fidélité par notre auteur; nous ne pouvons nous y arrêter, après l'analyse que nous avons donnée des historiens de la première croisade dans la collection de Bongars. D'après la relation du chroniqueur, c'est parce qu'il prévoyait la ruine prochaine des musulmans d'Antioche, que Phirous livra les trois tours dont il était le gardien; il choisit pour confident de son secret son ami Bohémond, que notre auteur appelle l'arbitre des guerres, le juge des combats. Henri rapporte,

comme nos historiens de la première croisade; la famine que souffrirent les chrétiens dans Antioche, et la découverte de la sainte lance. Pendant la bataille livrée à Kerbogath, les évêques, les prêtres, les moines et les clercs, revêtus des ornemens sacrés, chantaient des hymnes, debout sur les remparts de la ville. Ils virent l'armée céleste avec ses chevaux blancs, ses armes resplendissantes, ayant à sa tête Georges, Mercure et Démétrius. Kerbogath avait fait allumer sur les montagnes un grand amas d'herbes sèches, afin que les chrétiens fussent aveuglés par la fumée. Mais le Seigneur, qui commande aux vents, changea le vent qui soufflait alors, et les infidèles, aveuglés eux-mêmes par la fumée, s'enfuirent précipitamment. Les croisés les poursuivirent et en firent un grand carnage. « Jamais, dans aucun combat, » dit l'auteur, on ne fit un butin pareil à celui qui fut le » prix des vainqueurs de Kerbogath. » Après avoir tracé l'itinéraire des chrétiens jusqu'à Jérusalem, dont il ne raconte le siège qu'en passant, l'archidiacre de Huntingdon termine son récit de la première croisade, en indiquant les quatre rois qui succédèrent au duc de Bouillon. « Ces monarques, » dit le chroniqueur, firent de grandes guerres, et soumi- » rent au Christ les provinces et les villes voisines, excepté » Ascalon, *qui persévère encore dans son crime.* » Ces derniers mots prouvent que l'auteur écrivait avant la conquête d'Ascalon.

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIES DES ANNALES DE ROGER DE HOVEDEN (1). — Roger de Hoveden, auteur de ces annales, était d'une famille illustre d'York. Il fut très-considéré à la cour du roi Henri II. Après la mort de ce prince, arrivée en 1189, il se retira de la cour et s'adonna à l'étude de l'histoire.

Tout ce que Roger de Hoveden dit de la première croisade, se réduit à peu de chose; mais, en parlant de Robert duc de Normandie, il raconte ainsi l'engagement qui fut fait alors entre ce prince et le roi d'Angleterre : « Robert, dit-il, » voulant partir pour Jérusalem, envoya des députés en » Angleterre à son frère Guillaume pour traiter de la paix » avec lui, et pour lui demander à emprunter dix mille » marcs d'argent. Il lui offrit pour gage le duché de Norman- » die. Le roi d'Angleterre, s'empressant de satisfaire à sa » demande, ordonna à tous les grands du royaume de lui

(1) Rogeri de Hoveden Annalium pars prior et posterior. (P. 401.)

» fournir tout l'argent que chacun d'eux pourrait donner. » En conséquence, les évêques, les abbés et les abbesses bri» sèrent les vases d'or et d'argent de leurs églises ; les comtes, » les barons, les vicomtes, dépouillèrent leurs vassaux, et four» nirent ainsi au roi une grande somme d'or et d'argent. Au » mois de septembre : le roi passa la mer ; il fit la paix avec » son frère, et lui prêta six mille six cent soixante-six livres, » pour lesquelles il reçut la Normandie en gage. »

L'auteur s'exprime sur la seconde croisade de la manière suivante :

« Dans l'année 1148, qui était la treizième du règne du » roi Etienne, les armées de l'empereur d'Allemagne et du » roi de France, qui marchaient avec un grand orgueil sous » la conduite de ces princes, furent réduites à rien, parce » que Dieu les méprisa. L'incontinence de ceux qui s'adon» naient ouvertement à la fornication et à l'adultère, s'éleva » en sa présence et l'irrita. Les rapines et les crimes de » toute espèce comblèrent la mesure : aussi les croisés, tra» his par l'empereur de Constantinople, furent-ils punis » d'abord par la famine, et ensuite par le fer des ennemis. » Le roi de France et l'empereur d'Allemagne se réfugièrent » avec peu de monde à Antioche ; puis ils arrivèrent honteu» sement à Jérusalem. Le roi de France, pour réparer l'é» chec qu'avait reçu sa réputation, réunit des forces de tous » côtés, et, soutenu par les chevaliers du Temple qui étaient » à Jérusalem, alla assiéger Damas ; mais n'obtenant aucun » succès, il retourna en France. Vers le même temps, une » armée navale, composée de guerriers peu puissans, com» mandée par un chef sans réputation, mais protégée par » Dieu, mérita, par son humilité, d'obtenir de grands suc» cès, et montra une grande bravoure : elle s'empara de » Lisbonne, d'Almérie et des pays adjacens. Il fut vrai de » dire alors que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce » aux humbles. Les armées du roi de France et de l'empe» reur d'Allemagne étaient plus brillantes et plus nombreuses » que celle qui avait conquis autrefois Jérusalem ; cependant » elles furent détruites et dispersées, comme des grains de » poussière, par un petit nombre d'ennemis. L'armée qui » alla en Espagne, résista au contraire à tout les obstacles. » Plus les ennemis qu'elle eut à combattre étaient nom» breux, plus ils parurent faibles devant elle. La plus » grande partie de cette armée venait d'Angleterre. »

Roger rapporte que le comte de Flandre vint en 1177 en Angleterre pour s'entretenir avec le roi, et qu'ayant

obtenu de lui la permission de faire le pélerinage, il partit avec Guillaume de Mandeville et plusieurs barons et chevaliers de divers pays. Roger parle du siége que ces croisés allèrent mettre devant Harenc, et dit que les assiégeans, s'étant laissé corrompre par les Sarrasins, ne reçurent, au lieu d'or, que des pièces de cuivre. D'autres historiens, comme nous l'avons vu, ont expliqué de la même manière plusieurs événemens malheureux des croisades, comme la levée du siége de Damas, la levée du siége de Thoron. Les chroniqueurs n'attribuent jamais les revers des chrétiens à l'indiscipline des soldats, à la discorde ou à l'ignorance des chefs, encore moins à la fortune.

Roger de Hoveden, en racontant le combat qui fut livré, cette même année, à Saladin, et dans lequel ce prince éprouva une si grande perte, dit que le sommet de la vraie croix, que portait l'évêque de Bethléem, touchait au ciel, et que ses branches embrassaient tout l'horizon; cet aspect effraya tellement les infidèles, qu'ils prirent la fuite.

Roger a copié en entier le traité d'alliance et d'amitié qui fut conclu à Ivri, entre le roi de France et le roi d'Angleterre, en présence du cardinal de Saint-Chrysogone, légat du saint-siége, et des grands des deux royaumes. Nous allons en extraire les dispositions qui regardent la croisade.

« Moi Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, et » moi Henri, par la même grâce, roi d'Angleterre, à tous » présens et à venir, savoir faisons que, par l'inspiration de » Dieu, nous avons promis et juré de servir ensemble la » chrétienté et de prendre la croix pour aller à Jérusalem, » ainsi qu'il est dit dans l'écrit que nous avons fait entre » nous à ce sujet; nous voulons aussi que tous sachent que » nous sommes et voulons être tellement amis, que chacun » de nous conservera à l'autre, selon son pouvoir, la vie, » les membres et la dignité contre tous; et si quelqu'un » prétendait nuire à l'un de nous, moi Henri j'aiderai Louis » roi de France, mon seigneur, selon mon pouvoir et contre » tous, et moi Louis j'aiderai Henri roi d'Angleterre, selon » mon pouvoir, comme mon homme-lige, et contre tous, » gardant la foi à nos hommes autant de temps qu'ils nous » la garderont. » Ici sont plusieurs dispositions étrangères à l'objet de la croisade, et qui ont pour but de terminer les contestations relatives à certains fiefs. Après quoi le traité poursuit en ces termes:

« Si l'un de nous, avant la prise de la croix, veut en» treprendre le voyage, celui qui restera gardera fidèlement

» et maintiendra le pays de celui qui sera en voyage, ainsi
» que ses hommes, comme les siens propres. Après que nous
» aurons pris la croix, nous ferons jurer à ceux de nos
» hommes qui viendront avec nous, que, si l'un de nous meurt
» en chemin (ce dont Dieu nous garde!), ils serviront fidèle-
» ment celui qui survivra, comme ils serviraient leur maître
» s'il était vivant, tant qu'ils voudront demeurer dans le pays
» de Jérusalem. Le survivant aura l'argent du défunt pour
» faire le service de la chrétienté, excepté celui qui était des-
» tiné avant le voyage à certains lieux et à certaines personnes.
» Si nous mourons l'un et l'autre, nous choisirons, si Dieu
» nous en donne le temps, quelques-uns des nôtres, probes
» et fidèles, à qui nous confierons l'argent de l'un et de l'autre
» pour faire le service de la chrétienté et pour conduire et
» gouverner nos hommes. Avant de nous mettre en route,
» nous ferons aussi jurer ceux que nous constituerons gou-
» verneurs et gardiens de nos pays, de s'aider les uns les
» autres de bonne foi et de tout leur pouvoir, si cela est né-
» cessaire pour défendre nos possessions, lorsqu'ils en seront
» requis; de sorte que ceux que moi Henri roi d'Angleterre
» je préposerai au gouvernement de mes états, se prêteront
» à défendre de tout leur pouvoir les pays de Louis roi de
» France, mon seigneur, comme ces pays défendraient ma
» ville de Rouen si elle était assiégée; et de même ceux que
» moi Louis roi de France je préposerai au gouvernement
» de mes états, se prêteront de tout leur pouvoir à défendre
» les états du roi d'Angleterre, comme ces états défen-
» draient les miens si ma ville de Paris était assiégée. Je veux
» aussi que les marchands et tous hommes tant clercs que
» laïcs de ses états aient paix et sûreté, eux et leurs biens,
» dans tous mes domaines; et moi Henri roi d'Angleterre
» je veux de même que les marchands et tous hommes tant
» clercs que laïcs des pays du roi de France, mon seigneur,
» aient paix et sûreté, eux et tous leurs biens, dans tous mes
» domaines. Nous avons promis et juré d'observer scrupu-
» leusement ce qui est écrit ci-dessus, en présence du véné-
» rable Pierre, cardinal-prêtre du titre de Saint-Chrysogone,
» légat du saint-siége, et en présence de Richard évêque
» d'York, de Jean évêque de Chartres, de Henri évêque
» de Bayeux, de Froger évêque de Séez, de Gilles évêque
» d'Évreux, de Henri fils du roi d'Angleterre, du comte
» Thibauld, du comte Robert, de Pierre de Courtenai, du
» comte Simon d'Évreux, de Guillaume de Humez, et de
» plusieurs autres tant clercs que laïcs. »

L'auteur copie encore un décret rendu au concile de Latran tenu en 1179, dans lequel on trouve la défense faite aux chrétiens de porter aucun secours aux Sarrasins. Les termes dans lesquels est conçue cette défense, prouvent que l'amour du gain avait fait oublier à plusieurs l'esprit et le but des croisades.

« Comme une cruelle cupidité, dit le décret, s'est emparée » du cœur de quelques-uns, au point de leur faire porter des » armes aux Sarrasins, et de devenir par-là égaux ou même » supérieurs en malice aux ennemis du Christ, puisqu'ils leur » fournissent les armes et les choses nécessaires pour faire » la guerre aux chrétiens; comme il y en a aussi qui con- » duisent et gouvernent les galères et les vaisseaux pirates » des Sarrasins, nous jugeons que ces mauvais chrétiens » doivent être séparés de la communion de l'Église, et soumis, » à cause de leur iniquité, à l'excommunication; qu'en outre » ils doivent être privés, par les princes catholiques et les » magistrats des villes, de tous leurs biens, et, s'ils sont pris, » devenir les esclaves de ceux qui les feront prisonniers. » Nous ordonnons que l'excommunication prononcée contre » eux soit solennellement et fréquemment publiée dans les » églises des villes maritimes. Les peines de l'excommuni- » cation sont encore appliquées à ceux qui osent faire pri- » sonniers ou dépouiller de leurs biens les Romains ou autres » chrétiens qui vont sur mer dans l'intérêt de leur commerce » ou pour toute autre cause légitime. Les mêmes peines sont » encore prononcées contre ceux qui, poussés par une dam- » nable cupidité, osent dépouiller de leurs biens les chrétiens » qui font naufrage, et auxquels, selon les devoirs de la re- » ligion, ils sont tenus de porter secours, à moins qu'ils ne » leur rendent ce qu'ils leur auront enlevé. »

Roger de Hoveden parle, sous la date de 1181, de l'invasion de Saladin en Palestine, et de la conférence qui eut lieu à Saint-Remi, en Normandie, entre Philippe roi de France et le roi d'Angleterre. Il dit que, dans cette entrevue, des Templiers et des Hospitaliers de Jérusalem présentèrent aux deux rois des lettres du pape Alexandre, que l'auteur copie en entier.

Ces lettres, adressées aux princes chrétiens, avaient pour but de les exciter à faire tous leurs efforts pour que la chrétienté ne succombât pas sous les coups des gentils. « Nous » accordons, disait le souverain pontife, et nous confirmons » en vertu de l'autorité apostolique, l'indulgence des péchés, » que nos pères et nos prédécesseurs Urbain et Eugène ont

» réglée en faveur de ceux qui entreprendraient ce pèleri-
» nage pour le Christ. Nous décidons aussi que leurs femmes,
» leurs enfans, leurs biens et leurs possessions, resteront
» sous la protection de S. Pierre, ainsi que sous la nôtre et
» celle des archevêques et évêques et des autres prélats de
» l'Église, &c. » Ces lettres étaient datées de Tusculum, le
17 des calendes de février.

De semblables lettres avaient été adressées aux archevêques, évêques et prélats de toutes les églises : elles étaient également datées de Tusculum, mais d'un mois plus tôt. Elles furent aussi remises aux deux rois, qui, après les avoir lues, promirent d'envoyer de prompts secours à la Terre-sainte.

L'historien raconte que, dans l'année 1184, les astrologues d'Espagne et de Sicile et tous ceux qui lisaient dans les astres avaient écrit leurs observations sur une conjonction des planètes. Un astrologue nommé *Corumphire* avait tiré ses augures de la manière suivante (nous traduisons cette pièce curieuse pour faire voir où en était alors l'astronomie, et quelles idées l'aspect des astres faisait naître dans l'esprit des savans de ce temps) :

« *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi*
» *soit-il.* Le Dieu tout-puissant sait, et la raison du nombre
» démontre, que les planètes supérieures et inférieures se
» réuniront dans le signe de la balance, c'est-à-dire, au mois de
» septembre de l'année du Seigneur 1186, et des Arabes 582.
» Une éclipse partielle du soleil précédera cette conjonction,
» à la première heure du 21 du mois d'avril; elle sera de la
» couleur du feu. Cette éclipse sera précédée elle-même d'une
» éclipse totale de lune, le 5 du même mois, à la première
» heure de la nuit qui précédera le mercredi, si Dieu le veut,
» ou plutôt parce qu'il le veut, le voudra, l'a voulu et ne cesse
» de le vouloir. Il arrivera donc dans cette année, par l'ordre
» de Dieu, que, les planètes étant dans la balance, c'est-à-dire
» dans le signe jaune et venteux, avec la queue du dragon,
» un tremblement de terre étonnant se fera sentir, sur-tout
» dans les pays où il s'en fait sentir habituellement, et les
» détruira. Il s'élevera de l'occident un vent violent, qui noir-
» cira et infectera l'air. La maladie et la mortalité s'étendront
» sur les hommes. On entendra dans le ciel des bruits et des
» voix, qui effraieront le cœur de ceux qui les ouïront.
» Le vent élevera le sable et la poussière de la surface
» de la terre, et en couvrira les villes qui sont situées
» dans les plaines. Cela aura lieu sur-tout dans les pays
» sablonneux, c'est-à-dire, dans le cinquième climat. La

» Mecque, Bassora, Bagdad, le Caire, seront entièrement » détruits. Tout sera couvert de terre et détruit par le sable » et par la poussière, en sorte que les pays d'Égypte et » d'Éthiopie seront rendus inhabitables. Cette calamité s'é» tendra de l'Occident jusqu'en Orient. Dans l'Occident, il » s'élevera aussi des troubles et des séditions parmi les peuples. » Un homme y rassemblera des armées infinies et fera la » guerre le long du rivage des eaux; il y fera un si grand » carnage, que les torrens de sang répandus égaleront la » masse des ondes. Que chacun tienne pour certain que la » future conjonction nous annonce, quoi qu'en disent d'autres, » des changemens dans les royaumes, la victoire des Francs, » la destruction des Sarrasins, une piété plus grande et une » plus grande exaltation de la loi du Christ, ainsi qu'une » vie plus longue pour ceux qui naîtront ensuite. »

Roger de Hoveden rapporte encore trois prédictions semblables, faites par d'autres astrologues, et qui ne se vérifièrent pas plus que la première : mais il ne fait sur ce sujet aucune réflexion. Passant à l'année 1185, il dit que Baudouin le Lépreux, roi de Jérusalem, et les Templiers et les Hospitaliers, envoyèrent au roi d'Angleterre, fils de l'impératrice Mathilde, Héraclius, patriarche de la sainte cité, et les grands-maîtres de l'Hôpital et du Temple. Le roi alla au-devant de ces députés et les reçut avec une grande joie. Ils se jetèrent aussitôt à ses pieds, en pleurant et en sanglotant. Ils lui exposèrent les motifs de leur arrivée, et lui remirent, de la part du roi et des princes de la Terre-sainte, l'étendard royal, avec les clefs du Saint-Sépulcre, de la tour de David et de la ville de Jérusalem; ils lui remirent aussi, de la part du pape Lucius, des lettres pour l'exhorter à aller au secours des fidèles de la Palestine.

Le roi, après avoir entendu les ambassadeurs, leur dit que la chose tournerait à bien avec la volonté de Dieu, et il leur fixa pour terme de sa réponse le premier dimanche de carême. Ce jour arrivé, le roi, le patriarche, les évêques et les abbés, les comtes et barons d'Angleterre, Guillaume roi d'Écosse, et David son frère, avec les comtes et barons de ce pays, se rendirent à Londres. L'affaire ayant été mise en délibération, il fut décidé que le roi consulterait son suzerain, Philippe roi de France; et, l'assemblée ayant été dissoute, le roi donna à tous ses sujets, tant clercs que laïcs, la permission de prendre la croix. Alors Baudouin archevêque de Cantorbéry, Raoul justicier d'Angleterre, Gautier archevêque de Rouen, Hugues évêque de Durham,

et plusieurs autres évêques d'en-deçà et d'au-delà de la Manche, et presque tous les comtes, barons et écuyers anglais, normands, aquitains, bretons, angevins, manceaux et tourangeaux, prirent la croix.

Roger raconte qu'à cette époque il arriva un fait étonnant. Une fille enceinte et sur le point d'accoucher s'enfuit de la maison de son père, ne voulant pas que ses parens connussent son état; une tempête mêlée de vent et de pluie l'assaillit, pendant qu'elle fuyait dans la campagne et qu'elle demandait à Dieu du secours et un asile. Comme sa prière n'était point exaucée, elle tomba dans le désespoir, et dit: « O Dieu, si tu méprises ma prière, que le diable vienne » à mon secours! » et le diable lui apparut aussitôt, sous la forme d'un jeune homme, marchant les pieds nus, semblable à un voyageur. Il dit à cette fille : « Suivez-moi. » Ils traversèrent le chemin et rencontrèrent une bergerie. Le diable courut devant, fit du feu dans la bergerie, et prépara un lit de paille fraîche. La fille le suivit, et, entrant dans la bergerie, elle se chauffa auprès du feu. Elle dit ensuite : « J'ai soif et je suis tourmentée par la faim. » Le diable lui répondit : « Attendez un peu; je vous apporterai à manger » et à boire. » Dans le temps qu'il était allé chercher ce qu'il avait promis, deux hommes, passant par-là, aperçurent du feu dans la bergerie et en furent étonnés : ils y entrèrent, et trouvèrent la fille enceinte couchée auprès du feu. Ils lui demandèrent qui avait allumé ce feu. « C'est le diable, » répondit elle. — Où est-il? — J'ai eu faim et soif, et il » est allé me chercher à boire et à manger. — Ayez con» fiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans la Vierge » Marie sa mère; ils vous délivreront des mains de l'ennemi. » Après avoir ainsi parlé, ils s'en allèrent à la ville voisine, et racontèrent au clergé et au peuple ce qu'ils avaient vu et appris dans leur chemin. Pendant ce temps, le diable revint, apportant du pain et de l'eau avec lesquels il réconforta la femme. Celle-ci accoucha d'un garçon, que le diable reçut et qu'il réchauffa auprès du feu. Le prêtre de la ville vint avec le clergé et le peuple à la bergerie, précédé de la croix et portant de l'eau bénite. Ils trouvèrent la femme accouchée, et le diable tenant l'enfant sur ses genoux. Le prêtre répandit de l'eau bénite en entrant, au nom de la Sainte-Trinité. Le diable, ne pouvant supporter l'eau bénite, s'enfuit, emportant l'enfant avec lui, et ne reparut plus. La femme, revenue à elle-même, dit alors : « Je sais maintenant que le » Seigneur m'a véritablement arrachée des mains de l'en-

» nemi. » Elle raconta ensuite qu'elle avait appris du diable que, depuis que Jésus-Christ avait dépouillé l'enfer, l'enfer n'avait pas eu un plus grand sujet de deuil et de douleur que l'entreprise de la croisade; mais que cette douleur se changerait en joie, parce qu'il devait se commettre tant d'iniquités et de péchés parmi les croisés, que le Seigneur effacerait ceux-ci du livre de vie, et que plusieurs, abandonnant la religion de la croix, en deviendraient les persécuteurs. L'auteur ajoute: « C'est ce que l'événement prouva ensuite. » Il ne fait aucune autre réflexion, et semble croire à la vérité de cette anecdote, qui nous rappelle l'esprit et la crédulité des historiens de la première croisade.

Le roi d'Angleterre, étant revenu en Normandie, eut avec le roi de France une entrevue dans laquelle ils promirent d'envoyer dans la Palestine des secours en hommes et en argent. Mais le patriarche faisait peu de cas de ces promesses: il aurait voulu emmener avec lui le roi d'Angleterre, ou un de ses fils, ou quelque autre prince d'une grande autorité. Comme il ne le put, il partit triste et confus.

« Il fut de retour à Jérusalem, poursuit Roger de Hoveden, » peu de temps avant la fête de Saint-Pierre-ès-liens, et, comme » il n'apportait aucun secours pour la Terre-sainte, une » grande crainte s'empara de tous les habitans. Il arriva » même qu'un chevalier du Temple, Anglais d'origine, et » nommé *Robert de Saint-Alban*, abandonnant la loi du » Christ, se retira auprès de Saladin, et lui promit de lui » livrer Jérusalem. Saladin lui donna sa nièce en mariage, et » lui confia une grande armée dont il l'établit le chef. Robert » partit aussitôt avec cette armée, et s'avança jusqu'aux plaines » de Saint-George. Là, il partagea ses guerriers en trois corps, » dont deux furent chargés de ravager les pays environnans; » ce qu'ils firent depuis Montréal jusqu'à Naplouse. Jéricho, » Sébaste et plusieurs autres villes furent détruites. Robert, » avec le troisième corps, s'avança jusqu'à Jérusalem. Les » habitans qui s'y trouvaient en petit nombre, se confiant en » Dieu, sortirent par les poternes, précédés du signe de la » croix, et battirent l'armée que Robert conduisait; lui-même » prit la fuite. Ceux de Jérusalem le poursuivirent lui et son » armée l'épée dans les reins, et tuèrent un grand nombre » de Sarrasins. Robert s'échappa cependant, mais avec peine. » Saladin se proposant d'attaquer lui-même Jérusalem, les » Templiers et les Hospitaliers et les autres princes de la Terre- » sainte lui donnèrent soixante mille besans pour obtenir une » trève qui devait durer jusqu'à l'octave de la Pâque suivante. »

Roger de Hoveden est, avec Benoît de Peterborough, le seul historien qui parle de la trahison de ce Robert de Saint-Alban, et de son entreprise contre la ville sainte. Les écrivains arabes n'en font aucune mention.

L'auteur parle du couronnement de Baudouin IV, et du mariage de la reine Sibylle avec Gui de Lusignan. Il raconte en peu de mots les divisions qui éclatèrent à la mort de ce jeune roi, au sujet de la succession au trône. « Saladin, dit-il » ensuite, demanda que la trève fût prolongée pour trois » ans. Le roi Gui, de l'avis des Templiers, y consentit, » quoiqu'il fût constant qu'une grande multitude de pèlerins » dût arriver tant d'Angleterre que des autres royaumes, par » suite de la prédication du patriarche. Il en vint en effet » après Pâques un très-grand nombre; mais, comme la trève » avait été prorogée, il y en eut peu qui voulurent rester. » Cependant Roger de Moubray et Hugues de Beauchamp » demeurèrent au service de Dieu. »

Roger copie la lettre du précepteur du Temple sur la prise de Jérusalem, et celle du pape Grégoire, adressée aux fidèles. Nous avons déjà fait connaître ces deux pièces. Il copie également la lettre du patriarche d'Antioche au roi d'Angleterre sur les désastres de la Terre-sainte, et la réponse de ce roi au patriarche pour l'assurer que lui et son fils iront bientôt avec toutes leurs forces au secours des chrétiens d'Asie.

L'auteur parle ensuite de la conférence de Gisors, tenue en 1188, et dans laquelle les rois de France et d'Angleterre prirent la croix avec plusieurs archevêques, évêques, comtes et barons des deux royaumes. Il cite le décret de Henri et des évêques pour la levée de la dîme qui devait être affectée aux dépenses de la croisade. Il ajoute que le roi envoya des clercs et des laïcs dans tous les comtés d'Angleterre pour lever cette dîme; mais qu'il fit choisir les plus riches de toutes les villes, savoir, deux cents de Londres, cent d'York, et des autres cités selon le nombre des habitans, et qu'il se les fit présenter tous à des jours et dans des lieux fixés. Le roi prit la dîme de leur mobilier, selon l'estimation d'arbitres fidèles qui connaissaient leurs revenus et leurs biens meubles. S'il en trouvait quelques-uns qui refusassent d'obéir, il les faisait aussitôt emprisonner et mettre aux fers jusqu'à ce qu'ils eussent payé jusqu'au dernier écu. Il obtint de même des Juifs de ses états une somme considérable d'argent. Il envoya ensuite l'évêque de Durham et d'autres ecclésiastiques avec plusieurs laïcs à Guillaume roi d'Écosse, pour faire la

même levée dans les domaines de ce prince. Guillaume, l'ayant appris, alla au-devant d'eux, et ne voulut pas leur permettre d'entrer dans ses états pour cet objet. Il offrit de donner au roi d'Angleterre, son seigneur, cinq mille marcs d'argent pour la dîme et pour ravoir ses châteaux; mais le roi d'Angleterre ne voulut pas. (L'auteur ne dit point s'il se fit quelques levées en Écosse.) Philippe, roi de France, fit de même recueillir dans ses états la dîme des revenus et des meubles de ses sujets.

« Rotrou comte du Perche et d'autres députés vinrent » en Angleterre, continue Roger, dans l'année 1189; ils » étaient chargés de la part du roi de France de dire au roi » d'Angleterre que Philippe, dans une assemblée générale » tenue à Paris, avait juré sur les saints évangiles, ainsi » que les princes et barons de son royaume, de prendre la » croix, et que tous devaient se réunir à Vézelai après Pâques, » afin de partir de là pour Jérusalem. Le roi de France en- » voyait la charte qu'il avait faite à ce sujet, au roi d'An- » gleterre, en lui demandant que lui et ses comtes et barons » l'assurassent de même qu'ils viendraient à Vézelai à la » même époque; ce que Richard, ses comtes et ses barons » promirent en effet dans une assemblée générale qui fut » tenue à Londres. Le comte du Perche et les autres » députés du roi de France y jurèrent, sur l'ame du roi » Philippe et en présence du roi d'Angleterre; et Guillaume » Maréchal et quelques autres jurèrent, sur l'ame du roi Ri- » chard et en présence des députés du roi de France, qu'avec » le secours de Dieu le roi et ses barons se rendraient sans » faute à Vézelai après Pâques, et que de là ils partiraient » pour Jérusalem. Richard envoya ensuite sa charte au roi » de France. »

Roger de Hoveden, qui n'observe aucun ordre dans sa narration, et qui, suivant scrupuleusement la date des années, promène son lecteur de France en Angleterre et d'Europe en Asie, commence ici le récit du siége d'Acre, qu'il interrompt souvent pour s'occuper d'autres objets. Nous ne suivrons point ce récit, qui n'apprend rien de nouveau. Nous ne reviendrons ni sur les faits ni sur les pièces historiques que nous avons déjà fait connaître dans notre analyse de Bromton et de Benoît de Peterborough; car ces trois auteurs se répètent et se copient les uns les autres pour tout ce qui regarde cette époque des croisades.

Sous la date de 1195, Roger de Hoveden rapporte la lettre que le pape Innocent III écrivit à l'archevêque d'York pour

l'engager, lui et son clergé, à exhorter les princes et les peuples à envoyer des secours en hommes et en argent contre les infidèles. Par cette lettre, le pape accordait des indulgences à ceux qui fourniraient ces secours, et sur-tout à ceux qui partiraient. Cette pièce est datée de Rome, aux ides du mois d'août, la première année du pontificat d'Innocent.

« Dans cette année, continue Roger de Hoveden, il y avait » en France un prêtre nommé *Foulques*, que Dieu rendit » grand aux yeux des rois. Il lui donna le pouvoir d'éclairer » les aveugles, de guérir les boiteux, de rendre la parole » aux muets et de chasser les démons. Foulques convertit au » Seigneur les femmes de mauvaise vie, donna aux usuriers » du goût pour les trésors du ciel, fit distribuer aux pauvres » tout ce que l'avarice avait accumulé, et prédit aux rois de » France et d'Angleterre qu'un d'eux mourrait bientôt d'une » triste mort s'ils ne cessaient leurs hostilités. Comme en ce » temps la moisson était grande et les ouvriers en petit » nombre, Dieu lui adjoignit des hommes sages pour prêcher » la parole du salut éternel; savoir, maître Pierre, dom » Robert, dom Eustache abbé de Flai, et quelques autres » qui prêchèrent par toute la terre, et dont le Seigneur con- » firma les discours par des prodiges. »

Roger de Hoveden cite le trait connu de ce Foulques, qui aborda un jour le roi Richard, et lui commanda, de la part de Dieu, de se défaire de ses trois méchantes filles, l'ambition, la cupidité et la luxure. Nous avons vu dans Gautier Hemingford que ce fut l'archevêque de Rouen qui donna ce conseil au roi, lorsqu'on eut désespéré de le guérir de la blessure dont il mourut dans le Limousin.

Roger ajoute à ce qu'il a dit de Foulques, que, ce prêtre étant entré dans la ville de Lisieux, le clergé, dont il avait censuré la vie déréglée, se jeta sur lui et le mit dans les fers. Mais la prison ni les chaînes ne purent le retenir. Il sortit, et alla à Caen, prêchant la parole de Dieu, et faisant plusieurs miracles en présence du peuple. Les gardes du château de la ville, croyant faire une chose agréable au roi, le mirent aussi en prison; mais ses liens furent brisés, et il sortit sans avoir aucun mal. Plein de joie d'avoir été trouvé digne de souffrir l'ignominie pour le nom du Christ, il s'en alla en secouant la poussière de ses pieds, et en prêchant toujours la parole de Dieu.

Roger de Hoveden rapporte, aux années 1200 et 1202, de nouvelles lettres du pape Innocent III sur la nécessité d'aller au secours des colonies chrétiennes en Asie. Il cite

encore la lettre du grand-maître des Hospitaliers, dont on a donné la traduction dans les pièces justificatives du tome III de l'*Histoire des croisades;* enfin il termine ses annales par une lettre du comte d'Essex à tous les vicomtes de son bailliage, sur une subvention en faveur de la Terre-sainte.

QUATRIÈME COLLECTION.

Recueil d'anciens Auteurs qui ont écrit sur l'histoire d'Angleterre, d'Irlande, de Normandie, du pays de Galles, par Guillaume Camden (1).

CETTE collection, mise au jour par Guillaume Camden, est dédiée à Foulques Greville, trésorier de la marine royale d'Angleterre. Elle fut imprimée à Francfort, en 1602. Elle contient deux chroniques qui traitent accidentellement de notre sujet. Ces chroniques sont du même auteur. L'une a pour titre :

UPODIGME DE LA NEUSTRIE ou NORMANDIE, par Th. de Walsingham (2). — Cet écrivain était de Norfolk, et vivait en 1440. Il fut moine et préchantre du monastère des Bénédictins de Saint-Alban, et s'appliqua à l'étude de l'histoire. Walsingham composa deux chroniques, l'une fort abrégée, et l'autre plus étendue. Il commença la première à l'an de Jésus-Christ 1273, et la termina à l'an 1422. Il fit remonter la seconde à l'invasion des Normands, et la continua jusqu'au règne de Henri V, à qui elle est dédiée. Nous commençons notre analyse par cette dernière, afin de suivre l'ordre chronologique. Il y a peu de chose à prendre pour l'histoire des croisades dans ces deux chroniques de Walsingham; les faits y sont très-succinctement racontés : le style n'en est ni correct ni poli, malgré les efforts de l'auteur pour le rendre élégant et harmonieux. Walsingham a rapporté la plupart des faits de la première croisade sans y ajouter d'autres détails que ceux qu'on a déjà lus. Il n'a dit qu'un mot de la seconde. Quant à la troisième, il a suivi les historiens qui

(1) Anglica, Hibernica, Normannica, Cambrica, à veteribus scripta, ex bibliotheca Guilielmi Camdeni. *Francofurti*, 1602, 1 vol *in-folio.*

(2) Upodigma Neustriæ vel Normanniæ, ab irruptione Normannorum usque ad annum sextum regni Henrici V; per Th. de Walsingham. (Pag. 409.)



l'ont précédé, et encore n'a-t-il pas tout dit. En parlant de la dîme générale qui fut levée alors dans toute l'Angleterre, il s'exprime comme les autres écrivains anglais, qui disent que, sous le titre d'aumône, elle parut au peuple une exaction violente. Pour disculper le roi d'Angleterre de l'assassinat du marquis de Montferrat, il rapporte la lettre du Vieux de la Montagne, adressée au duc d'Autriche, lettre que Bromton nous a déjà fait connaître. Walsingham indique, sous la date de 1218, le siége et la prise de Damiette, et, sous celle de 1222, la restitution de cette place aux Sarrasins. Il n'entre dans aucun détail sur ces deux événemens. Il parle avec la même brièveté de l'invasion des Karismiens en 1244, et du carnage horrible qu'ils firent des chrétiens. Dans la première croisade de S. Louis, que l'auteur indique de même, et dans laquelle périrent Robert comte d'Artois, et Guillaume de Longue-Épée comte de Salisbury, on lit que l'abbesse de Lacok, femme d'une grande sainteté, et qui était mère de ce Guillaume, vit, dans la nuit qui précéda la mort de son fils, les cieux ouverts, et Guillaume, couvert de ses armes, enlevé par les anges, entrant avec joie dans les célestes parvis. L'historien parle ensuite de la délivrance du roi, de son séjour à Acre, de la réparation des murs de cette ville, de Joppé et de Sidon. Il dit aussi un mot de la révolte des Pastoureaux.

A l'occasion de la seconde croisade du même roi, Walsingham prétend que, si Édouard, fils du roi d'Angleterre, était arrivé quatre jours plus tard à Acre, cette ville serait tombée au pouvoir des Sarrasins. Il raconte que des marchands vénitiens furent accusés auprès de ce prince d'avoir apporté des armes et des vivres aux musulmans, et que, cette accusation s'étant trouvée fondée, ils furent punis comme ils le méritaient. Le soudan du Caire, qui avait commencé le siége d'Acre, s'en retourna avec son armée, trompé dans ses espérances. L'auteur, sous la date de 1271, raconte, toujours brièvement, l'assassinat tenté sur la personne d'Édouard, et la guérison de ce prince. Sous la date de 1291, il indique de même la prise et la destruction de la ville d'Acre par le soudan.

Dans son autre ouvrage, qui a pour titre, *Chronique de Thomas de Walsingham* (1), l'auteur, sous la date de 1292, revient sur ce grand événement. Il dit que, la

(1) Chronica Thomæ de Walsingham, quondam monachi Sancti-Albani, ab Edwardo I ad Henricum V. (Pag. 43.)

ville de Tripoli ayant été prise par ce même soudan, qui y tua un grand nombre de chrétiens, ceux qui étaient à Acre, effrayés, demandèrent et obtinrent une trève de deux ans. Au bout de ce temps, la ville d'Acre fut vivement attaquée, pendant dix jours de suite, par les Sarrasins. Les habitans, dit Walsingham, se défendirent avec courage, et firent transporter à Chypre leurs trésors, leurs marchandises, les choses saintes, les vieillards, les femmes et les enfans. Beaucoup de fantassins et de cavaliers se retirèrent, laissant la défense de la ville à douze mille hommes armés. Le 15 de mai, les Sarrasins livrèrent un si violent assaut, que toute la garde du roi de Chypre abandonna le rempart. Le roi lui-même s'enfuit la nuit suivante, et, le lendemain, les Sarrasins entrèrent dans la ville et combattirent deux jours avec un succès partagé. Enfin, le troisième jour, ils se précipitèrent tous par la porte Saint-Antoine, tuant les Templiers et les Hospitaliers, et détruisirent de fond en comble les murs, les tours, les églises et les maisons de la ville. Le patriarche et le grand-maître des Hospitaliers, blessés à mort, périrent en mer avec plusieurs autres.

L'historien ne parle plus ensuite de l'Orient que pour raconter les invasions des Tartares dans la Syrie, et leurs alliances passagères avec les chrétiens. Il dit un mot, sous la date de 1365, de l'entreprise du roi de Chypre sur Alexandrie, expédition à laquelle concoururent beaucoup d'Anglais et d'Aquitains, qui en rapportèrent des draps d'or et de soie et des pierres précieuses.

Les Fleurs de l'Histoire, par Mathieu de Westminster (1).

Cet ouvrage, imprimé à Francfort en 1601, n'est point un recueil d'historiens; mais, l'éditeur y ayant ajouté deux ouvrages où il est question des croisades, nous le présentons ici comme une collection dont l'analyse rentre dans notre plan.

L'auteur des *Fleurs de l'histoire* était moine de l'abbaye

(1) Flores historiarum, per Matthæum Westmonasteriensem collecti, præcipuè de rebus Britannicis, ab exordio mundi usque ad annum Domini 1307, et Chronicon ex chronicis, ab initio mundi usque ad annum Domini 1118 deductum, auctore Florentio Wigorniensi monacho. *Francofurti, typis Wechelianis,* 1601, *in-fol.*



de Westminster, et vivait en 1375. Il paraît s'être attaché à suivre les traces et à imiter le style de l'historien Mathieu Pâris, moine de Saint-Alban.

Mathieu de Westminster a parlé, dans son histoire, de tous les événemens qui ont rapport aux croisades, depuis 1095 jusqu'en 1299; mais il s'est peu étendu sur chacun de ces événemens.

Après avoir parlé succinctement de la première croisade et des principaux événemens qui suivirent la prise de Jérusalem, il passe légèrement sur la seconde expédition des chrétiens de l'Occident, et arrive à l'époque de Saladin, dont il ne donne qu'une idée fort incomplète. A peine fait-il connaître les premiers combats livrés devant Ptolémaïs, dont le siége dura plus de deux ans; tout ce qu'il dit de plus remarquable, c'est qu'en l'année 1191 Richard racheta pour une somme considérable d'argent les reliques des saints que Saladin avait enlevées; « afin, dit-il, d'avoir pour intercesseurs dans le ciel ceux dont il avait arraché les restes des mains des infidèles. »

Le récit que Mathieu de Westminster fait du siége et de la prise de Damiette en 1218, mérite de trouver place ici pour quelques détails qu'il renferme.

« Au mois de mai, le roi de Jérusalem, le patriarche, les habitans de Bethléem et d'Acre, et d'autres prélats, le duc d'Autriche, les maîtres du Temple, de l'Hôpital et de l'ordre Teutonique, et une multitude de chrétiens, naviguèrent heureusement depuis Acre jusqu'à Damiette. Ils assiégèrent aussitôt une tour qui avait une chaîne, et qui, peu éloignée de la ville, en paraissait comme la force et la défense. Il y eut alors une éclipse totale de lune. Le siége ne fut pas traîné en longueur; la tour et la chaîne furent prises par les chrétiens. Les Sarrasins détruisirent les murs de Jérusalem pour rappeler les chrétiens, et les empêcher d'assiéger Damiette. Pélage, évêque d'Albano, légat du Siége apostolique, arriva plutôt pour la désolation des chrétiens que pour leur consolation, comme la suite le prouvera. Le cardinal Robert de Courçon arriva aussi avec maître Thomas de Novin, tous deux théologiens et prédicateurs distingués. Il vint encore une multitude de Romains qui, fuyant dans le premier combat, donnèrent un exemple pernicieux aux chrétiens. Il vint en outre du royaume d'Angleterre plusieurs grands seigneurs; l'illustre comte Raoul de Chester, les comtes Saër de Winchester, Guillaume d'Arundel, Robert fils de Gauthier, Jean connétable de

» Chester, Guillaume d'Harcourt, Olivier fils du roi d'An-
» gléterre, avec une suite nombreuse. La nuit de la Saint-
» André, une tempête inouïe, accompagnée de tonnerre,
» d'éclairs, de vent, de pluie, ébranla le monde à l'orient et
» à l'occident. Elle fit si subitement enfler la mer et le Nil,
» qu'elle causa aux habitans du pays et aux chrétiens, des
» pertes irréparables. »

Après cette description, l'auteur rend compte en deux mots, sous la date de 1219, de la prise de Damiette. « Enfin, dit-» il, le jour de la Saint-Léonard, la ville fut prise plutôt » par un miracle que par le secours des hommes, et elle » fut rendue au culte chrétien. »

En parlant de la mort de Saphadin ou Malec-Adel, soudan d'Égypte, Mathieu le peint sous les traits suivans : « Saphadin, » plein de mauvais jours, *dierum malorum inveteratus*, spo-» liateur de la succession de son frère au préjudice de ses » neveux, méchant, usurpateur du royaume d'Asie, intérieu-» rement accablé de douleur, mourut, et fut enseveli dans » l'enfer. Il eut pour successeur son fils Coradin, imitateur » infatigable de la malice de son père. »

Mathieu de Westminster présente, à la date de 1230, un abrégé des lettres que l'empereur Frédéric adressa au roi d'Angleterre et aux autres princes chrétiens pour leur annoncer le traité qu'il avait fait avec le soudan, et la restitution d'une partie de la Terre-sainte qu'il en avait obtenue.

En 1241, le comte Richard, frère du roi d'Angleterre, qui s'était rendu à Acre un an auparavant, conclut avec le soudan du Caire une trève dont les conditions portaient que tous les Francs qui étaient prisonniers seraient remis en liberté; que Jérusalem et ses environs, ainsi que plusieurs villes et châteaux, jouiraient de la paix et de la liberté. « Pendant qu'on négociait ce traité, dit l'auteur, le roi de » Navarre, le comte de Bretagne, et d'autres personnages » distingués, s'enfuirent méchamment et clandestinement à » Joppé pour s'y embarquer. Sans avoir rien fait de bien » dans la Terre-sainte, ils laissèrent dans les fers et en prison » les Francs leurs frères, et s'éloignèrent pendant la nuit. »

Dans l'année 1243, selon Mathieu de Westminster, les Templiers qui étaient à Acre, traitèrent en ennemis les Hospitaliers. Ils violèrent imprudemment la trève que le comte Richard avait faite, par le conseil des Hospitaliers, avec le soudan du Caire, et, croyant trouver de la bonne foi dans les infidèles, ils se lièrent avec d'autres princes turcs pour attaquer ce soudan. Aussi la menace contenue dans

l'Évangile, que tout royaume divisé sera désolé, parut-elle près de s'accomplir.

Sous la date de 1244, l'auteur raconte l'invasion des Karismiens en Palestine. Le soudan du Caire, pour se venger de la rupture de la trève, avait provoqué cette invasion. Mathieu, après avoir raconté les désastres de la bataille de Gaza, ajoute les réflexions suivantes : « Ainsi les malheureux » chrétiens, à cause de leurs péchés, tombèrent entre les » mains des brigands, et furent *la proie de la proie* » [*præda prædæ et prædonum, peccatis suis exigentibus, facti sunt*]. « Cette bataille, si honteuse et si funeste pour l'Église du » Christ, eut lieu, le jour de Saint-Luc, entre Ascalon et » Gaza. Pendant que la Syrie, continue l'historien, était dé» solée par les fureurs de la guerre, la main de Dieu s'appe» santissait sur l'Angleterre et les pays qui l'environnent. » L'Église romaine, au commencement du pontificat d'Inno» cent IV, qui nous avait fait concevoir de si belles espé» rances, ne cessait d'extorquer imprudemment par des » provisions journalières les revenus du royaume. Loin de » s'écarter de la route qu'avaient suivie ses prédécesseurs, » le pontife imposa sur tous des charges encore plus dures. » Le mécontentement qui depuis long-temps était dans » le cœur des Anglais et qu'ils comprimaient avec peine, » ne s'était exprimé jusque là que par de légers murmures; » mais alors il éclata de toutes parts et se manifesta par des » plaintes amères et des discours violens. La patience avait » été trop longue, et la soumission inutile ou plutôt ruineuse; » l'insatiable cupidité de Rome avait abusé de l'une et de » l'autre. Les nobles du royaume s'accordèrent tous pour » déclarer au roi qu'ils aimaient mieux mourir que de sup» porter davantage de pareilles vexations; car ni leur inten» tion, ni celle de leurs ancêtres, en donnant des biens aux » religieux et en faisant des fondations pieuses, n'avaient été » de se mettre dans la dépendance du pape et d'Italiens obscurs » qui ne s'étaient fait connaître que par leurs simonies, leurs » usures et d'autres vices, et qui n'avaient nullement à cœur » de répandre la parole et la charité du Christ. Le roi, jus» tement irrité et sachant que ces plaintes étaient fondées, » écrivit au pape en termes humbles et pressans pour qu'il » mît sa sollicitude paternelle à corriger de pareils abus. »

Mathieu de Westminster raconte fort brièvement la première et la seconde croisade de S. Louis. En parlant de Guillaume de Longue-épée, il rapporte la vision qu'eut la mère de ce seigneur, et dont fait aussi mention Thomas

de Walsingham. Il a copié aussi Mathieu Pâris quand il dit que le comte d'Artois, frère de S. Louis, se noya dans un fleuve en fuyant; et en cela, il montre autant d'ignorance que de partialité. Selon lui, ce fut par orgueil que les Français refusèrent la paix avantageuse que le soudan du Caire leur offrit avant le combat qui leur fut si funeste.

Mathieu blâme le traité que les princes de la seconde expédition conclurent avec le roi de Tunis, et il regarde comme une punition de Dieu les malheurs qui arrivèrent à la flotte chrétienne à son retour en Sicile. Il loue beaucoup Édouard de n'avoir point consenti à ce traité.

A la suite de l'histoire de Mathieu de Westminster, se trouve la *Chronique des chroniques* de Florentius Bavonius, moine de Worcester, qui mourut l'an 1119. Cette chronique, qui remonte à l'origine du monde, renferme, sous les dates de 1096, 97, 98 et 99, un récit très-court des principaux événemens de la première croisade; mais ce récit n'apprend rien de nouveau. La continuation de cette chronique ne donne aucune notion sur la suite des expéditions des chrétiens dans la Terre-sainte.

L'autre ouvrage dont il nous reste à parler a pour titre: *De l'antiquité de l'Église de la Grande-Bretagne* (1). L'auteur en est inconnu. Son histoire paraît être une espèce de compilation des écrivains qui l'ont précédé, car ils sont souvent cités en marge. Du reste, elle renferme peu de faits relatifs aux croisades.

Itinéraire du pays de Galles, ou Description exacte de la mission pénible de Baudouin, Archevêque de Cantorbéry, dans ce pays, par Silvestre Giraud le Gallois (2).

Giraud le Gallois, auteur de cet itinéraire, accompagna l'archevêque de Cantorbéry dans le pays de Galles pour y prêcher la croisade.

Ce voyage, que Camden a imprimé dans sa collection,

(1) De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ Historia, antehac Londini excusa anno 1572, nunc recognita et recusa. *Hanoviæ, typis Wechelianis*, 1605, 1 vol. *in-fol.*

(2) Itinerarium Cambriæ, seu laboriosæ Balduini Cantuar. archiepiscopi per Walliam legationis accurata Descriptio; auctore Silvestro Giraldo Cambrense. (Pag. 820.)

contient une foule de détails sur l'histoire, sur la géographie, sur les villes, sur les antiquités, sur les animaux, sur les productions du pays, et, par-dessus tout, des miracles singuliers et des phénomènes incroyables. L'Itinéraire de Giraud le Gallois est suivi d'une description particulière du pays de Galles; et cette description est d'autant plus remarquable, qu'elle se trouve aussi vraie, aussi fidèle aujourd'hui qu'elle l'était au XII.e siècle, car le pays et les habitans sont encore les mêmes qu'ils étaient alors.

Giraud commence son itinéraire en donnant une liste des princes qui régnaient sur l'Europe chrétienne l'an du Seigneur 1188. « Cette année, dit-il, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, aussi distingué par son savoir que par sa piété, » partit d'Angleterre pour le pays de Galles, dans l'intention » d'y prêcher la croisade. Ce prélat et sa suite arrivèrent » d'abord à Hereford et à Radnor. Dans cette dernière ville, » un évêque du pays et un moine de l'ordre de Cluni prirent » la croix; avec eux s'enrôla Résus, fils de Gruffin, prince » de la partie méridionale du pays de Galles. Leur exemple » fut suivi par Énée, fils d'Énée Claudius, prince d'Elvénie, » et par plusieurs autres habitans. »

Giraud le Gallois rapporte ce qui arriva au seigneur de Radnor sous le règne de Henri I.er Ce seigneur était entré dans une église, où, sans respect pour la sainteté du lieu, il passa la nuit avec ses chiens de chasse. S'étant levé de grand matin, selon la coutume des chasseurs, il trouva tous ses chiens morts, et lui-même avait perdu la vue. On le reconduisit par la main dans son château; et lorsqu'il eut mené long-temps une vie triste et malheureuse, il voulut aller à Jérusalem, afin que la lumière de la foi ne fût pas éteinte en lui. Arrivé dans la Palestine, il alla combattre les Sarrasins, et, monté sur un cheval fougueux, il se précipita dans les rangs ennemis, où il trouva une mort glorieuse.

L'archevêque Baudouin et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient, prêchaient la croisade dans les champs, où se tenaient les laboureurs et les bergers; ils donnèrent la croix à un grand nombre d'hommes qui étaient accourus presque nus, parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtemens pour les empêcher d'aller s'enrôler dans la croisade.

En traversant le territoire de Brecknock, Giraud le Gallois entendit raconter que, dans une église de Hoveden, la concubine du recteur de l'église s'était assise imprudemment sur le cercueil de bois de S.te Osana, sœur du roi Osred; ce cercueil se trouvait plus élevé que l'autel. Lorsque la concubine voulut

se relever, elle ne put arracher ses cuisses du bois où elles étaient attachées. Le peuple étant accouru, elle fut accablée de coups, dépouillée de ses vêtemens, et ne put être délivrée que par le secours de la Divinité, qui prit pitié de ses larmes et de ses prières.

Giraud le Gallois raconte encore plusieurs autres prodiges qui ne sont pas moins extraordinaires. Nous en rapporterons quelques-uns d'après sa relation. Un soldat nommé *Gilbert Hagernell* mit au jour, *per egestionis fenestram*, un poulain, en présence d'un grand nombre de témoins : il fut malade pendant trois ans avant de pouvoir accoucher. Une jument qui s'était accouplée avec un cerf, enfanta en même temps un animal d'une vitesse extraordinaire, qui ressemblait à un cheval par devant et à un cerf par derrière.

Près des rivières d'Avon et de Neth, Giraud entendit raconter une aventure arrivée à un curé nommé *Élidore*. Ce curé, à l'âge de douze ans, s'était enfui de la maison paternelle. Après être resté deux jours dans une caverne, il aperçut deux petits hommes qui vinrent à lui, et lui dirent: « Voulez-vous venir avec nous? nous vous conduirons dans » une terre remplie de délices. » Le jeune homme suivit les pygmées par un chemin souterrain et ténébreux, et découvrit un beau pays qui était coupé de bois, de prairies et de rivières, mais qui n'était point éclairé par le soleil. Le jeune Élidore fut conduit devant le roi de cette obscure contrée, qui l'admira long-temps, et le donna au prince son fils. Les sujets de ce prince étaient d'une petite stature; ils avaient des cheveux blonds et bouclés, qui pendaient sur leurs épaules: ils avaient de petits chevaux, égaux en grandeur à des chiens de chasse. Ils ne mangeaient ni viande ni poisson, et ne vivaient pour la plupart que de lait; ils ne faisaient jamais de serment, et détestaient le mensonge. Lorsque quelques-uns d'entre eux venaient sur la terre, ils ne pouvaient concevoir l'inconstance, la perfidie, l'ambition des hommes qu'éclaire le soleil. Ils ne paraissaient avoir aucun culte extérieur, aucune pratique de religion, et se bornaient à aimer la vérité.

Le jeune Élidore remontait quelquefois sur la terre, et venait voir sa mère, à qui il racontait ses découvertes et ses aventures. Sa mère lui conseilla d'apporter un peu d'or, qu'on trouvait en abondance dans la contrée merveilleuse. Il voulut obéir, et déroba une balle d'or avec laquelle le fils du roi des Gnomes avait coutume de jouer. Comme il entrait dans la maison paternelle, son pied resta attaché au seuil de la porte; la balle d'or qu'il apportait alla rouler aux pieds

de sa mère, mais fut bientôt reprise par deux pygmées, qui accablèrent le jeune Élidore de railleries. Celui-ci, honteux et confus, ayant voulu retourner au pays des Gnomes, ne retrouva plus le chemin, et le chercha inutilement pendant une année. Il finit par se consoler, s'adonna à l'étude, et devint prêtre. « Il avait appris, dit Giraud, la langue des » pygmées, et il en disait plusieurs mots : cette langue res» semblait beaucoup au grec. »

Ce récit, qui ressemble aux *Mille et une Nuits*, et qui pourrait bien avoir donné à Swift l'idée de *Gulliver*, est rapporté très-longuement par Giraud le Gallois. « Le curé » Élidore, ajoute notre voyageur, racontait dans sa vieillesse » ces aventures merveilleuses, et ne pouvait les répéter sans » verser des larmes. »

Dans les pays de Haverford et de Ros, une multitude innombrable d'habitans suivirent l'archevêque Baudouin et prirent la croix. Les orateurs de la guerre sainte prêchaient en latin et en français; et quoique le peuple n'entendît point ces deux langues, il était ému jusqu'aux larmes. Une vieille femme, qui depuis trois ans était aveugle, envoya son fils auprès de l'archevêque Baudouin afin d'obtenir un morceau de la robe du saint prélat. Le jeune homme, n'ayant pu percer la foule qui entourait l'archevêque, apporta à sa mère une motte de terre sur laquelle le pied du prédicateur était empreint. La femme aveugle plaça cette motte de terre sur sa bouche et sur ses yeux, et recouvra la vue.

Les prédicateurs arrivèrent au monastère de Saint-Dogmaël, où ils passèrent la nuit, et furent fort bien accueillis par le prince Rys ou Résus. Le lendemain l'archevêque Baudouin prêcha dans une plaine, non loin du pont, en présence de ce même Résus et de ses deux fils, et devant un grand concours des habitans du pays. Plusieurs, persuadés par ses discours et par ceux de l'archidiacre de Man, qui l'accompagnait, prirent la croix. Parmi les croisés se trouvait un fils unique qui faisait toute la consolation de sa mère, accablée de vieillesse. Cette femme, regardant son fils, s'écria comme par inspiration : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus» Christ, de m'avoir donné un fils que vous avez jugé digne » de vous servir. »

Une autre femme montra des dispositions bien différentes: elle tenait fortement son mari par sa ceinture et son manteau, pour l'empêcher d'aller aux pieds de l'archevêque recevoir la croix; mais, trois jours après, elle entendit une voix terrible qui lui cria : « Tu m'as enlevé un serviteur; celui que

» tu aimes le plus te sera aussi enlevé. » Surprise autant qu'effrayée de cette vision, elle la raconta à son mari, et, s'étant rendormie, elle étouffa son enfant, qu'elle avait imprudemment mis à côté d'elle dans son lit. Le mari alla aussitôt rapporter à son évêque, et la vision de sa femme, et la vengeance du ciel; il reçut la croix des mains du prélat, et son épouse la lui attacha elle-même sur l'épaule. Le peuple éleva, dans l'endroit même de la prédication de l'archevêque Baudouin, une chapelle où l'on dit qu'il s'opéra par la suite plusieurs miracles en faveur des malades et des infirmes qui s'y rendaient de tous côtés.

Il y eut une autre prédication au pont de Saint-Étienne, au nord du pays de Galles. Plusieurs habitans s'y croisèrent encore. A l'entrée de la forêt d'Ellennith, Cyneuric, un des fils de Résus, vint au-devant des prédicateurs, accompagné d'une jeunesse brillante. Ce jeune prince était blond, grand et beau; il n'avait, suivant la coutume du pays, qu'un léger manteau et une ceinture; il marchait les jambes et les pieds nus. C'était la nature, et non l'art, qui faisait toute sa parure; il avait beaucoup de dignité dans son maintien. Après plusieurs altercations entre lui et ses frères sur l'entreprise de la croisade, l'un d'eux, nommé *Malgon*, promit avec serment d'aller avec l'archevêque à la cour du roi, et de suivre le conseil que l'un et l'autre lui donneraient.

L'auteur de l'Itinéraire, en parlant de l'église de *Lhanpadarn Vawr*, où les prédicateurs enrôlèrent beaucoup de monde sous l'étendard de la croix, observe que cette église et beaucoup d'autres de l'Irlande et du pays de Galles ont un abbé laïc; ce qui lui donne occasion de s'élever contre les vexations que ces abbés faisaient éprouver aux monastères.

Arrivés dans l'île de Mona, l'archevêque et l'archidiacre prêchèrent la croisade, et attirèrent beaucoup de monde. La nombreuse et brillante famille de Rotheric était pendant leurs discours sur un rocher en face. « Quelques efforts que » fissent les prédicateurs, dit l'auteur, pour faire sortir du » miel de la pierre, et de l'huile du rocher, ils ne purent » persuader aucun des jeunes gens de cette famille; mais, » trois jours après, comme ceux-ci furent attaqués par des » brigands, qui en tuèrent plusieurs et dispersèrent les autres, » ceux qui avaient échappé à la mort vinrent d'eux-mêmes » prendre la croix qu'ils avaient méprisée. »

Les habitans de l'île de Mona montraient avec respect une pierre qui avait la forme d'une cuisse d'homme, et qui, par une vertu miraculeuse, retournait d'elle-même, lorsqu'on

la déplaçait, au lieu qu'elle avait d'abord occupé. Le comte Hugues de Chester la fit attacher dans la mer avec de fortes chaînes; dès le lendemain on la trouva dans le lieu d'où elle avait été tirée. Giraud nous apprend que c'est à la source de la rivière Conwey que demeurait l'enchanteur Merlin : il donne, à ce sujet, une note curieuse sur les deux Merlin; l'un était d'Écosse, et l'autre, du pays de Galles. Ce dernier se nommait *Ambroise*, et était né d'un démon, dans la ville de Carmardhin, qui lui doit son nom.

Les prédicateurs, étant entrés dans la Powisie, enrôlèrent beaucoup de monde; mais ils excommunièrent Owen de Cevelioc, le seul des princes du pays de Galles qui ne fût pas venu avec des gens au-devant de l'archevêque. « Ce prince, » dit l'auteur, était fort éloquent dans ses discours, et d'une » grande habileté dans la conduite de ses affaires. Comme il » avait montré un grand attachement au roi d'Angleterre » Henri II, qui était presque toujours contrarié par les grands, » il avait gagné son amitié. Un jour qu'il était à table avec » ce prince, et qu'il lui offrait par honneur, ainsi que c'est » l'usage, un des pains qu'on venait de servir, il le coupa » par morceaux qu'il retira à lui, et mangea tout. Henri lui » demanda la raison de cette conduite. Owen, souriant, lui » répondit : *C'est ainsi que je fais honneur à mon seigneur;* » se servant à dessein de ce moyen adroit et subtil pour re- » procher au roi l'avarice qui lui faisait retenir long-temps » dans ses mains les bénéfices ecclésiastiques qui venaient » à vaquer. »

L'auteur rapporte, au sujet de cet Owen de Cevelioc, qu'un jeune homme très-robuste, sollicité de prendre la croix par d'autres jeunes gens que l'évêque de Powisie avait précédemment enrôlés sous cet étendard, leur répondit : « Je » ne me rendrai à vos conseils que lorsque j'aurai vengé, » avec cette lance que je tiens en main, la mort de mon » maître. » Il voulait parler d'Owen fils de Madoc, brave guerrier, qu'Owen de Cevelioc, son cousin, avait dernièrement tué par trahison. Comme ce jeune homme parlait avec colère et qu'il agitait fortement sa lance, elle se cassa et tomba à terre; il ne lui resta qu'un tronçon dans la main. Effrayé de ce présage, le jeune homme le regarda comme un ordre de prendre la croix, et il la prit sur-le-champ.

Giraud compte environ trois mille hommes très-vaillans et très-robustes enrôlés pendant la mission de Baudouin. Il prétend que, si l'entreprise de la croisade avait été aussi promptement exécutée qu'on avait mis de zèle et de diligence

à la préparer, elle aurait été plus heureuse. « Mais les revers » des Allemands en Asie, dit-il, les querelles de nos rois; la » mort subite et intempestive du roi de Sicile, qui, plus que » les autres rois, avait si long-temps fourni des secours à la » Terre-sainte; les prétentions de nos princes, causées par » cette mort; la disette et le besoin qui affligèrent les chrétiens » d'outre-mer, ce qu'ils eurent à souffrir en présence des » ennemis; tous ces contre-temps furent autant d'obstacles » au succès de la croisade. Cependant on peut croire que » de même que l'or s'éprouve par le feu, de même Dieu per- » mit que ces choses arrivassent pour fortifier la vertu des » chrétiens par le malheur. »

Après ces réflexions, l'auteur termine son Itinéraire par le portrait de l'archevêque Baudouin : « Il était brun, dit-il, » d'un extérieur simple et décent, d'une taille moyenne, et » d'une grosseur proportionnée à sa taille. Il était modeste » et sobre, et d'une si grande modération en toutes choses, » que la malignité n'osa jamais lui reprocher rien de honteux. » Il parlait peu, se mettait difficilement en colère, et paraissait » toujours maître de lui-même. Il était prompt à écouter et » lent à parler. Baudouin s'appliqua dès son enfance à » l'étude des lettres. Accoutumé de bonne heure à suppor- » ter le joug d'un maître, il parut dans ce monde un modèle » de mœurs et de conduite. Renonçant aux honneurs de » l'Église, et dédaignant les pompes du siècle, il prit l'habit » de l'ordre de Cîteaux. Ses mœurs l'ayant fait remarquer » parmi les moines, il fut fait abbé au bout de trois ans; » peu d'années après, il fut élevé à l'épiscopat, et devint » enfin archevêque. Mais, comme la nature, ainsi que le dit » Cicéron, n'a rien produit de parfait, même dans le genre » simple, Baudouin conserva dans l'élévation cette indul- » gence de caractère qu'il avait toujours montrée étant un » obscur cénobite. Il ressemblait à une mère qui offre le sein, » et jamais à un père qui sait corriger. Ce défaut de fermeté » causa des scandales dans le public; car Baudouin n'eut ja- » mais la sévérité pastorale qui lui était nécessaire. Il parut » meilleur moine qu'abbé, et meilleur évêque qu'archevêque. » Aussi le pape Urbain, lui écrivant un jour, commença sa » lettre en ces termes: *Urbain, serviteur des serviteurs de* » *Dieu, au moine très-fervent, à l'abbé ardent, à l'évêque* » *tiède, à l'archevêque indolent, salut.* » [*MONACHO FERVENTISSIMO, ABBATI CALIDO, EPISCOPO TEPIDO, ARCHIEPISCOPO REMISSO, SALUTEM.*]

« Lorsque Baudouin apprit les maux que Saladin avait

» faits aux chrétiens de la Terre-sainte, il se croisa, et alla
» courageusement prêcher la croix dans les provinces voi-
» sines et éloignées. Il s'embarqua à Marseille, et aborda à
» Tyr, d'où il se rendit à notre armée, qui faisait le siége
» d'Acre. Il trouva les croisés sans chef : les uns étaient acca-
» blés par le désespoir; les autres, fatigués par une longue
» attente : ceux-ci, affligés par le besoin; ceux-là, languissans
» par l'influence du climat. Sa charité s'étendit sur tous; il re-
» leva le courage des croisés en leur donnant des secours ou
» en les animant par ses discours et par son exemple. »

Histoire de Mathieu Pâris, Moine anglais de Saint-Alban (1).

MATHIEU PÂRIS est un historien très-renommé du XIII.e siècle. On ne sait où il naquit, ni quels furent ses parens. C'est lui-même qui nous apprend qu'il prit l'habit religieux, le 21 janvier 1217, jour de Sainte-Agnès, dans le monastère de Saint-Alban. On doit croire qu'il y acquit une grande réputation de sainteté, puisqu'il fut appelé en Norvége pour y rétablir la sévérité de la discipline monastique, qui s'y était fort relâchée. C'est encore Mathieu Pâris qui nous apprend combien il fut aimé du roi Henri III, dont il ne quittait ni le palais, ni la table, ni la personne, et dont il avait entièrement gagné la faveur et les bonnes grâces. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il continua l'histoire d'Angleterre. Son érudition et son intégrité lui avaient fait obtenir une grande considération parmi ses compatriotes, et rechercher des princes étrangers. S. Louis lui confia, comme à son ambassadeur, des lettres pour le roi de Norvége. Ce prince avait beaucoup d'estime pour le moine anglais.

Mathieu Pâris a imité le style de Roger de Wendover; mais il est plus poli et plus pur que l'historien qu'il a pris pour modèle. Il peut être compté, avec Guillaume de Malmesbury et Guillaume de Neubridge, parmi les premiers historiographes de son temps et de son pays. Quelques jugemens hardis sur la domination des papes lui ont attiré les éloges de plusieurs écrivains modernes, et l'ont fait regarder comme un esprit fort. Ces jugemens ne doivent être attribués ni à un

---

(1) Matthæi Paris, monachi Albanensis Angli, Historia major, juxta exemplar Londinense 1640 verbatim recusa. *Londini*, 1684, *in-fol.*

esprit de critique qui n'existait pas encore, ni à un esprit de philosophie dont le siècle était bien éloigné, mais à l'animosité que les vexations de la cour romaine avaient fait naître dans tout le clergé d'Angleterre; car il ne faut pas oublier que Mathieu Pâris avait vu le règne de Jean-sans-Terre et celui d'Henri III, qui furent une époque d'oppression pour l'Eglise anglicane. Nous ferons cependant observer, d'après Bellarmin et Possevin, que l'histoire de Mathieu Pâris, dans l'édition de Londres de 1571, a été beaucoup altérée par les ennemis de l'Eglise, et qu'on doit par conséquent être en garde contre certains faits et certains jugemens qu'on y trouve. L'histoire de Mathieu Pâris renferme beaucoup de faits sur les croisades, et surtout beaucoup de pièces diplomatiques, qui nous font connaître le caractère des personnages, les causes des événemens, et l'esprit de cette époque mémorable. Les préjugés de son temps et de son pays l'ont fait tomber dans beaucoup d'erreurs que nous ferons remarquer. Comme notre extrait est fort étendu, nous le diviserons en plusieurs parties.

Analyse de Mathieu Paris; PREMIÈRE PARTIE, *depuis la première croisade jusqu'au concile de Lyon*. Ce que dit l'historien sur la première croisade est évidemment pris des historiens contemporains. Le discours qu'il fait tenir au pape Urbain dans le concile de Clermont, est tiré en partie de l'histoire de Guillaume de Malmesbury. « L'Afrique et l'Asie, dit le » pontife, sont au pouvoir des Sarrasins; la troisième partie » du monde, l'Europe, est menacée. Hommes puissans, le» vez-vous donc, levez l'étendard de la croix; rachetez vos » crimes qui ont excité la colère du Ciel; ayez pitié de vos » frères qui sont à Jérusalem; vaincus, vous verrez le séjour » de Dieu, vainqueurs, vous verrez le tombeau de son fils. » Mathieu Pâris rapporte les événemens de la croisade d'après Robert le Moine, Tudebode, Guillaume de Tyr, etc. Cependant il mêle quelquefois à ses récits des descriptions qui lui sont propres. Voici comment il décrit la bataille dans laquelle l'armée de Kerbogath fut mise en déroute par les croisés, dans les plaines d'Antioche : « Au milieu du combat, le » chef musulman avait fait mettre le feu aux herbes sèches » qui couvraient la campagne. Son dessein réussit d'abord : » mais le modérateur des vents, dit l'historien, tournant » tout-à-coup le vent contre les païens, les couvrit d'une » épaisse fumée; ce qui les obligea de prendre précipitam» ment la fuite. Les croisés les poursuivirent jusque dans » leur camp. Les Turcs résistèrent avec courage. Il y eut là, » de part et d'autre, un cruel engagement. Les casques d'ai-

» rain résonnaient comme des enclumes battues; des étin-
» celles jaillissaient sous les coups; les épées grondaient
» comme le tonnerre; les hommes tombaient, ayant le crâne
» fracassé et la cervelle écrasée; les cuirasses étaient bri-
» sées; les entrailles sortaient du corps des combattans ren-
» versés; les chevaux, épuisés de fatigue, étaient couverts
» de sueur; les cavaliers n'avaient ni repos ni relâche; les
» bataillons ennemis, pressés les uns sur les autres, se pous-
» saient et se repoussaient des mains, des pieds et du corps.
» Enfin la victoire flottait incertaine, lorsqu'on vit une ar-
» mée invincible descendre du haut des montagnes. Les
» guerriers étaient montés sur des chevaux blancs et por-
» taient dans leurs mains des étendards blancs. Les chefs
» croisés reconnurent aussitôt saint George, saint Démétrius
» et saint Mercure. Cette vue jeta la terreur dans l'âme des
» Sarrasins, et rendit l'espoir aux chrétiens. Tous ne virent
» pas ces guerriers, mais seulement ceux à qui Dieu voulut
» révéler son secret. Il le révéla aux Turcs pour leur confu-
» sion, et aux chrétiens pour leur annoncer leur triomphe.
» Les Turcs, tremblans, s'enfuirent, abandonnant leurs
» bagages les plus précieux. Quelques-uns virent aussi des
» anges qui volaient dans les airs, et qui jetaient sur les
» Turcs fugitifs des feux allumés. »

Mathieu Pâris, qui écrivait dans le treizième siècle, n'en a pas moins adopté, comme on le voit, les prodiges racontés par les écrivains du onzième.

Après avoir retracé le tableau historique des colonies chrétiennes d'Orient, l'historien, sous la date de 1146, dit quelques mots de la seconde croisade; il ne parle aussi qu'en passant des prédications de l'abbé de Clairvaux, et ne dit rien de l'assemblée de Vézelai : il attribue, comme les autres historiens, la levée subite du siège de Damas à la corruption et à la trahison; mais il ne nomme pas ceux qui se laissèrent corrompre. Il ajoute, en finissant son récit, que le résultat de cette expédition fut de diminuer le zèle qu'on avait pour le pélerinage des lieux saints.

Le récit qu'il fait des événemens qui suivirent est fort incomplet et souvent inexact. Après avoir dit un mot de la prise d'Ascalon en 1154, il copie, sous la date de 1169, la lettre que le pape Alexandre écrivit au soudan d'Icone, pour le presser de céder au désir qu'il avait témoigné d'embrasser la religion chrétienne. Le soudan, persuadé par les exhortations du souverain pontife, reçut secrètement le baptême. Les grands de sa cour, dit Mathieu Pâris, connaissant les excès de Rome, disaient entre eux : « Comment pour-

» ra-t-il sortir de la même source de l'eau douce et de l'eau » amère? Les chrétiens qui sont obligés de puiser à la fon- » taine de justice, n'y trouvent qu'une liqueur empoison- » née. »

On trouve à ce sujet dans les auteurs arabes des détails assez curieux sur les sentimens religieux du sultan d'Icone; l'historien des Attabects rapporte que ce sultan était regardé *comme un philosophe;* que, pour cela, il s'était attiré la haine de ses propres enfans, et que Nourreddin lui déclara la guerre. C'est le même qui, dans la troisième croisade, écrivit à Frédéric; sa conduite à cette époque envers les chrétiens ne prouve guères qu'il fut disposé à embrasser le christianisme.

Mathieu Pâris, revenant aux états fondés par les chrétiens en Syrie, arrive à l'année 1177, sans dire un mot des expéditions d'Egypte ni des commencemens de Saladin. A cette date, il parle des attaques dirigées contre la Palestine par ce prince, qui se faisait appeler *le roi des rois.* Il rappelle ensuite l'ambassade du patriarche Héraclius, qui remit au roi d'Angleterre les clefs de Jérusalem et des lettres du pape Lucius. Sans s'étendre beaucoup sur les événemens de cette époque, il raconte la bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem par Saladin.

Après avoir parlé de la conférence de Gisors et du grand nombre de seigneurs et d'évêques qui prirent la croix en Angleterre, en France et en Allemagne, Mathieu Pâris copie la lettre que l'empereur Frédéric écrivit à Saladin, et la réponse qu'y fit le sultan. Il raconte, mais sans de grands détails, ce qui se passait alors dans la Terre-Sainte. Sous la date de 1189, l'historien parle, d'après Roger de Hoveden et Bromton, des ambassadeurs que s'envoyèrent mutuellement Richard et Philippe-Auguste, pour convenir du temps de leur départ pour l'Orient. Il parle aussi, d'après les mêmes auteurs, des travaux des croisés devant Saint-Jean d'Acre. Nous trouvons néanmoins dans son récit un fait que nous n'avons pas lu dans d'autres chroniques. Il rapporte que la destruction des trois plus formidables machines des assiégeans fut due à la trahison de plusieurs des chefs de l'armée chrétienne. Anser de Montréal, l'évêque de Beauvais, le comte Robert son frère, Gui de Dampierre, le landgrave de Thuringe et le comte de Gueldres, avaient reçu, selon Mathieu, de la part de Saladin, trente mille besans et cent marcs d'or. Le landgrave avait reçu, en outre, deux léopards et quatre éperviers. Corrompus par les dons du sul-

tan, ces croisés différèrent l'attaque et laissèrent le temps aux Sarrasins de brûler les machines.

L'arrivée en Palestine des rois de France et d'Angleterre, la prise d'Acre, tous les événemens qui suivirent, sont racontés par Mathieu Pâris d'après des auteurs que nous avons analysés. Nous parlerons, d'après l'historien anglais, des événemens qui suivirent la prise d'Acre. Il rapporte une lettre de Richard à l'archevêque de Rouen, dans laquelle le roi d'Angleterre rend compte de la bataille d'Assur et de la marche de l'armée chrétienne vers Jaffa : Richard parle de cette victoire, comme d'un événement ordinaire; ce qu'il y a de remarquable, c'est que le roi d'Angleterre ne parle pas de lui-même en racontant une bataille où il se signala par de prodigieux exploits ; voici le texte de cette lettre.

« *Richard, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre.*
» Vous saurez que le roi de France est retourné dans son
» royaume. Après que j'eus réparé les ruines d'Acre, je me
» mis en marche vers Joppé, afin d'accomplir mon pèleri-
» nage : le duc de Bourgogne et les Français, le comte Henri
» avec ses guerriers, plusieurs comtes et barons, me sui-
» vaient. La distance est grande d'Acre à Joppé. Nous arri-
» vâmes avec beaucoup de peine à Césarée. Saladin perdit
» plus d'un guerrier dans cette marche. C'est dans Joppé
» que le peuple de Dieu devait trouver quelque repos; nous
» en suivîmes le chemin. Notre avant-garde posa son camp
» à Assur. Saladin se précipita sur notre arrière-garde; mais
» il fut repoussé seulement par les quatre petits corps que
» nous lui avions opposés et qui le poursuivirent jusque dans
» une forêt. Saladin éprouva dans ce jour plus de pertes
» qu'il n'en avait supportées pendant les quarante ans qui
» venaient de s'écouler. Enfin nous arrivâmes à Joppé; nous
» en fortifiâmes les murs et les fossés; nous fîmes, en un
» mot, tout ce que nous crûmes nécessaire au service de la
» Terre-Sainte. Le lendemain Saladin n'osa point combattre
» les chrétiens, mais il s'attacha à les faire succomber sous
» les embûches, semblable au lion retiré dans son antre.
» Comme il apprit que nous devions bientôt nous rendre à
» Ascalon, il fit raser la ville, et abandonna la Syrie. Nous
» espérons vous donner bientôt des nouvelles plus rassu-
» rantes. »

Voici comment le chroniqueur rapporte la cause de la haine du roi Richard et du duc d'Autriche :

« Environ vers ce temps, le duc d'Autriche vint dans la
» Terre-Sainte pour combattre les infidèles. Comme ses

» maréchaux [*marescalli*] lui préparaient ce qui lui était » nécessaire pour son logement, il survint précipitamment » un guerrier de la maison du roi Richard, Normand de » nation, qui, comme les gens de son pays, était plein de » jactance et de vivacité. Il prétendit qu'il avait plus de droit » à choisir un logement que les maréchaux du duc d'Autriche, » puisqu'il était arrivé avant eux : la querelle s'échauffait; » déjà il y avait des cris et du tumulte, lorsque le roi en fut » prévenu. Ce prince crédule donna raison au Normand; il » se mit en colère contre la maison du duc d'Autriche, et, » n'imitant pas la modération du Seigneur, qui dit, *Je des-* » *cendrai, et je verrai,* il ordonna que l'étendard du duc, » qui était déjà placé sur la maison pour indiquer qu'elle » était occupée par un autre, fût enlevé et jeté dans un » cloaque. Le duc, ainsi privé de l'hospitalité, se rendit » auprès du roi pour lui porter plainte; mais il n'en obtint » aucune réparation : alors il recourut à Dieu, maître de » toutes choses, et appela sa vengeance. »

L'historien, racontant les motifs qui déterminèrent Richard à faire la paix avec Saladin et à retourner dans son royaume, dit comment ce prince devint prisonnier du duc d'Autriche. Il ajoute que Henri VI, ayant assemblé les évêques, les ducs et les comtes de l'Empire, fit venir le roi en leur présence, et qu'on l'accusa d'abord d'avoir, par ses conseils et son influence, fait perdre à l'empereur le royaume de Sicile et de la Pouille, qui, après la mort de Guillaume, appartenait au monarque allemand par droit héréditaire, et d'avoir favorisé et soutenu par ses troupes et par son argent les prétentions de Tancrède. On lui reprocha d'avoir chassé le roi de Chypre, qui était allié à l'empereur, et d'avoir vendu son île à un autre. On l'accusa ensuite d'avoir fait assassiner le marquis de Montferrat, et d'avoir tenté de faire assassiner de même le roi de France, auquel il n'avait gardé, dans leur commun pèlerinage, aucune fidélité, comme il s'y était engagé par serment. Enfin on se plaignit de l'affront fait au duc d'Autriche. « Le roi d'Angleterre, dit Mathieu, » répondit à chacun de ces chefs d'accusation avec tant de » clarté, de précision et d'éloquence, car il était, remarque » l'historien, très-éloquent, qu'il excita l'admiration et le » respect de l'assemblée, et dissipa tous les soupçons. L'em- » pereur se leva, s'approcha de Richard et l'embrassa. Il le » traita ensuite avec plus de douceur et plus d'égards. Cepen- » dant Richard, pour obtenir sa liberté, fut obligé de payer » cent quarante mille marcs d'argent. »

Sous la date de 1195, le chroniqueur rapporte que le roi Richard envoya des ambassadeurs au pape pour se plaindre de la captivité que lui avait fait éprouver le duc d'Autriche. Ces ambassadeurs s'exprimèrent en ces termes: « Richard roi d'Angleterre, notre maître, salue votre excel- » lence, et vient demander justice du duc d'Autriche, qui » l'a affligé d'une longue captivité à son retour de la Terre- » sainte, qui l'a vendu comme un bœuf ou un âne à l'em- » pereur, et qui a exigé pour sa rançon des sommes si con- » sidérables, qu'elles ont épuisé ses royaumes. S'il avait été » prisonnier de Saladin, le sultan ne lui aurait pas fait » éprouver un autre traitement. Il n'était pas dans les devoirs » d'un roi de le traiter aussi mal; mais quels devoirs des gens » sans foi peuvent-ils suivre? Sans doute ils ont assimilé cette » captivité d'un si grand roi à une victoire importante, eux » qui jamais n'eussent osé le considérer en face, s'il avait » été à la tête d'une armée. Richard ne croit pas qu'on puisse » lui imputer comme une dégradation la servitude à laquelle » il a été réduit : elle est une suite de l'inconstance de la for- » tune, qui élève les uns et abaisse les autres. Comme vous avez » ordonné que tous les pélerins de la Terre-sainte fussent » placés sous la protection du saint-siége, de telle manière » que si quelqu'un d'entre eux était outragé, vous excom- » munieriez le coupable, nous vous prions d'ordonner que » les otages qui restent encore dans les mains du duc d'Au- » triche, comme gage du paiement de ce qui reste de la » rançon, soient rendus, ainsi que l'argent que nous lui avons » déjà payé : sinon, lancez contre lui l'excommunication. » Alors le pape, après avoir trois fois sommé le duc d'Autriche de restituer ce qu'il avait indûment perçu, se leva avec les cardinaux, et excommunia le duc et tous ceux qui avaient osé porter la main sur le roi Richard.

Le chroniqueur rapporte en ces termes la fin malheureuse du duc d'Autriche : « L'excommunication ayant été » dénoncée au duc d'Autriche, suivant l'usage, par l'évêque » de Vérone, le duc méprisa les ordres apostoliques : alors » ses provinces furent frappées de stérilité; son peuple souf- » frit la famine et la peste; le Danube sortit de ses limites, » et dix mille personnes furent submergées. Comme la fureur » aveuglait le duc, le jugement de Dieu le frappa. Le jour de » Saint-Étienne, comme il se mêlait aux jeux de ses cheva- » liers, son cheval le blessa cruellement à la jambe; la plaie » devint tout-à-coup noire et enflée : les secours des médecins » ne purent la guérir. Le duc, qui souffrait plus que si le feu

» de l'enfer l'avait consumé, ne pouvant supporter la dou-» leur, ordonna qu'on lui coupât la jambe : mais cette opé-» ration ne produisit aucun effet; la cuisse et le reste du corps » furent bientôt envahis par la même maladie. Cependant, » reconnaissant ses torts envers le roi Richard, et d'après les » conseils de quelques évêques, il mit les otages en liberté, » promit de rendre l'argent qu'il avait reçu pour la rédemption » du roi, et se soumit à toutes les censures ecclésiastiques. » Les évêques qui étaient présens à l'excommunication, l'ad-» mirent à la communion des fidèles : mais tout fut inutile; » le duc d'Autriche mourut immédiatement, et son corps, » livré à la vermine, fut laissé long-temps sans sépulture. »

A l'occasion d'une lettre que le pape Célestin adressa, en 1195, à l'archevêque de Cantorbéry et à ses suffragans, pour les exhorter à aller au secours de la Terre-sainte, Mathieu Pâris dit que le roi, en ayant eu connaissance, engagea tous ses courtisans à faire le pélerinage, autant pour leur propre salut que pour le sien et pour le triomphe de l'Église. Comme il en trouva plusieurs qui ne goûtaient pas ses exhortations salutaires, il leur répéta plusieurs fois la parabole suivante :

« Un Vénitien nommé *Vitalis*, homme riche et avare, » étant à la veille de marier sa fille, et voulant donner un » grand repas, alla chasser dans une forêt vaste et déserte, » qui était voisine de la mer. Pendant qu'il parcourait seul » les détours de la forêt, tenant son arc tendu, et épiant » quelque bête fauve, il tomba par hasard dans une fosse » creusée pour y prendre les lions, les ours et les loups. » Comme l'ouverture en était étroite et la capacité large et » profonde, il ne put en sortir. Il trouva dans cette fosse » deux animaux cruels qui, comme lui, y étaient tombés : » c'étaient un lion et un grand serpent. Mais Vitalis, ayant » fait le signe de la croix, se préserva de leur fureur, et, » quoiqu'ils fussent méchans et affamés, ils ne lui firent » aucun mal. Il resta toute la nuit et le jour suivant, criant, » se désespérant, et déplorant son triste sort. Il arriva qu'un » pauvre charbonnier, qui ramassait du bois dans la forêt, » passant par-là, entendit des plaintes et des cris, qui sor-» taient comme d'un souterrain. Il suivit la voix et arriva » à l'ouverture de la fosse. Il regarda dedans, et dit : *Qui es-» tu? qui entends-je?* A cette question, Vitalis, ravi au-delà » de ce qu'on peut croire, répondit : *Je suis le malheureux » Vitalis de Venise. Je suis tombé dans ce piége, où je vais » être dévoré par des bêtes cruelles. Je dois m'attendre au*

» *moins à mourir de faim ou de frayeur; car j'ai ici pour » compagnons un lion et un serpent. Grâce à Dieu, ils » m'ont épargné jusqu'ici, parce que je me suis prémuni par » le signe de la croix. Il vous est réservé de me sauver, pour » que je sois votre bienfaiteur : car, si vous m'arrachez d'ici, » je vous donnerai la moitié de mon bien, c'est-à-dire, cinq » cents talens; j'en possède mille. — Si vous faites ce que vous » me dites,* reprit le pauvre charbonnier, *je ferai ce que » vous desirez.* Vitalis confirma sa promesse par des sermens » réitérés : il prit Dieu à témoin de ce qu'il disait. Pendant » qu'ils s'entretenaient ainsi, le lion, par les mouvemens de sa » queue et par des sauts caressans, et le serpent, par les doux » replis de tout son corps, applaudissaient au pauvre charbon» nier, et semblaient lui demander avec Vitalis leur propre » délivrance. Le charbonnier va sur-le-champ à sa cabane et » revient à la hâte, avec une échelle et des cordes. Il descend » l'échelle dans la fosse. Le lion et le serpent se hâtent de » monter les échelons; et lorsqu'ils sont hors du piége, ils » se roulent aux pieds de leur libérateur, comme pour lui » exprimer leur reconnnaissance. Le charbonnier, prenant » la main de Vitalis, l'aida à sortir, et lui dit en l'embrassant, » *Je suis plein de joie d'avoir pu remplir votre vœu;* et il » remit Vitalis dans son chemin. En le quittant, il lui de» manda : *Quand et où me paierez-vous ce que vous me devez?* » — *Dans quatre jours*, répondit Vitalis; *dans mon palais, à » Venise: il est très-connu, il n'est pas difficile de le trouver.* » Le pauvre homme retourna à sa cabane pour dîner. Pendant » qu'il était à table, le lion qu'il avait délivré entra, apportant » un chevreau. Il le déposa sur la table, d'un air doux et » caressant, comme le prix du service qu'il avait reçu, et il se » retira sans rugissement, sans colère, et sans faire de mal » à personne. Le pauvre charbonnier le suivit, pour savoir » où était la retraite d'un lion qui montrait tant de douceur. » Pendant le chemin, le lion jouait devant lui et lui léchait » les pieds. Le charbonnier retourna à sa cabane pour » achever son dîner. Comme il le finissait, le serpent arriva. » Il tenait dans sa gueule une pierre précieuse; il la déposa » aux pieds de son libérateur; puis il la reprit et la mit sur » la table, en se roulant devant lui de mille manières, » comme pour lui rendre grâces du bienfait qu'il en avait » reçu. Il se retira ensuite, sans faire entendre le moindre » sifflement et sans faire de mal à personne. Le charbonnier » le suivit pour connaître sa retraite. Au bout de deux ou » trois jours, le pauvre charbonnier alla à Venise, portant

» avec lui la pierre précieuse que le serpent lui avait donnée.
» Il se rendit chez Vitalis, qu'il trouva à table avec ses amis,
» se réjouissant de sa délivrance. Le pauvre charbonnier, le
» tirant à l'écart, lui dit : *Ami, donnez-moi ce que vous me
» devez.* Vitalis, le regardant de travers, lui répondit : *Que
» veux-tu ? que demandes-tu ? — Les cinq cents talens que vous
» m'avez promis pour le service que je vous ai rendu. — Quoi !
» tu voudrais gagner si aisément ce que j'ai acquis avec tant
» de peine et de temps ?* et il ordonna à ses gens de le ren-
» fermer comme un fou téméraire. Le pauvre charbonnier
» sortit précipitamment du palais de Vitalis, et alla trouver
» les juges, à qui il raconta tout. Comme on avait peine
» à le croire, il montra la pierre précieuse que le serpent
» lui avait apportée, comme une récompense de son service.
» Aussitôt un des citoyens, qui était connaisseur, la lui
» acheta fort cher. Le pauvre charbonnier, pour dissiper tous
» les doutes sur sa véracité, conduisit quelques citoyens de
» Venise aux retraites du lion et du serpent, qui lui témoi-
» gnèrent encore leur reconnaissance à leur manière. Alors
» les juges, convaincus de la vérité du fait, forcèrent Vitalis
» à donner ce qu'il avait promis. »

Cette parabole est un véritable fabliau, qui doit rappeler que Richard réunissait le talent d'un troubadour à la bravoure d'un guerrier. « Ce prince, dit Mathieu Pâris, le répétait sou-
» vent pour faire honte aux ingrats » ; et, dans sa pensée, les ingrats étaient sans doute les pécheurs endurcis, ou les chrétiens peu fervens, qui refusaient de payer ce qu'ils devaient à Jésus-Christ, le Sauveur du monde.

Les Anglais n'ayant eu aucune part à la quatrième croisade, les historiens de leur nation ont tous négligé d'en parler, et Mathieu Pâris a imité leur silence : mais on trouve dans son Histoire, sous la date de 1203, un récit merveilleux qui peut donner une idée de l'état des esprits à cette époque. Il s'agit d'une image de la Vierge qui avait opéré de nombreux miracles à Sardan en Syrie. Cette image avait été achetée à Jérusalem par un moine qui, à travers mille aventures surprenantes, la porta dans la retraite d'une religieuse. Mathieu Pâris ajoute qu'il découlait de cette image une liqueur huileuse très-limpide qui guérissait les malades. « Il arriva par la suite
» des temps, continue l'historien, une chose étonnante et qui
» fit l'admiration de tous les assistans. On vit l'image de la
» Vierge montrer des mamelles de chair » [*mamillas carnis emittere et mirabiliter carne vestiri*]. « Lorsqu'on était en paix
» avec les musulmans de Damas, les Templiers envoyaient

» chercher de la liqueur qui découlait de l'image miraculeuse, » pour la distribuer aux pélerins, afin qu'ils publiassent dans » toutes les parties du monde les merveilles opérées par la » mère de Dieu. Il arriva même qu'un sultan de Damas, qui » était sur le point de perdre la vue, vint visiter Notre-Dame » de Sardan, et, quoiqu'il fût païen, dit Mathieu Pâris, la foi » qu'il avait en Dieu lui fit obtenir sa guérison. Il glorifia le » Seigneur avec tous ceux qui étaient avec lui; et comme » l'une des lampes qui ornaient l'oratoire fut le premier objet » qui frappa sa vue, il fit vœu de donner tous les ans à la » chapelle de Sardan soixante mesures d'huile pour l'entretien » de ces lampes. »

On s'étonnera sans doute de trouver ce récit, et plusieurs autres semblables, dans un historien auquel on a quelquefois donné le nom de philosophe.

Parvenu à l'époque du siége et de la prise de Damiette, Mathieu Pâris copie tout le récit d'Olivier Scholastique: il s'interrompt souvent pour raconter d'autres événemens qui eurent lieu dans le même temps, soit en France, soit en Angleterre. Cependant Mathieu Pâris change quelquefois les expressions d'Olivier; mais ces changemens sont légers et n'empêchent point de reconnaître l'auteur original. Le seul morceau qui paraisse appartenir à Mathieu Pâris, est un discours qu'il fait tenir au soudan du Caire pour engager ses sujets à traiter avec les chrétiens. Voici ce discours fort étrange, dont il est permis de révoquer en doute l'authenticité :

« Le Dieu des chrétiens est grand, fidèle et puissant dans » les combats; nous l'avons tous éprouvé, sur-tout dans » cette circonstance, où il combat contre nous pour nos » ennemis. Il n'y a point de doute que notre résistance ne » soit vaine tant que les fidèles auront son secours. La prise » de Damiette, qui est la clef de toute l'Égypte, est inévitable, » et sa conquête tournera à notre détriment et à celui de » notre loi. Nous savons que cette ville fut plusieurs fois » assiégée par les chrétiens; mais nous n'avons lu nulle part » qu'elle ait été soumise par eux. Je pense donc qu'il est » utile pour nous de rendre au Dieu des chrétiens tout ce qui » est à lui, afin qu'il ne nous enlève pas, avec ce qui lui » appartient, tout ce qui paraît être à nous. Comme ce Dieu » est juste et ne desire point le bien d'autrui, si les chré- » tiens refusent la paix équitable que nous leur offrirons et » qui est fort honorable pour eux, ils provoqueront sa haine » par leur avidité; et comme ce Dieu méprise les superbes, il

» se retirera d'eux, et ils auront pour ennemi celui qu'ils » ont eu pour défenseur. »

Mathieu rapporte ensuite deux lettres sur la reddition de Damiette en 1221. L'une est de Philippe d'Albenée, précepteur du roi d'Angleterre; elle est adressée au comte de Chester et de Lincoln : l'autre est du grand maître du Temple Pierre de Montaigu à Marcel, lieutenant du précepteur de cet ordre en Angleterre. Ces deux lettres n'apprenant rien de nouveau sur cet événement, nous nous dispenserons de les rapporter ici.

Sous la date de 1228, Mathieu Pâris parle d'un grand mouvement qui se fit dans tout l'univers chrétien pour une nouvelle croisade. « Le nombre des croisés fut si grand, » que du royaume d'Angleterre seulement il partit plus de » soixante mille hommes, sans compter les femmes et les » vieillards. Tous, et sur-tout les pauvres, en qui la volonté » divine a coutume de se manifester, prirent la croix avec » dévotion. Tandis que les peuples faisaient ainsi éclater leur » zèle pour la délivrance des saints lieux, il arriva qu'un » jour, c'était la fête de Saint-Jean-Baptiste, le Seigneur » se montra dans le firmament, attaché sur une croix brillante » de lumière, ayant le corps percé de clous et d'une lance, » et couvert de sang. Grand nombre de personnes le virent, » entre autres un marchand de poisson, près du bourg qu'on » nomme *Wxebrugge*. Ce marchand de poisson, dit Mathieu » Pâris, accompagné de son fils, raconta dans tous les lieux où » il allait ce qu'il avait vu. Plusieurs ajoutèrent foi à son récit, » d'autres s'en moquèrent; mais les visions qui eurent lieu » dans le même temps en différens endroits, convainquirent » bientôt ces derniers de la réalité de celle-là. Le Seigneur » daigna se manifester ainsi dans le ciel aux incrédules, » comme il l'avait fait à Olivier lorsque ce saint orateur » prêchait en Allemagne. Parmi les croisés d'Angleterre qui » se mirent en route, on distingua les évêques de Winchester » et d'Excester, qui furent cinq ans dans leur pélerinage, » pour le salut et l'honneur de plusieurs, et sur-tout des » Anglais. »

A la suite de ce récit, Mathieu Pâris copie la lettre que le pape Grégoire IX adressa à tous les fidèles pour les exhorter à aller au secours de la Terre-sainte. Il raconte ensuite le départ de l'empereur Frédéric et son retour soudain, « qui » tourna, dit-il, à la honte et au préjudice de toute l'entre- » prise. » Il ajoute que, « selon l'opinion de quelques-uns, » ce fut à cause de ce retour que le Sauveur du monde se

» montra au peuple chrétien, attaché à une croix et couvert » de sang, comme pour se plaindre de l'injure que l'empe- » reur lui avait faite. »

L'historien copie la bulle d'excommunication que le pape lança alors contre Frédéric, et rapporte une autre lettre assez curieuse, que nous allons faire connaître :

« *Grégoire, évêque, salut.* Considérez, nous vous en » prions, et voyez s'il est une douleur égale à notre douleur: » le fils qu'a nourri l'Église romaine, dans lequel elle croyait » trouver un défenseur contre des nations perfides, main- » tenant devient son persécuteur le plus cruel, son ennemi » le plus formidable. Nous ne devons point taire les injures » atroces, les pertes énormes dont ce Frédéric qui se dit » empereur, a affligé l'Église et les ecclésiastiques; il a com- » battu le saint-siége par lui-même et par les Sarrasins, et, » ce qui est plus détestable encore, il n'a pas hésité à s'unir » par un traité de paix avec le soudan; il veut exterminer » les Templiers, qui défendent presque seuls la Terre-sainte. » Par l'ordre de Frédéric, la trève conclue avec les Sarrasins » a été rompue, et les Sarrasins ont tout envahi; ils ont fait » un butin immense, et le comte Thomas, familier de l'em- » pereur, a ordonné de rendre aux Sarrasins tout le butin » que les chevaliers du Temple ont fait dans cette guerre. » Le pape, après d'autres plaintes qui lui sont particulières, appelle la vengeance des princes chrétiens.

Le chroniqueur parle ensuite de la lettre que Frédéric adressa à tous les princes de la chrétienté pour se plaindre de cette bulle : mais il ne la copie pas; il en donne seulement un extrait. Frédéric, comme on sait, se rendit enfin en Palestine, et Mathieu Pâris fait le récit de cette expédition. Il copie la lettre que l'empereur adressa au roi d'Angleterre, pour lui annoncer ce qu'il avait fait dans la Terre-sainte. Voici le texte de cette lettre :

« *Frédéric, par la grâce de Dieu, empereur des Romains,* » *toujours auguste, roi de Jérusalem et de Sicile, à son ami* » *Henri roi d'Angleterre, salut et sincère amitié.* Que tous » se réjouissent et s'exaltent dans le Seigneur. Nous vous » dirons qu'il a donné la victoire, non point à de grandes » armées, mais à un petit nombre de guerriers, afin que sa » puissance éclate à tous les yeux, que tous sachent qu'il est » glorieux dans sa majesté, terrible dans sa magnificence, » admirable dans ses conseils sur les enfans des hommes, » changeant à son gré les temps, et réunissant ensemble les » nations diverses. Je ne vous tiendrai pas plus long-temps en

» suspens, et je passe tout de suite à ce que j'ai à vous an-» noncer.

» Pleins d'espérance en Dieu et fermement persuadés que » Jésus-Christ son fils, au service duquel nous avons consacré » nos vies, ne nous abandonnerait pas dans des contrées » étrangères, nous sommes partis d'Acre pour Joppé, où » nous sommes arrivés heureusement; nous pensions à rebâtir » dans cette ville le château, dont le rétablissement devait » non-seulement faciliter, mais encore abréger et rendre » plus sûre la route de Jérusalem. Tandis que nous étions » à Joppé et que nous réfléchissions sur ce que nous avions » à faire, plusieurs messages nous sont venus du soudan de » Babylone, et nous en avons envoyé plusieurs à ce prince. » Le soudan de Saphet, frère de celui de Babylone, était » auprès de Gaza avec une armée considérable, et le soudan » de Damas était campé à Sichem avec une quantité innom-» brable de guerriers. Comme nous traitions de la restitution » de la Terre-sainte, Dieu par sa miséricorde a permis que le » soudan de Babylone consentît à nous rendre la sainte Jéru-» salem, ce lieu qu'ont touché les pieds de Jésus-Christ, où les » chrétiens peuvent l'adorer en esprit et en vérité. Nous vous » assurons que cette restitution n'est pas feinte, mais qu'elle » est réelle, et qu'elle comprendra aussi la terre qui s'étend » jusqu'à la partie maritime de Joppé, afin que les pélerins » puissent aller au Saint-Sépulcre et en revenir en toute » sûreté; sous cette condition cependant, que les Sarrasins » de cette partie de la Palestine qui ont une grande véné-» ration pour le temple, puissent y aller et en revenir libre-» ment. Toutefois, ils s'y rendront sans armes, n'habiteront » point dans la cité, et, une fois leur oraison finie, se reti-» reront. Outre cela, on nous a restitué Bethléem et tout le » pays entre Jérusalem et cette ville; la cité de Nazareth; » le territoire de Thoron, pays vaste et fertile, et position » avantageuse; Sidon avec la plaine et ses dépendances: » cette ville doit être d'autant plus utile aux chrétiens, que » jusqu'à présent elle a été considérée par les Sarrasins comme » une des plus riches de la contrée; car elle était l'entrepôt et » le lieu de communication entre Damas et Babylone.

» Il nous est permis de relever le château de Joppé, le » château de Césarée, le château de Sidon, et, ce que n'a-» vaient jamais obtenu jusqu'ici les chrétiens, le château de » Sainte-Marie, que les chevaliers de l'ordre Teutonique » avaient commencé à élever sur les hauteurs d'Acre. Le sultan, » jusqu'à la fin de la trève, qui doit durer dix ans, ne peut

» faire élever de nouvelles forteresses sans notre permission. » L'empereur finit sa lettre en exprimant les sentimens de joie dont son ame est pénétrée.

Mathieu Pâris décrit en ces termes le sceau de la lettre écrite par l'empereur Frédéric. Il dit que d'un côté l'on voyait sa royale image avec cette légende : *Fredericus, Dei gratiâ, Romanorum imperator et semper augustus.* Cette image avait sur une épaule cette inscription, *Rex Jerusalem,* et sur l'autre, *Rex Siciliæ.* De l'autre côté du sceau était la cité de Rome; et en légende, *Roma, caput mundi, tenet orbis frena rotundi.*

Mathieu ne craint pas de dire que tous les chrétiens de la Palestine reçurent avec une grande joie la nouvelle du traité que Frédéric venait de conclure avec le soudan, parce qu'ils recouvrèrent la liberté de leur culte et la possession de leurs églises. Il accuse les Templiers d'avoir troublé cette allégresse en faisant dire secrètement au soudan que, l'empereur se proposant d'aller au fleuve du Jourdain, où Jésus-Christ fut baptisé par S. Jean-Baptiste, il pouvait aisément le surprendre et le faire périr. « Le soudan, ajoute-t-il, indigné d'une pa-» reille proposition, renvoya à l'empereur la lettre qui la » contenait; et Frédéric, se félicitant d'avoir échappé à des » piéges cachés, dissimula prudemment, et fit les préparatifs » de son retour. » On verra dans le volume suivant qu'un auteur arabe rapporte quelque chose de semblable. Mathieu Pâris représente les Templiers uniquement occupés d'engloutir comme dans un gouffre les grands revenus que la chrétienté leur fournissait pour défendre la Terre-sainte. « Quand ils surent, ajoute-t-il, que leur perfidie était dévoilée » et qu'elle était devenue la cause d'une étroite amitié entre » le soudan et l'empereur, ils attirèrent dans leur parti le pa-» triarche de Jérusalem, qui adressa à tous les fidèles une » lettre infamante contre Frédéric. » Mathieu Pâris copie cette longue lettre. Il prétend que, lorsqu'elle fut connue en Occident, elle fit beaucoup de tort à l'empereur, et lui fit perdre bien des partisans. Le pape s'éleva avec plus de violence contre lui, et montra plus d'avidité pour faire de grandes levées d'argent.

« *Gérold, patriarche de Jérusalem, à tous les fidèles, salut.*
» Quelle conduite étonnante ou plutôt déplorable l'empereur » n'a-t-il pas tenue en Palestine, depuis le commencement » jusqu'à la fin, au grand détriment de la chose de Dieu et » au grand mépris de la foi? De la plante de ses pieds au » sommet de sa tête, on ne pourrait trouver un grain de bon

» sens. Il est venu, chargé de l'excommunication, sans argent, » et suivi à peine de quarante chevaliers. Il espérait se soutenir » en dépouillant les habitans de la Syrie. D'abord, il débarqua » en Chypre, et là il s'empara du noble Ibelin et de ses fils, » qu'il avait invités à sa table sous prétexte de parler des » affaires de la Terre-sainte. Ensuite il retint presque en cap- » tivité le roi, qu'il avait engagé à venir le trouver. Il s'empara » ainsi par violence et par fraude de tout le royaume. Après » ces prouesses, il passa en Syrie. Quoiqu'il promît de faire » des merveilles et que devant des imbécilles il tînt des dis- » cours pleins de jactance, il envoya demander la paix au » sultan de Babylone. Cette conduite le rendit méprisable » aux yeux du sultan et de ses sujets, principalement lors- » qu'ils eurent découvert qu'il n'était pas à la tête d'une » armée nombreuse. Sous prétexte de couvrir Joppé, il » marcha vers cette ville avec ses troupes, afin de se rap- » procher du sultan, et pour pouvoir plus facilement traiter » de la paix ou obtenir une trève. Que dirai-je de plus? » Après de longs et mystérieux pourparlers, et sans avoir » consulté personne, il annonça, un beau jour, quand on » s'y attendait le moins, qu'il avait fait la paix avec le sultan. » Personne ne vit le traité de paix ou l'acte établissant la trève; » personne ne vit l'empereur prêter le serment d'observer » les conventions stipulées. Vous verrez, par la teneur de » quelques articles que nous vous envoyons, combien fut » grande la malice de l'empereur, combien fut frauduleux » le traité qu'il conclut. L'empereur, pour donner du crédit » à sa parole, ne voulut pour garantie que la parole du sultan, » et il l'obtint. Il dit que la cité sainte lui était rendue. Il s'y » rendit avec son armée la veille du dimanche où l'on chante » *Oculi mei* (1). Le dimanche suivant, quoiqu'excommunié, il » entra dans la chapelle du Saint-Sépulcre, et, au préjudice » évident de la dignité impériale, il mit le diadème sur son » front, bien que les Sarrasins gardassent entre leurs mains » le temple du Seigneur et le temple de Salomon, et qu'ils » proclamassent hautement, comme auparavant, la loi de » Mahomet, tout cela à la grande confusion et au grand cha- » grin des pélerins. Ce même prince qui avait promis très- » souvent de fortifier Jérusalem, sortit de la ville le lende- » main, au point du jour, le plus secrètement possible. Les » Hospitaliers et les Templiers lui promirent de l'aider de » toutes leurs forces et de tous leurs conseils., s'il voulait

(1) Introït et nom du troisième dimanche de carême.

» fortifier la ville, comme il l'avait promis : mais l'empereur, » qui ne se souciait pas de rétablir les affaires, et qui voyait » que la ville, dans l'état où elle avait été rendue, ne pou- » vait être ni conservée ni fortifiée, se contenta de la pro- » messe de restitution qu'il avait obtenue, et, le même jour, » se dirigea rapidement vers Joppé avec sa famille. Les pèle- » rins qui étaient entrés avec l'empereur à Jérusalem, voyant » son départ, ne voulurent pas rester après lui. Le dimanche » suivant, où l'on chante *Lætare, Hierusalem* (1), il arriva » à Saint-Jean d'Acre : là, pour mieux séduire le peuple » et obtenir sa faveur, il lui donna plus de liberté. Quant » au motif qui l'a fait agir ainsi, Dieu le sait, et sa conduite » future nous le fera connaître. Comme tous ceux qui étaient » à Jérusalem, grands et petits, après avoir visité le Saint- » Sépulcre, se préparaient à la retraite, parce qu'il n'y avait » point de trève conclue avec le sultan de Damas, nous crûmes » que la Terre-sainte allait être abandonnée par tous les pèle- » rins, et, dans cette conjoncture, nous ouvrîmes l'avis de » faire demander au roi de France, de pieuse mémoire, des » aumônes, afin de pouvoir retenir des soldats dont la pré- » sence était réclamée par l'intérêt commun. L'empereur, » ayant eu connaissance de cette résolution, nous fit dire qu'il » était étonné que nous eussions conçu un tel projet dans » un temps où il avait conclu une trève avec le sultan de Ba- » bylone. Nous lui répondîmes que le fer était toujours dans » la blessure, puisqu'il n'y avait pas de trève avec le sultan de » Damas comme avec celui de Babylone, ajoutant que, mal- » gré le sultan de Babylone, celui de Damas pouvait nous » faire encore trop de mal. L'empereur dit qu'il était roi de » Jérusalem, et qu'il ne voulait pas souffrir dans ses états de » soldats étrangers. A cela nous répliquâmes que, sur les » affaires en question et sur toutes celles de même nature, » nous étions bien fâchés de ne pouvoir, sans compromettre » le salut de nos ames, obéir à ses volontés, parce qu'il était » excommunié. L'empereur ne fit aucune réponse ; mais, le » jour suivant, il fit assembler hors de la ville, par un crieur » public, les pèlerins qui l'habitaient, et il convoqua aussi » par des envoyés spéciaux les prélats et les religieux. Placé » au milieu d'eux, il commença par se plaindre fortement de » nous, inventant des faussetés pour nous rendre odieux ; » ensuite, se tournant contre le maître vénérable des Tem- » pliers, il s'efforça de flétrir sa réputation par de vaines

(1) Introït et nom du quatrième dimanche de carême.

» déclamations, cherchant ainsi à faire retomber sur d'autres » la responsabilité de ses fautes, et ajoutant que nous entre- » tenions des troupes dans le dessein de lui nuire. Il ordonna, » après cela, à tous les soldats étrangers, de quelque nation » qu'ils fussent, de quitter la Terre-sainte, et prescrivit au » comte Thomas, qu'il instituait bailli de toute la contrée, » de punir corporellement quiconque serait trouvé en contra- » vention, afin que le châtiment du premier coupable servît » d'exemple aux autres. Ces ordres donnés, il recommanda » qu'ils fussent exécutés avec la plus grande rigueur, et ne » voulut écouter aucune observation. Il résolut de poster sur- » le-champ des balistaires aux portes de la ville, leur com- » mandant de laisser sortir les Templiers, mais de ne pas » les laisser rentrer. Ensuite il fit garnir de balistes les » églises et les autres lieux élevés, et particulièrement ceux » qui dominaient les communications entre les Templiers » et nous; et vous saurez que jamais il ne montra tant de » haine et d'animosité contre les Sarrasins. Quant à nous, » voyant la méchanceté manifeste de l'empereur, nous con- » voquâmes tous les prélats et tous les pélerins, et nous me- » naçâmes de l'excommunication tous ceux qui aideraient le » prince de leurs conseils ou de leurs services contre l'Église, » ou les Templiers, ou les autres religieux de la Terre-sainte. » L'empereur, de plus en plus irrité, fit sur-le-champ garder » tous les passages, défendant de laisser approcher de nous » ou de ceux qui nous suivaient aucune espèce de provisions, » et plaçant par-tout des balistaires et des sagittaires, qui nous » attaquaient avec animosité, nous, les Templiers et les pé- » lerins. Enfin, mettant le comble à sa malice, il fit arracher » de la chaire de vérité des frères Prêcheurs et quelques frères » Mineurs qui étaient venus pour annoncer la parole de Dieu; » il les fit traîner par terre et fustiger par la ville, comme » s'ils eussent été des malfaiteurs. Ensuite, voyant que, par » les mesures violentes qu'il avait adoptées, il n'obtenait pas » ce qu'il espérait, il fit traiter de la paix. Nous lui répon- » dîmes que nous ne voulions pas entendre parler de paix, » avant qu'il eût fait éloigner les balistaires et les autres » troupes, avant qu'il nous eût rendu nos biens, enfin avant » qu'il eût remis toutes choses dans l'état où il les avait trou- » vées avant son entrée à Jérusalem. Il finit par ordonner » lui-même de faire ce que nous voulions; mais la chose ne » fut pas exécutée : alors nous mîmes un interdit sur la ville. » L'empereur, voyant que sa méchanceté ne pouvait plus » avoir de succès, résolut de ne pas rester plus long-temps en

» Palestine, et, comme s'il eût voulu tout détruire, il ordonna
» de faire transporter en secret sur ses navires les balistes
» et les machines de guerre qui depuis long-temps étaient
» en dépôt à Saint-Jean d'Acre pour servir à la défense
» de la Terre-sainte, et il en envoya plusieurs au sultan de
» Babylone comme à un intime ami. Il fit passer une troupe
» de soldats en Chypre pour y lever de fortes contributions
» d'argent, et, ce qui nous parut plus étonnant, il détruisit
» des galères qu'il pouvait emmener avec lui. L'ayant appris,
» nous résolûmes de lui en faire des reproches; mais, évitant
» la remontrance et la leçon, il s'échappa le jour de la fête des
» apôtres S. Philippe et S. Jacques, et, montant sur une
» galère, il se hâta de gagner l'île de Chypre, sans faire ses
» adieux à personne, abandonnant Joppé et toute la Pales-
» tine pour toujours, s'il plaît à Dieu. Bientôt les baillis du
» sultan de Babylone empêchèrent la sortie de Jérusalem,
» et plusieurs pélerins moururent ainsi en route. Voilà ce
» que fit l'empereur en Palestine, à la perte de son ame,
» ainsi qu'une infinité de choses aussi odieuses, que nous
» laissons à d'autres le soin de faire connaître. Puisse le Dieu
» miséricordieux en adoucir l'effet! Adieu. »

Sous la date de l'année 1234, Mathieu Pâris se plaint amèrement des levées d'argent que le pape Grégoire fit faire en Angleterre, sous le prétexte d'une croisade. « Sous le » simple titre de nonces, dit-il, il envoya des agens qui » avaient le pouvoir de véritables légats, et qui exigèrent de » l'argent, tantôt par leurs prédications, tantôt par l'autorité » qu'ils s'arrogeaient, tantôt en suppliant, tantôt en excom- » muniant. Ils réduisirent une infinité de personnes en An- » gleterre à fuir leur pays et à demander l'aumône » [*infinitos extorres reddiderunt et mendicantes*]. « Le pape, ajoute Ma- » thieu, écrivit à tous les fidèles dans des termes très-éloquens, » qui auraient dû pénétrer des cœurs de pierre, si des actes » évidemment opposés à l'humanité et à la justice n'avaient » détruit l'effet de ses paroles. » Mathieu Pâris cite cette longue lettre du pape, et dit ensuite comment l'avarice romaine fut un obstacle à l'entreprise. « Le pontife chargea » des frères Prêcheurs et des frères Mineurs de donner la » croix, et, moyennant une somme d'argent, de relever de » leur vœu ceux qui se seraient croisés. Les frères Prêcheurs » et Mineurs, qui avaient fait vœu de pauvreté et d'humilité, » se portèrent à un tel degré de faste, pour ne pas dire » d'arrogance, qu'ils se firent recevoir dans les couvens et » dans les villes avec toute la pompe de l'église, c'est-à-dire,

» en procession solennelle, avec les bannières, les cierges » allumés et les plus beaux ornemens. Ils prêchèrent pendant » plusieurs jours de suite, et le lendemain pour de l'argent » ils déliaient de leur vœu ceux qui s'étaient croisés la veille. » En peu de temps, il se fit une levée d'argent si considé- » rable, qu'on ne pouvait savoir dans quel gouffre allaient » s'engloutir toutes les sommes recueillies par les agens du » pape : aussi le zèle des fidèles pour la croisade fut-il bien- » tôt ralenti. On fut surtout scandalisé de voir que l'argent » levé par Etienne, légat du pape, pour faire la guerre à » l'empereur, ne fut ni restitué, ni employé au service de » l'Eglise quand la paix fut faite. »

L'année suivante 1235, le pape publia de nouvelles lettres pour la croisade. Des frères Prêcheurs et Mineurs furent encore chargés du soin de la prêcher. Jean de Saint-Alban, autrefois diacre de l'église de Saint-Quintin, puis trésorier de l'église de Salisbury, et quelques autres personnages religieux, prêchèrent avec le secours de Dieu, et confirmèrent leurs discours par des signes miraculeux. D'après un ordre apostolique, ils obligèrent les archidiacres et les doyens des provinces à réunir dans chaque paroisse les hommes et les femmes, menaçant de l'anathème tous ceux qui n'assisteraient pas à leurs prédications. Dans le village de *Clare*, une femme accablée d'infirmités et ne pouvant marcher s'était fait porter à l'église, dans la crainte de l'excommunication; elle se trouva tout-à-coup, à la voix du prédicateur, rendue à la santé, et retourna chez elle en glorifiant le Seigneur.

Sous la date de 1236, l'historien rend compte d'un écrit que des Prêcheurs envoyèrent d'Orient à Grégoire IX, sur la vie et la mort de Mahomet, sur ses doctrines religieuses, et sur les croyances des Sarrasins; il parle de nouvelles prédications pour la croisade, et répète ses plaintes sur les exactions de la cour de Rome. Sous la date de l'année suivante, Mathieu Pâris raconte une expédition malheureuse des Templiers du côté d'Antioche. Les Templiers et les Hospitaliers de l'Occident, apprenant cette nouvelle, se préparèrent à aller venger le sang de leurs frères. Les Hospitaliers anglais envoyèrent leur prieur, guerrier célèbre, avec une milice soldée et beaucoup d'argent. Les chevaliers partirent de leur maison de Clerkanwelle qui était dans Londres, et marchèrent avec fierté vers le pont, les boucliers au bras, les lances levées, précédés d'un étendard, afin de recevoir les bénédictions de ceux qui les verraient passer. Ces nobles guerrriers, inclinant la tête de côté et d'autre, se recommandèrent aux prières de tous.

Sous la date de 1238, Mathieu Pâris parle d'une ambassade envoyée au roi de France par les Sarrasins. Cette ambassade annonçait l'invasion des Tartares, qui désolaient toute l'Asie, qui avaient pénétré dans la Hongrie, et porté la terreur de leurs armes jusque dans le nord de l'Europe. « Aussi les habitans de la Gothie, dit l'historien, qui avaient » coutume de venir en Angleterre au temps de la pêche » et de charger leurs vaisseaux, ne parurent-ils point. Il ar- » riva, ajoute-t-il, que le poisson *halec* (le hareng) se ven- » dit cette année pour rien, et qu'on en donna de quarante » à cinquante pour une pièce d'argent, dans des contrées » même éloignées de la mer. Le chef de l'ambassade des » Sarrasins, homme puissant et d'une naissance distinguée, » chargé de demander du secours aux rois de l'Occident, en- » voya un des siens au roi d'Angleterre pour lui dire que, » si les Sarrasins ne pouvaient résister à l'impétuosité des » Tartares, tout l'Occident serait exposé à leurs ravages. » Mathieu Pâris ajoute que l'envoyé sarrasin exprima dans son discours cette pensée du poète :

Tunc tua res agitur, paries cùm proximus ardet.

L'évêque de Winchester, qui, par hasard, était présent et avait pris la croix, dit à l'assemblée : « Laissons ces chiens » se dévorer entre eux. Nous aurons plus facilement raison » des ennemis du Christ qui resteront; nous les tuerons, » nous en purgerons la surface de la terre : alors le monde » sera soumis à la seule Eglise catholique, et il n'y aura plus » qu'un pasteur et qu'une bergerie. »

Nous avons parlé, dans notre XIIe. livre, d'une réunion, à Lyon, en 1239, de chefs de croisés qui, tout occupés des préparatifs de leur départ, reçurent ordre d'un nonce du pape de retourner chez eux. Les croisés se récrièrent tous sur cet ordre. Mathieu Pâris exprime, dans les termes suivans, les plaintes qu'ils firent entendre : « D'où vient, di- » saient-ils, cette contradiction de la part de la cour de » Rome et du pape? Ne sont-ce pas ici le but et le lieu » qui depuis long-temps nous ont été assignés par les légats » et les prédicateurs du pontife romain? Nous nous sommes » préparés au saint pélerinage d'après leurs discours et leurs » promesses; nous avons fait provision de vivres et de tout » ce qui pouvait nous être nécessaire dans le voyage; nous » avons engagé ou vendu nos terres, avec tout notre mobilier » et nos maisons; nous avons dit adieu à nos amis et envoyé » devant nous nos trésors dans la Terre-Sainte; nous avons » annoncé notre arrivée et nous nous sommes mis en route :

» maintenant, pour empêcher l'entreprise; nos pasteurs » changent de langage et s'élèvent contre nous !

» Les croisés, ajoute Mathieu, se seraient portés à des » violences contre le nonce du pape, si la prudence des » prélats n'eût arrêté leur fureur. »

Vers le même temps les officiers de l'empereur apportèrent des lettres à ces croisés pour leur persuader de ne pas aller en Palestine sans chef et sans l'avoir lui-même pour guide. Ces envoyés excusèrent l'empereur sur l'impossibilité où il était de partir sur-le-champ. « Alors, dit l'historien, la condi- » tion des pélerins devint misérable. Ils furent comme du sable » sans chaux ou comme des pierres sans ciment. Plusieurs » s'en retournèrent en murmurant et en détestant les discours » des prélats. D'autres, se rendant au port de Marseille, firent » voile vers la Terre-sainte, avec le désespoir dans l'ame. » Quelques-uns allèrent en Sicile attendre jusqu'au prin- » temps l'arrivée de quelques chefs; mais d'autres, autorisés » par des lettres de l'empereur, laissèrent l'Italie à gauche » et gagnèrent le port de Brindes. »

Mathieu Pâris semble contredire ce qu'il avance ici, lorsque, quelques pages plus loin, et toujours sous la même date, il dit que l'empereur, indigné que les Français eussent méprisé ses conseils, défendit qu'on leur fournît des vivres, soit de la Pouille, soit de l'île de Chypre, soit de ses autres domaines. « Les Sarrasins, à cette nouvelle, ajoute-t-il, re- » levèrent la tête, et exercèrent impunément contre les chré- » tiens de plus grandes violences. »

L'historien rapporte, sous la date de 1240, deux lettres sur l'expédition que les princes croisés firent vers le territoire de Damas, et sur la défaite qu'ils éprouvèrent près de Gaza. Ces deux lettres, l'une d'un anonyme, et l'autre du comte de Montfort adressée à sa femme, n'offrent rien de remarquable.

« L'empereur Frédéric, ajoute Mathieu Pâris, ayant appris » la défaite près de Gaza, en fut vivement affligé, quoiqu'il » eût vu ses conseils méprisés par les pélerins. Il écrivit aus- » sitôt une lettre terrible aux Sarrasins de Damas et du » Caire, afin qu'ils ne maltraitassent point les nobles chré- » tiens qu'ils avaient en leur pouvoir. Il les menaçait de fondre » sur eux avec ses aigles redoutables et victorieuses, et de » leur faire sentir les effets de l'indignation des Romains et » de leur empereur, dont les épées s'étaient tant de fois » abreuvées du sang des Orientaux. »

Le même prince écrivit aussi sur ce sujet une lettre au roi d'Angleterre. « Cette lettre, dit Mathieu, lui concilia

» l'esprit de beaucoup de monde, et lui fit des partisans même » parmi le peuple romain. »

L'historien rapporte que le comte Richard partit cette même année pour la Palestine; il traversa la France, et se rendit au couvent de Saint-Gilles. Là, un légat du pape vint lui défendre de passer la mer : le comte méprisa cette défense; et, après en avoir instruit l'empereur, il se dirigea vers Jérusalem. « Pendant ce temps, les Sarrasins d'Orient, » saisis de crainte, continue Mathieu Pâris, eurent recours à » leur nécromancie, et, après avoir sacrifié aux démons, leur » grand-prêtre interrogea l'avenir par des sortiléges. Il an- » nonça une nouvelle invasion des peuples d'Occident; l'ar- » rivée d'un jeune héros, qui devait être la terreur de l'isla- » misme. Ce jeune héros était Richard de Cornouailles. L'au- » gure, ajoute l'historien, voyant tous les musulmans cons- » ternés de cette prédiction, leur dit : *Ne pleurez pas; mais » priez que les chrétiens offensent par leurs péchés le Christ, » leur Dieu, et qu'ils perdent sa faveur comme ils l'ont » perdue dernièrement en Égypte.* Ces paroles donnèrent » un peu de consolation aux musulmans et diminuèrent » leurs craintes. »

Le comte Richard débarqua heureusement à Acre douze jours après la Saint-Michel. Mathieu Pâris dit que ce prince fut reçu en grande pompe par le clergé, les chevaliers et le peuple. Il entra dans la ville au son des cloches, des tambours et de la musique. Tout le monde, levant les mains au ciel, s'écriait : *Benedictus qui venit in nomine Domini!* Trois jours après son arrivée, le comte fit proclamer par un héraut un édit qui invitait les pélerins à ne point s'en retourner pour cause de manque d'argent, et à rester pour combattre, leur promettant de fournir lui-même à leur entretien.

En parlant de la couronne d'épines que S. Louis reçut de l'empereur Baudouin, l'historien dit que le pieux monarque la paya généreusement à l'empereur, dont les trésors étaient épuisés. Mathieu Pâris félicite beaucoup la France d'une si précieuse acquisition. « Mais, ajoute-t-il, les joies humaines » ne sont pas durables; il vient toujours s'y mêler des sujets » de pleurs. Dans ce même temps, la détestable nation des » Tartares, peuple de Satan, sortit de son pays entouré de » montagnes, et, semblable à des démons échappés du Tar- » tare, couvrit la surface de la terre comme des sauterelles. » Ici Mathieu Pâris décrit les mœurs, le caractère et les victoires des Tartares, tels que nous les avons décrits nous-même d'après les auteurs contemporains.

Il est difficile de croire à ce que raconte ensuite Mathieu Pâris du comte de Bretagne et de quelques autres grands seigneurs croisés. Il suppose qu'une jalousie inspirée par la réputation toujours croissante du comte Richard porta ces barons français à traiter avec les Sarrasins et à conclure une trève secrète de dix années, après avoir reçu de grandes sommes d'argent.

Sous la date de 1241, Mathieu Pâris revient aux irruptions des Tartares, et parle de leurs ravages dans le royaume de Hongrie. Puis il rapporte une conversation que la reine Blanche de France eut à cette occasion avec son fils. « *Où » êtes-vous, mon fils Louis?* dit-elle. Le roi, s'approchant, ré- » pondit à la reine : *Que voulez-vous, ma mère?* Blanche, » poussant de profonds soupirs et fondant en larmes, ne con- » sidéra pas cependant aveo la faiblesse d'une femme les dan- » gers qui menaçaient l'Europe; elle dit : *Mon cher fils, que » faut-il faire après le triste événement dont la terrible » nouvelle est venue jusqu'à nous? l'invasion des Tartares » nous menace d'une ruine générale, nous et la sainte Église.* » Le roi, d'une voix plaintive, mais avec une inspiration di- » vine, répliqua : *O ma mère, que la consolation céleste nous » soutienne; car, s'ils viennent jusqu'à nous, ou nous les re- » pousserons dans le Tartare d'où ils sont sortis, ou bien ils » nous enverront au ciel.* Ces paroles remarquables et dignes » d'éloge, ajoute l'historien, ranimèrent non-seulement la no- » blesse de France, mais encore les habitans des pays voisins. » L'empereur écrivit aussi sur ce sujet aux princes chrétiens, et notamment au roi d'Angleterre, une longue lettre que Mathieu Pâris rapporte en entier. Dans cette lettre, Frédéric se plaint du pape, peint les dangers de la chrétienté, et conjure les princes de se réunir pour résister aux entreprises d'un peuple barbare.

L'historien ajoute que cette lettre donna lieu dans le monde à diverses opinions. Il y en eut qui dirent que l'empereur avait suscité ce fléau des Tartares, et que sa lettre avait été publiée pour mieux cacher ses desseins criminels. On l'accusait de vouloir renverser la foi chrétienne et d'aspirer à la monarchie universelle. On voit ici ce qui arrive presque toujours dans les temps de trouble et de discorde, où la défiance empoisonne tout, où chaque parti ne voit d'ennemis que ceux qu'il combat et qu'il a devant lui; et, dans le désordre où se trouvait alors l'Europe, l'invasion des Tartares n'était pas ce qu'on craignait le plus.

L'historien transcrit encore une longue lettre du comte

Richard à ses amis. Le prince y rend compte de son pèlerinage, et de ce qui s'est passé en Palestine pendant son séjour. Les détails dans lesquels il entre, ne roulent guère que sur la trève qu'il avait conclue avec les Sarrasins, et ne présentent aucun fait ni aucun exploit important. Mathieu Pâris ajoute que Richard fit donner une honorable sépulture aux ossemens des gentilshommes chrétiens tués à Gaza et qui n'avaient point encore été ensevelis. Mathieu Pâris, après ce récit, suit le comte Richard revenant en Angleterre; ce prince ramena avec lui, entre autres merveilles de l'Orient, deux jeunes filles sarrasines d'une taille élégante, qui marchaient sur des globes ou boules placées sur la surface plate d'un pavé ou carreau : elles dansaient toutes deux sur ces boules en frappant des mains, ou en tournant leurs bras de diverses manières, ou en ployant leur corps, tenant en main des cymbales résonnantes, ou des tablettes (des castagnettes peut-être) qu'elles frappaient l'une contre l'autre en s'agitant avec une vitesse prodigieuse.

Mathieu Pâris, d'après d'autres historiens anglais, rend compte des querelles qui s'élevèrent entre les Templiers et les Hospitaliers après le départ du comte Richard.

Sous la date de 1243, il copie une très-longue lettre d'un clerc de l'archevêché de Bordeaux, appelé *Ives de Narbonne,* sur l'invasion des Tartares. Ives, accusé d'hérésie, s'était vu obligé de se réfugier en Hongrie, où il se trouvait lorsque les Tartares y pénétrèrent. Dans cette lettre qu'il adresse à son archevêque, il peint ces peuples avec les mêmes couleurs que l'empereur Frédéric. L'historien, après l'avoir rapportée, dit qu'elle fit beaucoup d'impression sur les rois et les grands qui la lurent, et qu'elle les aurait portés sans doute à venger l'injure du Christ et de toute l'Église, si les différens qui existaient entre le pape et l'empereur, n'eussent troublé le monde. Il cite ensuite une autre lettre qui donne une idée de l'état où se trouvaient alors les chrétiens dans la Terre-sainte. Elle est d'un Templier nommé *Herman de Périgord,* qui écrivait au précepteur du Temple en Angleterre. Après avoir parlé de plusieurs négociations avec le sultan du Caire et quelques autres princes musulmans, cet Herman ajoute que le sultan de Damas a rendu aux chrétiens la ville et une grande partie de la terre de Jérusalem.

« Ce doit être, dit-il, un grand sujet de joie pour les anges » et pour les hommes, que la sainte cité de Jérusalem soit dé» sormais habitée par les seuls chrétiens; que tous les Sarrasins

» en soient expulsés; que, dans tous les lieux saints purifiés » par les prélats des églises et où depuis cinquante-six ans » le nom de Dieu n'avait pas été invoqué, son saint nom soit » maintenant béni, et que les divins mystères y soient célé- » brés tous les jours. Le chemin est libre et sûr pour tous » les fidèles qui voudront visiter ces lieux. »

Herman espère que cet état pourrait se maintenir, si la paix se rétablissait parmi les princes chrétiens; mais les passions, les haines qui agitent l'Occident, la rendent peu probable. « Les colonies chrétiennes, ajoute-t-il, sont aban- » données à elles-mêmes et aux faibles secours de quelques » barons et prélats. Il est vrai que l'ordre du Temple assure » par ses efforts et son argent la frontière du côté de l'É- » gypte; il se propose d'élever un fort pour défendre Jéru- » salem. Les sultans de Damas et d'Émesse protégent les » fidèles; mais, sans l'assistance du Christ et de ceux qui le » servent, on a peu d'espoir de conserver long-temps les pos- » sessions chrétiennes contre un ennemi puissant et habile. » Mathieu Pâris observe que cette lettre fit peu d'impression sur l'esprit de plusieurs, à cause de l'infamie [*infamia*] des Templiers. On les accusait d'animer les chrétiens contre les Sarrasins, parce que l'état de guerre entre les musulmans et les fidèles, en augmentant les rapports de l'Occident et de l'Orient, procurait de grandes richesses à leur ordre. A cette occasion, l'historien s'élève contre les grands biens et le luxe des ordres militaires. Les Hospitaliers possédaient, à eux seuls, dix-neuf mille manoirs; et les Templiers, neuf mille. Il ajoute que chacun de ces manoirs pouvait envoyer un chevalier à la Terre-sainte. « Aussi les chrétiens qui savent » cela pensent-ils que ces deux ordres ont toujours quelque » arrière-pensée, et que le loup est caché sous la peau de » brebis. Sans leur politique perfide, il n'est pas douteux que » tant de braves chevaliers de l'Occident n'eussent renversé » aisément la puissance des infidèles. »

Sous la date de la même année, l'historien copie encore deux lettres: l'une de l'empereur Frédéric, adressée au comte Richard; l'autre du grand-maître des Hospitaliers. Dans ces deux lettres, qui contiennent à peu près le récit des mêmes faits, l'empereur et le grand-maître de l'Hôpital rendent compte de l'invasion des Karismiens. Ces barbares avaient fondu sur le royaume de Jérusalem. Pour éviter la mort, les fidèles de la cité sainte avaient fui vers Joppé; mais, les rusés Karismiens, maîtres de Jérusalem, ayant arboré sur les remparts l'étendard du Christ, les chrétiens, trompés

par ce signe, étaient accourus en foule, et tous avaient été égorgés.

Dans une autre lettre, écrite par les prélats et les barons de la Terre-sainte aux prélats de France et d'Angleterre, on annonce qu'une nation féroce, sortie des extrémités de l'Orient, s'est jetée sur le royaume de Jérusalem. « Cette con-» trée, tourmentée pendant long-temps par les Sarrasins » ses voisins, respirait enfin dans ces dernières années. Mais » les péchés du peuple chrétien ont attiré de loin une nation » inconnue et un glaive vengeur : la rage des Tartares a » rempli tout l'Orient de terreur et de calamités. Poursuivant » indistinctement les incrédules et les fidèles, ils ont chassé » jusqu'aux extrémités de ses frontières un peuple qui est » venu attaquer le peuple chrétien : car, après avoir détruit » toute la Perse, ils ont fait la guerre à des hommes plus » méchans qu'eux; ils ont poursuivi les Karismiens, les plus » cruels des hommes, et les ont expulsés de leur pays, comme » des dragons qu'on fait sortir de leurs cavernes. Ce peuple » incrédule, n'ayant plus de demeure, et ne pouvant, à cause » de sa malice, en obtenir une dans la plupart des états sar-» rasins, n'a trouvé que le soudan du Caire, persécuteur de » la foi du Christ, qui lui ait offert la terre de promission, que » le Très-haut avait donnée à ceux qui croyaient en lui. Les » Karismiens, soutenus par ce soudan, sont venus dans l'hé-» ritage du Seigneur avec leurs femmes et leurs enfans et » plusieurs milliers de cavaliers armés. Leur arrivée a été » si subite, que nos voisins ni nous n'avons pu la prévenir. » Ils sont entrés inopinément dans le royaume de Jérusalem » par les plaines de Saphet et de Tibériade. »

Ici l'historien rapporte une lettre écrite par le clergé de la Palestine, et dans laquelle on parle des rapides progrès des Karismiens dans la Terre-sainte. « Ces barbares ont occupé » tout le pays depuis Jérusalem jusqu'à Gaza. Dans cette triste » position, les chrétiens ont appelé à leur secours les sultans » de Damas et d'Émesse, qui leur étaient unis par un traité. » Le retard apporté par les musulmans dans l'exécution de leur » promesse a ouvert tout le pays aux armes des Karismiens, » qui sont venus mettre le siége devant Jérusalem. Restés » sans défense, les chrétiens de la cité sainte ont fui dans les » campagnes, où, malgré la trève qui existait, les paysans » sarrasins les ont égorgés. Ceux que le glaive des Sarrasins a » épargnés, ont péri soit dans la cité sainte, soit dans les cam-» pagnes. Les barbares ont décapité les prêtres qui étaient à » l'autel, disant entre eux: *Répandons le sang du peuple*

» *chrétien dans ce même lieu où il fait des libations de vin en » l'honneur de son Dieu, qu'il dit y avoir été suspendu en » croix.* »

Les prélats et les pasteurs spirituels de la Terre-Sainte, après avoir décrit les nombreux sacrilèges dont Jérusalem fut souillée, déplorent la défaite de Gaza; et parlant de ceux qui ont échappé au désastre : « Pour nous, disent-ils, sur » qui nos péchés ont fait retomber toute cette calamité, et que » le Seigneur n'a pas jugés dignes du martyre, nous nous » sommes retirés à Ascalon. Nous avons de tous côtés sollici- » té des secours; nous ne savons point encore ce que pro- » duiront nos sollicitations et nos prières; tout ce que nous » savons, c'est que nos maux sont à leur comble; tout le » pays que nous habitons est rempli de douleurs, de gémis- » semens, de misères. Il n'y a pas un habitant qui ne pleure » la mort d'un des siens. Quoique le passé nous accable de » tristesse, l'avenir nous effraie encore davantage; car, » comme tout ce pays de la chrétienté, acquis par la force » du glaive, est privé et dépourvu de tout secours humain et » terrestre, que ses défenseurs sont presque tous anéantis, » que ceux qui restent sont non-seulement en très-petit » nombre, mais encore réduits à l'extrémité, nous avons à » redouter les derniers triomphes des ennemis de la croix, » dont l'audace et l'insolence insupportables se sont accrues » par leurs victoires, et qui sont venus camper dans la » plaine d'Acre, sur un espace de deux milles. Ils occupent » et parcourent tout le pays sans obstacle et sans résistance, » depuis Nazareth et Saphet; ils se le partagent entre eux » comme s'il leur appartenait, et mettent des commandans » et des magistrats dans les bourgs et les villages des chré- » tiens; ils perçoivent les impôts. Les paysans et les autres » indigènes se sont révoltés contre les chrétiens, et se sont » tous soumis aux Karismiens. Tous les fidèles de l'Eglise de » Jérusalem et des colonies chrétiennes n'ont plus mainte- » nant que quelques places fortes, qu'ils défendent avec » beaucoup de fatigue et de difficulté. On dit que ceux du » Caire, qui sont à Gaza, vont se porter en grand nombre sur » Acre pour assiéger cette ville avec les Karismiens. Nous avons » reçu, le 22 novembre, des députés et des lettres du châ- » telain et des frères de l'Hôpital qui sont au château de » *Scalon*, et qui nous informent que l'armée du Caire tient » ce château assiégé; ils implorent de nous et de la chré- » tienté de prompts secours. Si votre piété vous fait regar- » der avec compassion le triste état de la Terre-Sainte, si la » cause de Jésus-Christ vous touche, adressez au Très-Haut,

» nous vous en supplions, de ferventes prières pour que celui » qui a consacré cette terre par son sang pour la rédemption » de tous, daigne y jeter un regard de miséricorde et la » défendre de ses ennemis. Apportez, ô révérends pères, » tout votre zèle à cette œuvre salutaire, afin de mériter » par là une récompense céleste, et tenez pour certain que » si au prochain passage du mois de mars cette terre n'est » secourue ni par la main du Très-Haut ni par les effors des » fidèles, elle est entièrement perdue et ruinée. Comme il » serait trop long de vous exposer par écrit les besoins et » l'état général de la Palestine, nous vous envoyons le » vénérable père évêque de Béryte, et le pieux Arnoul, de » l'ordre des frères Prêcheurs, qui vous diront pleinement » la vérité. Nous vous prions humblement d'accueillir avec » bonté ces députés, qui se sont exposés à de grands dangers » pour l'Eglise de Dieu, en se mettant en mer dans la saison » de l'hiver. Donné à Acre, le 25 novembre 1244. »

Mathieu Pâris raconte, sous la date de la même année, que le roi des Tartares signifia au prince d'Antioche, par divers ambassadeurs, qu'il eût à abattre les murs de ses villes et places fortes, à lui envoyer tout l'or et l'argent provenant de sa principauté, et en outre trois mille vierges; autrement, qu'il verrait tout son pays ravagé par le glaive. Le prince, à cette sommation, poussa un profond soupir, et dit : « Vive le Seigneur! vivent ses saints! jamais je ne » consentirai à ce qu'on me demande : j'aime mieux que le » sort des armes en décide et que le Seigneur prononce. » Les ambassadeurs s'en retournèrent avec cette réponse auprès de leur maître. La même sommation fut faite au roi d'Arménie et à quelques puissans princes sarrasins : on ignore ce qu'ils répondirent.

Sur les nouvelles désastreuses qui arrivaient chaque jour de la Terre-Sainte, le comte Richard d'Angleterre y envoya environ mille livres d'argent; le roi de France, les Hospitaliers et les Templiers, firent de nouvelles levées d'hommes et d'argent. Louis IX pria le pape d'envoyer dans son royaume un légat éloquent et sage pour prêcher la croisade.

Analyse de Mathieu Paris. TROISIÈME PARTIE. *Depuis le concile de Lyon jusqu'à la fin de la première croisade de saint Louis.*

Nous avons parlé longuement dans notre histoire du concile de Lyon, et nous en avons parlé surtout d'après Mathieu Pâris. Nous avons fait connaître en même temps les terribles

querelles survenues entre le sacerdoce et l'empire, ainsi que l'agitation et le trouble que la déposition de Frédéric avait jeté parmi les peuples chrétiens. Au milieu de ces querelles et des préparatifs de la croisade, une fâcheuse discorde fut sur le point d'éclater entre le clergé et la noblesse de France. Une pièce fort curieuse nous a été conservée à ce sujet par le moine de Saint-Alban, dans la langue même où elle a été écrite. En voici le texte.

« A tous ceux qui ces lettres verront, nous tous desquels » les seaux pendent en cest présent escript, faisons sçavoir, » que nous par la foi de nos corps avons fiancé et sommes » aliancé, tant nous comme nos hoirs à tousiours, à aider » les uns aux autres, et à tous ceux de nos terres et d'autres » terres, qui vouldront être de cette compaignie, à pour- » chasser et à requerir et à deffendre nos droits et les leurs » en bonne foi envers le clergié et pour ce que serait griève » chose nous tous assembler pour cette besoigne, nous avons » eslu par le commun assent et octroy de nous tous, le duc » de Burgoigne, le comte Perrun de Bretaigne, le comte » d'Angulesme, et le comte de Saint-Pol, à ce que, si aucuns » de cette communité avoit à faire envers le clergié, tel » aide comme ces quatre devant dits et garderoient qu'un » homme luy deust faire, nous luy ferions, et c'est à sçavoir » que a ce deffendre, pourchasser et requerir, chascun de » cette communité mettra la centiesme part par son serment » de la vaillance d'un an de la terre qu'il tiendra, et chacun » riche homme de ceste compaignie fera lever en denier chas- » cun an à son pavoir à la Purification Notre-Dame, et les » delivra où il sera mestier pour cette besoigne, par les » lettres pendantes de ces quatre avant-nommés, ou de ceux » de eux; et si aucun avoit tort, et il ne vouloit laisser par » ces quatre avant-nommés, il ne seroit pas aidé de la com- » munité. Et si aucun de cette compaignie estoit excomunié » par tort, cognu par ces quatre, que le clergié luy feist, il » ne laisseroit aller son droit ne sa querele pour l'excomue- » niment, ne pour autre chose qu'on luy fasse, si ce n'est » par l'accord de ces quatre, ou des deux de ceux, ains pour- » suiveroit sa droiture; et si les deux des quatre moure- » royent, où alloyent hors de la terre, les autres deux qui » demeuroyent, mestroyent autres deux en lieu de ces deux, » qui auroyent tel pavoir que est a devant divisé; et s'il ave- » noit que les trois et les quatre allassent hors de la terre, » ou mourissent, les douze ou les dix des riches de cette » communité, esliroient autres quatre, qui auront ce mesme » pavoir que les quatre devant dits; et si ces quatre, ou au-

» cun de la communité par le commandement de ces quatre, » faisent aucune besoigne qui appartinsist à cette commu» nité, la communité les deliureroit. »

On voit qu'il s'agit ici d'une puissante confédération formée entre les seigneurs et les barons. Mathieu Pâris nous donne en latin une autre pièce qui sert à expliquer la première. Les chefs de la confédération se plaignent de ce que le clergé, oubliant que le royaume a été converti à la foi chrétienne, par la valeur et les armes des guerriers, avait d'abord séduit les peuples par une certaine humilité, et s'avançant avec l'adresse du renard, s'était mis peu à peu à la place de la noblesse belliqueuse. Les enfans des serfs jugeaient, selon leurs lois, les hommes libres et les enfans des hommes libres, et cela, malgré les coutumes établies et les anciennes constitutions. « Ils nous ont fait, ajoutaient les comtes et les barons, une condition pire que celle que nous fait l'Evangile, lorsqu'il dit : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César;* nous devons en conséquence, faire revivre nos droits, et rétablissant les choses comme elles étaient primitivement, nous défendons à tout clerc ou laïc de traduire qui que ce soit devant le juge ecclésiastique, si ce n'est pour hérésie, mariage ou usure. » Les seigneurs voulaient ainsi réduire le clergé à la vie contemplative, et ramener le temps des saints et des miracles. Tel est l'esprit de la seconde pièce conservée par Mathieu Pâris. Il est évident que la juridiction ecclésiastique l'emportait alors sur celle des comtes et des barons, ce qui privait ces derniers d'une grande partie de leurs richesses, et même de leur pouvoir. La prétention qu'avait la noblesse d'avoir converti les Gaules, pouvait paraître un peu chimérique, et nous montre à la fois l'orgueil et l'ignorance de ces seigneurs pleins de bravoure, toujours disposés à croire que tout s'était fait en France par les armes. Le pape fut très-irrité de la tentative des grands du royaume et s'arma contre eux de toutes les foudres de l'église : il les menaça de les priver, eux et leurs proches, de tout bénéfice ecclésiastique. On doit croire que cette affaire aurait pu aller fort loin dans tout autre temps; mais la croisade qu'on prêchait alors occupait toutes les pensées, et la plupart des chefs de la confédération ne tardèrent pas à partir pour l'Orient. Il est probable que la noblesse française fut excitée par les lettres de Frédéric II; car l'empereur d'Allemagne écrivait aux princes, qu'il fallait enfin réduire les prêtres *à vivre comme dans la primitive église, quales fuerunt in ecclesiâ primitivâ.* Le moine de Saint-Alban, qui rapporte une des lettres de Frédéric adressée au

roi d'Angleterre, ne voit pas sans indignation qu'on veuille réduire le clergé à la pauvreté des premiers temps, et ne trouve plus dans le prince allemand qu'un ennemi déclaré de l'église. Par là, dit-il, Frédéric effaça et éteignit *impudemment* et *imprudemment* sa réputation de prudence et de sagesse ; *impudenter et imprudenter extinxit atque delevit.*

Mathieu Pâris, revenant aux affaires de la Terre-Sainte, rapporte un fait que nous avons déjà rappelé dans notre histoire. Les Sarrasins, informés des préparatifs qu'on faisait contre eux, empoisonnèrent du poivre qu'ils savaient devoir être envoyé en Occident ; plusieurs personnes qui ignoraient cette malice, en furent victimes : lorsqu'elle fut découverte, on publia en France et en Angleterre un avis pour mettre les habitans en garde contre cette perfidie. « D'autres, ajoute l'historien, prétendent que d'avides marchands avaient employé ce moyen, afin de vendre plus cher le poivre qu'ils gardaient depuis long-temps. » Cette dernière version nous paraît la plus vraisemblable ; on doit croire, en effet, que la cupidité profitait quelquefois de l'ignorance des peuples, et qu'elle tira parti de leur crédulité, comme elle l'a fait dans des siècles plus éclairés. Sous une date antérieure à celle-ci, Mathieu Pâris raconte que le Vieux de la Montagne avait envoyé en France plusieurs de ses Assassins, pour attenter à la vie de Louis IX. Ce fait n'est guère plus croyable que celui qu'on vient de lire.

L'historien anglais, sous la date de 1246, dit que les Templiers et les Hospitaliers se mirent à faire pénitence et s'occupèrent de racheter ceux de leurs frères qui étaient prisonniers en Egypte. Le sultan accueillit fort mal les ambassadeurs qu'ils envoyèrent au Caire : il leur reprocha leur trahison envers Frédéric, leur esprit de discorde, leur cupidité, leur manque de foi, et jusqu'à leur manque de courage. Il est probable que Mathieu Pâris met ici dans la bouche du sultan d'Egypte tous les reproches qu'on faisait alors dans la chrétienté aux chevaliers de Saint-Jean et du Temple.

L'auteur parle ensuite des divisions qui s'élevèrent entre le sultan du Caire et les Karismiens, lesquels se réunirent au sultan de Damas, contre les Égyptiens. Les divisions qui régnaient entre les Sarrasins firent espérer aux chrétiens des temps plus tranquilles ; mais il paraît que cet espoir fut bien faible et de peu de durée, puisque, quelques pages plus loin, et toujours sous la même date, Mathieu Pâris dit que les citoyens d'Acre n'osaient s'éloigner ou sortir de leur ville, et qu'ils ne s'attendaient plus qu'à un siège ou à une sou-

mission honteuse; qu'ils manquaient de vivres et n'étaient soutenus par aucune espérance. « Frédéric, qui s'était fait » le marteau de l'Eglise, dit l'auteur, ne voulait pas permettre » qu'on leur envoyât aucun secours, persuadé que l'Eglise » romaine n'avait pas eu de moyen plus puissant d'extor- » quer de l'argent aux fidèles que la prédication des croi- » sades. La ville d'Ascalon, à la défense de laquelle le comte » Richard et d'autres seigneurs avaient employé tant de » soins et d'argent, avait de la peine à résister aux fréquentes » attaques d'ennemis acharnés. »

D'autres châteaux et forteresses qui paraissaient inexpugnables, tels que Cr[illegible] et le château des Pélerins, étaient plutôt une prison qu'un abri pour leurs habitans, qui ne voyaient plus aucun espoir de secours : « car, dit l'historien, » la crainte n'est pas un appui ni un rempart » (*formido non firmamentum*). Les chrétiens étaient resserrés de tous côtés par des ennemis vainqueurs qui couraient en tous lieux et qui partout enlevaient du butin. Plusieurs aimaient mieux mourir honorablement que de traîner une vie malheureuse; mais d'autres, chancelans dans leur foi, ou plutôt manquant à leur foi, abandonnèrent le christianisme, et devinrent des ennemis plus dangereux et plus nuisibles que les autres.

Le pape ayant envoyé dans ce temps demander au soudan du Caire la paix ou une trêve entre les Sarrasins et les chrétiens, le soudan lui répondit par une lettre que Mathieu Pâris a copiée, et que nous avons rapportée dans notre extrait de Zanfliet.

« Dans cette même année 1247, continue l'historien, l'é- » vêque de Worcester, Guillaume Longue-épée, Geoffroi de » Lucy et plusieurs autres seigneurs d'Angleterre, encoura- » gés par l'exemple du roi et des seigneurs de France, pri- » rent la croix vers le temps des Rogations. » Guillaume Longue-épée, comme nous l'avons vu dans notre XIIIe. livre, obtint du pape une partie de l'argent donné par les fidèles qui, après avoir pris la croix, achetaient une dispense pour rester dans leur pays.

Mathieu Pâris rapporte que le roi d'Angleterre reçut, le jour de Saint-Edouard, et déposa dans l'église de Westminster, une portion du sang de Jésus-Christ, que lui avaient envoyée des grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital dans un vase de cristal très-beau, scellé du sceau du patriarche de Jérusalem, des archevêques, évêques, abbés et autres prélats et barons de la Terre-Sainte. Il y eut, à cette occasion, une grande cérémonie et une nombreuse assemblée à West-

minster. Mathieu Pâris dit dans ses additions, que cette portion du sang de Jésus-Christ avait été recueillie et conservée par Joseph d'Arimathie, qui lava le corps de Notre-Seigneur, et qu'ayant été transmise de père en fils et d'ami en ami, elle avait été donnée enfin au patriarche de Jérusalem, comme le trésor de son église. La crainte de la perdre en perdant la Terre-Sainte engagea le clergé à l'envoyer en Angleterre.

Mathieu Pâris, qui fut envoyé en Norvège pour rétablir la discipline dans les couvens de son ordre, raconte qu'il fut chargé, de la part de saint Louis, de remettre au roi Hacon une lettre par laquelle le monarque français l'engageait à se joindre à lui dans son expédition de la Terre-Sainte. Hacon venait aussi de se croiser. Cette lettre lui causa beaucoup de joie : mais il répondit à Louis IX qu'il connaissait le caractère des Français et celui de son peuple, naturellement impétueux, indiscret, et qui supportait impatiemment l'injure.

Le roi de Norvège ajoutait que s'il s'élevait quelque dispute entre deux peuples également fiers, il en résulterait un tort irréparable. Il convenait donc que chacun allât de son côté, et fît ce qui plairait à Dieu.

Le roi de France adressa une lettre à ses baillis et à ses lieutenans pour qu'ils eussent à recevoir honorablement et à fournir de vivres le roi de Norvège ou sa flotte, dans le cas où il aborderait sur les côtes de son royaume. Cette lettre était datée de Saint-Germain-en-Laie, l'an 1248.

Mathieu Pâris rend compte des efforts que firent les grands du royaume de France pour s'opposer au départ de Louis IX. Il rapporte le discours que l'évêque de Paris et la reine Blanche lui tinrent à cette occasion, et la réponse que le roi leur fit. Nous avons fait connaître dans notre XIIIe. livre les raisons que l'évêque et la reine firent valoir, et celles que Louis IX leur opposa.

L'historien raconte ensuite le départ du roi, son arrivée à Lyon, où il trouva le pape, et les tentatives inutiles qu'il fit pour le réconcilier avec Fréderic. Le chroniqueur dit que, lorsque les croisés approchèrent d'Avignon, les habitans de cette ville, ne pouvant supporter les insultes des orgueilleux Français, qui les appelaient *Albigeois*, *traîtres* et *empoisonneurs*, les attaquèrent dans les chemins détournés, les dépouillèrent, et en tuèrent quelques-uns. Les barons conseillèrent au roi de France d'assiéger cette ville, ou de leur permettre de l'assiéger eux-mêmes; mais le roi s'y refusa, et se rendit à Marseille, souffrant beaucoup de dommages, au

grand dépit des barons, qui eurent bien de la peine à retenir leur indignation.

Pendant son séjour dans l'île de Chypre, Louis IX envoya le comte de Bar et le seigneur de Beugin à Venise, et d'autres députés dans d'autres villes et îles voisines, demander des provisions. Les Vénitiens firent partir six grands vaisseaux chargés de froment, de vin et de vivres de toute espèce, ainsi que des munitions de guerre et un grand nombre de croisés. Les autres îles et villes envoyèrent de pareils secours, non-seulement avec l'agrément, mais à la sollicitation de Frédéric. Ce prince lui-même fournit au roi diverses provisions. « La reine Blanche, dit l'historien, envoya à l'em- » pereur de grands présens en reconnaissance de ses services, » et déclara que Frédéric avait conservé la vie et l'honneur » de son fils et de toute l'armée chrétienne. Elle écrivit au » pape pour l'engager à s'adoucir envers ce prince; mais le » pape méprisa ses prières, et se montra de plus en plus » opposé à Frédéric. »

Dans ce temps, l'évêque de Tortose, qui était anglais d'origine, vint dans son pays, et raconta au couvent de Reading, où il célébra la grand'messe, que les Karismiens qui restaient encore dans la Terre-Sainte, s'étaient battus et tués entre eux, par suite de la politique du soudan du Caire et par l'effet de la vengeance divine. Il ajouta que les princes sarrasins qui s'étaient fait la guerre les uns aux autres à cause de l'orgueil de ce même soudan, instruits de l'approche du roi de France, s'étaient réunis et confédérés, et que ce soudan, qui était ou passait pour être le premier des princes sarrasins d'Orient, avait écrit au roi Louis que tous les princes musulmans l'attendaient pour se mesurer avec lui en plaine et en bataille rangée, et qu'ils ne le redoutaient nullement. « Sa lettre était remplie, disait l'évêque, d'ironie et » de jactance. »

Dans cette même année, des seigneurs anglais, savoir, Guillaume Longue-épée, Robert de Vaër, son porte-étendard, et plusieurs autres gentilshommes au nombre de deux cents, se mirent en route pour la Palestine.. Guillaume, après avoir reçu la permission et la bénédiction de sa mère, abbesse de Lacok, partit à la tête de tous les croisés d'Angleterre. Il joignit heureusement l'armée des Français, et fut reçu par le roi très-chrétien avec beaucoup de joie et d'honneur. Ce prince le remercia lui et les siens du secours qu'ils lui amenaient. Il supplia les Français d'éviter de donner lieu par leur orgueil ou leur envie à des disputes entre eux et les Anglais, comme du temps du roi Richard. « Mais,

» ajoute l'historien, le diable, qui de tout temps a coutume » de porter envie aux succès des hommes, fomenta encore » la discorde; car les Français, voyant que les Anglais l'em- » portaient sur eux en plusieurs occasions, furent jaloux de » ces avantages, et témoignèrent leur dépit par des railleries » et des juremens (*blasphemalibus juramentis*). Leur orgueil » excita des rivalités et des haines qui furent cause, comme » on le verra plus loin, que le Seigneur arrêta leurs succès. »

Des frères Prêcheurs apportèrent alors en Angleterre, au rapport de Mathieu Pâris, une pierre de marbre blanc sur laquelle était empreint le pied de Jésus-Christ. Les habitans de la Terre-Sainte prétendaient que le Sauveur, près de monter au ciel, avait voulu laisser à ses disciples une preuve de son ascension par cette empreinte divine, comme on dit qu'il laissa l'empreinte de sa face qu'on appelle *Véronique*, pour preuve de son séjour sur la terre. Le roi d'Angleterre déposa cette pierre dans l'église de Westminster, comme il y avait auparavant déposé le sang de Jésus-Christ.

A la même date, l'historien parle de l'ambassade que les Tartares envoyèrent à Louis IX. La lettre que les ambassadeurs remirent au roi, écrite en chaldéen, fut traduite en latin et en langue romane. Mathieu Pâris l'a insérée dans ses additions, d'après cette dernière version. Le roi de France reçut cette ambassade avec beaucoup de joie; il envoya au roi des Tartares une chapelle avec des reliques précieuses, et chargea des frères Prêcheurs et Mineurs d'aller dans le pays répandre les lumières de la foi.

L'archevêque de Cantorbéry débarqua à la Saint-Mathieu en Angleterre, et y apporta la nouvelle de la victoire des Français en Egypte, et de la prise de Damiette. L'historien renvoie pour les détails aux trois lettres qu'il a insérées dans ses additions. Ces lettres sont du comte d'Artois, de Gui de Melun, et du maître de la milice du Temple. Nous les avons données dans les pièces justificatives du XIIIe. livre de *l'Histoire des croisades*.

L'évêque de Marseille et les Templiers reçurent d'autres nouvelles aussi agréables, et les répandirent, « afin d'exciter » les peuples, dit Mathieu Pâris, à se croiser et à suivre le » roi de France : mais ces nouvelles étaient autant de fables; » et quand on sut la vérité, l'inquiétude fut plus grande dans » les esprits. Cependant on sut que les Sarrasins et leurs » princes, désolés de la prise de Damiette, avaient offert aux » chrétiens tout ce que ceux-ci avaient possédé dans la Terre- » Sainte, pourvu qu'ils rendissent cette ville et ce qu'ils » avaient déjà pris : mais l'orgueil du comte d'Artois s'op-

» posa à cet arrangement; il voulut que les chrétiens re-» tinssent Damiette et obtinssent de plus Alexandrie. Les » Sarrasins n'y voulurent jamais consentir. » L'historien croit que Dieu fut offensé de ces prétentions : « car, dit-il, » les chrétiens n'avaient pas dû passer la mer dans une autre » intention que celle de recouvrer l'héritage du Christ. Aussi » les Sarrasins se dirent-ils entre eux : *Attendons, attendons;* » *l'orgueil et l'avarice, que condamne Jésus-Christ leur Dieu,* » *causeront bientôt leur perte à tous*. C'est ce qui arriva. »

Mathieu Pâris rapporte, sous la date de 1250, que le roi d'Angleterre reçut la croix des mains de l'archevêque de Cantorbéry avec plusieurs seigneurs anglais. Ces croisés, et plusieurs autres du royaume de France, se préparaient à partir lorsque le roi obtint du pape des lettres qui leur ordonnaient de suspendre leur voyage jusqu'à ce qu'il pût lui-même se mettre à leur tête. Les croisés répondirent qu'il était plus convenable et plus sûr que ceux qui avaient pris la croix avant le monarque et qui avaient engagé leurs biens et fait tous leurs préparatifs, se missent les premiers en marche, parce qu'ils trouveraient plus aisément des vivres, et que les étrangers, en les voyant, diraient : « Si tant et » de si grands seigneurs précèdent le roi d'Angleterre, que » sera-ce quand il viendra lui-même! Quelle escorte et quelle » suite n'aura-t-il pas! Par ce moyen, l'honneur du roi s'aug-» mentera parmi ses voisins, et ses ennemis en concevront » plus de crainte. » Mais les lettres menaçantes du pape, et les prières du roi, qui ressemblaient à des ordres, firent changer de résolution aux croisés, et ils restèrent. « Ce fut » un bonheur pour eux, ajoute Mathieu; car ils n'auraient » pu arriver à temps pour secourir le roi de France. Depuis » lors, le projet de croisade languit et demeura sans effet. » Quelques pages plus loin, l'historien revient sur ce projet de croisade, et dit que le roi, ainsi qu'un enfant blessé ou maltraité a coutume d'aller se plaindre à sa mère (*sicut puerulus lœsus vel offensus ad matrem querulus solet recurrere*), se hâta d'envoyer supplier le pape d'empêcher le départ des croisés, en lui disant que les grands de son royaume voulaient aller à Jérusalem malgré lui, et refusaient d'attendre leur roi, qui s'était croisé. Henri ne se contenta pas de cette démarche auprès du pape; il envoya des gardes à Douvres et dans d'autres ports, avec ordre d'empêcher qu'aucun croisé ne s'embarquât.

Sous la date de 1251, Mathieu raconte que le souverain pontife fit prêcher dans le Brabant et dans la Flandre, une croisade contre Conrad, empereur d'Allemagne. Le pape ac-

cordait plus de privilèges à ceux qui se croisaient contre le prince allemand qu'aux pélerins qui marchaient pour secourir Jérusalem. Le chrétien qui prenait les armes contre Conrad obtenait la rémission des péchés non-seulement pour lui-même, mais encore pour tous ses parens. Pendant ce temps-là, Louis IX écrivit de Césarée à sa mère, à ses frères et à tous les Français, pour leur demander des trésors et des vivres. Blanche convoqua, à ce sujet, les grands du royaume. « La noblesse, dit Mathieu, exprima alors des sentimens » d'indignation contre le chef de l'Eglise, qui, pour étendre » ses domaines, se disposait à frapper un empire chrétien, » au lieu de secourir l'armée de saint Louis, en proie à la » misère et à la mort. » Comme on continuait toujours à prêcher la croisade, la reine Blanche fit confisquer au profit de la couronne les biens de ceux qui avaient obéi à la voix du souverain pontife. « Que ceux qui combattent pour le » pape, vivent au frais du pape; qu'ils partent sans retour, » disait la reine; les comtes et les barons en firent autant à l'égard de leurs vassaux, et cette mesure sévère arrêta les effets des prédications apostoliques. Les frères Prêcheurs et Mineurs reçurent des reproches de la part des seigneurs français; « c'est à nos frais, leur disaient ceux-ci, que vous » êtes nourris et vêtus; c'est nous qui réparons vos églises » et vos maisons, quand elles tombent en ruine; et le pape » que fait-il pour vous? en quoi vous est-il utile? il vous » tourmente, il vous persécute, il fait de vous ses maltô- » tiers, et vous rend odieux à vos bienfaiteurs. Vous avez » raison, leur répondaient les Prêcheurs et Mineurs, mais » il faut que nous obéissions au pape. » Le chroniqueur ajoute que la paix ne tarda pas à se rétablir entre Rome et l'Allemagne.

L'historien fait ensuite le récit de ce qui se passait en Egypte. Nous ne le suivrons point dans ce récit, où il confond les dates et les événemens, et n'écrit que d'après les rumeurs incertaines de la renommée. Il peint la détresse de l'armée chrétienne, et dit que le désespoir fit chanceler la foi de plusieurs. Les croisés disaient entre eux : « Le Seigneur » est devenu notre ennemi; et lui qu'on appelle le Dieu des » armées, ayant été plusieurs fois vaincu, est devenu un » objet de mépris. Cependant, ajoute Mathieu, on envoya de » grandes sommes d'argent au roi de France. » Ces sommes d'argent consistaient en talens, en sterlings et en pièces de Cologne, et non en deniers parisis ou tournois. Onze chariots longs, traînés chacun par quatre forts chevaux et quelques bêtes de somme, portèrent ce trésor jusqu'à la mer, où des

vaisseaux génois devaient le recevoir et le conduire avec des vivres à Louis IX. Chaque chariot portait deux grands tonneaux garnis de cercles de fer, et faits exprès pour contenir l'argent dont on vient de parler. « Ces trésors, dit l'historien, » provenaient des biens de l'Eglise qu'on avait mise à contri- » bution depuis trois ans. » On verra plus loin à quoi servirent toutes ces richesses.

Mathieu Pâris s'étend beaucoup sur les discordes qui s'élevèrent entre les Anglais et les Français. Son récit en cette occasion n'est pas exempt de partialité, et doit être lu avec quelque défiance. « Les Français, dit-il, poussés par leur » orgueil naturel, se moquaient de Guillaume Longue-épée » et des siens, qu'ils avaient pris en haine, quoique le roi » de France, qui était très-pieux, leur en eût fait une défense » expresse. Il leur disait : *O Français, quelle fureur vous* » *anime ? Qu'avons-nous cherché en venant si loin ? Pour-* » *quoi poursuivez-vous celui qui s'est mis sous ma protection,* » *ce pélerin qui, comme vous, combat fidèlement pour Dieu?* » Ces paroles ne pouvaient toucher l'esprit des Français et » les empêcher de mépriser et de poursuivre les Anglais. Ils » ne se souvenaient plus de cette leçon du poète :

» Omnisque superbus
» Impatiens consortis erit.

» Or voici quelle était la cause des querelles qui s'élevèrent. » Guillaume Longue-épée s'était, par hasard et à l'insçu des » Français, rendu maître d'une tour fortifiée, voisine d'A- » lexandrie, et qui était remplie de dames, toutes épouses de » quelques seigneurs musulmans. Ce succès aventureux avait » rendu son nom célèbre dans tout l'Orient. Comme il avait » acquis beaucoup de trésors en combattant et qu'il avait en- » richi tous ceux de sa suite, ce que les Français, malgré » leur nombre et leurs forces, n'avaient pas fait, ceux-ci ne » parlaient de Guillaume qu'avec envie; ils le haïssaient, et » ne pouvaient s'entretenir avec lui sans lui faire outrage.

» Guillaume, dans une autre occasion, ayant appris par » des espions intelligens, que des marchands orientaux » très-riches se dirigeaient imprudemment et presque sans » escorte du côté d'Alexandrie, où ils espéraient faire d'heu- » reuses affaires, partit de nuit avec tous ses gens, et, fon- » dant avec l'impétuosité de la foudre sur les marchands, » qui ne s'attendaient à rien, il les tua, dispersa leur faible » escorte, en fit quelques-uns prisonniers, et se rendit maître » de toute la caravane. Il y trouva des chameaux, des mulets » et des ânes, chargés d'étoffes de soie, d'épiceries, d'or et

» d'argent; des chariots traînés par des bœufs et des buffles,
» et des vivres nécessaires tant pour les animaux que pour les
» hommes. Guillaume retourna à l'armée triomphant et
» chargé de richesses. Les Français, qui étaient restés en
» repos, et qui manquaient de beaucoup de choses, le voyant
» arriver, se sentirent stimulés par l'envie et par l'avarice : ils
» se portèrent sur lui, et, comme des voleurs, lui enle-
» vèrent tout ce qu'il avait acquis par son courage. Ils
» l'accusèrent, pour justifier leur action, d'avoir, contre
» l'édit du roi et les réglemens des princes, manqué à la dis-
» cipline militaire en s'éloignant témérairement de l'armée.
» Guillaume promit de faire distribuer les vivres aux croisés
» qui en manquaient : mais les Français, n'écoutant rien,
» s'approprièrent tout en l'accablant d'outrages. Guillaume,
» amèrement contristé, alla porter ses plaintes au roi. Il lui
» dit que le comte d'Artois, son frère, était à la tête de ceux
» qui avaient ainsi usé de violence envers lui. Le roi, qui avait
» l'esprit et le visage d'un saint, lui répondit à voix basse :
» *Guillaume, Guillaume, le Seigneur, qui connaît tout, sait*
» *l'affront et le dommage qu'on vous a faits. Je crains fort*
» *que notre orgueil ne nous confonde. Vous voyez dans quels*
» *dangers je me trouve engagé avec mes grands, et combien*
» *il me serait funeste de les offenser.* Pendant que le roi
» parlait ainsi, le comte d'Artois arriva comme un furieux,
» et, sans saluer le prince ni ceux qui étaient autour de lui, il
» s'écria d'une voix altérée par la colère : *Qu'est-ce donc,*
» *seigneur? Prétendez-vous défendre cet Anglais et repous-*
» *ser vos Français? Au mépris de vous et de toute l'armée,*
» *conduit par son propre mouvement, il a, contre nos dé-*
» *crets, fait pendant la nuit un butin clandestin, et son nom*
» *s'est déjà répandu dans tout l'Orient aux dépens du vôtre et*
» *de celui des Français.* Le roi très-chrétien, se tournant alors
» vers Guillaume, lui dit tout bas : *Vous l'entendez, mon*
» *ami; la division peut se mettre aisément dans l'armée : ce*
» *qu'à Dieu ne plaise! Il faut donc, dans la circonstance cri-*
» *tique où nous nous trouvons, supporter patiemment ces*
» *choses et de plus fâcheuses encore. — Vous n'êtes donc pas*
» *roi,* reprit Guillaume, *puisque vous ne pouvez faire justice*
» *des vôtres, et punir ceux qui sont coupables.* Et, le cœur
» profondément blessé, il ajouta : *Je ne sers plus un roi*
» *pareil; je ne m'attache plus à un tel maître.* Guillaume se
» retira ensuite, plein de colère. Il se rendit à Acre, où il
» resta quelques jours avec ses compagnons d'armes, se
» plaignant à tous ceux qui y demeuraient de l'affront qu'il
» avait reçu. Tous le plaignirent, surtout les prélats, et

» blâmèrent les Français. Les personnes sensées et qui » avaient l'expérience de la guerre, eurent un triste pressentiment de ce qui devait arriver, et dirent que de pareils excès devaient attirer la colère de Dieu. On rapporte que le » comte d'Artois dit alors en riant : *Voilà l'armée des Français bien purgée de ces hommes à queue.* » (Depuis la mort de Thomas Bekket, on disait, en Europe, que tous les Anglais naissaient avec une queue comme les quadrupèdes.) » Cette plaisanterie blessa les Anglais. Guillaume résolut de » demeurer à Acre avec les Hospitaliers et les Templiers. » Peu de temps après, néanmoins, il céda à la sollicitation » de saint Louis, et rejoignit l'armée chrétienne en Egypte. »

Après ce récit, Mathieu Pâris parle avec étendue de la terreur des Sarrasins, des nouvelles qui se répandirent en Occident sur les conquêtes des chrétiens, et des mesures que prit le sultan du Caire pour réparer ou venger ses défaites. Tout ce que dit l'historien à ce sujet, mérite peu de confiance et ne fixera point notre attention. Entre autres choses invraisemblables, il fait dire au sultan que le Seigneur Dieu Jésus-Christ, qui aime la modestie et l'humilité, confondra l'orgueil des chrétiens et lui donnera la victoire. On doit remarquer ici que, toutes les fois que Mathieu Pâris fait parler les musulmans, il leur prête les sentimens et le langage des chrétiens. Parmi les moyens employés par le sultan du Caire pour relever le courage et exciter l'émulation de ses soldats, on ne doit pas oublier celle-ci : il leur promit pour chaque tête de chrétien dix talens; il en promit cinq à celui qui lui apporterait une main, et deux à celui qui lui apporterait un pied d'un guerrier chrétien.

Ce que dit Mathieu Pâris de la bataille de Mansourah et de la défaite de l'armée chrétienne, nous a paru rempli de grossières erreurs. Il place cette bataille après Pâques, tandis qu'au rapport de Joinville elle se livra *au carême prenant*. Il suppose qu'une partie de l'armée passa le Thanis sur des bateaux plats, tandis qu'aucun historien ne parle de cette circonstance. Il fait entrer les croisés à Mansourah, avant de raconter la violente querelle qui s'éleva entre le comte d'Artois, les Templiers et Guillaume Longue-épée. Voici d'ailleurs son récit, qui commence par une lettre apportée par un pélerin à Richard de Cornouaille.

« Le roi très-chrétien, des Français, après avoir délibéré » avec son conseil, se mit en marche vers le Caire, et dispersa d'abord tout ceux qui s'opposèrent à son passage; » après avoir traversé une branche du Nil, sur des bateaux » plats, et dans un lieu indiqué par un Sarrasin converti,

» Robert, comte d'Artois, ayant pris avec lui beaucoup de » nobles, parmi lesquels était Guillaume Longue-épée, se » porta en avant sans que le roi en sût rien. Son dessein » était de triompher seul pour tous et d'avoir tout l'honneur » de la victoire; car le comte d'Artois était superbe, arro- » gant, et avide d'une vaine gloire. Ils trouvèrent sur le » rivage, des Sarrasins qu'ils passèrent au fil de l'épée. Plein » d'audace, Robert s'avança inconsidérément vers un petit » bourg qu'on appelait *Mansour*, qu'il se proposait d'atta- » quer et de détruire : mais il fut répoussé à coups de » pierres, après avoir égorgé un grand nombre d'habitans; » et comme on se réunit pour savoir ce qu'on devait faire, » le comte Robert persuada aux siens qu'il fallait avancer. » S'adressant au maître de la milice du Temple, qui était » avec lui, et en présence de Guillaume : *Poursuivons les » ennemis*, dit-il, *afin qu'il soit dit que nous les avons mis » en fuite. Puisque le succès est certain, forçons-les à se » rendre. Confions-nous à notre courage : le troisième corps » d'armée des Français nous suit; et, dans tous les cas, » l'armée de mon frère nous soutiendra*. Le maître de la milice » du Temple, homme prudent et sage, répondit : *O comte » magnifique, nous connaissons tout votre courage et votre » dévouement à l'honneur de Dieu et de l'Eglise; cependant » nous vous supplions de mettre un frein à vos résolutions, » et de ne pas vous livrer à tous les hasards d'une expédition » incertaine. Nous sommes fatigués des travaux de la guerre, » couverts de blessures, et tourmentés par la soif et la faim. » Quant à nous, l'honneur et la gloire nous soutiennent en- » core; mais nos chevaux expirent. Retournons auprès du roi » notre maître, qui louera plutôt une modeste prudence qu'un » succès imprudent. Nous poursuivrons notre marche après » que nous nous serons fortifiés*. Le jeune prince répondit avec » colère : *O trahison accoutumée des Templiers! ô révolte » ordinaire des Hospitaliers! ô perfidie long-temps cachée, » qui se montre maintenant à découvert! Il est donc reconnu » aujourd'hui que toute la terre d'Orient serait conquise » depuis bien des années, si les chevaliers du Temple, si les » chevaliers de l'Hôpital et autres qui se disent religieux, n'y » avaient mis obstacle par leur malveillance criminelle!* Le » comte d'Artois termina sa violente apostrophe en repro- » chant aux Templiers et aux Hospitaliers d'abuser des croi- » sades pour accroître leurs revenus, de trahir les guerriers » chrétiens, et d'employer jusqu'au poison pour faire mourir » les pélerins qu'ils voulaient dépouiller.

» Les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, ainsi que

» leurs chevaliers, vivement pénétrés de ces reproches, ré-
» pondirent ainsi : *Est-ce donc pour perdre nos âmes par*
» *des trahisons, est-ce pour renverser l'Église du Christ, que*
» *nous avons pris l'habit de religion et que nous avons aban-*
» *donné notre patrie et nos familles ? Loin de nous une pareille*
» *intention, qui n'est jamais entrée dans l'esprit d'aucun chré-*
» *tien!* Et le maître du Temple, s'adressant au porte-enseigne,
» s'écria : *Levez, déployez l'étendard; allons combattre;*
» *allons mourir : unis, nous serions invincibles; divisés, nous*
» *sommes comme le sable sans chaux, et nous serons disperses*
» *comme la poussière, parce que nous manquons du ciment*
» *de la charité.*

» Guillaume Longue-épée, qui redoutait les effets de la
» discorde, voulut apaiser l'esprit fougueux du comte d'Artois
» et calmer la colère du maître du Temple. *La désolation,*
» dit-il, *suivant la parole du Seigneur, sera le résultat de*
» *nos divisions. Sérénissime comte, croyons-en ce brave*
» *guerrier : dès long-temps il habite ce pays; il connaît les*
» *forces et les ruses des Sarrasins; il est instruit par une*
» *longue expérience. Nous sommes jeunes et étrangers; nous*
» *ignorons les dangers de l'Orient : autant l'Orient est éloigné*
» *de l'Occident, autant les Orientaux diffèrent des Occi-*
» *dentaux.* Se tournant alors vers le maître du Temple,
» Guillaume essaya par des paroles douces et flatteuses d'a-
» paiser son indignation. Le comte d'Artois l'interrompit,
» et, mêlant les injures et les juremens à son discours, il
» dit : *Voilà bien le langage des timides porte-queues! Que*
» *l'armée chrétienne serait heureuse, si elle était délivrée des*
» *queues et de ceux qui les portent!* Guillaume, vivement of-
» fensé, répondit : *Je m'offrirai sans crainte à tous les dangers*
» *de la mort; et j'irai si loin, que vous ne pourrez atteindre la*
» *queue de mon cheval.* A ces mots, tous les chevaliers, le
» casque en tête, et levant leurs étendards, se précipitèrent
» contre les ennemis, qui couvraient de tous côtés la plaine,
» les collines et les vallées. »

Mathieu Pâris décrit ensuite les dispositions des musulmans, et met un discours dans la bouche du sultan (le sultan n'était point encore arrivé à son armée). A peine les chrétiens avaient-ils commencé le combat, qu'ils se trouvèrent environnés par l'ennemi, *comme une île est environnée des eaux de la mer.* Ce fut alors que le comte d'Artois se repentit de n'avoir pas écouté les conseils des hommes d'un âge mûr, éclairés par l'expérience. Ayant aperçu Guillaume Longue-épée engagé au milieu d'un épais bataillon d'ennemis, et soutenant seul le poids du combat, il s'écria impu-

demment et imprudemment (*impudenter et imprudenter*) : « O Guillaume, Dieu combat contre nous; nous ne pouvons » plus résister. Fuyez, tandis que votre cheval peut encore » vous porter. » Guillaume répliqua en peu de mots, autant que le tumulte pouvait le permettre : « A Dieu ne plaise que » le fils de mon père fuie jamais devant un Sarrasin! j'aime » mieux mourir, mourir glorieusement, que de vivre misé» rablement. » Le comte d'Artois, voyant qu'il allait être enveloppé de toutes parts, et que la fuite lui deviendrait impossible, tourne bride, et, piquant son cheval, se porte rapidement vers le fleuve, où il entre tout armé, espérant le traverser à la nage. Embarrassé par son armure, il fut bientôt submergé et périt dans les ondes. Mathieu Pâris ajoute que ce prince mérita de n'être regretté de personne, à cause de son arrogance et du honteux exemple qu'il avait donné en prenant lâchement la fuite.

Ce récit renferme des détails invraisemblables. D'après Joinville, on doit croire que le comte d'Artois mourut dans Mansourah. Il est probable que les guerriers dont il est ici question ne tinrent pas les longs discours que leur prête l'historien anglais. Mathieu fait mourir Guillaume Longue-épée les armes à la main. « La nuit qui précéda le combat » de Mansourah, dit-il, la mère de Guillaume, abbesse de » Lacok, vit en songe le ciel ouvert et un guerrier qui y mon» tait, couvert de son armure. Aux couleurs de son bou» clier, elle fut étonnée et demanda qui il était. — *C'est* » *Guillaume ton fils*, lui répondit une voix qu'elle distingua » parfaitement. L'abbesse se ressouvint de cette nuit, et » l'événement vérifia peu de temps après la vision qu'elle » avait eue. » Mathieu Pâris ajoute à son récit qu'il ne se sauva du combat de Mansourah que deux Templiers, un Hospitalier, et un homme du commun (*una contemptibilis persona*). Cet homme, traversant nu le fleuve à la nage, alla annoncer au roi et au reste de l'armée cet événement, déplorable dans tous les siècles (*cunctis seculis deplorandum*).

Le roi de France, en recevant la nouvelle de cette défaite, fut pénétré d'une profonde douleur, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, il joignit les mains, porta ses regards vers le ciel, et d'une voix entrecoupée de sanglots il dit : « Que la volonté de Dieu soit faite, que son nom soit béni. » Il appela auprès de lui les seigneurs français, et leur tint ce discours : « Amis et compagnons fidèles de mes travaux et » de mes dangers, que faut-il faire dans cette circonstance » déplorable? Si nous nous retirons après avoir éprouvé une » semblable perte, nos ennemis, croyant avoir triomphé de

» nous tous, se réjouiront plus de notre fuite que du carnage » de nos frères. Ils se sentiront excités davantage à nous » combattre et à nous poursuivre; et comme ils sont plus » agiles que nous, ils mettront bientôt le trouble dans nos » rangs, et, à la honte de l'Eglise universelle, à l'opprobre » ineffaçable de la France, ils nous extermineront tous. In- » voquons donc le Seigneur, que nos péchés ont sans doute » offensé; attaquons ensuite avec confiance nos ennemis » teints du sang de mon frère; vengeons sur eux le sang de » nos amis qu'ils ont répandu. Qui pourrait désormais » supporter tranquillement une si grande injure faite au » Christ? »

A ces paroles du roi, tous les Français s'arment et se disposent au combat comme un seul homme, *quasi vir unus universi*. Chacun, se rappelant la mort de son ami ou de son parent, gémit, soupire, verse des torrens de larmes, et tous paraissent plus accablés de leur douleur que de la faim qui les presse.

Mathieu Pâris ne décrit point les combats qui eurent lieu après la bataille de Mansourah, ni la disette et les maladies qui désolèrent l'armée chrétienne. Il se contente de dire que tous les vaisseaux des chrétiens qui remontaient le Nil, furent pris par les Sarrasins, ce qui plongea l'armée dans une grande désolation. Dans un discours qu'il adressa à ses soldats, le sultan du Caire comparait les croisés à des hermaphrodites et à des femmes; il s'étonnait de voir de pareils hommes tenter la conquête d'une contrée que fécondait le fleuve *sorti du paradis ;* les soldats chrétiens, s'étant mis en marche, rencontraient partout les cadavres de leurs frères, auxquels on avait enlevé la tête, les mains et les pieds, pour en obtenir un salaire. A ce spectacle, les Francs s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les vêtemens, poussaient des cris de douleur, de telle sorte que leurs ennemis auraient pu en prendre pitié : bientôt on voit accourir les Sarrasins; on donne le signal du combat : les soldats chrétiens, accablés par le désespoir, par la faim, manquant de chevaux, succombent au premier choc; le roi de France lui-même, avec ses deux frères, et quelques seigneurs qui combattaient à ses côtés, tombe entre les mains des infidèles, à l'opprobre éternel du nom français et à la honte de toute l'église chrétienne. « On ne voit point, dit à ce sujet Mathieu Pâris, » dans les annales de l'histoire, qu'un roi de France ait » été pris ou vaincu, surtout par les infidèles, excepté » celui-ci, qui, s'il eût pu du moins échapper seul à la » défaite générale, aurait fourni aux chrétiens un motif de

» consolation et leur aurait épargné un sujet de honte.
» C'est pour cela que David prie Dieu dans ses psaumes de
» sauver la personne du roi (*Domine salvum fac regem*),
» parce que le salut du peuple dépend du salut du prince. »

L'historien anglais observe que, le jour où le roi de France fut fait prisonnier, le comte Richard dînait avec le pape, et que de même que le soudan du Caire prenait le roi, de même le souverain pontife s'efforçait de surprendre le comte et de le faire céder à sa volonté. Le chroniqueur rapporte sous la même date une lettre adressée à Richard de Cornouailles par son chancelier, qui avait envoyé un messager à la reine Blanche. Cette lettre est une relation des faits que nous avons vus, mais dépouillée de tout esprit d'exagération. Le roi, étant au pouvoir de l'ennemi, poursuit Mathieu, les guerriers du sultan se mirent à couper les mains, les pieds et la tête des chrétiens restés sur le champ de bataille, pour les présenter à leur maître. L'historien croit que plus ces martyrs de Dieu souffrirent d'affronts, plus grande dut être leur récompense dans le ciel. Le soudan proposa à son conseil de traîner le roi captif dans les contrées les plus reculées de l'Orient, pour qu'il y fût à tous les infidèles un sujet de triomphe et de joie, et qu'on le présentât ensuite au calife, afin que tous les adorateurs de Mahomet conçussent par l'humiliation de ce prince l'espérance de confondre un jour tous les autres chrétiens : mais, comme les Sarrasins désiraient ardemment de reprendre Damiette, on changea de résolution; car on craignit que le roi ne mourût de chagrin. Ce prince fut en effet deux jours sans vouloir prendre de nourriture, et désira de mourir.
« S'il fût mort, dit Mathieu, les chrétiens assiégés dans
» Damiette auraient pu, pendant un an au moins, soutenir
» les assauts de toutes les forces de l'Orient par mer et par
» terre, et auraient pu ensuite être délivrés par le secours
» des chrétiens d'Occident; car Damiette était défendue du
» côté de la terre par des tours, des murs et des avant-murs,
» et du côté de la mer par une flotte invincible. Les prin-
» cipaux et les plus sages d'entre les Sarrasins pensèrent
» donc qu'il valait mieux traiter sans délai de la restitution
» de Damiette, et de la délivrance du roi, pour laquelle on
» demanderait cent mille livres d'or. Louis IX, en entendant
» cette proposition, baissa la tête, et dit d'une voix sup-
» pliante : *Le Tout-puissant sait que je suis venu de France*
» *ici, non pour acquérir des terres et de l'argent, mais seu-*
» *lement pour gagner vos âmes à Dieu. Ce n'est pas pour*
» *mon avantage, mais pour le vôtre, que j'ai entrepris ce*

» *dangereux voyage. Je possède, tout pécheur et indigne* » *que j'en suis, des régions assez fertiles, tempérées et sa-* » *lubres; que la confusion que j'éprouve de tant de ma-* » *nières pour le Christ que j'ai offensé, vous suffise. Vous* » *pouvez me tuer et m'arracher de l'argent; mais jamais je* » *ne rendrai Damiette, que j'ai acquise par un miracle de* » *Dieu.* Pendant que les Sarrasins traitaient avec le roi, un » d'eux, plein de malice et de ruse, leur dit : *Pourquoi hé-* » *sitez-vous? Nous obtiendrons Damiette et l'argent, bon gré* » *malgré ce petit roi captif.* D'après le conseil de ce Sarrasin, » les émirs formèrent une armée à peu près aussi nombreuse » que celle des chrétiens avant leurs désastres. On prit les » armes, les boucliers et les étendards des vaincus, et sous » ce déguisement la troupe musulmane marcha vers Da- » miette, dans l'espoir qu'elle y serait reçue comme une » armée de Français, et qu'à son entrée elle immolerait tous » ceux qui se présenteraient. Pendant que ces Sarrasins » déguisés approchaient de la ville, les sentinelles des chré- » tiens, qui du haut des tours et des remparts les regar- » daient venir, les prirent d'abord pour des Français à » leur armure et à leurs enseignes : mais, quand les enne- » mis furent plus près, on les prit pour ce qu'ils étaient; car » ils portaient leurs boucliers d'une manière oblique et sans » ordre, et marchaient en troupes plutôt comme des Sarra- » sins que comme des Français. Lorsqu'ils furent aux portes » de la ville, leurs visages noirs, leur longue barbe et leur » langage barbare indiquèrent manifestement des ennemis » qui accouraient pour prendre la place.

» La garnison de Damiette, voyant qu'ils étaient couverts » des dépouilles des chrétiens, et certaine alors de la défaite » de l'armée, remplit toute la ville de lugubres gémissemens » et s'occupa de se défendre, déclarant que, lors même que » toute l'armée chrétienne aurait péri avec le roi, elle sou- » tiendrait constamment tous les assauts des Sarrasins d'O- » rient jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours. Néanmoins » cette garnison n'osa faire de sortie, surtout dans l'état » d'affliction et de deuil où elle se trouvait : car qui pourrait » raconter les vives douleurs que ressentirent les chrétiens » renfermés dans Damiette, quand ils aperçurent les enne- » mis du Christ qui se paraient avec orgueil et dérision des » armes et des étendards de l'armée de la croix.

» D'un autre côté, les Sarrasins, frustrés dans leurs espé- » rances, en revinrent aux négociations, et commencèrent à » traiter le roi avec plus de douceur. Ils lui accordèrent, » comme il l'avait demandé, la permission de se faire servir,

» surtout pour préparer sa nourriture, par ceux qui étaient » captifs avec lui; car le roi craignait que, selon leur cou- » tume, les Sarrasins n'empoisonnassent ses mets. Il y avait » déjà plus d'un mois qu'il était prisonnier, et pendant ce » temps ils l'avaient sollicité avec de terribles menaces de » rendre Damiette; mais le roi ne voulut y consentir à au- » cune condition. Ils exigeaient qu'il payât, sans en rien di- » minuer, toute la somme qu'ils avaient demandée, le me- » naçant de le tourmenter tous les jours jusqu'à le faire » mourir, ou de l'envoyer au calife auquel il serait présenté » sans aucun espoir de rachat, et à la confusion de la loi » chrétienne. » (Les captifs qui étaient envoyés au calife de Bagdad, ne pouvaient plus être rachetés.)

Ici Mathieu Pâris raconte d'une manière fort obscure le traité fait avec les Sarrasins, et la reddition de Damiette. « Après la conclusion du traité, le roi envoya, avec quelques » émirs, quatre de ses chevaliers chargés de lettres scellées » de son sceau au légat, au duc de Bourgogne et autres chefs » de la garnison, pour leur signifier de remettre aux Sarra- » sins, suivant les conditions souscrites, la ville de Damiette. » Lorsque ces commissaires furent arrivés aux portes de la » place et eurent annoncé leur mission, les seigneurs chré- » tiens de la garnison, affligés plus qu'on ne peut le dire, » hésitèrent long-temps sur ce qu'ils devaient faire. Ils re- » doutaient la perfidie des ennemis : ils craignaient que le » roi, après avoir remis Damiette, ne fût dans peu empoi- » sonné avec ceux qu'il avait auprès de lui; car les Sarrasins » connaissent ce genre de trahison. Mais, une fois qu'ils fu- » rent assurés qu'il ne courait plus aucun danger, alors, de » l'avis du légat, de la reine et des autres amis du roi, qui » s'intéressaient à sa vie, ils remirent les clefs de la ville, non » sans pousser de douloureux soupirs. Quand les soldats de » la garnison en furent instruits, le dépit et la colère qu'ils » en ressentirent les portèrent à détruire tout ce qui restait » de vivres : il brisèrent les tonneaux d'huile et de vin, jetè- » rent ou brûlèrent le blé, l'orge et les viandes salées. Ils ne » pouvaient supporter l'idée que les ennemis de la foi profi- » tassent de ces provisions qu'ils avaient conservées pendant » la disette, et pensaient qu'il aurait mieux valu que Da- » miette ne fût pas rendue aux Sarrasins. »

Nous devons faire remarquer que tout ce récit de Mathieu Pâris ne ressemble guère dans ses détails à celui des historiens français et arabes. Ce que dit ensuite l'auteur y ressemble moins encore. Nous ne répéterons point ici des détails qui ne sont que des erreurs grossières; nous nous bornerons

à traduire le passage dans lequel Mathieu Pâris décrit la désolation que la nouvelle de tant de désastres causa en France et dans tout l'Occident :

« La reine Blanche et les grands du royaume, ne pouvant » et ne voulant pas croire le rapport de ceux qui arrivaient » d'Orient, les firent pendre » (et Mathieu Pâris assure que ce furent là autant de martyrs). « Enfin, lorsque le nombre » de ceux qui rapportaient ces nouvelles fut si grand et » que les lettres furent si authentiques, qu'il ne fut plus » possible de douter, toute la France fut plongée dans la » douleur et la confusion. Les ecclésiastiques et les guerriers » montrèrent une égale tristesse, et ne voulaient recevoir » aucune consolation. Partout des pères et des mères dé» ploraient la perte de leurs enfans; des pupilles et des or» phelins, celle de leurs parens; des frères, celle de leurs » frères; des amis, celle de leurs amis. Les femmes négli» gèrent leur parure; elles rejetèrent les guirlandes de fleurs : » on renonça aux chansons; les instrumens de musique res» tèrent suspendus. Toute espèce de joie fut convertie en » deuil et en lamentation. Ce qu'il y eut de pis, c'est qu'on » accusa le Seigneur d'injustice, et que l'excès de la douleur » se manifesta par des blasphèmes. La foi de plusieurs chan» cela. Venise et plusieurs villes de l'Italie où habitent des » demi-chrétiens, seraient tombées dans l'apostasie si elles » n'avaient été fortifiées par les consolations des évêques et » des hommes religieux. Ceux-ci affirmaient que les croisés » tués en Orient régnaient dans le ciel comme des martyrs, » et qu'ils ne voudraient pas, pour l'or de tout le monde, » être encore dans cette vallée de larmes. Ces discours con» solèrent quelques esprits, mais non pas tous. »

Pour qu'il ne manquât rien aux misères de cette croisade, des Vénitiens, des Pisans et des Génois se mirent à courir la Méditerranée, pour attaquer et dépouiller les pélerins français qui revenaient dans leur pays. Ils se vantaient d'être les premiers entrés dans Damiette, et se plaignaient d'en avoir été chassés par le roi de France; on avait de plus refusé de recevoir à l'armée chrétienne plus de mille balistaires qu'on leur avait demandés, en leur promettant une solde, et pour la construction desquels ils avaient vendu leurs terres et leurs maisons. Mathieu Pâris ne dit point quels ravages exercèrent ces nouveaux pirates. A peu près dans le même temps, on envoya à Louis IX une assez grande quantité d'argent; mais le vaisseau qui le portait périt dans une tempête. Quand Louis l'eut appris, il se contenta de dire : *Ni ce malheur, ni toute autre disgrâce ne me sépareront point de la*

charité du Christ. Mathieu Pâris compare ici la résignation du roi à celle de Job ; il ajoute que les infidèles, pleins de compassion, ne pouvaient se lasser d'admirer la constance du roi très-chrétien. L'historien anglais est le seul qui rapporte ce qu'on vient de lire ; il est aussi le seul qui nous fasse connaître une circonstance très-singulière et très-remarquable de cette époque. Nous le laisserons parler lui-même, en abrégeant un peu son récit. « En ce temps, 1252, » le nom du roi des Français commençait à perdre son éclat, » et à tomber dans le mépris des grands et du peuple, *sor-* » *dere et intrà nobiles et vulgares exosum vilescere.* Louis IX » perdait ainsi quelque chose de sa renommée ; 1°. parce » qu'il avait été honteusement vaincu en Égypte par les infi- » dèles, et qu'il avait fait partager à toute la noblesse fran- » çaise la honte de sa défaite ; 2°. parce que, sans le consen- » tement de son peuple, *sine Francorum assensu,* il avait » offert au roi d'Angleterre, si celui-ci prenait la croix et » venait le secourir en Orient, de lui céder la Normandie et » toutes les provinces en deçà de la mer, reprises sur les » Anglais. La proposition de restituer la Normandie et les » autres provinces, fut faite dans un conseil auquel assis- » tait la reine Blanche.

« A Dieu ne plaise, répondirent les grands du royaume, » que la France malheureuse s'avilisse à ce point, quoi- » qu'elle soit déjà bien dégradée, *per regulum nostrum igna-* » *vum et victum.* Oui, cette France est assez foulée, assez » diffamée, assez ruinée ; et si la reine Blanche, poussée par » la tendresse maternelle, et cédant à une faiblesse natu- » relle à son sexe, consentait à un pareil traité, pour adou- » cir le sort de son fils et le délivrer, le peuple de France, » *Francorum universitas,* n'y consentirait pas..... Alors de » violens murmures et de grandes plaintes (*murmur horri-* » *bile et grunnitus*) se firent entendre dans l'assemblée ; les » comtes et les barons ne comprenaient pas comment le roi » pouvait avoir eu un pareil dessein, sans consulter son » baronnage ; les deux frères du monarque, les comtes de » Poitiers et de Provence commencèrent à le mépriser et à » le prendre en haine. (*Ipsum spernere et odio habere, cum* » *contemptu*). De plus, ils refusèrent de secourir Louis IX, » comme ils l'avaient promis. La seule reine Blanche resta » fidèle à la cause de son fils, car la tendresse d'une mère » et sa douce piété ne lui permettaient pas de faire autre- » ment... Le roi d'Angleterre, ayant su ce qui s'était dit et ce » qui avait été décidé dans le conseil, renonça à l'espérance » qu'il avait de recouvrer la Normandie et les autres pro-

» vinces d'au-delà de la mer. On lui rapporta que les barons
» de France avaient déclaré, avec un horrible jurement, que
» s'il voulait rentrer dans les domaines qu'il réclamait, il lui
» faudrait passer à travers les pointes et les débris de mille
» lances, à travers mille glaives ensanglantés, *per mille lan-*
» *cearum mucrones, et post earum fragmenta, per totidem gla-*
» *dios cruentandos, transitum facere militarem.* En apprenant
» tout cela, le roi d'Angleterre fut saisi d'effroi, et la chose
» est facile à concevoir; *non mirandum!* »

Ce n'est pas ici le lieu d'exprimer toutes les pensées que pourrait faire naître ce passage de Mathieu Pâris. Il est très-probable que le séjour prolongé de Louis IX en Orient, après sa défaite, avait mécontenté les grands du royaume, jusqu'au point de leur faire oublier un moment le respect qu'on doit toujours au malheur. Nous aimons à croire, cependant, que le récit de l'auteur anglais est exagéré, au moins dans les expressions, et que la fierté patriotique, l'esprit d'indépendance de la noblesse française ne se mêla point, en cette occasion, au sentiment du mépris et de la haine. Tandis que les grands du royaume de France délibéraient ainsi, le roi d'Angleterre faisait assembler, dans l'église de Westminster, les bourgeois de Londres, *depuis le plus petit jusqu'au plus grand.* Il chargea plusieurs prélats de prêcher la croisade. Mais, au rapport de Mathieu Paris, cette prédication n'eut point de succès, *à cause des extorsions et des fraudes de la cour romaine, dans la levée des décimes. Richard de Gray*, Jean, son frère, et Jean de *Plexete*, furent les seuls qui se présentèrent pour demander la croix. Le roi les embrassa et les appela ses frères, traitant, en même temps, les bourgeois de Londres de *vils mercenaires*, parce qu'ils ne se croisaient point. Cette conduite présomptueuse du roi était encouragée par la cour de Rome; le souverain pontife l'avait autorisé à lever, pendant trois ans, un décime sur le clergé et sur le peuple; et si cet impôt, ajoute le chroniqueur, avait pu être levé, il aurait produit à la couronne plus de six cent mille livres, au grand détriment du royaume. Aussi on disait tout bas (ce que les âmes pieuses auront peine à croire), que le roi d'Angleterre n'avait pris la croix que dans l'espoir, qu'à l'aide *d'un tel argument, tali argumento*, il pourrait dépouiller son peuple. Cependant Henri III jura qu'il partirait pour l'Orient, de la Saint-Jean-Baptiste, en trois ans, à moins qu'il n'en fût empêché par la mort, la maladie, ou tout autre cause grave. En faisant son serment, il posa sa main sur sa poitrine, à la manière des clercs, puis il baisa l'Évangile, à la manière des laïcs. Cependant, il ne put persuader ceux

qui étaient présens; car le souvenir des sermens passés ne permettait guère de croire à celui-ci.

L'historien parle très-longuement du mouvement des pastouraux, et revient plusieurs fois sur la levée des décimes, ordonnée par le pape, pour la guerre déclarée à Frédéric II. L'historien cite, à ce sujet, un exemple de vexation qui prouve que les plus pauvres du clergé français n'étaient pas plus épargnés que les autres. Nous terminerons cet extrait, en racontant, d'après l'auteur anglais, une circonstance assez curieuse de cette époque, que nous n'avons vue dans aucune autre chronique. Ce fait étrange nous montrera quelle était la position de Louis IX en Palestine, après sa captivité, et ce qu'on devait attendre des débris d'une armée indisciplinée.

« Dans ce temps de tribulation, dit-il, que le roi de France » passait sans gloire dans la Terre-Sainte, et lorsqu'il était » à Césarée, un noble chevalier français vint le trouver, et » lui dit : *Seigneur, nous languissons ici dans un repos inutile* » *et honteux. Accordez-moi, je vous prie, la permission d'ac-* » *quérir quelque honneur et quelques avantages parmi les infi-* » *dèles avec lesquels vous n'êtes uni ni par des traités ni par* » *aucun lien d'amitié. Vous savez que tout ce qu'un chevalier* » *peut obtenir de glorieux et d'avantageux est autant d'ajouté* » *à ses mérites devant Dieu.* Le roi lui répondit avec bonté : » *Allez, et que le Seigneur vous ramène sain et sauf.* Le che- » valier, ayant réuni une petite troupe, et encouragé par » l'exemple de Guillaume Longue-épée, qui avait fait de » semblables excursions, partit pour les pays habités par » les Sarrasins les plus acharnés contre les chrétiens. Il fondit » tout-à-coup sur eux, les vainquit et les dispersa. Il revint » ensuite triomphant et chargés d'un grand butin. Quelques » courtisans, envieux de ses succès, dirent au roi : *Sei-* » *gneur, ce chevalier a gagné beaucoup d'argent. La justice veut* » *que, vous, qui en manquez déjà, vous lui en demandiez une* » *bonne part; car c'est par votre faveur qu'il est parti secrète-* » *ment de l'armée, et qu'il a ainsi manqué aux lois de la dis-* » *cipline militaire.* Le chevalier, appelé devant le roi, fut » vivement accusé par ces envieux, et il fut décidé qu'il don- » nerait au roi une forte partie de ce qu'il avait gagné. Le » chevalier dit alors : *Seigneur, tout ce que je possède est à* » *vous, et ma personne aussi. Cependant il me paraît très-juste* » *que celui qui a acquis des biens au péril de sa tête et de sa* » *vie, en jouisse lui-même. C'est pour vous flatter et vous* » *plaire, que des courtisans timides et oisifs vous ont tenu le* » *discours que je viens d'entendre.* Un des courtisans, s'avan-

» çant d'un air plein de colère, et accablant d'injures le che-
» valier, lui dit : *Vous en avez menti par votre gueule puante*
» (PER MEDIUM GULÆ TUÆ FOETENTIS), *vous qui accusez de lâ-*
» *cheté et de trahison ceux qui sont auprès du roi; vous êtes*
» *un méchant chevalier.* A ces mots, un jeune homme plein
» d'audace, et fils du chevalier accusé, ne pouvant plus re-
» tenir son indignation, s'écria : *De par Dieu, vous êtes un*
» *lâche et un indigne, vous qui osez parler ainsi en présence*
» *de mon père;* tirant aussitôt un poignard qu'il portait, il
» l'enfonça dans le ventre du courtisan, et, sortant plein de
» fureur, il alla se réfugier dans une église. A ce spectacle,
» le père, pénétré de douleur, se jeta aux pieds du roi, et
» lui dit : *C'est maintenant, seigneur, que j'ai besoin de votre*
» *clémence royale. Daignerez-vous pardonner une action si*
» *violente? Pour moi, je suis prêt à me soumettre humblement*
» *à votre jugement.* Le roi lui accorda un sauf-conduit pour
» aller chercher son fils. Pendant que le chevalier y allait,
» des satellites arrachèrent subitement ce fils de l'asile où il
» s'était retiré, et le pendirent sans forme de procès. Lorsque
» le père arriva avec son sauf-conduit, il vit son fils suspendu
» et mort. Ses ennemis l'avaient exposé sur le chemin par où
» ce père devait passer, afin qu'un pareil spectacle pût ajou-
» ter à sa douleur. Le chevalier revint auprès du roi, et,
» pouvant à peine parler, il lui dit : *Quoi donc, seigneur, vous*
» *avez laissé pendre mon fils sans jugement? Où est donc le*
» *respect pour l'Eglise? Où est la justice de la cour de France?*
» *Je vous abandonne tout ce qui me revient de mes pères et tout*
» *ce que je viens de gagner.* Et, sans attendre de réponse du
» roi, le chevalier monta à cheval et se rendit auprès d'un
» prince sarrasin, à qui il confia tout ce qui venait de lui ar-
» river. Le prince lui dit : *Vous vous retirez auprès de moi, je*
» *ne vous abandonnerai jamais : vous trouverez ici refuge et*
» *protection.* Depuis ce moment, ce chevalier fut attaché à
» l'armée des Sarrasins, et, d'ami devenu ennemi, il ne cessa
» de faire beaucoup de tort au roi et à ses troupes, jusqu'à
» ce qu'il eût tué ceux qui avait pendu son fils. »

L'auteur cite un autre fait d'un Templier nommé *Ferrand*, qui passa du côté des Sarrasins quarante ans auparavant, parce qu'on lui avait enlevé un cheval auquel il tenait beaucoup; la désertion de ce chevalier mécontent fut cause que l'armée chrétienne, conduite par le légat Pelage et le roi de Brienne, tomba dans les fers des infidèles, et rendit Damiette au vainqueur. Nous ne garantirons point l'authenticité de ce dernier fait, car les chroniques contemporaines ne nous en offrent aucune trace.

Nous ne suivrons point le continuateur de Mathieu Pâris, qui va jusqu'à l'année 1270, et qui parle de la seconde croisade de saint Louis et de sa mort. Son récit, sous ce rapport, n'est qu'une nomenclature des faits et des événemens qui se trouvent mieux et plus longuement racontés dans plusieurs autres chroniques contemporaines.

Vie et Gestes d'Henri II, roi d'Angleterre, par Benoît, abbé de Peterborough (1).

Benoît, auteur de cette Vie, était abbé de Peterborough, ou du bourg de Saint-Pierre, sur la Nine, au comté de Northampton. C'est le savant Thomas Hearne qui le premier a publié cette Vie de Henri II. Benoît en a fait une histoire très-étendue, en rapportant les événemens les plus remarquables qui se passaient non-seulement en Angleterre et en France, mais encore en Orient, en Italie, en Germanie et en Espagne, depuis l'année 1170 jusqu'en 1191. Il y a mis tant de précision et d'exactitude, que rarement il a oublié de marquer l'année et le jour de chacun de ces événemens. Il a encore un mérite de plus, c'est de rapporter en entier des pièces diplomatiques touchant les intérêts des princes. Nous présenterons une analyse de ce que son ouvrage peut offrir de relatif à notre sujet.

Des extraits de cette Vie ont été imprimés dans le tome XVII du recueil des *Historiens de France*, et c'est d'après ces extraits que nous avons fait le nôtre.

Sous la date de 1181, l'auteur parle de l'entrevue que le roi de France Philippe eut avec le roi d'Angleterre, près du château de Nonancourt, au gué qu'on appelle *de Saint-Remi*. Des Templiers et des Hospitaliers de Jérusalem vinrent présenter à ces deux rois des lettres du pape Alexandre. Les princes, après les avoir lues, gémirent sur les malheurs de la Terre-Sainte, et promirent qu'avec l'aide de Dieu ils iraient bientôt au secours de Jérusalem.

Trois ans après, c'est-à-dire en 1184, Baudoin le Lépreux, roi de Jérusalem, les Templiers et les Hospitaliers, et tous les grands du royaume, voyant qu'ils ne pouvaient résister à Saladin s'ils ne recevaient un prompt secours des

---

(1) Benedicti Petroburgensis abbatis Vita et Gesta Henrici II Angliæ regis : edidit Thomas Hearne. *Oxonii*, 1735, 2 vol. *in*-8°.

rois et des princes chrétiens, envoyèrent à Henri, roi d'Angleterre, Héraclius, patriarche de Jérusalem, et les maîtres du Temple et de l'Hôpital. Ceux-ci étaient chargés de lui demander une prompte assistance, « comme à celui, dit » Benoît, de qui dépendait le royaume de Jérusalem par » droit héréditaire de ses prédécesseurs. » L'auteur, pour établir ce droit, remonte à la première croisade, et dit « qu'a- » près la conquête de Jérusalem les princes croisés élurent » pour roi Robert, duc de Normandie, qui refusa cette di- » gnité, et qui, par un juste jugement de Dieu, ajoute Be- » noît, après avoir été vaincu à Tinchebrai en Normandie, où » il était retourné, fut privé de la vue, et retenu en prison » par Henri son frère. »

Avant de passer en Angleterre, le patriarche Héraclius et le grand-maître des Templiers se rendirent à Rome pour demander des lettres au pape Lucius. Celui-ci adressa la suivante au roi d'Angleterre : « Vous devez marcher sur les » traces de vos prédécesseurs, qui n'ont pas craint d'arra- » cher des gueules du prince des ténèbres la patrie de » Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous devez secourir Jérusa- » lem, si vous ne voulez pas qu'au jour redoutable du juge- » ment, vous soyez accusé par votre propre conscience, » et que vous receviez votre sentence d'excommunication » de la part de celui qu'on ne trompe point. »

Lorsqu'Héraclius et le grand-maître du Temple arrivèrent en Angleterre, Henri II vint au-devant d'eux jusqu'à la ville qu'on appelle *Reading*. Le patriarche se jeta aux genoux du roi, fondant en larmes, et le salua au nom du roi de Jérusalem et de tout le pays d'outre-mer; puis il adressa au monarque ces paroles : « O roi, mon maître, Notre-Sei- » gneur Jésus-Christ vous appelle, et la voix du peuple de » Dieu vous exhorte à la défense de la terre de Jérusalem. » Voici les clefs du royaume (*claves regni*) que le roi et les » princes de cette terre m'ont chargé de vous remettre, parce » que vous êtes le seul dans lequel, après Dieu, ils mettent » leur confiance et l'espérance de leur salut. Venez donc, » Seigneur, et ne tardez pas; arrachez-nous des mains de » nos ennemis et de ceux qui nous poursuivent : car Saladin » le prince des ennemis de la croix, et toute la nation des » païens, se vantent insolemment d'envahir bientôt la terre » de Jérusalem; ce dont nous préserve le ciel! » Après ce discours, le roi d'Angleterre prit Héraclius par la main, le releva, et lui dit : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, roi » tout-puissant, soit le défenseur de votre peuple, et qu'il » éloigne de lui le feu de sa colère et nous ferons ce que

» nous pourrons, avec l'aide de celui à qui tout honneur » et toute gloire appartiennent. » Le roi reçut ensuite les clefs du royaume de Jérusalem, celles du Saint-Sépulcre et l'étendard royal; puis il les rendit au patriarche, comme pour lui en confier le dépôt.

Le roi d'Ecosse, tous les évêques et barons d'Angleterre, s'assemblèrent à Londres le premier dimanche de la quadragésime, pour délibérer sur les secours à porter dans la Terre-Sainte. Après une longue discussion, le roi et son conseil s'arrêtèrent à l'idée qu'on ne pouvait rien faire sans consulter le roi de France. Peu de temps après, Henri passa la mer, eut une conférence avec Philippe, et les deux rois convinrent qu'ils fourniraient à la Terre-Sainte des secours en hommes et en argent. Le patriarche espérait qu'il ramènerait avec lui en Orient le roi d'Angleterre ou un de ses fils : il retourna en Palestine, désolé de n'avoir point obtenu ce qu'il espérait.

Benoît de Peterborough dit qu'il y eut, cette année 1185, en Angleterre, une éclipse de soleil, et un tremblement de terre si violent, que *les pierres se fendirent et les maisons de pierre tombèrent.* L'église métropolitaine de Lincoln fut renversée de fond en comble.

L'auteur parle, à la même date, de Robert de Saint-Alban, qui déserta la maison du Temple et se retira auprès de Saladin : nous avons rapporté ce fait dans notre analyse de Roger de Hoveden. On a vu que ce transfuge fut comblé d'honneur par Saladin, que le sultan lui fit épouser une princesse de sa famille; ce qui nous donne lieu de faire ici une observation générale. La plupart des chrétiens qui passaient chez les musulmans y étaient toujours très-bien accueillis : plusieurs acquéraient des richesses et obtenaient de grands emplois. Il n'en était pas de même des musulmans qui passaient chez les chrétiens; et nous ne voyons nulle part qu'aucun transfuge sarrasin ait jamais été reçu, même comme simple soldat, dans une armée chrétienne.

« Ce fut dans le même temps que mourut Guillaume de » Montferrat, comte de Jaffa, qui avait épousé Sibylle, sœur » de Baudouin et fille d'Amauri. Après la mort de Guillaume, » Baudouin reçut sa sœur dans sa maison, pour la garder » avec sa mère » (*recepit sororem suam in domo suâ custodiendam cum matre suâ*). « Baudouin avait alors la lèpre et » ne pouvait plus faire beaucoup de choses pour son peuple. » Il avait sous ses ordres un grand nombre de chevaliers, » parmi lesquels se trouvait Gui de Lusignan. Ce Gui de » Lusignan était d'une belle figure; il avait de la bravoure ;

» le roi l'avait admis parmi ses familiers les plus intimes. » Nous ne faisons que traduire ici Benoît de Peterborough. Ce qui suit est fort curieux, et nous le traduirons de même littéralement : « La comtesse de Jaffa, dit-il, sœur du roi, » ayant remarqué la beauté de Gui, voulut en faire son mari; » mais n'osant point avouer son désir au roi son frère, elle » se livra secrètement à son amour pour Gui, *et celui-ci cou-* » *cha avec elle* » (*ipse dormivit cum illâ*). « Le roi l'ayant su, » voulut faire lapider Gui de Lusignan; mais après beaucoup » de menaces et de rigueurs, à la prière et d'après le con- » seil des Templiers, il fit grâce de la vie à l'un et à l'autre » (*utrique vitam donavit*). « A la fin, comme il n'avait point de » plus proche héritier que sa sœur, il lui permit de prendre » Gui pour mari, et donna à ce dernier le comté de Jaffa, le » tout à condition que l'enfant qu'avait eu Sibylle de Guil- » laume de Montferrat hériterait du royaume.

» Baudouin le Lépreux étant mort, et le fils de Guillaume » de Montferrat l'ayant suivi peu de temps après au tom- » beau, les Templiers, les Hospitaliers, les comtes, les ba- » rons, le clergé et le peuple, choisirent pour reine la » comtesse de Jaffa; mais il y mirent pour condition, qu'elle » ferait divorce avec Gui de Lusignan. Tous rendaient » justice à la bravoure du comte, mais ils ne le trouvaient » pas d'une noblesse assez illustre pour être l'époux de la fille » des rois. La comtesse, se voyant obligée d'adopter cette » condition, déclara qu'elle consentait au divorce, mais à » la condition qu'elle prendrait ensuite le mari qu'elle vou- » drait. Les choses étant ainsi convenues et les paroles » données, Sibylle se fit conduire au temple, et reçut le » diadème des mains du patriarche. Pendant cette cérémo- » nie, tout le monde priait Dieu à genoux, pour que le » choix de la reine tombât sur un prince qui pût défendre » le royaume. Alors la reine, invoquant l'Esprit saint, dit à » haute voix : *Moi Sibylle je choisis pour roi et pour mari* » *Gui de Lusignan, qui fut jusqu'ici mon époux. Je le re-* » *connais comme un homme plein de loyauté, plein de toute* » *sorte de mérites, et capable de bien gouverner le royaume* » *avec l'aide de Dieu. Je sais d'ailleurs que, lui vivant,* » *je ne peux pas, selon Dieu, en prendre un autre; car* » *l'Ecriture a dit : Ce que Dieu a uni, l'homme ne peut le* » *séparer.* Plusieurs des barons furent indignés de ce qu'ils » venaient d'entendre : mais les Templiers et les Hospita- » liers, voyant qu'il n'y avait aucun moyen d'empêcher la » reine de faire ainsi, prirent le parti de reconnaître Gui de » Lusignan. Celui-ci, à peine couronné, fit une trève de

» trois ans avec Saladin, quoiqu'il sût qu'un grand nombre » de croisés dussent arriver d'Angleterre et de plusieurs » autres pays d'Occident, d'après la mission d'Héraclius. » Tous ces croisés arrivèrent en effet; la plupart s'en retour» nèrent comme ils étaient venus. »

Benoît de Peterborough parle ici de l'alliance du comte de Tripoli avec Saladin, ce qui amena une nouvelle guerre et de grandes calamités. Arrivé à la bataille de Tibériade, 1187, il copie la lettre que les Génois établis alors dans la Terre-Sainte écrivirent au pape. Les Génois disaient dans cette lettre que le roi de Jérusalem livra bataille d'après l'avis du comte de Tripoli, et déterminé par les supplications des députés de Tibériade, qui étaient venus lui demander des secours. Ils ajoutent que le comte, qui était le chef et le guide de l'armée chrétienne, la conduisit dans un lieu difficile et couvert de rochers. La milice du Temple s'avança la première contre l'ennemi; le reste de l'armée resta immobile, méprisant l'ordre du roi. Les Templiers perdirent beaucoup des leurs, sans pouvoir avancer. Les musulmans allumèrent un vaste incendie autour de l'armée, qui manquait de tout et périssait de soif. Ce fut alors que six guerriers chrétiens, quittant l'armée du roi et poussés par un esprit diabolique, se retirèrent auprès de Saladin, et, s'étant faits musulmans, instruisirent l'ennemi de l'état de l'armée chrétienne et des dispositions des chefs; ce qui fit que Saladin redoubla de confiance et de force, et se jeta avec toutes ses troupes sur les chrétiens, que la difficulté des lieux empêchait de combattre. Les Génois parlent ensuite de la croix, du roi de Jérusalem fait prisonnier, de l'ordre donné par Saladin, après la bataille, de décapiter tous les Templiers et les Hospitaliers. Ils finissent par conjurer le pape d'exciter la chrétienté à secourir la Terre-Sainte.

Après cette lettre des Génois, Benoît de Peterborough en publie une autre du grand-maître du Temple, nommé *Thierri*, qui s'était échappé de la bataille de Tibériade. Cette lettre, qui renferme peu de détails, annonce les progrès de Saladin, dont les troupes, comme des fourmis innombrables, couvraient la face de la terre depuis Tyr jusqu'à Jérusalem et jusqu'à Gaza.

Le célèbre Pierre de Blois, qui se trouvait alors en Sicile, écrivit à Henri II, et sa lettre a été recueillie par Benoît. « Nous avons su, dit-il, les malheurs de la Terre-Sainte. » Le roi de Sicile, en apprenant ces tristes nouvelles, s'est » couvert d'un cilice, et pendant trois jours, rempli de deuil, » se dérobant aux regards des hommes, a juré, avec une

» dévotion pleine de sollicitude, d'aller au secours de la » terre de Jésus-Christ. Tous les cardinaux entre eux, du » consentement du pape, ont fermement promis que, renon- » çant à tous les biens et à toutes les délices de ce monde, » ils prêcheraient la croix non-seulement par leurs paroles, » mais par leurs œuvres et leurs exemples. Ils ont déclaré » qu'ils prendraient la croix de Jésus-Christ, qu'ils parcour- » raient les provinces en mendiant, et précéderaient tous » les autres croisés à Jérusalem. » Le conseil de l'Eglise avait arrêté que la paix serait faite pour sept ans entre tous les princes chrétiens, et que celui qui contreviendrait à cette décision, encourrait la malédiction de Dieu, du souverain pontife et des prélats de l'Eglise universelle. Les cardinaux s'étaient en outre engagés à ne recevoir aucun présent de ceux que les affaires ameneraient à la cour de Rome, et de se contenter pour eux de ce qui serait strictement nécessaire aux premiers besoins de la vie, ajoutant qu'ils ne monteraient plus à cheval tant que la terre qu'avaient touchée les pieds du Sauveur, serait foulée sous les pieds des impies.

Viennent ensuite, toujours à la date de la même année, les lettres éloquentes de Grégoire VIII, adressées aux fidèles pour les exhorter à la croisade. (Voyez le résumé des actes des papes dans les croisades, coll. de Muratori). L'auteur dit peu de choses d'après lui-même sur la prise de Jérusalem par Saladin; il se contente de citer ces paroles de Jérémie : « La reine des cités est soumise au tribut; elle a » pleuré, elle s'est désolée pendant la nuit, et ses larmes ont » coulé sur ses joues. Il ne reste plus personne pour la con- » soler parmi ceux qu'elle chérissait. Ses amis mêmes l'ont » méprisée, et sont devenus ses ennemis. Tous ses persécu- » teurs se sont réunis, et l'ont accablée dans sa détresse » » (*apprehenderunt eam inter angustias*). » Benoît donne le nom de toutes les villes et châteaux qui tombèrent au pouvoir de Saladin après la bataille de Tibériade. Il donne en même temps quelques détails sur la défense de Tyr.

En 1188, Guillaume, archevêque de Tyr, arriva en France, où il prêcha la croisade en présence de Philippe, d'Henri II, des princes et des barons des deux royaumes. « Il prêcha » d'une manière si admirable, dit notre chroniqueur, qu'il » les détermina tous à prendre la croix, et que ceux qui » étaient ennemis devinrent amis. » A la même époque, Benoît rapporte une lettre du patriarche d'Antioche au roi d'Angleterre, et la réponse de ce prince. Le patriarche parle de la dévastation des colonies chrétiennes, et sollicite les

secours du roi. « C'est Dieu qui vous a fait ce que vous » êtes, lui dit-il; combattez donc pour lui maintenant. » Henri, dans sa réponse, s'adresse au patriarche d'Antioche, et à celui de Jérusalem, ce même Héraclius qui était venu en Europe. Il cite dans sa lettre ce verset d'Isaïe : *Jérusalem, lève les yeux, et regarde autour de toi; tous ceux qui sont assemblés viennent à ton secours.* « Moi et mon fils, dit le » monarque en terminant sa lettre, oubliant la gloire du » monde et toutes ses voluptés, nous irons bientôt avec » toutes nos forces vous visiter et vous secourir. »

C'est alors qu'Henri II fit, sur la levée de la dîme dans ses états, un réglement que rapporte Benoît, et que nous avons fait connaître à l'article de Gervais.

Le même auteur parle, comme Bromton et Roger de Hoveden, des mesures qui furent prises en Angleterre pour la levée de la dîme: Benoît rapporte à ce sujet un fait particulier qui mérite d'être connu. « Un frère du Temple, » nommé *Gilbert de Hogestan*, que le roi avait adjoint aux » clercs choisis pour recevoir les dîmes, vola une grande » partie des deniers qu'on avait reçus. Ses compagnons s'é- » tonnaient que l'argent dont ils étaient dépositaires dimi- » nuât chaque jour. De vives querelles s'élevèrent parmi » eux : or il arriva qu'un jour ils faisaient le compte de leur » argent; Gilbert, tandis que les autres avaient les yeux » ailleurs, saisit une grande quantité de deniers qu'il mit » dans son sein, ainsi que dans ses poches, qui étaient fort » grandes, selon l'usage de son ordre. Mais celui qui scrute » les cœurs ne voulut pas que cette iniquité fût plus long- » temps cachée sous le voile de la religion, et permit que » l'un des collecteurs vît ce qui se passait. *C'est une honte » pour nous tous*, s'écria-t-il, *de voir diminuer l'argent que » nous recevons; cela ne peut venir que de l'un de nous : nous » devons tous nous fouiller.* On fit ce que celui-ci avait pro- » posé; on fouilla tout le monde; et lorsqu'on en vint à Gil- » bert, il se jeta à genoux la face contre terre, rendant les » deniers et demandant pardon. Le roi fut informé de ce » qui s'était passé : mais, quoique Gilbert, dit notre auteur, » méritât d'être suspendu à un gibet, le monarque, hésitant » à punir un homme qui avait été son familier, le livra au » maître des Templiers de la maison de Londres, qui, d'a- » près les lois de son ordre, fit mettre le coupable aux fers, » et lui infligea plusieurs autres peines. »

La chronique que nous analysons parle très-longuement des divisions et des guerres qui éclatèrent à cette époque entre Henri II et Philippe-Auguste, entre Henri et ses propres

fils. Elle peint d'une manière assez remarquable la défiance que Richard, comte de Poitou, inspirait à son père. « La paix » ayant été faite, dit Benoît, Richard fit un long séjour auprès » de Philippe, roi de France, qui pendant tout ce temps le » combla d'honneurs. Ces deux princes se voyaient chaque » jour; ils mangeaient à la même table et au même plat » (*ad unum catinum*) ; « la nuit un lit différent ne les séparait » point. (On se souvient que dans l'analyse de Mathieu » Pâris, nous avons vu que le moine de Saint-Alban parta- » geait la table et la couche de Henri III; c'était une ma- » nière de parler pour exprimer une intimité d'affection.) » Le roi de France aimait Richard comme son cœur » (*quasi animam suam*). « L'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre » était si grande, qu'elle frappa d'étonnement le roi d'Angle- » terre, qui, ne sachant encore ce que c'était, et voulant » se précautionner contre toute espèce de surprise, différa » d'exécuter le dessein qu'il avait conçu depuis long-temps » de repasser la mer, jusqu'à ce que le temps lui eût fait » connaître ce qu'il avait à craindre d'une union formée si » subitement. » Nous ne suivrons point la chronique dans ce qu'elle dit de la guerre que se firent, la même année, le comte de Poitou et le comte de Toulouse, guerre qui devint générale.

Pendant que les princes chrétiens étaient préoccupés de leurs guerres particulières, il arrivait chaque jour des nouvelles de la Terre-Sainte. Benoît copie une seconde lettre du grand-précepteur du Temple, adressée à Henri. *Tierry* annonçait dans cette lettre que Saladin avait fait descendre la croix qui était sur l'église du Temple, et que cette croix avait été battue de verges et promenée dans les rues de Jérusalem. Il ajoutait que le sultan avait accordé la garde du Sépulcre aux Syriens, jusqu'au quatrième jour après la fête de Saint-Michel, et qu'il avait permis à dix Hospitaliers de rester pendant un an dans leur hospice pour la garde des malades. Le grand-précepteur du Temple parlait ensuite de quelques villes et châteaux qui avaient résisté aux armes de Saladin, et de quelques avantages remportés sur les musulmans au siége de Tyr. « Saladin, dit-il, affligé d'un échec éprouvé » par les siens, avait fait brûler sa flotte, et, pour montrer » sa douleur, après avoir fait couper les oreilles et la queue » de son cheval, il s'était promené sur ce cheval au milieu » de toute son armée. » On voit par cette lettre que les chrétiens d'outre-mer commençaient à reprendre courage; mais, comme il arrive dans toutes les circonstances malheureuses, le désespoir avait d'abord fait exagérer les calamités des co-

lonies chrétiennes; une lueur d'espérance porta bientôt les esprits à exagérer les défaites de l'ennemi. Après la lettre du Templier, Benoît de Peterborough transcrit une autre lettre que le roi de France avait reçue des ambassadeurs envoyés auprès d'Isaac, empereur de Constantinople. Cette lettre commence ainsi : « Sachez que l'armée du roi Saladin a été » battue devant Antioche, et que Raymond, prince de cette » ville, fait chaque jour des courses jusqu'aux portes d'Alep. » L'amiral Margarit a pris Jaffa, et a tué tous les Turcs qui » s'y trouvaient au nombre de cinq mille. Huit émirs ont été » faits prisonniers; il a pris aussi Gibelet, et a tout passé au » fil de l'épée. » Les ambassadeurs parlent ensuite des ennemis que Saladin avait trouvés parmi les musulmans, et même dans sa famille. Cette partie de la lettre, qui paraît un tissu de fables, n'est point aisée à comprendre, et les auteurs de la lettre ne deviennent pas plus intelligibles en parlant d'une prophétie répandue à Constantinople, laquelle annonçait, *comme chose certaine et indubitable,* que les Francs délivreraient bientôt la Terre-Sainte. Les députés annoncent de plus qu'un si grand nombre de Turcs ont été pris sous les murs de Tyr, que deux infidèles se vendaient pour un besan. Une prophétie des musulmans portait qu'avant trois ans une partie des Turcs serait tuée par le glaive, l'autre fuirait au-delà de l'Arabie déserte, *ultra Arabiam siccam,* la troisième partie serait baptisée. « Nous savons, ajoutent les ambassadeurs, » que Saladin ne peut pas trouver un Turc qui ose bâtir dans » la terre de promission, ni y conduire sa famille, par la » crainte de l'arrivée des Francs. Ces envoyés mettent aussi » quelque espoir dans cent mille bons Arméniens qui habitent la terre d'Icone, et dans vingt-cinq émirs, qui sont » tous prêts à marcher à la défense de la chrétienté et à la » délivrance de la Terre-Sainte. »

Dans leur correspondance, ils n'épargnent point l'empereur Isaac et les Grecs. D'après leur rapport, les envoyés de Saladin étaient beaucoup mieux reçus à Constantinople que ceux des Latins. Saladin avait abandonné toutes les églises de la Palestine à l'empereur, pour y faire observer le rit grec. Le sultan avait envoyé son idole dans la ville de Constantin, pour qu'elle y fût adorée; cette idole, prise par les Génois, avait été portée à Tyr. L'empereur avait promis cent vaisseaux à Saladin, et celui-ci avait annoncé à Isaac qu'il lui donnerait toute la Terre-Sainte, s'il empêchait les Francs d'arriver en Asie : la croisade était si mal vue à Constantinople, que si quelqu'un y prenait la croix, on le mettait sur-le-champ en prison.

Cette lettre n'offre aucun fait dont l'histoire puisse profiter; mais elle montre très-bien l'esprit des peuples livrés à l'agitation et à la crainte. Nous avons vécu aussi dans les jours des grands événemens, et plus d'une fois nous avons vu avec quelle facilité se répandent les mensonges de la renommée dans les populations troublées et inquiètes. Le chroniqueur, après avoir copié la lettre des ambassadeurs français, nous dit que les nouvelles arrivées ainsi de Constantinople remplirent de joie le peuple chrétien, et lui firent croire que la colère de Dieu s'était apaisée. On faisait sans cesse des prières dans toutes les églises pour la délivrance de la terre de Jérusalem, pour celle de tous les chrétiens qui étaient captifs chez les Sarrasins.

Benoît revient ici sur les querelles élevées entre les rois de France et d'Angleterre, et donne quelques détails sur l'expédition de Frédéric. Il parle ensuite longuement de la mort de Henri, et du couronnement de Richard. Les deux rois de France et d'Angleterre convinrent de se trouver à Vézelai, afin de s'entendre sur leur voyage de Jérusalem. Alors le siège de Saint-Jean-d'Acre était commencé, et Benoît interrompt le récit de ce qui se passait en Europe, pour raconter les premiers combats des Sarrasins et des chrétiens pendant ce siège mémorable. Tout ce que dit l'auteur sur ce siège, se trouve encore dans Roger de Hoveden et dans Bromton. On trouve aussi dans les mêmes auteurs la convention que firent à Vézelai Richard et Philippe, ainsi que l'itinéraire de ces deux princes se rendant à la Terre-Sainte. Avant de partir de Chinon, Richard avait fait le réglement qu'on va lire.

RICHARD, *roi, par la grâce de Dieu, à tous ses hommes allant par mer à Jérusalem*, SALUT.

« Sachez que, sur l'avis de mon conseil, j'ai fait les statuts que voici :
» 1°. Celui qui aura tué un homme sur le vaisseau, sera lié avec le mort et jeté à la mer. S'il l'a tué à terre, il sera lié avec le mort et enterré vivant avec lui.
» 2°. Si quelqu'un est convaincu d'avoir tiré son couteau pour en frapper un autre, ou s'il en a frappé un autre jusqu'au sang, qu'il ait le poing coupé; s'il l'a frappé d'un bâton, sans effusion de sang, qu'il soit plongé trois fois dans la mer; si quelqu'un fait un outrage ou dit une injure à son compagnon, s'il le maudit, qu'il paie autant d'onces d'argent qu'il aura renouvelé de fois son insulte.

» 3°. Tout homme convaincu de vol sera tondu comme » un serf, et de la poix bouillante sera versée sur sa tête, » qu'on couvrira d'un duvet de plumes, afin qu'il soit re- » connu; ensuite il sera jeté sur la première terre où les » vaisseaux aborderont. Fait à Chinon. »

Cette législation doit étonner aujourd'hui par son laconisme et par son caractère de barbarie : elle montre l'esprit de discorde qui animait les croisés anglais. Les statuts qu'on vient de lire ne purent pas toujours prévenir les désordres, et des disputes violentes éclatèrent plusieurs fois dans le pélerinage. Nous avons parlé assez longuement du séjour des croisés à Messine, d'après Roger de Hoveden, Bromton et Gautier Vinisauf. On trouve, sur ce séjour, peu de choses nouvelles dans Benoît. Notre chroniqueur donne le traité qui fut conclu entre Richard et le roi Tancrède, ainsi que la lettre par laquelle Richard annonça au pape les conditions de ce même traité.

On sera peut-être curieux de voir quelles avaient été les demandes de Richard. Il exigeait de Tancrède qu'on lui donnât pour sa sœur Jeanne, veuve de Guillaume, un siége d'or, selon la coutume des reines de son pays; une table d'or de douze pieds de long et d'un pied et demi de large, un pavillon de soie où deux cents guerriers pourraient se mettre à table, quatre-vingts coupes d'argent, quatre-vingts disques d'argent, soixante charges de froment, soixante d'orge, soixante de vin, deux cents navires armés, avec tout leur appareil, et des vivres pour deux ans. Tout cela se réduisit à vingt mille onces d'or, que donna Tancrède pour la dot de Jeanne, et pareille somme pour le mariage de sa fille à lui Tancrède, avec le prince Arthur, neveu du roi d'Angleterre.

Nous ne répéterons point ce qu'on a vu ailleurs de la conquête de l'île de Chypre par Richard, du combat livré à un vaisseau sarrasin, de l'arrivée des deux rois devant Acre et de la continuation du siège. Roger de Hoveden, Bromton et Benoît ont tous trois, à quelques légères différences près, les mêmes détails. Il est probable qu'on avait fait un journal sur les lieux, et que ces trois auteurs l'ont copié.

La chronique de Benoît donne le nom d'*arnaldia* à la maladie qu'eurent alors les rois de France et d'Angleterre. Du Cange explique le mot d'*arnaldia* par celui d'*alopecia*, alopécie; maladie qui fait tomber le poil et les cheveux, et à laquelle les renards sont sujets. L'auteur anglais se prononce, comme Gauthier Vinisauf, contre le marquis de Tyr, qui fit faire à Philippe beaucoup de choses contre Dieu et contre sa

propre gloire. Ce fut par les conseils du marquis, que le roi de France demanda la moitié de l'île de Chypre. Richard y consentait, si, de son côté, Philippe lui cédait la moitié de ce qu'il avait eu dans la succession du comte de Flandre et du comte de Saint-Omer, qui étaient morts au siège d'Acre.

Benoît est loin de faire connaître les exploits de Richard, après la prise d'Acre, comme l'a fait Gauthier Vinisauf. Sans suivre cette partie de son récit, nous nous contenterons de donner un extrait de deux lettres écrites par Richard après la bataille d'Arsur, et qui se trouve également dans Roger de Hoveden. On ne sait point à qui la première était adressée.

« Sachez, dit-il dans cette première lettre, qu'après la » prise de Ptolémaïs, et après la retraite du roi de France, qui » trahit son serment et renonça honteusement à son pèleri- » nage, nous prîmes le chemin de Jaffa. »

Richard parle ensuite de la bataille d'Arsur, dans laquelle les chrétiens perdirent Jacques d'Avesnes, homme excellent et chéri de toute l'armée. Ce fut alors que Saladin, qui avait perdu ses principaux émirs et la plus grande partie de ses forces, se mit à détruire les villes de la Palestine. Richard, à la fin de sa lettre, dit qu'il fut blessé au côté gauche, par une flèche, *cum quodam pilo,* trois jours avant la bataille : mais la blessure n'avait pas été profonde; car, ajoute-t-il, *gratiâ Dei, jàm ad sanitatem pervenimus*. « Sachez, dit-il » comme par *post-scriptum,* que, par la grâce de Dieu, vers » le vingtième jour après la Nativité de Notre-Seigneur, nous » espérons recouvrer la ville de Jérusalem et le sépulcre de » Jésus-Christ; alors nous reviendrons dans nos états. » La lettre est datée du 1er. octobre 1191.

La seconde lettre de Richard est adressée à l'abbé de Clairvaux. Elle a pour objet d'engager cet abbé à presser les princes et les peuples de venir achever la délivrance de la Terre-Sainte.

« Après la perte de Jérusalem » (nous donnons ici l'esprit de la lettre de Richard), « la chrétienté toute entière s'est » levée, et nous avons conquis la ville d'Acre sur les mu- » sulmans. Les conditions du traité n'ayant pas été exécu- » tées, nous avons fait mourir deux mille six cents Sarrasins, » comme il convenait (*ut decuit*). » Ce qu'il y a de remarquable dans cette lettre, c'est que Richard n'y parle point de lui ni de ce qu'il fit à la bataille d'Arsur. « Saladin, » dit-il, ayant fait une irruption sur les chrétiens, la misé- » ricorde de Dieu nous favorisant, il a été repoussé par les » quatre corps de bataille qui lui étaient opposés. Les chré-

» tiens avaient poursuivi l'ennemi pendant une lieue ; et le » choc fut tel, que Saladin, dans quarante années de » guerre, n'en avait jamais vu de pareil. » Richard, comme dans sa première lettre, donne dans celle-ci de vifs regrets à la perte de Jacques d'Avesnes.

Après cette bataille, Saladin n'osait plus attaquer les chrétiens en face ; mais il cherchait à les surprendre, semblable à un lion qui sort de son antre pour tomber sur un troupeau de brebis. Il détruisit Ascalon et toutes les villes de Syrie, ce qui donnait à Richard l'espoir de recouvrer bientôt l'héritage du Seigneur.

« L'héritage du Seigneur, poursuit-il, est en partie recou-» vré, et, pour le reconquérir tout entier, nous avons sup-» porté la chaleur du jour et du climat ; nous avons employé » non-seulement tous nos trésors, mais toutes nos forces de » corps et d'âme. Nous déclarons donc à votre fraternité, » qu'après la solennité de Pâques nous ne pouvons rester » en Syrie. Le duc de Bourgogne avec ses Français, le comte » Henri avec les siens, et les autres comtes et barons, qui se » sont ruinés au service de Dieu, retourneront dans leurs » foyers, à moins que, par l'effet de vos prédications, nous » ne recevions des hommes pour habiter et défendre la » Terre-Sainte, de l'argent pour payer les dépenses de la » guerre sacrée. Ainsi nous nous jetons aux pieds de votre » sainteté ; nous vous adressons nos prières, les yeux en » larmes, pour que, selon votre devoir et votre honneur, » vous redoubliez d'efforts auprès des princes et de la no-» blesse de toute la chrétienté ; nous désirons que le peuple » de Dieu vienne servir la cause du Dieu vivant, et que l'hé-» ritage du Seigneur, recouvré par nos travaux, trouve, » après la solennité de la Pâque, de nouveaux défenseurs. »

Cette lettre est datée de Joppé, le 1er. octobre 1191.

Benoît de Peterborough ne porte plus son attention que sur le royaume d'Angleterre, troublé par le prince Jean. Comme le chancelier Guillaume de Longchamp, que Richard avait placé à la tête de la régence, avait été chassé du royaume, le pape Célestin écrivit aux archevêques et évêques anglais pour se plaindre de cette violation des lois envers un prince qui employait ses forces et exposait sa vie pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Le souverain pontife menaçait dans sa lettre d'excommunier tous ceux qui chercheraient à usurper la puissance en Angleterre, et qui mépriseraient les lois et les droits de Richard. Les menaces du pape firent moins d'effet sur les évêques que les promesses

du prince Jean et de ses complices. *Nullus episcoporum executus est mandatum domini papæ.*

La chonique ne parle plus que des affaires d'Angleterre.

ACTES DE RYMER (1).

Les Actes de Rymer, considérés comme recueil de pièces historiques, sont estimés de tous les savans, et recherchés à cause de leur authenticité. Sous le rapport des croisades, ce recueil peut nous faire connaître la part que les rois d'Angleterre ont prise aux guerres saintes. Les pièces diplomatiques offrent d'ailleurs pour l'histoire des documens précieux : outre qu'elles appuient le récit des chroniques, et qu'elles servent souvent à éclaircir des points historiques importans, ces pièces, émanées des rois, des barons, des prélats et des chevaliers, sont des monumens qui peuvent mieux nous faire connaître l'esprit général et les opinions des siècles qui virent les croisades. On ne verra pas sans intérêt toutes les lettres adressées par les papes aux rois d'Angleterre, et celles que ces princes écrivirent dans l'intention de concourir aux vues des papes, pour les intéresser au sort des colonies chrétiennes d'Orient. Comme on trouve dans la collection de Rymer quelques-unes des pièces que nous avons rapportées dans l'analyse des chroniques anglaises, nous nous dispenserons de rendre compte de ces pièces, quand nous les rencontrerons en parcourant ce recueil.

La première pièce du recueil qui ait rapport à notre sujet, est au tome Ier., p. 16; c'est la convention faite entre Henri, roi d'Angleterre, et Louis, roi de France, par laquelle l'un et l'autre s'obligent à aller à la croisade. Les deux princes, *obéissant à l'inspiration de Dieu*, promettent d'aller au service du Christ, outre-mer, et d'exécuter en tout point la convention première qu'ils ont passée entre eux pour la croisade. En conséquence, ils font trève à toutes leurs

(1) Fœdera, conventiones, litteræ, et cujuscumque generis acta publica inter reges Angliæ et alios quosvis imperatores, reges, pontifices, etc., in lucem missa de mandato nuperæ reginæ (Annæ) accurantibus Thomà Rymer et Roberto Sanderson. *Hagæ Comitis*, 1745 *et ann. seqq.*, 10 vol. *in-fol.*

querelles, et renoncent à toutes leurs prétentions. Après avoir nommé des arbitres pour régler leurs différends relatifs à quelques fiefs, Henri et Louis conviennent que si l'un d'entre eux entreprend le saint pélerinage avant l'autre, celui qui demeurera protégera et gardera le royaume du monarque absent comme le sien propre. Les dernières clauses du traité ont pour but d'assurer la paix dans les états des deux princes. Roger de Hoveden a copié le traité dont nous venons de donner l'analyse; Orderic Vital s'est borné à l'indiquer. Il fût conclu en 1177.

Sous la date de 1182, Rymer donne le testament de Henri II, roi d'Angleterre, par lequel ce prince accorde à l'ordre du Temple de Jérusalem cinq mille marcs d'argent, autant à l'ordre de l'Hôpital, et, indépendamment de ces legs, cinq mille autres marcs d'argent aux maîtres de ces deux ordres pour la défense commune de la terre de Jérusalem. Henri accorde de plus cinq mille marcs pour les autres maisons religieuses, pour les lépreux, les reclus et les ermites de tous les pays; cet argent devait être distribué par le patriarche de Jérusalem, et d'après l'approbation des évêques et des maîtres du Temple et de l'Hôpital. Il n'est pas inutile de faire remarquer que, dans le testament par lequel le prince règle les plus grands intérêts, les legs pieux envers les pauvres et les ordres religieux de la Terre-Sainte précèdent toutes les autres dispositions.

A la même date est un acte portant pour titre : *Confirmation de la paix faite entre les Templiers et les Hospitaliers.* Cet acte est du pape Alexandre III; il est du 4 des nones d'août. Le saint-père, après avoir exprimé toute la peine qu'il a ressentie en apprenant les longues querelles qui ont divisé les Hospitaliers et les Templiers, témoigne la joie qu'il éprouve de la réconciliation de ces deux ordres, qui long-temps ont soutenu par un effort commun la sainte cause de Jésus-Christ. En conséquence, il approuve le traité conclu entre les deux ordres. Cet acte se trouve répété par Rymer à la suite de la confirmation du pape. Dans ce traité, les Templiers et les Hospitaliers conviennent de ne plus conserver aucun ressentiment de leurs querelles passées : si de nouvelles dissensions s'élèvent entre eux, ils choisiront respectivement trois membres de leur communauté, pour les terminer amiablement; si ces membres eux-mêmes ne peuvent s'accorder, ils choisiront des amis communs; enfin, dans le cas où ceux-ci ne pourraient amener les parties à conclure la paix, les parties en appelleront en diligence à la sagesse du pape.

A la suite de cet acte, et sous l'année 1189, sont deux

autres actes que nous allons copier. Le premier a pour titre : *Lettre de Philippe, roi de France, à Richard, roi d'Angleterre, sur le projet d'aller à la Terre-Sainte.*

« Votre amitié saura que nous brûlons du désir d'aller au » secours de la terre de Jérusalem, et que nous faisons les » vœux les plus ardens pour y servir Dieu.

» Nous savons depuis long-temps de vous-même, et nous » l'apprenons aujourd'hui par le rapport de vos ambassa- » deurs, que vous avez aussi le projet et la volonté d'aller » à Jérusalem. Ceux qui vous portent de notre part ces let- » tres-patentes, pourront s'en assurer, et vous pourrez » nous le confirmer par les vôtres. Ces mêmes ambassa- » deurs, en vous remettant nos lettres, vous donneront » à leur tour des gages de notre volonté. »

Le second est ainsi conçu :

« Richard, roi d'Angleterre, et Philippe, roi de France, sur » le point d'entreprendre le voyage de Jérusalem, convien- » nent entre eux des articles suivans :

» Art. 1er. Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, » et Richard, par la même grâce, roi d'Angleterre, duc de » Normandie et d'Aquitaine, et comte d'Anjou, à tous les » fidèles à qui ces lettres parviendront, salut en Notre-Sei- » gneur. Vous saurez qu'il est fermement décidé entre nous, » de l'avis des prélats de l'Eglise et des seigneurs de nos » états, que nous ferons ensemble, sous la conduite du Sei- » gneur, le voyage de Jérusalem.

» 2. Chacun de nous promet à l'autre de lui garder bonne » foi et bonne amitié; moi Philippe, roi de France, à Richard, » roi d'Angleterre, comme à un ami fidèle; et moi Richard, » roi d'Angleterre, à Philippe, roi de France, comme à mon » seigneur et mon ami.

» 3. C'est pourquoi nous statuons que tous les croisés des » pays qui nous sont soumis, nous précéderont après l'oc- » tave de Pâques, ou nous accompagneront après cette » époque, à moins que nous ne les en dispensions.

» 4. Mais, si quelques-uns restent de leur propre volonté, » leur personne sera soumise à l'excommunication, et leur » terre à l'interdit, d'après l'autorité des prélats des deux » pays.

» 5. Nous voulons aussi, et nous statuons et ordonnons » que ceux qui présideront à nos états, se secourent mu- » tuellement, s'il en est besoin.

» 6. Les biens de ceux qui feront le voyage avec ou avant » nous, seront intacts comme les nôtres; et si quelqu'un y » fait du dommage, nos justiciers et nos baillis les feront

» punir autant qu'ils pourront, d'après la coutume de nos » pays.

» 7. Mais si quelqu'un de nos états nous fait la guerre » en notre absence, ou la fait à quelqu'un de nos domaines, » et s'il n'offre point de réparation, qu'il soit d'abord excom- » munié; et si, quarante jours après l'excommunication, il » n'a point fait satisfaction, que lui et ses héritiers soient » expropriés de leur fief pour toujours et que ses vassaux » passent dans la propriété et le domaine du seigneur le plus » proche.

» 8. Si, en outre, quelqu'un passe dans les états de l'un » de nous deux, sans avoir fait réparation, qu'il ne soit » pas reçu dans le pays où il voudra se retirer, et s'il y est » trouvé, qu'il soit livré aux justiciers du pays où il a délin- » qué.

» 9. Nous voulons et ordonnons que nos justiciers et nos » baillis soient tenus et obligés d'observer ce qui vient d'être » dit, jusqu'à notre retour, et cela sous la foi du serment » et de la fidélité qu'ils nous ont promise. Ces actes ont été » passés à Nonancourt, le 30 décembre. »

Dans une lettre de l'année 1192, que Henri VI écrit au roi de France, l'empereur lui annonce *l'heureuse nouvelle* de la captivité de Richard. Ce perturbateur du repos de l'empire, et du royaume de France était tombé, par la volonté de Dieu, dans les mains du duc Léopold, qui l'avait *fidèlement* remis à l'empereur. Henri ne doute pas que cette nouvelle n'apporte la joie dans l'âme du roi de France, son illustre allié.

Sous la date de 1192, on lit une lettre du Vieux de la Montagne, adressée à Léopold, duc d'Autriche, pour disculper Richard, roi d'Angleterre, de la mort du marquis de Montferrat. Nous avons donné cette lettre page 749 de ce volume. Quoique Rymer l'ait adoptée, nous ne persistons pas moins dans nos doutes sur l'authenticité de cette lettre. Il est en effet assez curieux de voir le souverain de Messiat dater sa lettre du pontificat d'Alexandre et adopter la formule des lettres-patentes des souverains du moyen âge. Nous ne voulons pas dire cependant que le prince des assassins n'ait point écrit au duc Léopold; mais il est à croire que la lettre telle qu'elle est imprimée a été au moins changée ou altérée par quelque moine du moyen âge, qui a cru, en la revêtant des formes adoptées pour les pièces diplomatiques de la chrétienté, lui donner un caractère d'authenticité plus grand aux yeux de ses contemporains.

Rymer a recueilli plusieurs lettres adressées par la reine

Eléonore au saint-père, pour émouvoir sa pitié en faveur de Richard. Ces lettres, scellées du sceau de la reine, sont l'ouvrage de Pierre de Blois; comme elles sont fort longues, nous nous bornerons à en donner un extrait.

Première Lettre de la reine Éléonore. « *La reine des Anglais, duchesse de Normandie, comtesse d'Anjou, à son révérend père et son maître, le pape Célestin.* J'avais résolu » de garder le silence, de peur que dans l'abondance du » cœur et au fort de ma douleur, il ne m'échappât contre le » prince des prêtres quelque expression qui me fît accuser » d'insolence et de présomption; car la douleur, lorsqu'elle » se laisse aller à son impétuosité, ne diffère pas beaucoup » du délire : elle ne connaît point de maître, ne craint point » d'ami, ne défère à personne, n'épargne qui que ce soit, » pas même des personnes telles que vous.

» Qu'on ne s'étonne donc pas si la violence de mon affliction me rend moins retenue dans mes paroles; car je déplore une perte publique; la tristesse m'est devenue familière; elle s'est enracinée dans mon cœur; elle ne peut plus » trouver de consolation; les flèches du Seigneur ont percé » mon sein; elles ont épuisé mes forces. Les nations troublées, les peuples déchirés, les provinces désolées, toute » l'Eglise de l'Occident dans les larmes, vous supplient avec » un cœur contrit et humilié, vous que Dieu a placé sur les » nations et sur les royaumes avec toute la plénitude de la » puissance.

» Que les cris des affligés pénètrent, je vous en prie, jusqu'à vos oreilles; car nos calamités se sont multipliées sans » nombre...

» ....

» Dans leurs affaires difficiles, les enfans d'Israël consultaient » Moïse, dont vous remplissez parmi nous les fonctions; dans » leurs malheurs, ils avaient recours au tabernacle de l'alliance. Notre roi est en prison; il est opprimé de toutes parts: » voyez l'état ou plutôt la chute du royaume, la malice des » temps, la cruauté du tyran, qui, dans le foyer de l'avarice, » forge incessamment des armes d'iniquité contre le roi; il » l'a fait prisonnier pendant le saint pélerinage, lorsqu'il » était sous la protection du Dieu du ciel, lorsqu'il défendait » l'Eglise romaine; il le retient chargé de chaînes; il le tue » par ses terreurs; car ce tyran méprise Dieu et ses jugemens redoutables; il couve sa proie, personne ne peut » échapper à ses mains.

» Si l'Eglise romaine garde le silence sur de si grandes

» injures faites au Christ; si elle y applaudit, que Dieu s'élève, » qu'il juge notre cause; qu'il regarde son Christ! Où est » le zèle d'Elie contre Achab, de Jean contre Hérode, d'Ambroise contre Valens, d'Alexandre III, qui, comme nous » l'avons appris et vu, sépara de la communion romaine » avec toute l'autorité du siége apostolique et d'une manière » solemnelle et terrible, Frédéric, père de ce prince (le duc » d'Autriche); mais ce tyran se joue des clés apostoliques; » la loi de Dieu n'est pour lui qu'un vain mot.

» Mais vous devez vous armer du glaive spirituel avec » d'autant plus de fermeté qu'il s'agit de la parole de Dieu; » car il est écrit : *Qui vous méprise me méprise*. C'est pourquoi, si vous ne voulez pas poursuivre l'injure de l'Eglise » romaine, vous ne devez pas du moins dissimuler l'opprobre » de Pierre et l'injure du Christ.

» ....

» Que l'élévation d'un prince séculier ne vous arrête pas. » Moab est superbe; mais son orgueil est plus grand que sa » force. Le nom du Seigneur est, au contraire, la force » même.

» Ce qui afflige publiquement l'Eglise, ce qui excite le » murmure des peuples et ne contribue pas peu à diminuer leur estime pour vous, c'est qu'au milieu de tant de » plaintes et de tant de larmes des provinces, vous n'ayez » pas envoyé un seul nonce à ces princes.

» Souvent, pour des causes peu importantes, vos cardinaux sont envoyés avec de grands pouvoirs dans des contrées barbares, et pour une cause si difficile, si déplorable » et d'un intérêt si général, vous n'avez pas encore envoyé » un sous-diacre, un accolyte..........................

» ....

» Notre attente repose sur une espérance certaine; elle » s'est fortifiée par une ferme confiance. L'Eglise prie sans » cesse Dieu pour lui (mon fils), et Dieu, qui écoute dans » le temps qui lui convient et qui aide au jour du salut, entendra les prières des cœurs humbles et ne dédaignera pas » leurs vœux................. »

Seconde Lettre. « *Éléonore, etc.*

» La distance qui me sépare de vous, m'empêche de vous » parler en personne; cependant il faut que j'épanche un » peu ma douleur; et qui m'accordera d'écrire mes discours? » Je suis tout entière tourmentée au dedans et au dehors : » voilà pourquoi mes paroles sont pleines de tristesse. Au » dehors, des craintes; au dedans des combats; je n'ai pas

» un seul moment pour respirer des tribulations qui m'ac-
» cablent. Je suis desséchée par le chagrin; mes chairs sont
» consumées; la peau de mon visage est collée sur mes os.
» Mes années s'écoulent dans les gémissemens. Plût à Dieu
» qu'elles fussent terminées! Plût à Dieu que tout le sang de
» mon corps éteint, que ma cervelle, que la moëlle de mes
» os, fussent dissoutes en larmes, et que tout entière je
» fondisse en pleurs! Mes entrailles sont arrachées; j'ai
» perdu le bâton de ma vieillesse et la lumière de mes yeux.
» Ah! si Dieu voulait remplir mes vœux, il me condamne-
» rait à une cécité perpétuelle, afin que je ne visse plus les
» maux de mon peuple. O mon fils, qui m'accordera de
» mourir pour toi? Mère de miséricorde! regardez les mi-
» sères d'une mère, ou, si votre fils, qui est la source iné-
» puisable de la miséricorde, demande compte au fils des
» péchés de sa mère, qu'il punisse celle-là seule qui a péché;
» qu'il ne se joue pas des peines de l'innocent; puisqu'il a
» commencé, qu'il me brise, qu'il lève sa main, qu'il me
» fasse mourir; dans la douleur dont il m'accable, je serai
» consolée s'il ne m'épargne pas. Malheureuse, et n'excitant
» la pitié de personne, pourquoi, femme de deux rois,
» suis-je arrivée à cette funeste vieillesse qui me couvre
» d'ignominie? J'étais aussi mère de deux rois.

» Ma postérité m'est enlevée; elle est loin de moi. Le jeune
» roi et le comte de Bretagne dorment dans la poussière;
» leur malheureuse mère est forcée de vivre pour être tour-
» mentée sans cesse de leur souvenir. Deux fils me restaient
» pour me consoler; mais ils restent pour ajouter aujour-
» d'hui à mon supplice : le roi Richard est dans les fers; son
» frère Jean ravage son royaume par le fer et par le feu. Le
» Seigneur s'est montré en tout cruel envers moi; sa main s'est
» appesantie sur ma tête. Oui, sa colère me poursuit, puis-
» que mes deux fils se combattent entre eux, si toutefois on
» peut employer l'expression de combat lorsqu'un d'eux est
» retenu dans les fers, et que l'autre, ajoutant à sa dou-
» leur, veut usurper son royaume par une cruelle tyrannie.
» . . . .

» Heureux ceux qui n'ont point éprouvé les vicissitudes de
» cette vie, et qui, par une mort prématurée, ont prévenu
» les événemens inopinés d'une condition incertaine! Que
» fais-je? malheureuse, pourquoi demeuré-je? pourquoi ne
» vais-je pas voir celui que mon âme chérit et qui gémit
» dans les fers et le besoin? Comment une mère a-t-elle pu
» oublier si long-temps le fruit de ses entrailles? la tendresse
» amollit le cœur des tigres pour leurs petits.

» Je flotte dans l'incertitude : si je pars, si j'abandonne
» le royaume de mon fils, ravagé de tous côtés par la guerre
» civile, il sera, dans mon absence, privé de conseils et de
» consolations. Si je reste, je ne verrai point la face tant
» désirée de mon fils; personne ne travaillera avec zèle à sa
» délivrance, et, ce que je crains encore plus, ce pauvre
» prince sera tourmenté pour payer une rançon impossible
» à trouver. Ne pouvant supporter tant d'afflictions, il mourra
» facilement dans les supplices. O tyran impie et cruel, qui
» n'as pas craint de porter des mains sacrilèges sur l'oint du
» Seigneur! Ni l'onction royale, ni le respect pour une vie
» sainte, ni la crainte de Dieu, n'ont pu te détourner d'une
» si grande inhumanité.

» Mais le prince des apôtres règne et commande encore
» sur le siége apostolique; il y est établi comme un juge sé-
» vère. O saint-père, tirez donc contre les hommes malfaisans
» le glaive de Pierre, placé à cet effet sur les nations et sur
» les royaumes. La croix du Christ est supérieure aux aigles
» de César, le glaive de Pierre au glaive de Constantin, le
» siége apostolique au trône impérial. Votre puissance vient
» de Dieu et non des hommes............... Vous direz
» peut-être que cette puissance s'étend sur les âmes et non
» sur les corps; soit : mais il me suffit que vous liiez les âmes
» de ceux qui tiennent mon fils lié dans une prison....... »

Troisième lettre. « *Éléonore, etc.*

« Je vous ai souvent écrit et souvent j'ai offert le sacrifice
» de mon cœur avec un esprit contrit et humilié. Puisque
» j'ai commencé, je parlerai encore à mon seigneur, quoi-
» que je ne sois que cendre et que poussière......... J'ai
» long-temps attendu que quelqu'un adoucît la douleur d'une
» mère et me dit : *Ton fils Joseph vit; il a été tiré de la ci-*
» *terne; une bête cruelle ne l'a point dévoré.*

» O bête méchante, plus cruelle que les tigres, qui as livré
» et vendu à l'empereur mon fils chargé de fers, soldat du
» Christ, oint du Seigneur, pélerin de Jésus crucifié. Un
» ennemi plus dur lui a été donné; de la prison il est tombé
» dans un labyrinthe; de Scylla il a été jeté dans Charibde.
» Depuis Judas Iscariote, il ne s'est point trouvé d'homme
» semblable, qui violât ainsi la loi du Très-haut, qui livrât
» le juste avec autant de malice....................

» Père de douleur et de miséricorde, délivrez, je vous en
» prie, l'innocent de la gueule du lion, des mains de la bête.
» ....
» La justice, l'équité, la crainte de Dieu, la foi, la religion

» et l'honneur ont disparu. Levez-vous, seigneur; pourquoi » dormez-vous? Levez-vous, ne me repoussez pas pour » toujours.

» Souverain pontife, si la douleur d'une malheureuse pé» cheresse ne vous touche pas, soyez sensible au moins aux » cris des pauvres, aux gémissemens des prisonniers, au » sang des victimes, à la spoliation des églises, à l'oppression » générale des saints. Les ennemis de l'Église se sont rendus » plus forts par leurs prévarications; ils ont ajouté des ini» quités à leurs iniquités; leur orgueil va toujours croissant; » non-seulement ils ont comblé la mesure de l'impiété de » leurs pères, ils l'ont même surpassée. Ils ont mérité d'être » frappés d'anathème ou plutôt d'être fulminés.......... » .... Protégez mon fils du » bouclier de votre bonne volonté; que le fils de l'iniquité » ne nuise pas plus long-temps à l'innocent. L'innocence de » mon fils est attestée par ceux qui sont près de lui comme » par ceux qui en sont loin. Vous ne pouvez trouver d'excuse » dans ses péchés; quelle excuse, en effet, pourrait pallier » votre négligence et votre incurie, lorsque tout le monde » sait que vous avez le pouvoir de délivrer mon fils et que » vous n'en avez pas la volonté........................ » ....

» Daignez vous rappeler l'amitié que vous portait le roi mon » mari, père de ce roi, et combien il vous fut fidèle. Sou» venez-vous du dévouement que vous montra son succes» seur. N'oubliez point avec quelle sollicitude j'ai moi-même » avancé par son moyen les affaires de vos légats et les vôtres » aussi........... Eh! bien, j'éprouve aujourd'hui que » les promesses de vos cardinaux n'ont été que de vaines » paroles. Les arbres ne se connaissent ni à leurs feuilles ni » à leurs fleurs, mais à leurs fruits : nous avons connu de » même vos cardinaux. Que ne rougissent-ils d'avoir fait ce » qu'on rougit de rapporter. Le tyran a eu pour fauteurs de » sa malice ceux qui auraient dû s'en montrer les vengeurs. » Je vous ai aimé, non de bouche ni en paroles, mais en » actions et en vérité : est-ce qu'on me rend le mal pour le » bien et la haine pour l'amour?.................... » ....

» Mais pourquoi m'arrêter à toutes ces choses? Je cours » vers un but incertain; je frappe les airs de mes plaintes, » et elles s'évanouissent dans les airs; l'obstination du tyran » est plus dure que le diamant. Je sais que rien ne peut cor» riger celui que Dieu abandonne : mes discours tombent

» à terre et reviennent à moi sans effet; ils n'ont aucun succès » auprès de ceux à qui ils sont adressés...........

» Trois fois vous avez promis d'envoyer des légats, et ils » n'ont point été envoyés; de sorte qu'ils sont plutôt *ligati* » que *legati*. Si mon fils était dans la prospérité, ils se se- » raient hâtés de courir au simple appel qu'il leur aurait fait, » parce qu'ils auraient espéré de sa munificence et du trésor » public de son royaume de larges récompenses de leur lé- » gation. Et quelle récompense peut être plus glorieuse pour » eux que de rendre la liberté à un roi captif, la paix aux » peuples, le repos aux hommes religieux, et la joie à tous? » .... Est-ce là la promesse que vous m'avez » faite à Châteauroux avec tant de protestations d'amitié et » de bonne foi? Que vous a servi de donner des paroles à » des personnes simples et de tromper les vœux des innocens » en leur inspirant une vaine confiance?.................

» Vous seul me forcez à désespérer, vous qui, après Dieu, » étiez ma seule espérance et celle de mon peuple. Malheur » à qui se fie aux promesses de l'homme! Où donc est main- » tenant mon attente? en vous, Seigneur, qui êtes mon » Dieu, qui voyez mes maux, sur qui se portent les regards » de votre servante. O roi des rois, maître des maîtres de » la terre; regardez la face de votre oint; rendez l'empire » à votre serviteur; sauvez le fils de votre servante; ne pu- » nissez pas sur lui les fautes de son père ou la malice de » sa mère.

» Les rois et les princes de la terre se sont réunis contre » mon fils, contre l'oint du Seigneur : l'un le retient dans les » fers, l'autre dévaste ses domaines par de cruelles hosti- » lités, et, pour me servir d'une expression vulgaire, l'un » le tond, l'autre l'épile (*epilat*); l'un lui tient le pied, l'autre » l'écorche. Le pontife voit cela et garde le glaive de Pierre » dans le fourreau. Le temps de la dissension prédit par l'a- » pôtre n'est pas loin; le moment fatal arrive où la tunique » du Christ sera déchirée, où les filets de Pierre seront » rompus, où l'unité catholique sera dissoute............

Lettre de Pierre de Blois à l'archevêque de Mayence sur la captivité de Richard.

« Le duc d'Autriche, homme de sang et d'un cœur cruel, » n'a pas craint de porter ses mains sacrilèges sur l'oint du » Seigneur et de charger de chaînes de fer des pieds chaussés » dans l'évangile de la paix (*pedes calcatos in evangelio* » *pacis*). Que Dieu, terrible dans ses jugemens, le détruise;

» qu'il le bannisse de son tabernacle ; qu'il le chasse de la terre
» des vivans, puisque ce prince ne s'est pas souvenu des lois de
» la miséricorde, et qu'il a persécuté un innocent, un pélerin
» encore au service du Christ et placé à la tête de la république
» chrétienne, lorsque ce pélerin retournait dans son pays,
» après avoir supporté tous les maux, épuisé toutes les
» sueurs et toutes les dépenses de la guerre, et qu'il allait,
» par sa prudence et par ses conseils, préparer, sous des
» auspices plus heureux, un second pélerinage.

» Rois, qui jugez la terre, écoutez : rappelez-vous si jamais
» depuis le berceau de l'Eglise naissante, un roi paisible,
» fidèle, innocent, un pélerin, fut fait prisonnier avec tant
» de perfidie, fut retenu avec tant de malice, vendu avec
» tant de cruauté, affligé avec tant d'indignité, accablé lui
» et ses peuples par une exaction si avide et si détestable?
» Où est la loi de nature, l'équité, le respect pour les pé-
» lerins? Les ennemis même du Christ ont gardé cette loi,
» puisqu'ils ont accordé à la sépulture des pélerins le champ
» du potier, qui fut le prix de la vente du Christ. »

Pierre de Blois compare le duc d'Autriche à Judas Iscariote, le traite de ministre de Satan, de précurseur de l'Antéchrist; lui attribue les maux qui pèsent sur le monde, et s'écrie :

« Tous ces malheurs ont pris naissance dans la Germanie.
» Princes du nord, oui c'est de vous que nous vient tout le
» mal....................................

» O avarice, rouille des âmes ! ô cupidité, teigne des
» cœurs ! tu as tellement aveuglé les hommes, qu'ils oublient
» leur salut et leur réputation. L'argent sera consommé; mais
» la tache de la trahison ne sera pas effacée ; l'énormité d'un
» si grand crime passera à la postérité ; cette iniquité sera
» écrite avec un ongle de diamant (*ungue adamantino*). Les
» enfans de perdition toucheront un argent qui ne sera point
» tiré du fisc ni du trésor royal, mais du patrimoine du Christ,
» de la substance des pauvres, des larmes des veuves, de
» la nouriture des religieux, de l'aliment des pupilles, de la
» dot des vierges, des dépouilles des églises, des croix et
» des vases sacrés. Tous les deniers qu'ils vont amasser sont
» autant de malédictions qu'ils accumuleront sur leurs têtes,
» autant de tourmens interminables qu'ils entasseront pour
» eux au jour terrible de la colère. »

Pierre de Blois termine sa lettre par une exhortation à tous les princes pour qu'ils prennent la défense de Richard et obtiennent sa liberté.

Lettre de Richard, roi d'Angleterre, à la reine Éléonore et à ses hauts justiciers d'Angleterre.

« Richard, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, etc.

» Nous vous faisons savoir qu'après que nos chers et féaux » Hubert, archevêque de Salisbury et Guillaume, notre pro- » tonotaire, nous eurent quittés, Guillaume, évêque d'Ely, » vint nous trouver, et se faisant l'intermédiaire entre nous » et l'empereur, il en vint jusqu'à ce point qu'il obtint notre » translation du château de Trivelle, où nous étions déte- » nus, jusqu'à Haguenau, où nous fûmes honorablement » reçus par le roi et toute sa cour : là, l'empereur et l'impé- » ratrice nous comblèrent de présens, et ce qui est très-im- » portant, nous avons contracté avec eux un traité de paix et » d'amitié, par lequel nous devons nous défendre mutuelle- » ment contre tout ce qui pourrait blesser nos droits. Je » dois rester auprès de l'empereur jusqu'à ce que je lui aie » acquitté soixante-dix mille marcs d'argent : c'est pour- » quoi nous vous prions, par la foi que vous nous devez, de » mettre tous vos soins à la levée de cette somme et de don- » ner l'exemple aux autres justiciers de l'Angleterre; em- » pressez-vous d'inviter les églises à contribuer au prix de » cette rançon, et promettez-leur par serment, que les » sommes qu'elles avanceront leur seront restituées. Réunis- » sez aussi les barons qui doivent servir d'ôtages, afin que » notre chancelier, lorsqu'il retournera en Angleterre, les » trouve tous auprès de notre mère, et qu'il puisse ainsi » accomplir le traité juré. Nous vous prions de faire en sorte » que l'absence des ôtages ne retarde pas notre délivrance, » et de ne rien négliger pour hâter la fin de notre captivité.

» Que l'argent soit remis à notre mère, ou à la personne » qu'elle désignera : ceux qui s'empresseront de nous soula- » ger dans nos misères, nous trouveront toujours leurs » amis dans le malheur; et nous serons plus reconnaissans » de ce qu'on fera pour nous pendant notre absence, que » d'un service plus grand qu'on nous rendrait si nous étions » présens.

» Nous voulons que notre mère nous fasse connaître ce » que chaque baron fera pour nous, afin que nous puissions » savoir la somme de gratitude que nous devrons à chacun » d'eux.

» Donné à Haguenau, le treizième des calendes de mai. »

Lettre de Richard, à Hubert, archevêque de Cantorbéry.

« Richard, etc.

» Comme nous sommes certains que vous désirez vive-
» ment notre délivrance, et quelle vous comblera de joie,
» nous vous prévenons que l'empereur a fixé le jour de
» notre mise en liberté, pour la première lune après le
» vingtième jour de la naissance du Sauveur, et le jour sui-
» vant nous serons couronné roi du royaume de Provence,
» dont l'empereur nous a donné l'investiture; c'est pourquoi
» nous vous ferons passer les lettres-patentes que l'empereur
» adresse à nos barons et à nos amis. Vous qui m'aimez au-
» dessus de tout, consolez-vous et prenez patience. Donné
» à Spire, le 22 septembre. »

Lettre de l'empereur Henri, aux grands d'Angleterre, sur la délivrance du roi Richard.

« Henri, roi des Romains, etc.

» Nous vous faisons savoir que nous avons indiqué pour
» la délivrance du roi Richard, notre ami et votre souve-
» rain, un jour fixe qui sera la seconde fête après la nativité
» de Notre Seigneur, soit à Spire ou à Worms, et dans sept
» jours nous poserons sur sa tête la couronne de Provence;
» tenez cela pour certain et indubitable; notre intention est
» de conserver avec Richard les liaisons d'une tendre amitié
» et de l'honorer en toute occasion. »

Forme de composition entre l'empereur Henri et Richard, roi d'Angleterre.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

» Voici la forme de composition entre le seigneur empe-
» reur toujours auguste, et Richard, roi d'Angleterre.

» L'empereur donnera mission à des envoyés qui, con-
» jointement avec ceux du roi Richard, se rendront à Lon-
» dres pour y recevoir cent mille marcs d'argent pur au poids
» de Cologne; cet argent sera placé dans des vases scellés
» du sceau du roi, et pendant tout le temps qu'il restera dans
» le royaume, il sera au risque de Richard; de manière que
» s'il vient à se perdre pour une cause quelconque, il pé-
» rira pour le roi; mais lorsque cet argent sera entré dans
» les terres de l'empereur, alors s'il vient à périr, il sera
» perdu pour lui, et ni Richard ni ses ôtages ne seront plus
» tenus de payer.

» Le roi d'Angleterre donnera en outre à l'empereur et au » duc d'Autriche, cinquante mille marcs d'argent, pour l'ac- » quittement de laquelle somme il remettra des ôtages, sa- » voir : soixante à l'empereur, qui doit recevoir sur cette » somme trente mille marcs, et sept au duc d'Autriche, » qui doit en recevoir vingt mille.

» Lorsque les premiers cent mille marcs nous seront ac- » quittés, le roi sera libre.

» Si le roi accomplit la promesse qu'il avait faite autrefois » à l'empereur Henri touchant le duc de Saxe, l'empereur, » renvoyant le roi libre, payera pour lui au duc d'Autriche » vingt mille marcs sur les cinquante mille, et le roi ne sera » plus tenu de donner sept ôtages au duc d'Autriche, ni » soixante à l'empereur.

» Lors donc que le roi aura accompli la promesse con- » cernant le duc de Saxe et payé les cent mille marcs, il sera » libre.

» Le roi promet en son âme et conscience de donner en » mariage au fils du duc d'Autriche sa nièce, fille du comte » de Bretagne, dans les sept mois après sa délivrance, et de » la faire conduire jusqu'aux frontières d'Allemagne; si le » duc d'Autriche la refuse, le roi sera dégagé de sa pro- » messe.

» Si la promesse faite au duc de Saxe n'était pas accom- » plie, le roi devrait payer les cinquante mille marcs d'ar- » gent, qui seront alors dus dans les sept mois qui suivraient » le retour du roi dans son royaume.

» Toutes les conventions seront observées et exécu- » tées, etc. »

Lettre du pape Innocent III au roi de France, afin de le porter à faire la guerre aux Sarrasins.

« Jésus-Christ, le médiateur du genre humain, a légué la » paix pour héritage à ses disciples; c'est pourquoi, nous » qui remplissons l'office du Christ, nous voulons que les » discordes des princes cessent, parce que ces discordes leur » sont aussi funestes à eux-mêmes qu'aux églises, aux pau- » vres de leurs domaines, et plus encore à tout le peuple » chrétien.

» Aux tristes et anciens bruits qui nous viennent d'outre- » mer, d'autres s'y réunissent encore; on dit que les Alle- » mands débarqués à Acre se sont emparés sans résistance » du château de Béryte; mais que les Sarrasins, d'un autre » côté, se sont portés sur Joppé, l'ont pris de force, et l'ont

» détruit de fond en comble, après y avoir tué plusieurs » milliers de chrétiens ; on dit que les Allemands ayant appris » la mort de l'empereur, sont remontés sur leurs vaisseaux, » sans attendre la saison du passage, et que les Sarrasins, » qui avaient levé une armée nombreuse pour leur résister, » exercent tant de ravages sur les terres des chrétiens, que » ceux-ci ne peuvent sans danger sortir de leurs villes ni » y rester sans crainte : au dehors le glaive les menace ; au » dedans la peur les tourmente. » A la suite de cette lettre est le traité conclu entre le roi de France et Richard.

On trouve en l'année 1208, une charte du roi d'Angleterre par laquelle le roi donne un sauf-conduit à Pierre Gérard, envoyé par Henri, empereur de Constantinople, vers le roi d'Angleterre, pour s'occuper des affaires d'outre-mer.

Viennent ensuite deux lettres écrites par Innocent III, dont l'objet est de faire rendre à Richard la somme d'argent que celui-ci avait été contraint de donner au duc d'Autriche, pour prix de sa rançon. La première est adressée au fils du duc d'Autriche. Le pontife lui rappelle le crime de son père, crime qui a fait à l'église romaine une blessure profonde ; il lui dit que le duc d'Autriche, sur son lit de mort, s'était repenti de sa tyrannie, qu'il avait juré de restituer au roi d'Angleterre l'or qu'il lui avait arraché. Innocent déclare au prince que s'il ne se hâte d'exécuter les dernières volontés de son père, il va autoriser l'archevêque de Salisbury à lancer sur lui l'excommunication, et à frapper d'interdit tous ses domaines. La seconde lettre est adressée à l'archevêque de Magdebourg. Le pape, après avoir rappelé les exploits glorieux qui ont signalé le pélerinage de Richard en Palestine, ordonne au prélat de Magdebourg de ne rien négliger pour que le roi d'Angleterre reçoive au plutôt satisfaction. Puisque c'est le duc de Souabe qui a hérité des trésors de l'empereur Henri, c'est à lui à faire restitution au roi d'Angleterre : « Si le duc de Souabe refuse de se rendre à votre » invitation, dit le pape à l'archevêque de Magdebourg, qu'il » sache que nous ne pourrons passer sous silence une si » grande injustice, et que nous ferons contre lui et contre » ses terres ce qui est juste et ce qui est de droit. »

Rien n'est plus curieux que la lettre suivante du roi Jean.

Lettre de Jean, roi d'Angleterre, au pape Innocent, sur l'impossibilité où il se trouve de faire son pélerinage à la Terre-Sainte, à cause de la résistance des barons du royaume.

« Au seigneur pape salut, et respect avec dévotion dû à » un si grand père et à un si grand seigneur.

» Nous remercions votre sainteté des lettres qu'elle a bien » voulu nous adresser ainsi qu'à nos évêques et aux grands » de notre royaume. Sachez, très-saint-père, que nos ba» rons ne veulent nullement entendre parler de vos lettres, » et que l'archevêque de Cantorbéry et ses suffragans ont » cessé de demander l'exécution de vos ordonnances. Pour » nous, qui n'avons rien oublié de ce qui s'est déjà passé, » nous persistons à dire que notre terre est le patrimoine » de saint Pierre, que nous la tenons du bienheureux » Pierre, de l'église romaine et de vous. Nous avons ajouté » que nous étions croisés, et que nous demandions le bienfait » du privilège des croisés, de peur que notre royaume ne fût » troublé, et que l'argent que nous destinions à la Terre» Sainte, ne fût employé à de mauvais usages; nous avons » appelé quelques-uns de nos princes contre les perturba» teurs de la paix publique. Toutefois, comme nous avons » été croisés, voulant marcher en tout dans l'humilité et la » mansuétude, nous avons dit à nos barons que nous vou» lions abolir les mauvaises coutumes qu'il a plu à chacun » d'introduire dans notre temps, et que nous voulions même » extirper les usages dangereux qu'avait approuvés le roi Ri» chard notre frère.................................

» Pour ce qui regarde toutes les longues querelles des liber» tés, nous avons proposé à nos barons de choisir eux-mêmes » quatre personnes, et nous quatre, de soumettre l'affaire » à votre sainteté, et d'avoir pour agréable ce que vous au» rez vous-même statué, mais ils s'y sont refusés. Le jour de » vendredi, veille de l'Ascension, le frère Guillaume, votre » familier, est venu nous remettre des lettres de votre sain» teté, touchant notre pélerinage; vous nous invitiez à vous » donner quelque chose de certain sur cette affaire. Nous » répondons dévotement à votre sainteté, que, comme nous » sommes tourmentés par nos méchans barons, que nous » ne pouvons trouver chez eux le bien de la paix et que nous » ne pouvons pas même nous mettre d'accord, nous ne sau» rions vous annoncer rien de positif au sujet de notre voyage. » Une foule de croisés, des princes et des nobles des contrées » les plus lointaines, nous ont fait demander de se joindre à » nous, par leurs lettres et leurs ambassadeurs; à cause des » inconvéniens que nous venons de vous signaler ci-dessus, » nous n'avons pu encore leur faire des réponses positives. » En outre, révérend père, en présence du frère Guillaume, » votre familier, et de plusieurs autres frères, nous avons » proposé à nos barons de s'en rapporter à votre jugement, » pour ce qui regarde toutes les concessions qu'ils nous de-

» mandent ; parce que c'est vous qui jouissez de la plénitude
» du pouvoir ; mais nos barons ne veulent rien entendre de
» tout cela. C'est pourquoi, père pieux, nous avons jugé
» convenable de soumettre toutes ces choses à votre domina-
» tion, afin que, selon votre bonté accoutumée, vous or-
» donniez ce qu'il nous convient de faire. »

Voici un extrait de la bulle d'Honorius, dans laquelle ce pontife annonce au roi d'Angleterre que Frédéric a fait vœu de prendre la croix, et presse le monarque anglais de suivre cet exemple (1224).

« Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son
» très-cher fils en Jésus-Christ Henri, roi d'Angleterre, sa-
» lut et bénédiction apostolique. Le Seigneur, juste dans
» toutes ses voies, qui rend à chacun selon ses œuvres, a
» relevé l'espoir des chrétiens d'outre-mer par des événe-
» mens prospères, et l'a ensuite abattu par des calamités. O
» comme le bonheur semblait sourire aux adorateurs du
» Christ ! ô comme l'aurore des jours de victoire semblait
» briller à leurs yeux ! lorsque l'armée des croisés, atta-
» quant l'Egypte, s'empara de la tour, passa le grand fleuve,
» jeta la terreur parmi les musulmans et alla presser d'un
» siège terrible cette ville de Damiette, qu'on regardait
» comme le rempart de l'Egypte ! Tout semblait se faire par
» un miracle, lorsque le Seigneur, qui choisit ce qu'il y a
» de faible dans le monde pour écraser les puissans, livra
» la grande cité à nos bataillons dont les rangs commen-
» çaient déjà à s'éclaircir ! le monde chrétien portait alors
» sans frayeur des regards vers l'avenir. Mais dans cette
» suite de jours heureux, les vainqueurs, oubliant le nom
» du Seigneur, ont répudié, après leur triomphe, le livre
» des vertus, et des vices de toute espèce sont venus souiller
» le peuple de Jésus-Christ. C'est pourquoi le Seigneur, pro-
» voqué par nos crimes, a changé sa grâce en colère, les sons
» de notre lyre en accens plaintifs (*citharam in luctum*), et
» notre joie en tristesse......... Cependant quoique nos
» iniquités nous aient séparés de notre Dieu, son oreille n'est
» pas irritée jusqu'à refuser de nous entendre ; il ne renfer-
» mera point sa miséricorde dans sa colère, au point de
» laisser blasphémer son nom chez les nations de la terre ;
» bientôt il se levera puissant, il jugera sa cause et relevera
» ceux qu'il avait humiliés. Voilà que, par son inspiration,
» comme nous le croyons fermement, notre très-cher Fré-
» déric, illustre empereur des Romains, toujours auguste.
» et roi de Sicile, après avoir terminé glorieusement un
» grand nombre d'affaires difficiles, s'est rendu dans la Cam-

» panie, pour traiter avec nous sur les moyens de secourir » la Terre-Sainte. C'est là qu'il a juré de partir pour l'Orient, » dans deux ans, à la fête de Saint-Jean-Baptiste, en pré» sence du patriarche et du roi de Jérusalem, du grand» maître de l'Hôpital, du précepteur du Temple, du grand» maître de l'ordre Teutonique, etc., etc.; c'est là aussi qu'il » a fait le serment d'épouser la fille du roi de Jérusalem. Nous » sommes autorisé à croire que tout ceci est l'ouvrage du » Seigneur, et pour que l'entreprise de Frédéric réponde aux » vœux des fidèles, le fils du roi des rois vous enflammera » vous et tous les monarques d'Europe, afin que vous aidiez » l'empereur à rétablir les affaires de Jésus-Christ. Oui, » prince, la Terre-Sainte implore votre secours; elle de» mande pour appui la puissance de votre maison. Elle n'a » pas oublié ce Richard d'illustre mémoire, qui était devenu » si redoutable aux musulmans, que son nom seul dans les » combats suffisait quelquefois pour mettre les barbares en » déroute. L'ennemi redoutera en vous le sang de Richard, » si le petit-fils ressuscite dans sa personne la puissance de » son aïeul. Vous héritez du trône d'un croisé, il vous con» vient d'être vous-même roi pélerin. La nation qui vous est » soumise se levera avec vous. Ce n'est point sans honte » qu'oubliant la cause de Jésus-Christ, elle a abandonné le » ceinturon des camps, qu'elle laisse rouiller ses armes et » refuse son âme à la victoire; qu'elle parte pour l'Orient. » Nous avons des couronnes pour les vainqueurs, et le ciel » leur prépare une autre gloire....................
» .... »

Lettre d'Honorius, au roi Henri, qui a pour but d'empêcher que les impôts ne soient extorqués aux croisés d'Angleterre (1224).

« Comme il est non-seulement impie mais encore dérai» sonnable d'exiger des impôts de ceux qui, dociles à la voix » du Christ à qui tout appartient, sont près d'abandonner » leurs biens et leur famille pour aller recouvrer l'héritage » du fils de Dieu, nous invitons votre excellence à ne pas » permettre que dans votre royaume les impôts soient ex» torqués aux pélerins, et à sévir contre les auteurs de ces » extorsions; en outre, comme le Seigneur étant le maître » et le bienfaiteur de tous, personne ne doit échapper à la » contribution, que votre sérénité décrète que chaque mai» son payera tous les mois, pendant trois ans au moins, un » tournois ou une somme équivalente; cette dîme, qui est à la

» portée de toutes les fortunes, sera d'un grand secours pour » la Terre-Sainte. Nous demandons la levée de cette même » dîme à tous les rois et princes chrétiens; nous ne rougissons » point de solliciter en faveur de celui pour lequel nous » sommes prêts à tout sacrifier.

(A. D. 1211.) *Lettre du pape Innocent.* « Innocent, etc.

» Nous avons reçu les lettres que vous nous avez envoyé » et par lesquelles vous nous annoncez la trève conclue entre » vous et le roi de France. Comme, par l'effet de cette trève, » vous pourrez vous occuper incessamment de la guerre sainte, » nous vous prions de ne point détourner vos regards de » cette grande entreprise. »

(A. D. 1227.) *Lettre de Henri III au soudan de Damas.*

« Le roi à Coradin, illustre soudan de Damas, salut :

» Soudan, nous vous rendons grâces des présens que » vous nous avez envoyés par Josselin de Mauléon; nous en » sommes fort reconnaissant; mais nous demandons à Votre » Sérénité une plus grande marque d'amitié, celle de déli- » vrer tous les prisonniers chrétiens que vous tenez dans les » fers, et de nous les envoyer : nous ferons pour vous ce que » vous ferez pour nous. »

On trouve à l'année 1238, une lettre conçue en ces termes :

» Le roi à Bertrand de Cryoyl.

» Nous vous renvoyons le Sarrasin que vous nous avez » envoyé par Nicolas de Methlon pour que vous le reteniez » dans le château de Cantorbéry, et que vous lui fournissiez » honorablement tout ce qui lui est nécessaire, jusqu'à ce » que nous ayons pris conseil à cet égard de Richard, comte » de Cornouailles. Vous ferez attention que ce Sarrasin ne » sorte pas du château, que personne ne puisse le voir ni lui » parler, afin qu'il ne puisse pas connaître l'état de notre » royaume ni rien y tramer par lui-même ou par d'autres. »

A la date de 1238 est une lettre du roi d'Angleterre, adressée à tous les évêques et archidiacres de l'archevêché de Cantorbéry, pour leur ordonner d'apporter la plus grande diligence à recueillir l'argent provenant du rachat des vœux des croisés, et destiné au secours de la Terre-Sainte.

Par une charte de l'année 1241, le roi ordonne de rece-

voir tout l'argent qui a été voté pour secourir la Terre-Sainte et de le faire transporter à Jérusalem.

En 1244, le pape Innocent déplore dans une lettre le triste état de la Terre-Sainte : nous n'en parlerons point, parce que, soit par l'expression, soit par les faits, elle ressemble à toutes celles que nous avons déjà rapportées. En 1245, Innocent publia une bulle adressée au roi d'Angleterre, qui était conçue en ces termes : « Que votre excel-» lence sache, par la teneur des présentes, que les privilèges » des croisés ne vont pas jusqu'à les dispenser de se confor-» mer aux coutumes du pays; ils sont obligés de les suivre » comme les autres citoyens. »

(A. D. 1252.) *Bulles d'Innocent.* Par la première, le pape ordonne de réunir et de placer sous une surveillance spéciale les deniers destinés à la Terre-Sainte; la seconde a pour objet de renouveler les privilèges de l'église romaine en faveur des pélerins; par la troisième, le pape place le roi d'Angleterre sous la protection du saint-siége, dès qu'il partira pour la Terr e-Sainte; par la quatrième, il accorde au roi d'Angleterre, afin qu'il les applique à tous les besoins de son voyage d'outre-mer, les sommes mal acquises, soit qu'elles proviennent des usures ou de choses volées; dans une autre bulle, le pape ordonne que l'on fasse des prières publiques pour le roi d'Angleterre, tant qu'il restera outre mer; enfin par une dernière, il veut qu'on ne nuise en aucune manière ni à sa personne, ni à ses possessions pendant son pélerinage.

On trouve à la suite de ces bulles une lettre de Henri III (A. D. 1253) relative à son pélerinage; elle est conçue en ces termes :

« Henri, etc., à Innocent, etc.

» Votre sainteté n'ignore pas que mon père Jean, en » mourant, m'a placé sous la protection du saint-siége; qu'à » cette époque elle me déchargea pour un certain temps » du vœu que j'avais fait de prendre la croix; maintenant, » plein du souvenir de mes vœux, je souhaite accomplir mon » pélerinage; je désire donc que votre Sainteté fasse prêcher » le voyage d'outre-mer que je promets de faire dans » trois ans à la fête de Saint-Jean-Baptiste; exhortez les » princes chrétiens à seconder nos efforts et à se joindre à » nous pour délivrer la terre de Jésus-Christ; car, comme » nous ne sommes pas assez fort tout seul, il serait utile que » les autres princes se joignissent à nous. »

Par deux lettres de cette même année 1253, le roi promet à Pierre de Savoye, qui consent à le suivre à la Terre-Sainte, d'abord dix mille marcs d'argent, puis encore cinq

mille cinq cents marcs, et de lui fournir tous les moyens nécessaires pour accomplir son pélerinage.

Dans deux autres lettres (A. D. 1253), le roi annonce à ses barons l'époque de son départ, et fixe le lieu du rendez-vous à Marseille; il pourvoit aussi au gouvernement de ses possessions continentales pendant son absence.

Le pape (A. D. 1253), touché des efforts du roi, excommunie, par une bulle datée de la 3e. des calendes d'août, tous ceux qui pourraient troubler la paix du royaume d'Angleterre après le départ de Henri.

En 1255, le pape Alexandre convertit le vœu fait par Henri d'entreprendre son pélerinage d'outre-mer en la promesse d'aller combattre les Sarrasins en Afrique.

On trouve à la date de 1260 deux lettres, datées de Ptolémaïs, sur le triste état de la Terre-Sainte envahie par les Tartares, et désolée ensuite par le soudan d'Egypte : l'une est du grand-maître des Templiers; l'autre, de l'évêque de Bethléem, des grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital, etc. Elles sont adressées au roi d'Angleterre, et ont pour objet de demander de prompts secours.

A la date de 1289, on lit deux lettres du roi d'Angleterre adressées au pape. Par l'une, le roi s'engage à faire dans trois ans le voyage de la Terre-Sainte, comme le souverain pontife l'a statué; par l'autre, le prince s'oblige à rendre les décimes qui lui ont été accordés, si par sa faute le passage n'a pas lieu.

Sous la même date, le pape Nicolas écrit au roi d'Angleterre de lui envoyer deux frères Prêcheurs, qui lui exposeront le triste état où se trouve la Terre-Sainte; il le presse de ne pas différer le secours qu'il a promis, parce que le moindre délai causerait la ruine entière de ce pays.

Sous la date de 1290, on lit la déclaration suivante du roi concernant la dîme qu'il a reçue pour secourir la Terre-Sainte.

« Au nom du Seigneur, ainsi soit-il.

» En présence de moi, notaire, et des témoins soussi-
» gnés, le prud'homme maître Guillaume de Grenefeld,
» chanoine d'Yorck et conseiller clerc de l'illustre roi d'An-
» gleterre, en présence duquel ledit roi a écrit ses paroles,
» à sa requête spéciale, de sa part et pour sa part, a fait la
» déclaration dans la forme suivante :

» Au nom de Dieu, ainsi soit-il.

» Le saint-père en Jésus-Christ, le seigneur Nicolas, qua-
» trième pape de ce nom par la Providence divine, ayant
» accordé à nous Edouard, par la grâce de Dieu, roi d'Angle-

» terre, seigneur d'Hibernie et duc d'Aquitaine, la dîme levée » d'abord en Angleterre, en Ecosse, dans le pays de Galles » et dans l'Hibernie, par l'autorité du concile de Lyon pour » la durée de six ans, et aussi la dîme et subventions à le- » ver également pendant six ans pour le secours de la Terre- » Sainte dans les autres royaumes, les lettres qui contien- » nent cette concession étant présentées sous cette forme ou » condition :

» Après que nous aurons fixé le terme du passage selon » qu'il conviendra à notre grandeur, et que l'affaire en ques- » tion l'exigera ; devant vous, vénérables pères, les évêques » et aussi nos chers et fidèles Y., duc de Bretagne et comte » de Richemont, G., comte de Gloucester, H., comte de » Lincoln, W., comte de Penbroke, J., de Jean, W., Le- » timer, maître G., de Montford, doyen de Londres, frère » G., de Hottum, maître J., de Lacy, chancelier de Cîteaux;

» Et en outre devant vous, frère R., évêque de Grossola- » nen, nonce du siége apostolique, et autres conseillers ;

» De plus devant vous, maître Jean de Cadame, notaire » public par l'autorité apostolique ;

» Déclarons et disons que nous avons intention, après » avoir levé tous les obstacles légitimes, de passer au secours » de la Terre-Sainte dans le terme fixé pour le passage géné- » ral, selon qu'il conviendra à notre état, et que l'exigera » l'affaire en question, selon aussi notre pouvoir et nos » forces.

» Conformément à notre déclaration, nous recevons hum- » blement et dévotement ladite concession des dîmes et sub- » ventions à nous accordées par le saint-siége.

» La déclaration souscrite a été faite par maître Guillaume, » l'an de N.-S. 1290, indiction 4e., la 3e. année du pontifi- » cat du seigneur pape Nicolas IV, le 4e. jour du mois d'oc- » tobre, dans le palais dudit seigneur roi, en présence des » nobles hommes Raynault de Grey, Nicolas de Segrave, » Bogeno de Knoville, et autres témoins susdits ; et moi Jean » Erturi de Cadame, notaire public par l'autorité du siége » apostolique, j'ai été présent, j'ai signé, et pour donner » plus d'authenticité aux présentes, je les ai rédigées dans » cette forme publique avec la marque de mon sceau. »

A l'année 1291, le pape Nicolas adresse au roi Edouard une bulle en réponse à plusieurs demandes que ce prince lui avait faites concernant les dîmes et l'affaire de la Terre-Sainte. Nous avons vû plus haut qu'Edouard demandait les dîmes de tous les pays et royaumes dont les princes n'iraient pas à la Terre-Sainte. Le pape lui répond, à l'égard des

dîmes du royaume de France, que l'église n'en recevait rien, et qu'elle ne pouvait rien lui en donner; il fait la même réponse à l'égard de celles de Castille. Quant à celles d'Allemagne et des pays du Nord, le pontife fait observer encore qu'il en revenait bien peu de chose à l'église; mais pour celles d'Angleterre, d'Ecosse, de Galles et d'Hibernie, elles lui avaient été accordées toutes entières pour le secours de la Terre-Sainte, et le pape pense qu'elles pouvaient suffire au roi. Cependant le souverain pontife déclare que l'église avait veillé et veillerait encore à ce que les dîmes et subventions, dont il est parlé plus haut, puissent être appliquées aux besoins de l'expédition, et il presse de nouveau le roi d'Angleterre de se livrer promptement et tout entier aux préparatifs de la guerre sainte. Sa bulle, datée de Rome, est du 2 des ides de février.

Le 17 des calendes d'avril de la même année, le même pape accorde à Edouard un troisième terme de six années, pour l'entreprise de cette croisade, et l'autorise à lever tous les ans les dîmes d'Angleterre, d'Ecosse, de Galles et d'Hibernie.

Par une autre bulle du 15 des calendes du même mois, Nicolas, approuvant le dessein du roi d'Angleterre de faire le voyage de la Terre-Sainte, renouvelle la concession des dîmes d'Angleterre, d'Ecosse, etc. A la suite de cette bulle on en lit une troisième du même jour, dont l'objet est la ratification de la croisade. Le pape, en vertu du pouvoir qu'il tient de la miséricorde de Dieu et de l'autorité des saints apôtres Pierre et Paul, accorde au roi et à ceux qui le suivront le pardon des péchés, et les immunités et privilèges que ses prédécesseurs avaient coutume d'accorder aux croisés.

Le même jour, 15 des calendes d'avril, le souverain pontife publia d'autres bulles; l'une par laquelle il fixe à la nativité de Saint-Jean-Baptiste de l'année 1293, le terme d'un passage général, et autorise la publication de la croisade dans tout le royaume d'Ecosse; l'autre qui ordonne la publication dans tout le monde d'un passage général, et accorde des indulgences, des immunités, des privilèges aux croisés et à ceux qui se croiseront. La troisième bulle prélève cent mille marcs sur les dîmes d'Angleterre, d'Ecosse, etc., pour être donnés au roi en deux payemens égaux. Le pape charge de ce prélèvement Guillaume de Montfort, doyen de l'église de Saint-Paul-de-Londres, et Robert de Newmarket, de l'ordre des frères Prêcheurs, et Jean de Bekingham, de l'ordre des frères Mineurs. La quatrième bulle est adressée à Raoul Baudak, archidiacre de Middlessex, et à Geoffroi de Nesan, camérier

du pape, qu'il autorise à travailler à la levée de la moitié de la somme qu'il accorde par la bulle précédente. La cinquième bulle a pour objet d'exhorter tous les ecclésiastiques d'Ecosse à accorder au roi d'Angleterre la dîme de tous leurs biens. La sixième est adressée au doyen de l'église de Dublin, pour demander à l'église d'Hibernie la même concession en faveur du roi. La septième et la huitième bulles, outre les dîmes déjà accordées, attribuent au roi d'Angleterre tous les revenus casuels pendant six ans en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, etc.; toutes ces bulles sont datées de Viterbe.

Sous l'année 1292, le roi d'Angleterre remercie André, roi de Hongrie, des offres qu'il lui a faites pour le secours de la Terre-Sainte. Sa lettre est datée de Bervick sur la Twed en Ecosse, la veille de la Saint-Jean.

A la date de 1300, le pape Boniface VIII écrit au roi d'Angleterre une lettre pleine de joie sur les nouvelles arrivées d'Orient, qui annonçaient que le kan des Tartares, et les rois d'Arménie et de Géorgie s'étaient ligués contre le sultan du Caire. Le pontife exhorte le roi à profiter d'une si belle occasion pour recouvrer la Terre-Sainte, en exécutant l'entreprise si vainement annoncée d'un passage général. Cette lettre est datée de Latran, le 7 des ides d'avril.

L'année suivante, le même pontife accorda, le 4 des calendes de mars, au même roi, la dîme que son prédécesseur Nicolas lui avait accordée pour le secours de la Terre-Sainte; et le même jour il lui adressa une longue bulle, pour l'exhorter à ne pas laisser échapper l'occasion de recouvrer les saints lieux. Il lui reproche sa condescendance pour le roi de France, qu'il peint comme un jeune homme séduit par de mauvais conseils et par la malice des flatteurs.

En 1306, le pape Clément accorda, par une bulle datée de Bordeaux, aux calendes d'août, les dîmes des revenus ecclésiastiques, pendant deux ans, pour le secours de la Terre-Sainte. Cette bulle était adressée à tout le clergé d'Angleterre, d'Ecosse, de Galles et d'Irlande. Par deux autres bulles, datées du 4 des nones d'août, le pape ordonnait qu'on prélevât deux mille livres sterling sur ces dîmes pour Marguerite, reine d'Angleterre.

Le même pontife, le 4 des calendes de décembre, adressa une nouvelle bulle au roi, pour l'exhorter à faire la paix avec le roi de France, et à tourner ses armes vers la Terre-Sainte. Le 11 des calendes de janvier, ce pontife, en annonçant au roi sa convalescence, renouvelle ses exhortations à l'égard de la croisade.

Le 17 des calendes de février de l'année 1307, Clément

adressa directement aux collecteurs des dîmes une bulle, dans laquelle il les rendait responsables de la quatrième partie de ces mêmes dîmes, réservée à la chambre apostolique. Il en adressa une autre, pour le même objet, au roi lui-même.

Sous la date de cette même année, on lit trois lettres du roi adressées à Robert de Kendale, connétable de son château de Douvres et gardien des cinq ports, pour qu'il prépare les choses nécessaires au passage d'outre-mer. Ces lettres, datées de *Langele*, sont du 14 novembre. Une autre, du 25 du même mois, est écrite au vicomte de Kent : elle lui ordonne de faire construire autant de ponts et de claies que Robert de Kendale en aura commandés pour le passage d'outre-mer.

Sous la date de 1309, le roi d'Angleterre écrit, le 25 mai, à Foulques de Vilaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'il accorde aux chevaliers de son ordre la permission d'exporter de son royaume et des autres terres de sa domination, des chevaux et autres animaux, de l'or, de l'argent, et tout ce qui est nécessaire pour le passage d'outre-mer.

Tome II. Sous la date de 1312, on lit un sauf-conduit accordé par le roi d'Angleterre à Jean de Bonkill, de l'ordre de Sainte-Marie-du-Mont-Carmel, partant pour la Terre-Sainte. Le roi recommande ce pélerin à tous ses amis et à tous ses fidèles. Il prie les uns et ordonne aux autres de le préserver de toute insulte et de tout obstacle, etc. Ce sauf-conduit est daté de Westminster, le 3 de juillet.

En 1317, le roi d'Angleterre adressa des lettre-patentes à tous ses sujets, pour leur annoncer qu'il avait donné pouvoir aux évêques Jean de Norwick et Jean de Clarence, etc., de faire tout ce qu'ils jugeraient convenable pour les préparatifs de son passage dans la Terre-Sainte. Ces lettres sont du 4 janvier.

Le 12 du même mois, le roi de France, instruit que le roi d'Angleterre voulait lui faire hommage et l'entretenir d'un projet de passage dans la Terre-Sainte, lui adresse des lettres dans lesquelles il le prie de lui indiquer le temps et le lieu où ils pourront avoir une entrevue sur ce double sujet.

Le pape Jean XXI adressa, le 5 des calendes d'avril de la même année, une bulle au roi d'Angleterre, pour lui rappeler le vœu qu'il avait fait d'aller en Palestine, et lui accorder la dîme des revenus ecclésiastiques d'Angleterre, d'Ecosse, de Galles et d'Hibernie pendant un an. La veille, le souverain pontife avait délivré une bulle adressée aux archevêques, évêques, etc., d'Angleterre, à l'effet de faire

cette levée des dîmes en faveur du roi. Le même jour, il en avait délivré une autre adressée aux archevêques de Cantorbéry et d'Yorck, par laquelle il excommuniait tous les ennemis du roi qui apporteraient quelqu'obstacle à ses préparatifs pour son expédition de la Terre-Sainte.

A l'année 1332, on lit des lettres-patentes du roi Edouard, qui nomme des ambassadeurs chargés d'aller en France conférer avec Philippe sur un voyage dans la Terre-Sainte et sur d'autres affaires qui y ont rapport. Ces lettres sont du 26 d'avril.

En 1334, Edouard publia d'autres lettres-patentes qui nommaient des ambassadeurs chargés d'aller en France traiter d'une entrevue des deux rois et des affaires de la Terre-Sainte. Ces lettres, datées de Westminster, étaient du 13 de septembre.

L'année suivante et le 18 de juillet, le roi d'Angleterre publia encore de nouvelles lettres-patentes pour le même objet. Le 6 juillet de l'année 1336, il en publia encore d'autres, toujours pour le même objet.

Sous la date de 1345, on lit une bulle du pape Clément, adressée au roi d'Angleterre en réponse aux lettres de ce prince et aux propositions de ses ambassadeurs, et dans laquelle le pontife l'exhorte à faire la paix avec le roi de France, pour tourner ses armes contre les infidèles qui occupaient la Terre-Sainte.

Tome III. Sous la date de 1375, le pape Grégoire écrit à Edouard, roi d'Angleterre, pour l'exhorter à fournir des subsides dans la guerre contre les Turcs. Il lui dit qu'il s'agit de défendre la ville de Constantinople de la domination de ces infidèles, et que, si cette entreprise réussit, elle facilitera les moyens de faire un passage général dans la Terre-Sainte, et d'opérer aussi la réunion des schismatiques grecs à l'église romaine. La lettre de Grégoire est datée d'Avignon, du 6 des ides de décembre.

Le même jour, ce pontife en écrivit une autre au même roi, pour lui annoncer qu'ayant ordonné que cinq cents chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem iraient faire la guerre contre les Turcs, il en avait choisi trente de l'Angleterre, qui devaient faire partie de ce nombre, et il priait le roi de leur donner la permission de sortir de son royaume et de leur prêter secours et assistance.

Sous la date de 1399, le duc d'Yorck, régent du royaume d'Angleterre, s'adresse au vénérable Thomas, évêque de......, pour la levée d'un subside destiné à

l'empereur de Constantinople, menacé par les Turcs. Cette lettre est datée de Westminster, le 22 de juin.

En 1401, le roi d'Angleterre écrit à l'archevêque de Cantorbéry que, d'après les bulles du souverain pontife, qui sollicite les secours de toute la chretienté contre le perfide Bajazet, il convint que tous les collecteurs chargés de lever l'argent destiné à la croisade, se hâtent de faire cette levée. Le roi veut en outre qu'on établisse dans les églises des troncs ou des boîtes pour recevoir l'argent des fidèles. Cette lettre est de Westminster, du 11 janvier.

Le tome IV n'offrant aucun acte relatif à notre objet, nous passons au tome V.

Tome V. Sous la date de 1500, on lit une lettre du roi d'Angleterre, adressée à l'évêque d'Yorck et à Adrien, protonotaire apostolique, qu'il charge de pouvoirs auprès de la cour de Rome, pour traiter avec les plénipotentiaires des autres princes chrétiens des moyens de réprimer la férocité des Turcs. Cette lettre est datée de Westminster, le 10 de février.

Tome VI. Dans l'année 1517, le pape Léon X, instruit que les rois et princes devaient se réunir pour traiter des affaires de la chrétienté, chargea Nicolas de Sconberg d'Allemagne, de l'ordre des Prêcheurs, de solliciter auprès d'eux une ligue contre les Turcs, dont la domination devenait de jour en jour plus menaçante. Sa bulle est datée de Saint-Pierre-de-Rome, aux nones de janvier.

Dans la même année, le pape écrivit au roi d'Angleterre, et l'engagea à employer son crédit auprès des princes chrétiens pour obtenir d'eux du secours contre les ennemis de l'Eglise. Il lui parle dans cette lettre des pouvoirs qu'il a donnés à ce sujet à Nicolas Sconberg. Sa lettre est aussi datée de Saint-Pierre-de-Rome.

Le même pontife s'adressa au cardinal d'Yorck pour ordonner la levée de la dîme sur toutes les églises d'Angleterre, afin de venir au secours de la chrétienté. Cette bulle, datée de Saint-Pierre-de-Rome, est du 9 des calendes de septembre de la même année.

Le collége des cardinaux adressa au roi d'Angleterre et aux évêques, prêtres et diacres, une lettre pour demander du secours contre les Tures. Cette lettre était datée du 8 janvier 1517.

En 1518, le pape Léon adresse au cardinal d'Yorck, légat du saint-siége en Angleterre, une bulle pour solliciter le roi de faire la paix et une trève de cinq ans entre

tous les princes chrétiens, afin qu'ils tournent leurs armes contre les Turcs. Cette bulle est de Saint-Pierre-de-Rome, le 16 des calendes de juin.

Au mois de septembre de la même année, il en adressa une autre au même cardinal, pour le même sujet, et pour demander la levée d'une armée contre les Turcs.

La veille des calendes de janvier de cette même année, le pape Léon déclara, par une nouvelle bulle, son adhésion à la ligue formée entre les princes chrétiens pour arrêter les Turcs. Cette bulle renferme le traité fait entre les puissances : les confédérés y sont désignés de la manière suivante :

Du côté du roi d'Angleterre, les rois et reines de Portugal, de Hongrie, de Navare; Marguerite, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur; le doge et la seigneurie de Venise, le duc d'Urbin, les ducs de Clèves et de Juliers; la magnifique maison de Médicis et la seigneurie de Florence; le duc de Ferrare : la communauté et société de l'Anse teutonique; les Helvétiens ou Suisses.

Du côté du roi de France, le roi d'Ecosse, le roi de Portugal, le roi de Hongrie, le roi de Navarre, le duc et la seigneurie de Venise, la seigneurie de Florence et l'illustre maison de Médicis, le duc de Souabe, le duc de Lorraine, le duc de Gueldre, le duc de Ferrare, le duc d'Urbin, le marquis de Mantoue, le marquis de Montferrat, le marquis de Saluces et les Helvétiens.

En 1523, le pape Adrien VI publia une bulle adressée à tous les princes chrétiens, pour les exhorter à faire une trève de trois ans, afin de préparer une expédition contre les Turcs. Cette bulle, datée de Saint-Pierre, est de la veille des calendes de mai.




BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

